Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/revuedeparis2122vr

REVUE

DE PARIS.

XXI.

IMPRIMERIE DE H. FOURNIER,
RUE DE SEINE, 14.

REVUE

DE PARIS.

Nouvelle Série. — Année 1835.

TOME VINGT-UNIÈME.

PARIS.

AU BUREAU DE LA REVUE DE PARIS,

RUE DES FILLES-SAINT-THOMAS, 17.

—

1835.

LES

CHATEAUX DE FRANCE.

V.

Marquisat de Brunoy.

I.

Ce village perdu entre deux ou trois forêts qui se disputent à qui l'enveloppera le mieux d'ombre, de fraîcheur et de silence, ces cent cinquante maisons dont il se compose, ces tuyaux de cheminée qui fument joyeusement au-dessus des peupliers pour annoncer au loin que la broche n'est pas un instrument inconnu dans l'endroit; ces belles oies bleues, noires, blanches, dodues et criardes, qui vous haranguent, les ailes déployées, à l'entrée de la pacifique localité; ces truies grasses comme des procureurs, errant en liberté et par escouade à la manière des chiens à Constantinople; ces poules qui font la boule dans le sable, ces coqs qui chantent au premier étage, ces chats bien fourrés dans leur pelleterie soyeuse brossée par le bonheur, endormis au bord des toits de chaume; ces enfans qui semblent être nés il y a une heure après la pluie, sous un rayon de soleil; ces petits intérieurs rustiques où

la table de chêne, le ratelier de roseau garni d'argenterie de plomb, le lit tiré à quatre épingles, révèlent de quoi se compose la félicité des locataires; ces habitans occupés à dépecer des moutons, à les hacher, à les embrocher, à les larder de lavande et de thym; ce bruit éternel de friture, cette vapeur de cuisine qui roussit l'air, ce pain passant par chaudes pannerées au front de toutes les portes; ces chaudrons de cuivre dont le fond étamé luit au soleil, qui, descendu sur un rayon, semble y manger l'enduit de confiture dont ils sont vernissés; ces vases de lait pour la crème, ces brocs de vin pour la matelotte, ce château où le concierge ce n'est personne et où le propriétaire c'est tout le monde, et où tout le monde entre en effet, et d'où chacun sort, qui avec un habit neuf, qui avec le ventre plein, qui avec une femme dotée, qui avec du vin jusqu'aux yeux, qui avec une chape d'or brodée; ces roses semées partout et en si grande quantité qu'il y en a pour quinze mille francs; ces jets d'eau qui au lieu d'eau lancent à cent pieds de la clairette de Limoux et enivrent les mouches au passage; ces tables dressées dans le château, chacune de cinquante couverts; ce seigneur de dix-huit ans, riche à quarante millions, pâle, l'œil vif, la physionomie spirituelle, tutoyant les palefreniers par qui il est tutoyé, s'asseyant sur le genou des nourrices, et faisant asseoir des enfans sur ses genoux : tout cela ce n'est pas le pays de Cocagne, rêve de quelque poète affamé, c'est Brunoy tel qu'il fut depuis 1767 jusqu'en 1776, pendant neuf ans; Brunoy, village à cinq lieues de Paris, sur la petite rivière d'Hyère, entre le grand chemin de Brie-comte-Robert et celui de Melun, à un quart de lieue de la foret de Sénart.

Aucun enchantement n'avait présidé à la construction du château de Brunoy, cascade de toutes les prodigalités où s'abreuvait le bourg de ce nom, composé à peine de six cents habitans. L'enchanteur fut un financier.

Bâti par un garde du trésor royal nommé Brunet, il fut vendu à M. de Montmartel, l'un des quatre frères Pâris, munitionnaires généraux, devenus si riches de si pauvres qu'ils étaient auparavant, que l'aîné, Pâris de Montmartel, anobli récemment, prit dans l'acte de baptême de son fils aîné et unique, le titre de

comte de Sampigny, baron de Dagouville, seigneur de Brunoy, de Villers, de Fourcy, de Fontaine, de Château-Neuf, etc., conseiller d'état, garde du trésor royal.

Outre ses titres et ses châteaux, M. Pâris de Montmartel acquit aussi une femme qui n'était autre que Mlle Marie-Armande de Béthune, fille de Louis, comte de Béthune, lieutenant-général des armées navales. Le fils d'un hôtellier des Alpes s'allia à la race des Sully.

De cette union naquit, l'an 1748, le célèbre marquis de Brunoy, l'homme qui peint le mieux l'agonie du XVIIIe siècle, figure triste, figure bouffonne, marquée au front de la fatalité et à la joue des taches de la débauche, un de ces hommes qui finissent un siècle, une race, un nom, une immense fortune.

Élevé avec les plus tendres soins sous les yeux d'une mère qui le trouvait assez beau pour ne pas lui tenir compte, en l'aimant, de l'extraction médiocre de son père, chéri de M. de Montmartel, son père, qui ne croyait pas de son côté être dispensé de lui donner une bonne éducation, parce qu'il était gentilhomme et qu'il serait un jour quarante fois millionnaire, le jeune comte de Brunoy reçut des leçons en tout genre des hommes les plus remarquables de l'époque. Il répondit moins par son aptitude que par une étonnante facilité de conception aux efforts de ses excellens parens, sous la haute protection desquels il fut accueilli avec distinction dans le monde et bien reçu d'abord à la cour. Le jeune marquis offrait le modèle de cette existence pleine de paresse et de belles manières, qui nous semble fabuleuse après la révolution qui la remplaça par de si rudes mœurs. Se lever à midi, passer du sommeil du lit au sommeil du bain, se rajeunir dans des détails de toilette, qui sont la plus ravissante futilité de la vie, livrer son corps assoupi aux mains délicates d'un perruquier qui vous enveloppe d'une atmosphère de poudre odorante et fait à loisir de votre visage un beau pastel de La Tour, essayer de se mettre debout sur des tapis, gazon artificiel, où accourent sans bruit, mais avec empressement, quatre valets : les uns pour vous passer les bras dans les manches de votre habit du matin, les autres pour introduire votre pied dans la chaussure brodée, tandis que votre jabot

se déploie, sous vos doigts chargés de brillans; recevoir dans le salon où le déjeûner vous attend, des amis riches en projets de parties pour la journée; effeuiller tous les événemens de la veille, sans s'intéresser à aucun; ou bien discuter gravement pour savoir qui a tort de Mme Dubarry qui veut marier le danseur d'Auberval avec Mlle Arnould, ou du danseur d'Auberval qui a refusé par rapport aux mœurs; aller de là à Saint-Sulpice pour entendre les nouvelles orgues; puis rentrer pour changer d'habit et paraître décemment au Palais-Royal, où M. le duc de Chartres préside à des embellissemens extraordinaires, tel qu'un éclairage à l'huile, composé de cent cinquante lanternes; se rendre au dîner de M. le prince de Marsan, qui rappelle par ses fêtes et par ses comédies où ne jouent que des personnes de qualité, les fameuses réceptions de M. le comte de Clermont; se retirer au petit jour, et trouver sur sa table une invitation pour être de la chasse du roi à Compiègne le lendemain; avoir vu tous ses désirs accomplis, toutes ses joies satisfaites dans les heures ni trop courtes ni trop longues de la journée; avoir eu de l'esprit envers tous, de l'adresse au manége, de la grace auprès des femmes: tel était le résumé d'occupations que pouvait dresser, à quelques variations près, à cette époque, un jeune marquis de vingt ans, qui n'était pas escroc comme *le Chevalier à la mode* de Dancourt, ni empoisonneur de femmes comme le marquis de Sade.

Le marquis de Brunoy parut à la cour avec un luxe dont peu auraient soutenu la rivalité, surtout à une époque qui se ressentait encore vivement de la banqueroute de Law. Rien ne lui coûta, ni des équipages admirés de tout Paris, ni un ameublement dont il fallait se hâter de louer le goût exquis, car il en changeait à chaque saison, ni une existence enfin où tous les plaisirs délicats étaient admis, sans mélange d'excès, si ce n'est celui d'une prodigalité bien pardonnable à un jeune homme, héritier présomptif de quarante millions. Quand son nom vient à se montrer plus tard dans les *Mémoires secrets*, ce n'est que pour y réclamer une publicité de folie et non d'immoralité. Le caractère de ses dissipations est alors aussi étonnant que sa fortune, s'il n'en justifie pas l'abus.

Les cours les plus populaires, les plus corrompues, comme celle

de Louis XV, sont des pays ténébreux, où, avec la plus cynique liberté de manières, on en revient toujours, à des heures données, à se demander compte des qualités de naissance d'un homme. Si les titres humectés par le vin tombaient au fond du tonneau, sous le règne bachique de Louis XV, on les retrouvait au fond du tonneau quand le vin était bu. Lorsque le sang-froid était revenu, on eût rougi d'être tombé sous la table avec un homme de rien ou de peu. Quelque philosophe qu'on fût, on voulait savoir avec qui l'on s'encanaillait : c'était bien le moins.

Ce fut un prétexte admirablement trouvé pour blesser la fierté du jeune marquis de Brunoy, que la précocité de sa noblesse de finance. Les haines se résolvent en poison invisible là où les épées d'acier ne sont jamais tirées pour une injure, car on n'injurie pas à la cour. On fait estropier votre nom par le domestique qui annonce ; on rit alors de l'antiquité d'une race dont un valet ne peut épeler les premières syllabes inconnues. Quelques-uns prennent votre défense dont on leur sait bon gré, par une charité polie; autre moyen d'assassiner. Vous rougissez, on rit ; vous êtes ridicule, vous êtes mort,

Nul n'a jamais su quel affront de ce genre reçut le jeune marquis de Brunoy , mais tout à coup dans l'intervalle d'une nuit à l'autre, il changea sa vie, ses mœurs, ses goûts, son caractère ; il comprit, s'il avait été offensé, qu'on ne tuait pas en duel une opinion représentée par des milliers d'hommes ; il renonça à la vengeance du sang; il se démontra sans doute aussi qu'il ne fallait pas chercher à prouver qu'un gentilhomme de cinquante ans est tout aussi noble qu'un gentilhomme de mille ans de généalogie. Qui aurait décidé la question? le peuple? il se proposait de trancher la difficulté, dans vingt ans, en pleine place de Grève. Il eût bien voulu, sans doute, se cacher au fond de ses mines d'or, et de là mépriser qui l'avait méprisé, mais il était trop tard. Le marquis avait recherché les gens de qualité avec l'avidité d'un parvenu, il s'était frotté à eux pour se parfumer de naissance ; son dédain sans noblesse eût été de la rancune et non de la fierté. Comme elle était jeune, hautaine, et primitivement du peuple au fond, son ame dut rugir dans sa poitrine.

Il sauta sur une idée étrange; rentré chez lui, la honte dans le cœur, il foule son chapeau, déchire ses gants, maudit la cour, lance son épée à travers une glace; il sonne, ses ordres sont donnés; on vendra son mobilier dans la journée, à vil prix, comme on pourra; il faut s'en débarrasser au plus vite; tableaux, tapis, glaces à qui les veut; ce qu'on n'est pas à temps de donner, on le brise; plus de train de maison à Paris; relations rompues sur-le-champ; fêtes contremandées, on renvoie les invitations qu'on a reçues, on retire celles qu'on a envoyées; l'hôtel est en vente, les équipages de ville sont vendus.

Qu'est devenu le marquis de Brunoy? se demande-t-on dans les salons qui n'avaient pas encore la ressource des chambres politiques, qui avaient à peine la hausse et la baisse de la bourse, pour occuper les esprits. On le chercha à Paris, à Versailles, aux petits soupers, à l'Opéra, au sermon; nulle part il n'en vint des nouvelles. Au bout de trois jours il n'en fut plus question.

II.

Si parmi ces maçons déguenillés qui broient du plâtre, ces menuisiers qui équarrissent des poutres au soleil, ces hommes couverts de sueur qui tracent une enceinte grande à contenir une ville, vous apercevez un ouvrier infatigable, changeant de fonction à chaque instant, plus mal vêtu que les uns, plus familier que les autres, plus hardi buveur que tous, vous avez retrouvé le jeune marquis de Brunoy, conseiller secrétaire du roi, Maison, Couronne de France, et de ses finances.

Il exhausse d'un étage le château de son père, celui qui avait suffi à l'orgueil de deux financiers, à M. Brunet, à M. Pâris de Montmartel. Il le veut plus spacieux, il le veut royal; il bâtit des communs presque aussi vastes que ceux de Versailles, dessine des cours d'honneur où pourraient tourner les équipages du roi; peut-être compte-t-il sur l'honneur d'une visite du roi! — Cela n'est pas sans exemple: Louis XIV parut bien à la fête du financier

Samuel Bernard. — S'il ne peut rien changer à la primitive construction du château, il le flanque du moins de logemens sans fin. C'est un Versailles en tas. Une fois le château enflé de bâtimens, il songe au jardin, au parc, aux eaux, aux cascades. Si l'eau est trop loin, si la rivière coule à cent pas au dessous, il prend la rivière par le coude, la violente, et l'amène entre son château et sa cascade. Lui eût-on dit : Monseigneur, il nous faut l'Océan; il eût répondu : Allez le chercher, voilà de l'or. Les travaux ne ralentissent pas; ils ne sont suspendus qu'à midi, heure à laquelle le marquis mange la soupe aux choux avec ses ouvriers. Ensuite viennent de Paris et par caravanes des chariots pleins de meubles, de tapisseries, de glaces, et d'ouvriers perchés sur ces meubles. A ceux qui leur demandent en les voyant passer dans les allées de la forêt de Sénart : « Bonnes gens, pour qui ces belles choses? » ils répondent : *Pour M. le marquis de Brunoy.*

Et quand le château est bâti, meublé, agrandi, planté, arrosé, que des millions ont été dépensés pour lancer des eaux sur du gazon, pour avoir du gazon autour d'une serre chaude qui renferme les végétaux les plus rares; quand le roi Louis XV pourrait entrer par cette porte ouverte dans l'axe du château, au bout d'une allée merveilleuse de perspective, — le roi et toute sa cour; alors le marquis de Brunoy réunit tous ses compagnons d'ouvrage, et leur dit :

— Si vous avez bâti le château, vous l'habiterez. Il est à vous.

Les paysans et les maçons de Brunoy pensaient que M. le marquis était devenu fou.

— Oui, il est temps de former ma Maison. — Toi, La Tuile, tu seras mon valet de chambre, — six mille livres d'appointement; toi, Le Loup, mon gâcheur, tu seras mon secrétaire, — dix mille livres; toi, Renaudin, qui fais si bien la soupe aux choux, sois mon intendant; toi, le vitrier là-bas, tu rempliras les fonctions de mon officier des chasses; vous autres, qui n'êtes que bûcherons de votre état, vous passez de droit domestiques de pied et laquais de ma maison. Demain vous irez à Paris vous commander des habits appropriés aux nouvelles charges que je vous destine à occuper auprès de moi.

A votre retour, nous rendrons à mon respectable père les honneurs funèbres qui lui sont dus.

Allons boire.

III.

Quelques mois après l'inexplicable isolement du marquis à Brunoy, son père, Pâris de Montmartel, était mort des chagrins qu'il lui avait causés. Cet évènement surprit le marquis, tandis qu'il achevait de meubler le château dont il ne croyait pas être si tôt le maître absolu. On a vu qu'il avait voulu l'inaugurer par un jour de tristesse filiale, et, à l'exemple des nobles familles, faire prendre le deuil à la vaste domesticité de sa maison.

Le deuil ne manqua pas d'une certaine singularité.

Tous les domestiques furent vêtus de serge noire, de la tête aux pieds.

Chaque habitant reçut six aunes de la même étoffe, afin de participer, à raison de sa taille, à la douleur du marquisat.

Un rideau noir incommensurable caparaçonna le château, du faîte à la base.

De longs crêpes furent noués aux arbres; des pleureuses attachées au front de marbre des statues.

Le canal qui traverse la propriété, au lieu d'eau, laissa couler de l'encre.

Et quand les eaux jouèrent, vers le coucher du soleil, sur le disque duquel le marquis regretta beaucoup de ne pouvoir jeter un voile noir, on vit les tritons, les syrènes et les grenouilles des bassins, rejeter de l'encre par leurs conques et par leurs bouches.

Mme de Montmartel vint surpendre son fils au milieu de son extravagante tristesse. Elle apportait à Brunoy une douleur moins affectée que celle qu'elle y trouva. Veuve par l'inconduite de son fils, elle pleurait abondamment un malheur dont la cause était dans sa famille.

A l'aspect de la lugubre bouffonnerie du château, elle craignit

pour la raison de son fils, qui, pâle comme Hamlet, empressé, respectueux, la prenant par la main, la conduisit à travers le parc, dont les crêpes sinistres flottaient et se déroulaient au vent du soir.

Vu de loin, ce devait être un saisissant tableau, que cette extravagante, mais colossale solennité noire. Ces arbres avec leurs crêpes, ce château, vaste ordonnateur des pompes funèbres, vêtu de noir, immobile au milieu d'un convoi immobile; tout le village tendu de noir; ces eaux noires élancées vers le ciel; et ce jeune homme en deuil avec cette mère en deuil, se promenant à pas lents sur un grand espace, aurait effrayé, épouvanté le voyageur, qui, au sortir de la forêt de Sénart, toute sanglante de traditions, eût aperçu des hauteurs des Bosserons, cette vallée de mort.

—Mon fils, dit en baissant la voix, cette mère affligée au marquis de Brunoy, vous avez de grands torts à vous reprocher envers votre famille dont vous avez poussé le chef au tombeau bien avant l'âge; vous avez permis à la médisance d'interpréter de mille manières scandaleuses votre disparition subite de la maison paternelle; on nous a accusés alternativement, vous comme un mauvais fils, jaloux de vous emparer le plus promptement possible de votre héritage, nous comme de durs parens qui voulions vous forcer à embrasser les ordres, malgré vos penchans, afin de conserver plus long-temps notre fortune. Vous avez souillé la jeune noblesse française.

Le marquis sourit amèrement à ce dernier reproche.

Mme de Montmartel reprit : Chaque jour a eu sa calomnie; le ridicule a demandé sa part d'aubaine au mensonge, et il l'a obtenue; aucune personne de votre famille n'a pu paraître dans un lieu public, même dans les plus saints, sans devenir un objet de curiosité; on nous a appuyé le doigt sur le front. Vous deviez prévoir ceci, et vous n'avez pas été arrêté par cette considération. Si du moins vous étiez venu chercher votre pardon au lit d'agonie de votre père, lui et le monde eussent été apaisés; mais votre obstination à vous cacher a ranimé au contraire, aux derniers momens de M. de Montmartel, toutes les suppositions que l'oubli, car le mensonge lui-même se lasse, avait commencé à user dans les pro-

pos impurs du monde. Oui, pleurez, mon fils, et prouvez du moins que vous ressentez pour la mémoire de votre père une respectueuse tendresse, et pour mes douleurs personnelles une affliction plus vraie, plus raisonnable, plus noble que celle dont les ridicules marques étalées ici insultent à la piété qu'on doit aux morts. Mon fils, je compte sur votre repentir, j'espère en votre retour à des sentimens plus sensés; vous me suivrez sur-le-champ à Paris où j'ai besoin de votre présence pour me protéger, pendant les quelques années qui me séparent du tombeau de votre père. Si ce devoir vous pèse, vous n'aurez pas à vous contraindre long-temps; ma santé est perdue; voyez comme les chagrins m'ont accablée, combien je suis souffrante.....

— Ma mère, estimez-moi assez pour croire que si je vous perdais, je n'épargnerais rien pour que votre mémoire fût révérée.

— Je sais que vous n'êtes pas insensible.

— Vous auriez à votre convoi huit célestins.

— Vous êtes léger, mais bon.

— Vous seriez suivie d'autant de frères minimes, auxquels j'adjoindrais six religieux des Billettes, six carmes, quatre augustins et quatre jacobins.

— Mon fils, vous feriez mieux de vous occuper de vos préparatifs de départ pour Paris, que des honneurs à me rendre après ma mort.

— Je fonderais pour vous soixante messes hautes.

— Vous voulez donc que je meure, fils ingrat! et il vous tarde d'ajouter au deuil ironique de votre père, le deuil plus scandaleux encore dont vous menacez votre mère.

— A votre service funèbre, il y aura deux cents prêtres, chanoines, vicaires; plus, quarante torches du plus grand poids, et en cire jaune, autant en cire blanche, autant en cire verte, plus trois cents cierges. Les choses seront bien faites.

— Par pitié, ne m'effrayez pas ainsi pour votre raison, mon fils.

— Je calcule les tentures; trois bannières de velours violet, comme au convoi de M. l'archevêque de Dijon; trois portières de velours sombre pour les trois entrées de votre paroisse; quatre grands écussons à nos armes.

— Oh! mon Dieu!

— Comme vos équipages suivront le corbillard, dont je parlerai, ils auront caparaçons et housses traînantes de serge noire, avec croix cousues de taffetas blanc.

— Vous me faites mourir, et je vais vous maudire, mon fils.

— Sept grands manteaux à grande queue pour ceux qui mèneront le deuil. Je songe qu'il ne faudra pas moins de huit aunes d'étoffe pour le drap mortuaire; le principal sera digne de l'accessoire; on n'aura jamais vu de plus magnifique poêle depuis les obsèques du régent de France, monseigneur le duc d'Orléans : je le veux de vingt aunes de drap d'or, à triple frisure — une frisure de plus que monseigneur le régent.

— Vous me déchirez le cœur.

— Votre cœur, à propos, sera enfermé dans du plomb et déposé dans un coffre de chêne cerclé en fer; Houdon se chargera de vous élever un mausolée du plus vaste travail, tout orné de statues, d'urnes, de lampes et de cyprès.

— Mon fils, vous ne l'êtes plus, je vous maudis!

— Achevons maintenant : huit célestins, cent vingt livres; billettes, carmes, augustins, jacobins, six cents livres; soixante messes, trois mille livres; deux cents prêtres, cinq mille livres; torches de différentes couleurs, deux mille livres; tentures, vingt mille livres; drap mortuaire et coffre de chêne, cinq mille livres; mausolée, cinquante mille livres..... total, quatre-vingt-cinq mille sept cent vingt livres.

Pardonnez-moi, ma mère, si mon imagination ne me fournit rien de plus beau pour entourer de respect vos cendres : mais.....

Le marquis s'aperçut que sa mère n'était plus là. Après l'avoir maudit, elle était partie indignée pour Paris. Il entendit le bruit des chevaux qui passaient sur le pont de Brunoy.

IV.

Malgré le silence que s'imposa Mme de Montmartel, touchant la conduite de son fils, à la folie duquel elle refusa toujours de croire,

on commença de nouveau à s'occuper du marquis, sur le bruit qui avait couru du deuil extravagant de Brunoy. On sut enfin qu'il ne s'était ni tué, ni embarqué pour les Indes, ni relégué à la Trappe; versions diverses, adoptées dans le temps par les oisifs de la capitale. On l'avait retrouvé; on apprit que le possesseur d'une fortune de plus de trente millions vivait dans un bourg de six cents habitans, traités par lui sur le pied d'une intime familiarité. Ses dispositions funéraires en faveur de sa mère se répandirent, au courant des petits propos où put difficilement s'introduire l'exagération, car elle était impossible à l'encontre du personnage.

De son côté, le marquis fut instruit de la place qu'il avait dans l'opinion, cette opinion qui lui avait été si cruelle un jour, si impitoyable, et si brûlante à l'endroit le plus à nu de l'ame humaine, de la vanité. Son héroïsme étrange avait tenu sa vengeance muette, étouffée et petite, comme un moineau dans la main; sa colère dut se réjouir quand elle put se dire : J'ai enfin attiré sur moi les regards louches de la noblesse, ma sœur, et la vue commune, mais bonne, du peuple, mon frère. La scène se passera en famille.

Du reste on continua à considérer le marquis de Brunoy comme un original. Original est le premier nom que reçoit dans le monde un homme de génie ou un fou.

Vous avez souillé la noblesse française, avait dit Mme de Montmartel à son fils.

Et le marquis était en droit de demander ce qu'il restait à faire pour la souiller davantage après l'abbé de Voisenon, qui louait en pleine académie les charmes de Mme Favart, la maîtresse du maréchal de Saxe; après M. le marquis de Sade qui suçait le sang des jeunes filles, trouvant que de les embrasser, c'était trop fade; après M. le président de Meslay, de la chambre des comptes, surpris tout nu à l'Opéra, dans une loge, avec une fille des chœurs; après le roi de France qui vivait publiquement avec Mme Dubarry.

Ce n'est pas déjà mal ainsi, mais on peut aller plus loin, quand on a quarante millions, réfléchit le marquis de Brunoy; il reste à découvrir. L'abaissement est profond, mais il n'est pas encore à

plat dans la boue; c'est à peine si le peuple, admis comme valet, pénètre au fond des boudoirs, où il soutient les flambeaux de cristal de la luxure, esclave cubiculaire de ses maîtres; c'est à peine s'il connaît leurs orgies, en présentant la cuvette de vermeil où retourne le premier souper pour faire place au second; c'est à peine s'il comprend leur langage, sous le néologisme libertin qui le farde; c'est à peine s'il les méprise, vivant du reste de leurs débauches, du reste de leurs habits, du reste de leurs soupers, du reste de leurs femmes. Il y a un autre peuple qui ne les connaît pas, car les nobles seigneurs ne vont pas à pied, et le roi, leur maître en tout, ne se montre que deux fois par an. Ils m'ont laissé la rue à salir; là je veux être roi et marquis de Brunoy, conseiller-secrétaire du roi, Maison, Couronne de France et de ses finances.

Un mot d'histoire en passant. Louis XVI n'était pas encore monté par les pieds à ce trône d'où il devait descendre par la tête. Louis XV achevait de régner.

Le comte de Provence, frère du roi Louis XVI, devenu Monsieur, et depuis Louis XVIII, qui possédait *Gros-Bois,* belle terre du voisinage, se passionna pour la propriété du marquis de Brunoy, la trouvant selon ses goûts de solitude classique, alors moins exclusifs, torts d'un âge encore chaud et d'une époque contagieuse, qu'on l'a soutenu plus tard à la gloire de cette exception des mœurs royales. Il convoita Brunoy, le désira, le demanda, menaça pour l'avoir, faisant répandre par d'officieux courtisans qu'il était dans les intentions du marquis lui-même de se débarrasser d'un château ruineux pour tout autre qu'un prince royal.

Le marquis poussa l'originalité jusqu'à résister aux avances de Monsieur, et à se ruiner de plus belle comme s'il eût été prince. On convint que la fermeté ne manquait pas à cet extravagant.

De jour en jour plus affermi dans ses projets de vivre au milieu de la société, qu'il s'était créée en haine de celle dont il avait fui l'outrageuse hiérarchie, il fallait ou qu'il l'élevât jusqu'à lui ou qu'il s'effaçât jusqu'au point de se trouver de niveau avec elle. Rien au monde, dans l'histoire des petits combats du cœur humain, n'est intéressant comme le principe de la lutte qu'il eut à soutenir en lui-même. Tantôt le marquis dévore l'homme, tantôt l'homme

dévore le marquis; il rappelle ces monstres qui apparaissent au commencement et à la fin d'une création. Tête de marquis et queue de peuple; à la fin la queue l'emporta.

Un jour il convie ses bons amis les vilains à un superbe repas qu'il donne dans une des plus belles salles du château. Selon l'usage, le menu fut formidable, la plaisanterie ruissela avec le vin, des lèvres sur la nappe. — Mes amis, leur dit le marquis au moment suprême du dessert, quand les convives en belle humeur mouchaient déjà les bougies avec leurs doigts et s'enroulaient à l'orientale des serviettes autour de la tête, mes amis, je réclame votre attention, si c'est possible, pour quelques minutes.

Des figures de terre cuite, peintes en rouge, s'efforcèrent de garder le sérieux nécessaire à la communication qui allait être faite par le marquis.

—Vous savez qu'on me reproche dans le monde d'être trop familier avec vous, de vous avoir laissé prendre trop de liberté, d'avoir oublié que vous étiez mes vassaux, de vous avoir admis à ma table, et beaucoup d'autres torts dont vous voyez que je me corrige, puisque je vous tutoie tous, puisque je bois dans le verre de mon voisin Venteclef à la santé de vous tous, puisque je vous invite tous pour demain à renouveler la réunion d'aujourd'hui.

Cependant, si je suis fier d'avoir effacé toute différence entre nous, si j'ai voulu que nous fussions tous égaux comme les six bouteilles d'un panier de chambertin, il n'est pas moins vrai que vous n'êtes que des vignerons, des serruriers, des engraisseurs de volailles, des tonneliers, des garde-chasse, etc, et que je suis marquis de Brunoy.

— Monsieur le marquis, nous n'avons jamais prétendu le contraire, s'écrièrent les vilains qui craignaient que quelque velléité de suzeraineté ne se fût tout à coup éveillée dans l'ame du marquis.

Il les interrompit en frappant la table de son verre.

— Je le sais : aussi, pour en finir avec tous les reproches dont on m'assomme, après avoir été vilain avec vous, ce qui ne m'a pas réussi auprès de gens obstinés à m'appeler marquis, je prétends

que vous soyez marquis comme moi; ce qui va avoir lieu sur-le-champ.

Et vous serez marquis avec marquisats, ce dont beaucoup ne sauraient se flatter en France. Vous aurez tous un quartier de terre pris dans mes possessions de Brunoy.

Silence donc! et que l'on aille prendre l'air au jardin, si l'on est incommodé; — n'éveillez pas ceux qui ronflent, ils s'éveilleront marquis.

Toi, mon vigneron, je te crée marquis de la Chopine, ta terre prendra le nom de la Chopine-Vieille; salut, marquis de la Chopine-Vieille! Tes armes seront d'azur au gobelet d'argent vomissant de gueule.

Toi, mon tonnelier, je te nomme marquis de la Futaille, et tu signeras Beaucerf de la Futaillière. Tu porteras de Sinople au tonneau cerclé d'or semé de bouchons à l'orle.

A ta santé, marquis de la Futaillière!

Toi, mon sommelier, tu seras désormais marquis de la Bouteille, ou Christophe de la Bouteillerie. Tu porteras de lie plein ton écusson.

Embrassons-nous, marquis de la Bouteillerie.

Toi, là-bas, je te fais marquis de la Chaudière. — Ton écusson : deux chaudières l'une sur l'autre, comme la maison de Lara en Espagne.

Ton voisin, marquis de la Cuve.

Messieurs les marquis, j'espère qu'à présent que nous voilà tous nobles, il n'en sera ni plus ni moins qu'auparavant pour nos plaisirs; l'opinion du monde est satisfaite, condescendons à ses préjugés de costume.

Le marquis sonna; six domestiques parurent.

Donnez des bas de soie brodés, des perruques blondes et des souliers à boucles à messieurs les marquis.

— A vos paysans?

— Aux marquis de la Chopine-Vieille, de la Futaillière et de la Bouteillerie; entendez-vous? valets!

Il sonna d'un autre côté.

— Donnez des chemises et des épées à messieurs les marquis....

— Mais, M. de Brunoy.....

— Obéissez : les chemises sont dans mon armoire, les épées accrochées dans mon alcove.

Il sonna une troisième fois.

— Lavez le visage et les mains à messieurs les marquis.

Et les vassaux se laissaient faire, éprouvant la sensation glorieuse, mais bien moins prévue, dont jouit Sancho, lorsqu'après des années de traverses, il fut nommé au gouvernement de Barataria. Ils se laissaient faire, croyant qu'on n'en usait pas autrement pour créer des marquis.

— Maintenant, mes amis, leur dit le marquis de Brunoy, il nous reste encore à nous promener à travers le pays, afin qu'on sache désormais qui vous êtes.

Je veux qu'on vous respecte comme moi-même.

Traînées par six chevaux, huit voitures s'élancèrent dans Brunoy, tournant, montant, descendant dans des rues étroites, où trois ânes de front, qui vont au marché, sont mal à l'aise. Les bourses poudrées des marquis, leurs perruques qui les faisaient ressembler à des caniches de la grande espèce, leurs beaux jabots se détachant en blanc sur leurs figures ponceau, leurs étoffes à ramages, et leurs manchettes à point d'Angleterre, folâtraient aux portières.

Les femmes du pays n'en revenaient pas.

— Notre père qu'est marquis !

— Gros Louis qu'est aussi marquis !

Et les enfans qui croyaient que c'étaient les voitures du roi, saluaient le serrurier, le charron, l'engraisseur de volailles, le maréchal ferrant, le tonnelier, leurs pères ou leurs oncles, en criant : Vive le roi !

Ainsi, en un seul jour, le marquis de Brunoy anoblit tout le bourg.

Le lendemain, chacun n'en reprit pas moins sa fonction accoutumée ; le marquis étrilla les chevaux, le marquis battit en grange, le marquis engraissa la volaille.

V.

Les menues aberrations de cette vie dévouée par calcul à une singularité de vengeance sont infinies dans leurs formes; elles sont semblables aux globules de mercure enfermés dans un tube de verre : réunies, elles marquent les degrés de ce caractère d'exception, mais, éparses, il est difficile de les fixer en corps de récit. Malheureusement, que nous sachions, le marquis de Brunoy, qui avait tant de choses, n'avait pas d'historiographe; ou, s'il en avait un, ce ne pouvait être que quelque palefrenier élevé à cet emploi. Non que les faits manquent à l'enchaînement de cette histoire; ils sont au contraire si nombreux, si pressés, qu'on ne sait comment les aligner pour les voir tous; c'est une immense vie démolie comme le château qui en a été témoin; on bâtirait Bicêtre, local et locataires, avec les débris.

Nous avons montré les paysans, les laquais, les cuisiniers, les garde-chasse, disposant du château à leur gré, éventrant la garenne, saignant la cave, se donnant du marquis en se renvoyant des bouffées de vin au visage. C'était l'âge d'or de ceux qui n'avaient même jamais vu d'or.

Et qu'on n'imagine pas que cette confusion fût le résultat, chez le marquis de Brunoy, d'un renversement perpétuel d'idées. Il voulait que cela fût ainsi et non autrement. Sa législation domestique avait été méditée avant de recevoir une exécution inflexible dans son application. Jamais homme ne fut plus conséquent avec ses principes. On va le voir.

Le concierge d'un de ses châteaux et ses deux filles ayant refusé de s'asseoir à sa table, par respect, disaient-ils, pour M. le marquis, leur maître, celui-ci les chassa, prétendant avec quelque raison, dans sa tyrannie, que l'aristocratie des concierges est intolérable quand celle des marquis n'existe plus. « Je bois avec mon suisse, mon concierge peut manger avec moi. »

L'air du matin ayant un jour aiguisé son appétit, il descendit

dans la cour, où il ne trouva que son cocher, occupé à soigner les chevaux. — J'ai envie de crême, mon ami, lui dit-il, allez m'en chercher, je vous prie. — Aller chercher de la crême n'est pas dans mes fonctions, répliqua le cocher; une servante ira. — Quelle est donc votre fonction ici, mon ami? — De soigner vos chevaux, de les atteler et de les conduire. — Fort bien. Attelez donc six chevaux à ma voiture, faites-y monter une servante, et qu'elle me rapporte de la crême. Tous les matins, mon ami, sans sortir de vos fonctions, vous vous acquitterez du même devoir.

Depuis ce jour, les servantes allèrent chercher de la crême pour M. le marquis de Brunoy dans une voiture à six chevaux.

Une autre fois, jouant aux quilles avec un domestique, il perdit la partie, et fut obligé, par convention réglée en présence de témoins, de lui baiser le pied en tenant un verre de vin à la main.

Il était d'une politesse raffinée pour ses amis les paysans. Il les visitait à chaque bonne fête; il déposait sa carte chez eux quand ils étaient malades. Le linceul, la layette, la corbeille de mariée se faisaient aux frais du château. La femme d'un bourrelier étant morte, toute la maison du marquis prit le deuil. Il y eut catafalque, tenture de raz-de-Saint-Cyr dans la nef, de raz-de-Saint-Maur dans le chœur; épitaphe en cuivre, tombe; trente mille livres de dépense. Huit cloches sonnèrent pendant trois jours; les villages des environs répondirent à cette sonnerie lugubre. Le monde était veuf de la femme d'un bourrelier!

Colossal dans la douleur, il était monstrueux d'excès dans la joie de ses vassaux. Maréchal et Séné, l'un secrétaire du marquis, et fils du bourrelier dont la femme avait été si pompeusement enterrée, l'autre paveur de son état, avaient toute la confiance de M. de Brunoy. Leurs sœurs s'étant mariées, on se régala pendant huit jours au château; quatre arpens de terrain furent couverts de tables; trente-cinq pièces de vin furent bues. Chaque mariée eut pour dot vingt mille livres, et un trousseau du même prix. Le chemin par où elles passèrent pour se rendre à l'église, fut orné de guirlandes et sable de sable fin.

A la même époque, le marquis fonda, dans une salle particulière du château, sous la surveillance d'un médecin, une vaste in-

firmerie pour les pauvres gens de la campagne. Le bienfait était à peu près illusoire. Brunoy ni ses environs n'avaient de pauvres, par conséquent de malades. Une seule épidémie désolait le pays : l'indigestion.

Il ne doit plus rester aucun doute dans l'esprit du lecteur ; le marquis de Brunoy était un fou volontaire, méditant ses plans d'extravagance, comme un autre arrange des projets de sagesse, se faisant aimer du peuple de toute la dégradation où il descendait aux yeux de la noblesse, qui le regardait agir maintenant avec une effrayante curiosité. Sa renommée avait gagné du terrain petit à petit ; il faisait les délices de l'impératrice Catherine, qu'on tenait soigneusement au courant des folies de Brunoy. L'Europe gentilhomme avait les yeux sur le marquis. Il en acquit une audace de résolution sans exemple.

Rebelle aux remontrances sévères de sa famille, il ne voulut jamais écouter avec quelque faveur que les conseils de son oncle, le marquis de Béthune, homme adroit, esprit sage, qui crut trouver dans l'extrême jeunesse de son neveu, à peine âgé de dix-neuf ans, la cause de ses déplorables déréglemens. Il imagina qu'en imposant au marquis des charges de famille, qu'en le liant par la res-responsabilité d'une compagne choisie parmi les plus nobles et les plus belles filles de la vieille noblesse, il le ramènerait à une vie d'ordre et d'honneur.

M. de Béthune proposa à son neveu de le marier. Celui-ci eut l'air d'accueillir avec condescendance le projet de son oncle ; il consentit, article par article, à tous les sacrifices qu'on exigea de lui ; à rompre avec les paysans, à congédier ses ridicules domestiques, à reparaître à la cour, à borner ses dépenses, à vivre à Paris. C'était un enchantement. Chaque concession obtenue arrachait des larmes de joie à Mme de Montmartel, sa mère. Enfin, quand le marquis de Béthune crut avoir remporté la victoire la plus complète sur les répugnances de son neveu, il osa lui dire avec beaucoup de ménagement : Et vous vendrez aussi votre château de Brunoy ; que feriez-vous de cette ruineuse propriété? N'avez-vous pas votre charmant pâté de Bercy? votre belle terre de Villers en

Normandie? C'est convenu, n'est-ce pas, et je vais l'écrire à votre excellente mère; nous vendrons Brunoy.

— Et à qui le vendrons-nous, mon oncle, car il ne faut pas une fortune ordinaire pour l'acheter?

— Ne vous mettez pas en peine.

— Voyez-vous, je serais désolé, mon oncle, de voir passer mon marquisat à quelqu'un qui n'aurait pas pour mes paysans les mêmes soins que moi. Ce sont des enfans et des frères que j'abandonne.

— Encore une fois n'ayez pas ce chagrin. Un mot vous rassurera. Le comte de Provence est celui qui héritera, à tel prix que vous exigerez, de votre marquisat de Brunoy.

Le marquis regarda fixement son oncle.

— C'est dit! mon oncle. Je me marierai quand il vous plaira.

M. de Béthune sauta au cou de son neveu.

En partant l'excellent oncle se répétait : — Je le tiens!

En le voyant partir, l'excellent neveu s'écria : — Je vous tiens! moi!

Et le soir, orgie au château : mais orgie finale. Adieu noyé de sanglots et de vin; on pleurait à pleins verres; on buvait à chaudes larmes.

— Non! je ne vous quitterai point sans vous laisser d'éternels témoignages de reconnaissance, dit le marquis à l'assemblée, partagée ainsi, la moitié autour de la table, l'autre moitié dessous.

Voici ce qu'il leur dit; et ceci est de la plus rigoureuse exactitude, tant pour les noms d'individus, quelques-uns encore existans, que pour les sommes d'argent léguées.

1° Huit cents livres de pension viagère au profit d'André Pressard, attaché à mon écurie.

2° Six cents livres à Christophe Beaucerf, un de mes garde-chasse.

3° Même somme à Denis François Tremblay, engraisseur de volailles.

4° *Idem* à Pierre Pagès et sa femme, rôtisseurs.

5° *Idem* à Jacques Raoul Ventelef, portier et pêcheur.

6° *Idem* à Jacques Villier, suisse de l'hôtel; à Pierre Guérin, mon pâtissier; à Léger, mon valet de chambre-perruquier; à

Louis Blancart et sa femme, portiers du château de Brunoy; à Gaume, mon valet de chambre.

7° Douze mille livres à toi, Masset.

8° Six cents livres de pension viagère à Aubin Poinsard, mon palefrenier.

9° *Idem* à Louis Paysan, sonneur de la paroisse de Brunoy.

10° Maisons et bâtimens à Filhol aîné.

11° Trois mille livres de rente au même.

12° Donation à Sené, d'une somme de trente-un mille huit cent soixante livres; et à Maréchal, de la somme de trente-quatre mille cinq cent soixante livres; et de plus une rente viagère de deux mille huit cents livres.

13° Une de huit cents livres à Louis-Jacques Ventelef, mon cuisinier.

14° Une autre de douze cents livres à Jean-Claude Delage et sa femme, chef de cuisine.

15° Pareille rente à Pierre-Jean Millot, concierge du Pâté à Bercy.

16° Une rente de huit cents livres à Joseph Schneider, mon troisième valet de chambre; une autre à Philippe Delafaye, mon chef d'office; une autre de pareille somme à Louis Lemasle, jardinier fleuriste.

17° Rente viagère de six mille livres à Denis Lacroix, ancien cocher de mon père, etc., etc.

Puis, légataires et donateur ronflèrent jusqu'au jour l'un sur l'autre. On aurait transporté le village de Brunoy tout entier aux Grandes Indes, que pas un habitant n'aurait senti la secousse, tant la douleur était profonde.

VI.

Le 8 juin 1767, leurs majestés signèrent le contrat de mariage de M. Armand-Louis-Joseph Pâris de Montmartel, marquis de Brunoy, conseiller-secrétaire du roi, Maison, Couronne de France,

et de ses finances, avec Mlle Emilie de Pérusse d'Escars. La plus grande fortune et le plus beau nom de France se donnèrent la main sous les voûtes de Notre-Dame.

Tout Paris courut à ce mariage, qui remplit la cour et la ville d'étonnement. On crut le marquis sauvé de lui-même en voyant la jeune fille qui se dévouait à lui, si belle, si noble, si pleine de soumission à la volonté de ses parens. Ce n'était point un mariage d'inclination, on ne le supposait pas; mais comment l'amour ne devait-il pas infailliblement naître entre quinze ans d'un côté et vingt ans de l'autre; entre deux beautés ravissantes de visage; entre un nom couvert de rouille, et un nom étincelant de diamans, unis par la main du roi de France; entre tout ce que les temps passés ont de saint, de fier, posé en aigrette sur le front de cette jeune fille, entre tout ce que l'époque a de pompeux, de riche en felicités positives, palais, chevaux, domestiques, apporté en dot par ce jeune homme, ce jeune homme qui n'a pas d'armure de ses aïeux, il est vrai, mais qui remplirait d'or, pendant plusieurs jours, la plus vieille et la plus creuse des armures?

Le marquis fut exquis pendant la cérémonie; il présenta la mariée à l'autel avec une décence parfaite, édifiant par sa bonne tenue ses parens et ceux de sa femme; répondant aux complimens d'usage d'un ton aussi délicat que s'il n'eût jamais quitté la cour. On eût dit qu'il revenait de celle de Charles III d'Espagne. Cette fidélité à l'étiquette lui rallia, à une époque où elle était la seule vertu visible que la monarchie eût conservée depuis le grand roi, l'estime des meilleures maisons de France. Celle dans laquelle il entrait couvrait de ses rameaux épais sa jeune tige nobiliaire qui n'aurait plus à souffrir du souffle de l'opinion. Quand la famille d'Escars l'acceptait à la face du ciel et du monde, il y aurait eu de la présomption à ne pas le tenir pour le plus pur gentilhomme du royaume. Ce nom d'Escars était si beau qu'il fut toute la dot de la mariée, en faveur de laquelle le marquis de Brunoy s'engagea à payer, outre une pension annuelle de 60 mille livres, une autre pension pour son entretien, un gain de survie de 300 mille livres, et jusqu'à concurrence de 500 mille livres de toilette, argenterie et bijoux; enfin un douaire de 15 mille livres et 5 mille livres d'habi-

tation. Rien ne parut trop cher au jeune marquis. Excessif en tout, il offrit à la future des diamans et des habits pour 700 mille livres. Il n'y eut plus de termes pour le louer. Il fut présenté à la cour par sa belle-mère, Mme la marquise d'Escars, née Fitz-James. Impossible d'aller au-delà de ce faste, de ces honneurs, de ces distinctions. Si le marquis de Béthune eût conquis la toison-d'or, il n'eût pas été plus radieux. Son neveu devait être l'exemple de tous les neveux à venir, lui le modèle de tous les oncles.

Le mariage du marquis n'eut qu'un jour; il n'eut pas de nuit.

A peine sa femme appuyait sa tête tremblante sur le pudique oreiller, que le marquis était déjà sur la route de Brunoy, impatient d'arriver à son château, où l'on était loin de l'attendre.

Il arrive, il entre, il appelle ses gens, fait sonner les cloches de l'église, dont le bruit met sur pied les habitans. Ceux-ci n'ont que deux suppositions à faire : ou c'est l'incendie qui brûle les moissons des environs, ou c'est M. le marquis de Brunoy annonçant son retour au château.

C'était M. le marquis de Brunoy.

Entouré des habitans de Brunoy éveillés en pleine nuit, le marquis, encore en habits de noces, ressemblait à un chef de pirates qui rentre au port pour partager avec les siens la riche capture qu'il a faite. Le coup avait eu lieu; il avait réussi au-delà de toute espérance. On revenait vainqueur. La dépouille c'était, pour le marquis, son mariage avec Mlle Emilie Pérusse d'Escars. Rie avec lui qui voudra, que chacun de ces manans tire avec ses ongles noirs et ses dents jaunes un morceau d'un si beau nom! d'un si grave évènement! il rit avec eux; il les encourage même, car ils ont besoin de toute la raillerie de leur maître pour se moquer de ce qui est chose sainte jusque parmi eux; le mariage! Mais riez donc des d'Escars où je viens d'entrer, semble-t-il dire; riez donc de ce nom que je vous apporte au bout de mon fouet! Ils ont de vieux aïeux, vieux comme les pierres, des arbres généalogiques qui couvriraient toute la forêt de Sénart, des écussons pleins d'un grimoire à faire tomber les yeux d'un sorcier; ils ont des prétentions à la couronne de France: que sais-je? Eh bien! ils m'ont donné tout cela, à moi petit-fils d'un hôtellier, à moi fils d'un financier anobli

pour ses écus, à moi, non le marquis de Brunoy, conseiller-secrétaire du roi, Maison, Couronne de France, et de ses finances, mais votre égal, qui prend le nom, pour ne plus le quitter, de *Nicolas Tuyau*. Criez avec moi : *Vive Nicolas Tuyau!*

Après ce noble épanchement de part et d'autre, Séné le paveur, Thorel le menuisier, Chalandre, maître charron, Maréchal, le fils du bourrelier, et un abbé Bonnet, fils du barbier de Brunoy, avertirent le marquis que pendant son absence il était venu des officiers et des intendans de la maison du comte de Provence pour dresser l'inventaire du château, de son mobilier, du parc et des jardins. Ils avaient procédé avec les formes qu'on emploie lorsqu'on poursuit une vente par autorité de justice. Tout Brunoy avait pensé que M. le marquis avait consenti à cette vente, par suite de son mariage; c'était une bien vive douleur pour le pays.

Déjà! murmura tout bas le marquis sans s'arrêter aux regrets de ses gens; j'étais à peine à Paris qu'on songeait à me dépouiller! M. le comte de Provence est donc bien amoureux de ma propriété; c'est trop juste, je l'aurais faite belle pour lui; je l'ai plantée, embellie, accrue, pour ménager à M. le comte du repos et de l'ombre; j'ai été le maçon de son altesse; mes eaux joueront pour ses grandes dames. Vous croyez cela, cher oncle? Ah! vous me fesiez épouser une d'Escars, et vous vendiez Brunoy à la cour! Brunoy est à mes paysans; j'ai la femme, et vous n'aurez pas le château; marquis! le fou vous a joué.

Cependant le marquis de Brunoy, qui n'ignorait pas la puissance de la cour, et combien il serait aisé au comte de Provence, pour peu qu'il en eût l'intention arrêtée, de devenir possesseur du château, envisagea sérieusement, derrière son masque bouffon, le difficile de sa position; il retint auprès de lui l'abbé Bonnet, l'un de ses conseillers intimes.

— Bonnet, lui dit-il.

— Monsieur le marquis.

— Pas de marquis, Nicolas Tuyau.

— Soit.

— Il y a une église à Brunoy.

— Fort laide, fort petite, fort pauvre.

— On posera huit cloches d'abord au clocher, Bonnet.

— Huit cloches, y songez-vous? il n'y a pas de paroisse à Paris qui en ait autant.

— Raison de plus.

— Mais le clocher s'écroulera.

— Nous bâtirons un autre clocher, si celui-là tombe; nous ferons faire un superbe service aux morts; huit cloches, bien; je veux que l'église ait seize chantres.

— Jésus! c'est plus qu'à Saint-Roch!

— Je ne dis pas le contraire; seize serpens; dix-huit enfans de chœur et quatre sonneurs; j'aime les sonneurs.

— Mais on n'y tiendra pas du bruit.

— L'abbé, vous aimez les orgues, ne vous en cachez pas; soient un organiste et un maître de la sonnerie.

— Ce sera Notre-Dame en petit.

— Comment en petit? Douze chanoines attachés à la fabrique. Nous aurons office canonial, l'abbé.

— Ce sera Notre-Dame en grand, je le vois.

— On dorera la chapelle du portique à l'autel, avec beaucoup de pommes d'or, de grenades d'or, de raisins d'or, pour les guirlandes des entrecolonnemens.

— Monsieur le marquis, fera-t-on dorer les paroissiens?

— L'abbé, je ne plaisante pas; on pavera rose et blanc le pavé de l'église. Demain les architectes viendront.

— Qui sera chargé de veiller à ces travaux?

— Vous, l'abbé, et je vous recommande de m'apporter le registre de la paroisse, où tous ces dons seront écrits de ma main.

— Est-ce tout?

Le marquis réfléchit un instant.

— Demandez à Paris cent soixante et seize chapes.

L'abbé pouffa de rire.

— Qui portera ces cent soixante et seize chapes?

Gravement le marquis répondit :

— Apparemment, Bonnet, ceux qui porteront trente-trois chasubles, cent quinze tuniques, cinquante-sept étoles.

— La cathédrale est complète maintenant.

— Pas encore, Bonnet; faites venir neuf lustres de Bohême, trente-six girandoles, six candélabres à sept branches, quatre-vingt-dix chandeliers en cuivre, huit chandeliers en argent massif. Et nous allions oublier l'autel, l'abbé!

— C'est vrai nous allions oublier l'autel.

Écrivez donc, l'abbé, trente aubes de point d'Angleterre et de Binche; huit devans d'autel de Binche; un ostensoir en soleil, de vermeil, pesant vingt-cinq mares, un ciboire d'or de huit onces, une croix et son bâton en vermeil; deux calices de vermeil, trois encensoirs en vermeil, une lampe d'argent dorée et ciselée, avec chaînes et couronnement, de six pieds et demi de circonférence, et de deux pieds sept pouces de profondeur, du poids de cent à cent cinquante mares; ma foi, on peut chanter vêpres à présent, n'est-ce pas, l'abbé? Allez donc exécuter tout ce que nous venons d'arranger ensemble. On aura des nouvelles de Nicolas Tuyau à la cour.

L'abbé sortit tout abasourdi. Il croyait avoir les huit cloches dans a tête, un encensoir à chaque oreille, et les paupières brûlées par tous les chandeliers. Il était effaré. L'archevêque de Paris allait crêver de jalousie.

— Que M. le comte de Provence s'avise de toucher à Brunoy, maintenant! J'ai tout le clergé avec moi de mon côté, contre lui, contre tous; je serai fort avec les forts : ils sont prêtres, je le suis!

Ce qui avait été dit fut fait; le marquis dépensa même beaucoup plus qu'il ne l'avait calculé, pour orner la chétive église de Brunoy.

Je l'ai vue à cinquante ou soixante ans de date de ces embellissemens; non-seulement elle a été pillée, ce qui est déplorable à voir; mais elle n'a pas été entièrement pillée; le clocher a gardé une cloche sur huit, elle est fêlée; il reste un lustre de Bohême sur neuf, il est grapillé; le plafond a été crevassé par le poids des cloches, comme l'avait prudemment prévu l'abbé Bonnet; le pavé seul a conservé ses carreaux de marbres griottes et blancs, mais ils sont pâles; l'humidité en a dévoré les couleurs; il n'y a plus de bannières d'or, ni de croix de vermeil, mais les détestables pommes d'or des entre-colonnes sont fraîches et joufflues, comme si elles venaient d'être cueillies chez le doreur; saint Médard y est, mais ce ne peut être

le riche, le millionnaire, celui du temps du marquis; il n'y a pour soleil d'or, que le véritable soleil passant ironiquement à travers les carreaux de la chapelle, et jouant avec les arètes du XIIIe siècle; car l'église atteste deux époques, celle de la chapelle, qui n'était que cela d'abord, puis celle de l'église même, fastueusement alongée et étranglée en trois nefs. On aimerait mieux une dévastation complète. Ce qui reste d'or, de fard, de plâtre, de laque, de mauvais cristal de Bohême, de peintures grises et d'anges qui ressemblent à des Amours à faire trembler, donne un air de boudoir à cette pauvre église, dont elle est toute honteuse; exceptons pourtant l'entrée, qui figure assez proprement le péristyle d'un théâtre de province; attique grec, six marches, double tambour.

Les patriotes de Brunoy ont dévoré, en 93, jusqu'à l'enveloppe de cuivre qui formait la boule où s'élevaient la croix et le coq de l'église.

Je me demande avec anxiété ce qu'ont pu devenir les cent soixante et seize chapes, pendant la tourmente révolutionnaire.

Tandis que se confectionnaient dans les ateliers de Paris et de Lyon les ruineuses magnificences de l'église de Brunoy, Mme de Montmartel, la mère de notre marquis, mourut de chagrin.

Elle eut exactement le service funèbre que son fils lui avait promis.

L'église de Brunoy y gagna un superbe mausolée où furent déposés par leur fils M. et Mme de Montmartel.

VII.

Il résultait des évènemens écoulés depuis son émancipation que le marquis de Brunoy avait déjà à s'accuser de la mort de son père et de sa mère, et, que débarrassé, non sans remords peut-être, de ces témoins sévères de sa conduite, il allait se rouler de nouveau dans la fange, après avoir épousé, dans l'unique but de la rendre

un misérable objet de dérision, Mlle Emilie d'Escars, autre victime de sa conjuration impitoyable.

On a remarqué, et le personnage rajeunit ici la remarque, qu'au moment d'expirer, chaque forme sociale en travail de dissolution se retire, pour rendre sa chute plus exemplaire et plus bruyante, dans quelques groupes prédestinés, souvent dans un seul homme chargé d'en finir avec la désorganisation qui s'individualise en lui. Héliogabale s'empare de tous les vices de l'empire romain, sans en oublier aucun; il est, par ses excès même, le vengeur des peuples que ses prédécesseurs ont écrasés. Tout ce qui est possible dans les dimensions du mal, il le réalise; il veut le sang des hommes, la vertu des femmes, la vie des enfans, la fortune du monde, sa gloire, les secrets de l'abîme, les secrets de Dieu, il va, il va, il abat, il monte, il domine, jusqu'au jour marqué où le titan reçoit la foudre sur la tête, et où l'homme-Babel s'écroule. On jette le Dieu aux latrines, puis on lave les latrines. Tout finit par là; il n'y a pas de grande élévation terrestre qui ne se termine par une confusion ou par une saleté. La Rome du moyen-âge meurt dans le brillant Léon X, et empoisonnée comme lui. Le XVIIIe siècle a aussi ses hommes d'agonie râlant pour tous quand l'heure est venue de considérer la noblesse comme chose finie, morte et corrompue; la noblesse qui a contre elle des titans audacieux qui s'appellent philosophes, des maçons téméraires qui s'appellent encyclopédistes, et dans son sein des Héliogabales du nom de Guéménée et de Brunoy.

Si nous n'avions découvert qu'un fou ordinaire dans le marquis de Brunoy, nous aurions respecté le cabanon où personne n'a osé, avant nous, aller secouer ses chaînes rouillées. Il y a assez de fous parmi les vivans, sans qu'il soit besoin d'en emprunter à la tombe. Parce qu'un homme a été riche et extravagant dans l'emploi de ses richesses, il n'est pas juste qu'il soit tiré de l'oubli, enfer des nullités de ce monde.

Mais notre fou est un démon; s'il n'est pas populaire comme don Juan, c'est qu'il s'est perdu dans le bruit de l'œuvre à laquelle il a apporté la dernière main. Arrivée quelques années après sa mort, la révolution de 93 couvrit de son écume et de son immense

mugissement toutes les rumeurs humaines. Peu de notre génération connaissent ce nom de Brunoy. Si les existences contemporaines le balbutient à peine, c'est le tort de l'époque, car il est des époques qu'on ne peut imprimer dans la mémoire : communément ce sont celles qui touchent aux heures suprêmes d'action. Telle minute célèbre fait oublier le siècle dont elle procède. Le fait arrive à quatre chevaux, il broie et passe. A travers la poussière qui est-ce qui a remarqué les chambellans?

Pourtant rien n'est saisissant, à la manière de Goëthe, à la façon allemande, si narrative, si curieuse, si chère à la méditation, parfois même si près du théâtre, comme le serait, bien sentie, abandonnée à certaine vulgarité, la vie de notre personnage, mort jeune, mais venu tout juste assez à temps pour assister à la fin de toutes choses. Mœurs, religion, monarchie, sont au lit de mort. Le marquis eût voulu être humain, on roue Calas; il eût voulu être philosophe, Raynal est obligé de s'exiler; il eût voulu aimer la royauté, Mme Dubarry gouverne; il n'a aspiré qu'à être de son rang, on s'est moqué de sa noblesse, comme si ses rivaux étaient des Montmorency. Alors il se fait peuple, paysan; il ne se croit pas encore assez vengé, il s'abrutit.

Malheureusement, et ainsi qu'il était aisé de le prévoir, le marquis finit par s'identifier à son rôle avec une sincérité qui n'était plus jouée. Il aima le vin comme boisson, après l'avoir employé comme instrument de déshonneur. De jour en jour il lui devint plus difficile de distinguer la ligne du flacon qui séparait la vengeance de l'ivresse; il eut le malheur de boire à son intention vingt fois plus qu'il n'avait bu à celle des autres. Cette confusion eut les plus funestes effets; inventeur d'une punition qu'on infligeait à celui de sa société qui renonçait à boire avant extinction complète des forces, il fut une fois obligé de la subir au péril de sa vie. On l'attacha à une colonne de lit, et dans cette position, on lui fit avaler, au moyen d'un entonnoir, une prodigieuse quantité d'eau-de-vie. On crut le perdre; sa jeunesse triompha de cet assassinat d'amis; la chose fut même tournée agréablement en plaisanterie. On appela ceci : « Le sacre de Nicolas Tuyau. »

Voyons-le maintenant livré aux prêtres et aux cérémonies reli-

gieuses, sans qu'il ait abdiqué toutefois la passion du vin. Il voyage de la cave à l'église, à chaque heure du jour et de la nuit; heureux quand il ne se trompe pas, quand il ne demande pas du vin de Champagne au chantre, et le chemin de la sacristie au sommelier.

D'après ses ordres, l'abbé Bonnet avait rapporté de Paris les divers ornemens destinés à l'église de Brunoy, qui devint, sous cet amas de pierreries, de dorures, de chanoines, de cloches, de girandoles, réellement plus riche que Notre-Dame. Elle ne fut plus séparée de la célébrité du château dans les propos anecdotiques que Brunoy avait le privilége de fournir aux railleries de la cour.

M. le comte de Provence n'en possédait pas davantage le marquisat de Brunoy. Malgré son envie et ses moyens de la satisfaire, il recula devant l'entourage sacré au milieu duquel le marquis s'était placé quand il eut compris de quoi et par qui il était menacé. On songea dès-lors à faire interdire le marquis pour cause de folie.

De son côté, le marquis s'accrocha aux hommes d'église, trop nombreux à cette époque, ce qui veut dire trop peu indépendans par leur fortune, pour répudier le rôle que l'or les força d'accepter. Vêtu en habit de prêtre, il en remplit presque la charge au grand scandale des gens pieux. Au chœur, à l'autel, partout il empiéta sur l'office du curé, qui n'aurait pas changé sa position pour celle de l'archevêque de Reims.

Avec la passion d'église, tout ce qui se rattache aux menues fonctions du culte, comme fiançailles, baptêmes, mariages, fit irruption dans les goûts du marquis. Il se constitua le parrain universel de tous les enfans nés et à naître, de même qu'il fut le fossoyeur de tous les morts du marquisat. Cette manie lugubre d'enterrement se changea chez lui en rage. Pendant l'hiver, on l'aperçut souvent, couvert d'une robe noire de bure, courant sur la neige, portant au cimetière, sous son bras ou sur son épaule, quelque mort du voisinage. Il faisait graver des épitaphes pour des bouviers; il prenait le deuil pour des bûcherons ; on lisait en chaire des oraisons funèbres pour rappeler les hautes vertus d'un taillandier.

Qu'on juge de l'empressement d'un tas de moines, de carmes, de paresseux de tous les ordres, à soulager leurs couvens trop

pleins pour s'abattre sur ce pape de la ripaille. A chaque croisée, et Dieu sait si le château en manquait, apparaissait une tête tonsurée, noire ou joufflue; du matin au soir, les cantiques du Seigneur se croisaient avec les chansons à boire : Dieu et le diable.

On peut imaginer la douleur où les parens du marquis furent jetés par les nouveaux écarts d'une imagination aussi délirante. Avant de faire interdire le marquis, mesure extrême dont le retentissement leur semblait un affront pour leur nom, la famille de Montmartel et la famille de Béthune s'unirent d'intention pour vendre la propriété de Brunoy, dans l'espoir qu'une fois dépouillé du marquisat, leur neveu n'aurait plus de théâtre où se donner en spectacle. Comme ils savaient que le comte de Provence, frère du futur roi, brûlait d'envie depuis long-temps d'avoir cette propriété, ils lui en proposèrent nettement la cession, à condition qu'il acquitterait les dettes du marquis, estimées à quinze ou seize millions. Le comte de Provence refusa. Convaincu pleinement que tôt au tard il entrerait en possession du marquisat, il fit offrir par M. Cromôt, son intendant, sans espoir de voir accepter ses offres, car elles étaient mesquines, la rente viagère de quelques millions, si on consentait à lui laisser la jouissance du château pendant sa vie. On accepta. Restait à exécuter le marché, en passant par-dessus le consentement du marquis, dissipateur, extravagant, vil, ridicule, fou, tout ce qu'on voudra, mais enfin légitime propriétaire de Brunoy. Est-ce que par hasard à cette époque tous ceux qui possédaient des châteaux étaient économes, honorables, vertueux et sensés? Mais les parens du marquis ne calculèrent pas les obstacles qu'ils rencontreraient, ou plutôt ils crurent qu'en agissant de concert avec le comte de Provence, pour déposséder le marquis, ils n'éprouveraient, forts d'un tel appui, aucune résistance sérieuse. Ils comptèrent si bien sur l'influence et l'emploi des moyens du futur acquéreur de Brunoy, qu'ils lui abandonnèrent le soin de s'en faciliter l'appropriation. Leur rôle devait se borner à consacrer par leur inertie la légitime spoliation de leur parent, sur le sort duquel on aviserait ultérieurement, une fois qu'il serait hors du château. Le complot était formidable. Le marquis en eut vent.

Avant de rapporter les scènes qui se passèrent à Brunoy entre les gens de M. Cromôt, intendant de M. le comte de Provence, et le marquis, relativement à la cession du château, nous citerons un passage des *Mémoires secrets*, que nous rapprocherons ensuite d'un trait de la vie de notre personnage. Bachaumont, ou plutôt Pidansat de Mairobert, n'a connu, comme le public, que la moitié du fait consigné dans ses Mémoires. Voici comme il le rapporte sous la date du 12 janvier 1772.

« Un serrurier a fait pour chef-d'œuvre un dais tout en fer. Il a six branches qui se recourbent, se réunissent à une centre commun et se terminent par une couronne. Elle est accompagnée d'un feuillage qui circule autour; et l'ouvrage est si delicatement travaillé, si expressif, si poli, qu'il brille comme l'argent le plus pur. C'est le fruit de dix ans de travail. On en avait parlé à sa majesté, qui a voulu le voir, et qui en a été si enchantée, qu'elle se proposait de l'acheter pour l'église de Choisy. Cependant cet artiste, ayant été long-temps sans toucher d'argent, a fait ses réclamations : il demandait cinquante mille livres. On a trouvé ce dais trop cher, et on le lui a rendu. Comme il désespère de trouver personne qui veuille le lui acheter, il le montre au public pour vingt-quatre sols. »

On lit ensuite dans le même recueil, sous la date du 31 janvier 1772 : « L'artiste précieux qui a fait le dais en baldaquin de fer, dont on a parlé, se nomme Gérard. »

Il n'est plus question ensuite de ce dais dans les *Mémoires secrets;* mais, dans un écrit du temps sur le marquis de Brunoy, on remarque cette phrase : « La modeste église de Brunoy, pauvre pendant tant de siècles, lui fut redevable d'une infinité de beaux et riches ornemens, d'un dais de fer, chef-d'œuvre de serrurerie, sorti des mains du fameux Gérard, que l'on estimait valoir 30,000 livres, sans la dorure. »

Ainsi ce chef-d'œuvre, que Louis XV n'eut pas la facile munificence royale d'acheter, le trouvant trop cher pour un roi de France, pour le roi très chrétien, qu'il laissa exposer par l'artiste pour vingt-quatre sols, passa, et c'est une noble vengeance de la part d'un fou, au marquis de Brunoy, au trésor de sa superbe église.

VIII.

On ne suppose pas que le marquis de Brunoy, après avoir dilapidé le quart de sa prodigieuse fortune, à acheter des cloches, des moines, du vin, des dais de cinquante mille francs, des chanoines, des chapes, se contentât de jouir en égoïste de ces richesses d'un nouveau genre; il vivait toujours d'ailleurs avec sa colère cachée dans les replis de son ame avinée; son œuvre n'était pas complète. Tant qu'il lui resterait un sou de revenu, il ne devait pas se regarder quitte envers la noblesse, si ce sou était susceptible de lui fournir un grès ou une poignée de sable pour jeter au visage de sa caste. Il n'y a qu'un homme en Europe plus extravagant que moi, avait-il à s'avouer, et la supériorité de celui-là est au-dessus de mes moyens de rivalité, c'est le roi de France. Brunoy baisse pavillon devant Choisy, Mme Dubarry coûte plus cher que mon curé.

Ce fut le 17 juillet 1772, que Paris entier accourut au village de Brunoy pour assister à la fameuse procession de la Fête-Dieu, depuis plusieurs semaines l'unique entretien de toutes les classes, de tous ceux qui, entendant parler chaque jour de leur vie de ce château enchanté, avaient choisi le pélerinage général de la capitale pour s'y joindre. La curiosité des gens de la campagne ne fut pas moins vive. Grandes routes, ruelles, rives de la Seine et de la Marne fourmillèrent de pélerins. Il n'est pas inutile d'ajouter, pour expliquer l'affluence, que les étrangers seraient traités aux frais du marquis; on savait comment il traitait.

Brunoy aurait eu besoin ce jour-là d'être indiqué d'une manière particulière sur la carte de France; car Brunoy avait changé de face. Le décorateur de l'Opéra et ses aides, ses peintres, ses machinistes avaient déshabillé le bourg, et l'avaient costumé d'une étrange sorte. Sous d'épaisses tentures peintes en tuiles, les toits de paille avaient disparu, et il avait été imaginé comme d'un excellent effet, d'élever de plusieurs étages factices l'étage unique des chau-

mières; les chaumières devinrent des palais à la détrempe. Aux deux côtés des pauvres ruelles tortueuses, on enfonça des arbres de carton découpés, et venus de Paris en deux doubles sur des tapissières; la moindre pluie eût réduit en pâte cette végétation de papier. Le marquis bondissait d'admiration à la vue de cette création de son génie. Quatre pouces de feuilles de roses répandues sur la boue des rues, complétaient ce tableau imité avec bonheur de la décoration alors en vogue de l'opéra d'*Aline*. C'était le plus poétique et le plus pastoral gâchis du monde, on était crotté à la crême; il y avait de plus qu'à l'opéra de la *Reine de Golconde*, des reposoirs de toute hauteur élevés au point final de chaque perspective, et des hommes postés sur des espèces de tours, pour répandre, avec les arrosoirs dont ils étaient armés, des ondées d'eau froide sur les spectateurs qui troubleraient l'ordre d'une si belle cérémonie. La police se faisait dans les frises; elle occupait la place des dieux d'opéra. Il va sans dire qu'il y avait des fontaines de vin, et de toutes sortes de vin; l'extraordinaire eût été de voir des fontaines d'eau, à Brunoy, un tel jour. A chaque angle de rue, des perruquiers et des coiffeurs rétablissaient sans relâche le désordre de la toilette des étrangers. Chez les anciens, en donnant l'hospitalité au voyageur, on ne le frisait pas; à Brunoy on le rasait. Montrant un noble exemple, le marquis lui-même, vêtu d'un noir habit de deuil râpé, qui datait du meurtre d'Abel, pommadait ses hôtes au coin des carrefours. Il était partout, courant les cheveux en désordre de l'église qui s'illuminait aux cuisines du château et à toutes les cuisines du pays, à toutes les broches, tournant comme pour un seul gigot; il goûtait à la sauce et aux vins, montait au clocher, où il agitait comme un possédé la sonnerie infernale qu'il y avait suspendue; descendu, il assistait à la *traite* des prêtres.

Il faut entendre par la *traite* des prêtres, le burlesque moyen qu'avait imaginé le marquis, faute d'autre, pour se procurer autant de prêtres qu'il avait fait confectionner de chapes pour la fête; ce moyen, le voici : dès qu'un curieux, attiré par l'encens, pénétrait dans l'église pour être témoin des préparatifs de la cérémonie, deux hommes vigoureux, cachés derrière la porte, lui jetaient une chape sur la tête, la lui plaçaient convenablement sur

les épaules, et malheur s'il résistait; quatre coups de nerfs de bœuf, tenant lieu d'ordination, lui apprenaient à repousser l'honneur qu'on lui rendait. A la file et en mesure, marche! Ainsi les trois cent soixante-cinq chapes eurent leurs trois cent soixante-cinq mannequins.

Se peigne qui pourra le reste. On ne croira pas à des bassins de confitures, pots cyclopéens, où chacun s'empoissait selon sa faim; à cinquante muids de vin, et je n'ajoute pas un muids, coulant dans tous les gosiers altérés; on ne croira pas à trois puits, ceci est du génie, à trois puits pleins de tranches de citron et de sucre pour désaltérer la province, et qui, par ampliation, fournirent de la limonade aux habitans pendant plusieurs jours.

Enfin la procession va sortir, elle sort. Les porte-chapes sont sur deux lignes; à leur tête la magnifique bannière de saint Médard, en velours vert; derrière, singulier accompagnement, défilent des laquais portant des flambeaux allumés, puis des paysans avec des cierges, et des villageoises en blanc. Les rues sont chaudes, on y étouffe comme dans une salle de spectacle; les arbres de papier pétillent, quelques-uns s'embrasent; aussitôt les arrosoirs jouent, et l'eau tombe à mesure que des feuilles de roses et la vapeur de l'encens, échappée de cent encensoirs de vermeil, montent vers le ciel.

Le marquis est là tenant un des cordons du magnifique dais en fer; sa tête et ses pieds battent convulsivement la mesure; près de lui et sous le dais même, étincelle le curé, rustre monté sur pierres fines, rubis, grenats, améthystes, ver luisant tonsuré. *A moi les jaunets! A moi les bleuets!* est le cri de ralliement qu'emploie le marquis pour désigner des groupes et les rappeler à l'unité de la marche. *A lui les bleuets!*

Sur son passage, le marquis, à qui on les avait désignés depuis la veille, reconnaît les commis de l'intendant du comte de Provence, déjà venus une fois à Brunoy pour marchander le château. A peine les a-t-il signalés à ses paysans, qu'ils sont saisis, revêtus chacun d'une chape et poussés dans les rangs de la procession; obligés, tout rouges et tout honteux, de prendre un flambeau et de grossir le cortége. Le comte de Provence semblait faire publiquement

amende honorable de ses prétentions sur le château de Brunoy dans la personne des employés de son intendant.

Au retour à l'église de cette mémorable procession, les fidèles, qui s'étaient un peu dérangés de la ligne pour se rafraîchir dans leur long trajet jusqu'au village de Périgny, se laissent tomber à terre de fatigue, s'affaissent sur les bancs et jusque sur les marches de l'autel. La piété s'est oubliée ; elle heurte des coudes et de la tête contre les murs. Plus de chantres, plus de musiciens; ils dorment sur les instrumens; l'organiste souffle comme le plus gros tuyau de son instrument; les serpens ont disparu en zigzag sous les banquettes, aussi honteux que le premier serpent, leur patron; les sonneurs ont justifié au-delà de toute expression le proverbe qui a popularisé leur peu de sobriété; jusqu'aux enfans de chœur, ces tendres chérubins, qui ont humecté leurs ailes dans le cassis dont Brunoy ruisselle. Un vaste sommeil a frappé la maison du Seigneur. Et la procession, tout-à-coup surprise comme par un vertige, croit achever à la nage une tournée commencée verticalement. La fabrique ronfle.

Arrive le marquis ! — Etonnement. Personne debout pour la cérémonie. Il marche sur des outres; il aplatit des sacristains, désenfle en les pressant des paroissiens, monte en chaire et prêche. Il est prédicateur. Mais les lumières s'assombrissent; il s'empare des mouchettes, et le prédicateur mouche les bougies. — D'une fonction à une autre. Puis il chante le *Te Deum* tout seul; et il bénit enfin, tout chancelant, ceux qui ne chancellent plus depuis long-temps. Au dernier verset, il donne de la tête lui-même dans la vaste mer des dormeurs, et disparaît sous eux. Tout est consommé.

Trois jours après, on lisait ceci dans les *Mémoires secrets,* 30 juin 1772. — « Le public n'a point encore tari sur la fête dévote de M. de Brunoy ; la deuxième procession, exécutée le jour de la petite Fête-Dieu, a donné lieu à beaucoup de scènes et de tumulte. Il y avait cent cinquante prêtres qu'il avait loués à plus de dix lieues à la ronde. On comptait vingt-cinq mille pots de fleurs. Après la procession, ce magnifique seigneur a donné un repas de huit cents couverts, composé de prêtres, de chapiers et

de paysans ses amis. On comptait plus de cinq cents carrosses venus de Paris. »

Ici nous avouons manquer d'haleine, pour parler dignement de ce dîner. Que ceux qui ont lu Gargantua suppléent par leur imagination à cette lacune volontaire de notre part.

Nous n'avons de force que pour une remarque. Quelques années après cette fête, ce même peuple qui, gorgé par les seigneurs, avait tué les seigneurs, attendait, la carte civique à la main, grelottant à la porte des boulangers, le pain noir patriotique pétri par la nation. Il est vrai qu'au bout de quelques années, le peuple tua la nation. Qui sait? peut-être toute la science des bons gouvernemens consiste à faire marcher les peuples à égale distance de la famine et de l'indigestion.

Si nous avons omis de mentionner que, par arrêt du 5 décembre 1770, la cour de parlement avait homologué les actes faits par Mme de Montmartel, portant nomination de quatre avocats au parlement pour conseils du marquis de Brunoy, c'est que cette mesure ne fut, selon nous, jamais exécutée; il suffit, pour s'en convaincre, d'observer que, loin de réduire ses dépenses, le marquis les augmenta de beaucoup, à partir de l'époque même où ce conseil lui fut imposé. Mettra-t-on sur le compte des quatre avocats la procession de la Fête-Dieu qui coûta quatre cent mille francs? Mme de Montmartel n'avait voulu qu'effrayer son fils; pleine de faiblesse pour lui, elle ne survécut même pas à cette sévérité de comédie. Elle mourut du chagrin que lui causa cet acte tout à la fois sollicité et empêché par elle.

Plus résolus que Mme de Montmartel, les Béthune et les d'Escars saisirent le prétexte de la procession de la Fête-Dieu, qui eut un retentissement européen, pour demander aux tribunaux l'interdiction du marquis. Parmi les parens au nom desquels fut dressée la requête, quelques-uns exigeaient qu'on le mît à Saint-Lazare. C'était décidément un fou incurable.

Une fois l'interdiction prononcée, Brunoy passait au comte de Provence.

Tandis qu'on portait l'affaire au Châtelet, et qu'on la pressait sans ménagemens pour l'opinion publique à laquelle il était désor-

mais difficile de taire la conduite déplorable du marquis, celui-ci, comprenant la gravité de sa position, sachant qu'outre l'irritation de sa famille, il avait contre lui la vanité froissée de la noblesse, ne doutant pas de l'arrêt d'interdiction dont il allait être frappé, il voulut finir avec gloire la lutte où il avait engagé sa fortune, sa vie, son honneur et sa raison.

Lui, marquis de Brunoy, conseiller-secrétaire du roi, maison, couronne de France, et de ses finances, fit savoir à tous les fidèles de la chrétienté qu'une croisade allait s'ouvrir dont il serait le chef, dans le but pieux et grand de conquérir la Terre-Sainte, de délivrer le tombeau de Jésus-Christ des mains de l'impie musulman. Appel donc était fait aux hommes de religion et de cœur de prendre le bourdon et le glaive, et de suivre, aux appointemens de quatre cents livres par an, à convertir plus tard, après la croisade, en rente viagère, mondit marquis de Brunoy. On se réunirait à Brunoy, point de départ pour la Palestine. Prendre les voitures place Dauphine; retenir sa place la veille. — Dieu le veut! Dieu le veut!

Ceux qui ne bafouèrent pas la circulaire du marquis, y répondirent en s'abattant par nuées au château de Brunoy, où, en attendant que les saintes armes fussent fourbies et les cadres militaires complets, ils se gobergèrent d'une furieuse façon. Il y eut foule de Baudouin coupe-jarrets, de Tancrède aigre-fins, de Renaud chevaliers d'industrie, d'Adhémar échappés de Toulon. Jamais la police ne fit de si bons coups de filets. Le lieutenant de police se montra un cruel Sarrasin. Pour comble de contrariétés, quand les enseignes étaient déjà déployées au vent pour partir, le roi défendit qu'on signât des passeports aux croisés, qui ne délivrèrent aucune espèce de tombeau, mais qui gagnèrent au billard des sommes énormes au marquis.

IX.

Voyant son expédition complètement manquée, le marquis passa en Angleterre, où en vingt-neuf jours il dépensa soixante

mille livres. Rappelé à Paris par ordre du roi, qui ne voulut pas laisser bafouer sa noblesse dans la personne d'un fou, et dont le retour en France avait été déjà sollicité, en termes pressans, par l'ambassadeur, le marquis parut, le 15 septembre 1772, devant le lieutenant civil au Châtelet, tous ses parens rassemblés.

L'interdiction était évoquée.

Le haut rang des trois familles au nom desquelles le procès était soutenu, Montmartel, Béthune, d'Escars; le caractère sans exemple du comparant, sa vie, ses folies désastreuses, firent de ce procès un évènement digne d'absorber toute la curiosité si mobile de l'époque, l'époque la plus usée en évènemens.

Sur le passage du marquis, se rendant en voiture au Châtelet, la population s'était portée de bonne heure, grandement en goût déjà pour le tumulte des affaires criminelles, pour les séances publiques, les combats de la parole, superbes spectacles dont elle n'était séparée que de quelques années. Elle voulait savoir s'il était vrai, comme on le lui avait suggéré, que le marquis était lié dans une chemise de force et baillonné. Depuis le jugement du jeune chevalier de Labarre, une mystérieuse suspicion planait sur les tribunaux et leurs séances secrètes. La partialité des juges avait fini par faire croire en France à l'innocence de tous les accusés; et naturellement porté à toutes les opinions surnaturelles, le peuple se laissait persuader que, pour jouir de ses biens, les parens du marquis l'avaient eux-mêmes encouragé dans ses dissipations et afin d'obtenir son interdiction plus tard. Après tout, un homme qui a mangé vingt millions en six ans avec son curé, dans un bourg de huit cents âmes, est un phénomène qui mérite assez d'être vu.

A cette époque, les séances des tribunaux n'étaient pas encore publiques; mais les parens du marquis étaient assez nombreux pour composer un auditoire complet. Au reste, on se passa, en France, de bouche en bouche les détails de l'interrogatoire, qui commença ainsi.

— Votre nom?

— Armand-Louis-Joseph-Paris de Montmartel, marquis de

Brunoy, conseiller secrétaire du roi, maison, couronne de France et de ses finances.

— Votre âge?

— Vingt-quatre ans et demi.

On n'aperçut pas la moindre altération dans les traits du marquis que par une indécence barbare on avait assis sur la sellette et qu'on gardait à vue afin de constater l'état dangereux d'aliénation où l'on voulait faire croire qu'il était.

Le lieutenant civil reprit :

— Pourquoi avez-vous fait votre société ordinaire d'un fils de paveur et d'un fils de bourrelier?

— Je ne savais pas, monsieur, répondit-il avec calme, que ce fût mal de choisir ses amis parmi ceux dont le caractère convient au nôtre, dont la simplicité tolérante ne rappelle jamais le rang d'où l'on est sorti? Bons pour moi, j'ai été bon pour eux. Si la loi ne défend pas d'avoir des amis, qui oblige donc à les prendre dans une condition plutôt que dans une autre? s'il y a une loi qui en prescrive de telle ou de telle autre espèce, pourquoi ne poursuivriez-vous pas le bourrelier pour m'avoir fréquenté, comme je suis en cause pour l'avoir connu? Serait-il vrai que tous les marquis d'aujourd'hui, excepté moi, monsieur le lieutenant, eussent des amitiés irréprochables? il m'a été dit que M. le marquis de C.... vivait avec sa sœur, que le comte de R.... avait un sérail de cochers; — que le prince de F....

— Silence, Monsieur le marquis.

— Que le roi de France.....

On se jeta sur le marquis pour le bâillonner.

— Que le roi de France était outré de cette conduite.

La première moitié de la phrase du marquis avait excité l'indignation, la seconde couvrit de confusion ceux qui s'étaient trop hâtes de s'indigner.

Il fallut le laisser libre :

— Mais n'avez-vous pas pris le deuil pour la femme du bourrelier? A quel titre, puisque cette femme n'était pas de votre noble et illustre famille?

— La reine de France n'était pas non plus de ma noble famille;

je pris le deuil de la reine en 1768, et commandai quatre habits complets pour quatorze personne de ma maison. Ce deuil m'a coûté cinquante mille livres.

L'embarras du lieutenant civil commençait à paraître; il fit un signe et les gardes qui entouraient le marquis s'éloignèrent.

— Combien y a-t-il de feux à Brunoy?

— De cent cinquante à deux cents, en y comprenant le hameau des Beaucerons et l'endroit appelé Soulin.

— Pourquoi vous êtes-vous jeté dans des dépenses d'une superfluité condamnable, en habituant six ou huit cents malheureux à vivre dans l'abondance?

— J'avoue, monsieur le lieutenant, que j'ai quelquefois dépassé les bornes d'une générosité sage; mais depuis ma résidence à Brunoy, personne, tant à Brunoy qu'aux Beaucerons, n'est mort de faim ni ne s'est pendu de désespoir dans le bois. Depuis sept ans que j'habite le pays, il n'a été commis aucun assassinat dans la forêt de Sénart, qu'on peut, grace au hasard de mes bienfaits, traverser à minuit comme en plein jour. Les plaines de Tigery sont moins heureuses; elles sont infestées de brigands, pauvres vassaux qui obéissent aux descendans des comtes de Corbeil; Rougeot est un coupe-gorge; Gros-Bois aussi; Gros-Bois n'est pas dans mes propriétés; il relève de M. le comte de Provence.

A chaque instant le lieutenant civil se retournait vers les membres de la famille du marquis, comme pour leur dire : — Cet homme-là n'est pas fou; l'interdiction sera difficile.

— Mais n'avez-vous pas rempli publiquement dans l'église de Brunoy, les fonctions de bedeau, de chantre, de maître des cérémonies et de sonneur ?

— Que va-t-il répondre à cela, semblait exprimer la figure animée des parens du marquis? Voyons, écoutons.

— Je me blâme le premier comme bedeau, monsieur le lieutenant civil, pour avoir malproprement tenu peut-être la sacristie; je me condamne comme chantre, pour avoir entonné faux bien souvent le *Magnificat*; je ne me pardonne pas surtout de m'être trompé de quelques coups de cloche; mais en quoi cela peut-il me valoir la sévérité des lois, et le reproche de ma famille? Mon grand'père

sonnait l'heure du dîner à ses hôtes, je n'ai pas été plus sacrilége en sonnant l'heure des vêpres à mes paroissiens.

— Pourquoi avez-vous fait habiller à vos frais, en uniformes et avec galons d'or, les chevaliers de l'arquebuse dont vous êtes colonel, et pourquoi leur donniez-vous si fréquemment à manger?

— Si monsieur le lieutenant civil veut me considérer comme homme de qualité, il ne doit pas s'étonner que mes inférieurs aient joui de mes largesses. Dieu, disent les grands à leurs fils, a fait des mains aux manans pour prendre et aux nobles hommes pour donner. S'il lui plaît au contraire de ne voir en moi qu'un manant enrichi, je dois m'étonner à mon tour qu'avec les revenus de quarante millions on ne croie pas à la possibilité de traiter sans se ruiner, des chevaliers de l'arquebuse.

— Mais votre chasublier, monsieur le marquis, prétend être votre créancier de deux cent mille livres ; on ne dépense pas deux cent mille livres en chasubles?

— Combien doit-on dépenser en chasubles, monsieur le lieutenant? Est-ce M. le comte de Lauraguais qui nous l'apprendra, lui qui a acheté deux mille louis de jarretières à Mlle Arnould. Mais je ne le vois pas à mes côtés, sur la sellette.

— N'avez-vous pas maltraité un épicier, qui vous avait refusé de l'eau-de-vie? N'avez-vous pas frappé un de vos concierges? N'avez-vous pas injurié un de vos régisseurs?

— Il me semble, monsieur le lieutenant civil, qu'en pareil cas, ce sont les battus qu'il faudrait interroger.

— Votre mère a donné mille écus à un nommé Thierret, pour qu'il ne se plaignît pas d'un coup de pistolet que vous lui auriez tiré.

— Le fait est faux ; à des gens comme nous, on demande cent mille écus de dommages, et l'on se plaint ensuite.

— Sans passeport du roi, pourquoi êtes-vous passé en Angleterre? Vous avez violé la loi.

— Enfin! murmurèrent les bancs des accusateurs, irrités de tant de précision dans les réponses d'un fou, de tant d'aigreur dans ses réflexions. Enfin! qu'il sorte de là; il a violé la loi, il n'avait pas de passeport.

— J'en avais un de l'amirauté; sur l'ordre de l'ambassadeur de France, j'ai immédiatement quitté l'Angleterre pour me rendre ici où je savais qu'on devait m'interdire. J'ai été au devant de la loi.

— N'avez-vous pas acheté huit chevaux à Londres?

— C'était pour revenir plus vite.

— Vous justifierez-vous de la société qui vous accompagnait en Angleterre, de ces étranges acolytes?

— J'étais, monsieur le lieutenant civil, avec un acolyte du diocèse de Paris, l'ecclésiastique Bonnet, et le curé de Valenton.

— N'alliez-vous pas à Londres pour éviter vos créanciers de France? Qu'alliez-vous y faire d'honnête enfin?

— J'allais m'y faire ordonner prêtre par l'évêque catholique Belon. Ceci est assez honnête.

Interrogé sur d'autres dettes qu'il aurait contractées avec des tailleurs et des marchands de vin, le marquis répondit qu'il avait été dupé par eux, et qu'en bonne morale, les fripons devaient être interdits avant les dupes.

— N'avouez-vous pas vous-même enfin avoir dévoré votre fortune dans des folies dont il est temps d'arrêter le débordement?

— Ma fortune était à moi, monsieur le lieutenant civil, par mon père et par ma mère, dont j'ai été l'unique héritier. Folie ou non, je suis quitte avec tout le monde; je ne fais pas banqueroute et ne m'appelle pas Guéménée. Il est vrai que je n'ai pas dissipé ma fortune en maîtresses ni en galantes infamies comme un maréchal de Saxe ou un duc de Richelieu; ni en chevaux, le roi aurait payé mes dettes; ni en bâtimens; je suis bien plus coupable, j'ai doré mon église, ma pauvre église qui a été ma maison du faubourg; j'ai nourri mes habitans, et si chaque province avait un fou comme moi, la France à cette heure, ne languirait pas de misère, et le roi Louis XV serait en interdit. On m'interdit moi, non parce que j'ai mangé toute ma fortune, mais parce qu'il me reste vingt millions d'immeubles au soleil. Qu'on m'interdise; j'ai parlé.

Il fut fait selon ses vœux : le Châtelet interdit le marquis de Brunoy.

Sans espoir dans la ressource extrême que lui conseillèrent ses

amis, il appela de la sentence du Châtelet au parlement qui, par un de ces miracles de justice dont il y a peu d'exemples, cassa l'arrêt d'interdiction et laissa au marquis la libre gestion de ses biens.

C'était ratifier solennellement tous les actes de sa vie.

Ses parens baissèrent honteusement la tête, la noblesse fut furieuse, le peuple applaudit. Il vit un héros dans le marquis. Il voulut l'avoir compris; il l'aima. Il se convainquit que le marquis, né du peuple, retournait au peuple, après avoir souffleté la noblesse de son temps sur sa propre joue. Ses fautes étaient des folies, car son cœur était bon; voilà comme le peuple pensait; tandis que les folies des autres étaient des crimes, car leur cœur était corrompu. Il était allé plus loin que tous les autres pour montrer jusqu'où ils étaient allés. Il s'était jeté dans le gouffre, mais il l'avait ouvert, et en tombant il avait crié au peuple : Regardez comme c'est infect et profond.

Cet homme était un héros.

X.

A sa rentrée à Brunoy, il fut fêté comme un frère par les hommes, comme un père par les enfans. On était allé, croix et bannière en tête, le recevoir, à deux lieues de Brunoy. On l'avait porté à bras jusqu'au château; ce bon seigneur!

Courte fut leur joie. M. le comte de Provence s'irritait beaucoup de tous ces délais qui le vieillissaient sans lui donner Brunoy, plus frais, plus ravissant d'année en année. — On comprit son impatience, comme il comprit de son côté le dépit des parens du marquis. Il y eut intelligence parfaite des deux parts.

Quelques nouveaux amis qui s'étaient introduits dans les bonnes graces du marquis, chose facile en tous temps, le poussèrent un soir à boire plus que de raison, piége encore plus facile, et dans l'état d'ivresse où ils le mirent, ils lui firent signer la cession de Brunoy au comte de Provence.

A son réveil, il pleura comme un enfant; il dit qu'il ne se sou-

venait pas d'avoir rien signé. Cette fois il faillit réellement devenir fou.

C'était fait. M. le comte de Provence possédait Brunoy.

L'histoire ne dit pas si la lettre de cachet qui vint enlever le marquis à son château de Varise pour le conduire au prieuré d'Elmont, maison de génovéfains, près de Saint-Germain-en-Laye, fut la royale récompense de la nuit d'ivresse de Brunoy.

Interdit, emprisonné, cloîtré, le marquis trouva encore quelque douceur à sa captivité dans la permission que lui accordèrent les bons génovéfains de sonner les cloches, d'allumer les bougies, de servir la messe. N'ayant pu être prêtre dans sa prospérité, il se contenta d'être enfant de chœur dans l'infortune; mais on était déchaîné contre lui. On ne voulut pas même qu'il fût consolé par ces distractions pieuses, parce qu'elles avaient autrefois masqué et protégé ses si rudes assauts contre sa propre dignité de gentilhomme. Une seconde lettre de cachet le fit transférer aux Loges, dans la forêt de Saint-Germain, dans un autre maison religieuse, desservie par des piepus, où il lui fut interdit d'être sacristain ni bedeau, ni quoi que ce soit d'église. C'était priver d'air un oiseau malade.

Il languit dans ce jeûne de cloches, de chapes, de cire verte; il se sentit mourir; mais avant d'expirer il ramassa toutes ses forces pour dicter son convoi funèbre. Le dénombrement fut triomphant. On eût dit qu'il se voyait passer, qu'il s'accompagnait lui-même derrière le corbillard. Il ajouta même : Je veux que le clergé boive amplement au retour du cimetière.

Il s'endormit au bras de Dieu, dans une belle soirée de mars, en 1781, à peine âgé de trente-trois ans.

Si toute tradition n'était mensongère, de son cachot de Pierre-en-Cize, où le peuple veut qu'il ait été enfermé par le comte de Provence, depuis Louis XVIII, il eût entendu le canon de la Bastille, il eût vu de sa triste lucarne, passer et repasser, courir, plus effrayé que lui, ce troupeau de nobles, et même les plus fiers, gagnant la frontière, sous le fouet du peuple, pasteur terrible sorti de sa caverne. Derrière ses barreaux, il leur aurait dit son nom, et ils se seraient maudits mutuellement ; eux maudits par lui

pour n'avoir pas compris cet homme, artisan infatigable de leur ruine, qui s'était assis dans la boue pour les salir ; lui maudit par eux pour être sorti de leurs rangs et pour n'avoir plus voulu y rentrer.

Il vaut mieux qu'il soit mort, comme tout prouve qu'il est mort au mois de mars 1781, après vêpres, au bruit mourant des cloches qu'il avait tant aimées.

Oui cela vaut mieux, sa fin en a été plus paisible. Car s'il se fût éteint plus vieux de quelques années, il eût vu, lui, qui avait tant fait de bien à Brunoy, Brunoy son bosquet gracieux, sa tonnelle chérie, sa chapelle dorée, son château de Cocagne, il eût vu ses paysans tordre les grilles de fer qui ne s'étaient pourtant jamais fermées sur eux, les méchans; broyer les glaces qui avaient répété ces festins où seuls ils étaient assis, les ingrats; briser ces quatre cent mille francs de pots de fleurs, effeuillées sur leurs pas à ces grandes processions du moyen-âge, où ils étaient à la fois les personnages et les spectateurs. Et combien son cœur eût saigné quand il eût vu son clocher si laid, mais bâti par lui, — c'était son enfant il le trouvait beau, — remuer comme lui ce bon marquis quand il avait un peu bu, et vomir ses cloches pour être fondues en billon révolutionnaire. Il se fût évanoui sur les dalles cerises et blanches de son église, en voyant son beau tableau de *Saint-Médard*, qui guérit pourtant la rage, lézardé par le tranchant d'une faulx de moissonneur, et ses beaux lustres à girandoles de Bohême, tomber en poussière de verre sur les bancs de chêne où il figurait si bien en chape d'or massif. Oui! il vaut mieux qu'il soit mort; car il eût été tué. Maxime éternelle :

— Lorsqu'un noble vous fait son égal, il se déshonore; — lorsque le peuple veut être votre égal il vous décapite. — L'égalité est au ciel. —

Il eût vu ce que nous avons vu soixante ans après lui, un pauvre village montueux, dont l'enchantement s'est évaporé. Triste, sans fumée sur les toits, sans canards dans la rue, où les petits fils jeûnent pour tous les bons repas qu'ont pris les grands-pères. Cependant ces descendans affamés d'une race de Cocagne, savent le nom de M. de Brunoy comme s'il les eût tous invités hier à dîner au

château. Ce nom rend les habitans pensifs ; les vieillards se souviennent, les mères racontent, les enfans ouvrent la bouche. Ce nom est immortel, là sur ce tas de chaumières. Napoléon n'est pas autrement immortel dans l'univers.

Qu'est-ce donc que la gloire?

C'est peut-être cela, beaucoup de folie.

Mais, voilà à l'entrée de Brunoy, où la pluie vient de me surprendre caché sous un arbre, écrivant ces dernières lignes au crayon, un enfant assis sur une botte de foin, qu'un âne porte, et qui va passer sur le pont de Brunoy; sans ce pont l'enfant qui se hasarderait à traverser la rivière à pieds, se noierait par l'eau qui tombe dans l'eau qui court; à défaut il serait forcé d'aller un quart de lieue plus loin pour trouver le gué, et sa mère est en peine.

Passe, mon bel enfant, toi, ton âne et ta botte de foin.

Ce pont, c'est M. le marquis de Brunoy qui l'a fait construire. Voilà ce qui reste de quarante millions.

C'est peut-être cela la gloire.

L'utile, — un pont où passe un enfant.

LÉON GOZLAN.

(M. Gozlan nous dira prochainement en quelques pages ce qu'était Brunoy avant d'appartenir aux Montmartel, et ce qu'il devint par la suite en passant de Louis XVIII à Talma et à M. Véro charcutier.)

N. du R.

BEIROUT.

Beirout est construit en amphithéâtre sur une saillie de terrain formée par le mont Liban (1). Les jardins étagés qui l'entourent de toutes parts, lui donnent un aspect à la fois pittoresque et élégant; et lorsque, déposé sur l'étroite terrasse qui borde son petit port, vous jetez les yeux en arrière, on ne sait ce qu'il faut admirer le plus, du vaste horizon des eaux qui s'étendent à l'ouest et au nord, ou de l'horizon rapproché des montagnes bornant la vue du côté de l'est. Le chétif divan, construit sur pilotis à dix coudées du rivage, offre une position délicieuse pour contempler ce spectacle, et si vous avez douze *paras* à dépenser (le para vaut un centime de notre monnaie), vous pourrez en outre, et à l'instant même, combler la mesure de cette jouis-

(1) Volney se trompe en plaçant cette ville *dans une plaine qui s'avance en pointe dans la mer, environ deux lieues hors la ligne commune du rivage.*

sance; car la *chebouk* et le *narguilé* seront à votre disposition, et vous humerez les vapeurs bienfaisantes du moka.

Une centaine de personnes, colporteurs ou négocians, étrangers ou indigènes, s'agitent constamment sur la terrasse dont nous venons de parler, et rendraient à elles seules la circulation pénible et difficile, si les employés de la douane ne venaient encore encombrer le passage de marchandises de toute espèce et augmenter le bruit général par leurs gestes et leurs cris assourdissans.

L'habitation du gouverneur est peu éloignée du poste des douaniers; elle fait presque l'angle de la rue qui monte au quartier franc et qui sert de principale communication avec le reste de la ville, où des ruelles et des passages irréguliers, des maisons bizarres, n'ayant pour la plupart point de fenêtres à l'extérieur, quelques bazars façonnés en rotondes ou en galeries, et deux ou trois mauvaises mosquées, sont bien loin de remplir l'idée qu'on s'en était faite avant d'avoir pris terre. Cependant, malgré cette apparence mesquine, malgré la dégradation choquante de certaines places et l'abandon de certains établissemens, il règne partout un air d'aisance et de propreté qu'on ne rencontre pas dans les autres comptoirs du Levant, et qui satisfait le voyageur sous un double rapport de bien-être et d'intérêt personnel.

Les habitans de Beirout paraissent supporter assez courageusement le poids de la tyrannie ottomane. Tous s'occupent de commerce ou d'agiotage avec activité, sinon avec l'empressement qu'on déploie dans les contrées du nord, et la santé dont ils jouissent prouve mieux que tout ce qu'on pourrait dire, combien les besoins matériels de la vie sont chez eux largement satisfaits. Il est vrai que ces besoins ne sont pas nombreux sous le climat salutaire de la Syrie, et que la vie elle-même doit passer sans alarmes pour des hommes simples et ignorans, dont toute l'instruction consiste à connaître leurs moyens pécuniaires réciproques; qui n'ont aucune connaissance de leur pays, et par conséquent du reste de la terre; qui ferment leurs oreilles aux récits des voyageurs, et qui ne sauraient comprendre, enfin, que Paris est plus peuplé que leur ville.

Certes, là où l'on n'enregistre que les décès et jamais les nais-

sances, là où l'on ne tient aucun compte des étrangers qui arrivent et qui partent, il est difficile de fixer la somme de la population; mais en estimant celle de Beirout à six mille ames, l'erreur, s'il y en a une, ne peut être que dans l'exagération de ce chiffre.

Le costume ne permet pas toujours de faire la part précise des naturels d'une ville, surtout quand le peuple de cette ville se trouve composé de diverses races d'hommes qui n'ont rien abandonné de leurs manières et de leurs vêtemens primitifs. A Beirout, néanmoins, l'observateur le plus inhabile distinguera sans peine les citadins des hommes du dehors. Son attention, d'abord captivée par quelques Egyptiens qu'on ne manque jamais de reconnaître, par quelques équipages européens qui effectuent leurs chargemens de coton, d'indigo, de cannelle ou de soie, se porte bientôt sur des hommes vigoureux, dont les formes athlétiques se détachent comme en relief sur le massif plus uniforme de la foule. Ce sont les Maronites et les Druzes, par l'entremise de qui se fait tout le commerce extérieur, et dont l'existence se passe à colporter, outre les produits de leurs montagnes, les denrées de mille espèces qu'ils vont prendre à Damas, cet autre entrepôt des richesses de l'Inde.

Beirout a long-temps appartenu aux Druzes, qui, sous la conduite de leurs *Émirs*, princes courageux et habiles, surent si bien se défendre contre les attaques réitérées des Turcs. Placée de manière à correspondre immédiatement avec le centre de leur territoire, cette ville, en sa qualité de port de mer, fournissait aux montagnards les moyens d'écouler des marchandises presque toutes destinées pour l'Egypte, et de recevoir de cette province les objets d'échange qu'on leur adressait. Les Maronites, dont les intérêts étaient les mêmes et qui d'ailleurs se sont toujours trouvés d'accord avec leurs voisins, tant qu'il s'est agi de combattre les armées du sultan, soutenaient de tous leurs efforts la résistance des Druzes et en partageaient les bénéfices. Ce fut seulement vers le milieu du dernier siècle que Beirout tomba au pouvoir de ses ennemis. Ils réussirent par la corruption, n'ayant pu le prendre par les armes (1);

(1) La ville fut livrée, en 1763, par un certain Djezzar, qui, pour prix de sa

cette importante conquête leur ouvrit les portes de la montagne, et les difficultés que leur courage n'avait pu vaincre, se trouvèrent tout à coup aplanies.

Les Druzes et leurs alliés avaient besoin, pour vivre, des relations contractées à l'extérieur; il fallut accepter les conditions des Turcs, et consentir à payer un tribut pour rentrer comme sujets dans une place où ils avaient commandé en maîtres. Depuis ce temps, le commerce a beaucoup souffert, et s'il reprend de nos jours quelque nouvelle vigueur, il faut moins en chercher la cause dans la bonne harmonie qui règne entre les conquérans et les peuplades conquises, que dans le mauvais état de tous les autres ports de la côte. Beirout n'a plus de concurrens dans Saint-Jean-d'Acre, Saide ou Tripoli; l'ancrage de sa rade présente encore moins de dangers aux bâtimens marchands que les ancrages de ces trois échelles, et cela suffit pour lui faire donner la préférence. Toutefois, la faculté de vendre et de négocier comme à l'époque de leur prospérité, n'a pas séduit également tous les montagnards, et le nombre des Maronites qui fréquentent la ville est maintenant de beaucoup supérieur à celui des Druzes. Ceux-ci, naturellement plus fiers et plus indépendans, ne sauraient apporter à leur ancienne industrie le même empressement que du temps de l'*émir* Fakreldin (1), de ce prince célèbre par le long séjour qu'il fit à la cour des Médicis, d'où il rapporta un penchant à l'oisiveté inconnu chez ses prédécesseurs. Au retour de son voyage d'Italie, Fakreldin embellit Beirout de plusieurs monumens remarquables, dont on parle encore, mais dont il ne reste plus rien, soit que le sultan Amurat IV, qui lui faisait la guerre, jaloux d'une semblable prodigalité, ait réussi à en détruire les traces, soit que la fragilité d'édifices simplement de luxe n'ait pu leur permettre de traverser l'espace de deux siècles.

Un autre motif tout aussi puissant que celui de gagner de l'argent, attire les Maronites à Beirout : c'est la facilité qu'ils y trou-

trahison, reçut ensuite le gouvernement de Saint-Jean-d'Acre, poste dans lequel il commit une foule de crimes, dont on n'a point encore perdu le souvenir.

(1) Voir Volney, chap. des Druzes.

vent de pratiquer les exercices de la religion chrétienne. Quoique chaque village, chaque hameau dans leur pays, soit pourvu d'une église, beaucoup d'entr'eux préfèrent se rendre à la ville pour entendre la messe et faire leurs prières, persuadés qu'ils ont de plus le mérite de braver les mahométans; et il ne dépend pas de ces derniers d'empêcher une semblable démarche, car le couvent ou monastère des Maronites est autorisé par le grand-seigneur et placé sous la protection immédiate de la France, comme tous les couvens de la Palestine dont il relève. Mais la paix ainsi garantie contre les tracasseries des Turcs, ne l'est pas de même contre les exigences des Européens, qui à Beirout vivent bien rarement unis; et maintes fois le service divin a été interrompu par ceux-là qui auraient dû en assurer le cours. Pendant notre séjour en Syrie, un grand scandale eut lieu, provoqué par un consul italien qui, de sa propre autorité, s'avisa de disputer à notre représentant le droit de prééminence pendant les cérémonies religieuses.

Dans l'empire ottoman, composé de tant de nations diverses, les Turcs remplissent tous les emplois publics; aux Turcs seuls appartiennent et la carrière militaire, d'où émane tout privilége, et l'administration civile, qui accapare tout crédit. Maîtres, par droit de conquête, d'une immense étendue de pays, ils ont fait pour eux du monopole un principe et une condition d'existence. En Syrie, par exemple, cette règle de conduite leur est dictée par leur position même. Là, sans compter les Maronites et les Druzes, qui forment deux races distinctes qu'on traite avec ménagement, toutes les villes de la côte sont peuplées de chrétiens, schismatiques ou papistes, généralement désignés, avec un bon nombre de Juifs et de Coptes, sous le titre commun de *rayas*, c'est-à-dire sujets. Les membres de la grande famille turque n'y abondent pas comme dans l'Asie-Mineure, mais ils ne donnent pour cela aucune preuve ostensible de crainte; au contraire, leur confiance semble augmenter en raison de leur faiblesse numérique, et à Beirout comme à Damas, à Damas comme à Stamboul, les vexations et les avanies sont toujours taillées à la même mesure de despotisme et de rapacité. Aux yeux du musulman, les sectateurs du

Christ ou de Moïse, pour être plus multipliés, n'en sont pas moins indignes du nom d'hommes. Et nous pourrions expliquer ici comment ce parti pris, de mépriser les *rayas,* n'est pas aussi denué de fondement qu'il a plu à certains partisans du christianisme de le soutenir; nous pourrions, tout en faisant la part de la corruption et des vices qu'une persécution incessante et systématique a dû inculquer dans le cœur des victimes, donner des preuves de l'absence la plus complète de tout sentiment de dignité et de courage, surtout parmi cette troisième classe de chrétiens, dits Levantins, également antipathiques aux Turcs et aux *rayas.*

On appelle Levantin tout individu né dans le Levant, de parens Européens ou d'origine européenne. Le Levantin peut être Français, Anglais, Russe, Allemand, Espagnol ou Italien. Sa nature est celle du créole des colonies, avec cette différence qu'il a moins de sujets d'être vain et moins d'occasions d'exercer sa vanité. Le commerce se trouvant à peu près la seule voie de fortune qui lui soit ouverte, il s'y adonne de bonne heure, et l'étrangeté de sa position sociale, qui le met à même de parler une foule de langues, lui donne un avantage considérable sur les négocians ordinaires. Il ne peut rien posséder en Turquie, de telle sorte qu'il ne s'inquiète ni des lois ni des usages des Turcs; les traits même les plus caractéristiques de leurs mœurs passent inaperçus pour lui, et la ligne qui le sépare des mahométans n'en est que plus prononcée.

Le Levantin qui remplissait à Beirout les fonctions d'agent consulaire était originaire d'Espagne, et quasi-Européen; cette charge est gratuite, il est vrai, mais précieuse pour les débouchés et les accointances qu'elle procure à ceux qui en sont munis, et briguée principalement par les sujets chrétiens. Ainsi, celui de Beirout jouissait des bénéfices du marchand et des avantages de l'homme politique. Mais comme par-dessus tout il était ambitieux de gagner de l'argent, ce double emploi ne lui suffisant pas, il exerçait de plus le métier d'escompteur, ou, pour mieux dire, de prêteur sur gages, et dans ses momens de loisir il ne dédaignait pas de porter quelques soins aux malades du pays, en se faisant toutefois payer d'avance. Enfin, la qualité de médecin, qu'il avait prise, ajoutait singulièrement à son importance parmi les Syriens, qui n'accordent

la faculté de guérir qu'à l'homme *porté seulement sept mois dans le sein de sa mère,* ou au premier aventurier venu d'Europe, portant chapeau et vêtemens à la *franque* (1).

D'un autre côté, cette façon déshonnête de cumuler avait attiré sur la tête de cet agent la censure et même le mépris de tout ce qu'il y avait d'Européens dans la ville. Mais cet isolement et cet abandon injurieux inquiétaient fort peu l'Espagnol, parce qu'il voyait ceux qui se prétendaient supérieurs constamment désunis et privés des douceurs de cette intimité qui rend la vie plus facile et plus sûre entre hommes civilisés, conduits dans des contrées barbares; car, à Beirout, ce n'est pas seulement comme dans certaines petites villes de nos provinces : outre cette basse rivalité qui forme la seule occupation des individus désœuvrés, il existe quelque chose de plus, quelque chose de puissant et d'irrésistible, qui fait haïr ceux qu'on envie et envier ceux qu'on hait; quelque chose, en un mot, qui pousse à maudire le prochain. Les mahométans eux-mêmes, phénomène unique dans toute la Turquie, vivent sous cette influence; ils en subissent les effets, malgré leur amour décidé pour le repos et malgré leur discrétion religieuse pour tout ce qui regarde les affaires privées.

Après avoir décrit l'aspect physique de Beirout, après avoir exposé ce qu'il y a de saillant dans le caractère de sa population mélangée, il nous reste à parler des ressources alimentaires qu'il présente et des moyens très admissibles qui en rendent, malgré tout, à nos yeux le séjour agréable.

La vie animale est généralement bonne à Beirout, grace à la générosité naturelle du sol et à l'attention spéculative de quelques commerçans étrangers. Les alimens indispensables à l'existence y abondent; ceux d'une nécessité moins absolue, et qui sont en Orient tout-à-fait de luxe, n'y sont pas rares. Ce n'est pas que le peuple fasse de ces derniers une grande consommation, car on doit le regarder comme le plus sobre de la terre, le pain, le riz et les

(1) Le principal remède d'un de ces Hippocrates, remède qu'il employait contre toutes les maladies, consistait en une décoction de plumes de poules, qu'on dépouillait en sa présence, et dont il emportait les corps.

olives formant sa seule nourriture; mais la présence constante des consuls européens, celle des voyageurs qui viennent se refaire des fatigues d'une traversée orageuse ou d'une route pénible dans les montagnes, motivent suffisamment l'importation de vivres plus recherchés et plus substantiels. Parmi les productions potagères, à l'exception des oignons, toutes celles qu'on trouve chez nous manquent à cette contrée. Peut-être y connaîtra-t-on bientôt les pommes de terre, parce qu'un négociant français vient d'en planter cette année, avec succès, aux environs de Tripoli, dont l'éloignement n'est pas considérable (1). On est dédommagé néanmoins de cette privation par une certaine abondance de fruits exquis, à peine connus ou pour la plupart ignorés en Europe. Les oranges, les citrons doux et les citrons aigres, les grenades, les carubes, les bananes et les dattes suffiraient pour faire oublier nos poires, nos pommes, nos abricots (2), et même nos pêches, si e raisin seul de la montagne ne remplaçait pas déjà dignement toutes ces dotations septentrionales. Une température différente, modifiée suivant les localités, y rend les vignes du littoral plus précoces, et celles des positions élevées plus tardives. Chaque mois décide une récolte nouvelle, et dans l'espace d'un jour, pour ainsi dire, la grappe qui fleurit (3) succède à la grappe qu'on arrache. Le marché de Beirout cesse donc rarement d'être approvisionné de raisin, et si les espèces diverses n'y sont point classées, la moindre qualité de chacune d'elles n'en consiste pas moins à l'emporter sur notre *fontainebleau*, comme le *fontainebleau* l'emporte sur le *surène*.

Du reste, personne n'ignore combien les vins du mont Liban ont été estimés autrefois. Celui qu'on obtient de nos jours à *Bi-*

(1) 1831. Tripoli est à trois journées de Beirout.

(2) On mange aussi des abricots en Syrie, mais ils viennent tous des jardins de Damas. Ce sont les *muche much* des Arabes.

(3) Pline le naturaliste vante beaucoup les propriétés qu'on accordait, de son temps, à la fleur de la vigne. *L'œnanthe*, dit-il, *qui croît en Syrie, et particulièrement sur les montagnes d'Antioche et de Laodicée, est la plus estimée.* Hist. nat., liv. XXIII, pag. 210.

charai est encore comparable au vin de Chypre de la *commanderie*, seulement il se conserve moins long-temps. Ce défaut disparaîtrait, sans aucun doute, si les Turcs, qu'on dit en voie de civilisation, s'avisaient d'exploiter un commerce flétri par le Coran. Mais en attendant ils souffriront que les Maronites fassent du vin, parce qu'ils ne peuvent les en empêcher, et ceux-ci continueront leur fabrication, plutôt pour affecter l'indépendance que pour se procurer à eux-mêmes des jouissances parfaites; car l'eau forme leur boisson journalière, malgré le ton saumâtre et ferrugineux qu'elle contracte dans une foule de sources et surtout dans celles qui alimentent Beirout.

Mais on est fier de savoir qu'il n'en était pas de même lorsque les Phéniciens, établis dans le Liban, exprimaient les sucs du raisin et les répandaient sur l'autel, comme l'offrande la plus agréable à leurs divinités; on est fier de savoir qu'il n'en était pas de même lorsque le fastueux Salomon versait à ses favoris le délicieux vin d'or de la montagne, ni lorsque la Syrie, devenue province romaine, abreuvait les Lucullus de sa métropole (1); ni lorsque les légions proconsulaires, une fois débarquées sur les côtes de

(1) Dans une longue note, pag. 327, vol. II de son ouvrage, Volney cherche à déprécier la sensualité des anciens, en disant que les vins du Liban sont désagréables. Il nous les présente comme amers ou trop sucrés. Mais plus loin n'est-il pas en opposition avec lui-même, et ne réhabilite-t-il pas le goût des gourmets grecs et romains, quand il convient que les vignes libanaises, dans quelques cantons, égalent presque en qualité nos vignes de Bordeaux?

Aussi devons-nous repousser cette opinion du même auteur, que les anciens, dont il reste tant de traces de perfection et de délicatesse, ne possédaient pas, pour presser le raisin, une meilleure méthode que les habitans actuels du mont Liban, hommes grossiers et inhabiles, imbus presque tous des mœurs mahométanes, et ignorant jusqu'aux moyens même de rendre leurs produits exportables?

D'où l'on peut conclure que Volney était buveur d'eau, ou, qu'en raison du peu de besoin qu'il éprouvait de faire usage des spiritueux, sous un climat brûlant, il s'en prenait à leur mauvaise qualité du dégoût qui lui était naturel. Vraisemblablement il eût bientôt changé d'opinion, si on lui eût servi en France les vins blancs de *zoug* ou les vins rouges de *bicharai*, qu'il condamnait sur leurs terrains.

Beirout, se révoltaient pour ne plus retourner dans la mère-patrie. Telle était alors la meilleure preuve de la richesse d'un terroir; telle était, dans ces temps reculés, la puissante influence du vin qui a fait dire à un certain auteur grec (1) : *Il s'en faut de bien peu que son pouvoir ne l'emporte sur celui des dieux.*

Il appartenait aux sectateurs de Mahomet de ruiner le pays le plus riche de la terre, pays qui désormais ne peut prospérer qu'entre des mains européennes. Les peuples ne doivent rien attendre des Turcs, ni des Arabes, et si nous en jugeons d'après la ville que nous avons sous les yeux, la masse entière du peuple syrien, masse hétérogène et inerte, aurait besoin, pour se relever, d'être fondue en une seule nation, d'être attachée aux mêmes intérêts, de marcher à la même fortune.

Quoi qu'il en soit néanmoins des regrets qu'inspire un semblable état de choses, Beirout, tel que l'ont fait les révolutions anciennes et les guerres modernes, possède encore assez d'attraits pour attirer les étrangers et pour leur plaire. C'est que la nature dispense avec intelligence des bienfaits que la main des hommes ne peut détruire, des avantages que leur caprice ne peut renverser. Et ces avantages et ces bienfaits consistent ici dans l'admirable situation des maisons, ayant toutes vue sur la mer, dans la composition accidentée d'un riche territoire, abrité lui-même contre les excursions des Bédouins et contre la température variable du désert, enfin dans l'inappréciable combinaison atmosphérique qui garantit chacun de l'atteinte des fièvres intermittentes, si communes dans les villes voisines où elles apparaissent périodiquement (2).

Et si l'on tient compte des chances de fortune que le commerce d'un port très fréquenté ouvre à tout le monde, si l'on admet la jouissance commune de certaines prérogatives dues à l'exigence des consuls dans ce port, on approuvera l'empressement qu'un grand

(1) Asclépiades.

(2) Quelques voyageurs prétendent que ces maladies ont disparu de Beirout depuis qu'un immense bois de sapins fut planté, par les ordres de l'émir Fakreldin, sur les hauteurs qui le dominent.

nombre de chrétiens orientaux mettent à le visiter, et le parti que prennent souvent plusieurs d'entr'eux, de s'y fixer et d'y appeler leurs familles.

Les distractions et les plaisirs augmentent pour eux en raison du degré de curiosité qu'ils apportent dans leurs démarches, en raison de l'esprit d'observation qui les anime, ou de leur aptitude à accepter toutes les douceurs de l'oisiveté asiatique.

Ils peuvent, sans changer de place, étudier les mœurs de vingt nations, comparer les types de vingt races diverses; ils peuvent se livrer aux recherches élémentaires des antiquités syriennes, et, sur les murailles récentes de la ville actuelle, calculer les limites de l'antique cité qui précéda en célébrité les riches et puissantes républiques de *Tyr* et de *Sidon* (1). Ils peuvent encore sonder les secrets de la nature ou interroger ses créations, car rarement ils embrasseront d'un seul coup d'œil une aussi grande étendue d'eau, une aussi longue suite de montagnes, rarement ils en auront l'exploration aussi facile.

Malheureusement pour les Européens comme pour les Asiatiques, l'existence est également bornée; tous sont en butte aux mêmes maladies, tous peuvent être atteints par la peste, ce messager de mort qui frappe souvent de si grands coups.

J'ai dit la peste; ce mot seul détruira peut-être, aux yeux des gens timides, ce que le tableau que nous venons de faire pouvait avoir d'attrayant. Alors l'erreur serait grande, car le fléau que la Syrie voit quelquefois germer dans son sein, mais qu'elle reçoit plus fréquemment de l'Égypte ou de l'Asie-Mineure, sévit à Beirout avec moins d'intensité que dans toute autre ville turque, par cette raison que les Beirutiens jouissent, en général, d'une prospérité suffisante pour se donner des soins préservateurs, et qu'ils ont de plus à leur disposition un moyen infaillible de se soustraire à la violence du mal en se retirant dans les bruyères du Liban.

JULES AMIC.

(1) Sour et Saide, qu'on rencontre sur la côte, entre Beirout et Saint-Jean-d'Acre.

CHRONIQUE.

Depuis huit jours la société française n'a pas marché; elle en est encore où nous l'avons laissée, à la nouvelle loi sur la presse, et maintenant on n'entend plus retentir que ces mots: — *Votre cautionnement est-il fait? Avez-vous besoin d'un cautionnement? où en est votre cautionnement?* Or, le ministère doit déjà le reconnaître, il n'y aura pas trois journaux qui reculeront devant les nécessités de la loi nouvelle. Il y a de l'argent en France pour toutes les opinions écoutées, et quel que soit le journal qui veuille vivre, il ne lui importe pas de trouver de l'argent, mais des lecteurs. Avec des lecteurs, un journal se passe même d'abonnés. Il n'y a pas de semaine où l'on n'imprime des statistiques d'abonnés, en nous faisant remarquer que *le Constitutionnel* en a tant, et *le National* tant, quatre fois moins que *le Constitutionnel*, et nos faiseurs de statistiques d'en tirer cette conclusion, que *le National* est quatre fois moins lu que *le Constitutionnel!* conclusion mensongère, et qui a fait tomber plus d'un législateur dans de graves erreurs. Il ne faut donc pas juger de l'opinion publique par les finances ou par les abonnés d'un journal. Il faut

juger ce journal par son influence sur l'opinion publique. Or, la première influence d'une opinion quelconque, c'est de maintenir, c'est de défendre son journal par tous les moyens possibles, et surtout par le plus facile de tous les moyens, par l'argent. A ce compte, vous verrez qu'il n'y aura pas un journal qui soit vraiment le représentant d'une opinion ou d'un parti, qui cesse de paraître, faute de quelques cent mille francs. Bien plus, il n'y a pas un journal de théâtre ou de tabagie littéraire, qui n'ait déjà son cautionnement tout prêt à l'avance; il aura plutôt son cautionnement qu'il n'aura du style, de l'esprit et du bon goût.

Voici donc que déjà, sous le rapport de l'argent, la loi nouvelle n'aura pas porté un grand coup à la presse; aura-t-elle beaucoup nui à la presse sous le rapport de la liberté? nous en doutons. La presse est de sa nature une puissance si vivace, elle est si fort enracinée dans nos mœurs, et puis les écrivains de chaque jour ont fait de si grands progrès dans l'art de tout dire et d'éluder la loi, ils sont si habiles à se faire entendre de leurs lecteurs, et leurs lecteurs sont si habiles à tout comprendre à demi-mot, qu'on sera toujours sûr de se parler, et de s'entendre, et de se tout dire; il ne s'agit de part et d'autre que d'avoir un peu plus d'intelligence et d'esprit; voilà tout.

Ainsi donc, rassurons-nous sur les horribles effets de cette horrible loi. La liberté de la presse ne peut pas mourir. Elle est la vie du pays, elle est la vie des affaires, elle est la grande liberté de la nation, elle est tout notre avenir, elle est le sang de notre sang, elle est la grande conquête de 89, souvent ruinée, jamais abolie, souvent blessée à mort et jamais morte. Loin de nous les crêpes funèbres, les lamentations inutiles, les criailleries sanglantes et les apostrophes lamentables. N'oublions jamais, nous tous qui avons la plume à la main, qu'on n'a jamais, et dans aucun temps, empêché un homme de tout dire. Au XVIe siècle, Luther a parlé en toute liberté devant le pape, et vous pensez que nous autres nous ne parlerons pas en toute liberté devant M. Thiers et M. Guizot, des journalistes comme nous!

Du reste, cette fois encore, le bon sens public se manifeste, comme il se manifeste toujours, par le plus grand silence et le plus grand calme. Quand le peuple n'est pas attaqué, vous avez beau lui dire avec votre plus grosse voix : — O peuple! excellent peuple! malheureux peuple! on te prend tes libertés une à une! prends garde! Le peuple, qui ne se sent pas blessé, reste immobile et glacial. Mais qu'en effet on porte une main criminelle sur les libertés populaires, mais qu'en effet le peuple se sente blessé dans sa force ou dans son honneur, alors vous verrez qu'il ne sera

pas besoin de le pousser à la colère; le peuple se levera comme un seul homme; la poudre est moins prompte à s'enflammer, vous l'avez vu en 1830. Toute la presse se taisait depuis deux jours; eh bien! ce fut ce silence même de la presse qui précipita le peuple aux Tuileries; c'est le silence de la presse, bien plus que sa parole, qui a aidé à la révolution de juillet; savez-vous en ce monde un discours plus éloquent que ce silence?

Il n'y a donc rien à redouter encore de la loi nouvelle. Il faudra la juger par ses effets. Dans un mois, nous aurons la mesure de tout ce qu'on peut dire et de tout ce qu'on ne peut pas dire, sous le règne de cette nouvelle liberté. Voilà l'épreuve à laquelle nous attendons la loi nouvelle; et pour son propre honneur, pour le repos du pays, nous espérons que, dans un mois, il sera bien démontré à tous que la loi nouvelle ne pouvait rien empêcher, parce qu'elle ne devait rien empêcher, et qu'après comme avant l'attentat, il n'y aura pas une calomnie de moins, pas une injustice de moins, pas un excès de moins, dans la presse de chaque jour; mais aussi, et c'est là ce qui rachète au-delà toutes les calomnies, toutes les injustices, tous les excès et tous les mensonges de la presse, pas une vérité de moins.

Si la semaine a été nulle, politiquement parlant, en revanche elle a été féconde en désastres et en morts de tout genre. Un jeune enfant d'un grand nom, et il en reste bien peu en France, le fils de M. de Damas, pauvre enfant de quatorze ans, s'est noyé dans la Seine, avec son précepteur qui en avait vingt-cinq. Avec cet enfant une grande et noble maison est sur le point de s'éteindre tout-à-fait. Il faut plaindre les grandes familles dont l'avenir repose uniquement sur ces têtes si jeunes et si imprudentes: c'était là le dernier malheur qui pût accabler la maison de Damas!

Deux jours après, et toujours sur la Seine, un léger bateau à voile courait des bordées non loin de Morsang, petit village à dix lieues de Paris. Ce frêle esquif contenait cinq personnes, les quatre sœurs et leur jeune frère, qui tenait à la fois la voile et le gouvernail. Tout à coup le vent fait chavirer cette légère embarcation. Les voilà dans l'eau tous les cinq; par hasard l'eau était profonde, car quelques pieds plus haut ou plus bas toute cette famille était sauvée. Vous jugez de la terreur de ce jeune homme, au milieu de ses quatre sœurs qui se noient. Il plonge, et il ramène les deux plus jeunes jusqu'au bateau où elles se cramponnent par cet instinct convulsif que donne l'approche de la mort. Cependant les deux autres se noyaient; le jeune homme plonge encore, et il ramène sa sœur aînée morte déjà; et l'autre, plus jeune, se débattait dans l'eau

sans qu'on pût la secourir : et ses sœurs et son frère ont pu la voir relever la tête et les mains, puis disparaître pour toujours! Et ils seraient morts là tous les cinq, si le bateau à vapeur ne fût venu à passer, qui les a secourus et qui en a sauvé trois. Des deux jeunes femmes qui sont mortes, l'une, c'est madame Saint-Marc Girardin; l'autre, c'est une jeune veuve qui fut veuve avant d'être mariée, qui avait été une heure la femme de M. Dubreuil, que son fusil avait tué au moment où il allait mener sa jeune épouse à l'autel. Il y a quelques années, le frère aîné de cette famille avait déjà été écrasé par son cheval. Dites donc qu'il n'y a pas des familles prédestinées au malheur, après cela!

Cet horrible accident, qui afflige dans ce qu'il avait de plus cher un homme d'esprit, de talent et de cœur, M. Saint-Marc Girardin, a causé une profonde impression. Le jour de cet affreux accident, M. Saint-Marc Girardin était encore à la chambre, et le soir il se disposait à rejoindre sa femme et son enfant, quand on est venu lui apprendre la fatale nouvelle. Même, peu s'en est fallu qu'il ne perdît aussi son enfant, car sa mère l'aurait emmené avec elle, sans un rhume qu'il avait.

M. Duvicquet, l'ancien rédacteur du feuilleton au *Journal des Débats*, est mort aussi cette semaine et presque incognito, et seulement entouré de quelques amis. Il a été conduit au cimetière du Mont-Parnasse par ses anciens collaborateurs, qui le regrettaient profondément. Le convoi était peu nombreux et d'une grande simplicité; ce qui n'a pas empêché quelques journaux de la république de se plaindre le lendemain de ce *fastueux* enterrement. S'il y eut un homme, dans sa vie et après sa mort, éloigné du faste, ce fut à coup sûr ce simple bonhomme, si savant, si naïf, si gai et si peu pédant, que nous avons connu dans sa retraite. Il avait la simplicité d'un enfant. Il a vécu pauvre et il est mort pauvre. Il n'a été toute sa vie qu'un professeur de rhétorique, excellent, mais ignoré, et un critique très sage et très goûté, mais dont on ne savait pas le nom. C'est lui qui a remplacé Geoffroy à défaut de tout autre, et avec lui expire cette critique sage et réfléchie dont Fréron était le fondateur, dont Geoffroy, élève de Fréron, fut le continuateur, et qui s'arrête à M. Duvicquet. C'était donc toute une époque littéraire qu'on menait ce jour-là au cimetière du Mont-Parnasse. C'était donc le dernier débris de la critique passée, et même à nous, qui sommes jeunes et qui ne comprenons plus guère ces formes surannées de la critique ancienne, il nous semble qu'on ne pouvait rendre trop d'honneurs à son dernier représentant.

Mais quel mince convoi pour un homme qui toute sa vie avait été entouré de tant de flatteries et de tant d'hommages! Car M. Duvicquet

avait encore conservé cela de l'héritage de Geoffroy, c'est la terreur qu'il inspirait à tout ce qui était comédien et auteur dramatique. La critique moderne a sagement fait de se débarrasser de ces visites importunes et de fermer sa porte à ces suppliques ridicules. Elle a bien fait de traiter, la plupart du temps, le comédien et l'auteur dramatique comme un honnête manœuvre qui gagne sa vie à la sueur de son front, et dont il ne faut pas déranger l'existence. Mais Geoffroy, mais ses successeurs en agissaient avec eux comme les anciens juges avec les plaideurs. Ils devaient venir en personne solliciter leur cause; et, en effet, ils sont tous venus chez Geoffroy et chez Duvicquet, les plus petits et les plus grands, Talma et M. Dumilâtre, Mlle Mars et Mlle Mante. Comme ils se faisaient petits et supplians! Lui cependant, il les recevait en bon prince; il était pour les médiocres d'une indulgence qui allait jusqu'à la faiblesse, et quant aux grands acteurs, il les louait avec transport. Eh bien! le croirait-on? le jour même où ce pauvre Duvicquet quitta le sceptre de la critique, comme on disait de son temps, ce fut chez lui comme un désert, ce fut autour de lui un vaste silence. Plus de visites, plus de remerciemens, plus de prières. A peine voulait-on le reconnaître quand il passait dans la rue; lui, toujours bonhomme, il riait aux éclats des grands détours que faisaient ces messieurs et ces dames pour ne pas le voir. Mais voici qui est plus cruel à dire. Quand il a été malade, pas un de ces gens-là n'a envoyé savoir de ses nouvelles; quand il a été mort, pas un n'est venu à ce *fastueux* convoi! Il n'y a eu que Lafond, du Théâtre-Français, qui n'a pas quitté un seul instant son ami Duvicquet au lit de mort, et qui l'a accompagné jusqu'à la fin. Lafond seul s'est souvenu de l'homme qui l'avait défendu, soutenu et protégé. Pas un autre n'est venu. Et parmi ces grands auteurs que M. Duvicquet n'admirait pas, mais qu'il avait la bonté de louer toujours, pas un n'est venu à ce convoi, pas un seul! Et parmi ses confrères, il en est venu deux ou trois à peine, et on a pu compter les personnes qui suivaient ce fastueux enterrement! Et voilà ce que c'est que la gloire, la puissance et le crédit de ceux qui font le journal en ce monde, messieurs!

Oui, c'est une triste existence, l'existence du journaliste! Se vouer corps et ame à des intérêts qui ne sont pas les siens, appartenir à des entreprises qui vous exploitent comme on fait une bête de somme; renoncer à ses goûts, à ses habitudes, à sa liberté, à sa propre gloire, aux livres qu'on pourrait lire et à ceux qu'on pourrait faire; s'exposer à toutes les haines, à toutes les calomnies et à toutes les vengeances;

ameuter contre soi quiconque a écrit un mauvais ouvrage, une mauvaise comédie, un mauvais couplet, non-seulement eux, mais encore leurs femmes, leurs enfans, toute leur famille jusqu'à la dernière génération; contribuer à toutes les gloires de ce monde et soi-même rester dans l'ombre, pousser à toutes les réputations et soi-même n'en avoir aucune; faire entrer celui-ci à l'Institut, pousser celui-là à la chambre des pairs, prodiguer à pleines mains au premier venu la fortune, les honneurs, le crédit, la puissance, et soi-même rester là tout nu, tout pauvre, tout méconnu au milieu de ces prodigalités de tout genre; être obligé d'amuser le monde et de l'instruire et de lui donner tout ce qu'on a dans l'esprit et dans le cœur, pour qu'un jour ce monde, quand vous n'aurez plus rien à lui dire, plus de sacrifices à lui faire, vous dise : —Va-t'en, ton nez me déplaît! *Displicuit nasus tuus!* — Mourir chaque jour, au jour le jour et tout entier, pensées par pensées, paroles par paroles, et savoir que le monde qui vous voit vieillir ne se doute pas qu'il vieillit avec vous! O la triste existence! ô quelle vie de malheur! ô quelle prostitution misérable des plus nobles facultés! ô ma pauvre Ninon de Lenclos, si heureuse, si fêtée, si flattée, si caressée, si écoutée, que vous aviez bien raison de vous écrier : — *A qui m'eût proposé une pareille vie, je me serais pendue!*

THÉATRE DE L'OPÉRA-COMIQUE. — *Zampa.*

Zampa est une des dernières, et par conséquent une des meilleures partitions de ce malheureux Hérold, qui est mort en progrès, et au moment où toute sa puissance venait de lui être révélée. Avant d'arriver à être son maître, Hérold se traîna long-temps à la suite de tout musicien qui avait des succès auprès du public. Il a écrit tour à tour comme Boïeldieu, comme Rossini, comme M. Auber; *Zampa* même n'est que le souvenir de *Robin des Bois* de Weber; et certes il a fallu que ce malheureux et inquiet compositeur Hérold fût un homme de bien du génie, pour résister à toutes ces imitations. En effet, il l'a prouvé dans *le Pré aux Clercs*, Hérold était un esprit créateur, à qui il ne manquait qu'un peu d'audace et de confiance en ses forces,

pour être, lui aussi, un maître. En tout état de cause, un homme que les imitations n'ont pas perdu, est un homme fort. Il allait donc chaque jour se dépouillant de ses mauvaises habitudes d'imitation, chaque jour s'abandonnant davantage à sa bonne et facile nature, quand tout à coup la mort est venue qui a soufflé sur ce noble esprit et qui l'a éteint. Vous savez si nous l'avons pleuré.

La reprise de *Zampa* était donc une justice et un acte d'habileté. Cette partition, remplie de beaux airs et féconde en grands effets, a été saluée par les plus vives acclamations. L'introduction du premier acte, le chœur de buveurs qui le termine, le duo du second acte qui est un chef-d'œuvre de duo bouffe, le bel air de Chollet au troisième acte, et les deux finales, ce sont là des morceaux hors de ligne. La pièce est montée et chantée avec beaucoup de soin. Mme Casimir y déploie, tant qu'elle veut, cette magnifique voix que rien ne guide, ni le goût, ni l'esprit ni l'étude, ni la nature, ni l'art; Chollet a bien quelque peu une allure d'opéra-comique, mais enfin c'est un chanteur fort léger et fort habile, et qui connaît à merveille le public devant lequel il chante et pour lequel il joue; il nous a paru que les chœurs étaient moins nombreux qu'à l'ordinaire, mais en revanche l'orchestre exécute comme toujours, avec vigueur. Nous croyons fort qu'on ira entendre *Zampa*, et nous ajoutons qu'on ne pourra pas faire mieux.

THÉATRE DES VARIÉTÉS. — *Plus de jeudi!* — Vaudeville en 2 actes, par M. Victor Ducange.

On a été chercher dans sa tombe feu Victor Ducange, pour lui faire écrire un vaudeville. On est bien cruel envers les morts aujourd'hui! On est sans pitié pour ceux qui dorment du dernier sommeil; on veut à toute force qu'ils se dépouillent de leur linceul pour nous faire rire encore. Victor Ducange est donc revenu sur le *Théâtre des Variétés*, car son ancien théâtre, la Gaîté, n'est même plus une ruine, c'est une chose sans nom, à laquelle on a déjà attaché les hommes de lettres et les maçons.

Dans la pièce nouvelle qui est assez agréable, deux bons ouvriers, Paul et Jean, ont l'habitude de célébrer le jeudi par de copieuses libations. Toute la semaine, Paul et Jean sont doux, humains, paisibles; mais le jeudi ils brisent tout chez eux, leurs femmes d'abord.

Ces deux malheureuses jeunes femmes, pour corriger ces deux ivrognes, imaginent de faire passer la nuit à Paul dans la chambre de Jean, et à Jean dans la chambre de Paul. Donc, quand Paul et Jean reviennent du cabaret, pris de vin, ils se mettent au lit, et le lendemain, en se réveillant, ils se figurent qu'ils ont changé de femme. Voilà nos deux amis dans un triste embarras! Ils se font horreur à eux-mêmes! Ils veulent mourir. Heureusement, nos deux femmes apprennent leur innocent stratagème à leurs maris. Ils ont été si effrayés du danger qu'ils ont couru, qu'ils jurent de ne plus boire. — Plus de jeudi!

Voilà tout le butin littéraire de la semaine. — Le Vaudeville, qui était fermé pour cause de réparations, a ouvert ses portes, et on l'a trouvé tout brillant d'or et de peintures. — En fait de livres nouveaux, en voici un qui se recommande par son *actualité*. Ce livre est intitulé : *le Vieux Chasseur*, par M. Théophile Deyeux. Ce sont les souvenirs d'un homme qui a beaucoup aimé la chasse, qui l'aime beaucoup encore, et qui en sait à fond toutes les ressources, toutes les ruses, tous les détours, toutes les fatigues, tous les plaisirs, tous les dangers. M. Deyeux, qui est à coup sûr un homme de beaucoup d'esprit et de verve, a écrit son livre en tout désir d'être utile, d'éviter à ses lecteurs beaucoup de dangers, et à leurs parens beaucoup de larmes. Nous pouvons dire que M. Deyeux a réussi. Il a passé en revue toutes les armes, toutes les attitudes, toutes les positions de chasseur. Il s'occupe des moindres détails, depuis le vêtement du chasseur jusqu'à la bourre de son fusil. Mais ce qui n'est pas une des moindres richesses de son livre, c'est une suite de cinquante-deux dessins fort curieux, exécutés avec beaucoup de verve et d'*humour* par un de nos plus habiles dessinateurs, M. Foretz. On voit que lui aussi, M. Foretz, il aime la poudre, le plomb, les belles armes, le lièvre qui court, la perdrix qui vole, le lapin qui se tapit dans sa tannière, la bécasse qui s'élève et le faisan qui tombe. Tout ce monde-là court, vole, meurt et tombe sous le crayon de M. Foretz, aussi bien que sous la plume et sous le fusil de son collaborateur M. Deyeux. Ce beau volume in-8° se trouve chez Houdaille, rue du Coq, n° 11.

— Malgré les chaleurs étouffantes de la saison, un assez grand nombre de spectateurs s'étaient donné rendez-vous dans la salle du Théâtre-Français, pour assister aux débuts de Volnys dans *le Misanthrope*. Il faut louer l'administration de vouloir ainsi concentrer dans ses mains tous

les talens, mais encore devrait-on dépouiller toutes préventions et consulter le goût du public qui s'étonne de voir si long-temps absent de la scène où l'appelle son mérite, l'acteur qui a créé Didier, Antony, Buridan, et qui avait si heureusement rajeuni une première fois les chefs-d'œuvre de Corneille. Ceci soit dit sans vouloir en rien diminuer le succès du débutant. M. Volnys a compris le rôle du *Misanthrope* autrement que ses devanciers; sa diction a été plutôt tragique, et son ton sérieux que comique. Cette innovation dans les habitudes traditionnelles de la scène ne s'est pas toujours contenue dans de justes bornes. M. Volnys a été l'exécuteur testamentaire d'une idée de Talma.

Almaria, par M. le comte J. de Rességnier.—M. de Châteaubriand, sans qu'il puisse s'en douter le moins du monde, imprime encore à certaines œuvres de son siècle la forme de sa grace ou de son audace; ses anciens tableaux font des disciples, ses ruines castillanes et catholiques voient encore chaque jour des pélerins arriver à lui avec leur bourdon et leurs coquilles littéraires. M. de Châteaubriand se rejette vainement dans l'obscurité de son choix, dans sa traduction de Milton et dans son *Enfer*. D'heure en heure quelques-uns de ses beaux anges d'autrefois aux grandes ailes accourent le visiter, et le tirent par son manteau. C'est là un des grands bonheurs de cette école de M. de Châteaubriand d'avoir poussé si avant ses racines dans la solitude et le cœur de l'homme, que ses moindres échos en soient aimés et recueillis. Cette immense soif d'un bonheur qu'on veut acquérir, ces craintes incessantes de le perdre dès qu'on le tient, ces remords, ces terreurs secrètes, ce langage si pur, si élégiaque, de la passion, tout cela, c'est le dessous de l'armure dans ces grands chevaliers de M. de Châteaubriand, hardis comme Goetz, ou tendres comme Britannicus; — mais le dessus de la cuirasse chez ces hommes est une broderie d'un prix encor plus grand peut-être; si le cœur assume chez eux la responsabilité de tous les sentimens, leur armure résume à elle seule toutes les couleurs. Dans les livres de M. de Châteaubriand on fait de pénibles marches. La chaleur va toujours en augmentant; adieu les fontaines et les puits de l'Alhembra! Il y a des instans où l'obscurité remplace la lumière, où la nature elle-même, comme le cœur de René, devient un chaos. Nous avons tous passé par les étreintes de ces livres, respiré la fraîcheur de leurs brises et la grace de leurs récits.

Voici venir un roman qui porte l'empreinte de ces fantaisies, amours premières de M. de Châteaubriand, un livre où le cœur combat à chaque page, et demande une herbe pour ses blessures.

Almaria, dont le nom est celui même de MARIE la vierge, précédé de l'article arabe, éprouve dans ce livre toutes les vicissitudes du cœur; pâle comme Atala, et belle comme sainte Thérèse, ayant de ces pleurs inquiètes qui rendent les nuits si lourdes et affligent jusqu'au bonheur. Almaria est une fille de cette école qui nous a donné la Cymodocée des *Martyrs* et la Rebecca de Walter Scott.

— Les *Aventures de Kam-rup*, traduites de l'hindoustani par M. Garcin de Tassy, professeur à la Bibliothèque royale, viennent de paraître chez Debure, libraire, rue Serpente, n° 7. Ce livre ne peut manquer d'intéresser vivement les personnes qui s'occupent de langues orientales; elles y trouveront une peinture fidèle des mœurs de l'Inde, jointe à la magie du style des *Mille et une Nuits*.

— M. Ch. Calemard de Lafayette publie une nouvelle traduction en vers, avec le texte en regard, de *la Divine comédie* de Dante Alighieri. Le premier volume de cette traduction a paru. Nous reviendrons plus tard sur cette tentative destinée à faire passer dans notre langue une des œuvres le plus admirables de la littérature étrangère.

— M. Alfred de Vigny, qui garde depuis long-temps le silence, va publier très prochainement un ouvrage en trois parties, sous le titre de *Servitude et Grandeur militaires*. Un grand succès est sans doute réservé à cette nouvelle production de l'auteur de *Stello;* nous l'examinerons avec toute l'attention qu'a droit d'exiger l'œuvre d'un écrivain aussi consciencieux.

MÉMOIRES

D'UN

COMTE DE LYON.

I.

Enfance, éducation première de la noblesse dans les provinces. — Entrée aux pages. — Louis XV. — Mme Dubarry. — Mes camarades de jeunesse. — Mme de Teucin. — Fêtes de la fin du règne de Louis XV. — Fête militaire. — Changement d'état.

Parvenu à un âge où l'on touche de si près à une autre vie, que c'est tout au plus si on a le droit de s'occuper du présent, j'ai peine, je l'avoue, en m'efforçant de jeter un long regard en arrière, à débrouiller chaque objet au milieu de ce chaos dans lequel j'ai vécu depuis plus de quatre-vingts années. Je distingue tout d'abord trois grandes époques de ma vie : ma jeunesse qui n'eut à se plaindre que de contrariétés bien faibles; puis l'époque sanglante où toutes les haines, toutes les vanités, toutes les ven-

geances se ruèrent autour d'un échafaud qui remplaçait la statue de la royauté; enfin l'empire et la restauration où je vécus d'une existence calme et uniforme, regardant passer les trônes, quelfois avec une larme de regret dans les yeux, mais sans en être meurtri, comme jadis, jusqu'au plus profond de mes entrailles, et me disant toujours: « Dieu seul est grand! Dieu seul fait l'avenir! » Dans cette confusion d'un passé déjà si loin de moi, s'il arrive qu'il y ait çà et là de grands vides, parfois des incertitudes de rapprochemens, il ne faudra s'en prendre qu'à ma vue intérieure qui va bientôt me manquer avec la vue extérieure; il faut pardonner au vieillard dont la voix tremble et dont le pied chancèle. Si encore mes idées sont en dehors du cercle où tourne la génération nouvelle, frappant à toutes les portes pour y demander une chimère qui lui échappe; si je rappelle des mœurs et des usages sur lesquels 93 tira son rideau rouge et funèbre, il faut regarder, avant d'en médire, au front de celui qui raconte, et nombrer ce qu'il y porte de rides. Celui qui prit naissance en 1750 ne peut avoir ni le même ton, ni la même pensée que celui qui naquit vers l'an 1815. Enfans, un salut du moins pour l'octogénaire qui radote!

J'ai dit l'année de ma naissance. Maintenant un mot de ma famille : elle était très certainement l'une des plus nobles de la Saintonge et du Poitou, et très certainement aussi l'une des plus anciennes de la France entière. Le VIIIe siècle de l'ère chrétienne la tenait déjà pour illustre. Si j'en tais le nom, si je tais en même temps ici et partout le nom de ceux qui me touchent par des liens de parenté, c'est pour demeurer quitte avec les convenances jusqu'au bout de ma carrière; c'est surtout pour ne pas me jeter tout vif à travers les tracasseries d'un siècle auquel je ne tiens que par une fibre si faible, qu'on la briserait d'un reproche. Mon père était déjà fort âgé quand je vis le jour. C'était un homme robuste au physique, énergique au moral. Vieux soldat, vieux seigneur, plus fier de ses titres que de ses droits féodaux, il parlait à ses enfans comme un général qui voulait être obéi sans réplique, en noble qui exigeait d'eux qu'ils eussent les qualités de leur race. Quand il jetait sur nous un regard sévère, ou

lorsqu'il nous disait tout simplement en forme de reproche : « Monsieur!.. » il fallait voir comme nos yeux se baissaient, et comme l'obéissance courait vite à son devoir. Mais quand il nous prenait d'une main vigoureuse pour nous poser sur un cheval à poil ras, et nous souriait d'un sourire patriarcal, combien nous étions heureux du baiser paternel, qu'il ne nous accordait jamais sans que nous l'eussions bien gagné! Il ne nous avait mis que trois ouvrages entre les mains : un livre de prières, une Vie de Bayard et une Vie de Duguesclin. J'avais deux sœurs qui se sont unies à d'illustres noms, et un frère plus âgé que moi de dix ans. Mon père m'avait dit positivement : «Vous devez plus que l'obéissance à votre frère aîné, vous lui devez le respect; et si vous venez à me perdre avant d'être homme, vous ne prendrez avis que de lui. » Mon père ne nous tutoyait que rarement; il ne le faisait que dans ses grands épanchemens d'amitié. Je n'ai pas besoin de dire que sa parole était pour moi celle de Dieu, et que je suivis à la lettre ses ordres vis-à-vis de mon aîné. J'obéissais d'ailleurs sans peine; car j'aimais mon frère comme un protecteur-né, je m'abritais sous son aile comme sous l'aile de mon ange gardien. Nous n'eûmes jamais ensemble qu'une discussion (je ne dis pas une dispute), ce fut lorsqu'il s'agit d'embrasser un état. Avec mon éducation chevaleresque, on pense bien que ma jeune tête ne voyait, ne rêvait rien autre chose que les armes. Mais mon frère avait déjà un régiment de dragons. Deux frères dans la même carrière devaient nécessairement se nuire; d'ailleurs ce n'était pas l'usage. Il penchait fort pour que j'entrasse dans l'état ecclésiastique. Il me montrait les larges bénéfices, les canonicats, et au bout la mitre et la crosse. Ma mère, dans un intérêt de conservation pour moi, se rangeait du côté de mon frère. Mon père marmottait entre ses dents : « Je serais, pour ma part, très flatté d'avoir encore un archevêque dans ma famille; il faut que les vieux souvenirs se perpétuent. » Quoi qu'il en soit, on se fit un devoir de ne pas violenter mes goûts, et, ma mère se rangeant du côté de mes larmes, il fut décidé que jusqu'à ce que la raison et le temps eussent agi d'eux-mêmes sur moi, je suivrais aussi la carrière militaire, et que préalablement j'entrerais aux pages de Sa Majesté.

Mon frère fut chargé de me conduire à Versailles. J'étais heureux; mais pourtant de quel regard je saluai en le quittant le modeste château de mes ancêtres, et la grande cour où j'avais si souvent monté les chevaux de la ferme! Quel triste et morne soupir quand je perdis tout-à-fait de vue le sommet de la vieille tourelle de l'aile gauche où le lierre s'infiltrait dans les fêlures de la pierre!

Les magnificences toutes royales de Versailles m'eurent bientôt fait oublier le vieux domaine du Poitou. M. d'Hozier de Sérigny, juge d'armes de la noblesse de France, ayant certifié, pour la forme, l'ancienneté de ma famille, on m'admit sans peine au nombre des pages du roi. Dans cette fonction, je fus témoin de bien des choses qui attristaient les vrais amis de la personne du prince, et qui gâtèrent la fin d'un règne si glorieusement commencé aux plaines de Fontenoy. Louis XV d'ailleurs était la bonté même. Son regard, son organe, trahissaient à chaque instant l'extrême sensibilité de son cœur. Le courage ou plutôt la valeur militaire ne lui manquait pas; et il n'eût pas craint de se montrer dans une insurrection populaire à la tête de sa maison. Je me rappelle, à ce sujet, un mot de lui qui en fait preuve. On n'était pas sans lui montrer la révolution déjà opérée dans les idées, et qui, commençant à poindre de fait au sein des parlemens, menaçait d'envahir la rue. « Ils n'oseront pas, s'écriait-il alors dans un mouvement d'indignation royale, ils n'oseront pas bouger tant que durera mon règne; ils savent bien que je monterais à cheval. »

Entre mes leçons d'armes, d'équitation, et d'autres études dont on s'occupait beaucoup moins, trop peu sans doute, je fus plus d'une fois chargé de missions sur lesquelles, pour plus d'un motif de convenances, je ne m'étendrai pas. Je me bornerai à dire que l'une d'elles me permit de pénétrer jusque dans le sanctuaire assez peu canonique de la trop fameuse dame Dubarry. Elle avait son hôtel à Versailles, sur l'avenue qui mène à Paris; il fait partie maintenant d'un quartier de cavalerie. Il était d'une grande magnificence, et ses jardins, qui donnent sur la route, étaient d'une rare et ingénieuse beauté. Après avoir traversé des salons aussi richement et plus coquettement ornés que ceux mêmes du château royal, on m'introduisit dans le boudoir de la comtesse parvenue. Elle chif-

fonnait des lettres avec humeur, et poussait du pied un vase qu'elle venait de briser par suite aussi sans doute de sa mauvaise disposition d'esprit. Cependant, quand elle me vit avec une lettre, son front se dérida; elle prit avec vivacité la missive d'entre mes mains, et je présumai qu'elle lui était gracieuse; car à peine l'eut-elle parcourue, qu'elle me dit : « Mon bel ami, je veux t'emplir les poches de bonnes dragées que m'a apportées ce matin le père Maupeou (c'est ainsi qu'elle appelait le chancelier de ce nom) pour me faire sa cour; et tu donneras de ma part au roi ce beau bouquet de fleurs, en lui disant que je l'ai fait pour lui, et que je me porte bien. » Voilà du reste l'unique confidence que j'aie reçue de cette femme montée du plus infime degré de l'échelle sociale sur les marches du trône de France, et qui, vingt ans plus tard, se traînait lâche et suppliante, au milieu de victimes dont le seul exemple aurait dû la grandir, jusqu'à l'échafaud révolutionnaire, construit sur la place même où se dressait naguère la statue de son royal amant.

Madame Dubarry, d'ailleurs, ne fut pas sans avoir d'amères ironies à supporter dans ses jours de prospérité, et toute la cour n'essuya pas la poussière de ses pieds comme le vainqueur de Port-Mahon. En voici une preuve assez piquante, et que je vous demande pardon de vous rappeler si par hasard vous la connaissez. On sait qu'elle n'était pas très difficile sur le choix des expressions, et qu'elle en ramassait beaucoup dans ses premiers souvenirs; il était trop vrai qu'elle était fille d'un commis aux barrières; la chronique ajoutait qu'elle avait fait ses premières armes dans une cuisine. Un soir, jouant aux cartes dans la compagnie du roi et du maréchal de Maillebois, elle vit que la partie était perdue pour elle, et se leva en s'écriant d'un ton fort inaccoutumé, avant elle, à la cour : « Décidément je suis frite! »

—« Ce n'est pas faute pourtant d'avoir vous-même tenu la poêle pour nous frire, » ajouta sur-le-champ le maréchal.

Il ne se passa rien de bien remarquable pour moi jusqu'à ma sortie des pages. Il me fut donné un brevet de capitaine dans le régiment de la reine-dragons. Avant de prendre mon nouveau poste, je désirai jouir un instant d'une liberté que l'on n'avait pas

aux pages, où l'on était fort sévèrement tenu. Je courus le monde; je voulus me faire ici ce qu'on appelle des amis; je les choisis, autant que possible, militaires comme moi, et, de plus que moi, gens d'esprit. Le jeune de Florian, officier au régiment de dragons-Penthièvre, dont l'ame sensible et poétique commençait à se révéler dans quelques pages qu'on ne lisait encore qu'en confidence à la petite cour du château d'Anet, chez le bon duc de Penthièvre; le chevalier de Parny, le poète Bertin, aussi capitaine de cavalerie, et surtout le chevalier de Boufflers, quoiqu'il fût d'un âge plus avancé que le mien, formaient ma société habituelle. Et pour couronner tout cela et ne me rien refuser, je m'étais fait introduire chez l'illustre et spirituel Mancini-Mazarini, duc de Nivernais, où me vint la connaissance du cardinal de Bernis, dont, peu d'années après, je fus le collègue au premier chapitre de la chrétienté. Dirai-je, sans me commettre, que je trouvai un jour assis chez le vieux duc de Nivernais, côte à côte du cardinal-ministre, le célèbre auteur de *la Métromanie*. Tous deux vieillards, ce dernier plus âgé encore, ils se rappelaient l'un à l'autre, en ma présence, un certain dîner auquel ils avaient assisté, il y avait bien long-temps de ça, chez madame de Tencin, morte en 1745. Il s'agissait de faire un académicien. La compagnie était partagée entre le cardinal, alors simple abbé de Bernis, et un autre abbé nommé Gérard, autant qu'il m'en souvienne. L'auteur, qui, selon sa propre expression, *ne fut pas même académicien*, s'était déclaré consolé de tous les fauteuils possibles moyennant une pension de cent pistoles qui venait de lui être accordée; on lui avait demandé auquel des deux candidats il donnerait la préférence, s'il était de l'Académie. — A l'abbé Gérard, ma foi! avait-il répondu. C'est un bon diable!

— Vous ne vous étiez pas aperçu que j'étais à table à deux pas de vous, dit le cardinal, quand ils en furent là de leurs souvenirs. Avouez que vous fûtes passablement penaud quand, sur l'avis d'un voisin charitable, vous vîtes poindre mon nez à l'angle de la table, entre M. de Fontenelle et M. de Montesquieu?

— Avouez aussi, monseigneur, répartit l'autre, que je ne m'en tirai pas mal pour un homme qui ne va pas en cour, quand, me

retournant vers vous, je vous dis : « Y pensez-vous, M. l'abbé, de vous mettre sur les rangs pour l'Académie! Vous êtes trop jeune, ce me semble, pour prendre vos invalides. »

— Ah ! oui, oui, vous eûtes de l'esprit, c'est dans vos habitudes; mais quand un nouvel avis vous fit voir, à l'autre angle, le père Gérard lui-même, entre d'Argental et Pont-de-Veyle, dites-moi un peu ce que vous imaginâtes pour vous tirer de ce mauvais pas, reprit avec intention le malin cardinal.

— Eh ! parbleu, je fis ! je fis..... la grimace à Mme de Tencin, qui avait dressé ce guet-à-pens contre ma vue basse, répondit le poète, qui n'aimait pas qu'on lui rappelât les occasions où il avait eu le dessous en fait de plaisanterie ; et pour ne demeurer en reste ni avec elle, ni avec personne, je souhaitai, pour elle et son salut, une oraison du cardinal Dubois, pour le père Gérard bien décidément le fauteuil, et pour vous, monseigneur, trois livres en sortant pour payer votre fiacre. »

Le spirituel cardinal rit beaucoup de ce dernier mot, qui lui remettait en mémoire le temps où un de ses amis lui prêtait les housses de ses mulets pour qu'il s'en fît des couvertures ; il était gueux à ce point, qu'effectivement, lorsqu'on voulait l'avoir à souper quelque part pour son esprit, on lui comptait trois livres pour s'en aller en fiacre.

Ah ! c'étaient des souvenirs plus gais et plaisans que les miens qu'on avait à se rappeler alors !

Je vis aussi chez le duc de Nivernais, et ce ne fut certes pas la rencontre qui m'y sourit le plus agréablement, le pédagogue marquis de Mirabeau. Son air orgueilleusement philosophe, cette figure hétéroclite de *l'ami des hommes,* sa démarche, aussi empesée que la dentelle de son volumineux jabot, tout en lui me faisait déjà mal à regarder et me crispait les nerfs. Rien, dès ce temps, ne me paraissait plus fatigant à voir et à entendre que ces publicistes de morale et d'égalité, qui n'en traînent pas moins sur leur face impudente la morgue, l'insolence, le vice peut-être, en un mot, tout le contraire de ce qu'ils proclament. J'ajouterai, quoique ce ne soit pas très conforme aux principes de la charité chrétienne, que j'ai toujours gardé rancune à ce vilain marquis, pour nous avoir

fait, par ses sottes rigueurs, un conspirateur de son fils, le trop fameux comte de Mirabeau.

Quant au maître du logis, son éloge est dans son nom. Le duc de Nivernais pouvait avoir alors soixante ans : général d'armée, ambassadeur et pair du royaume, il plaçait son titre de poète fabuliste avant tous les autres. Il disait de l'esprit : « que c'était une sentinelle d'observation capable de tenir Berlin, Londres et Rome en échec. » Aussi fin et délié que l'annonçait son profil de belette, c'était un diplomate qui, pour n'entrer en guerre qu'armé à la légère, n'en poursuivait pas moins à fond et à son avantage les plus lourdes questions. Il avait ce point de ressemblance avec le cardinal de Bernis, qui d'ordinaire séduisait les gens par l'esprit, pour les amener ensuite à l'accomplissement de ses vues par le côté sérieux. On serait tenté de croire que, sauf la loyauté du caractère, ils ont préparé l'école d'un célèbre diplomate d'aujourd'hui, dont j'aurai bientôt et plus d'une fois l'occasion de parler, sans en par trop médire.

Je ne me fis pas faute non plus d'être des plaisirs de la vieille cour de Louis XV, que rajeunissait la présence de ses petits-enfans, noble postérité du grand dauphin dont la perte fut si cruelle au monde qu'il couvrait de ses vertus, et si fatale à la France que ses talens peut-être auraient pu retenir au bord du précipice. Depuis long-temps déjà sa fosse s'était refermée au milieu du deuil et des sanglots publics. Le jeune dauphin (depuis l'infortuné Louis XVI) s'était uni à une princesse dont l'âge et la beauté auraient suffi pour excuser en elle le goût des fêtes, si elle ne les avait pas rachetées chaque jour par son inépuisable bienfaisance. La fille de Marie-Thérèse d'Autriche avait ramené les bals et les spectacles, pour ainsi dire oubliés à la cour. Puis était venu le mariage du comte de Provence; puis celui du comte d'Artois, celui du brillant comte d'Artois; c'était une succession de joies, hélas! bientôt passées, dans lesquelles se perdait la vieillesse du roi. Il y avait bien eu quelques interruptions, quelques querelles de prééminence, qui jetèrent un moment froid autour de la belle dauphine de France, et cela parce que l'impératrice Marie-Thérèse avait désiré que Mlle de Lorraine et le prince de Lambesc, ses parens, fussent

placés auprès de sa fille, immédiatement après les princes du sang, ce qui avait fort égratigné l'amour-propre des duchesses de Noailles et de Bouillon. Mais toutes ces tracasseries se confondirent dans le plaisir qu'elle eut à recevoir et fêter ses deux belles-sœurs. A l'arrivée de la comtesse de Provence, Marie-Antoinette sortit de ses appartemens, où elle s'était tenue renfermée depuis un an, et reprit la vivacité, la grace et la gaieté dont un moment déjà, à sa propre arrivée, elle avait embelli le palais de Versailles.

J'avais eu l'honneur de monter dans les carrosses du roi et d'accompagner déjà plusieurs fois les princes à la chasse. Présenté tour à tour à chacune des jeunes princesses, il me fut donné de les revoir nombre de fois dans l'année 1772, et de les voir heureuses, ce qui n'est pas le moins doux de mes souvenirs de jeunesse. Ces années 1772 et 1773 furent réellement les deux plus beaux songes de ma vie. Il n'y avait que des fleurs autour de moi, sous mes pieds, partout. Qui aurait pu prévoir, au milieu de cet étourdissement général, qu'elles cachaient tant de sang? qui aurait pu prévoir que toutes ces têtes fraîches et radieuses de pierreries, qui semblaient n'avoir d'autre pensée que la danse, s'en iraient tomber à vingt ans de là, l'une après l'autre, sous le couteau du victimaire du dieu Marat? Au mois de février, toute la famille royale assista à un grand bal dans la salle des spectacles du château de Versailles. Le jeune comte d'Artois s'y faisait remarquer entre tous par le chevaleresque de sa prestance, par l'aimable abandon de ses manières. Il y avait sur ses lèvres un éternel souvenir de prévenance qui semblait dire à tous, mais plus particulièrement aux officiers de son âge : — « Tenez, mon ami, je suis bon, tendez-moi la main. » — Il était revêtu du costume de colonel-général des Suisses, qui lui avait été donné au grand désappointement, disait-on dans le temps, du comte de Provence, également présent à cette fête. Le comte de Provence, renfermé déjà dans des projets que les circonstances l'ont empêché de développer, et qui n'ont jamais été bien éclaircis, portait un front taciturne et méditatif jusqu'au sein des plaisirs; un embonpoint, qui dès-lors devançait son âge, ne lui eût peut-être pas permis d'y prendre une part excessive. Cet esprit de réparties qui, quelques années après, lui procura une

certaine célébrité, n'avait point encore jailli de son cerveau. J'en ai souvent conclu qu'il n'avait pas encore eu le temps d'orner sa mémoire du bien d'autrui, sa mémoire prodigieuse lui ayant tenu toujours lieu de ce que d'ordinaire on puise dans son propre fonds... Je n'ai, du reste, jamais douté de l'esprit du prince qui inventa la charte de 1814, qui donna les charges publiques à ses ennemis-nés, et, par compensation, une poignée de main à ses amis d'infortune et d'exil. Mais laissons 1814, et revenons aux fêtes de 1772 et au bal du mois de février. Il peut paraître plaisant de m'entendre parler d'un bal; mais il faut se toujours bien rappeler qu'alors j'étais un jeune capitaine de dragons, et si l'on en rit, n'en rire qu'avec moi.

Le bal donc s'ouvrit par un ballet figurant les quatre Saisons et dans lequel la duchesse de Caylus deuxième, la princesse de Montbarrey, la vicomtesse de Merinville et l'infortunée princesse de Lamballe, firent admirer le charme de leur personne, de leur costume et de leur danse. Ce ballet fut vivement applaudi par la jeune dauphine, qui le redemanda avec instance. Ensuite parut un quadrille de Provençaux et de Provençales, dans lequel je remarquai, entre toutes, la ravissante fille du comte de Polastron. Les décorations de la salle étant changées, la verdure remplaça les pierreries qui, un instant auparavant, serpentaient jusqu'aux cintres, illuminés par des lustres pareillement suspendus à des guirlandes de diamans entremelés de fleurs. Un château gothique apparut dans le genre des anciens édifices de Flandre. C'était la fête du *mai flamand*, parodiée depuis d'une si étrange manière sur toutes nos places publiques, qu'on allait représenter. Le duc d'Orléans, père de l'autre, et grand-père de celui-ci, faisait le seigneur du village voisin, et c'était sur ses terres que le *mai* allait être planté en son honneur et pour lui souhaiter une prolongation d'années que beaucoup, en effet, lui désiraient dans le fond de leur cœur, surtout ceux qui entrevoyaient déjà les naissantes *qualités* de monsieur son fils, lequel remplissait là tout naturellement le rôle de fils du seigneur. C'était, je crois, la comtesse de Lafare qui jouait le rôle de la fille du seigneur, et si elle avait l'air quelque peu fière de sa paternité, une certaine moue de visage disait

assez qu'elle était moins satisfaite de sa fraternité de circonstance. La comtesse Diane de Polignac représentait la gouvernante, et e marquis de Vaudreuil, vêtu de noir et dans l'exact accoutrement d'un portrait de Van Dyck ou de Rembrandt, était tout entier livré à son personnage de bourgmestre. Quant aux garçons du village, c'était tout simplement l'élite de la jeune noblesse française. L'entrée se fit par deux pages, portant un faucon sur le poing; puis vint le seigneur, suivi de deux autres pages portant sa rondache et son épée. Le *mai* planté, au bruit des symphonies, par des paysans armés de maillets et de coins, les dames commencèrent à figurer autour de mille façons différentes et plus gracieuses les unes que les autres. Il y eut un moment de cette fête qui devint un vrai tumulte de plaisir. Ce fut quand le duc d'Orléans, quoique déjà sur l'âge, se levant avec vivacité de son trône de village, s'en alla d'un pas leste inviter toutes les dames de la cour à se mêler aux jeux. La dauphine saisit le prétexte avec un empressement aussi gracieux que franc, et descendant de la loge dans laquelle elle était en compagnie des Mesdames, ses sœurs, qui suivirent incontinent son exemple, elle vint se joindre à ces représentations de danses pittoresques, sous un magnifique baldaquin de fleurs, que des pages suspendirent en un clin-d'œil sur sa charmante tête. *Les garçons et les filles* formèrent des rondes bruyantes, aussi bruyantes toutefois qu'elles pouvaient l'être en compagnie de tel choix; ils en formèrent autour du seigneur, autour du bourgmestre, autour du *mai flamand*, et enfin autour de la jeune dauphine, qui se prit à en rire de manière à communiquer son bonheur et sa gaieté, à nous qui n'avions d'yeux que pour l'admirer... Pauvre Marie-Antoinette!.. Elle ne suspendait son rire et ses pas que pour interroger d'un coup d'œil le regard du dauphin, son époux, qui la contemplait et semblait épanoui d'aise de la voir ainsi heureuse et belle entre tant de belles... Pauvre dauphin de France!...

Il y eut en outre plusieurs bals particuliers à la cour, et je n'en manquai pas un seul, que je sache. J'allais régulièrement chaque semaine chez la princesse de Chimay. La duchesse de Luynes en donna un pour celles des dames de la cour qui n'étaient plus dans

l'*usage* de danser. Je dis dans l'*usage* : la circonspection et les convenances l'exigent. Ces dames avaient résolu de se divertir et s'ébattre en conseil privé. Je trouvai plaisant, officier presque imberbe et partant sans conséquence, de me faufiler dans le cercle respectable et respecté, entre la jupe de la bonne duchesse de Caylus douairière et celle de la comtesse des Ecotais, qui voulurent bien, les excellentes dames, après cent prières, d'abord rejetées et enfin exaucées, seconder mon innocente ruse et me produire par contrebande sous le costume et les rides empruntées d'un seigneur de 1715, tout récemment revenu des Indes, où on l'avait oublié quelque vingt ans durant. On pense bien que la ruse ne fut pas longtemps tenable, et que si je ne quittai pas le poste, c'est que j'avais su mettre les rieurs de mon côté et m'abriter sous les puissantes ailes de mes introductrices. Toujours est-il que je pus jouir jusqu'au bout de ce spectacle et que je fus admis à prendre part à un quadrille, donnant la main à la comtesse de Pracontal et ayant pour vis-à-vis la marquise de Bassompierre, qui formaient bien, non pas à elles deux, je vous prie, mais chacune de son côté, treize lustres sur-accomplis.

Le 15 août, jour de la fête de Madame, comtesse de Provence, la comtesse de Marsan donna un bal, en l'honneur de cette princesse, dans ses superbes jardins de Montreuil. Tout s'y ressentait des goûts agrestes de la bonne compagnie d'alors, qui avait détrôné l'Olympe au profit de la terre. Ce fut d'abord un jardin illuminé, qui représentait une guinguette avec des tables couvertes de plats. Un bouquet magique de sept pieds s'avança de lui-même vers Madame, au bruit d'une ravissante musique. Après quoi, les personnes de la suite de la princesse, ayant arraché les fleurs attachées au bouquet magique, lui en firent hommage en les jetant à ses pieds, et dansèrent autour des débris du bouquet, qui, s'ouvrant soudain, laissa voir deux célèbres cantatrices dont la voix exalta les graces de Mme de Provence. Ensuite on passa dans une autre partie du jardin, où l'on joua un proverbe à la louange de la maîtresse de céans, et le tout fut terminé par un splendide souper servi aux tables qu'on avait dressées dans les jardins.

Enfin, ces deux belles années de ma vie finirent par des fêtes non

moins brillantes que les premières à l'occasion du mariage du jeune comte d'Artois, qui suivit, à un an près, celui du comte de Provence; et ce ne furent pas celles qui me causèrent le moins de joie, car j'avoue qu'un côté faible de ma nature m'a entraîné d'instinct dès ma jeunesse vers le premier de ces princes préférablement au second, et ce n'est pas à l'heure de l'exil du roi Charles X que je nierai ce fait.

Mais pendant que j'en étais là de mes joies, mon père et mon frère avaient d'autres idées sur mon bonheur. Il était tout simplement question d'en revenir, pour mes intérêts et ceux de mon frère, au premier plan formé, dès mon enfance, d'abbayes, de crosse et de mitre, jusqu'à la grande-aumônerie inclusivement : car qui sait où s'arrête l'ambition? Pour ma part, je déclare que j'en ai été toujours fort dépourvu, et que ce n'était pas de ma faute si l'on songeait à faire autre chose de moi qu'un brave chevalier, servant bien son Dieu, son roi, sa patrie et sa dame, selon les vieux préceptes.

Toutefois, je reçus, après un assez long intervalle depuis ma sortie des pages, l'ordre d'aller rejoindre mon régiment, qui se trouvait alors en Alsace. J'y fus reçu en fils de noble maison, prêt à faire respecter ses titres, aussi bien qu'à défendre les droits du roi de France. La France était en paix, et l'occupation du soldat, après les exercices de rigueur, était de prendre la vie en gaieté et de boire à la santé du prince, et aussi d'espérer un peu le retour de la guerre; car c'est un vœu qu'en aucun temps n'oublie une armée de Français. Mais je passe, et à dessein, rapidement sur cette trop courte époque de ma vie, dont le souvenir n'aurait d'intérêt que pour moi, et ne m'offre que le tableau de brillantes revues accompagnées de courses à cheval, de chasses et de repas, où ne circulait pas moins légère et retentissante que celle d'un autre ma joie de dix-neuf ans; car je n'avais encore que dix-neuf ans, quand je reçus, du château natal, une lettre qui m'annonçait la mort de ma mère : mon père me rappelait à cette occasion son désir de me voir enfin entrer dans les ordres.

Je ne sais par quelle sympathique puissance les désirs de mon père ne trouvèrent plus en ce moment d'obstacle en moi. A peine

pris-je le temps nécessaire pour qu'on acceptât ma démission et pour traiter de ma compagnie avec mon successeur.

Me voilà donc quittant, comme par enchantement, mon habit blanc à revers roses de capitaine de dragons, pour la soutane d'élève prêtre à Saint-Sulpice. Cela se passait au moi de mai 1774, quelques mois après mon arrivée au régiment de la reine-dragons et au moment où s'ouvrait la tombe du roi Louis XV. Mon père avait bien mal choisi son temps pour satisfaire sur moi ses ambitions d'église, et mon parent, l'évêque de***, qui se dépouilla à mon profit de dix mille livres de bénéfices, ne se privait, vous l'avouerez, que de rentes à son insu bien viagères.

II.

Les sulpiciens. — L'abbé de Périgord. — L'abbé Louis. — L'abbé de Pradt. — Pampelone. — L'abbé de Montesquiou. — Un poète. — Le chapitre de Lyon. — M. Malvin de Montazet. — Bernis. — Un chanoine de Saint-Victor de Marseille. — Mort de mon frère. — Voyage à Paris avec le comte de Marnesia. — La duchesse de Kingston. — Le pavillon de Châville. — Encore Pampelone. — Les Martinistes. — Les ballons. — M. Cazotte. — Le comte de La Haga. — Le comte de Provence.

C'était, même alors, quelque chose de si peu commun qu'un officier de dragons se faisant séminariste, que je devins à mon entrée aux sulpiciens l'objet curieux de la maison. Des questions, je dirai même des quolibets assez peu dévots, que ma main se tourmentait parfois de ne pouvoir rappeler à l'ordre, comme je l'eusse fait naguère, pleuvaient autour de moi, et pendant plus d'une année je fus le centre obligé de tous les conciliabules en robes noires qui se tenaient dans les salles du séminaire. Il n'en était pas un qui ne fût avide d'ailleurs de faire la comparaison entre la discipline à laquelle il était soumis, et celle moins différente qu'on ne pense (sauf les points scabreux de la morale, et les coups de sabre au lieu des coups de langue) de la caserne et de l'état militaire. Le premier jour je fus abordé par un tout jeune séminariste de mine railleuse, et

qui mettait une certaine coquetterie jusque dans sa robe et sa chevelure cléricale. Il me regarda d'un œil malin, et me tint, d'un ton qui me parut fort dégagé pour son état, une conversation dont le souvenir m'a souvent été précieux pour juger le personnage. Parbleu, monsieur, me dit-il, il faut convenir que vous avez bien mal choisi votre heure, et que celui qui le prendrait au rebours de vous serait beaucoup mieux avisé.

— Comment l'entendez-vous? lui demandai-je.

— Notre règne est passé, mon cher, me répondit-il, et notre soutane est un sarreau qui bientôt ne vaudra pas la cape du dernier mousquetaire venu.

— Mais avec ces idées, qui vous a forcé?... qui vous force encore, monsieur?...

Pendant que j'interrogeais en hésitant, lui, avec un sourire légèrement mêlé d'un dédain que je ne trouvai pas sans tristesse, tenait son regard baissé sur un de ses pieds. Mon œil suivit le sien, et comme j'y trouvais une réponse à ma question...

— Ah! ah! reprit-il en relevant ses yeux qui dévoraient peut-être une larme, l'une des seules qu'il ait dû connaître, vous comprenez maintenant? Cela fait qu'il n'y a plus ici qu'une énigme : c'est vous.

Puis, regardant de nouveau son pied monté sur un talon de deux à trois pouces plus haut que l'autre, avec un rire tant soit peu contraint, il ajouta :

— Vous comprenez maintenant que la chaire du prédicateur sera pour moi le plumage qui cache le pied du paon : maudit pied honteux qui fais clocher mon avenir! continua-t-il encore sur le même ton; heureusement qu'il y a des graces d'état!

J'ai su depuis quelles étaient les graces d'état de M. l'abbé de Périgord.

Les distinctions de famille et de rang subsistaient aussi tenaces que partout ailleurs jusque dans l'intérieur où je m'étais cloîtré. On savait d'avance, à quelques exceptions près, qui s'obtenaient d'ordinaire par d'immenses talens, à qui les grands bénéfices, à qui les prélatures; et l'on se divisait par sociétés selon l'avenir qui vous paraissait réservé. Je me trouvai naturellement en relations

intimes avec ce qu'il y avait dans le séminaire d'allié aux plus nobles familles de France, je reçus un sobriquet qui m'est précieux encore, parce que plusieurs, dans leur haute prospérité et dans mes positions les plus fâcheuses, en ont fait depuis et d'eux-mêmes auprès de moi l'ancien anneau d'une nouvelle chaîne d'amitié. Ils m'appelaient : *Ma bonne maison*. Je n'oublierai jamais que c'est par ce surnom que, quarante ans après, un de mes anciens camarades, devenu ministre, commençait une lettre pour me prier d'accepter ses services. L'abbé Louis était, grace à beaucoup d'esprit, à de puissantes recommandations et à une diplomatie anticipée, l'une des exceptions rares dont j'ai parlé, et toujours il traita avec nous d'égal à égal. C'est une justice à rendre à l'abbé Louis, malgré des erreurs que chacun apprécie selon ses opinions, qu'il est peu d'hommes moins oublieux de leurs vieilles amitiés, et mieux disposés à leur tendre la main dans les mauvais jours. Il y a de cela aussi dans l'ancien abbé de Périgord, quoique l'indélébile voix de tout un siècle l'ait marqué à la lettre : *Égoïsme*. Je dirai ailleurs comment j'eus lieu de voir à l'épreuve la mémoire amicale du diplomate qui sortait de s'asseoir au congrès des rois vers l'an 1816. Je n'aurai pas pareil compliment à adresser à M. l'évêque *in partibus* de Malines, qui avait aussi été l'un de mes camarades de séminaire. C'était dès ce temps un caractère maussade et revêche. Son amour-propre excessif débordait malgré lui, dans nos plus intimes et nos plus innocentes conversations, en paroles âpres et désobligeantes. Son ambition a toujours été trop blessante et contrariante pour le faire demeurer à flot. Chez lui, l'habile courtisan fait seul défaut à l'ambitieux ; ses facultés d'ailleurs, quoique assez élevées, le laissent toujours fort au-dessous de ses prétentions. J'avais un autre camarade nommé de Pampelone, dont le nom sous la république et sous l'empire n'a pas été sans célébrité. Quoique moins délié dans ses prévisions que l'abbé de Périgord, il s'était mis dans la tête d'implanter, quinze ans avant sa date, la république jusque dans le séminaire. Il trouvait que la soutane n'était plus qu'un *sac à charbon* ; je crois même qu'il avait déjà trouvé pour lui-même le dégoûtant sobriquet de *calotin* ; il avait pris pour bréviaire les œuvres de Voltaire ; il disait déjà « que les

prêtres s'en allaient et que les rois les suivraient. » Comme nous n'avions garde de nous croire si près des évènemens qui nous ont surpris, nous trouvions ses idées d'une originalité folle et amusante; et ses bons mots, qui nous paraissaient bien un peu crus, lui étaient cependant passés pour des licences poétiques. Du reste c'était une ame brûlante et susceptible de sentimens généreux, et plus d'une tête, qui fût tombée depuis sous la hache révolutionnaire, a retrouvé dans le tribun républicain l'ancien camarade de séminaire. On ne s'expliquerait jamais comment avec un tel caractère, un tel homme pouvait se trouver en compagnie de sulpiciens, si l'on ne savait trop bien qu'il est de sacrilèges familles chez lesquelles toute route et tous moyens sont bons pour produire leurs enfans. C'était une fatalité que ce Pampelone. Je m'en aperçus plus tard quand les évènemens qu'il présageait tourbillonnèrent autour de moi. Il me marquait d'avance les catastrophes avec un aplomb que l'évènement ne démentait presque jamais. Entendez-vous Pampelone en soutane et tonsuré, disant gravement, et sans qu'on y prît garde autrement que pour en rire, tant cela paraissait bouffon; entendez-vous Pampelone disant à des séminaristes de 1775 qu'il comptait bientôt invoquer saint Brutus au lieu de saint Polycarpe, saint Caton au lieu de saint Pantaléon, voire même saint Diogène au lieu de saint Pancrace? C'était une litanie de cinq ou six saints qu'il classait ainsi avec les opposés qu'il leur donnait et qu'il nous débitait vingt fois par jour d'une façon que nous avions l'impardonnable sottise de trouver fort comique. Une fois il lui arriva de ne nous plus donner à tous que douze ans à vivre. Un peu inquiet de ma nature et n'aimant pas trop que l'on me prédît, même en plaisantant, des choses mauvaises :

— Eh! pourquoi seulement douze ans? lui demandai-je.

— Je vais t'indiquer trois saints cardinaux qui répondront mieux que moi à ta question, me répartit-il.

— Lesquels?

— Richelieu, Mazarin et Dubois : le premier pour le sang versé, le second pour l'argent volé, le troisième pour sa chasteté... Mais, m'ajouta-t-il en riant, toi tu n'as rien à craindre, car tu es un bon diable, et tu trouveras toujours un ami dans les mauvais pas. »

Je l'avoue, quoique je ne fusse pas très porté dans ce temps à prêter foi aux paroles de Pampelone, j'eus comme un vertige, mes jambes fléchirent, et je crus déjà sentir la main devenue protectrice de cet homme qui me saisissait par les cheveux pour m'arracher au gouffre sur lequel on m'allait suspendre.

Mais de tous ceux dont ma nouvelle position m'avait fait faire la connaissance, le jeune de Montesquiou-Fezensac est celui dont le souvenir m'est demeuré le plus doux et le plus précieux. Une merveilleuse finesse d'esprit, un rare aplomb, une captivante facilité d'expression, un tact qu'aucun détour n'avait la puissance de déconcerter, présageaient déjà en lui l'homme d'état et l'habile ministre; il était le seul d'entre nous dont l'abbé de Périgord, quoiqu'ils fussent fort liés ensemble, redoutât le sang-froid égal au sien propre et le ton d'innocente malice qui souriait d'une manière si naïve sur ses lèvres amincies; il disait à ce dernier (l'abbé de Périgord) que s'il était, lui Montesquiou, le conclave, il le ferait pape, pour qu'il eût intérêt à soutenir l'église et ses amis; il avait la malicieuse habitude, au milieu de ce feu perpétuellement roulant d'esprit auquel le séminaire était devenu si singulièrement en proie, de marmotter en se promenant devant nos conciliabules peu orthodoxes : « *Beati, beati sapientes et pauperes spiritu quoniam regnum cœlorum est eis!* » Ce fut à ce propos que Louis, autant que je puis me le rappeler, lui répondit une fois en feignant aussi de marmotter à son passage : « *Beati, beati sapientes*, si tu veux, *sed non pauperes spiritu, quoniam regnum terrarum non est eis.* »

Le temps que j'ai passé au séminaire des sulpiciens ne m'a pas laissé d'autres souvenirs qui me soient particuliers et qui me semblent mériter la peine d'être comptés. Je crois seulement me rappeler encore, mais confusément, que passant un jour dans la galerie qui conduisait à l'appartement de M. l'archevêque de Paris Christophe de Beaumont, chez lequel j'allais dîner selon l'invitation que l'on en faisait alternativement chaque semaine à ceux d'entre nous le plus haut placés par la naissance ou par le mérite, je fus heurté dans mon chemin par un jeune homme vivement préoccupé, dont la physionomie était plus remarquable par son expression de souffrance et d'exaltation mentale que par la noblesse

des traits. A quelque temps de là je crus entrevoir que cette figure dont ma mémoire avait à peine gardé la trace, avait peut-être été celle de l'infortuné poète Gilbert, dont la mort déplorable légua un si triste souvenir à l'Hôtel-Dieu de Paris.

Il n'y avait pas six mois que j'avais quitté le séminaire que déjà j'étais pourvu de plus de dix-huit mille livres de bénéfices annuels. Certes, si des sommes si subitement acquises n'avaient été destinées qu'à satisfaire les caprices du riche et de l'heureux selon le monde, c'eût été un désolant et bien injuste partage; mais, si plusieurs faisaient un vaniteux et peu digne usage de leurs biens, beaucoup croyaient que sur ce large lot, les misères et les souffrances du grabat avaient un droit aussi imprescriptible qu'étendu, et j'ose le dire, sans qu'on puisse aujourd'hui m'en taxer d'orgueil, c'est ainsi que j'ai toujours continué à l'entendre avec le plus grand nombre.

Me trouvant un jour dans la société de l'aimable et toujours spirituel cardinal de Bernis, qui avait été promu au canonicat, noble entre tous, de l'église Saint-Jean de Lyon, comme on parlait avec beaucoup d'enthousiasme de ce glorieux chapitre dont les rois de France tenaient à honneur de faire partie, et qui exigeait de si longues et irréfragables preuves de noblesse, que des fils de princes, de ducs et pairs du royaume n'avaient pu, malgré leurs efforts, être admis dans son sein, l'idée me vint d'oser porter jusque-là ma jeune ambition, et j'en touchai deux mots sur-le-champ à M. de Bernis et au comte de Lezay-Marnesia, également membre de ce chapitre. J'ose dire que mon nom pouvait le disputer à la plus ancienne noblesse de France. Aussi le résultat de ma question fut-il adopté par ces messieurs, non-seulement comme une chose possible, mais comme un succès certain. Ma tête s'exalta. Je courus chez Cherin, le généalogiste de la cour, j'écrivis à ma famille; en quelques jours j'avais rassemblé mes titres, et un mois s'était à peine passé depuis mon entretien avec MM. les comtes de Bernis et Marnesia, que déjà j'étais à Lyon, résolu d'y attendre la première vacance dans le chapitre. Les vieillards y étaient plus nombreux que les jeunes gens. L'un d'eux mourut; j'eus à lutter contre deux candidats, mais je l'emportai par une ancienneté plus que suffisante de noblesse. Je pus donc réunir à mon titre de comte

de ''' celui tant envié de comte de Lyon. Ce fut un beau jour dans ma vie, que celui où je m'assis pour la première fois dans une stalle cramoisie de velours du splendide chœur de l'église primatiale des Gaules, revêtu de la soutane de soie et d'hermine, et portant à mon cou, suspendue à un large ruban rouge, légèrement bordé d'azur, la grand'croix d'émail et d'or, à couronne de comte, d'un chapitre qui semblait refléter sur moi en ce moment toute la majesté des illustres noms dont il s'était entouré. Après la première cérémonie de mon installation, il y eut, en mon honneur, le dîner d'usage chez le vénérable doyen du chapitre, M. de Castellas; l'archevêque comte de Lyon, M. Malvin de Montazet, y assista en compagnie de tous ses collègues et les miens. C'était un personnage d'un rare esprit et d'un puissant savoir que cet illustre prélat, une noble et énergique tête d'archevêque, et qui rappelait, par certaines poses, la sublime face du grand Bossuet, dont il était le plus zélé admirateur. Son frère, ambassadeur à Vienne, que j'ai eu deux fois l'occasion de voir, était un personnage aussi recommandable par sa haute intelligence des affaires que par son désintéressement. Il avait refusé le riche traitement de ses importantes fonctions, alléguant que c'était déjà un assez magnifique honneur de représenter son roi sans qu'on se fît payer pour cela.

La gloire n'était pas tout ce que m'apportait mon noble canonicat : un bénéfice, qui devenait plus important à mesure que l'on prenait de l'ancienneté, y était attaché. Chaque comte de Lyon possédait, dans un rayon de quatre à cinq lieues autour de la ville, une charmante habitation; on avait coutume d'y aller passer les beaux jours et l'on s'invitait réciproquement à des réunions toujours agréables et désirées. Pourrais-je oublier jamais ces heures délicieuses que j'ai goûtées dans la *villa*, belle entre toutes, du cardinal de Bernis! L'âge n'avait rien affaibli des étincelantes saillies, de l'entraînante vivacité, de ce personnage à la fois poète distingué, haut diplomate et prélat éloquent. Homme de salon, et homme d'esprit avant tout, jamais la repartie ne le trouvait en défaut. Il était malin dans la conversation, mais sa malice incisive était en même temps si pleine de grace et soutenue par un tel air d'innocence et de bon ton, que réellement on aurait été presque

tenté, pour en jouir soi-même, de lui fournir l'occasion de la renouveler. Quand il ne parlait plus, on l'écoutait encore, et chacune de ses paroles faisait date dans la mémoire. On peut avoir beaucoup d'esprit à présent, mais assurément on n'a plus celui-là, qui en valait bien un autre. Je ne sache guère qu'un personnage, l'aimable abbé de Feletz, qui ait perpétué au milieu de la lourde société actuelle ce délicieux esprit d'à-propos, d'exquise compagnie, de ravissante causerie qui distinguait les Nivernais, les Bernis, les Boufflers. Hors de la politique aujourd'hui, vous n'avez plus qu'à vous regarder le blanc des yeux sans mot dire, ou à vous élancer autour d'une table de bouillote ou d'écarté; il ne reste à la société que l'organe de la tribune, elle a perdu celui du savoir-vivre et de l'amabilité. Qu'y a-t-on gagné? Un peu plus de mauvais sang et beaucoup d'ennui.

Je venais d'être nommé à un vicariat-général purement honoraire, qui me présageait une prochaine prélature; je commençais à m'accoutumer à la nouvelle vie que je m'étais faite, et je me dédommageais du fracas des plaisirs militaires dans le continuel ensemble d'une société douce et aimable, lorsqu'une catastrophe inattendue, la mort de celui-là même auquel je m'étais sacrifié, de mon frère en un mot, vint me réveiller en sursaut et me frapper au cœur d'un coup que je ne devais jamais oublier. Il est des maux qu'on ne raconte pas. Je perdis mon père deux mois après. Tous les motifs qui m'avaient engagé dans l'état ecclésiastique disparaissaient donc subitement. Il me vint bien quelques dures et amères pensées; mais dès ce jour, comme plus tard, j'eus le courage et la probité de les chasser loin de moi.

L'année suivante, toujours préoccupé de cette perte cruelle qui pour moi se renouvelait à chaque heure du jour, je fis un voyage à Paris. Là, cherchant toutes les occasions de me distraire, on m'introduisit dans plusieurs sociétés réputées pour leur charme et leur singularité, et j'allai au délicieux château de Sainte-Assise, où la belle et aventureuse duchesse de Kingston tenait alors une petite cour de talens et d'originalités. Elle y avait attiré les débris de la philosophie encyclopédiste, si près d'être suivie par celle qui mit

les actions à la place des paroles. Femme qui avait besoin d'être forte à tous les degrés, la maîtresse de céans n'avait pas trop de tout ce bruit de voix fatalistes, anti-religieuses, novatrices et dévergondées, pour s'étourdir sur son propre compte. On sait qu'elle avait d'abord épousé le comte de Bristol dont elle s'était promptement dégoûtée, et qu'à l'aide d'un divorce illégal et à peine consenti mutuellement, elle épousa bientôt le riche duc de Kingston, qui mourut peu de temps après en lui léguant une immense fortune. Elle était allée en Russie à la cour de Catherine, qui la traita, à cause de sa beauté, de son esprit et de ses inépuisables richesses, presqu'à l'égal des têtes couronnées; elle donna, en passant par Varsovie, une fête si magnifique au prince de Radzivill, que la rappeler serait véritablement surpasser les contes de fée, et qu'on aurait peine à croire à cette profusion de délices inventées par une imagination capricieuse et exaltée. Qu'il me suffise de dire que, durant quarante-huit heures, Varsovie n'eut pas de nuit, tant il fut répandu dans l'espace de soleils lumineux; des musiques variées et perpétuelles semblaient sortir de tous les coins du sol, de toutes les ondulations du fleuve, tandis que la duchesse et le prince, suivis de trois cents gondoles enflammées, étaient eux-mêmes montés sur un pont flottant dont les voiles d'un tissu broché d'or et dont les cordages d'argent scintillaient comme des étoiles sous les verres étincelans de couleurs et de feux qui les illuminaient de toutes parts. Poursuivant le cours de son étourdissante existence, la duchesse était venue chercher de nouveaux triomphes et de nouvelles magies au milieu des Italiens, lorsqu'elle avait appris tout à coup qu'elle était attaquée dans sa fortune par les héritiers frustrés du duc de Kingston, qui l'accusaient de bigamie et la mandaient devant ses juges, les pairs d'Angleterre. A cette nouvelle la duchesse était accourue à Marseille où demeurait un banquier qu'elle avait fait dépositaire d'une grande partie de ses capitaux. Elle les lui redemande; celui-ci, se fondant sur des avis qu'il a reçus sur la position de la duchesse, refuse; elle insiste, et tirant un pistolet de son sein, elle saisit cet homme aux cheveux, et lui déclare qu'elle va le tuer, s'il ne lui remet fidèlement le dépôt qu'elle lui a confié. Le banquier cède enfin épouvanté de tant

de caractère et d'audace de la part d'une femme de vingt-sept ans à peine. La duchesse, qui craignait plus encore pour sa fortune que pour sa réputation, s'était transportée en toute hâte devant ses juges. Elle voulut elle-même plaider sa cause et finit par ranger tous les auditeurs de son côté; mais les juges, un instant éblouis et déconcertés eux-mêmes par tant de force réunie à tant de beauté, n'avaient pu se dispenser pourtant de la condamner comme bigame aux flétrissures que porte la loi anglaise, en lui laissant toutefois les bénéfices entiers du testament du duc. Victorieuse sur le point auquel elle tenait le plus, elle avait invoqué les priviléges de son rang qui soustrait les pairs et pairesses d'Angleterre aux peines infamantes, et elle était subitement retournée en France, non sans avoir dit à ses domestiques qui lui demandaient, après avoir entendu l'arrêt, de quel nom ils devaient l'appeler désormais : « Appelez-moi duchesse de Kingston, misérables, ou je vous brûle la cervelle à tous ! »

Je fus aussi présenté au pavillon de Châville, chez la comtesse de Tessé. On peut dire que c'était là un des lieux où la noblesse de France travaillait avec le plus de rouerie et d'activité à sa propre ruine. Le pavillon de Châville, qui cependant venait d'être donné, en témoignage d'amitié, par la reine Marie-Antoinette, à l'une de ses premières dames d'honneur, était devenu le centre d'une opposition occulte et mesquine contre la reine elle-même. Nulle part on ne la calomniait avec plus de demi-paroles dangereuses, et nulle part on ne préparait plus de taquineries raffinées contre ses volontés. Cependant la comtesse de Tessé dans l'occasion ne négligeait pas les obsessions et les petites flatteries en face de cette princesse. On la voyait tous les dimanches à la chapelle de Versailles, apportant et servant des friandises à un charmant petit chien blanc que la reine affectionnait. La reine, qui était la bonté même et qui croyait découvrir dans les plus légères intentions une preuve qu'on désirait lui être agréable, accordait toujours de nouvelles faveurs. C'est ainsi que Mme de Tessé avait eu les honneurs du tabouret qu'elle jalousait depuis long-temps. Mais rien n'y faisait : la bonne ame prenait toujours, et toujours s'en allait médire à l'aise au pavillon de Châville pour se dédommager de ses contraintes instantanées au château de Versailles. La comtesse, disait-on, avait été

jolie à ravir jusqu'à l'âge de seize ans; mais la petite vérole avait laissé les plus horribles traces sur cette figure devenue amère et sarcastique à force de regrets et d'impuissance de plaire désormais par la beauté. Elle avait beaucoup d'esprit, elle l'employa à la malice. Chaque jour elle combinait un moyen nouveau de tourmenter quelqu'un, les personnes belles et entourées d'hommages surtout. M. le comte de Saint-Priest ne l'aidait pas trop mal dans ses calculs et médisances. Je me rappelle qu'elle avait fait venir tout exprès d'Auvergne un petit bonhomme appelé de Blangy pour le dresser à ses ruses de guerre clandestine. Les fauteuils et les siéges ne faisaient pas comme aujourd'hui dans les appartemens, tapisserie sur tapisserie, de sorte qu'il y avait toujours, même lorsqu'on était assis, un espace régulier autour duquel on pouvait circuler entre les sièges et les lambris. Cet espace était d'ordinaire l'arène abandonnée aux malices du petit de Blangy, qui venait emprunter à l'oreille le mot de la comtesse. Un soir qu'on était ainsi rangé, la princesse de Lamballe étant présente, Mme de Tessé, qui en voulait beaucoup à celle-ci du pas que la reine avait donné à sa surintendante sur les autres dames de son palais, dit quelques paroles bas à l'oreille de Blangy, et celui-ci s'approchant bientôt de la princesse d'un air tout innocent, les lui répéta comme en confidence et comme si on ne les lui avait pas soufflées. La princesse de Lamballe, rougit, pâlit et s'évanouit à moitié.

— Qu'a donc, qu'a donc cette bonne princesse? demanda aussitôt d'un air inquiet la comtesse de Tessé elle-même se montrant plus empressée que personne à la secourir. Mais qu'a-t-elle donc? voyez comme elle souffre, la pauvre enfant!

— Je ne sais pas, moi, ce qu'elle a, dit alors Blangy, sur un signe d'intelligence de la comtesse; j'ai seulement raconté à madame la princesse sans y penser que le bruit est que le duc de *** (la princesse était soupçonnée d'avoir un secret penchant pour lui) venait d'être tué en duel, et ce n'est certainement pas lui qui...

Blangy s'arrêta.

Alors un malin sourire, qui fit triompher Mme de Tessé, erra sur toutes ces lèvres de femmes, et lorsque la princesse, revenue

de son évanouissement, prit la fuite loin des regards investigateurs qui se dirigeaient sur elle, la comtesse dit avec une feinte naïveté :

— Mon Dieu, voyez un peu comme tout se découvre !

Du reste il n'y avait pas eu plus de mort que de duel.

Ah! que de poignans regrets on se préparait ainsi pour le funèbre jour où la tête de la belle et malheureuse princesse fut portée sanglante au bout d'une pique! Sans doute, ils ne présagaient guère, les opposans du pavillon de Châville, que leurs sarcasmes arrivaient jusqu'aux oreilles du peuple, qui s'en réjouissait; sans doute il ne s'imaginaient pas faire autre chose qu'une guerre de courtisans à laquelle les gens de haute compagnie auraient seuls le droit de se mêler; mais c'est de leur imprévoyance même et de leur aveuglement qu'ils sont coupables. Ils divisaient quand tout devait se resserrer autour du trône; ils avivaient les jalousies quand elles devaient toutes se confondre dans l'idée du salut commun. Les insensés! ils devaient presque tous expier leur faute, de leur propre tête! Ce sont eux qui ont pris un misérable plaisir à alimenter de leurs propos la déplorable affaire connue sous le nom *du collier*. Ce sont eux qui, par leurs paroles à double entente, n'ont pas eu honte de souiller la majesté du trône de soupçons si bas, qu'ils n'auraient pu même en atteindre le premier degré dans une tout autre époque. Pour moi, je n'ose relever davantage leurs sourdes calomnies, de peur de salir rien que par le souvenir du mensonge des noms qui sont pour moi à tout jamais trop augustes et trop saints.

Le hasard me fit rencontrer dans ce voyage mon ex-séminariste républicain Pampelone; il avait eu connaissance de ma dignité de comte du chapitre de Lyon; il m'aborda en continuant son rôle, et me félicitant :

— Je te fais mon compliment, me dit-il, te voilà deux fois comte; ce n'est ma foi pas trop par le temps qui court, pour peu qu'on y tienne; sois-le encore trois ou quatre fois de plus si tu peux, je t'y engage, car le temps presse.

Ce fut lui qui me mena dans une société de ces célèbres illuminés, connus sous le nom de martinistes; j'y vis Saint-Martin leur maître, qui lui-même tenait sa prétendue science occulte du juif portugais

Martinez de Pasquali; j'y vis aussi Cazotte, à la fois homme d'esprit et visionnaire de conscience, à force de sensibilité et d'imagination. Pampelone feignit de vouloir se faire initier pour se moquer d'eux plus à l'aise. Les doctrines de ces illuminés n'étaient autre chose que la ridicule et sacrilége Cabale des Juifs; seulement Saint-Martin, enchérissant sur son maître, y avait mêlé du mysticisme chrétien. Cazotte faisait école à part au milieu des martinistes; il se croyait non-seulement le don des visions présentes, mais encore le don des visions à venir, le don de prophétie et le pouvoir de chasser les démons. J'ai connu depuis son fils, dont le caractère se déploya si noble et si pur auprès de l'échafaud de son père, et j'ai pu me convaincre, par les convictions qu'il lui a léguées, de ce que peut l'imagination même sur des esprits doués d'ailleurs de hautes facultés. M. Cazotte fils, qui, il y a peu d'années encore, était bibliothécaire à Versailles, croyait sincèrement, et en y alliant les sentimens les plus religieux, qu'il tenait de son père la puissance de la vision et de l'exorcisme, et sans cesse on le voyait, en vous abordant et avant de recevoir vos paroles, faire un signe de main pour éloigner de lui l'esprit impur de vos lèvres.

Au moment où je retournai à Lyon, il se manifestait d'un bout à l'autre de la France une manie pour les ballons récemment inventés, telle qu'on n'en a jamais vu depuis. C'était à qui s'élèverait dans l'air; il n'était pas une ville un peu importante qui n'eût son ballon; partout on en trouvait d'accrochés aux arbres, aux toitures des maisons. M. de Lafayette faisait détacher ainsi du sommet d'un grand chêne, aux environs de sa demeure, le prince d'Hénin et sa compagnie qui y étaient demeurés suspendus plus d'une heure entre la vie et la mort; le prince de Beauvau était ressaisi par des pêcheurs au milieu de la Marne, au moment où il allait faire, avec sa frêle nacelle aérienne, un périlleux plongeon. J'arrivai à Lyon lorsque le roi de Suède Gustave-Adolphe, sous l'incognito de comte de La Haga, manquait lui-même de périr dans une de ces excursions en plein vent. Plût au ciel que, vers ce temps, la France se fût enrôlée de la sorte, et sans encombre, vers des régions meilleures!

Gustave-Adolphe accepta une invitation d'abord chez M. l'archevêque, ensuite chez le doyen de messieurs les comtes, et j'eus l'honneur de dîner ces deux fois avec lui et d'apprécier tout ce qu'il y avait de loyauté, de franchise, de noblesse d'ame et de courage dans ce prince, qui venait offrir à la royauté de France une alliance si désintéressée et dont on ne tint pas assez de compte.

Quelque temps après j'eus pareillement l'honneur de m'asseoir à la même table que M. le comte de Provence. Je ne saurais dire que je trouvai en lui cette franchise que j'avais tant aimée dans le roi de Suède. Le comte de Provence était un peu comme Mme de Tessé, et de plus il se donnait des airs d'esprit-fort et de mesquine philosophie. Il ne reprenait la dignité de son rang que dans les circonstances désespérées; alors on aimait à retrouver le fils de France, le descendant de Louis-le-Grand; mais dans les positions qui lui paraissaient ordinaires, il se laissait aller à des paroles que sa manie de joûter au plus fin et au plus spirituel rendait aussi dangereuses que mordantes. L'homme d'esprit oubliait souvent chez lui le frère du roi. C'est à la postérité de dire si Louis XVIII a suffisamment racheté le comte de Provence.

(*La suite à la prochaine livraison.*)

A PROPOS

D'UN POÈTE QUI S'EN VA.

I.

Où vas-tu maintenant, où t'en vas-tu, poète?
Où penses-tu trouver un ciel calme et serein
Pour abriter le soir ton pauvre front chagrin?
A quel désert sans homme, à quel flot sans tempête
Confieras-tu ta pale tête,
O jeune pélerin?

Inquiet et traînant après toi ta blessure,
Dont nul pouvoir humain ne te peut plus guérir,
Pourquoi sous d'autres cieux t'essayer à souffrir,
Quand tu sais que Dieu fit à chaque créature
Sa part d'angoisse et de torture,
Avant que de mourir?

A quoi bon t'exiler pour un lointain voyage,
Poète? Aux bords des mers pourquoi toujours t'asseoir?
Lorsque tu pars ainsi, sait-on si quelque soir

L'ami qui te suivra de l'œil jusqu'au rivage
Ne t'attendra pas sur la plage,
Sans jamais t'y revoir?

Tu n'as pas été fait pour rester sur la terre.
Toute vibrante encor des hymnes du saint lieu,
Ta lèvre a retenu quelque chose de Dieu;
Et quand ta voix prélude à son chant solitaire,
Dieu doit ceindre ton front austère
D'une trace de feu.

Moi, j'ai souvent des jours où la douleur me lasse :
Combien j'ai souhaité de revoir ces jours-là!
Mais jamais jusqu'à moi ton œil n'étincela;
Jamais, en te montrant de loin, lorsque je passe,
Nul n'a pu me dire à voix basse :
« Regarde! le voilà. »

Mystérieux et plein d'une étrange musique,
— Comme le voyageur en entend quelquefois,
Le soir, quand le vent siffle et court dans les grands bois, —
Tu n'es encor pour moi que la harpe éolique
Dont un pâtre mélancolique
Ne connaît que la voix.

Eh! qu'importe, pourvu que le pâtre fidèle
S'enivre à cette voix et l'écoute à genoux?
Je ne sais pas, le jour où tu vins parmi nous,
Quel démon ou quel Dieu t'abrita de son aile;
Mais je sais que ton ame est belle,
Et que tes chants sont doux!

II.

Poète, j'ai vu dans tes pages
Briller de gracieux visages,

Étinceler des yeux d'azur ;
J'ai vu tes magiques pensées
Par des pleurs d'amour arrosées
S'épanouir sur un front pur.
Poète, puisque ta parole
Sèche les larmes et console
Ceux que dieu ne consolait pas ;
Ta puissance doit être étrange,
Mais sans doute ailleurs qu'ici bas.....
Poète, n'es-tu pas un ange?

Non! non! car tu souffres aussi ;
Car ton œil noir est obscurci
Par des flots de larmes humaines ;
Car tes frêles petits pieds blancs
Rougissent de sillons sanglans
Les chemins où tu te promènes.
Non! non! car tu sens chaque jour,
Avec de longs soupirs d'amour,
S'éteindre et s'en aller ton ame.
La main de l'homme a renversé
Tous les rêves qui t'ont bercé.
Tu souffres tant! — N'es-tu pas femme?

Non! non! Poète, car tu vois
La foule, insolente harpie,
Te salir d'infâmes abois.
Non! car la populace impie
Veut que toute grandeur s'expie,
Et que tout juste monte en croix.
Ils ont de couronnes d'épines
Déchiré tes tempes divines,
Et marqué d'un signe fatal
Ton sublime front de prophète.
Oh! puisqu'ils t'ont fait tant de mal,
N'es-tu pas Dieu, pauvre poète?

Non! mais poète seulement,
Poète plein d'enivrement,
Poète qui pleure et qui prie;
Brin d'herbe en ce monde oublié;
Faible roseau toujours plié
Pour l'extase et la rêverie;
Pélerin dont les jours entiers
Se passent dans les verts sentiers
A poursuivre sa longue route,
Jusqu'à ce qu'il soit arrivé
A ce but ardemment rêvé
Qu'il touchera bientôt sans doute!

III.

Et moi qui te voulais empêcher de partir,
Poète harmonieux, né pour être martyr,
Comme tout ce qui naît poète dans ce monde!
Et moi qui te disais que la mer est profonde,
Les rivages peu sûrs, et les chemins semés
De bandits, ne croyant à rien et bien armés!
Comme s'il n'était pas mille fois préférable
De s'engloutir vivant sous une mer de sable,
Plutôt que de se voir disséquer lâchement
Par ce peuple de sots, qui se parjure et ment
Pour quelques pièces d'or, et n'a d'autre science
Que de changer d'habit moins que de conscience,
Illustre et noble amas de tous ces beaux esprits
Qui sont, pour le moment, tes grands hommes, Paris!
Tu le vois bien, poète, il faut que tu t'en ailles;
Car si tu ne veux pas te descendre à leurs tailles;
Il te lapideront. — Oh! va-t'en! oh! va-t'en!
L'oiseau chante, la fleur s'entr'ouvre, Dieu t'attend
Pour te montrer du doigt, loin des foules stupides,
La route qui conduit aux saintes Thébaïdes.

Venez donc, Valentine, et Ralph, et vous, André,
Faible enfant; Stenio, mon poète sacré;
Geneviève, la fleur que l'amour fane et penche;
Jacques; Indiana, cette belle ame blanche;
Et Trenmor, que le bagne un matin vomissait,
Épuré comme l'or qu'on arrache au creuset;
Levez-vous! Il s'en va mon poète et le vôtre,
Emplissant jusqu'au bout sa mission d'apôtre;
Rêveur mélodieux, qui suspend aux buissons
Ses larmes, son espoir, sa vie et ses chansons;
Il s'en va, tour à tour, artiste, anachorète,
Philosophe, amoureux... — jusqu'à ce qu'il s'arrête,
Triste et las, et vous dise, un matin : Retournons,
O mes enfans chéris, au ciel d'où nous venons!

Puisque tu pars, adieu! Moi, pauvre ame inconnue
Dont nul ne saluera le nom, je te salue,
Poète bien-aimé! — Lorsque, sur le penchant
De quelque mont lointain, tu rediras ton chant;
Lorsque, dans le repos de tes chastes retraites,
Tu fumeras le soir les blondes cigarettes;
J'écouterai, pensif, pour savoir si le vent
Ne m'apportera pas, un jour, en arrivant,
Un de ces cris d'amour, un de ces pleurs de femme
Que tu laisses parfois échapper de ton ame.
Et si, de jour en jour, la brise jusqu'à moi
Vient des bords éloignés sans me parler de toi;
Ou si la foule, avec ses cris de laquais ivres,
M'intercepte tes chants... — Je relirai tes livres!

Septembre 1835.

Amédée Gratiot.

COLONIES FRANÇAISES.

DE L'ESCLAVAGE ET DE L'ÉMANCIPATION.

PREMIER ARTICLE.

I.

Les colonies françaises des Antilles et de la mer des Indes sont arrivées au moment d'une grande révolution intérieure, c'est-à-dire à l'émancipation complète et systématique des noirs, et par conséquent, sous peine de mort, à l'essai du travail libre. Nous disons que ce moment est arrivé, et il y a à cela trois raisons; la première, c'est que l'esprit public s'est déclaré en France, et d'une manière irrésistible, contre l'esclavage; la seconde, c'est que la fermentation sourde des nègres libres et la lutte flagrante des hommes de couleur fait des colonies une mine toujours près de sauter; la troisième, c'est que les colons sont parfaitement pénétrés de ce que leur situation a d'intolérable; et, émancipation pour émancipation, ils en demandent tout les premiers une pai-

sible, régulière et légale, plutôt que d'en attendre une tumultueuse, révolutionnaire et sanglante. Voilà donc qui est une chose claire; les colonies sont à la veille d'une entière et radicale réorganisation; les hommes de couleur la demandent, les colons l'accordent, la métropole la réglera. Le principe a triomphé; ce n'est plus qu'une affaire de temps.

Ainsi, les colonies françaises vont subir une révolution, et c'est la France qui en arrêtera les bases. Quand nous disons la France, cela signifie la chambre des députés. Tout d'abord, une pareille mission de la chambre a quelque chose qui frappe, premièrement parce qu'elle assume toutes les suites de la révolution d'un pays, secondement parce qu'elle n'a point sur les matières à régler cette expérience pratique qui éteint le feu des théories trop ardentes, et qui fait taire l'imagination pour laisser parler la réalité. Lorsque des députés de la diète polonaise allèrent trouver Jean-Jacques pour lui demander une constitution, le grand homme leur répondit qu'il ne pouvait rien entreprendre sans avoir une connaissance parfaite de leur pays, de ses lois, de ses traditions, de ses mœurs, de ses usages, de ses préjugés; plusieurs années se passèrent avant qu'il pût réunir ces matériaux, et la mort le surprit comme il venait de finir non pas une constitution, mais quelques réflexions préliminaires. Rousseau demandait des années pour bien connaître un petit royaume d'Europe; combien de séances demandera la chambre pour connaître quatre ou cinq petits royaumes du golfe du Mexique ou de la mer des Indes? En pareil cas, la Convention n'était jamais embarrassée; elle décrétait les lois de Minos.

Ce n'est pas certes qu'il entre le moins du monde dans notre pensée d'attribuer à notre chambre des députés l'érudition boiteuse des comités législatifs de la Convention, encore moins sa fièvre démagogique et sa pente révolutionnaire; néanmoins, indépendamment de l'ignorance bien pardonnable où elle est des choses coloniales, il y a d'enraciné dans son sein des préjugés de libéralisme que nous ne voulons pas condamner absolument, mais qui ont le grand tort d'être des préjugés, c'est-à-dire des partis pris sans réflexion, chose qui ne va guère à ceux qui délibèrent.

Pour parler d'abord de l'ignorance des choses d'outre-mer, elle passe tout ce qu'on peut dire. La plupart de ces bons et loyaux pères de famille du centre et les autres ne connaissent des colonies que *Robinson Crusoë*, et Vendredi leur résume fidèlement toute la situation de la race nègre. Les plus lettrés y ont ajouté *Paul et Virginie*. Pour ces braves législateurs, un planteur est un homme extraordinaire, qui se résume principalement en trois choses, un fouet, des breloques d'or et un parasol; le fouet signifiant sa cruauté, les breloques sa toute-puissance, le parasol la rigueur de son climat. Ce que nous disons là des dignes propriétaires et maîtres de forges des centres, nous en faisons grace aux plus brillans parleurs, parce que nous le voulons bien; car le fait est qu'à de très rares exceptions près, les députés se recommandent par d'autres titres que par leurs notions transatlantiques. A ceux qui seraient tentés de crier à l'exagération, nous leur rappellerons ceci, un fait curieux. Dans le cours de la discussion sur le budget de la marine et des colonies, il y a quatre ans, un député, entendant parler d'un *libre de savane*, eut l'idée de demander ce que c'était. Le président regarda l'assemblée, l'assemblée regarda le président, le député regarda tout le monde, et personne ne dit mot. Dans cette conjoncture, M. Sébastiani se risqua. Il répondit, à peu près en ce style, qu'un *libre de savane*, c'était un nègre infortuné que la barbarie des colons parquait sur une vaste pelouse, exposé au soleil dévorant des tropiques, sans eau, sans ombrage, et recevant chaque jour quelques chétifs alimens, pour l'empêcher de mourir dans cette prison nouvelle. La chambre trouva cette explication parfaite, et se récria vivement contre la cruauté des colons. En ce moment, l'abolition de l'esclavage eût été votée du bonnet. Or, voici ce qu'il manquait à l'explication, peu de chose, en vérité. Il y manquait de dire que les réglemens coloniaux accordent aux maîtres la facilité d'affranchir les esclaves selon leur gré, à la condition néanmoins d'en obtenir l'autorisation de la part du gouvernement. Comme cette autorisation ne se refuse jamais, en général les maîtres qui veulent affranchir affranchissent, en attendant l'autorisation, qui arrive après quelques délais. Eh bien! le nègre qui jouit de cette liberté condition-

nelle et provisoire s'appelle, dans la langue des colonies, *un libre de savane*. C'eût été un peu moins poétique que l'explication de M. Sébastiani, et une pareille réponse n'eût peut-être pas fait son auteur ministre des colonies; mais c'eût été beaucoup plus vrai; et quand on fait des lois sur un pays, l'exactitude des renseignemens ne gâte rien.

Les préjugés libéraux de la chambre ne sont, vis-à-vis des colonies, ni moins grands, ni moins funestes. La préoccupation la plus difficile à vaincre, pour elle, c'est d'oublier qu'elle est de France, et que les colonies sont d'Afrique et d'Amérique. Voyez ce qu'on a fait d'Alger. On n'a pas eu de cesse qu'on n'y ait envoyé toute une pacotille d'administrateurs, de juges et de bureaux; il n'y manque que des sous-préfets et des gardes champêtres. Quand les Romains eurent conquis la Gaule, ils firent ce que nous faisons; Auguste et Tibère y envoyèrent de grandes charretées de magistrats italiens, et l'Eduen de Bibracte, l'Arverne de Gergovie, l'Armorique de Rothomagus furent soumis à la forme municipale et judiciaire de la métropole. Sans nous faire du tort, le cadre de l'administration des Romains était, sous les premiers empereurs, aussi solide que le nôtre; les légions qui le défendaient étaient aussi braves que nos légions d'Afrique; cependant il fallut se battre jusqu'à Vespasien pour l'établir, et encore ne résista-t-il pas cent ans; la Gaule, qu'on avait emboîtée dans l'Italie, se dégagea, et reprit sa vie propre et locale.

Les députés se souviennent donc un peu trop de leur pays pour régler les autres pays. Sans vouloir leur rien dire qui porte atteinte à notre respect pour eux, nous sommes persuadé que l'univers ne perdrait pas tant qu'ils croient, de n'être pas fait à leur image. Montesquieu a dit avec beaucoup d'esprit que si les triangles faisaient un dieu, ils lui donneraient trois côtés; eh bien! les députés sont, vis-à-vis des colonies, une assemblée de triangles qui délibèrent sur un pays de trapèzes; ils lui donneront leurs trois côtés. Nous parlons ici des députés raisonnables, sages, ouverts à toute bonne idée, à tout louable sentiment, et qui se trompent par distraction et sans qu'ils le veuillent; ce serait bien pis si nous parlions de ces cinq ou six libéraux de la restauration, qui, chaque

jour, à tout propos, laissent tomber de leurs paroles devant la chambre, la liberté, la philantropie, l'humanité, comme Caton l'ancien laissait tomber de sa robe les figues vertes de Carthage, et demandent l'émancipation, toute l'émancipation, rien que l'émancipation. Ceux-ci sont de vrais fléaux, d'abord pour la chambre, qui entend leurs paroles, ensuite pour les colonies, qui en reçoivent le contre-coup. Il y a là-bas, sur le rivage, des milliers de faces cuivrées tournées vers la France, des nègres le cou tendu, l'oreille au guet, écoutant les discours de la chambre, et pour lesquels les fautes de français de M. Isambert sont des cruscantismes les plus suaves; quand la chambre dit liberté, le nègre traduit sommeil, quand la chambre dit égalité, le nègre traduit vol, quand la chambre dit dignité humaine, le nègre traduit vengeance et assassinat. Messieurs les députés, qui avez des entrailles pour les nègres, ayez en donc aussi pour les blancs; tout le monde ne peut pas être africain. Soyez plus prudens que vous ne l'êtes; quand vous avez parlé pendant une heure, vous croyez n'avoir fait qu'un mauvais discours, et encore ne le croyez-vous pas, tant vous êtes naïfs; eh bien! vous avez quelquefois incendié dix habitations et ruiné vingt familles.

Il vous arrive souvent, messieurs, de citer dans vos discussions les Etats-Unis, comme un pays de lumières et de sagesse. M. Royer-Collard, qui est un homme si grave, les a cités, il n'y a pas quinze jours. Eh bien! faites un peu de ce qu'on fait aux Etats-Unis; ne faites pas tout, ce serait trop. Il y a six semaines que deux membres d'une société d'émancipation de Philadelphie allèrent à Livingston, dans les Etats du sud, pour y faire des prosélytes. S'étant mis à prêcher sept nègres qu'ils rencontrèrent, les notables habitans, d'honnêtes gens, des députés, comme vous, firent saisir et pendre sur l'heure les sept nègres et les deux membres de la société d'émancipation. N'allez pas si loin, messieurs, ne faites pendre personne; mais regardez à deux fois dans ce que vous ferez pour nos colonies. Puisque les notables planteurs et commerçans des Etats-Unis pendent sans procès et sans miséricorde ceux qui parlent d'émanciper les noirs, c'est qu'il doit y avoir en effet des raisons, non pas peut-être pour pendre, mais du moins pour ne

pas parler d'émancipation avec la légèreté qu'on y met parmi nous.

Les colonies, dont le sort dépend de la France, se trouvent ainsi dans la plus périlleuse des situations. Elles sont pressées de deux côtés par deux sortes d'ennemis qui se sont rencontrés, on ne sait trop comment, dans la même haine, les nègres et les avocats. Les nègres brûlent et empoisonnent, les avocats déclament et écrivassent, ce qui revient à peu près au même, leurs paroles allant par-delà les mers aviver l'incendie et verser le poison. Les hommes sages et raisonnables, qui pourraient guérir ce mal, ne le font pas; leur bonne volonté restant oisive faute de pâture, et leur intelligence fourvoyée, faute de documens. C'est pour eux, c'est pour les prémunir contre les préjugés trop puissans d'un libéralisme étroit, c'est pour les aider à remplir leur tâche de législateurs à bon escient, que nous allons essayer d'expliquer à la France les affaires des colonies françaises, regrettant qu'une si belle et si intéressante cause n'ait pas un plus digne patron.

Il faudrait être bien aveugle, ou bien ami de la singularité et du paradoxe, pour demander le maintien indéfini de l'esclavage. Personne ne peut avoir cette idée aujourd'hui, nous moins que les autres, parce que, né et élevé en France, et ami de la liberté et de la dignité humaines autant que qui que ce puisse être, nous ne connaissons l'esclavage que par spéculation et par ouï dire; nous l'avons étudié aux colonies françaises, comme on peut l'étudier dans l'histoire romaine. Ce n'est donc pas pour défendre l'esclavage que nous prenons la plume, mais pour l'expliquer à ceux qui s'en sont fait une fausse opinion. Or, malheureusement le nombre de ces hommes est grand. D'ailleurs la question de l'émancipation des esclaves pouvant à tout instant être portée aux chambres, il nous paraît opportun de faire connaître les faits à l'avance, de toucher à la difficulté par des côtés qui ne s'abordent guères dans des assemblées aussi pratiques que celle du Palais-Bourbon, c'est-à-dire par le côté historique et philosophique, et de faire mieux apprécier, par le tableau de l'esclavage dans le monde ancien, la question de l'esclavage dans le monde moderne.

II.

Autre chose est l'esclavage dans le monde ancien, autre chose l'esclavage dans le monde moderne; ce qui serait un crime aujourd'hui, à cause de notre civilisation, peut avoir été une chose fort simple il y a mille ans. Aujourd'hui, en France, avec nos idées, un homme qui en achète ou qui en vend un autre, nous semble quelque chose de monstrueux. Cependant toute l'Europe n'est pas encore arrivée à ces croyances, à ces habitudes, à ces idées. Quelquefois, nous lisons dans les journaux d'Irlande qu'un homme a conduit sa femme au marché avec un licou, et qu'il l'a vendue quelques schellings, ou troquée contre une chèvre. Les Russes, les Autrichiens, les Prussiens, les Turcs ont des esclaves; nos ambassadeurs en reçoivent en présens, ou peuvent en recevoir. Bien plus, tous les peuples anciens, dont nous apprenons l'histoire dans les colléges, avaient des esclaves; les Hébreux, les Perses, les Égyptiens, les Grecs, les Romains, les Gaulois; bien plus encore, des hommes dont nous admirons les livres ont été esclaves, ou fils d'esclaves, Ésope, Térence, Phèdre, Horace, et ils ne s'en plaignaient pas. Comment concevoir alors la répugnance que nous avons aujourd'hui pour l'esclavage des nègres? Est-ce qu'un mulâtre est un plus grand personnage que Phèdre ou que Térence? Non. Est-ce que nous sommes beaucoup plus éclairés que la Judée du temps de Salomon, que la Grèce du temps de Socrate, que l'Italie du temps d'Horace? Cela peut bien être; mais en vérité cela nous semble si étrange à dire, que nous ne l'osons pas. Nous croyons donc qu'il y a dans notre opinion sur l'esclavage beaucoup de vérité et de raison, sans contredit; mais il y a aussi un peu de nos habitudes morales et de nos croyances politiques, ainsi que nous disions.

Il n'y a pas un seul peuple ancien, un seul, chez lequel on ne rencontre l'esclavage, et nos colonies se trouvent dans le cas où se sont trouvés tous les pays, les plus grands, les plus éclairés, les plus célèbres, comme était encore la France au XIIIe siècle, comme est la Russie, comme est tout l'Orient.

Si haut qu'on remonte dans l'histoire, on voit toujours l'esclavage déjà établi. Il l'est dans l'Iliade, il l'est dans la Genèse; il y a trois mille ans de cela. Il y est comme une chose déjà vieille, comme une chose naturelle, simple, dont personne ne se plaint, ni ne se vante; l'esclave n'en est pas plus humble, le maître n'en est pas plus fier.

A l'étudier dans son histoire primitive, on voit clairement que l'esclavage n'est pas une institution humaine, mais un fait providentiel; on ne l'a pas établi, mais accepté. Si les hommes avaient établi l'esclavage, comme il a été universel, il aurait fallu l'établir partout; il aurait fallu qu'à un jour donné, une portion du genre humain liât et garottât l'autre, hypothèse qui est contre les faits, car, en tout pays, les esclaves sont plus nombreux que les maîtres. Bien plus, comme une pareille iniquité eût constitué dans l'histoire des esclaves une époque terrible, solennelle et mémorable, le souvenir s'en serait conservé quelque peu et quelque part. La captivité des Hébreux en Égypte, qui n'était qu'une pure domination politique, sans aucune espèce d'esclavage corporel, ne s'oubliera jamais. Or, il n'y a dans les livres d'aucun peuple, ni dans ses traditions, ni dans ses légendes, rien qui rappelle un assujétissement universel et violent des esclaves. L'esclavage apparaît au contraire comme un fait antérieur aux lois, aux gouvernemens, aux théories; un fait primordial, naturel, spontané, inhérent à la condition humaine, et dont il est très facile d'expliquer la formation; une manière d'être normale et logique à de certaines époques historiques; enfin une phase comme une autre de ce qu'on nomme la civilisation.

Dans l'histoire, l'esclavage se présente donc beaucoup plus comme une fatalité que comme un crime.

Il nous semble qu'on n'y regarde peut-être pas d'assez près aujourd'hui, quand on se répand en anathèmes philosophiques contre l'esclavage en général, en disant qu'il viole la dignité humaine et la loi naturelle. Cette opinion-là, que nous ne contestons pas en elle-même, est un fruit des idées chrétiennes éclos peu à peu vers le XIVe siècle; du reste l'opinion contraire avait régné plus de deux mille ans, depuis Moïse et Homère jusqu'à

saint Louis. Il n'y a pas dans tous les écrits des philosophes de l'antiquité, sans distinction de secte, une seule page, une seule ligne, un seul mot qui fasse penser qu'ils regardaient l'esclavage comme une chose contre nature; et pourtant cette période de deux mille années a été remplie par les peuples les plus éclairés et par les intelligences les plus hautes. Il n'y aura jamais de plus grands moralistes que Moïse, Socrate et Jésus-Christ; et cependant si nos philantropes d'aujourd'hui avaient absolument raison, pour les temps anciens, comme pour les temps modernes, il s'ensuivrait qu'il aurait été commis, pendant vingt siècles, par tout l'univers, ouvertement, au grand jour, un crime odieux, le plus grand des crimes, la violation de la loi de nature, sous les yeux de ce que la pensée a de plus sublime, le savoir de plus profond, la vertu de plus saint, l'imagination de plus éblouissant, sous les yeux de Moïse, d'Homère, de Platon, de Virgile, de saint Paul, de saint Augustin, sous les yeux de tous les poètes, de tous les orateurs, de tous les historiens, de tous les philosophes; et pas un d'entre eux n'aurait flétri ce crime, ne l'aurait signalé, ne l'aurait vu; et ce serait nous autres, peuples modernes, qui aurions découvert la justice, l'humanité, la raison, le bon sens, il y a de cela un peu moins de cinq siècles, vers l'avènement au trône de la branche de Valois!

Non-seulement les philosophes de l'antiquité n'attaquent pas l'esclavage comme une chose injuste, mais encore ils le défendent et ils l'organisent comme une chose légitime. Moïse est tout plein de considérations calmes, simples, sereines sur l'état des esclaves; Aristote établit comme un principe qu'il y a deux sortes de nature humaine, celle des esclaves et celle des maîtres; Platon cite des vers d'Homère, où il est dit que Jupiter n'a pas donné aux esclaves une ame toute entière; Plutarque nous représente Caton l'ancien exigeant de ses intendans que ses esclaves et ses chevaux fussent traités avec le même soin; saint Paul écrit aux esclaves d'Ephèse qu'ils doivent se tenir devant leurs maîtres avec crainte et tremblement; les monastères du moyen-âge reçoivent en donation ou achètent sur les marchés publics des milliers d'esclaves pour cultiver leurs terres; enfin il y a, dans

les temps anciens, de la part des hommes dont nous ne pouvons suspecter ni la moralité, ni les lumières, un accord constant, unanime, non interrompu pendant plus de vingt-cinq siècles, pour regarder l'esclavage comme un fait naturel, logique, normal; preuve incontestable qu'il ne violait à leurs yeux aucune loi première et essentielle de la nature humaine, parce que si cela était, cette nature offensée et violée pendant tant d'années se serait plainte et aurait poussé quelque cri.

Chose singulière et qui achève notre démonstration, c'est que durant toute l'antiquité et durant plus de la moitié des temps modernes, les esclaves eux-mêmes n'ont jamais réclamé contre le principe de l'esclavage. On cite dans l'histoire trois ou quatre exemples de révoltes armées de la part des esclaves; mais toutes ont eu pour cause non pas une résistance au dogme de la servitude, mais le redressement de quelque tort accidentel, ou l'inobservance de quelque réglement établi. La plus célèbre est celle qui eut pour chef Spartacus, un berger de la Thrace, qui avait été enlevé et vendu. On a même tort d'appeler cela la révolte des esclaves; il faudrait dire la révolte des gladiateurs, ce qui est bien différent. Plutarque, qui la rapporte fort au long dans la vie de Crassus, nous en apprend le motif, qui est de ceux que nous avons signalés. Un entrepreneur de jeux publics de Capoue, nommé Lentulus Batiatus, avait acheté plusieurs centaines de Gaulois et de Thraces qu'il tenait enfermés, et qu'il contraignait par force à se battre entre eux, à outrance. Ces esclaves ne se plaignaient pas d'être esclaves, mais ils se plaignaient d'abord d'être tenus enfermés, ensuite d'être obligés de s'égorger les uns les autres. Là-dessus, ils forment le dessein non pas de se révolter, mais de s'enfuir. Deux cents entrent dans les rôtisseries de l'établissement, s'emparent des broches, des couperets, et ils se sauvent. Voilà tout le commencement de cette guerre de gladiateurs, dont les mauvais orateurs, les mauvais peintres, les mauvais sculpteurs des temps modernes se sont emparés, et qu'ils ont considérée à tort comme le réveil de la liberté humaine parmi les anciens. Le principe de l'esclavage était autrement enraciné, autrement respecté, autrement solide; la preuve, c'est qu'il a duré

à peu près deux mille cinq cents ans en Europe, et qu'il dure encore en Asie. Il y a du reste dans l'histoire romaine un exemple si frappant de la sainteté dont était l'esclavage pour les esclaves eux-mêmes, que nous ne pouvons pas ne pas le citer dans la matière que nous traitons. Durant la seconde guerre punique, Annibal fit un assez grand nombre de prisonniers et les vendit, comme c'était l'usage. Douze cents environ furent achetés par des Grecs et emmenés dans le Péloponèse. C'étaient des soldats romains, et par conséquent des citoyens, des hommes libres, ayant des droits civils et politiques, plus ou moins riches, plus ou moins instruits. On les distribua par les champs, et ils se mirent à cultiver la terre, comme leurs propres esclaves d'autrefois la cultivaient, avec autant d'ardeur et non moins de résignation. Ils étaient encore en cet état, lorsque le sénat envoya une armée en Grèce, pour défendre la ligue achéenne contre Philippe de Macédoine. L'armée romaine demeura victorieuse sur tous les points; Titus Quintius Flaminius, traversant la Grèce en maître, rencontra ces douze cents esclaves romains qui travaillaient. Ce fut une entrevue fort touchante; les frères, les pères, les fils, les parens, les amis se reconnurent et s'embrassèrent en pleurant; mais ce fut tout: l'armée du consul se remit en marche, sans que les soldats dissent aux esclaves, venez avec nous, et sans que les esclaves dissent aux soldats, emmenez-nous. On s'étreignit, on se dit adieu et l'on se quitta. Seulement, comme cette aventure fit du bruit, les villes achéennes se cotisèrent pour faire une somme commune; on racheta ces douze cents esclaves cinquante écus romains par tête, et on en fit présent au consul, qui les affranchit. Ils rentrèrent à Rome à la suite de l'armée, non pas comme soldats, mais comme affranchis, la tête rasée, et avec le petit chapeau; et ils ne redevinrent pas citoyens comme avant la guerre, mais ils restèrent patronés.

Ainsi, soit qu'on regarde les maximes des moralistes les plus élevés de l'antiquité, et même les écrits des pères les plus renommés de l'église, soit qu'on regarde la conduite des esclaves, à partir des temps historiques les plus reculés jusqu'au XIVe siècle, on trouve que l'esclavage est considéré, par les uns et par les autres, unanimement, universellement, sans hésitation, sans par-

tage, comme un état social naturel, normal, légitime. Les moralistes n'y trouvent rien à redire, les esclaves non plus; les premiers le maintiennent sans remords, les seconds le subissent sans regrets; tous y voient, non pas une institution humaine, mais une forme providentielle et éternelle des sociétés, un fait dont personne n'a vu le commencement, et dont personne ne prévoit ni ne souhaite la fin.

C'était pour nous, et pour le sujet que nous traitons, un point fort important à établir, que la légitimité historique et morale de l'esclavage dans l'antiquité, c'est-à-dire parmi des peuples très éclairés et sous les yeux de moralistes très sages, ce qui prouve que dans des lieux donnés, en des temps donnés, l'esclavage peut être un état social provisoire et supportable; car, s'il était ce que le font les philantropes, à savoir, une violation des lois naturelles, un outrage à la justice et à la morale éternelles, nous n'aurions rien à dire en faveur des colonies françaises, et nous n'en dirions rien. L'esclavage étant un crime, les colons seraient des criminels; et dès-lors il n'y aurait aucune sorte de droit à invoquer en leur faveur, parce que le crime n'engendre pas de droit. Nous nous étonnons que les hommes intelligens de la chambre, qui ont traité ces questions à la session dernière, n'aient pas été frappés de la contradiction où ils se jetaient.

Loin de là, ils se sont mis à ressasser la thèse ressassée, à combattre l'esclavage, sans faire aucune distinction, d'une manière absolue; sans se demander si les nègres ont de la liberté la même idée que nous, et s'il ne pourrait pas se faire qu'ils ressemblassent un peu aux esclaves de l'ancien monde, lesquels ne se trouvaient pas très malheureux de leur position; et puis, renonçant tout à coup et sans motif aux belles raisons qu'ils avaient trouvées contre l'esclavage, ils ont émoussé l'aiguillon de leur logique, adouci les angles poignans de leurs phrases, pour n'en pas blesser les colons, vers lesquels la réflexion et l'instinct les portaient malgré eux-mêmes, parce qu'ils les savaient hommes sages et éclairés. De cette manière de traiter la question naissait un double inconvénient, qu'ils n'avaient pas aperçu; ils disaient contre les colonies force rigueurs, dont ils rabattaient considérablement au

fond de l'ame, et ils ajoutaient pour elles force excuses, que leurs adversaires n'acceptaient pas. Voulant paraître à la fois philantropes et raisonnables, servir les préjugés et le bons sens, ils manquaient à la fois à ces deux causes, qu'ils avaient imprudemment mariées; ne servant d'une manière efficace ni les blancs ni les noirs; peu prisés des colons et reniés des encyclopédistes.

C'est qu'il est difficile, en effet, et même impossible, de défendre logiquement les colonies, en condamnant d'abord et absolument l'esclavage. On a beau dire que ce ne sont pas les colons d'aujourd'hui qui ont fondé la servitude des noirs, qu'ils n'ont fait en cela que subir les choses établies, et qu'elles l'ont été sous la garantie du gouvernement; toutes ces raisons, belles et justes d'ailleurs, n'empêchent pas l'esclavage d'être un crime, si l'on a commencé par établir qu'il est un crime. Tout ce qu'on y gagne, c'est de charger également les colons et le gouvernement de la même iniquité, et de trouver deux coupables au lieu d'un. Ainsi, il n'y a pas de milieu, ou l'esclavage n'est pas en lui-même et toujours, et dans tous les cas, une monstruosité morale, ou les colons actuels en sont au moins indirectement responsables. C'est une fatalité, si vous voulez; mais le crime des pères ne peut pas servir à la justification des fils. En posant les choses de cette façon, les noirs apparaissent comme des victimes d'un attentat auquel le gouvernement et les particuliers ont participé également, les colons, comme des continuateurs intéressés d'une usurpation immorale, invoquant de certains droits, et les invoquant à tort, parce que l'usurpation n'en saurait donner. Enfin les colonies, ainsi défendues, se présentent environnées de toutes sortes de défaveurs, plus criminelles qu'intéressantes, et ayant plutôt besoin de grace que de justice.

Mais heureusement qu'il n'en est pas ainsi. L'esclavage, quand on le considère dans de certains pays, et parmi de certains hommes, n'a pas cette immoralité qui révolte avec raison les nations qui marchent à la tête de l'Europe. Nous ne nous sommes jamais sentis indignés ni contre les Hébreux, ni contre les Grecs, ni contre les Romains, ni contre les Gaulois, ni contre aucun grand peuple de l'antiquité, parce que l'esclavage était un des élémens

de leur constitution sociale. Nos pères avaient encore des esclaves, il n'y a pas trois siècles, et nous ne rougissons pas de nos pères. Les Prussiens, les Autrichiens et les Russes en ont encore, et nous sommes les alliés politiques des Russes, des Prussiens et des Autrichiens. Quand M. de Lamartine, qui est un talent si élevé et si noble, s'est mis, sans y songer, au service de l'Encyclopédie, il oubliait qu'il ne faisait que d'arriver du fond de l'Orient, où il a été servi par des esclaves; que les cheyks arabes, dont il vante si poétiquement l'hospitalité, vivent entourés de leurs esclaves; que le roi Salomon, dont il est allé chanter la splendeur au pied des cèdres du Liban, avait dans son harem cinq cents esclaves; et cette sujétion d'une moitié des hommes à l'autre moitié n'a répandu, sur les beaux pays qu'il a parcourus, aucune teinte de désolation ou de crime. Le discours qu'il a prononcé à la chambre, à l'occasion du budget des colonies, doit donc lui être échappé malgré lui et sans qu'il y songeât sérieusement. Aussi n'est-il pas digne de la sagesse ordinaire de sa pensée. Mieux inspiré, inspiré de ses réflexions habituelles, il aurait laissé à M. Isambert cet axiome philantropique, qu'un homme ne se vend pas. Qu'est-ce à dire, en effet, qu'un homme ne se vend pas? Est-ce qu'il ne se vend pas actuellement? Mais il se vend dans les deux tiers de la terre habitée. Qu'il ne peut pas se vendre légalement? Mais les lois de vingt peuples autorisent à le vendre. Qu'il ne peut pas se vendre moralement? Mais toutes les morales, et les morales les plus pures, permettent qu'on le vende: la morale de l'Ancien-Testament le permet; la morale du Phédon le permet; la morale de l'Évangile le permet; Moïse avait des esclaves, Socrate en avait, saint Augustin en avait. Au nom de quelle morale est-il donc vrai qu'un homme ne se vende pas, puisque les trois plus grands moralistes de l'univers entier, Moïse, Socrate et Jésus-Christ, n'en condamnent pas la vente?

Ainsi, dès qu'on met de côté les mots emphatiques des philantropes du XVIIIe siècle, dès qu'on regarde sévèrement et sincèrement au fond des choses, on reconnaît que les Antilles sont dans le cas des Hébreux, des Grecs et des Romains; que s'il n'y avait pas crime d'un côté, il n'est pas raisonnable de dire qu'il y en a

de l'autre; que si les nègres n'ont pas un sentiment de la liberté et de la propriété plus grand que les esclaves du monde ancien, ils ne doivent pas sentir une bien vive douleur d'en être privés; que cependant la liberté étant préférable à l'esclavage, il y a lieu à faire passer les nègres d'un état supportable à un état meilleur. Ainsi, dès qu'il ne s'agit plus de venger les esclaves, mais de leur faire faire un progrès dans la civilisation, nous pouvons tous nous réunir, nous consulter mutuellement, nous découvrir l'un à l'autre les moyens les meilleurs que nous avons imaginés pour ce but; dès qu'il ne s'agit plus de punir les colons, mais de transformer leurs intérêts en les respectant, nous pouvons écouter leurs vœux, examiner leurs propositions, consulter leur expérience. Enfin, dès qu'il ne s'agit plus d'effacer une grande iniquité, les passions se calment, les noirs n'ont plus de tyrans, les blancs n'ont plus de victimes; les premiers perdent leur haine, les seconds perdent leur crainte, et chacun garde son droit.

Voilà, selon nous, comment doit être présentée la question des colonies. Il en faut parler comme nous parlerions d'un peuple ancien, parce qu'elles sont encore dans la période préparatoire de civilisation où étaient toutes les nations occidentales à la venue du christianisme. C'est un chapitre d'histoire et de législation comparées. Il s'agit de faire franchir aux nègres le pas qu'ont franchi les esclaves de l'ancien monde; et avant de décider quelle est la meilleure et la plus sûre voie pour opérer ce progrès, il faut étudier gravement, convenablement, la situation individuelle et réciproque des esclaves et des maîtres aux colonies françaises.

III.

La première singularité qui frappe les yeux, quand on les porte sur les colonies, ce sont les hommes qui les habitent; des hommes blancs, des hommes noirs, des hommes rouges. Primitivement, il n'y avait que deux races : la blanche, venue d'Europe, et qui était celle des maîtres; la noire, amenée d'Afrique, et qui était celle des esclaves. Puis, par cet effet de toute puissance absolue qui pousse à user et à abuser, les hommes blancs ayant fait servir

les femmes noires à leurs caprices de seigneurs, il en naquit la race rouge, celle des mulâtres, qui restèrent d'abord esclaves, selon l'axiôme du droit, *partus sequitur ventrem.* Par la suite, les choses changèrent. Des mulâtres qui avaient été affranchis acquirent quelque bien et achetèrent à leur tour des nègres, comme les blancs, de sorte qu'aujourd'hui les maîtres sont indifféremment blancs, rouges, ou même noirs; mais il n'y avait au point de départ, comme nous avons dit, que deux classes: les blancs, qui commandaient, les noirs, qui obéissaient.

Il a été fait force systèmes pour ou contre les nègres, ayant pour but d'établir ou de nier les facultés de leur esprit. Il y a un fait avec lequel tous les systèmes étaient inutiles, c'est que les nègres sont en Afrique depuis que les blancs sont en Europe, et que, durant trois mille ans de loisir qu'ils ont eus, comme nous, ils n'ont su rien créer, ni arts, ni lettres, ni sciences, ni industrie. Ils n'ont pas tracé une route, ils n'ont pas bâti une maison, ils n'ont pas formé un peuple. Voilà un fait. Qu'on l'explique comme on voudra; mais il s'accommode mal avec de la réflexion, de l'intelligence, de l'esprit de suite, même à un médiocre degré. Quand ils arrivent aux colonies, les nègres sont d'une stupidité bestiale; comme ils y trouvent une nourriture nouvelle, il faut leur montrer à manger. On a tort de s'imaginer en Europe que les colons abrutissent les esclaves; ils n'ont pas cette peine. Les pasteurs des diverses paroisses les instruisent patiemment des idées les plus simples et les plus accessibles de la religion chrétienne; mais ces successeurs des apôtres ont là une tâche plus rude que leurs augustes maîtres. Les apôtres avaient des langues de feu pour parler aux peuples intelligens de la Grèce et de l'Asie-Mineure; les prêtres des colonies sont forcés d'employer un affreux langage, fait avec des mots moitié caraïbes, moitié français, cousus entre eux à l'aide de la syntaxe des Cafres, et ils parlent à des païens obtus, qui n'ont pas même ce qu'ont tous les autres hommes, le sentiment de la poésie. L'éducation coloniale élève peu l'intelligence des nègres; ceux qui sont nés dans les îles, ceux qui sont *créoles,* et qui sont attachés au service intérieur des maîtres, acquièrent quelque habitude des choses usuelles, quelque familia-

rité des idées quotidiennes, sans jamais parvenir au point où les domestiques d'Europe, même les moins sagaces, parviennent toujours. Quant à ceux qui restent sur les habitations et qui cultivent la terre, on est difficilement plus fruste, plus épais, plus hébété.

C'était une chose importante de constater la stupidité native des nègres, pour se former une opinion sur l'esclavage qu'on leur fait subir. S'ils avaient été naturellement intelligens, ouverts, faciles à l'acquisition des idées, riches d'une certaine expérience des choses de la famille et de la société, nous croyons qu'il y aurait eu de la part des Européens, qui les auraient distraits par l'esclavage du premier travail d'une civilisation prochaine, une espèce d'injustice, de barbarie, de crime moral; il ne doit être permis, sous aucun prétexte, de faire reculer les esprits en marche vers la lumière que Dieu a placée bien loin devant nous, comme une étoile pour guider les peuples. Mais, loin de faire déchoir les nègres, l'esclavage les élève; ils y apprennent des notions religieuses et morales qu'ils n'avaient pas, des habitudes d'ordre quotidien qui leur étaient inconnues, la culture de la terre, qui est une cause de la culture de l'intelligence, et le travail régulier, qui est le but où le temps mène toute nation.

Ainsi, dans le cas particulier de l'esclavage des nègres, nous trouvons qu'il est peut-être en définitive un bien et un progrès pour eux. Les individus peuvent ne pas le comprendre, mais la race le sentira. Ils auront acquis, en passant par l'esclavage, des idées et des habitudes que ne leur aurait jamais donné le vagabondage du désert. Les nègres des colonies seront un jour, eux ou les leurs, des bourgeois qui se moqueront des rois de l'Afrique, se trouvant, et avec raison, plus instruits, plus riches, plus heureux. Les *sentimentalistes* du siècle dernier se sont étrangement exagéré les regrets des nègres loin de leur patrie; le fait est qu'ils n'en gardent aucun souvenir précis, et qu'ils n'en parlent jamais. Les nègres créoles n'ont aucune raison d'y penser. On les force au travail, sans doute, mais à un travail modéré; et puis, qui est-ce qui n'est pas forcé au travail, dans ce monde? L'ouvrier d'Europe y est forcé par la faim, le nègre par la crainte du fouet; le sort du nègre nous paraît meil-

leur, parce que le nègre devenu actif n'a plus à craindre le fouet, et que l'ouvrier d'Europe a toujours à craindre la faim. Et puis, il est rare qu'on soit obligé de frapper les nègres; un atelier bien tenu marche régulièrement et de lui-même. D'ailleurs le fouet ne répugne si vivement qu'à nous autres Français; les soldats anglais, qui ont le privilége de jouir de la grande charte, reçoivent des coups de bâton, ce qui est bien pis; les soldats autrichiens sont traités de même; les soldats russes reçoivent le knout, et les marins français eux-mêmes reçoivent des coups de corde. Les nègres ne sont donc pas si malheureux de ce côté; et puis enfin il faut bien un moyen de coërcition suffisant vis-à-vis des esclaves, et le fouet est de tous le moins cruel. On ne peut pas songer à la prison; car, pendant le jour, elle priverait les maîtres du travail des esclaves; pendant la nuit, elle priverait les esclaves de la faculté qu'ils ont de courir, de rôder, d'aller voir leurs maîtresses; et ils aiment beaucoup mieux des coups de fouet pendant le jour, que la prison pendant la nuit. Du reste, par un sentiment de dignité à leur usage, ils méprisent fort la prison, et disent qu'elle est faite pour des soldats, mais non pas pour des esclaves. D'ailleurs, en ce qui touche la vie régulière des esclaves, elle offre mille douceurs qui manquent aux paysans européens. La nourriture et le vêtement leur arrivent d'eux-mêmes, à heure fixe, et sans qu'ils s'en occupent; si l'ouragan ou le feu détruisent leur case, une autre s'élève incontinent pour les abriter; sont-ils vieux? des occupations faciles remplacent les travaux pénibles; sont-ils malades? l'infirmerie de l'habitation les reçoit, le médecin les visite, la femme et les filles du colon leur prodiguent mille attentions. Plutarque raconte que la femme de Caton l'ancien, qui était une dame d'un rang si illustre, donnait quelquefois son lait aux petits enfans de ses esclaves; depuis Caton l'ancien, le cœur des femmes est plein des mêmes vertus, et les choses ne sont point changées.

De même que les esclaves des colonies, comparés à ceux du monde ancien, ne sont pas des esclaves ordinaires, les maîtres, comparés aux hommes d'Europe, ne sont pas non plus des maîtres ordinaires. La plupart des colons sont des gentilshommes, qui

ont été poussés vers les établissemens d'outre-mer soit par l'humeur aventurière des cadets de famille de l'ancien régime, soit par les troubles de la révolution. D'ailleurs, à l'époque où les colonies françaises furent fondées, définitivement fondées, au XVIIe siècle, les classes bourgeoises étaient encore trop peu émancipées, trop peu mêlées au mouvement de l'industrie lointaine et du commerce, pour se hasarder par-delà l'Océan; ce fut la noblesse qui créa nos établissemens transatlantiques, de même que la noblesse espagnole avait conquis l'Amérique méridionale, la noblesse portugaise la presqu'île du Gange. Donc, ainsi que nous l'avons déjà dit, les colons sont généralement gentilshommes. Bien plus, comme les Antilles et les îles d'Afrique se sont peu ressenties du nivellement démocratique de 1793 et de l'empire, les colonies sont restées à peu près ce qu'elles étaient avant la révolution, et les colons pareillement. Ces gentilshommes du XVIIIe siècle ont encore, à la Martinique surtout, une partie des idées que professait la noblesse sous Louis XV, peu religieux, fort royalistes, encore plus aristocrates. Chacun est libre aujourd'hui d'approuver ou de blâmer ces sortes d'idées; pour notre compte, nous trouvons qu'on peut en avoir de plus irréfléchies et de plus folles; on a une belle excuse de penser d'une façon, quand c'est ainsi que pendant trois mille ans a pensé le monde. Du reste, sages ou fous en matière politique, les colons sont pleins de loyauté en matière d'honneur. Nous avons sous nos yeux la jeunesse créole, que ses parens envoient de bonne heure dans nos écoles; il n'y en a pas de plus brave, de plus aimable aux relations, de plus spirituelle et de plus élégante. Nous voyons peu les femmes de ces pays, qui viennent moins en Europe; mais s'il en faut croire leur réputation de beauté, elles rendent au climat et au soleil des tropiques fleur pour fleur et éclat pour éclat.

Entre les noirs d'un côté et les blancs de l'autre, entre les esclaves et les maîtres primitifs, viennent se placer les mulâtres, ou les hommes de couleur. Les mulâtres sont tous nés d'un blanc et d'une négresse, ou d'un blanc et d'une femme de couleur; il n'y a probablement pas d'exemple d'un mulâtre né d'une blanche et d'un noir, et l'on va comprendre pourquoi. Les noirs, hommes et femmes,

sont tous dans l'abrutissement que nous avons dit ; ils passent presque nus dans les rues des villes et dans les chemins de la campagne, sans qu'aucune idée de libertinage puisse naître de leur aspect ; leur abjection dissimule leur sexe. Et puis les blanches sont élevées dans des idées on pourrait dire si fières, si nobles, si distinguées, si princières, qu'à supposer qu'il s'en trouvât dans le nombre qui fussent de mœurs peu rigoureuses, ce ne serait jamais un valet, moins qu'un valet, un esclave, moins qu'un esclave, un homme noir, sale et stupide, qui pourrait triompher de leur orgueil de femmes, de leur dignité de maîtresses, de leur devoir de filles ou de mères.

Les mulâtres descendent donc des blancs et des femmes de couleur ; et comme il n'y a jamais mariage entre un blanc et une négresse, en général tout mulâtre est bâtard, par lui ou par les siens. Il n'y a pas de mariage, disons-nous, entre un blanc et une négresse, et cela pour deux raisons ; la première, c'est que la constitution aristocratique des colonies, à part tout autre obstacle, empêche un blanc de se mésallier ; la seconde, c'est qu'on n'a pas besoin d'épouser les négresses, chacun pouvant les avoir en concubinage. Il n'y a donc pas toute la monstruosité qu'on pense parmi nous dans l'éloignement que la race blanche témoigne pour les hommes de couleur ; elle vient de si haut, et ils viennent de si bas, qu'il y a une difficulté bien naturelle à les faire se toucher et se réunir. Il est dur pour nous d'avoir à dire la vérité sur des matières irritantes ; mais enfin vouloir forcer les blancs des colonies à vivre, comme le voudraient les philantropes, avec certains hommes de couleur, c'est vouloir forcer d'honorables familles à frayer intimement avec les bâtards de leurs valets.

Il n'est pas dans notre intention de vouloir jeter tout le tort sur les mulâtres ; les blancs ont le leur, et nous le leur dirons. Mais enfin il n'est pas raisonnable que les hommes de couleur, qui sont la plupart dans la position que nous avons dite, prétendent à un commerce familier avec des hommes que tout met au-dessus d'eux. Quand M. Isambert monte à la tribune, et rédige en son français les notes de M. Bissette, quelles notes et quel français ! il y aurait un discours à lui tenir, un discours bien simple, bien

clair, bien court, auquel M. Isambert répondrait, parce qu'un avocat répond toujours, mais auquel il ne répondrait rien de bon; et ce discours, le voici : Monsieur, vous vous portez le défenseur des mulâtres, et vous oubliez que personne ne les attaque. Ce ne sont pas les blancs qui veulent rien ravir aux hommes de couleur, ce sont, au contraire, les hommes de couleur qui veulent arracher une infinité de choses précieuses aux blancs, comme l'estime, la confiance, le respect, la déférence, l'amitié, tous sentimens que d'ordinaire on tâche de mériter, mais qu'en général on n'enlève pas. Vous parlez de droits politiques, parce que vous êtes député, et parce que vous vous imaginez que le comble du bonheur pour les individus, et de la civilisation pour l'espèce, aura été atteint quand chaque homme nommera son maire; mais vous ne prenez pas garde qu'il y a plusieurs objets qui passent en tout pays bien avant le maire et même bien avant le député, c'est du pain pour vivre, un toit pour s'abriter, et des parens pour prendre d'eux l'exemple des vertus domestiques. Or, plus de la moitié des hommes de couleur en sont à n'avoir ni pain, ni toit, ni parens.

Vous ignoriez cela, il fallait l'apprendre; les hommes de couleur ne vous l'ont pas dit, et ils ont eu tort. Il y en a quelques-uns parmi eux, le petit nombre, le très petit nombre, qui ont fait preuve d'intelligence, de bon sens et d'activité, et qui, à force d'économie et de peine, ont acquis un peu de fortune, car le travail mène toujours à un résultat honorable; tandis que les sophismes, la fainéantise et les mauvaises passions conduisent à la sédition, au pillage et à la potence; eh! bien, à part ce petit nombre d'hommes de couleur sages, actifs et bons ménagers, le reste est dans l'ignorance et dans la misère. On s'est hâté en France de leur accorder des droits politiques qui ne leur servent de rien, et qui même ne leur sont pas en grande partie parvenus, parce que ces droits avaient la propriété pour base, et qu'en général les hommes de couleur ne possèdent pas. Savez-vous ce qu'il aurait fallu envoyer aux mulâtres, si l'on avait pu? c'était l'amour du travail, le sentiment de la famille et la patience de leur état. Ils veulent avoir des droits dans la société? qu'ils com-

mencent par lui donner des garanties. Ils veulent frayer avec les grands personnages? qu'ils commencent par avoir de l'éducation. Ils aspirent peut-être aussi à l'alliance des familles blanches? qu'ils commencent par avoir des familles eux-mêmes, et, quoi qu'il ne soit pas en leur pouvoir d'effacer le souvenir du concubinage de leurs mères, qu'ils commencent par arrêter le concubinage de leurs filles; qu'ils soient époux, pères, fils, frères, entre eux, avant de songer à le devenir parmi les autres.

Oui, hommes de couleur, voilà le but où vous devez tendre; laissez de côté les sophismes de l'Encyclopédie, que vous ne comprenez pas; n'ayez pas la prétention d'écrire en français, que vous ne savez pas, des plaidoyers, que vous ne faites pas, ou d'en faire prononcer à la tribune, qui vous rendent ridicules, s'ils vous montrent comme vous êtes, ou qui vous rendent injustes, s'ils vous montrent comme vous n'êtes pas : vous voulez vous élever à la richesse, à la dignité, à la puissance humaine, c'est bien! vous avez là de nobles désirs, et il ne faut jamais les laisser s'éteindre dans vos ames. Mais tout chemin ne mène pas à tout but. La bourgeoisie de l'Europe descend, comme vous, de parens esclaves; elle a été, comme vous, pauvre, obscure, humiliée; mais ne croyez pas que, pour devenir ce qu'elle est devenue, pour acquérir sa richesse, son pouvoir, son crédit, ses lumières, elle se soit mise comme vous le faites, en rébellion contre ses anciens maîtres; elle s'est tournée sérieusement aux vertus domestiques; elle a cultivé son champ, elle a élevé sa fille; son champ gagné par le travail, sa fille obtenue par le mariage. Toutes ces choses ne se font pas en un jour, car à peine si les siècles suffisent aux œuvres de Dieu, qui sont toujours longues, pénibles et sérieuses, et qui exigent, de la part des hommes, de la patience, du travail et des pleurs. Mais enfin, à force de temps, de fatigue, de sagesse, de vertus dures et frugales, la bourgeoisie, c'est-à-dire les fils des esclaves du moyen-âge, en est venue à traiter honorablement, d'égal à égal, avec ses anciens maîtres; bien plus encore, avec les maîtres de ses maîtres, avec les rois; et elle s'est tellement élevée, tellement épurée, à cette longue épreuve, que ce qui reste des Montmorency touche gracieusement à l'heure qu'il est

dans la main de ceux dont les pères furent peut-être jadis ses serviteurs. Imitez cette bourgeoisie ; faites comme elle, vous deviendrez comme elle ; vous vous trompez, si vous croyez que la civilisation se fait par la violence, et que vous obtiendrez à coup sûr la prépondérance politique que vous poursuivez, si vous la poursuivez la torche et le coutelas à la main. Cette prépondérance que vous recherchez, vous la portez vous-mêmes, vous la portez en vous-mêmes, au fond de votre intelligence et au fond de votre cœur ; il faut l'en faire sortir, non pas par le fer, mais par le travail, par la résignation, par toutes les vertus qui vous appartiennent aussi bien qu'aux autres hommes. Il y a des artistes ignorans, qui ont placé dans nos jardins publics la statue d'un esclave célèbre, la statue de Spartacus, le glaive à la main et la fureur à la bouche, s'imaginant que c'était là le symbole de la liberté humaine, tandis que ce n'était que l'apothéose du meurtre, du viol et de l'incendie. Ce n'est pas par ces voies que l'esclavage a disparu du monde ; pour nous représenter l'émancipation des esclaves de l'ancienne Europe, et leur passage à la vie libre, active et honorable, il fallait sculpter Térence écrivant ses comédies, Horace écrivant ses odes, Esope écrivant ses fables ; Esope, Horace et Térence, trois esclaves ; car, encore une fois, le coutelas tue, mais il n'y a que le travail qui civilise ; avec celui-ci, on devient honnête homme ; mais avec celui-là, on ne devient qu'assassin.

Toutefois, nous l'avons dit, ce n'est pas seulement sur les hommes de couleur qu'il faut jeter la faute de tout ceci ; la jeunesse créole en a aussi sa part, qui est grande, trop grande. Cette jeunesse refuse de se mêler aux mulâtres, sous prétexte qu'indépendamment du vice de leur origine, qui est moins un tort qu'une fatalité, et qui, à ce titre, mérite un peu moins d'aversion et un peu plus d'intérêt, ils ne font rien ou presque rien pour s'environner de quelque dignité personnelle ; ils se marient rarement, vivent pêle-mêle, poursuivent et propagent le libertinage d'où ils sont nés ; ils laissent leurs filles, leurs sœurs se rendre, comme par le passé, faciles aux plaisirs des blancs ; ils ne sentent pas la nécessité de se constituer sévèrement en so-

ciété régulière, honnête, honorable, et ils prêtent les mains, pour ainsi parler, par le désordre de leur vie, au mépris dont ils sont couverts.

Les blancs qui raisonnent ainsi, raisonnent assez juste; il est certain qu'en bonne liberté, on n'est pas forcé de vivre avec ceux qu'on n'estime pas, et que la grande majorité des hommes de couleur et des noirs affranchis est fort peu estimable; qu'en outre, des hommes polis, riches, instruits, élégans, comme sont les blancs des colonies, ont peu de charmes à goûter dans la société d'hommes grossiers, ignorans, et le cou pelé, comme le chien de Phèdre, par le lien de la servitude; et que de vouloir mêler violemment les blancs et les noirs, ce serait abaisser les premiers en pure perte, et sans élever les derniers; mais enfin il n'est pas sans qu'il se trouve parmi les mulâtres et les autres affranchis quelques hommes d'intelligence, de cœur et d'activité, qui vivent régulièrement, honnêtement; qui se sont élevés par l'économie et par le travail à une aisance, ou à une fortune; qui grandiront chaque jour par la richesse et par le mérite, et auxquels il serait injuste, immoral, de refuser dans le monde une place qu'ils auraient si noblement conquise. Si le nombre de ces hommes laborieux et estimables est encore restreint, il s'agrandira; le tout est qu'on leur rende les vertus sociales possibles et faciles.

C'est ici que commence le tort des créoles; ils n'aident pas assez les affranchis à sortir de leur abaissement originaire, et à acquérir les mérites dont ils se plaignent de les voir privés. Et il faudrait que les maîtres des colonies se montrassent d'autant plus indulgens envers les hommes de couleur, que la Providence les a frappés plus durement. Les affranchis de l'ancienne Europe n'étaient pas si malheureux; comme ils étaient de la couleur des puissans, il leur suffisait d'acquérir de la fortune, et une fois vêtus comme les citoyens ordinaires, rien n'indiquait s'ils avaient pour ancêtre un esclave ou un sénateur; ils pouvaient passer la tête haute dans les rues des villes, sans avoir à rougir devant aucune face, et ils pouvaient jouir librement, comme tout autre, dans les sociétés les plus délicates, de la royauté qu'y donnent toujours

les qualités du cœur et la supériorité de l'esprit. Mais l'émancipation définitive des mulâtres ne se fera qu'à des conditions bien plus rigoureuses pour eux; car nous n'appelons pas émancipation une égalité de prétendus droits que des législateurs distribuent par assis et levé à des maîtres et à des esclaves, mais bien la fusion intime et volontaire des races, le nivellement des respects et des affections. Or, de ce côté, les hommes de couleur ont été traités par Dieu bien plus sévèrement que les affranchis des peuples antiques; ils pourront avoir autant d'intelligence, autant d'activité, autant d'économie, autant de sagesse, et plus encore, que leur rédemption sociale se fera bien plus difficilement; en quelque lieu qu'ils aillent, de quelque vertu qu'ils s'honorent, ils porteront sur leur visage la couleur de leur peau, la couleur de leur origine, la couleur de l'esclave, et, il faut bien le dire, la couleur du bâtard. Et ce sera toujours pour eux, non pas un tort, mais un malheur. Car il ne faut pas dire que c'est là de notre part un préjugé qui passera; dans une société comme la nôtre, fondée sur le mariage et sur le dogme de la pureté domestique, l'impureté de l'origine ne peut jamais être indifférente. Il n'y a pas de milieu entre le mariage et le concubinage; nous ne pouvons pas honorer les mères des hommes de couleur sans outrager les nôtres.

Eh bien! c'est par tous ces motifs, c'est parce que la dignité sociale est plus difficile aux affranchis et plus facile aux maîtres, que ceux-ci devraient s'imposer, non pas seulement d'être justes, mais encore d'être généreux. Jeunes blancs qui êtes en haut, tendez la main à ceux qui sont en bas. Et puis enfin, les esclaves ne seront pas toujours esclaves, et on oubliera même un jour que les affranchis ont été affranchis. C'est là le sort des eslaves de tous les pays et de tous les temps. Plus tôt ce travail de liberté et de civilisation se sera accompli, et plus tôt la race humaine aura acquis cette dignité et cette noblesse, dont il est dans les fins de Dieu de la revêtir. Ainsi donc, jeunes blancs, aidez les mulâtres, non pas comme quelques-uns d'entre vous le font à Paris, par des cérémonies peu sérieuses et peu profitables; ce n'est pas quand vous avez embrassé publiquement les mulâtres, en les déclarant

vos égaux, qu'ils sont réellement vos égaux; il leur manque, il manque à leur race ce qui fait votre supériorité, ce qui fait la civilisation, il leur manque l'esprit de famille. Ne leur donnez pas votre main, mais ne leur prenez pas leurs sœurs et leurs filles, cela vaudra mieux pour eux; et ils seront plutôt émancipés par la chasteté domestique que par des déclarations de droits prononcées au milieu des festins. Enfermez vos doublons dans votre bourse et vos passions dans votre cœur; forcez les filles de couleur à l'estime d'elles-mêmes; apprenez-leur, par le respect du mariage, que ce n'est pas sur le grabat des courtisanes, mais dans le lit des épouses, que naissent les citoyens. Avant d'émanciper les mulâtres par les idées, émancipez-les par les sentimens; ne leur donnez pas l'égalité, donnez-leur la famille; avec cela ils auront le reste, et ils l'auront infailliblement, par des voies sûres, régulières et profitables. Toutes les déclarations de droits n'en feraient jamais que des hommes factices et des citoyens frelatés; la famille et les vertus qui la constituent en feront avec le temps un peuple naturel, simple, fort, homogène, civilisé; alors vous n'aurez pas besoin de les déclarer publiquement vos égaux, ils le seront.

Nous venons d'étudier avec soin, d'apprécier sévèrement, mais sans parti pris, les trois élémens de la population des colonies françaises, les blancs, les noirs et les mulâtres. Nous avons dit à chacune de ces trois classes l'austère vérité sur sa situation présente, afin qu'elle ne se fasse pas d'illusion sur son avenir. Il est certain que la société actuelle des colonies, poussée surtout par les journaux de France, est dans un état de crise intolérable, d'où elle ne peut pas tarder à sortir. Le vœu de tous les gens de bien est qu'elle en sorte au plus grand profit des individus, et au plus grand bien de la civilisation. Pour cela, il faut que chacun connaisse son devoir et le fasse; il faut que les blancs soient tolérans et bons, les nègres patiens et laborieux, les mulâtres calmes et dignes. En toute chose, il est nécessaire que le temps intervienne, ce grand médecin aux plus grands maux. Il a guéri tout le monde ancien, il guérira bien trois ou quatre petites îles.

Nous ne savons ni quand ni comment le gouvernement fran-

çais interviendra, ni sur quelle base l'émancipation sera calculée. Il nous semble, sans rien vouloir préjuger, qu'il serait prudent d'attendre le résultat qui sera obtenu dans les colonies anglaises; et jusqu'ici, la grande mesure prise par le gouvernement britannique n'annonce pas de très beaux fruits. Mon Dieu! si les esclaves pouvaient savoir ce qu'ils quittent et ce qu'ils souhaitent, peut-être seraient-ils moins ardens dans leurs vœux. La liberté est certainement une bien grande et bien noble chose; mais cette liqueur brise souvent le vase où on l'enferme. Toujours croyons-nous qu'elle doit être donnée et prise avec ménagement, comme les alimens après une longue abstinence. Nous examinerons prochainement la question de l'émancipation comme nous avons examiné la question de l'esclavage, et nous chercherons quel est le mode le plus convenable à suivre pour satisfaire les idées sans violer les intérêts.

A. Granier de Cassagnac.

CHRONIQUE.

La loi nouvelle a été signée par la chambre des pairs et par le roi. Laissons aux politiques par métier le soin de se débattre encore contre ce fait qui est une loi; la *Revue de Paris* n'a plus à s'en occuper. La *Revue de Paris* est chose d'art et non pas de politique; elle s'occupe des pensées de l'homme, et non pas de ses opinions. La loi nouvelle ne peut donc en rien nous atteindre; au contraire, elle nous fera rentrer, si nous nous en étions écartés quelque peu, dans les limites de notre domaine naturel, l'art, la poésie, l'histoire, la philosophie, la critique, le roman, le conte, le grand style. Plus que jamais, nous allons rentrer dans notre cadre, dans Paris, ce cadre immense qui renferme toutes les passions, toutes les supériorités, toutes les gloires, toutes les réformes. La *Revue de Paris*, qu'est-ce autre chose en effet, sinon l'histoire de Paris sous son vrai jour et dans ses plus minutieux détails? Biographie, architecture, monumens, musées, écoles, gymnases, théâtres, Collége de France, Sorbonne, académies, le temple qu'on élève, le palais qu'on répare, le chemin qu'on trace avec le fer, le poète qui s'annonce, l'écrivain qui se révèle, voici le sujet de notre livre, *nostri ferrago libelli!* La *Revue de Paris* doit être Paris et bien Paris, mais aussi rien que Paris. Si nous avions eu une mine plus riche à exploiter, nous l'aurions exploitée; si nous avions eu un plus noble sujet à développer, nous l'aurions développé. Cette entreprise littéraire, qui est à la fois une entreprise d'art et de philosophie, nous l'avons non-seulement entretenue ce qu'elle était, mais encore nous l'avons complétée, mais encore nous l'avons agrandie. Les brillantes et solides plumes que

la *Revue de Paris* a taillées, pour ainsi dire, de ses propres mains, lui sont restées fidèles, et pas une ne manque à l'appel aujourd'hui, quelle que soit la réputation qu'elle ait méritée. La *Revue de Paris*, c'est le berceau commun de quiconque aujourd'hui sait écrire dans l'école nouvelle. Poètes, historiens, romanciers, critiques, ils reconnaissent tous la *Revue de Paris* comme leur première conseillère et leur mère nourrice — *alma nutrix*. La *Revue de Paris*, c'est le repos littéraire qui nous délasse de la semaine politique; pourquoi donc regretterions-nous la politique? A peine en avons-nous fait, quand toutes les imaginations, quand toutes les pensées en étaient venues à s'occuper exclusivement de ces intérêts dévorans de chaque jour? Mais à présent, reposons-nous dans la quiétude publique. Prenons notre part du repos universel, profitons de l'oisiveté générale pour revenir à nos chères spéculations philosophiques et littéraires. Laissons l'Europe pour étudier le Paris que nous avons sous les yeux; mettons la colère de côté, ponr nous abandonner mollement à toute la recherche du goût et de l'esprit; une nouvelle carrière commence pour la littérature, dégagée de toute préoccupation; profitons-en pour être tout-à-fait nous-mêmes.

De nouveaux développemens seront donnés à la critique, non pas tant à une critique de théorie et de mots qu'à celle qui fait connaître les ouvrages publiés ou encore inédits par des extraits plus ou moins étendus. Nos dispositions sont prises à cet égard. Les prodiges de l'industrie, les travaux publics, les grands établissemens, attireront spécialement notre attention.

On verra bientôt, à ces nouveaux efforts, si en effet elle comprend sa position nouvelle. Déjà revient à nous plus d'un grand écrivain que la politique avait épouvanté; déjà les promesses nous arrivent de toutes parts d'autres écrivains qui avaient besoin de toute l'attention et de tout le recueillement du public. En même temps nous appellerons plus que jamais à l'aide de nos pages imprimées le souvenir de ces pages brillantes de la gravure anglaise, dont nous avons déjà donné de si admirables échantillons à nos lecteurs. Que de nobles visages! que de belles têtes! que de femmes célèbres par leur esprit, par leur talent, par leur grand nom, ou tout au plus par leur beauté! Par là une spécialité nouvelle et toute récente que la *Revue de Paris* s'est créée, et à laquelle elle n'aura garde de manquer.

La semaine a été peu remplie. Nous n'avons à vous servir qu'un nouveau crime tout nouveau, l'assassinat de M. Maës. Mais plaise au ciel que ce barbare et mystérieux assassinat nous dure un peu plus long-temps que les autres! Nous allons si vite en fait de crimes depuis quelque temps!

Le crime pousse le crime. Le flot pousse le flot. Quand on songe que La Roncière n'a pas duré huit jours ! quand on songe que Fieschi lui-même s'éclipse ! on frémit pour l'assassinat du vieux Maës. Où donc est le bon temps de *Louis XVIII* et du *Constitutionnel?* deux dynasties bien vermoulues qui se fondèrent, chacune de son côté, avec le seul assassinat de Fualdès !

On dit à Paris que la comète est visible avec de certains verres convexes ou concaves, et même à l'œil nu ; toujours est-il que nous n'avons pas pu la voir encore ni avec nos yeux, ni avec nos lunettes. Seulement elle a changé de robe depuis deux jours. Elle a pris son manteau de feuilles mortes ; elle s'est enveloppée dans les nuages, elle a lancé sur nous la pluie à flots, après nous avoir brûlés de ses feux. Aussi, Paris revient pas à pas de la campagne. On comprend dans ces maisons encore silencieuses que le bruit va y reparaître. L'hiver est là qui nous avertit qu'il faut vivre d'une vie nouvelle. L'hiver a déjà ramené Mlle Déjazet et Arnal ; il a déjà ramené, ce qui vaut mieux, Rubini, Tamburini, Lablache, le trio sans égal, et Grisi la belle Vénitienne ; il ramènera Mme Damoreau avant peu ; avant peu, il nous donnera le nouvel opéra de Meyerbeer, et un nouveau ballet pour Mlle Taglioni, et une nouvelle tragédie de M. Casimir Delavigne, et de nouvelles poésies de M. Hugo, et un roman de M. Alfred de Musset, un nouveau livre de M. Alfred de Vigny, l'*Histoire de la marine* de M. Eugène Sue, et que sait-on? Ma foi, vive l'hiver !

Avez-vous lu cette ligne toute simple et toute sèche : — *Paganini est mort du choléra !*

Ce que c'est que la gloire ! Rien de plus. On ne dirait pas autrement : M. un tel, épicier, est mort du choléra.

O vanité du son qui s'évapore dans les airs ! vanité de l'artiste qui ne laisse rien après lui qu'un violon à vendre à l'encan !

Paganini est mort du choléra !

Théâtre-Français. — *Le Misantrope.* — Volnys.

Le Misantrope de Molière, c'est le grand seigneur de la cour de Louis XIV. Il est noble, il est sage, il est juste, il est fidèle, il est brave, il aime son roi, il croit en Dieu, il a toutes les qualités de l'esprit, de l'ame et du cœur; mais il est amoureux, il est malheureux en amour; de là tous ses chagrins amers, toutes ses douloureuses déceptions, tout son profond désespoir. On n'a jamais vu d'homme plus grand, plus noble, plus beau, plus sincère, plus digne, sinon d'amour, du moins d'estime, de condescendance et de respect. Quand on dit au duc de Montausier, cette haute probité, cette haute vertu, que c'était

lui qui s'appelait Alceste, M. le duc de Montausier s'écria : Je le voudrais! On n'a jamais fait un plus bel éloge du plus beau caractère trouvé par Molière. Alceste, c'est la vérité, avec le roi, avec les courtisans, avec les poètes; en un mot, la vérité avec tous ceux qui d'ordinaire ne l'entendent jamais ou ne savent jamais l'entendre. Alceste, c'est le courtisan chrétien élevé à l'école de Port-Royal et à la cour du grand roi, qui ne sait ni flatter, ni médire, ni mentir, bien plus, qui ne supporte ni la flatterie, ni la médisance, ni le mensonge. Aussi, quel intérêt puissant entoure cet homme d'un bout de la pièce à l'autre! Aussi, comme on voudrait le savoir aimé par cette charmante coquette qu'il aime de tout son cœur! Aussi, comme on rit d'un rire honnête et sérieux en le voyant si franc, et si trivial et si brutal dans sa franchise! Voilà la grande, voilà la bonne, voilà la véritable comédie, celle qui représente les mœurs, celle qui est le type de toute une époque, celle qui ressemble à l'histoire intime de tout un siècle. Le *Misantrope* de Molière marche, selon nous, avant le *Tartufe!*

Célimène, c'est la grande dame du XVIIe siècle; elle est belle, décente dans ses manières, élégante dans son langage, réservée même dans ses plus grands emportemens. Elle a été à la cour de Versailles, et à cette brillante cour elle a appris, par l'exemple même du monarque, que tout est permis aux belles et jeunes femmes qui savent commander à leurs sens et à leur cœur. Jamais femme en ce monde, plus que cette belle Célimène, n'a eu l'art de s'arrêter à temps dans les bornes du bel esprit, de la galanterie, et même de l'opposition; car Célimène fait de tout, même de l'opposition, dans le chef-d'œuvre de Molière. Mais aussi la charmante, l'adorable femme! elle paraît, on l'aime; elle parle, on l'adore; elle s'en va, on la pleure. Comme on comprend qu'un honnête homme, du mérite, de la probité, de l'esprit et de la fortune d'Alceste, se soit attaché sans retour à cette femme! Elle aussi, elle représente tout un siècle. Elle est aussi éloignée de la langueur du règne de Louis XIII que des mœurs faciles de la Régence. Elle est vouée à l'opinion, et en conséquence elle évite avec soin tous les extrêmes. Pauvre malheureuse femme! comme elle est punie de ses légèretés presque innocentes! et que de larmes elle versera plus tard sur l'amant qu'elle perd sans retour!

Quelle charmante comédie on ferait avec ce titre-là : *La vieillesse de Célimène!*

Vous savez comment Mlle Mars a compris ou plutôt retrouvé la Célimène de Molière. Quel grand air! quel port! quel regard! quel sourire! et quelle voix! Jamais la galerie peinte par Lebrun n'a répété des accens plus féminins et plus purs. En même temps quelle réserve, quelle démarche! Nous sommes à cent ans de distance de cette femme; il y a bien peu de nos duchesses de 1830 qui seraient dignes de porter la queue de sa robe. Si Mme de Maintenon rencontrait Mlle Mars, elle lui dirait : *Bonjour, ma sœur!* Oui, elle-même, Mme de Maintenon!

Si Volnys avait bien étudié Mlle Mars dans le rôle de Célimène, il

eût joué mieux qu'il n'a fait le rôle du Misantrope. Il se serait dit à lui-même qu'il fallait en effet être un bien grand seigneur pour donner familièrement la main et pour faire une déclaration d'amour à une si belle dame; en effet, comment approcher de Célimène, sans être soi-même un très élégant, très spirituel gentilhomme : élégant même dans sa brusquerie, comme-il-faut même dans ses emportemens? Il a la noblesse, celui-là, dans le sang, dans la tête, dans le cœur, dans ses gestes, dans ses manières, partout et toujours. Volnys, au contraire, s'est présenté tout simplement, comme un honnête notaire riche et considéré, qui veut se marier à une belle veuve qui lui plaît, et qui lui a déjà quelques obligations. Il a été brutal sans ménagement, colère sans réserve, et qui plus est il s'est montré bourgeois. Volnys ne sait ni comment on entre dans les salons de Versailles, ni comment on en sort; Volnys a été habitué long-temps aux rôles de M. Ancelot, et à la bonne compagnie du Vaudeville, et puis, autre faute grave, le rire de son rôle lui échappe, il n'en a vu que le côté sérieux, il n'en a pas compris le côté plaisant. Or, toutes les fois que vous jouez un rôle de Molière, quel qu'il soit, même le Tartufe, si vous ne faites pas rire, tout en restant l'homme le plus sérieux et le plus convaincu, vous n'êtes pas dans votre rôle. Volnys n'a pas fait rire, il a été au-delà de Molière; or, qu'on soit au-delà ou qu'on soit en-deçà de Molière, peu importe, c'est toujours manquer le but.

Du reste, le nouveau-venu dans ce Théâtre-Français, qui sait encore jouer la comédie, est un beau cavalier, jeune et bien fait de sa personne; il a la voix agréable, il a l'intelligence assez prompte, il a le regard très vif, et ajoutez ceci, qu'il jouera bientôt à côté de Mlle Mars et qu'il est fait pour la comprendre. On est bien près de Molière avec cela.

En fait de pièces nouvelles, le Gymnase Dramatique en a donné une que nous irons voir demain.

Excusez-nous.

— Le nouvel ouvrage de Fenimore Cooper, *les Monikins*, traduit par M. Benjamin Laroche, vient de paraître à la librairie Charpentier. L'auteur des *Mohicans*, de *l'Espion*, a ouvert, dans cette production, une voie toute nouvelle à son talent. *Les Monikins* sont à la fois un roman amusant et une satire philosophique de la société actuelle. Cooper, dans ce livre, jette le ridicule non-seulement sur l'Angleterre, mais encore sur son propre pays. Préjugés, usages, lois, institutions, il passe tout en revue et se moque de tout. La traduction de cet ouvrage fait honneur à M. Benjamin Laroche, auquel nous devons la belle édition de Byron publiée chez le même éditeur.

ÉTUDES

Sur le Théâtre Espagnol.

§ I.

LA DÉVOTION DE LA CROIX,

COMÉDIE FAMEUSE PAR CALDÉRON.

Vous n'êtes plus en France. Vous avez quitté le XIXe siècle. A droite, vous avez le couvent, à gauche l'autodafé, partout le crucifix. Vous, pour qui vivre c'est douter, transformez-vous, essayez de croire : vous êtes Espagnols. Les sierras sauvages des Alpujarres et les maisons jaunes de Madrid ont frappé vos yeux qui s'ouvraient au jour. Pour vous, il n'a jamais existé de Voltaire; et le plus hardi des hommes, c'est le prédicateur qui doute du purgatoire, ou se fait un système hétérodoxe sur la conception immaculée.

Encore une fois, changez; faites quitter à votre ame l'enveloppe terrestre qu'elle traîne si languissamment dans le scepticisme et le dégoût; soyez fils d'un père castillan, sous Philippe II.

Puis, regardez autour de vous; levez les yeux; voyez! — ce grand symbole ardent et ensanglanté qui plane sur l'Espagne entière, c'est la croix!

Pour le XIXe siècle et le Nord, l'image vénérable d'un supplice et d'un sauveur!

Pour le XVIIe siècle et le Midi, un Dieu vivant et terrible!

Si vous vous placez sur ce terrain, si vous l'osez, si vous le pouvez; si votre intelligence souple et forte accepte cette nouvelle et antique forme de sentir et de croire; si, vous détachant de la critique vulgaire, répudiant ses tristes formules, vous élevant à la contemplation magnifique des variations de la pensée humaine et de ses élans les plus insolites, vous savez, comme le *brahma* indien, vous métamorphoser pour comprendre, et vous associer, pour les dompter, aux mille apparences extérieures du monde: lisez, devenu fanatique, le drame fanatique de Caldéron. La sympathie que je vous demande est étrangère à votre époque; elle attaque de front toutes les idées modernes; elle est, à elle seule, une conquête de la pensée sur l'habitude, un triomphe de ce qu'il y a de noble en nous sur ce qu'il y a de matériel, une victoire remportée sur l'usage, et gagnée par l'intelligence.

Ce n'est pas ainsi que les arts et la poésie ont été jugés et sentis. Eschyle, dit un académicien moderne, est barbare et cyclopéen comme ces vieilles murailles bâties de blocs informes par les géans: anathème sur Eschyle! Racine, dit un esthétique de Heidelberg, est pâle et privé de mouvement comme les momies antiques : que Racine soit oublié! Shakspeare, s'écrie l'homme du XVIIIe siècle, Shakspeare est sans élégance, sans éloquence et sans pureté: maudit soit Shakspeare! C'est la myopie des nations qui a partout écrit le code de la critique. Elle a procédé par dégoût et dédain, par ostracisme, par exclusion; elle a mis des points et des virgules à nos plaisirs; elle a fait régner ses antipathies, nées de ses préjugés; elle nous a empêchés de comprendre, de sentir et d'aimer.

Considérée comme une immense et éternelle négation, la critique est d'une utilité bornée et douteuse. Comme rayon qui éclaire le monde intellectuel, fait jaillir des profondeurs du passé

la vie morale des nations, explique l'histoire des faits par l'histoire des ames, qu'est-ce que la critique? C'est tout aujourd'hui. C'est le dernier phare d'une civilisation qui date de loin, la torche placée sur le point le plus élevé de toutes les connaissances acquises. Elle est savoir, elle est puissance, elle est prophétie. Les créations spontanées sont épuisées ou mortes; tout le génie est désormais dans la sympathie lumineuse avec les génies d'autrefois.

Plus seront nombreuses et intenses, claires et ardentes, énergiques et bienveillantes, les sympathies de l'esprit humain avec l'humanité, avec ses passions, ses développemens, ses rayonnemens, ses variétés, et plus aussi vous reconnaîtrez à ces marques la présence de Dieu dans l'homme, la sublime capacité de l'esprit, le don de tout comprendre, le pouvoir d'assimilation par excellence, le génie.

Le drame espagnol, de souche ibérique, chevaleresque par le mouvement et l'action, héroïque par l'idéalité, catholique par la pensée première, n'a plus d'écho dans les contrées d'Europe. L'Europe s'est dépouillée de ses brassards et de son heaume; le capuce monacal est jeté aux orties; les beaux panaches flottans et les dentelles historiées qui se jouaient sur la tête et sur les pieds des jeunes amoureux, on ne les porte plus qu'aux jours de folie et de carnaval, parmi les travestissemens grotesques. Du drame espagnol, il n'est resté que sa partie la plus grossière; il nous a légué les portes secrètes, les doubles pavillons, les escaliers dérobés, tout ce pauvre bagage que nous traînons encore. C'est lui qui a enseigné à l'Italie l'imbroglio puéril des évènemens qui se heurtent, se croisent et s'entrelacent. Maître et précurseur de tout le théâtre européen, il a fait Corneille et Beaumarchais, les deux génies les plus opposés que l'on puisse nommer. Dès le milieu du XVIe siècle, l'Angleterre imite la scène espagnole. Les contemporains de Shakspeare, hommes de talent groupés autour de l'homme de génie, *Marston*, *Dekker*, *Johnson*, *Marlowe*, *Webster*, *Heywood* (noms trop peu connus en France), copient ou plutôt calquent les imbroglios de Lope de Vega et de ses élèves. Ainsi se bâtit le drame anglais. L'Italie fournissait le sujet, le conte ori-

ginal, la trame première; l'Espagne donnait le mouvement dramatique: ruses, fourberies, aventures nocturnes, enlèvemens, déguisemens, changemens et suppositions de noms et d'état. Tout ce qui tient à la vie active venait du midi; le génie national du nord y ajoutait sa profondeur native, sa force pénétrante, son analyse, sa réflexion, sa méditation intense, son coup-d'œil inexorable. Shakspeare est né de ce mélange. Consultez toutes les annales du théâtre anglais; les pièces de Congrève, de Mme Centlivre, de Farquhar, tout le mauvais drame anglais du XVIIe siècle jusqu'à la belle et brillante comédie de Sheridan (*School for Scandal*), portent l'empreinte espagnole, quant à la partie de l'intrigue.

A peine aussi la France bégaie-t-elle ses essais de drame, elle puise ses intrigues à la même source. Les trois quarts des pièces de Hardy, Rotrou, Scarron, Thomas Corneille, sont des vols faits à l'Espagne. Pierre Corneille agit de même; mais son vol est une conquête, son brigandage est celui d'Alexandre. On sent qu'il a le droit et qu'il est le maître. Il s'assimile, non la forme, mais la pensée héroïque du drame espagnol. Son ame, son ame grande et profonde recueille les accens énergiques émanés de ces ames vigoureuses. Il est, comme elles, catholique dans *Polyeucte*, chevaleresque dans *le Cid*, héroïque dans *les Horaces* et *Héraclius*. Le drame français reçoit de lui jusqu'au dithyrambe passionné, si contraire à nos mœurs, dithyrambe qui suspend l'intérêt comme une harmonie d'instrumens qui s'exhale au milieu d'un récit de poète, jusqu'à l'ode mêlée à l'action, qu'elle arrête à l'improviste. Voyez de beaux exemples de cet emprunt dans *Polyeucte* et *le Cid*. Quelle puissance d'esprit n'exigeait pas une si extraordinaire adaptation! Greffer une sève exotique et ennemie sur une souche rebelle, vaincre le génie national, voilà ce que fit Corneille, et Corneille seul.

Nul critique ne l'a dit.

Racine échappe à l'influence espagnole; on ne la retrouve chez lui que sous forme de galanterie et d'élégance. Racine a embrassé la statue de la Grèce antique; il n'est jamais infidèle à son culte. Racine mort, Lagrange-Chancel et Crébillon lui succèdent, mé-

diocres ouvriers d'intrigues espagnoles. Les Timocrate et les Rhadamiste, qui ont frayé la voie au mélodrame moderne, tout cela nous vient d'Espagne. Les vaudevillistes modernes doivent des remerciemens aux écrivains espagnols; c'est Lope, c'est Alarcon, c'est Tirso de Molina, qui ont créé pour notre usage et notre ennui cette architecture toute pleine d'escaliers dérobés, de cabinets secrets, de pavillons mystérieux, de retraites pour les galans, de balcons à escalader et de murailles faciles à franchir; cet attirail auquel personne ne renonce encore, tant il est d'un facile emploi. Le plus petit vaudeville d'intrigue qui se joue maintenant est une création de l'Espagne. Les anciens ne nous avaient point transmis ce modèle. Leurs meilleures peintures de mœurs ne ressemblent pas à nos comédies d'intrigue. Chez eux la femme n'existait que pour soigner le ménage et perpétuer la race: Romains et Grecs ne pouvaient introduire dans leurs drames que des femmes esclaves, victimes passives des caprices des hommes, ou des femmes placées hors de la société par la vénalité de leur amour, ou de grandes criminelles, comme Clytemnestre et Médée. Dans l'état de cette civilisation, ils n'eussent pas compris les stratagèmes de Rosine dans *le Mariage de Figaro*, ni tout ce mouvement de jalousie, de rivalités, de folies, d'évènemens, de violences, de fourberies, dont l'indépendance des femmes a doté la scène espagnole, maîtresse sous ce rapport et modèle de la scène européenne.

Mais il y a bien autre chose dans le drame espagnol. Ce mouvement d'intrigue qui nous amuse, qui nous étonne, ce n'est encore que sa vie extérieure, mais non sa passion, son ame, sa pensée secrète, le feu central qui l'anime dans ses chefs-d'œuvre. C'est cette flamme, née des croyances populaires, que nul critique n'a saisie et appréciée, ni Bouterweck, qui se contente de tout classer; ni Schlegel, qui a ses vues politiques; ni Sismondi, qui demande aux Castillans anciens le libéralisme de notre temps. Il n'est pas vrai, comme le prétend Schlegel, que le théâtre de l'Espagne soit un hymne éternel à Dieu, à l'amour, au dévouement, à l'honneur. Oh! les passions humaines s'y font reconnaître à des

traces bien plus terribles! Il y a là du sang, des larmes, des crimes sans nom, des fureurs inconnues à tous les peuples; il y a là une société enfiévrée, grande et puissante, extrême et gigantesque, une civilisation pétrie par l'étreinte embrasée du catholicisme et la main de fer du chevalier.

Venez, comme je le disais plus haut, retrouver cette civilisation dans son théâtre, et pour cela faites-vous Espagnol. Souvenez-vous que le symbole, c'est DIEU;

Que ce bois, ces clous, ce fer, cette image colorée, ce crucifix, c'est DIEU;

Que Dieu ne vit pas dans les profondeurs d'une éternité impalpable, invisible, impénétrable;

Mais que pour vous, Espagnols, le symbole est tout. Il protége, rachète, couvre, ranime, sauve, pacifie, ouvre le ciel, ouvre l'enfer.

Entrons maintenant dans le drame de Calderon. Je ne puis reproduire la partie mélodieuse et rhythmique de son œuvre; ces longues périodes de vers octosyllabiques, se déployant avec une facilité inspirée; cette poésie qui roule, brillante et rapide, à travers les replis du drame, comme le souffle humain dans les spirales du cor; un drame qui glisse, s'enfuit et passe avec la sonorité caressante d'une belle cantate de Jean-Baptiste Rousseau; une perpétuelle harmonie, qui gémit, éclate, retentit et s'éteint dans un sublime éloignement. Je ne puis donner ici que la trame et le tissu primitif du drame bizarre, mais caractéristique intitulé:

LA DÉVOTION DE LA CROIX.

Dans une gorge de montagnes, au sein d'une solitude âpre et sauvage, loin de tous les chemins fréquentés, au milieu de rocs bronzés par la pluie, jamais sous le soleil, et de grands blocs de pierre superposés, aux arêtes aiguës qui se dessinent durement à l'horizon, il y a une grande croix, formée de deux débris de

chêne que l'outil du charpentier n'a pas même équarris. C'est un de ces paysages aux couleurs tranchées, aux lignes aiguës, qui s'accordent avec toutes les pensées terribles et toutes les fureurs de l'ame. Là doivent se réfugier les *bandôleros*; là doivent s'asseoir de misérables pâtres fatigués; là des ennemis acharnés doivent commencer et finir un combat mortel.

C'est là aussi que Caldéron pose ses acteurs.

Le début est simple; un pauvre bûcheron et sa femme, las de ne pouvoir faire marcher leur bourrique, viennent prendre un peu de repos. Le mari a, comme Sancho, des tendresses infinies pour cet animal, qui s'est obstiné à rester sur la grande route. « Parbleu, lui dit Menga, sa femme, tu ne bouges pas; je vais, moi, chercher des camarades qui sauront lui prêter secours. » Le paysan ne demande pas mieux; mais resté seul, il a peur de l'asile où il se trouve. « Si des *bandoleros* débouchaient de ce côté, » que deviendrait-il? Il n'est pas brave.

Un bruit frappe son oreille; il se lève, regarde. Deux cavaliers descendent de cheval; tous deux se dirigent de son côté. Moitié curiosité, moitié terreur, Gil se cache dans un buisson.

L'un des gentilshommes était un de ces Castillans intraitables quant à l'honneur de leur famille, qui lavaient une faute, ou l'apparence même d'une faute, dans le sang d'une sœur, d'une femme, d'une maîtresse, d'un amant. Fils de Lisardo Curcio, noble ruiné, frère de la belle et jeune Julia, il a provoqué Eusèbe. Il n'a donné à Eusèbe aucune explication, seulement il l'a prié de le suivre; Eusèbe a obéi : tous deux s'arrêtent dans ce ravin solitaire.

— N'allons pas plus loin (dit Curcio). Voici un lieu désert, éloigné du chemin, et qui convient à ce que je veux de vous. Tirez votre épée du fourreau, Eusèbe. Mettez-vous en garde. Vous êtes gentilhomme sans doute; il faut vous battre.

— Très bien! Et pour vous répondre avec le fer, il suffirait que vous m'eussiez conduit ici; mais quelle est votre plainte, et que voulez-vous de moi? J'ai besoin de le savoir avant de nous battre.

— Me plaindre? Oui, j'ai à me plaindre; c'est un outrage trop grand pour que je le dise. Ma voix s'y refuse; je voudrais

le taire ; je voudrais l'oublier. Vous le redoublez en me le rappelant. Connaissez-vous ces lettres ?

— Jetez-les à terre. Je les ramasserai.

— Les voici !

— Eh bien ! vous avez pâli ; vous êtes troublé !

— Misérable, cent fois misérable quiconque fie ses secrets au papier !

— Vous connaissez ces lettres.

— Elles sont de moi, toutes ; je ne le nie pas.

— Eh bien ! moi, je suis fils de Lisardo Curcio, gentilhomme. Vous étiez mon ami. Vous avez séduit ma sœur Julia. Vous êtes pauvre et n'aurez jamais ma sœur. Demain, pour que la pureté de mon nom ne soit pas ternie, elle sera consacrée à Dieu ; elle entrera dans un couvent ; par volonté ou par force, elle sera religieuse. Quant à vous, rendez-moi raison ; en garde, dis-je, et que l'un de nous meure, et qu'il meure ici. Si c'est vous, ma sœur ne sera pas votre maîtresse ; si c'est moi, je ne le verrai pas.

— Je vous ai écouté, je me suis contenu, répond Eusèbe. Lisardo, modérez-vous de même et entendez ma réponse. Il faut que l'un ou l'autre tombe sur cette place. C'est bien ; mais sachez quel personnage est devant vous. Un homme qui ne craint rien et qui se sent conduit par une main invisible. Ma vie s'est passée dans les prodiges. Répétez au monde ce que je vais vous dire si vous me voyez mourir, et qu'un oubli éternel ne couvre pas ces étranges, ces grands, ces sublimes miracles. Je ne sais quel fut mon père. Je ne l'ai jamais connu. On m'a dit que j'étais né au pied d'une croix, le ciel pour dais, une pierre pour berceau. Trois jours je pleurai, trois jours les bêtes féroces errèrent autour de moi sans toucher à l'enfant sans défense. Je ne mourrai pas de faim, car je suis né au pied de la croix. Un berger, errant dans les âpres solitudes de ces monts, à la recherche de sa brebis égarée, me recueillit par miséricorde ; son nom était Eusèbe. Il m'appela Eusèbe *de la Croix*. Il me traita comme un fils ; cependant je grandissais dans sa cabane ; mon naturel était dur et barbare ; l'astre de ma naissance était terrible, menaçant à la fois et sauveur ; toujours cette croix me protégeait. A trois ans, je

tombai dans une eau profonde, je surnageai; une petite *croix de fer* était dans mes faibles mains. L'incendie dévora un soir la maison de mon père adoptif. Cette *croix de fer*, qui ne me quittait pas, me fit traverser les flammes dans lesquelles tout périssait. Je choisis le métier des armes par goût; je cultivai la poésie par plaisir. Embarqué avec des troupes, je vis notre vaisseau donner contre un écueil et se briser : un madrier sur lequel je me cramponnai me sauva; c'était le symbole miraculeux qui me protégeait encore; ce débris avait la forme d'une croix. Dans les batailles, en face des bandits, dans la misère, dans mes vices, dans mes crimes, toujours le signe divin veille sur moi. Là, au milieu de ma poitrine, une croix divine est imprimée en sillons de sang; j'ai vu briller le même signe dans les nuages noirs qui promenaient le tonnerre sur ma tête sans l'atteindre, dans les flots qui me menaçaient sans me dévorer. Je suis mystérieusement prédestiné, Lisardo; ne vous attaquez pas à moi! La mort ne voudra pas de moi, vous dis-je. Les murs d'un couvent ne protégeront pas votre sœur. Je suis prêt à vous satisfaire; car apprenez que nul n'a des passions plus terribles, nul n'a plus soif de sang, nul n'est plus éloigné de craindre que cet homme qui est devant vous, *Eusèbe de la Croix*.

— Eusèbe, reprend le frère, que la langue se taise; c'est au fer de parler!

Est-ce là poser assez fièrement ses acteurs? Et quel effrayant mélange de sang, de foi, d'amour, de cruauté! Que cette scène est frappante, et que le mouvement en est dramatique! Comme l'intérêt naît! Que cet *Eusèbe de la Croix* est terrible!

Qu'on ne parle plus de l'extravagance du génie. C'est la sublimité du bon sens; et dans les routes les plus étranges, que son pas est ferme! Ce paysage, ces routes, ces bandits dans le lointain, cette croix au milieu, ce duel à mort, cette main invisible d'un Dieu qui, pour quelque raison inconnue et profonde, guide et protége le meurtrier, l'homme de volupté et de sang, Eusèbe; quel accord de sens, d'idées, de faits, de passions et de caractère!

Eusèbe de la Croix n'a point reçu avec le symbole céleste la

consécration d'une ame pure et d'un esprit honnête. C'est une nature brutale, violente, fougueuse, indomptée. Cette nature d'animal féroce va être déifiée par le symbole. Eusèbe va marcher à travers le sang, les larmes, le parricide et l'inceste. Nous ne demanderons pas la moralité de ce drame fanatique. Nous ne demanderons pas une leçon morale à ces tableaux chrétiens, où les chairs pantelantes du martyr saignent sous le fer du bourreau, où les muscles sont à nu, où le peintre a réalisé sous l'auréole sacrée d'épouvantables tortures. Nous séparerons la question d'art de la question politique. L'idolâtrie du symbole, voilà le texte de Caldéron, le sujet donné; il est impossible d'en presser plus énergiquement la dernière conséquence, de lui demander avec une force plus impérieuse le sens tragique qu'elle renferme.

Les jeunes gens se battent. L'épée de Lisardo glisse sur la croix sainte qui protége le criminel Eusèbe. Ce dernier tue son adversaire. « Ah ! mourrai-je sans confession? s'écrie Lisardo. Au nom de cette croix sur laquelle le Sauveur est mort, ne me laissez pas mourir sans confession. »

— Au nom de la croix !... cette parole te sauve. Viens, je vais te prendre dans mes bras; il y a près d'ici un couvent de moines, je te porterai moi-même, et tu te confesseras !

—Je te remercie, je te remercie; à cause de la pitié que tu me témoignes, va, je te le promets, lorsque je serai devant Dieu, je lui demanderai pour toi la même grace; je lui demanderai de ne pas te laisser mourir sans être confessé.

Eusèbe emporte dans ses bras son adversaire expirant, il le dépose sous le porche du couvent voisin; puis, entraîné par cette ardeur fougueuse et invincible, par cette violence qui ne le quitte jamais, il se dirige aussitôt vers la maison habitée par Julia, sœur de celui qu'il vient de tuer. Son intention est de décider la jeune fille à le suivre; il veut enlever Julia avant que la nouvelle de la mort de son frère ne soit parvenue jusqu'à elle. « S'il est vrai que tu m'as aimé, lui dit-il, s'il est certain que ton cœur et le mien se sont entendus, viens, viens à l'instant : ton père est inflexible; il va te sacrifier à sa tyrannie; tu ne vaincras pas sa résistance;

viens, j'ai des palais pour te garder ; j'ai des amis pour te défendre ; j'ai de l'or à t'offrir, et une ame pour t'adorer. Viens, donne-moi ta vie, ce sera m'empêcher de mourir ! »

Julia, qui hésite un moment, est sur le point de céder ; son père se montre. C'est une bonne vieille coutume du drame espagnol, de cacher les amans dans les armoires et dans les cabinets. Julia, qui craint son père, ouvre au jeune Eusèbe la porte d'une chambre où il se tapit ; le père ne s'aperçoit de rien, et cause avec sa fille.

Il y a, dit-il, les raisons les plus graves pour la condamner à la vie religieuse : la pauvreté, l'antiquité de sa famille, la nécessité de ne pas déshonorer la race par une mésalliance, celle de laisser à Lisardo, son frère, le peu de bien qui lui reste ; mais avant tout sa volonté, l'autorité paternelle, le décident à prendre ce parti. Le père en est là, sa fille Julia l'écoute en silence, il parle avec orgueil de l'avenir de sa race et de son fils qui ne manquera pas d'en relever l'éclat ; il se livre à cet enthousiasme de vieillard et d'Espagnol, lorsqu'on apporte un cadavre.

C'est Lisardo mort, c'est le cadavre du jeune homme que l'épée d'Eusèbe a sacrifié.

— Ah ! s'écrie le vieux père en se jetant sur le corps de son fils que soutiennent des paysans, laissez-moi le voir, ce cadavre déjà froid ; laissez-moi contempler ces veines ouvertes qui laissent couler tout le sang de ma vie, tout le bonheur de ma pauvre vieillesse !

Et il embrasse les restes de son fils avec délire.

— Quel est celui qui l'a tué, qui a tué mes derniers jours ?

On lui dit le nom d'Eusèbe.

— C'est bien, répond-il ; c'est le même homme qui m'ôte l'honneur et le bonheur. Disculpe-toi, si tu le peux, Julia ! Dis que ton amour était chaste, malheureuse ! Ne vois-tu pas que ton père et ton frère périssent du même coup et de ta main ! Va, va donc écrire, avec ce sang qui coule, l'histoire de tes voluptés meurtrières. Ah ! ne me réponds pas ! tais-toi ! que je n'entende pas ta voix ! Cache cette beauté qui a été la mort de mon fils. Mon fils, ma fille, tous deux, vous n'existez plus pour moi. Il est mort pour

le monde, lui, mais il vit dans mon ame; et toi, qui vis pour le monde, tu es à jamais morte dans mon cœur! Reste, reste avec ce cadavre : que ce soit ta leçon, ton supplice; je t'enferme ici, près de ton frère mort, et qu'on ferme les portes!

En effet, les portes se ferment sur Julia; le cadavre sanglant est devant elle; elle pleure, comme dit le sublime auteur espagnol, ses voluptés meurtrières; elle est en face de sa faute, qu'elle peut contempler toute entière, et la moralité ressort, inattendue et puissante, du fond même de ce sujet contraire à toute moralité.

Eusèbe est toujours là.

Les hommes de génie fécondent toujours le succès obtenu; Calderon ne quitte pas la situation déjà si belle, qu'il a inventée; les créations des grandes intelligences ne manquent jamais à cette loi; elles n'étincellent pas sur un seul point; les beautés enfantent les beautés; c'est une longue traînée de poudre qui s'embrase, un sillon entier et lumineux. Lisardo mort ne serait pas pour sa sœur, comme le dit Curcio, une leçon assez forte, si Eusèbe, sortant du cabinet où il est enfermé, ne se montrait à son tour. Le cadavre du frère est placé entre ces deux personnes, dont la première a causé sa mort; ce cadavre, c'est leur œuvre. La scène est admirable; la jeune fille repousse obstinément Eusèbe, et résiste à toutes les prières.

— Non, lui dit-il, un couvent même ne te protégerait pas contre moi.

— Prends-y garde, reprend l'Espagnole, je saurais me défendre!

— Mais te reverrai-je? s'écrie Eusèbe.

— Non!

— Quoi! point d'espérance?

— Aucune.

— Et tu me détestes déjà?

— Je le dois.

— Et tu m'oublieras?

— Je ne sais.

— Mais souviens-toi de cet amour si tendre.

— Mais regarde ce sang qui coule! On ouvre la porte; va, Eusèbe: à jamais!

Telle est la fin du premier acte. Depuis la première scène jusqu'à la dernière, le souffle de la passion l'enflamme; elle va grandir jusqu'au crime; et tout ce que Dieu commande, tout ce que l'humanité respecte, va être écrasé par le symbole.

Eusèbe de la Croix, meurtrier de Lisardo, repoussé par sa maîtresse, poursuivi par la justice, a pris la fuite vers les Sierras. Il est brigand; nous nous retrouvons avec lui dans les montagnes; il commande une troupe de bandoleros; ce métier convient merveilleusement à son caractère emporté, aventureux, brave, implacable. — Ah! dit-il, ils m'ont traité en criminel! Eh bien! mes crimes égaleront leur châtiment! Ils me punissent comme si j'avais assassiné traîtreusement Lisardo; ma patrie me persécute, je suis exilé; ils m'ont pris tout ce que je possédais; mes amis m'abandonnent; je ne sais comment soutenir mon existence! Je mériterai leur vengeance; quiconque traversera ces montagnes, me paiera le prix du sang; la publique injustice sera expiée; le voyageur me donnera sa vie d'abord, puis tout ce qu'il possédera.

Un voyageur se présente et tombe. — Capitaine, dit un bandolero à Eusèbe, le plomb a traversé sa poitrine. — Qu'on l'ensevelisse, qu'une croix soit placée au-dessus de son cadavre, et que Dieu lui pardonne. — Allons, dit un des bandits, à nous autres voleurs la dévotion ne manque jamais! Un prêtre traverse cette solitude dangereuse; l'arquebuse d'un des soldats d'Eusèbe l'atteint et le frappe. Mais ce prêtre a composé un *Traité des miracles de la Croix*, et son manuscrit se trouve dans une des poches de son vêtement, sur le cœur; la balle touche le manuscrit, là elle s'amortit sans blesser le prêtre. Étonnés du prodige, les bandits amènent l'ecclésiastique devant leur chef, qui ne s'étonne plus de rien lorsqu'on remet entre ses mains l'œuvre sainte. Ainsi Caldéron ne perd jamais l'occasion de faire connaître sa pensée fondamentale, l'omnipotence du symbole!

— Heureux, heureux mille fois, dit-il, que ce plomb enflammé se soit amolli comme la cire obéissante! J'aimerais mieux brûler dans les flammes que d'avoir offensé la croix. Prêtre, je vous rends

la vie; gardez tout ce qui vous appartient; je ne veux de vous que ce livre. Vous autres, laissez-le libre, et qu'on l'accompagne pour le protéger!

— Je demanderai à Dieu, reprend le prêtre Alberto, qu'il dessille vos paupières et vous éclaire sur l'erreur de votre vie!

— Si tu me veux du bien, reprend Eusèbe, prie Dieu qu'il ne me laisse pas mourir sans confession.

— Je te le promets. Dans quelque lieu que je sois, si tu m'appelles, je viendrai, et je quitterai mon désert pour te confesser.

— J'ai ta parole?

— Voici ma main.

La résolution désespérée d'Eusèbe de la Croix l'expose à toutes les poursuites de la loi. Le vieux gentilhomme dont Eusèbe a tué le fils se met à la tête des troupes qui doivent livrer le brigand à la justice, et ces troupes cernent la montagne dont il a fait son repaire. Pendant que ce danger le menace, Eusèbe, qui n'oublie pas sa jeune maîtresse, et la promesse, ou plutôt la menace de ses adieux, reçoit des informations précises sur le couvent dans lequel son père l'a renfermée, sur les habitantes de ce couvent, et les moyens d'y pénétrer.

L'essence caractéristique du drame espagnol étant lyrique ne prétend pas imiter d'une manière servile les évènemens de la vie, ni suivre à la trace, pour ainsi dire, ses accidens positifs. La vraisemblance, pour Caldéron, n'a pas besoin d'être attestée, prouvée et inventoriée, comme un acte de la vie civile, comme un registre de commerçant. Ces détails minutieux qui donnent à l'illusion l'apparence de la réalité seraient un contraste frappant avec le style élevé, le ton grandiose, la marche poétique de l'ensemble. L'ode ou l'émotion n'a que faire de cette réalité morte et prosaïque. A cet égard, Caldéron obéissait à l'instinct délicat du génie, instinct qui domine les systèmes, les réforme ou les brise.

Dans notre époque, l'écrivain qui s'emparerait d'un sujet pareil chercherait avec soin de petites vraisemblances partielles. Mais Caldéron ne matérialise jamais son drame. Il ne s'amuse pas à préciser les ressorts matériels et grossiers de sa création. Il lui suffit de ne point heurter ou forcer la croyance, de ne pas faire

violence à l'esprit de l'auditeur, de se maintenir dans la sphère naturelle de son œuvre. Pour nous, l'art est devenu tout autre : il s'est fait mécanisme. On procrée avec grand effort des inventions impossibles que l'on essaie d'expliquer par une multitude de ressorts factices et fragiles. On fabrique des machines compliquées, dont le jeu excite l'étonnement. C'est le drame à la vapeur.

Continuons.

Le jeune homme veut retrouver celle qu'il aime. Il a découvert sa retraite sacrée.

Voici les murs du couvent. On y applique une échelle, et les compagnons d'Eusèbe l'exhortent à monter. Il tremble. Est-il arrêté par le sentiment moral de l'action qu'il va commettre? Non; la croix qu'il porte sur le sein le brûle; des flammes passent devant ses yeux; les degrés de l'échelle lui semblent enflammés; cependant il se précipite. L'enfer serait là, rien ne le retiendrait, s'écrie-t-il.

Au moment même où Eusèbe pénètre dans l'intérieur du monastère, les soldats que Curcio commande ont investi la montagne, et le père, qui veut venger la mort de Lisardo et l'honneur compromis de Julia, vient occuper la retraite des bandoleros et s'asseoir au pied même de la croix grossière qui occupe le centre de cette espèce de cirque sauvage. Il recule épouvanté à la vue de ce signe sacré; cette croix lui rappelle une terrible aventure de sa jeunesse. La voici : il était marié depuis peu. Forcé de partir et de quitter sa femme pendant plusieurs mois, il reçoit d'un domestique infidèle des renseignemens qui inculpent la fidélité de sa femme. Il revient. Une grossesse s'était déclarée pendant son absence. Curcio, se croyant trompé, ne respire que vengeance. Il contraint l'infortunée à le suivre; il la conduit dans les anfractuosités de cette fatale et déserte montagne. Là, accablée de fatigue et de terreur, demandant en vain grace à son mari, elle tombe au pied de la croix même.

— Au nom de Dieu, dit-elle, grace! grace!

— Non; tu portes dans ton sein l'enfant qui va te donner la mort.

— Eh bien! que la croix me protège! O Sauveur du monde!

sauvez une femme malheureuse!..... O Jésus! prouvez que je suis innocente!

Elle disait ces mots, et lui, frappait à coups redoublés; mais le glaive ne pénètre que l'air et n'atteint que le vent qui siffle. Toujours vivante et conservée par un prodige, elle met au monde, au pied de la croix protectrice, et sous le poignard impuissant de son meurtrier, deux enfans miraculeux. On accourt à ses cris, et dans la confusion, dans le trouble d'une telle scène, un des deux nouveau-nés est abandonné par le paysan qui s'était chargé de lui. L'enfant que l'on emporte et qui trouve asile dans la maison paternelle est une fille, c'est Julia. Sa mère, dès que la santé lui est rendue, se consacre à Dieu et embrasse la vie religieuse. Julia, fille du prodige, est aussi destinée au service des autels; telle est la volonté de son père. Le doigt divin est sur elle; une croix de feu, de sang, est gravée sur sa poitrine.

Telles sont les aventures que le vieux gentilhomme se rappelle avec terreur. Voici le crucifix fatal, voici la solitude, théâtre de ce drame extraordinaire; il se perd long-temps dans ses pensées et demande compte au Très-Haut d'une destinée si étrange.

Revenons à Eusèbe. C'est la nuit. La lune brille à travers les hautes croisées du monastère. Le couvent s'ouvre à ses pas et s'ouvre aussi à nos regards. Il parcourt les longues galeries où tout repose, lui, l'homme du crime, du meurtre, et l'homme prédestiné; il cherche sa proie dans le sanctuaire de la virginité et de la paix.

Il entr'ouvre l'une après l'autre les étroites cellules des religieuses; il ne trouve pas encore Julia. Certes la situation est une des plus scabreuses que l'on puisse imaginer. La licence, l'impiété, l'immoralité, le scandale, s'ouvrent devant le poète. Il n'a qu'à s'avancer d'un pas. Ce mélange de volupté dans un couvent, d'idées religieuses et de pensées criminelles, va lui fournir des peintures fortes et révoltantes. Cherche-t-il l'effet? Veut-il seulement imprimer des émotions? A-t-il soif de ces couleurs hideuses qui plaisent au génie faux et dépravé? Tout ce qu'il y a d'affreux au monde semble se montrer ici. On devine sans peine que Julia est la sœur d'Eusèbe; et la position dramatique augmentant d'inten-

sité irait coudoyer l'horrible et l'insoutenable, si Caldéron n'était doué de ce vrai génie dont l'essence est pure. Nous allons voir, dans une situation si difficile, le génie retrouver toute la moralité qui lui est propre, toute la sublime pudeur qui ne l'abandonne jamais. Ses ailes sont blanches et vierges; elles trempent dans l'orage sans se flétrir, elles effleurent la foudre sans se brûler.

Eusèbe soulève une portière qui cache Julia endormie et demi-nue.

— Ah! la voilà, dit-il. — Et il s'arrête.

— C'est bien elle! Lui parlerai-je? Dois-je l'éveiller? Pourquoi mon ame, si hardie, tremble-t-elle ici? Pourquoi cette passion tremblante est-elle si audacieuse! Cet humble vêtement qui la couvre, cette simplicité, cette grace adorable, m'arrêtent et me touchent malgré moi! Cette candeur si pure triomphe de ma frénésie. Là où est la perfection du corps, la chasteté réside aussi. Un saint respect émane de la beauté, et si cette beauté pénètre mon être, ce respect domine mes sens!

A cette sublime assimilation de la beauté de la forme et de la beauté morale succède une scène où règne l'ardeur des sens, une scène extraordinaire de hardiesse, et qui n'a pas d'analogue pour la vérité nue et l'énergie naïve.

La réserve extérieure des mœurs actuelles ne me permet que d'indiquer légèrement la scène suivante, où Julia s'éveille et où la séduction d'un amour mutuel est exprimée avec une grande énergie. Mais tout à coup, aux paroles les plus passionnées d'Eusèbe, succède un mouvement d'horreur : il repousse celle pour laquelle il a violé la clôture sacrée du monastère. Il a vu l'empreinte divine de la croix symbolique, le double sillon de flamme et de sang dont la main divine a marqué la jeune fille dès le berceau.

— Femme, laisse-moi fuir! j'ai vu Dieu, le Dieu vengeur! Chacune des larmes que tu verses me brûle; chacune de tes paroles me donne la mort; chacun de tes regards est un supplice; chacun de tes baisers est un enfer. Ah! cette croix, cette croix que j'ai vue sur ton sein, ce signe prodigieux, cet avertissement

du ciel, cette horrible et sainte marque! Reste religieuse, Julia! Laisse! laisse-moi!

Ainsi s'accomplit la destinée, ainsi se manifeste la toute-puissance du symbole, selon Caldéron, chapelain de l'église de Tolède. Eusèbe fuit et va retrouver ses bandits. « Ah! dit-il, la vie est bien large pour l'homme qui souffre, c'est un grand désert qui s'ouvre devant lui! » Quant à Julia, le poète, fidèle à la nature toutes les fois qu'il s'agit de peindre ses mouvemens passionnés, lui prête une résolution aussi étrange en apparence qu'elle est vraie en réalité : c'est un développement naïf et singulier du cœur de la femme. La fuite d'Eusèbe, et l'horreur qu'elle paraît lui avoir inspirée, restent gravées dans sa pensée; la chaste solitude de son couvent a été troublée, et l'amour, le dépit et la fureur la jettent hors des murs du monastère à la recherche de son amant. Il s'agit pour elle de vengeance. « C'est du fiel et du poison, dit-elle, qui roulent dans ses veines avec son sang. » Errante longtemps à travers les montagnes où elle sait que le chef des bandoleros s'est réfugié, elle change de costume, ainsi que de caractère et d'ame, devient meurtrière d'un pâtre qui la menace de violence, et trouve enfin Eusèbe, qu'elle provoque au combat, la tête enveloppée de son manteau; elle est légèrement blessée, et Eusèbe la reconnaît alors. Bientôt les troupes qui ont cerné la montagne livrent combat aux bandits. Curcio reconnaît son fils, qui meurt en recevant l'absolution du prêtre Alberto. Quant à Julia, son père, apprenant sa fuite et ses crimes, veut la frapper.

— Que ta mort, dit-il, soit atroce comme ta vie!

Mais elle embrasse la croix, et laissant tomber un voile sur ses épaules:

— Croix divine, dit-elle, sauvez-moi. Je jure de vivre et de mourir dans la pénitence.

— Grand miracle! s'écrient tous les assistans.

Et, selon la formule ordinaire des drames espagnols, Curcio paraissant sur le devant de la scène :

Ainsi finit la comédie étonnante de *la Dévotion de la Croix*. Que son auteur soit heureux, et pardonnez-lui ses fautes.

Ce théâtre espagnol, j'ai dû le choisir avec une prédilection spéciale. Il est profondément original, et l'originalité est loin de nous. Il ne ressort d'aucune imitation; il est populaire, fils du peuple, tout imprégné d'une civilisation perdue. Avec une facilité, une grace, une légèreté apparente, c'est le plus passionné, le plus terrible de tous les drames que l'homme ait inventé. Qu'on se souvienne de ce héros de Caldéron, qui, pour effacer la tache faite à son honneur, noie l'amant, brûle la femme, détruit son palais et part. Le même point d'honneur, on le retrouve dans Corneille, au milieu de ce combat de générosités extrêmes qui remplissent les œuvres du poète français. C'est le drame de la chevalerie moderne. Voulez-vous connaître le drame du catholicisme, lisez *la Dévotion de la Croix*.

Les Espagnols seuls ont fait un tel drame, et vous vous étonnerez avec moi d'une nouvelle forme de l'art. Nous avons assisté à une tragédie fondée toute entière sur le fanatisme, non pour le corriger, comme dans le *Mahomet* de Voltaire, mais pour l'exalter. C'est une œuvre unique, et qui resterait comme monument d'une société fanatique, quand même tous les souvenirs, tous les monumens, tous les livres de l'Espagne s'anéantiraient dans un commun naufrage.

Voilà les arts! c'est leur privilége. S'ils n'ont pas le bon sens prosaïque de la raison vulgaire, ils ont le droit de concentrer tout un passé dans une seule œuvre. De la Grèce sauvage, que reste-t-il? Homère. Un torse de déesse, un débris de temple, sorti du ciseau d'un sculpteur d'Athènes, nous en dit plus sur la société hellénique que de longs commentaires. Si le mot immortalité n'est pas une parole vaine, c'est aux arts qu'il appartient, et à la tête des arts se place la poésie. Seuls ils conservent les traces du passage des générations sur la terre mobile où nous sommes, seuls ils redisent le passé, au milieu des dynasties perdues et de ces myriades de rois égarés qui n'ont plus de nom nulle part.

La Dévotion de la Croix atteste une civilisation perdue et morte; car l'Espagne elle-même, malgré son respect saint et obstiné pour l'antiquité de ses mœurs, s'éloigne chaque jour de la redoutable civilisation que nous avons vue se développer. De même que *Hamlet*,

le grand drame du doute et de la douleur septentrionale, n'a pu éclore que dans la Grande-Bretagne; *la Dévotion de la croix*, ce drame du symbole méridional et de la croyance effrénée, n'a pu naître, germer et mûrir qu'entre les Pyrénées et Gibraltrar. Nous échappons à toutes nos idées philosophiques, nous ne raisonnons plus; nous croyons, non d'une foi épurée, tendre, chaste, chrétienne, selon la loi morale du sauveur des hommes, mais aveugle, ardente; une foi d'inquisiteur, de martyr et de séide. Pour comprendre seulement un drame dont la donnée est telle, et dont le résultat serait effrayant, il faut dépouiller tous les souvenirs modernes et faire taire les raisonnemens. Pourquoi ne l'aurions-nous pas? Cette transformation de l'ame exige quelque force, mais c'est la première nécessité imposée à l'artiste. Corneille, l'honnête et doux Corneille, savait bien tremper son ame dans la férocité romaine, quand il écrivait *les Horaces*, et nous nous faisons païens tous les jours lorsque nous lisons Virgile et Tibulle.

Prenons-y garde, si nous procédons au moyen de la raison critique, nous ne comprendrons jamais les génies méridionaux; si nous mettons à sa place la passion, nous trouverons le point de vue espagnol. Le propre de la passion est de détruire tout équilibre, d'absorber, de se faire maîtresse, d'éteindre tout ce qui l'approche; elle veut brûler seule, quand même elle se dévorerait dans son ardeur. Si un peuple se livre à une passion, il est grand par elle; c'est par elle qu'il domine, c'est par elle aussi qu'il meurt. Et ne voyez-vous pas ce que la guerre et la gloire nous ont coûté, à nous, Français, passionnés de guerre et de gloire? L'Italie, du XVe au XVIe siècle, s'est livrée à l'amour des arts: vertus, bonheur, liberté, rien n'existait plus pour elle, mais elle avait Raphaël; ses voluptés et ses vices étaient en opprobre au monde, mais elle possédait Benvenuto Cellini. Elle donnait aux peuples des leçons de débauche, mais elle allait avoir Palestrina. Les papes appuyés sur leurs favoris et leurs maîtresses scandalisaient l'Europe, appelaient le schisme, éveillaient Luther; mais elle avait Michel-Ange. L'unité catholique s'ébranlait de toutes parts; mais le Vatican élevait au-dessus de tant de crimes, de

forfaits, de vices, de folies, sa tête radieuse, sa coupole d'or, symbole des arts tout-puissans.

Voici ce qu'une passion fait par un peuple et ce qu'elle fait de lui : elle l'exalte, l'agrandit et le tue.

Laissez donc les nations vivre comme les hommes ; que voulez-vous? rien n'empêchera le destin d'avoir son cours, et ce sont nos passions bien plus que nos pensées qui font notre destin. De même que l'équilibre était rompu en Italie par la passion artiste, il était détruit en Espagne par la pensée catholique, par le symbole, par la passion de la croix.

PHILARÈTE CHASLES.

ARTISTES CONTEMPORAINS.

I.

Bocage.

Les biographes à venir pourront dire un jour de cet acteur, ce qu'ils ont dit déjà de tant d'illustrations : *Il naquit de parens pauvres, mais honnêtes.* En effet, son père, qui avait possédé d'abord une fabrique à Rouen, était descendu, par des revers successifs, au modeste emploi de contre-maître dans une fabrique de Paris. Les deux fils aînés suivirent la fortune du père ; la mère et son dernier enfant restèrent ensemble à Rouen, où bientôt ils furent forcés à travailler pour vivre.

Ce dernier enfant s'appelait alors Pierre Martinien Tousez, et gagnait trois francs par semaine à carder les cotons, malade, vêtu de haillons, travaillant comme un nègre le jour, la nuit dormant comme un pauvre dans un de ces réduits où la propriété entasse du soir au matin ceux que la fabrique exploite du matin au soir. Misérable enfant, dont l'organisation était délicate et frêle, toute

nerveuse, toute fébrile, comme celle des artistes, par quel heureux hasard put-il résister à la vie pernicieuse des ateliers, à leur action délétère à la fois et de l'ame et du corps? Le hasard est un mot impie. Béranger commença par être ouvrier. L'ouvrier Tousez devint un artiste. L'art a aussi sa providence!

Or, la volonté providentielle qui régit toutes les destinées sublunaires, décida que la malheureuse mère de l'ouvrier s'aigrirait assez dans le chagrin, pour rendre quotidiennement à son innocent fils les coups qu'elle recevait de l'adversité. Ce dégagement du fluide nerveux maternel par les poignets s'effectua long-temps sans obstacle sur l'échine de Pierre. Mais un jour, l'enfant, plus sensible ou plus battu ce jour-là qu'à l'ordinaire, résolut de fuir les contre-coups de l'adversité, et de se soustraire au choc en retour de la mauvaise humeur maternelle. Il s'enfuit donc de Rouen, à pied, sans le sou, allant retrouver son père à Paris. Arrivé là, il fut reçu comme une navette, c'est-à-dire immédiatement renvoyé au lieu d'où il était parti.

A son retour, il passa quelques années meilleures près de sa mère. Sa fugue extraordinaire pour un enfant l'avait rendu imposant d'énergie, on n'osait plus le frapper; mais bien qu'à l'abri des rigueurs domestiques, il ne tarda pas à se sentir plus malheureux que jamais dans le taudis natal. L'intelligence se développant avec l'âge, il en vint à plus souffrir de son humble position d'ouvrier cardeur, qu'il n'avait jamais souffert du manche à balai de la famille; et cherchant encore dans la fuite un remède à son nouveau mal, il quitta Rouen pour la seconde fois. Cette fois il levait le pied non par un instinct de conservation, pour se soustraire au bâton de Damoclès, incessamment pendu sur ses épaules; cette fois ce n'était plus l'enfant craintif qui s'abritait contre les foudres du bois vert : c'était le jeune homme intelligent, impatient d'un meilleur monde, qui partait d'un présent maudit vers un avenir rêvé plus noble et plus heureux; il ne fuyait pas, il s'en allait à la fortune, le cœur plein de mépris et de haine contre sa vie passée, d'espérance et d'illusion pour sa condition future : il s'en allait à Paris.

Là, se souvenant du mauvais accueil qu'il avait trouvé chez son père, il s'adressa directement au plus âgé de ses frères, qui était

épicier. Ce frère le traita à peu près convenablement, c'est-à-dire qu'il ne le mit pas à la porte et qu'il ne le renvoya pas dans la Seine-Inférieure. Ainsi c'est à un épicier que nous devons un artiste. Admirez par quelles voies bizarres et mystérieuses la Providence arrive à ses fins !...

L'enfant qui avait déserté le coton ne pouvait servir la chandelle. D'ailleurs il recelait déjà tout au fond de sa poitrine *l'influence secrète*, comme dit le rimeur, ce plus précieux don du ciel, ce vague amour de l'art qui se développe et se révèle comme une autre puberté par des ardeurs et des transports inouis, involontaires, que nulle prose au monde, même celle d'un frère épicier, ne peut ni guérir ni calmer. L'enfant avait déjà conscience de son mal; donc le mal, comme tout bon parent doit appeler cette disposition poétique, était sans espoir. Une circonstance fatale de son voyage avait mis le feu aux poudres et fait sauter ce que le jeune homme pouvait avoir de raisonnable entre l'os frontal et l'occiput. Sur la route de Rouen à Paris, il avait rencontré à l'auberge, un jeune compatriote lassé comme lui du séjour de Rouen, mais n'ayant pas comme lui à gagner à un changement de condition. Cet autre fuyard quittait richement sa riche famille, traîné dans une belle calèche attelée de quatre bons chevaux. L'enfant prodigue et l'enfant pauvre firent connaissance à la porte de la même auberge, l'un dans sa calèche, l'autre dans ses sabots; l'un mangeant pour reposer ses chevaux, l'autre se reposant pour manger.

— Où vas-tu? dit sans plus de façon le voyageur en voiture au voyageur à pied; rien n'est insolent comme une calèche.

— A Paris.

— Moi aussi. Qu'y vas-tu faire?

— Je n'en sais rien.

— Veux-tu venir avec moi? Je vais y gagner de l'argent, je vais y jouer la comédie.

Le cocher ne permit pas au pauvre interlocuteur de faire entendre sa réponse. Un coup de fouet sonore couvrit un *merci* honteusement prononcé. Les chevaux, aiguillonnés, coupèrent la conversation au galop, et le triste piéton se remit lentement en route, regardant avec envie tourbillonner devant lui l'heureux aventurier

qui lui criait de loin déjà : Bon voyage! Quand il l'eut perdu de vue, il oublia ses regrets, mais non les dernières paroles qui avaient frappé ses oreilles. *Gagner de l'argent, jouer la comédie,* ces deux idées fixes se reproduisirent à lui sous toutes les formes pendant les vingt lieues qui lui restaient à faire. Il trompa ainsi les fatigues d'un long voyage, se mettant soudain à se rappeler, à réciter, à déclamer tout ce qu'il avait appris par cœur au Théâtre-Français de Rouen. Enfin il atteignit Paris, avec une vocation immuable pour le théâtre. La contagion l'avait mortellement touché en chemin; il était condamné. Vainement donc voulut-on l'assujétir au comptoir; le peu de temps qu'il y resta même à débiter le poivre et la cannelle ne fit qu'empirer sa prédisposition. Tant de tragédies lui passaient là par les mains!

Dès qu'il eut manifesté son horreur innée de la boutique, son frère, assez indulgent d'abord pour accepter sa démission, le colloqua, sans plus consulter ses goûts, dans le cabinet d'un agent d'affaires, dans une de ces cavernes légales où l'honnête homme qui s'y égare est volé le code sur la gorge. La droiture naturelle de l'enfant, et son instinct de plus en plus dramatique, en firent un détestable clerc. D'ailleurs, il n'avait que des appointemens honoraires chez son patron, qui promettait toujours et ne payait jamais. Il quitta donc le cabinet d'agence pour entrer dans les bureaux du conseil de guerre, et devint, grace à une *belle main,* aide-greffier de ce tribunal, où l'on raye un homme de la vie comme un chiffre d'une somme.

Là, ainsi que dans tous les bureaux du monde, il y avait pléthore de vaudevillistes, dramaturges et autres gens, qui dînent du registre et soupent du théâtre. Par une fatalité toute spéciale même, le chef du jeune employé, le greffier dont il était l'aide, se trouvait être un ancien acteur. Jugez où le pauvre enfant était tombé : on avait mis un malade avec un mort. Toute la journée il n'entendait parler que coulisses, que succès, qu'illusions de théâtre, illusions si enivrantes déjà pour une saine raison. Il n'y tint bientôt plus. Il manqua deux ou trois jours de suite au greffe. Il osa se faire inscrire au Conservatoire pour être examiné, espérant être admis dans ce séminaire de la scène. Mais pour se faire examiner,

il fallait se présenter, et pour se présenter il fallait être vêtu décemment. Il vint donc se jeter aux genoux de l'épicier, implorant de sa générosité fraternelle des habits neufs, disant qu'il y allait de sa vie, de son avenir, avouant enfin qu'il voulait renoncer à la misère de l'employé, et *gagner de l'argent en jouant la comédie*. A ces derniers mots l'étonnement de son frère n'eut d'égal que sa fureur. Ce frère le maudit paternellement et le chassa de sa maison. Le jeune homme, sans place, sans habit, sans espoir, sans pain, sans gîte même, n'ayant point d'amis parce qu'il avait toujours été ridicule avec ses vieux vêtemens écourtés, point de ressources parce qu'il n'avait point d'amis, éprouva un moment la convulsive joie que donne souvent l'excès de l'infortune, et comme Oreste il s'écria :

Grace au ciel, mon malheur passe mon espérance !

Alors il se mit à errer dans Paris à l'aventure, comme ces chiens perdus qui vont et viennent, en attendant la faim qui les tue. L'homme ne voulut pas attendre cette affreuse conclusion. Le lobe de l'espérance s'affaissa tout à coup dans son cerveau, et laissa culminer la pensée du suicide. Se voyant abandonné de tous, dénué de tout, n'imaginant plus où il mangerait quand il aurait faim, où il reposerait quand il serait las, il essuya résolument une larme de désespoir, et décida qu'il n'aurait plus jamais faim, plus jamais de fatigue : il se dirigea vers le pont des Arts; mais là il fut arrêté au passage par l'invalide de garde. Il se voulait tuer parce qu'il n'avait pas de quoi vivre, et là il faut payer pour mourir. Le Pont-Neuf étant plus libéral, il gagna le Pont-Neuf, et descendit gratis sur un bateau de charbon amarré dans l'endroit le plus profond de la Seine. Mais au moment où il piquait une tête dans l'éternité, une main le saisit vigoureusement, et le ramena en arrière sur le bateau. Alors il se retourna et reconnut son sauveur. Ce n'était pas M. Alphonse Karr, il ne nageait pas encore à cette époque; c'était Paul Tousez, frère cadet du malheureux Pierre, frère compatissant, qui l'avait suivi, et qui venait lui offrir ce que lui avait refusé l'inexorable aîné, un habit et un pantalon pour paraître au Con-

servatoire. A quoi tient la destinée d'un homme! et d'un grand homme encore! Les deux frères s'embrassèrent et pleurèrent à fendre le cœur de tous les matelots du port. Bref, il était temps de se rendre à la salle des Menus-Plaisirs. La séance d'examen était ouverte, et déjà plus d'un appelé avait été élu. Enfin la voix du secrétaire nomma M. Bocage. Sous ce nom plaisant de Bocage parut dans la salle un garçon plus plaisant encore. Figurez-vous, en 1818, un pantalon jaune collant sur les deux cuisses maigres de l'un des mortels les plus mal faits qui soient, un habit bleu barbeau à larges basques, comme on n'en portait même plus à la fin de l'empire, sur un grand corps dont les épaules naturellement insubordonnées étaient devenues plus inorthodoxes encore par les jeûnes et les mille privations d'une vie toujours misérable. L'hilarité de l'auditoire fut homérique. Cependant le jeune homme ne se déconcerta point; il s'avança sur l'estrade, et déclama sérieusement le morceau exigé :

Mon Dieu, j'ai combattu soixante ans pour ta gloire.....

Après l'audition, le Nérestan bleu barbeau fut unanimement refusé. Le jury d'examen se composait de deux professeurs de chant, trois professeurs d'instrumentation, et de deux maîtres de danse. La série des maîtres de déclamation avait reçu toute la matinée les candidats de la chorégraphie et de la musique.

Voilà, j'espère, une vocation traversée par bien des contrariétés; voilà qui fait de notre acteur un être essentiellement biographique. Récapitulez un peu. Dès la naissance, il ne peut échapper à la règle biographiquement générale d'une famille *pauvre, mais honnête*; puis, comme toujours, ses parens forcent ses goûts, entravent ses sympathies. Tous les hommes, même les plus indifférens à lui, semblent se donner le mot pour entasser Pélion sur Ossa contre sa destinée. Sont-ce bien là toutes les difficultés ordinaires au génie? Courage donc, jeunes artistes! Si l'espoir vous manque, l'espoir, ce sentiment que Dieu a placé au-dessus de tous nos sentimens, au sommet de la tête humaine; si la pensée de l'opium, du charbon ou de la rivière, vous survient au milieu des obstacles de la vie,

soyez-vous votre frère cadet à vous-même, rejetez-vous violemment en arrière, et luttez comme notre acteur jusqu'à la victoire.

Quoique repoussé du Conservatoire, Bocage ne recommença point le suicide : on ne tente guère ce remède deux fois. Le suicide est comme la cession de biens. L'abandon de la vie une fois fait, le débiteur ne doit plus rien à l'infortune. De ce jour même, le jeune homme déploya la plus grande énergie. Il ne voulut plus être ni soumis, ni à charge à aucun de ses parens, et s'affranchit du pain et du lit en même temps que du contrôle fraternel. Il se fit libre dans Paris, copiant pour les avoués, se nourrissant l'esprit d'alexandrins, espérant dans sa candeur être plus heureux l'année suivante au nouvel examen. Cette époque de son existence fut la plus déplorable comme la plus énergique, toute de misère et de travail. C'est la période de vie où un jeune homme, jeté seul à Paris dans la plénitude des ardeurs et des passions de son âge, a besoin de toute sa santé pour ne pas mourir, de toute sa vertu pour ne pas se dégrader, ce qui est pis encore; où, sans frein et sans ressource, il peut tomber à commettre le vol ou à mourir de faim, oui de faim, à la lettre, et râler long-temps dans l'isolement de son grenier, sans que personne l'entende, sans que personne lui porte secours. S'il expire, quarante-huit heures après, le portier montera s'informer pourquoi le mort n'est pas sorti, et il redescendra bien vite pour exhiber l'écriteau : *chambre à louer*. Voilà tout ce qui se sera intéressé à lui. Oh! qu'il faut de chance heureuse et de solide morale pour passer intact par ce creuset de misère où nous avons tous laissé plus ou moins de déchet. Bocage traversa dignement cette Égypte de la jeunesse pauvre, et pendant l'un de ces jours néfastes, il fut assez heureux pour rencontrer l'homme dont il avait reçu sa vocation d'artiste, et qui devait encore le sauver du Conservatoire. Cet homme, qu'il avait vu jadis courir en calèche à la fortune sur la grande route, *quantum mutatus!* dans quel équipage il le retrouvait, grand Dieu! Où étaient les chevaux fringans, les fins habits à la mode, et cette mine fraîche et insolente du voyageur en voiture? Le beau compagnon avait les joues creuses et l'oreille basse maintenant. Il ne jouait pas la comédie et gagnait peu d'argent. Il était planté depuis le matin au Pont-des-Arts sur le passage des prome-

meurs, s'efforçant de les tenter avec des bijoux d'un or douteux qui pendaient à tous ses doigts comme des chapelets aux mains d'un saint; le malheureux vendait des chaînes de sûreté.

— Vous voilà? lui dit Bocage, presque insolent à son tour. Et bientôt la conversation s'engagea amicalement, et ils se racontèrent chacun leurs maux et leurs espérances.

Puis les deux jeunes gens allèrent dîner rue de la Mortellerie, au domicile élu du marchand, chez une vieille femme qui aurait besoin de Walter Scott pour être peinte ici d'après son horrible nature. Quel dîner ils mangèrent tous trois, je vous le laisse à penser. Cette viande défendue aux juifs et vouée par la misère au commun des chrétiens, cette viande dont le nom seul est indigeste, la nourriture du pauvre, la charcuterie enfin était la base et le chapiteau de ce repas; puis du vin couleur ame de ministre! L'estomac de notre artiste reçut ces mets inhospitaliers comme d'anciennes connaissances, et dans ce taudis, patrie des rats, en face de cette vieille peu gracieuse, il mangea comme à dix ans chez sa mère. Durant l'empoisonnement, il fut longuement question d'art, du monopole, des difficultés de parvenir, de mérite méconnu, de génie étouffé! On s'indisposa contre la société de toute la bile d'une digestion de cervelas. L'ex-dandy rouennais, quoique lancé dans les spéculations commerciales, n'avait pas pour cela renoncé aux beaux-arts. Il avait un pied dans le négoce et l'autre dans le théâtre. Le matin il suivait un cours de déclamation rue de Lancry; et le soir, de sa voix dramatique, il criait à tue-tête par les carrefours : *Voyez, voyez, messieurs, demandez les chaînes d'or à 59 sous!* (chiffre spirituel qui effraie moins que trois francs.) Quand il apprit que son convive s'était présenté au Conservatoire, il eut pitié de sa candeur. Est-ce qu'il fallait procéder ainsi? Aller se soumettre au jugement d'académiciens arriérés! Fi!... C'est ainsi que le marchand de chaînes blasphémait le Conservatoire, lui qui, s'il s'y fût présenté, y serait entré comme dans un moulin, tant il devait un jour ânonner sur la scène.

— Je te suppose, disait-il à son ami, reçu dans cette pépinière de nullités; force te sera d'attendre plusieurs années avant d'en sortir, avant de pouvoir *jouer la comédie et gagner de l'argent.*

L'argent par la comédie était sa chimère, comme vous voyez. — Force te sera, ajoutait-il, de t'étioler dans cette serre chaude de l'art, où de routiniers professeurs coupent, taillent nos jeunes facultés, les tourmentent et les contournent comme des plantes flexibles sur d'uniformes espaliers.

Persuadé par ce raisonnement du crû (ils étaient allés oublier leur dîner au Jardin des Plantes), Bocage se laissa conduire à l'école pratique de la rue de Lancry, dirigée par des acteurs de l'ancien Ambigu. Dans cette école, du moins, on mettait en action la théorie toute franche du maître, et chacun essayait son aptitude au théâtre sur le théâtre même.

Après quelques mois de travaux simultanés, les deux amis se séparèrent : l'un devint ce qu'il put, c'est-à-dire rien, une utilité dans quelque théâtre de Paris, où il trouva un engagement, ma foi! et promit à l'autre de le protéger quelque jour. L'autre, celui qui nous intéresse, beaucoup moins heureux, fut forcé de quitter la capitale, la terre promise de l'acteur, et erra plusieurs années par la province. Nous ne suivrons pas cette ame en peine dans le purgatoire des comédiens. Il vous suffira d'apprendre que dans la province, si exigeante d'harmonie, il ne put jamais chanter le vaudeville ni même l'opéra, et qu'il faillit, à propos de musique, tuer M. Harel à Nancy. Voici comment : M. Harel, alors directeur ambulant, avait promis de lui adjoindre un chanteur d'office pour oucouler la romance de Lindor dans le *Barbier de Séville*. En scène, l'acteur, sur la foi du traité, prend la guitare, fait semblant d'en toucher les cordes et se tait en remuant les lèvres. Cependant point de chanteur, point de romance, le silence le plus complet. Jugez du désappointement de Lindor, muet devant un public qui s'imagine qu'on le raille, et qui rompt le silence par un tonnerre de cris mêlés de sifflets. Lindor furieux sort de scène alors, trouve sous sa main M. Harel dans les coulisses, lui saute à la cravate, et c'en était fait de l'infidèle directeur, si Rosine et le commissaire de police ne fussent intervenus entre la gorge de M. Harel et les poignets d'Almaviva. Depuis, la bonne harmonie, rompue par cet événement, n'a jamais pu se rétablir pleine et entière entre l'acteur et le directeur. Si Bocage émigre souvent du théâtre de

la Porte-Saint-Martin, la romance en est cause. M. Harel n'a jamais pu pardonner au tragédien l'incartade du guitariste. Bocage expie Lindor.

Nous n'irons pas plus loin dans ces aventures de province, où Ragotin et tous les personnages du *Roman comique* sont encore vraisemblables, même après deux siècles. Nous attendrons l'acteur à Paris au commencement de ses jours d'heur et de gloire.

Le désert est traversé, le mauvais temps passé; voilà le comédien dans son paradis, le voilà au but que se propose tout homme dont le métier est de se mettre du rouge sur les joues, de six à onze heures du soir. Le voilà engagé sur un des théâtres de la capitale, là où il y a profit et honneur pour l'artiste, là où il peut *gagner de l'argent et jouer la comédie.* L'aurore de ses beaux jours se leva au théâtre royal de l'Odéon, qui eut tant de vicissitudes, comme tout ce qui est royal; qui brûle toujours et renaît sans cesse de ses cendres, non pour vivre comme le phénix, mais pour mourir. Là débuta donc en 1825 un nouvel acteur du ridicule nom de Bocage. Dieu sait les plaisanteries que lui valut ce pseudonyme assez singulièrement choisi. Les lousties de coulisses ne se firent pas faute du *Bocage que l'aurore.....* et de mille autres facéties tirées toutes de ce nom verdoyant. Je ne vous dirai pas pourquoi parmi tant de Derval, de Préval, d'Estival, de Courval, il avait été choisir ce *Childebrand* de Bocage. Mais Childebrand est illustre aujourd'hui, il n'y a plus rien à en dire. En tout cas, c'est par respect pour sa famille que l'artiste changea de nom. Si ses parens s'étaient montrés moins hostiles au métier de comédien, il aurait illustré son nom de famille au lieu d'un pseudonyme insignifiant. Molière en a fait autant. Voyez ce que les Pocquelin y ont gagné!

Bientôt il quitta l'Odéon pour la Comédie-Française, et fut long-temps encore ballotté entre ces deux théâtres, jouant sur l'un et sur l'autre, avec peu de succès, la vieille tragédie dont il avait horreur par souvenance de l'épicerie fraternelle. Enfin, à sa dernière rentrée à l'Odéon, il se fit remarquer en créant le rôle principal de *l'Homme du monde,* drame de M. d'Epagny. Bocage alors eut droit à la critique, et la presse littéraire s'occupa de

lui pour la première fois. Bien qu'il eût fait honneur à son nouveau rôle et qu'il eût vraiment réussi, il n'était point au bout de ses épreuves. La gloire de l'artiste ne s'escamote pas par un seul coup d'heureux hasard. Il faut plus d'un succès pour établir une réputation sans conteste. Or, par une fatalité désespérante, la scène où il était en train de réussir vint à fermer aussitôt. Bocage quitta les quatre murs de l'Odéon, et s'en alla frapper inconnu à la porte de plusieurs autres théâtres qui lui demandèrent, avant de l'engager, où il avait joué à Paris ailleurs qu'à l'Odéon, l'Odéon n'étant compté que comme province, tant ce théâtre est ultrapontain. Il ne parvint à se faire accepter qu'à la Gaîté et *au pair*. C'était bien la peine d'avoir brillé un instant sur un théâtre royal, d'avoir été comédien ordinaire du roi, pour devenir au boulevard pensionnaire de M. Pixérécourt, et pensionnaire *gratis* encore! Là, il créa fort originalement le premier rôle d'une pièce-Macaire, intitulée : *La Prison de Newgate*. Ce second succès lui valut deux mille cinq cents francs d'engagement.

Alors il fut prié par les auteurs d'un *Shylock* imité, de lire leur pièce au théâtre de la Porte-Saint-Martin. La pièce fut reçue et l'acteur aussi. Sur la seule lecture, l'habile M. Crosnier, devinant son acteur, lui proposa un engagement de 6,000 francs avec des feux, et le rôle même de Shylock pour début. L'astre sort tout-à-fait de ses nuages. Nous sentons déjà le talent chauffer et rayonner. Délivré de ses limbes, l'artiste va maintenant marcher de triomphe en triomphe. Après Shylock, viennent Didier, Antony, Buridan, le curé Mauclair et vingt autres créations qu'il a successivement glorifiées et qui l'ont mis à la tête de l'école moderne.

Mais pour bien apprécier la valeur de ce talent, il faut jeter un coup d'œil sur la transformation de l'art dans ces derniers temps. L'art est l'expression de la société. La forme sociale et la forme artistique procèdent l'une et l'autre dans un parallélisme invariable. Par exemple, quand la foi domine, le théâtre est religieux et produit *les mystères*; quand la royauté, il est royal et produit la tragédie; quand la démocratie, il est populaire et produit le drame. Comparez la tragédie dans la société antique à la tragédie dans la société moderne, et vous aurez entre les deux théâtres la même

différence qu'entre les deux formes de gouvernement. La tragédie antique est une fête religieuse, une solennité nationale, une représentation populaire et gratuite. Le peuple occupe dans le théâtre le même rôle et le même rang que dans la société. Il intervient activement dans les joies et les infortunes de ses rois, de ses dieux même. Le chœur est le premier acteur de la tragédie antique; il est souverain à la scène, parce qu'il est souverain dans le gouvernement. La tragédie moderne, au contraire, née sous une société monarchique, est tout d'abord un plaisir privilégié fait pour les rois, ne s'occupant que de rois, et où le peuple est nul comme dans la hiérarchie sociale. On peut remarquer qu'au temps où la royauté est moins forte et moins despotique, la tragédie est plus large et plus populaire. Ainsi le théâtre de Corneille, qui écrit durant les libertés de la Fronde, n'admet pas pour ses héros que des rois, comme Racine qui compose en pleine monarchie. Le Cid, Horace, Polyeucte, ne sont pas rois. Il est vrai qu'ils sont gentilshommes. On sait que la Fronde était une opposition de gentilshommes et de courtisans; le tour du peuple n'était pas encore venu. La tragédie de Racine est toute monarchique comme le régime qui la vit naître. Jouée d'abord à Versailles, elle n'arrivait guères à Paris, au parterre du peuple, qu'après une première représentation devant un public de rois. Les poètes étaient alors à la cour et non au peuple. Ils étaient pensionnés sur la cassette; et nouveaux fous du roi, ils devaient distraire leur maître avec des alexandrins, comme Triboulet jadis avec ses grelots. La tragédie de Voltaire, au contraire, commence à être faite pour le peuple; car le peuple, ou plutôt ce qui n'était que le public encore, a déjà la puissance de l'opinion dans la société, et il paie ses poètes; les poètes indépendans deviennent révolutionnaires. La tragédie est philosophique alors comme *Mahomet*, et puis bourgeoise comme *le Père de famille, le Philosophe sans le savoir*, et les comédies larmoyantes de Lachaussée, toutes pièces sans rois. Enfin, Beaumarchais ose le premier mettre le peuple sur la scène française. Nous arrivons à Figaro en art, à 89 en politique. Les rois n'ont plus de succès, les rois ne font plus d'argent. Figaro leur a usurpé la foule en attendant la couronne.

Mais la révolution sociale une fois lancée alla si vite, que la révolution littéraire put à peine la suivre. On fait plus vite des lois que des drames. On bâcle plutôt une charte qu'une poétique. Pour se remettre et se tenir au courant de la société, l'art fut obligé d'abandonner son ornière habituée. Il quitta le Théâtre-Français et se fit prolétaire. Un nouveau genre fut inventé pour de nouveaux besoins. Le mélodrame exista, ce sans-culotte de l'art, et s'établit dans les quartiers populaires.

Le mélodrame fut au peuple ce que la tragédie avait été aux rois. Napoléon, roi et peuple en même temps, rétablit le théâtre royal tout en laissant debout le théâtre démocratique. Sous la restauration, gouvernement mixte où l'élément populaire était pondéré avec les deux élémens aristocratique et royal, l'art fut constitutionnel. Enfin l'élément populaire, envahissant toujours sur les deux autres, enfanta une seconde révolution politique, et presque en même temps éclata une révolution littéraire. Il s'agissait de conquérir la liberté de la forme. Classiques et romantiques s'entrechoquèrent comme aristocrates et plébéiens. Les classiques, routiniers sectaires du XVIIIe siècle, inintelligens légataires des doctrines politiques de leurs devanciers, prêchaient ces doctrines dans la même forme d'art que les testateurs eux-mêmes; et par un esprit étroit de fanatisme pour leur passé, se trouvaient dans l'absurde position de demander le mouvement en politique et de le rejeter en littérature. Les romantiques au contraire, nés d'une réaction monarchique et religieuse, relevant tout ce que le XVIIIe siècle avait abattu, glorifiant tout ce qu'il avait outragé, ne vantant que la loyauté des preux dont les philosophes n'avaient prôné que les rapines, ne vénérant que la majesté des rois dont les philosophes n'avaient que flétri la barbarie, ne célébrant que les bienfaits d'une religion dont les philosophes n'avaient senti que les abus, les romantiques, disons-nous, rétrogrades quant au fond, étaient révolutionnaires par la forme.

Ainsi l'on eut l'étrange spectacle de deux factions inconséquentes, dont l'une voulait la réforme politique en niant la réforme littéraire, dont l'autre appelait la réforme littéraire en excluant la réforme politique; et alors, par une incroyable bascule de princi-

pes, on vit les libéraux, les révolutionnaires invoquer académiquement le secours de la royauté légitime contre les légitimistes, et les légitimistes invoquer prolétairement le secours de la liberté contre les libéraux. La victoire devait être et fut au progrès. Pour en finir avec l'ancien régime littéraire, on tua ceux qui l'avaient illustré. Ce fut la terreur noire; des flots d'encre coulèrent; les gloires du beau siècle furent décrétées suspectes; chaque jour septembrisa un grand nom; chaque jour une auréole tomba exécutée sur la Grève littéraire; les ducs, les marquis, les barons de la langue, émigrèrent ou périrent. Les Samson de la nouvelle critique, burent le sang de Racine dans le crâne de Boileau. Bref, l'aristocratie fut tuée en art comme en politique; les genres se confondirent comme les rangs dans cette période d'égalité. Plus de seigneurs, plus de châteaux-forts; plus de génies privilégiés, plus de théâtre français. L'art circula un peu partout, à la Porte-Saint-Martin avec Dorval, à l'Ambigu avec Frédérick, à la Gaîté avec Bocage, à la Comédie-Française même avec Mars. Auteurs et acteurs erraient à l'aventure de la rue Richelieu au boulevard; la tragédie descendit, avec Ligier et Casimir Delavigne, sur les tréteaux de la Porte-Saint-Martin; le mélodrame dont Diderot avait été le saint Jean-Baptiste, le mélodrame que Pixérécourt avait popularisé, vint avec la moitié la plus honnête de son nom, briser les portes de la Comédie-Française, entre Alexandre Dumas et Victor Hugo. Ainsi la tragédie, ce plaisir de roi, était descendue au théâtre du peuple; et le mélodrame, ce plaisir du peuple, était monté au théâtre du roi; presqu'en même temps le peuple entra aux Tuileries, le peuple fut roi.

Le drame étant prêt à succéder à la tragédie, Talma mourut, et la tragédie avec lui. Talma à la voix harmonieuse comme la lyre de Sophocle, au front homérique, aux proportions de Phidias, avait soutenu artificiellement la tragédie française, en lui prêtant une allure, une vie antique, qu'elle n'avait pas avant et qu'elle n'eut plus après lui. En effet, Corneille, Racine, Voltaire, ne furent jamais ni Grecs ni Romains; ils étaient Français et Français de Paris, Racine l'était même de Versailles. Aussi Talma, en donnant la toge à leurs héros, a-t-il servi l'art en général, mais nui spécialement

aux œuvres de ces vieux maîtres. L'exactitude des costumes introduite dans leur littérature en fit ressortir plus clairement l'inexactitude de mœurs, de langage et d'action. Le malheureux constraste existait moins quand il n'y avait d'antiques que les noms dans ces pièces françaises. Achille paraissant sur notre scène avec une perruque et des rubans, pouvait bien, sans trop d'invraisemblance, proposer un duel à Agamemnon et s'écrier galamment :

Rendez grace au seul nœud qui retient ma colère !

Mais avec le casque et la courte épée grecs, l'illusion d'un cartel dans la bouche d'Achille devenait chimérique. Le personnage n'était plus ensemble, comme on dit en peinture, et il fallait le génie profondément antique de Talma pour faire passer ces impossibilites. Sans Talma, la tragédie française me paraît plus vraie et plus acceptable avec ses costumes contemporains, car, sauf le baptême, elle est toute chrétienne, toute moderne. Il serait favorable à Racine qu'on jouât *Phèdre* avec des paniers.

De plus, Talma puissamment dramatique, mettait de l'action dans ces pièces où il n'y avait que de la pensée et des caractères. La tragédie perdit donc en lui, non-seulement la couleur antique, c'est-à-dire le charme qui découle du vrai, mais encore l'intérêt dramatique qui dérive de l'action. Il ne resta donc plus à la pauvre tragédie, veuve de son acteur, que des qualités appréciables à la lecture, insuffisantes au théâtre, et Melpomène fut désertée, et le vieux genre céda la scène au nouveau.

Certes, l'artiste que nous avons vu laid, maigre, voûté, pour ne rien dire de plus, Bocage enfin, ne pouvait pas *remplacer* Talma, comme disent les Béotiens de l'art. Il n'avait ni le mollet assez plein, ni la main assez académique, ni la tête assez régulière, toutes qualités physiques de Talma, toutes parties essentielles de son grand talent. Voyez-vous Bocage en Romain! Ce héros-là n'était pas né viable. Mais aussi Talma aurait eu trop de santé pour *Antony*. Chaque ton a donc sa corde, chaque pensée son expression, chaque théâtre son acteur. Le spiritualisme a introduit dans l'art moderne d'autres beautés que les beautés de la matière, d'autres perfections que les perfections du mannequin. Dorval avec ses

omoplates déréglées est pour nous plus belle que la symétrique Vénus aux belles *hanches*. De même Bocage devait briller par d'autres qualités que la statuaire. Il n'avait pas besoin des supériorités du contour. Le triomphe de la rotule lui était superflu ; peu lui importait le luxe anatomique. Il avait de nouvelles ressources pour jouer un nouveau genre. Il avait, surtout plus que personne, la beauté moderne, ce mélange de grace et de fatalité si merveilleusement empreint sur son visage. Ses défauts même dans l'ancien genre devenaient des élémens de succès pour le nouveau. Son aspect souffrant, qui le faisait accueillir par des huées toutes les fois qu'il subissait la toge, lui devenait un avantage apprécié des femmes, quand il portait la redingote d'*Antony*. Sa voix mal sonnante et pleureuse lui donnait l'intéressante pitié d'une victime des passions, et sa pâleur sur son front large l'air maudit de Childe-Harold. Bocage fut au théâtre moderne ce que Talma était au théâtre ancien. Et Bocage est aussi contraire à Talma que le théâtre moderne au vieux théâtre. L'un avait coloré en Romains les personnages du vieux répertoire qui n'étaient guère d'aucune époque; l'autre généralisa et humanisa les couleurs par trop locales de la jeune école. Talma avait eu à remettre, dans les pièces des anciens, l'action qu'ils avaient sacrifiée à la pensée et aux caractères. Bocage eut à remettre la pensée et les caractères sacrifiés par les modernes dans leurs pièces toutes d'action. Talma fut plus grand que ses auteurs, je crois Bocage au-dessus des siens. Qu'eût été, par exemple, le caractère d'*Antony* sans l'acteur? L'auteur, qui certes est assez opulent pour ne rien garder de ce qui revient à autrui, nous permettra de dire qu'il n'a pas conçu Antony aussi philosophiquement que Bocage nous l'a montré ; et la preuve, c'est qu'il a fait son héros riche, assez riche pour pouvoir donner des centaines de francs à un postillon, par heure gagnée de vitesse sur la voiture d'Adèle, je crois. Antony riche, nous semble un contre-sens ; c'est Byron croyant, c'est le diable ermite. Antony riche n'est plus à plaindre, et n'a plus à se plaindre dans une société où l'argent est tout, honneur, droit, famille même ; où tant d'héritières de marchands de peaux de lapins ont épousé tant de fils de pairs de France. Antony riche n'a rien à envier dans un monde qui ne compte de Parias que les pauvres. Envie-t-il la naissance? Mais il n'y a pas de

bâtard, dès que le bâtard peut acheter une famille, en épousant, argent comptant, la fille de cent aïeux; pas de flétrissure, dès qu'il peut être électeur, éligible, mieux encore. Aussi, l'acteur a remédié à l'inintelligence du poète; il a rendu Antony aussi malheureux qu'il a pu; il a caché son or tout au fond de sa poche, et n'a étalé avec complaisance que le fer de son poignard; il s'est boutonné inélégamment dans une vulgaire redingote brune. Il a fait du personnage un être vraiment isolé, maudit dans cette société moderne. Un comédien moins habile eût fait sonner sa bourse, eût étalé son jabot dans le bal de la comtesse; il eût fait, selon la création du poète, un mignon d'aujourd'hui, un Saint-Mégrin moderne; et Antony n'eût été, comme Saint-Mégrin, qu'un rôle et non un type.

Le Buridan, du même poète, a été refait aussi par le même acteur. Dans *la Tour de Nesle*, Buridan apparaît comme un capitaine insouciant qui n'a nulle passion sérieuse, puisqu'il va au premier rendez-vous qu'on lui donne; qui se doute peu surtout de son amour paternel, au cabaret où il est à causer plaisirs et batailles, sans qu'on entende sortir de sa bouche un mot, un soupir pour ses enfans perdus. Son amour paternel éclot à l'improviste dans la prison du troisième acte; et s'il ne choque pas alors chez Buridan, c'est qu'un sentiment si noble ne choque pas même dans un tigre. Mais il étonnerait au moins par la soudaineté de son explosion, sans l'admirable tête de l'acteur, qu'on dirait tout d'abord frappée de la foudre, tant elle porte visiblement l'empreinte d'un grand mal caché au cœur du capitaine. Ce mal, c'est son crime, c'est la perte de ses enfans. Quand il les redemande à Marguerite leur mère, l'accent de sa voix est d'autant plus déchirant, qu'il a été plus long-temps comprimé. Et au dénouement, quand l'acteur, dans une scène, trésor de sensibilité et toute de son invention, puisqu'il ne l'a trouvée qu'à la cinquantième représentation, quand l'acteur s'efforce d'insuffler la vie à son enfant, par les yeux, par le nez, par la bouche, quand il le galvanise et veut le redresser malgré la mort, cela est d'un père, cela est beau comme l'art des tragiques anglais, beau comme la nature; cela est d'un maître!

Bocage a donc mis la paternité dans *la Tour de Nesle*, comme il

avait mis la fatalité dans *Antony*. Il s'est fait ainsi, de tous ses rôles, une couronne dont les fleurons sont variés et nombreux. Quoique jeune encore, il réunit déjà dans ses créations la qualité à la quantité, ces deux conditions du talent durable. Quelle différence, en effet, il a su tracer entre Antony et Didier, rôles frères, entre Didier et le vieillard de *Térésa*, entre le vieillard de *Térésa* et le curé Mauclair; entre le curé Mauclair, ce vieux bonhomme qui donne du sucre aux enfans, et Ango, le rude marin qui lutte contre deux rois. Les auteurs qui ont eu Bocage pour interprète, lui doivent tout ou partie de leur succès. Nous sommes de ceux qui lui doivent tout.

J'ai dit l'acteur, je vais dire l'homme maintenant. Si l'un a droit à notre admiration, l'autre veut notre estime. J'ai toujours trouvé Bocage esclave de sa parole comme un mahométan, sûr et dévoué pour ses amis, généreux et serviable pour tous. Ayant abordé la vie par la misère, il sait ce que c'est qu'attendre et souffrir. Aussi vient-il en aide tant qu'il peut, de sa bourse, de ses conseils, de son crédit près des administrations théâtrales, aux jeunes artistes, même à ceux qui pourraient un jour lui faire ombrage dans sa propre carrière. La loyauté, la générosité, voilà les vertus éminentes de son caractère. Certes, il aurait à lui seul tué le préjugé long-temps défavorable aux comédiens, si ce préjugé vivait encore. J'ai pourtant ouï dire dernièrement, que ce préjugé était nécessaire à l'art; que la décadence de l'art datait de la considération pour les artistes; que le théâtre avait perdu tout ce que l'acteur avait gagné; qu'au temps où les comédiens étaient des Parias dans la société, il fallait une grande vocation, partant un grand avenir de talent pour braver l'opinion et monter sur les planches : mais que le théâtre étant devenu un état ni plus ni moins méprisé qu'un autre, il s'était empli de médiocrités honnêtes qui étouffaient l'art sous la morale et compensaient le mérite par la vertu. En dépit de ce paradoxe presque infâme, Bocage a cru qu'il n'avait pas donné sa démission d'homme en se faisant acteur. Il a voulu avoir une bonne conscience en même temps qu'un beau talent; il a même une opinion et une opinion inébranlable encore, qu'il a puisée, tout enfant, à son école de misère et qu'il a

généreusement conservée dans une meilleure fortune, contre les hommes de privilége, de monopole et d'exploitation. Il est marié, rangé, sans dettes; il a un domicile comme son frère l'épicier, femme et enfant comme un chrétien, il les aime même. Oui, par mon patron! j'ai vu souvent Buridan le capitaine jouer en robe de chambre avec son petit garçon. Le plus grand acteur de Paris est le plus honnête bourgeois que je connaisse. Le dévergondage de conduite n'est donc pas une condition de talent. Prenez-moi Dumilâtre, par exemple; démariez-le, dérangez-le, ôtez-lui famille et domicile, emplissez-lui ses joues de punch, ses nuits de bayadères, vautrez-le dans la débauche la plus excentrique, faites-en un enragé *viveur* comme on dit, il n'en sera ni plus ni moins qu'un *facteur* de tragédie, seulement il pourra être ivre en apportant ses lettres en scène. Voilà tout. Non, l'art est une passion qui doit dominer toutes les autres, et que les autres passions, si elles elles ne sont plus faibles, finissent par absorber. Il faut à l'artiste de patientes et fortes études, que ne permet guère une vie dissipée outre mesure. Bocage, soit parti pris, soit penchant naturel, menant une vie régulière, a pu doubler son talent par l'opiniâtreté du travail. C'est dans la méditation qu'il cherche et trouve ses plus belles inspirations, ces élans qui au théâtre nous saisissent comme les plus vives soudainetés. Chacun de ses rôles sort ciselé fin et fort, de son studieux laboratoire comme un vase de Benvenuto : et suivant la méthode que l'homme de l'instantanéité, Diderot, juge pourtant la meilleure en art, c'est toujours de sang-froid que Bocage vient exécuter en face du public les conceptions les plus chaudement trouvées dans la solitude du cabinet.

L'amour-propre est encore une des qualités culminantes de l'homme. Quelques-uns le lui reprochent comme un défaut. Selon nous, l'amour-propre doit être extrême chez les artistes qui livrent leur personne au public, car il est la sauve-garde de leur honneur. Exposés à l'injure du premier venu, les acteurs ont besoin plus que tous autres d'une excessive dignité pour s'assurer le respect qui convient à des hommes. Or, plus d'une fois Bocage a fait preuve de cette noble susceptibilité.

Un très grand poète offrit un jour à notre comédien l'occasion de se draper dans tout le luxe de son orgueil. Il s'agissait de la prééminence des chapeaux; le poète prétendait que le comédien devait saluer le premier l'auteur; le comédien fit le Guillaume Tell devant le Gessler dramatique qui passait à côté de lui son chapeau sur la tête. Cet acte révolutionnaire amena des explications assez vives à la suite desquelles l'auteur redemanda à l'acteur le rôle qu'il lui avait confié; l'acteur rendit le rôle en ajoutant chapeau bas: — « Quand j'ai accepté votre rôle, j'ai dit: Tant pis pour moi! quand je vous le rends, je dis: Tant pis pour vous. » Si cette fierté a fait des ennemis à Bocage, en revanche elle lui a valu de nombreuses sympathies parmi ceux qui tiennent en quelque honneur l'indépendance et la dignité humaine. Cet orgueil après tout n'est pas si vaste et si entier que nous n'en ayons parfois aperçu les intermittences et les bornes. — Que de travail il m'a fallu, nous disait un jour Bocage en déshabillé, que de peine, que d'étude pour me faire accepter du public avec de pareilles jambes! et il riait avec bonhomie en rajustant le maillot rétif qui plaçait obstinément son mollet par devant son tibia.

Et de tous ces soins, de tous ces efforts, de tout ce talent, hélas! que restera-t-il un jour? Rien peut-être! un nom tout au plus. Quel courage donc faut-il avoir pour adopter cet ingrat métier de comédien! l'auteur peut veiller, suer, mourir à la peine pour son art; il laisse après lui un témoignage écrit qui dure autant que la civilisation humaine. Mais l'acteur mort, son œuvre est morte avec lui; son génie a été éphémère comme le son de sa parole. Sa réputation seule peut lui survivre, et encore il la lègue à l'avenir sur la foi de ses contemporains qui n'inspirent bientôt plus de confiance, lors même qu'ils n'inspirent pas de mépris, d'un âge à l'autre. Par compensation, il est vrai, l'acteur voit la gloire face à face, et respire l'encens sur l'autel même. Devant le public, il reçoit la louange de première main, la savoure et la passe au poète, s'il en reste. Il escompte l'avenir au profit du présent.

Il nous reste à demander comment l'homme qui a touché le but avec tant de gloire et après tant de fatigues, en est encore réduit au vagabondage comme un débutant. A cette heure, Bo-

cage est loin de Paris. Comment, par la disette d'artistes qui se fait sentir, même à la Comédie-Française, ce théâtre n'a-t-il pas retenu le fugitif qui certes y brille par son absence? la Comédie-Française, qui est vieille autant que le monde, et qui ne saurait se perpétuer qu'en se renouvelant sans cesse comme lui, a déjà pris tous les bons acteurs de l'ancien Odéon, Duparay, Joanny, Samson, Périer et les autres. Pourquoi donc, par une malheureuse exception, laisse-t-elle Bocage courir les boulevards et la province? Peut-être nous répondra-t-on : Bocage a été admis à ce théâtre, pourquoi n'a-t-il pas voulu y rester? Il n'a pas voulu, parce qu'il n'a pas pu. La société de la Comédie-Française, pouvoir collectif et jaloux comme le conseil des dix, gouvernait alors despotiquement, dans l'ombre, ne reconnaissant aucune supériorité, infligeant les mêmes lois à l'*accessoire* et au *premier rôle*. Bocage, d'après les règles générales, contraint à débuter d'abord dans l'ancien répertoire, choisit le *Misantrope* et *Nicomède*. Or, vous ne sauriez croire les embarras qu'il eut à vaincre, les tracasseries à subir, en répétant ces deux ouvrages. Au Théâtre-Français, les rôles sont, de tradition, réglés et notés comme papier de musique; les positions de chaque acteur sont marquées d'avance en scène, comme à la craie; les mouvemens sont arrêtés et découpés comme sur un patron; on lève la main où la main a été levée; on marche où l'on a marché; on s'asseoit où l'on s'est assis; et le moindre dérangement dans les séculaires habitudes de la mise en scène, la moindre innovation à cette hérédité du jeu soulève plus de tempêtes et nécessite plus de diplomatie qu'une révolution politique. Lors donc que Bocage osa représenter *Nicomède* comme il le sentait, et non selon l'usage antique et solennel, le bouleversement fut au comble, et les confidens déroutés ne surent plus où donner de l'oreille, écoutant à gauche quand il parlait à droite. Nonobstant, il joua *Nicomède*, puis le *Misantrope*, mieux qu'aucun chef d'emploi sans contredit. Mais son succès n'était pas là. Il devait laisser l'ancien répertoire aux anciens acteurs, ou à ceux qui, par des études spéciales, sont initiés aux cinéraires beautés de la tragédie. Sa force à lui était dans le présent et non dans le passé. Il avait besoin du drame : on lui fit jouer un vaudeville, *Henriette et Raymond*. Ainsi

la position n'était pas tenable; et après *Clarisse Harlowe*, une erreur de M. Dinaux, il dut abandonner le Théâtre-Français. Nous comprenons bien que certains sociétaires opiniâtrément vieillis dans leur vieux système s'effarouchent de tout ce qui est jeune et nouveau, et qu'ils aient ainsi forcé plus d'une fois le talent à la retraite; mais l'habile et jeune directeur dont les succès assurent à présent l'autorité, qui maîtrise heureusement les quelques volontés rebelles au progrès, qui a tenu ses portes ouvertes aux auteurs de la nouvelle école, qui a même forcé la main à plusieurs entêtemens au point de leur faire subir Dorval, devrait bien aussi les soumettre enfin à Bocage. L'un est la nécessité de l'autre. C'est la dualité du drame moderne. Leur réunion est le vœu des auteurs; c'est la convenance, c'est la justice. Mais où vais-je parler de justice? comment voulez-vous qu'on la rende aux vivans, là où on la refuse même aux morts? Talma n'a pas son buste où Baron a le sien, dans le foyer de la Comédie-Française, l'ingrate! Chénier, le noble poète, Beaumarchais et Lesage, nos deux seuls comiques après Molière, n'ont point leur place dans ce panthéon dramatique, où l'on voit, au lieu de grands hommes, Andrieux, Carton Dancourt, Destouches et Dufresny.

On prétend que l'opinion politique du citoyen fait tort à l'acteur auprès de la Comédie-Française. Nous n'en croyons rien pour l'honneur de cette société, et nous espérons que tôt ou tard, réparant toutes ses négligences, elle admettra Talma au nombre de ses morts et Bocage au nombre de ses vivans.

FÉLIX PYAT.

Publications nouvelles.

LES MONIKINS [1]. — SOUVENIRS DE MADAME LEBRUN [2].

Quand un auteur est parvenu à captiver l'attention du public par une longue suite d'ouvrages estimables, quand il s'est créé une spécialité intéressante et originale, chaque nouvelle production sortie de sa plume est accueillie avec empressement et avec bienveillance; on veut rattacher le livre qu'on va lire au précédent, trouver une parenté entre les héros avec lesquels on est déjà familiarisé et les nouveaux personnages introduits sur la scène; cela est surtout vrai quand il s'agit de héros de romans, quand la plume de l'auteur est riche et féconde, quand le lieu de la scène a tout l'attrait et le piquant de l'inconnu. Ainsi avons-nous fait pour Walter Scott; ainsi avons-nous fait pour Cooper, Américain. Cette disposition innée des lecteurs est-elle excessive dans ses prétentions? est-elle une entrave pour l'auteur? Eh! mon Dieu, elle est fondée sur la nature même de l'esprit humain; notre vue

(1) En vente chez Charpentier, rue de Seine, 31.

(2) Pour paraître chez Fournier, rue de Seine, 14.

est bornée, notre intelligence a des limites; ôtez quelques rares génies, et les plus illustres écrivains se meuvent toute leur vie dans un cercle une fois donné. Certes ce n'est pas trop de toute la vie d'un homme pour développer une seule idée, ce n'est pas trop de toute la puissance d'imagination d'un artiste pour la revêtir de mille formes, la faire goûter au public de mille façons différentes. L'artiste se débat glorieusement contre cette idée qu'il est chargé d'intrôniser sur la terre; plus il fouille dans cette mine inépuisable, plus elle se prolonge, s'étend, se diversifie; son orgueil se révolte, il cherche à fuir ce fantôme qui l'obsède. Vains efforts! Son idée, il la parle, il la chante, il la raconte! Don Ruy donnez la main au marquis de Nangis, et tous deux allez intercéder auprès du roi François Ier pour le comte de Saint-Vallier. Quasimodo, n'auriez-vous pas un frère qui s'appellerait Triboulet, ou l'Angely, ou Habibrah, ou même Han d'Islande? Et le public, qui n'est point aveuglé par une vanité d'auteur, qui passe incessamment de celui-ci à celui-là, sachant bien qu'au fond la comédie a été faite pour les spectateurs et non les spectateurs pour les comédiens, le public, bien loin d'exiger du comique des drames larmoyans, et du mélancolique un rire inextinguible, bien loin de demander de la prose au poète et des vers au prosateur, dit à chacun : Dieu t'a départi telles facultés, tu as de l'esprit, de l'imagination, du génie à telles conditions; suis le sillon qui t'est tracé, ne dérobe pas le bien d'autrui, si tu ne veux éprouver le sort de ce corbeau qui, ayant voulu s'introduire dans un nid de colombes, fut chassé par elles comme n'étant pas assez blanc, et repoussé par ses pareils comme n'étant plus assez noir. L'apologue est vieux, mais la vérité est toujours jeune.

Ainsi avons-nous fait pour Cooper. C'était un Américain, un homme de l'autre monde, qui bâtissait pièce à pièce l'épopée de la guerre de l'indépendance, et esquissait à la hâte les mœurs de ces races sauvages qui disparaissent tous les jours devant la civilisation. Quoi de plus pittoresque que la scène où étaient représentés ces drames pathétiques dont l'Espion, Uncas, Paul Jones, Charles Heidegger sont les héros : « des forêts qui renferment dans leur sein d'autres forêts tombées de vieillesse, des marais et

des plaines entièrement inondées dans la saison des pluies, des montagnes qui élèvent des déserts sur des déserts..... On y voit des oiseaux d'un plumage éclatant et qui ressemblent à de grandes fleurs bleues et rouges sur la verdure des arbres... » (Châteaubriand).

Chacun se passionna pour son héros : qui pour la Longue Carabine, qui pour le Corsaire Rouge, qui pour les Puritains d'Amérique ; on eut son paysage de prédilection, on connut les bords de l'Ohio, on retrouva sa route à travers les savanes de cette *Arabie verte*. Mais voici que M. Cooper n'a point trouvé probablement que l'Océan fût assez vaste, que les forêts de l'Amérique fussent assez pittoresques, que les luttes de ces races expirantes et les glorieux combats qui ont assuré le triomphe de la liberté se prêtassent suffisamment à des tableaux dramatiques, à des récits intéressans. Il a quitté l'Amérique, il a parcouru en y séjournant les capitales de l'Europe; plusieurs de nos lecteurs ont pu voir chez le général Lafayette un homme de taille élevée, à figure austère, mais dont un sourire affable vient tempérer la dureté, c'était M. Fenimore Cooper. En s'arrachant au sol de la patrie, M. Cooper semble avoir perdu ses plus heureuses inspirations, *le Bravo, l'Heidenmauer*, enfin *les Monikins* sont certainement inférieurs aux premières productions du même auteur; *les Monikins* sont un roman allégorique, une satire un peu obscure de beaucoup de ridicules très visibles; le titre lui-même est une énigme. Qu'est-ce qui connaît les Monikins? Demandez aux Houhnhms de graves personnages de la même famille, mais sans contredit beaucoup plus spirituels. D'où vient que le *Gulliver* du Dr Swift, le *Pantagruel* de Rabelais, le *Don Quichotte* de Cervantes resteront comme des types inimitables, et que les singes Monikins de M. Cooper iront rejoindre les froides allégories du xve siècle? C'est que les premiers se sont attaqués à des ridicules vivans, à des rois, à des castes, qu'ils les ont personnifiés dans des caricatures d'une inépuisable gaîté; M. Cooper au contraire se perd en dissertations obscures sur tous les problèmes politiques passés et futurs, il honore de sa critique le système des garanties sociales! L'économie politique, les théories de gouvernement ne sont point

par elles-mêmes choses si claires et si palpables, qu'on ait besoin, pour les faire mieux comprendre, de les envelopper des nuages de l'allégorie, de les assaisonner de quolibets et de jeux de mots.

Les derniers romans de M. Cooper lui ont valu de justes critiques; il y a répondu par un pamphlet plein de mauvaise humeur et de colère; passe encore pour le pamphlet, mais Dieu nous garde des *Monikins*.

La traduction de ce roman est d'ailleurs fort élégante; elle est due à M. Benjamin Laroche, qui a fait ses preuves en traduisant *Bentham*.

Au nombre des héros qui ont fait la gloire de Cooper, et dont Cooper a aidé la renommée, je place le célèbre Paul Jones, *le Pilote*. Paul Jones vint à Paris en 1789, et demanda à Louis XVI la place d'amiral dans la marine française. Le ministre de la marine refusa. Paul Jones avait pu voir aux soupers de Mme Thilorié, tante de Mme Regnault Saint-Jean-d'Angely, une femme douée d'un talent de peinture assez remarquable et qui était alors fort à la mode; c'était Mme Vigée Lebrun, dont nous avons en ce moment sous les yeux les Mémoires qui paraîtront prochainement chez le libraire Fournier. Ce livre est écrit d'un joli style, mêlé de tous les mauvais vers qu'a pu inspirer aux poètes du XVIIIe siècle le talent de Mme Lebrun, et plus intéressant que ne le sont en général les mémoires et souvenirs; mais ce qui nous a paru fort remarquable, ce sont des portraits placés à la fin du premier volume. En général, Mme Lebrun excelle à reproduire l'extérieur et la physionomie de ses personnages; elle a changé le pinceau pour la plume; mais c'est toujours un peintre, et ses portraits écrits auront, nous l'espérons, autant de succès que ceux qu'elle peignit aux jours de sa splendeur. Voici quelques pages qui donneront une idée des mérites de son style.

C'est d'abord un portrait de Marie-Antoinette, puis quelques traits de l'abbé Delille, enfin une visite à Buffon.

« Marie-Antoinette était grande, admirablement bien faite, assez grosse sans l'être trop. Ses bras étaient superbes, ses mains petites, parfaites de forme, et ses pieds charmans. Elle était la femme de France qui marchait le mieux; portant la tête fort éle-

vée, avec une majesté qui faisait reconnaître la souveraine au milieu de toute sa cour, sans pourtant que cette majesté nuisît en rien à tout ce que son aspect avait de doux et de bienveillant. Enfin, il est très difficile de donner, à qui n'a pas vu la reine, une idée de tant de graces et de tant de noblesse réunies. Ses traits n'étaient point réguliers; elle tenait de sa famille cet ovale long et étroit particulier à la nation autrichienne. Elle n'avait point de grands yeux; leur couleur était presque bleue; son regard était spirituel et doux, son nez fin et et joli, sa bouche pas trop grande, quoique les lèvres fussent un peu fortes. Mais ce qu'il y avait de plus remarquable dans son visage, c'était l'éclat de son teint. Je n'en ai jamais vu d'aussi brillant, et brillant est le mot; car sa peau était si transparente, qu'elle ne prenait point d'ombre.

« Lors du dernier voyage que je fis à Fontainebleau, où la cour, suivant l'usage, devait être en grande représentation, je vis la reine dans la plus grande parure, couverte de diamans, et, comme un magnifique soleil l'éclairait, elle me parut vraiment éblouissante. Sa tête, élevée sur son beau cou grec, lui donnait, en marchant, un air si imposant, si majestueux, que l'on croyait voir une déesse au milieu de ses nymphes. Pendant la première séance que j'eus de sa majesté au retour de ce voyage, je me permis de parler de l'impression que j'avais reçue, et de dire à la reine combien l'élévation de sa tête ajoutait à la noblesse de son aspect. Elle me répondit d'un ton de plaisanterie: « Si je n'étais pas reine, on dirait que j'ai l'air insolent; n'est-il pas vrai? »

« Jacques Delille n'a été toute sa vie qu'un enfant, le plus aimable, le meilleur et le plus spirituel enfant qu'on puisse voir. On l'appelait *chose légère*, et j'ai toujours été frappée de la justesse de ce mot; car nul homme plus que lui n'effleurait la vie, sans s'attacher fortement à quoi que ce soit au monde. Jouissant de l'heure présente sans songer à l'heure qui devait suivre, il était rare qu'il fixât son esprit sur une pensée profonde. Rien n'était plus facile, à qui voulait prendre de l'empire sur lui, que de le conduire et de l'entraîner.

« Le comte de Choiseul-Gouffier, avec qui il était intimement lié,

et qui partait pour la Grèce, lui avait parlé plusieurs fois du désir qu'il avait de l'emmener avec lui; cependant rien n'était convenu, rien n'était arrêté entre eux pour ce voyage. Le jour du départ, le comte va chez l'abbé et lui dit : « Je pars à l'instant, venez avec moi, la voiture est prête. » Et l'abbé monte, sans avoir fait aucuns préparatifs, auxquels, à la vérité, M. de Choiseul avait pourvu.

« Arrivé à Marseille, Delille se promène sur le rivage, regarde la mer : une profonde mélancolie s'empare de lui. « Je ne pourrai jamais, se dit-il, mettre cette immensité entre mes amis et moi; non, je n'irai pas plus loin. » Alors il quitte furtivement M. de Choiseul, et va se cacher dans un petit cabaret, un véritable bouchon, où il se croit introuvable; mais, à force de recherches, M. de Choiseul le découvre, le ramène, et l'embarque avec lui.

« L'abbé Delille a passé sa vie dans la haute société, dont il faisait le plus brillant ornement. Non-seulement il disait des vers d'une manière ravissante; mais son esprit si fin, sa gaieté si naturelle, donnaient à sa conversation un charme indicible. Personne ne contait comme lui; il faisait les délices de tous les cercles par mille récits, par mille anecdotes, sans jamais y mêler le fiel ou la satire; aussi peut-on dire que tout le monde l'aimait, comme on peut dire aussi qu'il aimait tout le monde. Ce dernier mérite (si c'en est un) tenait en lui, je pense, à cette faiblesse de caractère dont j'ai déjà parlé. Il ne savait pas plus haïr que résister, et dans l'ordinaire de la vie, sa facilité était vraiment rare. Vous avait-il promis de venir dîner chez vous; au moment de partir pour s'y rendre, s'il arrivait une personne qui vînt le chercher, elle vous l'enlevait, et vous l'attendiez en vain. Je me souviens qu'un jour, comme nous lui reprochions d'avoir ainsi manqué de parole, il nous prouva qu'il avait réponse à tout. « Je me persuade, dit-il, que celui qui vient me chercher est plus pressé que celui qui m'attend. »

« Il avait des traits de bonhomie qui rappelaient beaucoup La Fontaine. Un soir qu'il venait de souper chez moi, je lui dis : « L'abbé, il est bien tard; vous demeurez si loin, que je m'inquiète de vous voir retourner à cette heure-ci, menant votre ca-

briolet. — J'ai toujours la précaution de porter un bonnet de nuit dans ma poche, répondit-il.» Je lui proposai alors de lui faire établir un lit dans mon salon. — Non, non, dit-il, j'ai dans votre rue un ami chez lequel je vais coucher très souvent; cela ne le gêne en rien, et je puis m'y rendre à toute heure. Ce qu'il fit aussitôt. »

« J'allai, en 1785, avec mon frère et M. le comte de Vaudreuil, dîner chez Buffon. Il était déjà fort vieux, puisqu'il est mort trois ans après, âgé de quatre-vingt-un ans. Je fus d'abord frappée de la sévérité de sa physionomie; mais dès qu'il se fut mis à causer avec nous, nous crûmes voir s'opérer une métamorphose; car son visage s'anima au point qu'on pouvait dire de lui avec toute vérité que le génie étincelait dans ses yeux. Nous le quittâmes pour aller à table; lui resta dans son salon, ne mangeant plus alors que des légumes. Son fils et sa jolie belle-fille firent les honneurs du dîner, après lequel nous retournâmes au salon pour y prendre le café. Une conversation s'étant établie, M. de Buffon en fit presque tous les frais, et parut se plaire à la prolonger; il nous récita de mémoire plusieurs fragmens de ses ouvrages, qui nous charmèrent doublement par la chaleur et l'expression qu'y prêtait l'accent du génie. Nous le quittâmes assez tard, avec un grand regret, et j'étais tellement enthousiasmée de lui, que j'enviais beaucoup le sort de son fils et de sa belle-fille, qui pouvaient tous les jours le voir et l'entendre. »

(The Reviewer.)

PREMIÈRE REPRÉSENTATION

De la Cassette,

DE PLAUTE.

C'était pendant la seconde guerre punique. Annibal, long-temps maître de l'Italie, perdait peu à peu ses avantages. Il venait d'apprendre que la flotte romaine avait battu celle des Carthaginois près de Clupée; les ressources que lui avaient offertes jusqu'ici ses alliés allaient lui manquer. Cependant il mettait en défaut la sagesse du sénat, et il avait attiré naguère le consul Marcellus dans une embuscade qui lui avait coûté la vie.

Cette année-là, qui était la cinq cent quarante-cinquième depuis la fondation de Rome, les censeurs achevèrent le dénombrement de la ville; c'était le premier depuis l'arrivée d'Annibal en-deçà des Alpes. Il se trouva cent trente-sept mille cent huit citoyens, c'est-à-dire près de la moitié moins qu'avant la guerre. Mais le sénat ne perdait jamais courage, et pour exciter la confiance du peuple, on crut devoir fêter le nouveau consulat de C. Claudius Nero et M. Livius, par toutes sortes de cérémonies religieuses et de solennités publiques.

Les édiles donc, selon les devoirs de leur charge, s'occupèrent

de faire représenter sur le théâtre, une pièce du seul auteur comique qui fût en vogue depuis que Livius Andronicus avait appris aux Romains, déjà imitateurs des Grecs, à goûter ces sortes de spectacles. Cet auteur comique était Plaute.

Marcus Accius Plautus était né dans un bourg de l'Ombrie, à Sarsine, d'une famille obscure. Il était venu à Rome, probablement dans le dessein de faire fortune et de produire son talent. Il était à la fois poète et chef d'une troupe de comédiens, et suivant l'usage général, acteur lui-même dans ses propres ouvrages. Pour le remarquer en passant, il en a été ainsi d'Aristophane, de Shakspeare, de Molière, les trois plus grands maîtres de la scène comique. Du reste, Plaute louait sa troupe dans l'occasion et vendait des pièces aux édiles. Car ceux-ci étaient obligés de donner des jeux et des spectacles, à leurs dépens, dans l'année de leur édilité, et d'ailleurs, à l'époque des autres solennités, ils payaient eux-mêmes les acteurs des comédies aussi bien que la musique. On n'exigeait rien encore des spectateurs.

Ce métier d'entrepreneur de spectacles avait enrichi Plaute, quoique les subventions annuelles pour les théâtres nationaux ne fussent pas très fortes à Rome en ce temps-là. Mais on ne sait quel caprice ou quel dégoût l'avait tout à coup détourné de cette carrière. Il s'était jeté dans les hasards des spéculations de commerce et s'y était ruiné. Au moment même dont nous parlons, il était revenu à Rome se mettre au service d'un boulanger, et il gagnait misérablement sa vie, jusqu'à meilleure chance, en tournant la meule d'un moulin. C'est pour cela que quelques mauvais plaisans lui avaient donné le surnom d'*Asinius*, par allusion à l'animal qu'il remplaçait dans cette triste fonction. Mais ce sobriquet ne lui est pas resté, et la postérité ne s'inquiète guère si même son nom de *Plaute* ne lui vient pas de ce qu'il avait les pieds plats, ainsi que l'assurent de très savans commentateurs.....

Quand Plaute eut appris que des jeux scéniques allaient avoir lieu, il alla vite trouver les édiles qui ne voulaient pas des pièces du Campanien Naevius, ni de celles du Gaulois Statilius Cecilius. Il les trouva très disposés à le servir, parce qu'il était le favori du peuple que le sénat avait alors intérêt de ménager. Il était arrivé

plusieurs fois, pendant l'absence de Plaute, que le peuple n'avait pas laissé achever la première représentation des drames de ses rivaux, tantôt en demandant sur le théâtre des danseurs de corde, tantôt un ours, tantôt un combat de gladiateurs. Aussi les édiles étaient-ils embarrassés, malgré les dépenses qu'ils avaient faites de lions, de tigres et de panthères, pour compléter la fête, et pour que rien ne manquât au luxe des cérémonies.

Les processions étaient terminées. L'on avait porté en pompe les images des dieux et les choses sacrées. Les pontifes, les prêtres, les augures et tout le collége avaient défilé par les rues ornées magnifiquement de tapis, d'étoffes précieuses, de tableaux et de statues. Maintenant l'on redescendait du Capitole. Maintenant Rome entière courait vers son théâtre.

Voulez-vous savoir comment était faite une salle de spectacle à Rome? Le théâtre se divisait en trois parties principales, sous lesquelles toutes les autres étaient comprises et qui formaient, pour ainsi dire, trois départemens différens : celui des acteurs, qu'on appelait la *scène,* celui des spectateurs, qu'on nommait plus particulièrement le *théâtre,* et l'*orchestre,* qui servait à placer les consuls, les préteurs, les sénateurs, les pontifes et les vestales. L'orchestre était l'espace qui restait au milieu, entre la partie destinée aux spectateurs et celle qui appartenait aux acteurs. L'enceinte des théâtres était toujours composée de deux ou trois rangs de portiques qui formaient le corps de l'édifice ; car c'était non-seulement par-dessous leurs arcades qu'on entrait de plain-pied dans l'orchestre et qu'on montait aux divers étages, mais c'était encore contre le mur intérieur qu'étaient appuyés les degrés où le peuple se plaçait. Le plus élevé de ces portiques, destiné aux spectateurs, s'appelait *summa cavea* ; c'était l'endroit d'où les femmes voyaient le spectacle, à couvert des chaleurs du soleil et des injures de l'air; le reste du théâtre était découvert, et toutes les représentations se faisaient en plein jour. — Au reste, il y avait bien des spectacles où les matrones, qui se piquaient de régularité, n'assistaient pas, la *Casina* de Plaute, je suppose, par exemple. D'ailleurs, il ne leur était jamais permis d'aller à ces jeux sans l'agrément de leurs maris, et celles qui agissaient autrement à leur insu,

se mettaient dans le cas d'être répudiées. — Quant aux degrés où le peuple se plaçait, ils commençaient au bas de ce dernier portique et descendaient jusqu'au pied de l'orchestre. Chaque étage était de neuf degrés, en y comprenant le palier. La hauteur des degrés pour s'asseoir était la même. Il paraît qu'ils avaient dix-huit pouces de haut. Leur largeur était double, afin de n'être point incommodé par les pieds de ceux qui se trouvaient au-dessus. Tous les degrés destinés à servir de siéges étaient divisés en deux sens, dans leur hauteur, par des paliers qui en séparaient les étages, et dans leur circonférence par des escaliers qui les coupaient en ligne droite et qui tendaient tous au centre du théâtre. Les portes appelées *vomitoria*, par où le peuple se répandait en foule sur les degrés, étaient disposées de façon à ce que chacun de ces escaliers répondît en haut à une de ces portes.

Nous n'avons pas cru inutile de donner tous ces détails curieux à nos lecteurs. Mais revenons à Plaute.

C'est Plaute qu'il faut consulter quand on veut connaître la vie intérieure des Romains, qui complète l'histoire de leurs luttes du forum et de leurs guerres universelles. En effet, voici qu'une grande toile à peu près semblable à celle de nos théâtres, et qui était tendue devant la façade du bâtiment de la scène, est retirée par en bas; et déjà nous voyons le *Vélabre* avec ses boutiques pleines de fripons, et la promenade de *Vénus Cluacine*, rendez-vous des hommes du bel air. Quoique l'action de la comédie qu'on va jouer se passe en Grèce, Plaute sait bien que son devoir de poète comique est de peindre pour des Romains les mœurs de Rome. En dépit donc de la couleur locale qui n'était pas encore inventée, comme le premier but de l'art qu'on matérialise ainsi, Plaute obéit à l'espèce de censure de son temps qui défendait le moindre empiétement sur les priviléges de la vie privée, mais son génie reste vainqueur de tous les obstacles, grace à cette adresse que les oppositions de la liberté contre le pouvoir savent toujours exploiter avec bonheur; et Dieu merci, nous autres observateurs désintéressés, nous pouvons profiter de ce qu'il nous montre ainsi les ridicules historiques des conquérans du monde.

La pièce qu'il a improvisée, cette fois-ci, a pour titre *la Cassette*,

étiquette insignifiante d'ailleurs. Il est à remarquer que c'est surtout au moment où un art quelconque baisse et se dégrade, qu'il a recours aux prestiges des surprises de l'imagination, aux ressources des péripéties d'optique, aux avantages d'un sujet particulièrement saisissant. Quand il n'en est pas ainsi, l'artiste se contente de la puissance de création qu'il a en lui. Jamais il ne doute du public, et il se suffit à lui-même pour achever son œuvre sans le secours des accessoires étrangers. Tels ont été Shakspeare et Molière, qui n'ont emprunté nullement leurs succès aux magies des hors-d'œuvre et des décorations. Tel est aujourd'hui l'art de la scène italienne, où le génie musical de Rossini brode, sur le premier thème venu, sur le *libretto* le plus commun, les modulations les plus riches d'une poésie infinie. Mais la scène française n'en est plus là, et afin de ne pas nous appesantir sur elle seulement, nous avons vu avec regret les tentatives qui ont été faites en ces dernières expositions pour colorer, par exemple, la sculpture, en se servant de toutes sortes de marbres et de différences de bronzes....

Voici, en forme d'*argument*, l'analyse de *la Cassette:*

Un jeune homme de Lemnos avait fait violence à une femme de Sycione. De retour dans son pays, il s'est marié et a donné le jour à une fille. Pendant ce temps-là une fille était née aussi de la Sycionienne, qui l'avait remise à un esclave pour l'exposer. Mais celui-ci s'est tenu aux aguets, il a observé, et une courtisane a enlevé l'enfant, puis l'a porté à une de ses semblables. — Dans la suite le Lemnien revit Sycione, où il épousa celle qu'il avait violée. — Ici l'action devient présente. Il veut marier sa fille native de Lemnos à un jeune homme épris d'amour pour celle qui fut autrefois abandonnée dans son bas-âge. Or, l'esclave en question, à force de recherches, découvre la trace de cet enfant : elle est reconnue citoyenne selon le droit et la coutume; et Alcésimarque, déjà possesseur, devient époux.

On le voit, cette fable n'a sans doute d'autre mérite que de se prêter, avec une complaisance d'élasticité convenable, aux mille broderies d'un dialogue spirituel, aux mille développemens satiriques de la verve de Plaute. L'art du poète comique est dans les

détails de chaque scène, de chaque mot. Toutefois il ne faut point oublier que la censure est seule responsable du peu de variété qui existe dans les canevas d'une fable romaine, puisqu'il n'était pas permis de représenter sur la scène d'autres personnages de femmes que des rôles de courtisanes. — Les législateurs, en vérité, ont eu merveilleusement d'esprit en tout temps et en tout lieu. —

Mais que se passe-t-il au théâtre de Rome? Pendant que Silénie, cette jeune fille ravissante de chasteté, cette création qui est égale aux plus naïves de l'art chrétien, *cette perle de pudeur et ce diamant d'amour*, comme a dit depuis César qui préférait Plaute à Térence, ce *demi-Ménandre* qu'il méprisait..... pendant, dis-je, que Silénie parle de sa tendresse à Gymnasie, sa sœur, et à cette courtisane qui lui sert de mère et qui est le pivot obligé de toutes les pièces d'un théâtre où l'on ne devait pas traduire les mystères de la vie domestique, la foule s'étonne que le *Prologue* de la comédie ne soit pas venu, selon la coutume, lui expliquer, dès l'abord, le sujet de l'ouvrage et lui demander d'avance ses applaudissemens, à lui le *peuple-roi!* Mais voici d'autres rumeurs qui grondent plus fortement encore. Tout à coup, l'on apprend que le préteur Porcius a écrit des lettres qui annoncent le débarquement d'Asdrubal en Italie, pour se joindre à cet Annibal terrible que l'on avait vu déjà s'approcher trop près de Rome pour qu'on pût facilement l'oublier. Aussitôt la consternation et l'inquiétude deviennent grandes. Cependant les sénateurs restent impassibles sur leurs siéges, les consuls ne désespèrent pas de la république.

En ce même moment, la pièce est suspendue à la troisième scène. C'est Plaute lui-même qui paraît; il vient déclamer les vers du prologue nécessaire, et comme il n'a pas la liberté de se mêler des intérêts de la chose publique, ainsi que cela arrivait au grand citoyen d'Athènes, au courageux Aristophane qui osait braver la mort pour attaquer personnellement la populace et les ennemis puissans de sa patrie; Plaute se contente de crier aux Romains, avec confiance et dignité, dès qu'il s'avance sur le bord de la scène : Je suis le Dieu Secours! AUXILIUM!

Mais il n'a pas eu tort de compter sur l'intelligence publique : son allusion patriotique est comprise et applaudie; les édiles y con-

sentent par un mouvement de tête. L'enthousiasme est au comble, et le consul Néron sent qu'il peut vaincre Annibal avec de pareils soldats....

Cependant la pièce continue ; voici Rome en négligé, en déshabillé ; voici les affairés, les désœuvrés, les marchands, les boutiquiers, les banquiers, les usuriers, les étourdis de quarante ans, qui se ruinent pour des belles, et les bavards qui ennuient les uns et médisent des autres. Voici des esclaves fripons qui amusent et délassent les rois de la terre ; puis enfin, voici l'orateur de la troupe qui vient dire aux spectateurs : *Suivez la coutume de nos représentations précédentes, en applaudissant à la fin de cette comédie.*

Et le nom de Plaute est salué de mille acclamations ! et les édiles lui décernent de solennels remerciemens, en présence d'un jeune enfant qui s'est depuis appelé Térence !

H. Flavien.

CHRONIQUE.

La nouvelle censure a défendu à l'Ambigu-Comique la représentation d'un vaudeville intitulé : — *Le Roi en vacances;* on se demande pourquoi cette rigueur? la censure a-t-elle eu peur des allusions? Mais je vous prie quel roi aujourd'hui a plus besoin d'aller quelques jours en vacances, que le roi Louis-Philippe? quel est le roi de l'Europe qui ait plus travaillé cette année, qui ait soutenu plus d'assauts de tout genre, et qui ait couru de plus grands dangers? Nous ne voyons donc pas, au premier abord, quelle peur a saisi messieurs les censeurs à la seule annonce de ce vaudeville : — *Le Roi en vacances;* et quelles allusions leur ont fait lancer leur mandat d'arrêt. A coup sûr, personne en France n'aurait eu rien à redire à ces royales vacances si péniblement gagnées. Quoi qu'il en soit, messieurs les censeurs, qui ont arrêté le roi de l'Ambigu-Comique, n'ont pas arrêté le moins du monde le roi des Français, qui a été prendre ses vacances au château d'Eu d'abord, et qui ira les prendre plus tard au château de Fontainebleau.

Grace à une description récente, nous connaissons le château d'Eu, aussi bien que si nous y étions allés nous-mêmes. Nous avons parcouru lentement avec la description la grande allée des Guisard et la grande salle des Guise. Nous avons vu, du haut de l'esplanade plantée par la grande Mademoiselle, la vaste mer et le port qui sont couchés à ses pieds, et l'impénétrable forêt

qui sert de cadre à ce vaste tableau. Du vieux jardin nous sommes descendus dans le petit jardin, où murmurent des eaux limpides et transparentes. Puis enfin, nous avons pénétré dans le château, et là, nous avons admiré une à une ces vastes salles où sont entassés avec goût et méthode tous les temps, tous les âges, tous les souvenirs; les siècles de fer et les siècles d'or et de soie; les temps héroïques et les journées de volupté et d'amour; les Guise et les d'Orléans du XVIIIe siècle. C'est dans ce château d'Eu que la cour a été passer trois jours de vacances. Déjà on raconte les merveilles de ce voyage : les promenades en mer, les dîners de cent couverts dans la salle des gardes, les nouvelles cuisines remplies d'activité comme pour nourrir la maison de Mademoiselle, quand le beau Lauzun la venait voir. Tout s'anime là-bas: la vie est là-bas, le mouvement est là-bas, le roi est en vacances là-bas.

Toutefois, le roi revient demain. Ses vacances du château d'Eu n'auront duré que trois jours; peut-être aura-t-il appris que les censeurs ne voulaient pas entendre parler du *Roi en vacances*, et alors sa majesté n'aura pas voulu donner un démenti à ces honorables politiques. Toutefois, nous ne pensons pas que ce soit un trait à l'encre rouge de ces messieurs qui fasse revenir le roi si vite du château d'Eu. Un autre château attend déjà sa majesté, et ce n'est pas le château de Versailles. C'est à Fontainebleau que le roi finira ses vacances commencées au château d'Eu. Il nous a été donné l'autre jour de voir les pompes de Fontainebleau très en détail, et nous avouerons que c'est là une magnificence pleine d'esprit, pleine de goût, en un mot, plus que royale. On a repris de fond en comble ce château, ou plutôt cet amas de petits châteaux entassés les uns sur les autres presque au hasard, et disposés sans goût, sans préparation et sans choix, selon le caprice ou le besoin des maîtres qui les ont bâtis et habités. Là aussi tous les temps ont passé, armés de pied en cap ou couronnés de fleurs. Ces murs ont vu tour à tour les profanes maîtresses des rois chevaliers, la maîtresse légitime du roi Louis XIV, l'impératrice Marie-Louise, le roi Louis XVIII, et enfin, la royauté bourgeoise qui vient en dernier ressort rétablir ces palais dans leur ancienne gloire, et rendre à ces nobles murailles tout leur éclat évanoui.

C'est une justice à rendre aux Bourbons de la branche aînée, qu'ils s'inquiétaient peu des ruines qui s'amoncelaient derrière eux. Tous les châteaux de France auraient pu crouler, qu'ils n'auraient pas fait un geste pour arrêter ces ruines; ils étaient contens pourvu que les Tuileries fussent à peu près closes, et que le toit ne fît pas eau de toutes parts. Ainsi tout croulait dans ce vieux château de Fontainebleau, à commencer par

l'escalier historique, du haut duquel l'empereur avait dit adieu à son armée. Quoi d'étonnant en effet que ces pierres gigantesques aient été affaissées par tant de gloire? Le roi actuel a commencé par réparer, sans y rien changer, cet escalier de pierre du haut duquel une si grande révolution s'est accomplie; cet escalier, au sommet duquel une monarchie est montée pour finir, pendant que l'échafaud sur lequel Louis XVI était monté en avait vu redescendre sa dynastie vivante encore avec le tronc et la tête du monarque assassiné. L'escalier impérial une fois réparé, on a pensé alors au château de François Ier; on a quitté l'empire pour les beaux temps de la renaissance, on a recherché sur les murailles si souvent recrépies, les traces effacées du Primatice, le rival heureux de Cellini, et ces traces effacées par les révolutions et par l'ignorance des hommes, le croirez-vous? elles ont été retrouvées en partie. Aussitôt, dans tous les recoins de ce vaste château, chacun s'est mis à l'œuvre avec une ardeur incroyable. Celui-ci a été chercher au plafond l'éducation d'Alexandre, et il a reproduit dans toute leur nudité ces tableaux consacrés à l'amour dans le temps où tout le château était consacré à l'amour. Celui-là s'est porté à la galerie; et sur les murs qui avaient servi de grenier à fourrages, il a retrouvé la vie amoureuse de cette profane Diane de Poitiers, qui plus d'une fois s'était montrée toute nue à un peintre ordinaire, et que son peintre ordinaire a représentée comme il l'a vue. Un troisième furetait de côté et d'autre dans la chambre de Catherine de Médicis, et là il rencontrait les caprices les plus incroyables de l'art florentin, des Christs et des Vierges entremêlés de toutes les plantes d'un herbier. Vous lisez sur ces sombres murs les plus simples leçons de la botanique: toute la flore italienne et la flore française se sont donné rendez-vous autour de cette sombre majesté, Catherine de Médicis.

Ouvrez la porte! vous rentrez dans le seizième siècle, éclatant de pourpre et d'or. Levez la tête, regardez ces poutres aussi brillantes et aussi riches que si le roi François Ier allait passer entouré de sa cour et appuyé sur sa belle maîtresse. Je ne sais comment cela se fait, mais dans ces murs tout est profane : les déesses y sont nues comme les reines, l'or éclate partout et tient quelquefois la place de l'art; vous marchez de découvertes en découvertes jusqu'à la porte dorée, une porte dans les champs, une voûte au sommet de laquelle vous voyez Achille sous des habits de femme. Les femmes de cette cour sont en train de déguiser le héros, l'une d'elles lui rase (passez-moi l'expression) les deux aisselles : singulière et naïve précaution. Oui, ce château renferme les derniers vestiges des faiblesses des rois de France; François Ier y a conduit la belle Ferronière, et la belle

Ferronière y a laissé son chiffre; Henri II y a conduit Diane de Poitiers, et Diane de Poitiers y a laissé son portrait; Henri IV y a conduit Gabrielle, et Gabrielle a laissé son nom sur la muraille; noms charmans, qui nous reposent de tant d'histoires de sang et de batailles; faibles femmes, dont la beauté a expié les faiblesses! L'amour est la poésie de l'histoire, c'est l'amour qui a fondé ces demeures royales, et si elles vivent encore, c'est grace à l'amour. Ainsi donc reconnaissons tout ce qu'il y a de bonne grace et de bon goût à s'occuper ainsi de cette profane histoire, à ranimer ainsi ces profanes amours, à rendre leur incarnat à ces joues pâlies, leur belle forme à ces seins estropiés, la vie à ces beautés évanouies; tentative qui eût fait reculer d'effroi le roi Charles X, et que ne ne lui eût pas pardonnée son confesseur. Mais quoi? peut-être fallait-il en effet, pour entreprendre cette restauration de toutes les folies royales, que l'art ait rencontré un roi bourgeois, encouragé par une honnête femme et entouré d'une famille assez chaste et assez innocente pour ne rien craindre dans ces murs?

Quand le roi Louis-Philippe ira en vacances dans son château de Fontainebleau, nous espérons bien le suivre là aussi, et alors nous dirons en détail tous les travaux exécutés dans ces belles demeures. Nous ne demanderons même pas la permission de MM. les censeurs.

Du reste, rien de nouveau, excepté peut-être le procès de M. Félix de Conny. M. de Conny, dans une lettre violente, adressée à un journal royaliste, avait parlé de l'assassinat du duc de Condé, avec toutes sortes d'indications. On a fait venir M. de Conny devant le tribunal. On lui a demandé s'il avait voulu désigner le roi, à quoi M. de Conny a répondu : *Non!* en toute humilité, au grand désappointement du parti, qui s'est retiré indigné. On a infligé son acquittement à M. de Conny. C'est une grande habileté de M. Plougoulm. Pour notre part, nous ne comprenons pas la condamnation politique autrement.

THÉATRE-FRANÇAIS.—*Lavater*, drame, mélodrame, tragédie, comédie ou tragi-comédie, par deux ou trois auteurs.

Il est à peu près reconnu aujourd'hui que Lavater est un bonhomme fort honnête et fort clairvoyant qui n'a eu qu'un malheur, c'est de découvrir une chose qui était découverte depuis le commencement du monde : à savoir, que rien ne ressemblait à un voleur comme un voleur, à un escroc comme un escroc, à un poltron comme un poltron, et à un honnête homme comme un honnête homme. En outre, ce bon Lavater était

un dessinateur assez médiocre, qui, forcé d'appuyer sa théorie par ses dessins, a souvent si mal dessiné ses modèles, qu'à en juger par les traits qu'il leur a donnés, on prendrait souvent le loup pour l'agneau, l'assassin pour la sœur de charité, et réciproquement. Vous pouvez donc juger de l'effet d'un livre où la ligne écrite est contredite à chaque instant par la ligne dessinée? Et puis ce pauvre bonhomme Lavater a été battu en brèche par un autre bonhomme qu'on appelait le docteur Gall. Celui-là a prétendu qu'on ne pouvait pas reconnaître les hommes au visage, mais bien à la tête. En conséquence, il a divisé le genre humain en une infinité de bosses et contre-bosses auxquelles il a donné les noms les plus aimables et les moins français, tels que — *amativité*, — *combativité*, — *destructivité*. — Le docteur Gall a très bien prouvé que M. Dupuytren avait la bosse de la *destructivité*, et à son exemple, ses disciples ont très bien prouvé dernièrement que l'empereur Napoléon avait fort bien la bosse de la *combativité*. Bienheureux ceux qui écoutent, bouche béante, ces singuliers maîtres, qui n'ont ni de la physiologie ni de la morale; je suis bien sûr que leurs maîtres bénévoles n'auront pas besoin de toucher long-temps leur crâne, pour y trouver la bosse de l'*amativité*.

Quoi qu'il en soit du docteur Gall et du docteur Spurzheim, le même qui a trouvé le nom de *phrénologie*, et même du docteur Lavater, leur maître à tous, vous saurez que Lavater, dans le drame qu'on lui fait jouer, est l'ami du baron Grautz, ou autre nom allemand, qui veut marier sa fille à un intrigant nommé Philippani, ou autre nom italien. Ce Pani a déjà épousé une jeune Française à Zurich, où il l'a enlevée. Un soir, cette jeune Française frappe à la porte du bon Lavater, qui, lui trouvant la physionomie très douce et très honnête, l'accueille comme une sœur. Le lendemain, un Bohémien entre chez Lavater, et Lavater, lui trouvant la figure très rusée, fait le portrait de ce Bohémien sur son album. Le troisième jour, Lavater vient avec la Française séduite chez son ami le baron Grautz, et là il voit Philippani, et, à son aspect, il dit : *C'est un fripon.* Il voit un autre jeune homme très honnête, et il dit aussitôt : *Voilà un honnête homme.* Ce bon Lavater est si habile, que s'il se regardait dans la glace, je suis sûr qu'il se dirait à lui-même et sans hésiter : —*Voilà un fameux niais!*

Le quatrième jour, le Bohémien va dans une chapelle du voisinage; dans cette chapelle se rendent la femme séduite et Philippani. Philippani, voyant cette malheureuse, tire son épée, et se bat en duel avec son beau-frère, le jeune homme honnête, qui est blessé. La toile tombe.

Enfin, cinquième journée, le jeune homme blessé n'est pas mort;

au contraire, il a tué Philippani. Le Bohémien Zingaro retrouve les papiers en question, et la jeune femme séduite s'écrie : *Mon fils aura le nom de son père!* En vérité, d'après les nobles actions du père, qui est un voleur, un faussaire et un lâche, au dire même de Lavater, il n'y a pas de quoi se réjouir de voir porter à son enfant le nom d'un pareil drôle.

Il faut être juste envers le parterre, il a beaucoup sifflé, malgré cette jeune et charmante Plessis qui lui tendait ses deux charmantes petites mains.

Ceci est un des malheurs du Théâtre-Français, qui expie ses vieux péchés en jouant, le pistolet sous la gorge, toutes les rapsodies qu'il a eu la bonté de recevoir il y a dix ans.

THÉATRE DU GYMNASE DRAMATIQUE. — *Les Deux Créoles*, comédie en deux actes, par MM. Bayard et Vanderbuch.

C'est en petit ou en grand, comme vous voudrez, l'histoire du mariage d'argent. Lilia, créole femelle, aime beaucoup M. Henri, créole mâle. Henri aime beaucoup Lilia. Cependant Henri, qui a besoin d'argent, épouse une autre femme que Lilia. Pendant qu'Henri est à la mairie, et que Lilia pleure son amant, arrive une lettre de la Martinique, cachetée en noir. Cette lettre est un héritage; l'héritage arrive trop tard à Lilia, Henri est marié; pauvre Lilia!

Au second acte, Henri n'est pas heureux, car son beau-père n'a pas payé la dot en question. Lilia, qui a caché sa fortune, la donne tout entière à Henri, puis ils s'embrassent; après quoi, pour ne pas oublier leurs devoirs, ils se séparent. Lilia retourne à la Martinique. Henri reste avec sa femme acariâtre et jalouse; lequel des deux est le plus malheureux?

Mauvaise fable, mauvais style, mauvaises larmes, mauvais acteurs, même Mlle Sauvage, qui a joué sans verve et sans esprit pour la première fois.

Mme Henri Monnier, qui débutait ce jour-là, est intelligente et jolie; malheureusement elle a joué en Belgique, ce triste pays des vols littéraires, des pillages dramatiques, des plagiats et des contrefaçons.

Pauvre Jacques. — Vaudeville en un acte, par MM. Cogniard.

Voici au contraire un petit acte sans prétention qui est plein de charme, d'émotion et d'intérêt. Pauvre Jacques, musicien de province, aimait une fille noble qu'il avait épousée malgré la famille de sa femme, et que la famille de sa femme lui a enlevée. Sa femme, dans une lettre qu'elle a écrite à son mari, lui a promis de revenir, et depuis dix-huit ans pauvre Jacques attend sa femme qui ne revient pas. Enfin, après dix-huit ans d'angoisses, revient non pas sa femme, mais la fille de pauvre Jacques : vous pensez s'il est heureux !

C'est Bouffé qui joue le rôle de *Pauvre Jacques.* Quel sentiment! quelle grace! quel esprit! C'est là en effet un grand comédien.

— Depuis le mois d'août que nous n'entendons plus la voix de Mme Dorval, nous savons qu'elle porte, dans le nord de la France, la flamme poétique de cette voix, de ces yeux et de cette pantomime inspirée que nous aimons. Lille et Arras l'ont reçue d'abord comme une amie et une enfant dont on a vu naître et grandir le précoce génie, car ce fut sur le théâtre de Lille qu'elle débuta à l'âge de six ou sept ans, dit-on, dans je ne sais quelle pièce célèbre du *Petit Poucet;* elle y est revenue bien grande et belle, comme nous le savons, comme Adèle d'Hervey, comme Charlotte Corday, comme Catarina, comme Kitty Bell, tour à tour désolée, sévère, tendre ou puritaine. Elle a passé dix jours à Dunkerque, et là, dans ce petit théâtre où la chambre d'Antony et de Chatterton avait une prison pour décoration unique, tout a été compris, senti, récompensé par des larmes et des élans d'enthousiasme d'un public à la fois peuple et noble, venu des vaisseaux et des châteaux. C'est Bruxelles à présent qui possède Mme Dorval, Anvers la lui dispute, et pour les satisfaire, l'actrice donne *Clotilde* le lundi à l'une des villes, *Antony* à l'autre le mardi, et rapporte *Chatterton* à Bruxelles, et ramène *Catarina* à Anvers, toujours couronnée, toujours fêtée, faisant pâlir et sillonnant de larmes les joues grasses de la bonne Belgique, qui s'attendrit et devient romanesque au-delà de tout ce qu'on peut dire. En voilà pour jusqu'à la fin d'octobre. Paris dit que c'est bien long.

ÉTUDES

Sur la Peinture Espagnole.

GALERIE DU MARÉCHAL SOULT.

I.

Ce serait une curieuse et magnifique histoire à tenter que l'histoire de l'art chrétien, de toute cette poésie symbolique enfantée par l'amour et par la foi. Dans l'art chrétien se réfléchit toute la vie du moyen-âge, la vie du peuple comme la vie des seigneurs et du clergé. Celui qui connaîtrait bien une cathédrale du XIIe siècle, comprendrait les sciences et la théologie de ce temps-là, et même le mouvement politique et industriel; car toutes les manifestations d'une société découlent de la synthèse qui la domine, et le christianisme a été pour la civilisation européenne cette doctrine générale dont l'irradiation s'est étendue à chaque branche de l'activité humaine. Or, l'art chrétien était la traduction des sentimens, des actions et des pensées; il donnait un corps aux croyances métaphysiques, il les sculptait en pierre; il racontait les faits temporels sur le bois et sur la toile ou sur d'éclatans vitraux; il composait ces drames sublimes qui s'épanouissent en rosaces sur les

faces de nos églises byzantines; malheureusement nous avons perdu l'intelligence de cette écriture mystérieuse : les livres sont là, mais personne ne sait plus lire leurs hiéroglyphes.

On a calculé qu'avant la révolution de 93, il y avait, en France seulement, 1,700,000 monumens religieux, sans compter les chapelles de famille; que ces monumens contenaient, prenant un terme moyen, 4,292,500,000 statues depuis quelques lignes de hauteur jusqu'à plus de vingt pieds, et au moins autant de têtes peintes, ce qui donne huit à neuf millards de figures exécutées par le christianisme. Supposez qu'il n'en reste aujourd'hui qu'un centième, voilà presque cent millions de témoignages sur le moyen-âge, documens dont il faudrait interpréter le sens; il faudrait expliquer ces grandes épopées comme la vie de Jésus-Christ, de la Vierge et des saints en 2,000 statues à Reims, la création du monde et la naissance des arts et métiers en 600 à Chartres, les histoires de l'ancien et du nouveau Testament en 3,000 figures de bois au chœur d'Amiens, et les jugemens derniers, les apocalypses, les allégories, et tous ces mythes bizarres qui tapissent les églises gothiques. Alors seulement l'art de la renaissance et l'art de nos jours qui en descend seraient éclairés d'une lumière complète; alors on pourrait, en s'appuyant du passé, prophétiser l'avenir.

Suivant nous, la *renaissance* italienne, ainsi qu'on l'a appelée, est encore envisagée d'un point de vue étroit et mesquin; il semblerait que cette brillante époque ait été jetée au milieu du temps comme un météore radieux qui se forme dans l'atmosphère, s'y balance un instant et s'évanouit; l'étude historique ne nous montre nulle part cette anomalie singulière d'un art pour ainsi dire excentrique, sans aïeux et sans postérité. Tout ce qui vit au sein de Dieu est soumis à la loi de paternité et de filiation. La philosophie de l'histoire nous a appris, en ces derniers temps, que les siècles engendrent les siècles; elle nous a fait suivre dans le développement humanitaire la succession d'une pensée providentielle; nous avons entrevu cette logique divine qui amène un fait par un fait, un génie par un génie : Charlemagne a rendu possible Grégoire VII; la réforme a préparé la révolution française. Il est donc permis de dire, *à priori*, que l'art du XVIe siècle est sorti de l'art catho-

lique; et sans doute nous comprendrons dans quelle proportion il en a subi l'influence, quand nous aurons par d'opiniâtres travaux dissipé les ténèbres du moyen-âge. Mais déjà, si peu que nous connaissions l'époque vraiment catholique, il nous est facile de voir aussi combien la *renaissance* en diffère : ce ne sont plus ces élans d'un amour mystique et dégagé de toutes les choses terrestres, ce ne sont plus ces ardeurs d'une foi sérieuse et aveuglément orthodoxe; ce ne sont plus ces espérances, patientes et résignées, tournées vers l'autre monde; la trinité théologale est descendue des cieux; elle a plié ses ailes et s'est reposée ici-bas; le temporel envahit le spirituel; l'amour se partage entre la créature et le créateur; la raison dispute à la foi la direction de l'intelligence; l'espoir se matérialise, il quitte les régions supérieures et se préoccupe de la vie passagère.

Le XVIe siècle recèle les germes d'une réaction contre le catholicisme : de nouveaux élémens puissamment révolutionnaires bouillonnent en son sein; la découverte de l'Amérique et de l'imprimerie ont étendu les domaines de l'homme; Luther, Machiavel, Rabelais et Montaigne, secouent la philosophie. On sent dès lors un travail intime et multiple qui s'est perpétué pendant trois siècles sous diverses faces, et qui aboutira sans doute à transformer et agrandir la religion chrétienne, comme la religion chrétienne a transformé la loi de Moïse.

En étudiant consciencieusement, nous retrouvons tous ces caractères dans l'art de la renaissance italienne; et d'abord, il est passé des religieux aux laïques: les artistes ne sont plus des moines contemplatifs et retirés qui s'inspirent par la lecture des livres saints ou par de mystiques intuitions; les artistes vivent en seigneurs, s'abandonnant aux joies de la terre: vous savez le luxe de Raphaël avec ses pages et ses femmes; vous savez les incomparables aventures de Cellini le Florentin; vous savez l'intimité de Titien et de l'Arétin qu'on ne soupçonnera pas d'orthodoxie. Et comment pourrait-on s'attendre à rencontrer au XVIe siècle le spiritualisme pur du moyen-âge, quand les papes eux-mêmes, ces représentans de la grande unité fondée par Grégoire VII, n'étaient plus vraiment catholiques !

Cette appréciation de l'art du XVIe siècle semblera peut-être un blasphème, car c'est un préjugé enraciné parmi nous que les *restaurateurs* italiens (*restauradores*) puisèrent leurs inspirations dans le christianisme : on cite Léonard de Vinci recevant pieusement l'eucharistie avant de mourir ; on s'extasie sur la pureté céleste des vierges du Corrège et du Sanzio. Mais comparez aux créations de la renaissance les christs et les vierges sculptés de nos anciennes cathédrales, ou bien les vierges de Cimabué qui furent portées en procession par le peuple, ou, pour suivre mieux encore la dégradation du sentiment religieux comme expression du catholicisme, les œuvres des allemands qui réflétèrent long-temps la foi sévère du moyen-âge. Nous avons au Louvre deux tableaux de Jean de Bruges, mort en 1441, *la Vierge couronnée par un ange* et *les Noces de Cana ;* ces compositions sont empreintes d'un recueillement profond et d'une piété admirables : la divinité du Christ rayonne autour de lui ; on sent que l'artiste croyait fermement au *verbe fait chair*. Raphaël, copiant ses Vierges d'après ses maîtresses, n'a jamais reproduit cette surnaturalité mystique à laquelle s'éleva l'époque intimement spiritualiste qui précéda la renaissance.

La renaissance en Italie est, à bien dire, le protestantisme de l'art : c'est la pensée chrétienne, *plus* l'élément représenté jadis par le paganisme ; c'est la combinaison de l'élément physique avec *l'esprit*, qui, sous l'influence catholique, s'était développé exclusivement aux dépens de la matière.

Et en effet, voilà que l'Italie se prit d'une passion insatiable pour les antiquités grecques et romaines : elle se reporta vers un passé de vingt siècles ; elle interrogea les débris de la civilisation païenne ; elle fouilla le sol et les vieux monumens, et Raphaël présida en personne à ces recherches. Alors les artistes se nourrirent des études de l'antique : Michel-Ange arriva surtout à une imitation si frappante de la statuaire grecque, qu'il trompa les plus connaisseurs : après avoir fait secrètement un Cupidon en marbre, il cassa le bras et enterra la statue mutilée dans un lieu où elle fut bientôt découverte. Grande extase des antiquaires qui s'imaginèrent tenir le chef-d'œuvre de quelque Praxitèle. Mais quand ils eurent bien constaté la supériorité des anciens sur les

modernes, Michel-Ange apporta le bras et l'adapta exactement au tronçon (1).

Depuis, nous avons continué cette prédilection pour Rome et la Grèce : nous avons étudié les 300,000 statues antiques conservées en Europe, et nous avons négligé la civilisation dont nous procédons directement, comme s'il était plus important et plus facile de commenter les symboles mythologiques des païens que les créations de nos pères. Comprend-on maintenant l'Apollon du Belvéder qui, peut-être (on le présume), faisait partie d'un drame religieux avec beaucoup d'autres figures perdues?

II.

L'art espagnol du XVIe siècle n'offre pas à l'examen les mêmes caractères que l'art de l'Italie; mais ces différences radicales s'expliquent par l'histoire politique et religieuse de ce peuple énergique qui conserva son type original au milieu des invasions étrangères, et qui parvint enfin à constituer son unité nationale, malgré ses déchiremens intérieurs et l'impéritie de ses gouvernemens.

Pendant tout le moyen-âge, absorbée dans une lutte incessante contre les Maures envahisseurs, l'Espagne n'eut guère de relations avec le reste de l'Europe, si ce n'est avec Rome, au sujet de la hiérarchie religieuse; et encore tout le mouvement religieux fut-il dominé par sa position exceptionnelle de réaction contre l'islamisme; toutes ses institutions furent fragmentaires et locales, tous ses conciles spéciaux et appropriés à ses besoins transitoires.

Vers la fin du XVe siècle, quand Ferdinand-le-Catholique eut réuni les couronnes de Castille et d'Aragon et affranchi le royaume de l'invasion africaine, l'Espagne sentit un immense besoin de repos et de concentration. Charles-Quint vint un moment galvaniser l'Europe avec ses tentatives de monarchie uni-

(1) Mariette conteste cette anecdote, racontée par Depiles et Wallis; Boissard prétend que c'est le Bacchus de la galerie de Médicis, dont la main ajoutée est de Michel-Ange. Vasari rapporte les versions différentes et ne se prononce pas.

verselle; mais la pensée puissante de l'empereur n'opéra jamais qu'un lien factice et superficiel entre les différens peuples de sa domination. L'Espagne n'accepta pas plus l'influence germanique qu'elle n'avait accepté l'influence mauresque : elle regarda toujours comme des étrangers et des exploitateurs cette aristocratie allemande que Charles-Quint traînait à sa suite et voulait naturaliser dans la Péninsule. D'autre part, la réforme, ce grand fait civilisateur dont Charles-Quint, sentant bien toute la portée sociale, se montra le rude adversaire en sa qualité de monarque, la réforme ne pénétra pas en Espagne. La doctrine dissolvante du protestantisme, les idées allemandes révolutionnaires, ne devaient trouver aucun crédit auprès d'une nation qui commençait à peine son éducation catholique et qui était en travail de son unité.

Au XVIe siècle, quand les autres peuples d'Europe secouaient déjà le vêtement usé du catholicisme, et, se frayant des routes hardies et inconnues, aspiraient à des destinées nouvelles, l'Espagne était donc encore profondément chrétienne. Les artistes y avaient conservé une dévotion naïve : Vicente Joanes et Luis de Vargas se préparaient par la communion à peindre les images sacrées du Christ ou des saints, imitant en cela les peintres italiens du XIVe siècle. Bien plus, à la fin du XVIIe, vers l'an 1680, nous trouvons dans les biographies une anecdote qui prouve la piété de Murillo : « Il vivait alors auprès de la paroisse de Santa-Cruz, où souvent il priait devant la fameuse descente de croix de Pedro Campana (1). Un soir le sacristain, désirant fermer les portes avant l'heure accoutumée, demanda à l'artiste extasié pourquoi il restait si long-temps dans cette chapelle; Murillo répondit : « J'attends que ces saints hommes achèvent de descendre le Seigneur de la croix. »

(1) M. Margonet de Villa, grande rue Verte, 34, possède une magnifique *Descente de Croix*, peinte sur bois, et qu'il attribue à Campaña; mais ce ne peut être celle dont il est ici question, et qui orne encore, à ce qu'il paraît, la chapelle de l'église Santa Cruz, à Séville. D'ailleurs, l'original portait la date de 1548, que nous avons cherchée en vain sur le tableau de M. Margonet. C'est sans doute une copie du temps, ou même une répétition par Campaña dont on

On pourrait appliquer merveilleusement à la peinture espagnole ce mot de Lucas Jordan, quand il dit, en parlant d'un tableau de Velasquez : « C'est la théologie de la peinture. »

Il est fort curieux en effet d'étudier, dans les auteurs de ce temps-là, les théories métaphysiques qui dominaient les beaux-arts et l'importance sociale qu'ils avaient acquise. La peinture jouissait d'une exemption immémoriale d'impôts, et, en 1600, un nouveau décret la déclara « *art libre et dégagé de toutes charges et contributions.* » L'ouvrage mystique de Francesco Pacheco, le beau-père de Diego Velasquez, présente l'expression la plus élevée et la plus complète de la *philosophie de l'art,* comme on la comprenait à son époque. Suivant Pacheco, la peinture, *cette écriture silencieuse de l'idiome universel,* descend d'origine divine et procède de la sainte Trinité, ainsi que les sciences et toutes les spéculations de la pensée. Le type de la divine sagesse qui est attribuée au fils, au Verbe, est imprimé dans les travaux intellectuels de l'homme; le type de l'amour divin, attribué au Saint-Esprit, dans les *extatiques défaillances* de l'amour, de la charité, des sentimens; et le type de l'omnipotence créatrice, attribuée au père, dans les *héroïques symboles* de la peinture qui réfléchit l'image du souverain artiste. Après avoir posé cette formule théologique, Pacheco cherche les premières traces des arts chez les anciens; de même que Mariana commence l'histoire d'Espagne à Tubal, fils de Japhet, il remonte jusqu'à l'époque anté-diluvienne, jusqu'à Enos, fils de Seth, *qui créa des images pour exciter le peuple à adorer Dieu*; puis, il suit le développement de l'art chez les Hébreux, les Chaldéens, les Egyptiens, les Grecs, les Romains et les nations chrétiennes, en montrant toujours la puissance artistique comme la symbolisation des idées religieuses et l'expansion des sentimens de l'humanité. Enfin, ce livre, tout empreint

retrouve exactement le style dans l'expression des têtes, dans la force du clair-obscur, dans la sévérité de la composition. Campaña suivit la manière d'Albert Durer, son compatriote et son contemporain. Il passa environ vingt ans à Rome, vingt ans à Séville, et retourna dans sa vieillesse à Bruxelles, sa patrie, où il mourut en 1580.

d'intentions naïves et pieuses qui rappellent les pères de l'Eglise et nos métaphysiciens du moyen-âge, finit par ces mots :

Soli Deo decus et gloria !

Ainsi se trouve nettement expliquée par un artiste du XVIIe siècle, la direction de la peinture espagnole, qu'une appréciation frivole a souvent qualifiée de plasticité et de matérialisme.

III.

Avant d'aborder les deux grands siècles de l'Espagne, jetons un coup d'œil en arrière pour éclaircir l'origine de l'art et pour indiquer son développement.

Dans les temps primitifs du christianisme, les traces des arts plastiques sont fort rares en Occident, car la religion nouvelle faisant réaction contre la forme ne devait pas les favoriser. Si l'on excepte les miniatures (1) enluminées sur quelques livres des Xe et XIIe siècles, la première mention de peinture espagnole date du XIIIe siècle. Un manuscrit de la Bibliothèque royale de Madrid renferme le passage suivant, entre autres comptes du roi don Sanche IV, dans les années 1291 et 1293 : « A Rodrigo Esteban, *peintre du roi*, cent maravédis (environ 15 sols.) » Il y avait donc des peintres du roi au XIIIe siècle.

(1) La plus ancienne œuvre d'art que l'on conserve en Espagne à la Bibliothèque royale est un manuscrit de la main de Vigila, peintre en miniature en enlumineur (*iluminador*) et prêtre du monastère de Saint-Martin d'Albelda. Il fut terminé le 25 mai de l'année 976. Il contient quelques décrets de conciles généraux, diverses peintures qui sont des portraits du roi don Sancho-le-Gros, de don Ramire de Navarre, de la reine dona Urraca et de Vigila lui-même, et beaucoup d'ornemens. Deux autres artistes, Sarracino et Garcia, aidèrent Vigila dans ces curieuses peintures, dont le coloris est encore brillant de fraîcheur.

La Bibliothèque de la cathédrale de Séville possède aussi, entre autres livres précieux, une Bible en deux volumes, écrite et peinte au XIIIe siècle par Peblo de Pamplona pour l'usage du roi don Alonzo-le-Sage. Les têtes de chapitres sont ornées de petites figures faisant allusion aux sujets, et dans la préface des évangiles, on remarque certaines colonnes arabes avec des chapiteaux qui reproduisent le goût architectural de cette époque.

A la fin du XIVe, plusieurs artistes avaient été attirés des pays étrangers : Gérardo Starnina, le Florentin, élève d'Antonio Veneciano, fut appelé à la cour de Juan Ier, et, un peu après, Dello de Florence et Rogel de Flandres, à la cour de Juan II. Vers le même temps, Juan Alfon peignit le maître-autel de la cathédrale de Tolède.

Au milieu du XVe siècle, Juan Sanchez de Castro fonda à Séville cette école de peinture qui devait briller d'un si vif éclat et qui s'est propagée sans interruption jusqu'au XVIIIe siècle. Il exécuta divers tableaux religieux, entre autres, pour le monastère de Saint-Isidro del Campo; une Annonciation que Francisco Pacheco a vertement critiquée dans son *Traité de la peinture,* parce que saint Gabriel était représenté avec un manteau contre la pluie (capa pluvial). A ce propos, Pacheco indique la manière de peindre orthodoxement tous les sujets sacrés et tous les habitans du ciel, même la Trinité : le *Père éternel* de telle façon, le *Verbe* de telle autre, le *Saint-Esprit* en colombe; les anges, de l'âge de dix à vingt ans, avec de belles figures, de grandes ailes de couleurs variées, des cheveux blonds ou châtains; *il n'est pas bien de leur faire de la barbe*; les démons en forme de bêtes et animaux cruels ou immondes, comme serpens, dragons, basilics, corbeaux, milans, lions, grenouilles, etc., le tout convenablement appuyé de raisons théologiques.

Après Jorge Ingles, qui peignit fort habilement le maître-autel de l'hôpital de Buytrago et plusieurs portraits du marquis de Santillane et de sa famille, parurent quelques grands artistes qui finirent, avec le siècle, cette période de l'art espagnol : Antonio del Rincon, peintre des rois catholiques; Pedro Berruguette, peintre de Felipe-le-Bel, et père du célèbre Alonzo Berruguette (sa manière ressemble à celle du Pérugin); Inigo de Comontes, Diego Lopez, Alvar Perez de Villoldo, Alonzo Sanchez et Luis de Medina, qui exécutèrent le *paranymphe,* ou théâtre scolastique de l'université d'Alcala; et beaucoup d'autres auxquels les cathédrales de Castille et d'Aragon durent leurs embellissemens; enfin, Juan de Borgona à Tolède.

Rincon était né à Guadalaxara, en 1446; on soupçonne qu'il étu-

dia en Italie, peut-être chez Andrea del Castagno, ou chez Domenico Ghirlandajo. Toujours fut-il un des premiers Espagnols qui abandonnèrent la manière gothique pour adopter d'autres principes plus conformes à la nature; on remarque dans ses compositions religieuses beaucoup d'expression et de caractère, des draperies souples et habiles, et un dessin assez correct. Il mourut en 1500.

Juan de Borgona travailla constamment depuis 1495 jusque vers 1550; son nom est attaché à toutes les grandes œuvres d'art de son temps, à la cathédrale de Tolède, au paranymphe d'Alcala, au fameux tabernacle exécuté par Henrique de Arfe, orfèvre, originaire d'Allemagne: Borgona et le maître Copin de Hollande avaient donné les dessins de ce sanctuaire, qui était orné de deux cent soixante statuettes et de riches bas-reliefs. Borgona fit aussi beaucoup de portraits à fresque, ceux des archevêques de Tolède et du cardinal Sisneros, et *à l'huile* ceux des cardinaux Croix et Fonseca. Tous ces ouvrages lui rapportèrent des sommes considérables pour l'époque: tandis qu'au XIIe siècle, suivant de vieux parchemins, un roi d'Espagne avait récompensé un sculpteur avec une rente de 100 maravédis; tandis qu'à la fin du XIVe, en 1380, un autre roi, Juan Ier, avait payé le tombeau de son père Henri II, 4,000 maravédis, voici qu'en 1511, Borgona toucha 165,000 maravédis en paiement de quinze sujets de l'Ecriture sainte, et 100,000 maravédis pour les peintures à fresque d'une bibliothèque taxées par Comontes et Villoldo; car alors les artistes fixaient réciproquement le prix de leur travail.

On conserve encore quelques tableaux des premières années du XVe siècle: la dégradation de la perspective et l'harmonie des groupes y semblent entièrement inconnues; l'expression des figures est nulle, et, afin de manifester les sentimens ou les pensées des personnages, l'artiste leur faisait sortir de la bouche une légende déroulée, comme les Anglais dans certaines caricatures. Mais, à la fin du siècle, les progrès sont sensiblement appréciables: bien que les figures aient encore la sveltesse des colonnes gothiques, elles indiquent déjà l'étude de l'anatomie; les contours en sont moins raides, les poses plus naturelles.

IV.

Au XVIe siècle, la lumière commence à se faire dans l'art espagnol : les documens ne manqueront plus à nos études, et nous pourrons juger les artistes sur leurs œuvres ; car, à Paris même, il y a une collection complète de peinture espagnole des XVIe et XVIIe siècles.

Pendant que l'empire promenait ses victoires en Europe, un des chefs de l'occupation espagnole imagina d'exploiter pour son propre compte le *droit de la guerre*, en imposant des concessions de tableaux précieux. L'empereur laissait volontiers ses lieutenans bénéficier sur la conquête : les uns dépouillaient les églises des vases sacrés et des dorures ; les autres levaient des contributions en argent : nos armées, disons-le, exercèrent dans toute l'Europe un pillage organisé. Le général commandant l'Andalousie s'appropria toutes les toiles qui lui convinrent dans les églises et les couvens de Séville, mais il eut soin de revêtir cette confiscation d'une apparence de légalité, obligeant les moines à signer des ventes simulées, et l'on assure que ses titres de propriété sont parfaitement en règle.

Cette possession, dont la légitimité est au moins contestable, n'a pas même tourné au profit de l'art en France, bien qu'elle semble tirer son origine de l'amour de l'art. Séville a perdu ses chefs-d'œuvre : les religieuses compositions qui excitaient dans les églises la dévotion des chrétiens sont accrochées maintenant au pied d'un lit bourgeois ou aux lambris d'une antichambre, et depuis plus de vingt ans qu'elles sont à Paris, Paris n'a pas eu la faveur de les examiner. Malgré notre respect pour la propriété individuelle, nous avons peine à comprendre la propriété particulière et sans restriction en fait de créations supérieures du génie. Les chefs-d'œuvre sont du domaine public, ils appartiennent à l'humanité.

M. Soult possède des ouvrages de trois grands maîtres du XVIe siècle, de Morales, de Vicente Joanes et de Navarrette-le-Muet (*el mudo*).

Luis de Morales, vulgairement appelé le divin (*el divino*), soit à cause du mérite de son pinceau, soit parce qu'il ne peignit que des sujets sacrés, naquit à Badajoz au commencement du siècle. Il est probable qu'il étudia d'abord à Valladolid ou à Tolède, qui comptaient beaucoup de bons maîtres; suivant Palomino, il fut disciple de Pedro Campana; mais quand cet artiste vint en Espagne, vers 1548, Morales avait déjà exécuté diverses peintures à Badajoz, dans l'église de la Conception, comme le prouve la signature datée de 1546. Toujours est-il qu'il s'inspira du style sévère de l'école allemande : l'expression profondément sentie de ses figures, la gravité mélancolique de ses compositions, les plis raides et cassés de ses draperies, le fini des détails, ont un grand rapport avec la manière de Van-Eyck, d'Hemmeling, de Lucas de Leyde et d'Albert Durer. Le tableau de M. Soult, *la Mère de douleur*, représente la Vierge à mi-corps tenant dans ses bras le Christ mort. J'ai vu à l'ancienne exposition de MM. Hunter, rue de la Chaussée d'Antin, une répétition de ce sujet que Morales a reproduit plusieurs fois, car il y en avait un dans l'église des *Carmelites déchaussés* d'Avila, un à *Sainte-Catherine de Zafra* de Grenade, un dans la cathédrale de Badajoz, et un autre que je soupçonne celui de M. Soult, dans l'église *Saint-Augustin* de la même ville. La mort est merveilleusement rendue sur les traits glacés du Christ, mais la face divine a conservé un calme inaltérable qui révèle la résurrection; la douleur de la Vierge-mère est si solennelle et si intime, qu'on s'arrête à rêver devant ce grand drame de souffrance et d'amour. Comme exécution, cette peinture n'offre pas une analogie bien marquée avec *l'Ecce homo* du Louvre attribué au même artiste; elle est moins moëlleuse de couleur, moins savante d'anatomie, moins grandiose de dessin, sans pourtant qu'il soit possible de préférer l'un à l'autre : c'est un même sentiment, une même simplicité religieuse, une même délicatesse de touche dans tous les détails. Cependant, considérant le dessin de *l'Ecce homo* du Louvre, je le croirais plus volontiers d'un peintre initié à l'école florentine et postérieur à Morales qui n'a jamais quitté l'Espagne.

Morales eut une vieillesse longue et misérable : il avait presque perdu la vue et ne se sentait plus la force de peindre, quand

Felipe II, passant par Badajoz, à son retour de Lisbonne, en 1581, vint le visiter : « Vous êtes bien vieux, lui dit le roi touché de pitié. — Oui, sire, répondit l'artiste, *et bien pauvre.* » Sur quoi, Felipe II lui assigna une pension de 300 ducats. Morales mourut cinq ans après, en 1586. Il avait eu un fils et plusieurs élèves qui cherchèrent à imiter sa manière et dont on lui attribue quelquefois les œuvres. Parmi ses disciples, Juan Labrador excella à peindre les fleurs et les fruits. M. Soult a quelques petites toiles de ce dernier artiste.

Vicente Joanes, fondateur de l'école de Valence, ressemble un peu à Morales, son contemporain : comme Morales, il ne fit que des sujets sacrés dans lesquels on trouve le cachet d'une tristesse contemplative et d'une mystique religiosité; comme Morales, il peignait les moindres détails avec un fini minutieux, surtout les cheveux et la barbe dont on pourrait compter les brins ; mais son style était plus timide et plus irrésolu, et sa couleur le rapproche beaucoup de l'école romaine. Il paraît certain qu'il étudia en Italie sous quelque grand maître : Palomino assure qu'il fut élève de Raphaël; mais, le peintre d'Urbin étant mort en 1520, Joanes qui mourut en 1579, à l'âge, dit-on, de cinquante-six ans, ne pouvait être en Italie au temps du Sanzio. *L'Ecce homo* de M. Soult vient de la chapelle de *Saint-François de Borja* dans la cathédrale de Valence; il est remarquable par l'extrême douceur de physionomie, par la touche délicate et patiente des cheveux, des épines et des autres accessoires. Le dessin assez correct manque d'énergie; la couleur est froide et monotone.

Les critiques espagnols, qui se sont montrés fort sévères pour Morales, auquel Francesco Pacheco reproche de ne pas savoir dessiner, ont placé Vicente Joanes à la tête de la peinture du XVIe siècle, et Palomino, entre autres éloges exagérés, ne craint pas de dire qu'il égala Raphaël en beaucoup de points et le surpassa quelquefois.

Joanes eut deux filles, Dorothée et Marguerite, qui pratiquèrent aussi la peinture avec talent, et un fils, Juan Vicente, auquel on attribue un *Saint Jean dans le désert*, en pied, et plus grand que nature. La figure est d'un beau sentiment : elle resplendit d'un

exaltation et d'une foi surhumaines; c'est bien le précurseur-prophète qui avait tressailli dans le ventre de sa mère à l'approche de la vierge Marie. Mais le dessin est lâché et n'indique pas une entente fort exacte de l'anatomie.

Voici un artiste qui, suivant nous, a contribué plus que les précédens au developpement de l'art espagnol, particulièrement en ce qui concerne l'exécution. Juan Fernandez Navarrette était né à Logrono, vers 1526. Par suite d'une maladie, il devint complètement sourd à l'âge de trois ans, de telle sorte que, ne pouvant apprendre la parole, il resta muet. Dès son enfance, il manifesta sa vocation pour la peinture, dessinant avec des charbons tout ce qu'il voyait. Son père l'envoya donc au monastère de la Estrella (de l'Étoile), de l'ordre de Saint-Géronime, où le religieux François Vicente lui donna des leçons. Aussitôt que Navarrette eut atteint l'adolescence, il passa en Italie, visita Rome, Florence, Milan, Naples et Venise, et travailla plusieurs années dans l'atelier du Titien et chez quelques autres grands artistes de l'époque. Sa réputation le fit rappeler en Espagne par Felipe II, quand ce prince commença les travaux de l'*Escorial* (mine épuisée); il revint en effet à Madrid, fut nommé peintre du roi par une cédule du 6 mars 1568, et chargé de diverses peintures. Il exécuta pour l'Escorial huit tableaux, dont trois ont péri dans un incendie; un des cinq restant est la fameuse *Naissance du Christ* éclairée avec une habileté extraordinaire par trois lumières différentes, celle qui descend d'une *gloire d'anges*, celle qui enveloppe l'enfant divin, et celle d'une torche que tient saint Joseph. Les bergers sont surtout remarquables, et Tibaldi de Bologne s'écriait sans cesse en les admirant: *Oh! gli belli pastori! oh! gli belli pastori!*

En 1576, le roi fit payer à Navarrette 500 ducats pour le tableau d'*Abraham et des trois anges*, qui était dans l'autel de la principale porte du monastère royal de l'Escorial. C'est ce tableau qu'on voit chez M. le maréchal Soult. Les figures de grandeur naturelle sont hardiment dessinées; la composition est grave et magique, la couleur sombre et ferme. Toute la scène est dominée par un caractère delibere et grandiose, et, comme disent les Espagnols, par une bravoure de style (*bravura de estilo*), qu'Adolphe

Brune a reproduite avec bonheur dans son exorcisme de Charles II. Mais le mérite principal de l'*Abraham* est une entente profonde du clair-obscur et une artificieuse adresse de la lumière, qualités éminentes de Navarrette, qu'il avait acquises chez les Vénitiens, qui transformèrent notablement la manière des peintres ses compatriotes, et le firent surnommer le *Titien espagnol*. Il y a là aussi, chez M. Soult, un singulier portrait de Navarrette par lui-même. Cette figure a une vie effrayante et comme une puissance magnétique; il semble que le *muet* cherche à parler; c'est une nature primitive et rude qu'on ne peut regarder long-temps en face, et qui, sans exagération, vous force à baisser les yeux.

On raconte une discussion violente de Navarrette et de Felipe II, à propos de la *Cène* du Titien. Il s'agissait de placer ce tableau dans le fond du réfectoire à l'Escorial, et comme il se trouvait quelque peu trop large, le roi ordonna qu'on coupât l'excédant de la toile; sur ce, le muet proposa de faire en six mois une copie exacte dans les proportions nécessaires, s'engageant à ce qu'on lui tranchât la tête s'il n'accomplissait pas sa promesse, et accompagnant ses protestations de signes et gestes extraordinaires. Mais, malgré tout, le roi ne voulut pas attendre, et la toile fut rognée à la grande douleur de Navarette. Ce caprice de Felipe II rappelle le vandalisme du *grand roi* Louis XIV, qui, voulant installer, dans une place étroite du château de Versailles, le *Christ chez le pharisien*, de Paul Véronèse, fit replier la toile aux quatre coins, et sacrifia ainsi une partie du tableau.

Après avoir peint l'*Abraham et les anges*, Fernandez passa un contrat avec le monastère de Saint-Laurent pour exécuter trente-deux tableaux de grande dimension; mais sa mort prématurée (1579) ne lui laissa le temps d'en faire que huit; Alonzo Sanchez Coëllo et Luis de Carabajal furent chargés de terminer les autres.

Lope de Vega Carpio a composé, en l'éloge de Navarrette-le-*muet*, les vers suivans :

No quiso el cielo que hablase,	Le ciel ne voulut pas que je parlasse,
Porque con mi entendimiento	Pour qu'avec mon intelligence
Diese mayor sentimiento	Je donnasse un plus grand sentiment
A las cosas que pintase.	Aux choses que je peindrais.

Y tanta vida les di	Et je leur ai donné si grande vie
Con el pincel singular,	Avec mon pinceau singulier,
Que como no pude hablar	Que comme je ne pus parler,
Hice que hablasen por mi.	Je fis qu'elles parlassent pour moi.

V.

Nous venons de voir la combinaison de l'originalité espagnole avec le génie allemand chez Morales, avec le sentiment romain ou raphaëlesque chez Joanes, avec la pratique vénitienne chez Navarrette ; diverses autres influences s'étaient introduites et préparaient ainsi une époque complète pour les beaux arts. Le grand Alonzo Berruguette, disciple de Michel-Ange Buonarotti, en même temps architecte, peintre et sculpteur, comme son maître, avait répandu en Espagne un style hardi et élevé; pendant sa longue et glorieuse vie de quatre-vingt-un ans, il avait laissé de ses œuvres dans toutes les villes du royaume, à Tolède, à Grenade, à Valladolid, à Madrid. Gaspar Becerra, qui avait aussi étudié en Italie sous Vasari, et peut-être sous Michel-Ange, avait éduqué une foule de bons peintres et de bons sculpteurs. Chaque ville un peu importante avait son école instituée; mais l'école de Séville éclipsa bientôt toutes les autres, et, quand vint le XVIIe siècle, elle se trouva le centre des beaux-arts.

Luis de Vargas transforma le premier, à Séville, le style gothique qui avait régné jusque-là en Andalousie. Né en 1502, il avait été à Rome, où l'on croit qu'il fut élève de Périno del Vaga, à cause d'une certaine ressemblance entre leurs œuvres. Suivant Pacheco, il était resté vingt-huit ans à étudier en Italie.

Vargas mena une vie extatique et toute chrétienne. Après sa mort, on trouva des instrumens de pénitence et de macération dont il faisait un fréquent usage ; ses nombreuses compositions à l'huile et à fresque sont bien en harmonie avec son caractère rêveur et mystique. Ses figures ont du sentiment et de la grace, ses poses de la noblesse et de la gravité; mais il ne comprit pas la perspective et la dégradation de la lumière et des ombres. Il mourut en 1568, d'après Pacheco et Morgado.

Vers 1580, Luis Fernandez jouissait d'une grande réputation à Séville. De son atelier sortit une génération de maîtres, Francesco Pacheco, Herrera le vieux, Juan et Agustin del Castillo, qui servent de transition entre le XVIe et le XVIIe siècle, et qui formèrent les Murillo, les Velasquez, les Alonzo Cano, et presque tous les peintres fameux de la belle époque espagnole.

Pacheco, dont nous avons à chaque instant occasion de citer les écrits, exerça une immense influence par ses travaux scientifiques, par l'habile direction de ses enseignemens, et par sa pratique personnelle : il améliora les procédés techniques de la peinture, surtout de la peinture en détrempe (*al temple oal aguazo*), et perfectionna l'art de colorier les statues et les bas-reliefs (car, de tout temps, on a peint la sculpture en Espagne). Il a laissé, entre autres tableaux, un beau portrait de Michel Cervantes.

La vie de Pacheco se trouve liée à toutes les questions de l'art espagnol, comme la vie de cet autre savant artiste, son contemporain et son ami, Pablo de Cespedes, peintre, sculpteur, architecte et poète, linguiste et antiquaire, philosophe et littérateur, auquel on doit plusieurs livres en prose et en vers. Nous nous proposons de publier des *Études historiques sur la peinture*, où nous mettrons plus complètement en lumière les ouvrages de ces deux grands écrivains.

M. Soult n'a malheureusement aucune toile de Pacheco, mais on remarque dans sa galerie une composition miraculeuse du même temps, *Saint Bazyle écrivant sous l'inspiration du Saint-Esprit*, par Herrera le vieux.

Herrera avait une nature excentrique et bouillante qui donne à ses œuvres un cachet original et sans pareil; il apportait dans la pratique de son art une exaltation frénétique et une fureur incroyable, dit un biographe espagnol (*increible furor*), dessinant avec des roseaux (*canas*), et peignant avec de grosses brosses. C'est une tradition répandue à Séville, que, quand la rudesse de son commerce avait éloigné tous ses élèves, il chargeait sa servante d'ébaucher ses tableaux; celle-ci barbouillait grossièrement la toile, et, avant que les couleurs ne fussent sèches, le maître indiquait les masses, les lignes et les figures.

L'habiture de graver sur bronze le conduisit peut-être à fabriquer de la fausse monnaie, car il fut poursuivi pour ce délit et se réfugia dans le collége des jésuites de Saint-Hermenegildo, où il peignit le grand autel. Felipe IV, lors de son passage à Séville en 1624, remarqua ce tableau et accorda la grace de Herrera, en disant que lorsqu'on avait un talent si distingué, on ne devait pas en abuser.

Après avoir beaucoup travaillé à Séville, Herrera se rendit à Madrid en 1650, et y mourut en 1656. Tous ses enfans, victimes de son caractère intraitable, l'avaient abandonné; sa fille était entrée au couvent; son fils, Francisco Herrera le jeune, s'était sauvé en Italie avec l'argent du père; il étudia l'architecture à Rome, sans cesser de peindre des *bodegones* (1), et surtout des poissons, ce qui le fit appeler par les Italiens *il Spagnuolo de gli pisci*. Le père mort, Herrera le jeune revint en Espagne; dans l'année 1660, il fut nommé second directeur de l'académie de Séville, dont Murillo était le premier président, puis peintre du roi, et, en 1677, maître principal des entreprises architectoniques. Les *Noces de Cana*, par cet artiste, ont fait partie de la collection de M. Soult, mais nous ne les avons pas vues dans ses appartemens.

Le *Saint Bazyle* de Herrera le vieux est peint avec une énergie et une fougue incomparables : jamais le Caravage ni Ribera, ces deux grands praticiens, n'ont eu une exécution plus ferme, un dessin plus arrêté, une couleur plus puissante ; on admire surtout la tête du saint docteur et sa main qui tient le livre, les draperies, et la tête d'un moine encapuchonné.

A côté de cette peinture effrénée, il y a, chez M. Soult, un autre tableau presque du même aspect : c'est un saint Antoine de grandeur naturelle, par Zurbaran.

Suivant certains auteurs, Zurbaran commença ses études sous un élève du divin Morales en Estramadure où il était né, vers 1598, de parens laboureurs. Il passa bientôt à Séville, chez le licencié Juan de las Roëlas, qui professait alors avec éclat, en concurrence

(1) Tableaux de viandes, intérieurs de cuisine et de salle à manger, dans le genre du Hollandais Sneyders.

de Pacheco, de Herrera et de Castillo, et qui suivait le style des Vénitiens. Zurbaran acquit une grande habileté dans la distribution de la lumière et une perfection rare dans les draperies. Sa couleur chaude et profonde, sa touche vigoureuse, l'on fait surnommer le *Caravage espagnol*. Il mourut en 1662 à Séville; il avait eu beaucoup de disciples, entre autres les Polancos et Bernabé de Ayala, dont M. Soult possède un *Apôtre* à mi-corps, qui était aux capucins de Séville.

On voit chez M. Soult quinze ou seize tableaux de Zurbaran : le *saint Antoine* signé de 1636, une grande composition représentant, je crois, *saint Bruno assis causant avec le pape Urbain II*, et une autre, *saint Hugo montrant le crucifix à des moines* (ces deux derniers proviennent de la chartreuse de Sainte-Marie de las Cuevas à Séville); puis une douzaine de figures, en pied, de différentes dimensions, l'*Ange Gabriel*, *saint Christobal*, *saint Bruno*, plusieurs moines, un guerrier armé, et deux femmes richement vêtues : il y a, entre autres, un délicieux petit moine, haut d'un pied, enveloppé dans sa robe de bure et son capuchon; on dirait un caprice de Salvator Rosa. Le *saint Antoine* est remarquable par le contraste de la lumière; l'artiste s'est joué de toutes les difficultés avec une hardiesse supérieure; il a attaqué la pleine lumière et le plein clair-obscur, et il a fait deux tours de force dans l'arbre du premier plan qui se dessine sur le ciel, et dans le compagnon quadrupède que l'ombre dissimule. Le *saint Hugo* est une œuvre sérieuse et grave qui dispose à la méditation et à la prière : c'est bien la monotonie et l'austérité de la vie monacale; on a froid au cœur dans ce réfectoire triste et nu, au milieu de ces hommes simples, religieux, calmes, solennels; on voit là toute la morale chrétienne, cette morale de compression, de luttes et de souffrances. Depuis le XVe siècle, l'art de l'Italie n'a pas produit une seule composition aussi profondément chrétienne que cette scène de couvent.

Ce tableau est signé du nom de l'auteur, et porte la date de 1679, tandis que Palomino place la mort de Zurbaran en 1662, comme je l'ai dit plus haut. Qui a tort de la signature ou de Palomino? Sans doute Palomino, dont les erreurs fréquentes ont été souvent relevées par les écrivains ses continuateurs.

L'ange Gabriel est légèrement drapé d'étoffes blanches que Zurbaran faisait si bien. On trouve rarement le nu chez les Espagnols, ce qui a mis en problème leur science anatomique; mais il est facile de se convaincre de leur entente du mécanisme corporel, en examinant les nudités qu'ils se sont permises, par exemple, le *Paralytique* de Murillo, dont l'épaule est citée comme un prodige de musculature, le *Christ à la colonne*, de Zurbaran, que nous avons vu à Paris, et tant d'autres savantes peintures; même, la sculpture qui avait aussi l'habitude de draper ses statues, indiquait merveilleusement la forme au travers des vêtemens, et Berruguette dut une partie de sa réputation à l'habile *transparence* de ses draperies. D'ailleurs, malgré l'inquisition, et grace au fameux Andréas Vesalius, l'étude de l'anatomie était plus avancée en Espagne qu'en aucun autre pays. Il faut donc plutôt attribuer leur éloignement des nudités à une réserve et une décence religieuses que leur avaient transmises les chrétiens du moyen-âge fidèles au dogme de la *réprobation de la chair*. Voyez l'art primitif allemand, l'art des cathédrales, si vous voulez; la chair est toujours le symbole du péché; le Christ, les saints, les docteurs, sont enveloppés de longues et chastes robes; les diables seuls, emblèmes du mal, ont le privilége d'étaler leur chair au grand jour. Mais quand vint la *renaissance païenne* (permettez-moi de l'appeler ainsi), quand l'art se fut retourné vers la Grèce antique, la chair fit irruption; elle réclama son droit imprescriptible et sa part au *banquet de la vie;* elle s'impatronisa bientôt à l'aise, et s'installa en souveraine dans l'art luxurieux de Rubens et de Jordaens, dans l'art débauché de Louis XV; et cette réaction de la matière comprimée si longtemps par le christianisme fut une nécessité dans l'art comme dans la société, car l'art de l'avenir et la société de l'avenir tendent à concilier ces deux faces abstraites de la vie universelle, l'esprit et la matière, l'ame et le corps, la pensée et l'action, le fond et la forme.

T. Thoré.

(*La suite à une prochaine livraison.*)

TIBULLE.

Roman.

I.

— Toi que j'ai toujours aimé, Euthycus, dont le nom veut dire bonheur; ô le meilleur et le plus honnête des affranchis, réponds-moi avec cette gravité qui tant de fois égaya mes belles maîtresses. Homme de calcul et de vertu, homme de finance et de probité, homme unique sur la terre, la question que je vais t'adresser sera la dernière de ce genre comme elle est la première. Mon docte Euthycus, que me reste-t-il pour toute fortune?... Tu ne t'attendais pas à ce coup de foudre. Tu as beau me regarder et lever les bras aux cieux, c'est bien Tibulle le dissipateur qui vient de parler. Le prodigue arrivé au bord de l'abîme se retourne, et veut contempler, avant de sauter dans le gouffre, toutes les magnificences qu'il a semées derrière lui; je te l'ai demandé : combien de milliers de sesterces me reste-t-il?

— Maître, la question est soudaine et inouie, elle mérite bien d'être inscrite sur des tablettes que nous irons déposer sur l'autel des Lares. Es-tu malade, aujourd'hui?...

— Oui, Euthycus, fort malade, assurément; la sagesse me gagne.

— Les dieux sont tout puissans; ils peuvent même ce prodige.

— Je n'ai jamais douté des dieux.

—Ni moi non plus, et aujourd'hui moins qu'hier, puisque Tibulle me demande ses comptes. Oh! Caton!

— Lequel invoques-tu?

— L'ancien, le philosophe.

— Je te passe celui-là. Mais combien de milliers de sesterces?

— Je vais chercher mes tablettes.

— Oui, tes plus grandes tablettes; ce sera pour moi de l'histoire, de la poésie et de la philosophie... trois déesses que j'adore; va, Euthycus.

O Nuit! amour du poète, tu passes sur le monde comme une jeune fille voilée; ta robe a des étoiles, tes mains répandent des fleurs, et tes pieds foulent des nuages de rosée. Mais comme ta voix est tendre et profonde! pourquoi gémis-tu, mon amante, et d'où vient que je gémis en te voyant? Nos rendez-vous se passent toujours en soupirs prolongés!... J'ai mille pensées qui m'oppressent et que je voudrais te révéler; tu arrives, et voilà que ma bouche refuse toute parole à mon ame... c'est que mon ame est sur ma bouche et qu'elle est trop avide de tes embrassemens. O Nuit! déesse blanche couronnée de pavots, pourqui te laisses-tu détrôner par le jour?... Règne sur l'univers; l'univers a trop de clartés; il souffre, et se plaint du soleil... Ah! ne vois-tu pas toutes les misères qui s'étalent à nos yeux, aux rayons du grand disque? C'est une pitié vraiment, qu'un lever de l'aurore. Alors apparaissent les pâles fièvres, la guerre ensanglantée, la famine aux yeux creux, la trahison qui louche, la servitude qui rampe, le despotisme qui ramasse des verges, l'ignorance orgueilleuse, l'avarice sale, l'egoïsme aux ongles crochus, la sottise dorée... et plus loin la vertu en pleurs et le génie pieds nus.... O lumière du soleil! ne reviens-tu pas tous les jours éclairer ce lamentable tableau de l'humanité? Cède le monde à ma déesse la Nuit; cède le monde à ses bras caressans, à son sourire d'épouse, à sa pitié, à sa voix saisissante, à son souffle enivrant comme le parfum que laisse après

lui le vêtement d'une vestale.... Va, Phébus, l'océan est vaste et profond, ce sera une conquête ou un tombeau digne de toi; si j'avais ton char, tes chevaux et tes rayons, je voudrais plonger dans ce monde inconnu et y voir face à face les mystères magnifiques qu'il recèle. Oh! qu'il serait glorieux de dompter l'abîme ou d'y dormir enseveli et entouré des débris fumans du quadrige céleste!... Phébus, Phébus, abdique les cieux; la nuit est l'amour du monde et de Tibulle.—Te voilà, Euthycus! combien nous reste-t-il de milliers de sesterces?

—Maître, te plairait-il de jeter les yeux sur les comptes de ma gestion depuis sept années que je suis à toi et à tes affaires domestiques?

—Depuis sept années, mon cher affranchi?... tu veux que je remonte ma vie de sept années?... et par quel chemin encore?... celui de mes folies... qui ne sont plus, hélas! C'est comme si tu me disais : Maître, puisque te voici enfermé sous les grilles d'une prison, repasse dans ta mémoire toutes les délices de ta liberté passée. Reprends tes comptes... ces tablettes me font peur.... je crois en voir sortir les trois Euménides, les trois Parques et le triple Cerbère; car le nombre trois est dans tout ce qui nous effraie ou nous attriste.... sois sûr, Euthycus, qu'il se mêle à toutes nos douleurs.... Regarde quels orages il soulève en amour! trois est un nombre fatal...

—Maître, ton esprit voyage dans la région des songes...

—Il y voyage et n'y habite pas, hélas! Combien de milliers de sesterces nous reste-t-il, ô mon docte affranchi?

—Maître, sous le troisième consulat de César-Auguste, ta fortune s'élevait à....

—Toujours le passé! Euthycus ne vieillira jamais; il marche dans la vie à contre-sens; c'est dans son berceau qu'il se fera ensevelir. Je répète ma question : Combien me reste-t-il de sesterces aujourd'hui, dixième jour du mois de septembre?...

—Tu disais tout à l'heure que mes tablettes de comptes seraient pour toi de l'histoire, de la philosophie et de la poésie; je voulais te servir selon tes goûts.

—Mes goûts! ils sont plus mobiles que les papillons; c'est tan-

tôt un narcisse, tantôt une rose, tantôt un lis qu'il me faut; je puise à tous les calices et je n'obéis qu'à une loi : la fantaisie.

— Tu devrais la proposer au sénat.

— A quoi bon? Elle n'est faite que pour les hommes d'intelligence et de passions, les meilleurs et les plus grands d'entre les hommes, ô mon affranchi.

— Les poètes sont modestes...

— Pourquoi le seraient-ils?...

— Au fait, de nos jours, avec de la modestie on risque de ne boire toute sa vie que du petit vin des Alpes et de ne voyager que sur deux pieds.

— Tu l'as dit, mon Euthycus; mais ce que tu ne me diras probablement jamais, c'est le nombre des sesterces qui me restent; suis-je condamné aussi à boire du vin des Alpes et à user beaucoup de chaussures?...

— Maître, aux dernières fêtes des Saturnales, ton capital et tes revenus s'élevaient à...

— Les dieux immortels m'ont donné le plus éloquent des intendans... Les précautions oratoires lui sont familières, et jamais, en parlant d'un aiglon, il n'oubliera l'œuf qui l'a produit. Allons, Euthycus, remonte encore; prends les choses à la seconde guerre punique, et si tu veux même au siége de Rome par les Gaulois.... Tu sais que les sénateurs voulurent mourir dans leurs chaises curules. O mes sesterces! ô ma fortune! si vous existez encore, assurément ce n'est pas moi qui le saurai jamais.

— Maître, ton affranchi te salue le plus grand et le plus désintéressé des citoyens romains.... Il en est qui font battre de verges leurs comptables pour la plus petite pièce d'argent oubliée... Toi, tu finirais par me jeter au Tibre si j'insistais à te rendre compte de tes richesses dissipées.... Sois satisfait et écoute : il te reste dans ce vaste empire et dans cette ville de luxe et de débauche une fortune égale à la valeur de *trois cent mille sesterces* (1)...

— Dieux de mes pères! c'est beaucoup plus que je n'espérais.

(1) Soixante mille de nos francs.

Mais je suis encore aussi riche qu'un sénateur vertueux... Je t'assure, Euthycus, que je ne me croyais pas le tiers de cet argent.

— Il est vrai que sans moi peut-être...

— Tu veux des éloges? tu as tort. La reconnaissance est presque toujours muette, et l'ingratitude est bavarde.

— Ce que je demande de toi, maître, c'est un peu de compassion pour toi-même. De l'opulence te voilà réduit à l'humble médiocrité. Celle-ci a pour voisine la pauvreté... Or, apprends qu'au siècle où nous sommes, la pauvreté est une sorte de lèpre pire mille fois que celle des Juifs. La porte du pauvre est marquée d'un signe funeste, et le passant s'en éloigne en détournant la tête. Tu es jeune, tu es beau, tu es patricien, tu es poète, ô Tibulle! Mais tu aimes le vin de l'île de Crète, l'hydromel, les roses sur la table du festin, et les courtisanes plus fraîches et plus riantes que les roses.... Tu te plais aux mélodieuses voix des cithares et aux chants des jeunes filles de Corinthe; il te faut des amis nombreux, gais, spirituels, parfumés d'essences comme toi; tu adores la poésie et tu sens ton cœur éclater de joie quand on applaudit tes vers. Tu n'es ni ambitieux, ni courtisan; mais tu as rêvé une autre idole que l'effigie de César; elle se nomme la gloire.... O mon maître! toutes ces choses que je viens d'énumérer, dis-le-moi, la main posée sur le cœur, ces choses de ta prédilection, qui te les donnera en la ville de Rome, aujourd'hui, ou dans toute autre ville de l'empire?... Va, ce n'est ni Jupiter, ni ton génie; l'un et l'autre habitent trop loin de la terre : c'est l'inconcevable vertu d'un métal ou de deux métaux, si tu veux; on les nomme *aurum* et *argentum*. Avec trois cent mille sesterces, tu peux encore avoir une maison de campagne en Sicile ou dans la Gaule cisalpine; tu peux encore élever des troupeaux, planter un verger et bâtir un toit modeste près d'une fontaine, à l'entrée d'un bois séculaire; tu peux emmener de Rome ou de Naples la femme qui t'aimera, s'il en est une qui sache aimer; et perdus tous les deux dans la solitude, il vous sera facile d'oublier la ville et le monde. Mais, Tibulle, trois cent mille sesterces ne donnent pas un palais, des litières et des esclaves tels que tu les avais. Allons, maître, ton astre est changé; ce n'est plus une comète étince-

lante secouant dans l'éther sa chevelure de pierreries ; c'est l'étoile sereine et modeste de la médiocrité, étoile qui se lève d'ordinaire durant les belles nuits d'été, qui parcourt une carrière paisible, et qui s'éteint après de longues années au milieu des vapeurs diaphanes et rafraîchissantes de l'occident.

— Euthycus, les sages du portique d'Athènes ne parlaient pas mieux que toi assurément. Tibulle te salue et te rend grace. Il pèsera tes paroles comme des lingots d'or et des perles de grand prix, et il est probable qu'il suivra ton conseil. Mais il faut que je dise un dernier adieu à la vie de Rome, à la vie opulente et effrénée ; quand ce ne serait que pour savoir les noms de mes véritables amis, je veux donner un dernier souper aux jeunes patriciens, mes compagnons de plaisirs. Je leur annoncerai ma ruine et ma retraite, et ce sera une joie enivrante pour mon cœur de recevoir leurs regrets et leurs témoignages de tendresse. Je veux avoir aussi les deux courtisanes que j'ai le plus aimées, Tarentilla et Chrysis ; des joueurs de flûte et de sistre ; des danseuses au son des cymbales. Quant à la bonne chère, je m'en rapporte à tes soins, Euthycus, et à ton goût éclairé. Tu veilleras à ce que les amphores soient couronnées de jasmins, et à ce que les fruits soient rafraîchis dans des bassins d'argent. Puisque les dieux immortels l'ont voulu ainsi, je quitterai la vie voluptueuse de Rome après un festin, afin de passer brusquement d'un climat à l'autre, de la ville au désert, du palais à la cabane... Les transitions ménagées et lentes répugnent aux ames élevées.

II.

La maison de Tibulle, on nous l'a dit, était le rendez-vous de la jeunesse patricienne. Située dans un quartier solitaire, elle était entourée de quelques grands arbres (ombrage sacré!), et une fontaine d'eau vive rafraîchissait l'air autour d'elle. Du côté de l'orient on découvrait les gigantesques monumens de la ville éternelle, et à l'occident l'œil pouvait suivre au loin les sinuosités du fleuve dans la campagne et la majestueuse ligne de la voie Appienne. Comme tous les esprits rêveurs, Tibulle aimait les hori-

zons lointains, et il avait fait construire une sorte d'observatoire sur le toit de son habitation. Cette galerie élégante et spacieuse était entourée d'arbustes odoriférans, et même quelques lentisques et quelques beaux arbres de Judée avaient pris racine sur la terrasse de la maison, en sorte que de loin on croyait voir un jardin tout en fleurs et tout en feuilles descendu des nuages. C'est là que le maître venait souvent rêver d'amour ou de poésie, cet autre amour, aux clartés blanches de la lune; c'est aussi dans cette galerie aérienne qu'il soupait quelquefois avec ses amis.

Le soir dont nous parlons, il y fit apporter les plantes les plus rares et les plus odorantes; et des lampes, placées avec art au milieu des feuillages, répandaient une douce lueur dans cette salle de verdure et de fleurs. La table était servie de mets exquis et de hautes pyramides de fruits. Les amphores étaient remplies et les coupes couronnées de myrte et de jasmins. Mais tous les lits étaient vides encore...

Tibulle attendait ses convives dans une salle basse splendidement décorée, se promenant en tunique, les bras croisés derrière le dos, et s'arrêtant subitement quelquefois comme un homme tourmenté de visions soudaines. Souvent il levait la main droite à la voûte de la salle, murmurait deux ou trois mots sans ordre, haussait les épaules par un mouvement brusque, et reprenait sa promenade. Les esclaves qui passaient pour le service, se disaient entre eux :

— Serait-ce que le maître aurait quelque procès qu'on doit plaider demain?

— Ou bien, disait l'autre, briguerait-il une charge? Voici le temps des comices....

— Non, dit un troisième, il convoite un riche héritage, et il adjure les Lares de l'agonisant...

— Vous le connaissez peu, ajoutait un quatrième; le maître rêve d'amour... et la jalousie le travaille en ce moment.

Pas un n'avait dit vrai : Tibulle faisait des vers. Quand Euthycus vint à passer, le maître lui frappa l'épaule légèrement; et continuant à arranger ses syllabes harmonieuses, il sourit à son cher affranchi, qui baisa sa main. Mais voici que deux porteurs de

flambeaux entrèrent, et que, derrière eux, s'avança majestueusement le sénateur Sylanus. Tibulle le salua avec cette grace qui lui était naturelle, et Sylanus, le visage épanoui comme une grenade écarlate, et les deux mains jointes sur son ventre monstrueux, se prit à sourire en disant :

— Partout où l'on m'attend, j'arrive le premier.

Un jeune Grec esclave, qui passait près de Tibulle, ajouta à voix basse :

— Il n'est rien de plus leste qu'un éléphant affamé.

— Que dit cet enfant? demanda l'énorme personnage.

— Que personne, Sylanus, ne porte la toge avec plus de grace que toi.

— Tes serviteurs ont tous de l'esprit, reprit le sénateur, et des façons de s'exprimer très respectueuses. Les miens sont stupides et grossiers. A propos, il doit m'arriver un bel esclave d'Alexandrie; il est Syrien d'origine (1); il sait raser la barbe en un clin d'œil et sans toucher à la peau du visage; et puis, il a mille petits talens d'agrémens... Je l'ai payé trois mille sesterces... Est-ce trop cher par le temps qui court?

— Est-il rien de trop cher et de trop recherché pour la perle des sénateurs? car les femmes de Rome l'ont ainsi surnommé...

— O mon ami! ne me flattes-tu pas?...

— On ne flatte que les rois, les mauvais poètes et son ennemi.

— Je ne suis, grace aux dieux, rien de tout cela. Qui as-tu à souper ce soir, Tibulle, mon poète Tibulle?

— Tous nos amis.

— Ta maison est donc aussi grande que le *Forum romanum?*

— Ah! Sylanus, si tu railles déjà avant le vin de Crète, tu mordras après, sans doute.

— Ingrat! tu connais mon amitié profonde... Nous aurons du vin de Crète, dis-tu?...

— Du vin de huit feuilles... Il date de l'époque de ton mariage, Sylanus.

(1) Les Romains estimaient beaucoup les esclaves syriens, qui passaient pour plus adroits et plus intelligens que les autres. (*Pétrone.*)

— Il doit être excellent... Je suis si heureux! Ah! quelle femme j'ai prise... C'est Junon et Minerve à la fois, la fidélité et la chasteté en personne... Elle te déteste, Tibulle, et j'ignore pourquoi.

— Cela fait l'éloge de sa vertu, Sylanus. O la digne épouse!

En ce moment arrivèrent deux jeunes patriciens couronnés de myrte et s'appuyant avec grace sur l'épaule l'un de l'autre, beaux tous les deux comme Castor et Pollux, et, comme eux, unis d'une fraternelle amitié. Un joueur de flûte et des esclaves d'Égypte les précédaient.

— Voici, s'écria Sylanus, la fleur de la jeunesse romaine. Je salue le Grec Théogène et le Latin Cornélius Pulcher, ces deux belles topases d'un même bracelet.

— Et nous, dit Cornélius, après avoir salué notre hôte bien-aimé, nous inclinons nos fronts devant la plus grosse capacité du sénat romain.

Sylanus fronça le sourcil, incertain du sens sous lequel il devait prendre ce mot *capacité*. Son ventre lui donnait du chagrin bien souvent. Cependant, voici que les esclaves annoncèrent d'autres convives, et qu'il en vint huit ou dix, tous plus parfumés les uns que les autres et revêtus de tuniques blanches, la plupart bordées de pourpre ou de franges d'or. C'étaient Publius Metellus, homme consulaire, Nicanor le philosophe, le jeune Apollonius, enfant beau comme son nom; Euphratès, parent de Tigrane, roi d'Arménie; Scipion, jeune homme noble d'origine s'il en fût jamais; le riche Tarentius, qui faisait naviguer des vaisseaux chargés d'aromates d'Alexandrie à Messine; Marcellus, que César aimait à cause de son nom, ce douloureux souvenir!... Pomponius Atticus, dont le père avait été le confident de l'orateur Cicéron; enfin Hortensius, jeune Sybarite, frisé à la manière des dames grecques, et portant des anneaux d'or à plusieurs doigts de ses pieds. Avec de tels convives, le souper devait être joyeux, on le voit bien. Chacun, en entrant, saluait le maître, et répondait à un trait plaisant décoché par le joyeux sénateur. Quand l'affranchi, intendant du souper, armé de sa baguette, vint annoncer à Tibulle que ses ordres étaient remplis, tous les esclaves prirent des flambeaux; les joueurs de cimbales, les joueurs de flûte et de cithare, les danseurs

couronnés de roses et armés de thyrses, précédèrent les conviés, qui marchaient à pas lents et se tenaient par la main. Sylanus et son abdomen fermaient le cortége, soutenus tous les deux par des esclaves ligures. Et de temps en temps Hortensius, le beau Sybarite, se retournait et disait à haute voix au sénateur :

— Courage! mon enfant... tu atteindras les astres.

A ces paroles, le large et magnifique convive répondait :

— Femme, prends garde de blesser tes pieds blancs aux feuilles de roses répandues sur l'escalier.

— Ah! Sylanus, reprenait le jeune homme, il est des roses plus dangereuses que des lames de poignard....

— Mon amour, s'écriait le sénateur, veille donc sur ta santé, tu es les délices du monde.

— Voilà une des phrases passionnées de Flavia Cornelia, ta femme...

— Eh! qu'en sais-tu? demandait l'époux le plus heureux de l'empire; qu'en sais-tu, Hortensius?.... Qui peut t'avoir appris cette phrase?...

— Par Vénus! ces choses-là se devinent.... ajoutait le Sybarite un peu effrayé d'avoir laissé parler sa vanité.

Tibulle regarda Hortensius en portant un doigt sur ses lèvres. Flavia était digne de toute discrétion.

La nuit avançait et déjà les convives, placés sur leurs lits, avaient revêtu la robe d'usage pour le repas, et déjà ils avaient reçu sur leurs mains de l'eau à la neige, versée par des Éthiopiens, quand on apporta à Tibulle un message; il voulait le mettre sous les coussins de son lit et ne répondre qu'après le souper; ses amis, et Sylanus le premier, le prièrent de lire ces tablettes. Il en rompit le lien, et il parcourut des yeux le billet suivant.

— « Nous désirons voir tes convives. Permets-nous de venir chez toi à la fin du souper. Nous nous placerons dans une salle voisine. Fais disposer toute chose pour que nous puissions avoir le spectacle de ton festin sans être reconnus. Que ta maison prospère toujours, Tibulle, ami de notre cœur! »

Ce billet n'était pas signé, mais Tibulle en reconnut bien l'écriture. Ses amis attendaient sans doute qu'il leur en fît part. Il sourit

à ses convives et leur offrit des mets exquis contenus dans des bassins d'argent: c'étaient des oiseaux du Phase entourés de romarin; un paon farci d'ortolans, et étalant les plumes de sa queue comme un brillant éventail; des poissons des deux mers et des fruits de l'Afrique. Ce fut alors que des *Syriens* (ces esclaves favoris) versèrent dans toutes les coupes du vin de Falerne qui datait du consulat d'Opimius (1).

Comme les convives commençaient à se livrer à la bonne chère, l'un deux, ce fut Apollonius, enfant qui portait encore la robe prétexte, se mit à dire à haute voix :

— Notre hôte est aussi discret qu'il est magnifique; mais moi qui suis bien jeune et qui ai besoin de m'instruire, j'aimerais mieux qu'il fût plus indiscret et moins magnifique.... Des secrets à table, ô Tibulle! des secrets pour nous?..... Bacchus n'est donc plus le dieu *liber,* ou bien n'avons-nous plus ton amitié?....

— Cet enfant, dit le noble Scipion, a parlé comme un orateur devant le sénat.

— Il n'a que la *prétexte*; je vote pour lui la *toge*, reprit Pomponius Atticus....

— Moi, s'écria le bruyant sénateur, je soutiens que c'est Minerve elle-même qui vient de parler par la bouche de notre Apollonius. Tibulle, tu nous dois la lecture du message....

— Vraiment, Sylanus, reprit Hortensius, tu ne crains ni l'avalanche, ni la foudre.... (Ce jeune homme avait vu furtivement l'écriture du billet.)

— Et toi, Hortensius, lui dit tout bas Tibulle, son voisin, tu as aujourd'hui une langue vipérine. Voilà la seconde fois que tu railles cette vénérable toge... tu feras si bien que Sylanus découvrira ton amour pour sa femme.

— Dis plutôt l'amour de sa femme pour moi, ajouta le bel Hortensius en vidant sa coupe. J'ai lu son billet par-dessus ton épaule. O Vénus! voici que Flavia me poursuit jusqu'à la table de mes amis. C'est pour me voir qu'elle t'écrit.

— En es-tu bien sûr? demanda Tibulle.

(1) Falernum opimianum. (*Pétrone.*)

Le jeune Sybarite leva les yeux à la voûte de la salle, et soupira comme pour se plaindre d'une passion trop ardente qu'il avait allumée, et qui tôt ou tard lui serait à charge. Et Tibulle, en homme profond dans l'art d'aimer, répondit :

— Sois sûr, mon Hortensius, que la belle fleur dont nous parlons ne mourra pas encore, desséchée aux rayons de ton soleil.

— Je l'espère... dit Hortensius.

Et il porta négligemment la main dans les boucles de sa chevelure. Les convives, voyant que ces deux amis causaient entre eux à voix basse, ne songeaient qu'à leur appétit, et la gaieté leur montait au cerveau comme la mousse du Falerne au bord des coupes. Alors le maître ordonna d'introduire Chrysis et Tarentilla. A ces noms, les conviés battirent des mains, et ce fut au milieu de ces applaudissemens que s'avancèrent majestueusement les deux nymphes promises. Comme on voit sur la mer d'Ionie deux beaux oiseaux voyageurs voler ensemble à tire d'aile, et tout à coup, ravis de la splendeur des eaux, ralentir leur course et battre l'air de leurs plumes divines, puis toucher les flots en même temps et nager de front sur la surface unie du clair élément; comme on voit leur beau col onduler mollement, et leur aile à demi ouverte recevoir les souffles du zéphyre, et se gonfler sous ses baisers voluptueux ; et tantôt s'approchant de plus près l'un de l'autre, chercher leur bec amoureux, et, tantôt se séparant, frémir et se regarder : ainsi, plus fraîches et plus harmonieuses, apparurent sur le seuil de la porte les deux jeunes filles; ainsi plus légères, elles glissèrent sur le pavé de mosaïque, portant de longs regards autour d'elles, et jetant de brûlantes étincelles dans le cœur des convives romains. Toutefois, un seul les vit sans trouble.... ce fut Hortensius.

— Que la Grèce le cède à jamais à Rome! s'écria l'un deux.

— Qu'Alcibiade ressuscite et meure de jalousie! dit l'autre.

— Et que le divin Praxitèle reprenne son ciseau! répondit un troisième.

— Dieux immortels! ajouta un quatrième, est-ce que je n'aurais pas épousé la plus belle femme de l'empire?...

C'était le gros Sylanus qui parlait ainsi, et Tibulle le rassura

par un coup d'œil. Cependant le poète dit aux deux nouvelles venues :

— Beauté, reine de l'univers, tu vois ta puissance! Chrysis, Tarentilla, nous vous rendons grace.... vous consolez comme deux étoiles nouvelles à l'orient. Plaise à vous, jeunes et lascives divinités, de prendre une coupe et de vous asseoir sur notre pourpre tyrienne. Vous choisirez pour voisins ceux qui seront les plus agréables à vos yeux.

Tarentilla promena des regards superbes sur l'assemblée, et puis elle s'avança en formant quelques figures de danse du côté du bel enfant Apollonius et d'Hortensius qui déjà se reculait effrayé du voisinage gênant d'une femme; près de là se trouvaient aussi Marcellus, ainsi que Cornélius Pulcher et Théogène, ces deux jeunes gens qui s'aimaient; c'était le côté de la beauté et de la jeunesse. La courtisane se plaça sur un lit, comme la reine Cléopâtre au milieu des siens. Sylanus, Scipion et les autres espéraient Chrysis, qui, blanche et les yeux baissés, semblable à un marbre de Corinthe, paraissait attendre un ordre d'un des convives. Cependant elle releva avec langueur son front de neige, et jetant un regard profond sur *le maître*, elle marcha vers lui lentement et avec toute la modestie des vierges; puis elle se coucha aux pieds de son lit. Tibulle lui tendit la main en lui disant :

— Chrysis, ma chère ame, il est d'autres convives que moi dans cette salle....

A ces paroles, la blonde jeune fille ne répondit qu'en secouant la tête et en se rapprochant des pieds du poète.

— O ma Chrysis! ajouta le maître à voix basse, pourquoi ne puis-je aimer d'une amour profonde comme la tienne? Elle répondit :

— Cela viendra, Tibulle.

Voyant cette tendre nymphe ainsi dévouée à son amour, les convives voisins se récrièrent et adjurèrent les dieux immortels que cette flamme de vestale ou d'épouse était trop belle pour brûler dans un corps de courtisane.... et Sylanus surtout en jetait des cris d'admiration et de désespoir... Chrysis ne leur répondit

point; seulement elle regarda son amant, et sourit de pitié ou d'amertume.

Blonde comme l'aurore, Chrysis ressemblait à son nom (1) : sa magnifique chevelure, relevée sur le front et sur les tempes, allait se nouer derrière sa tête à la manière ionienne ; des fils d'argent retenaient ces cheveux d'or qui n'avaient ni perles ni roses pour rehausser leur beauté. Chrysis avait des yeux bleus comme le golfe de Naples par un soir d'été, et de longues franges noires ombrageaient ces deux étoiles lumineuses. Il y avait dans ces yeux-là toute la rêverie de la muse qui se plaît aux solitudes; presque toujours voilés, on les devinait aux étincelles échappées de leurs paupières modestes ; mais si une fois ils se levaient à la voûte du ciel, deux grands rayons humides montaient dans l'éther. Chrysis portait une tunique grecque, blanche comme la neige sur le mont Ida, et ouverte jusqu'à la hanche droite, en sorte que rien ne voilait les harmonieux contours de ses jambes dont l'une était ornée d'un large anneau d'or où étincelait un diamant de Syrie. Chrysis n'avait pas d'autres joyaux ce soir-là; et encore celui-ci était-il pour elle un symbole de servitude. Les femmes passionnées sont toutes ingénieuses à trouver des signes qui révèlent des secrets que souvent elles n'avoueraient pas pour un empire. Les femmes passionnées sont des poètes et des enfans; sublimes et puériles, il leur faut une fleur ou l'immensité; elles donneraient l'univers pour un anneau ou une boucle de cheveux.... Chrysis eût donné Rome et la terre pour une parole d'amour de Tibulle. Or, une de ses belles mains soutenait sa tête virginale, et de la droite elle jouait avec un éventail de plumes qu'elle ne regardait pas. Ainsi, elle rêvait couchée aux pieds du lit de pourpre.

Vive et audacieuse comme l'aigle, brune comme la nuit, Tarentilla répondait aux emportemens de la troupe folâtre qui l'entourait; sa parole était sonore, et vibrait jusqu'au fond du cœur; jamais le sourire n'éclatait sur ses lèvres de corail sans découvrir toutes les perles blanches de sa bouche. Elle tenait de la nymphe

(1) Chrysis, nom grec: *dorée, belle*. On le donnait à Vénus. Les courtisanes le prenaient quelquefois. (*Athénée*, liv. XIII.)

et de la bacchante.... Ses yeux noirs, presque toujours troublés, jetaient dans les veines une sorte de poison brûlant; pour peu que l'on touchât sa main, on se sentait du délire dans la tête. Grande comme Junon, elle était légère comme Atalante. Ses pieds étincelaient de bagues d'or et de pierreries; elle avait des bracelets à payer toute une légion romaine un jour de révolte; ses doigts étaient longs et effilés, et ses ongles roses, comme si elle les eût trempés dans les vapeurs de l'aurore. Toujours ses mains animées soutenaient sa parole et donnaient au discours une grace mimique plus expressive encore que la pensée. Tantôt elle jetait un bouquet de fleurs à celui-ci, tantôt elle frappait légèrement de son thyrse vert l'épaule de celui-là, comme châtiment pour une expression trop vive de volupté. Ses beaux cheveux d'ébène, relevés en casque phrygien, étaient couronnés de pampres et de raisins dorés; et si merveilleux était le travail de ces fruits de Bacchus, que les oiseaux voltigeant dans la salle du festin venaient se poser sur la couronne de la bacchante, en sorte que Tarentilla secouait la tête et s'enivrait de rires, de vin et d'éclats de joie. Oh! la delirante jeune fille! Les convives ses amans sentaient auprès d'elle leur raison se perdre dans des tourbillons d'étincelles, de parfums et de vapeurs. Et souvent l'un d'eux, saisissant sa main dangereuse, lui jurait sa fortune et sa vie; c'était Apollonius, enfant destiné à des richesses immenses. Souvent aussi un autre, non moins emporté, se levait, tenant une coupe à la main, et attestait les dieux infernaux qu'il soulèverait les légions, si Tarentilla voulait de l'empire. C'était Scipion qui parlait ainsi, Scipion, l'amant de l'antique liberté. Et le jeune Marcellus, dont le nom et le visage ressemblaient au fils d'Octavie remonté dans les cieux, le jeune Marcellus venant à son tour auprès de la nymphe éclatante, posait sa main sur ses pieds d'albâtre, et l'adjurait de partir avec lui pour la Grèce, où il lui ferait bâtir un temple sur un mont du Péloponèse. Marcellus, on le voit bien, étudiait encore les lettres grecques, et se passionnait aux souvenirs de Périclès et d'Alcibiade. Tarentilla acceptait toutes ces offres et toutes ces folles louanges avec des éclats joyeux de ce rire qui faisait tressaillir. Enfin Théogène et Cornélius Pulcher, ces deux amis inséparables, oubliaient aussi un moment

pour elle leur tendresse mutuelle, et venaient lui porter leurs couronnes. Et nous n'oublierons pas non plus Euphratès, parent du roi d'Arménie, qui lui proposa le diadème d'or de son oncle Tigrane, non plus que Nicanor le philosophe, qui abjurait la sagesse à tout moment et reniait Socrate comme traître à l'humanité; et Publius Metellus, le consulaire, qui dontait de sa profonde habileté et oubliait les faisceaux tant regrettés;.... et Pomponius Atticus, qui ne parlait plus du grand orateur Cicéron, l'ami de son père; enfin nous ne tairons pas non plus le nom de l'opulent Tarentius, cet avare spéculateur, qui ne se souvint plus un moment de tous les sesterces que valait un vaisseau revenant d'Orient, chargé d'ambre, d'aromates, et qui balbutia à Tarentilla l'offre involontaire d'un de ces navires. Mais il est surtout un convive qui redoubla la joie de la nymphe et l'allégresse générale, lorsque, quittant le côté opposé de la table, où il s'était lassé d'adorer la silencieuse Chrysis, il vint, à moitié porté par les esclaves, se rouler comme un beau taureau de la Sabine, aux pieds de la divine Tarentilla. Sylanus avait bu outre mesure, et le Falerne opimien était le génie qui lui dicta cette catilinaire anacréontique.

— Jusques à quand, Tarentilla, abuseras-tu de notre patiente admiration? Jusques à quand te plaira-t-il, déesse, de souffler dans nos cœurs les orages de l'amour?... Je te dénonce aujourd'hui à la vengeance du peuple et du sénat..... Tu veux attenter à la vie de tout ce qu'il y a de plus élevé parmi les citoyens romains. Depuis long-temps tes yeux ont préparé les dards dont tu nous assassines cette nuit... Et c'est chez un patricien, ton ami, c'est à la table de l'hospitalité que tu commets ces homicides!..... Depuis long-temps tes paroles ont combiné les mélanges perfides d'harmonie et d'espérance dont tu nous verses aujourd'hui les poisons... O Circé!...

Ici les bruyans éclats de rire et les applaudissemens de toute la salle interrompirent l'orateur, et en un moment il se vit accablé sous le poids des couronnes de fleurs qui tombèrent sur lui de toutes parts. Tarentilla elle-même détacha quelques pampres de sa chevelure et les donna au sénateur, qui saisit sa belle main chargée de bagues, et qui la baisa au point de s'écorcher le visage aux pierreries de ces anneaux; et voyant ses joues sillonnées de quelques li-

gnes rouges, chacun redoubla ses éclats de rire en demandant à Sylanus quel chat magnifique lui prodiguait de telles caresses?

Cependant la belle Tarentilla demanda à être écoutée; chaque convive se hâta de regagner son lit de pourpre, et le calme étant rétabli, une voix légère et vibrante fit entendre cette musique de paroles.

— Pères conscrits, je ne chercherai pas à me justifier des attentats dont m'accuse le consul Sylanus Cicéron. Il est vrai que j'en veux à vos cœurs et à votre liberté... et puissé-je être assez heureuse pour consommer de pareils homicides! Mais hélas! combien l'éloquence est artificieuse et féconde en hyperboles! et surtout combien est dangereux le talent oratoire du beau consul qui vient de parler, puisqu'on me regarde déjà comme victorieuse dans la conspiration d'amour que j'ai ourdie. O mes amis! vous vous plaignez de mes armes, vous voulez briser d'avance les chaînes que je vous prépare..... Hélas! hélas! revienne le soleil de demain, reviennent nos habitudes de la vie privée, et pas un de vous peut-être, en rencontrant cette Tarentilla, au cirque, aux jardins de Jules, aux Esquilies, ou dans tel autre lieu public, pas un de vous peut-être, ô mes adorateurs! ne détournera la tête et ne lui dira : *Je te salue*. Cependant j'ai reçu de l'un de vous, ce soir, un vaisseau de parfums, de l'autre une renonciation à Socrate, d'un autre la couronne du roi d'Arménie, d'un troisième le vaste patrimoine de ses pères, d'un quatrième un temple qui me sera dédié, d'un cinquième l'empire romain.... que sais-je encore? que n'ai-je pas reçu de sermens, de protestations et de caresses?... O puissance de Bacchus! écumes funestes qui nous élevez si haut un moment et nous laissez oublier si vite quand vous n'êtes plus vous-mêmes; ô vapeurs du Falerne, du vin de Crète, du vin de la Cirénaïque, et de tous les vins du monde, vapeurs, écumes, Bacchus, ivresse fallacieuse, je vous dévoue au Styx, puisque nos amans n'ont jamais tenu une seule de leurs promesses dorées; simples et crédules femmes que nous sommes!

Comme on voit dans un jour de printemps la vive lumière du soleil se cacher tout à coup sous les voiles d'un nuage orageux; comme on voit les pâtres et les troupeaux chercher l'abri sous les

rochers ou les chênes, et toute la nature, si éclatante et si joyeuse un moment auparavant, morne et silencieuse, attendre le coup de vent et l'éclat du tonnerre; ainsi les graves et solennelles paroles de Tarentilla répandirent une tristesse nuageuse sur les visages des joyeux convives. Mais bientôt son magique sourire et sa vive parole dissipèrent l'orage et rendirent à l'assemblée son ivresse première.... Toutefois il fallut encore que les *Syriens* portassent autour des lits plusieurs amphores de vin de Crète, pour que les fronts et les lèvres reprissent toute leur sérénité. Chrysis, qui n'avait pas perdu une seule des paroles de Tarentilla, lui fit un signe approbateur. Tibulle, en sa qualité d'hôte, ce soir-là, n'approuva pas hautement la péroraison de ce discours, mais il envoya secrètement par Euthycus une couronne de laurier au bel orateur. Tarentilla la reçut avec une expression de reconnaissance qui colora subitement son visage d'un carmin à faire envie à toutes les roses. Puis, s'adressant à Hortensius le Sybarite, qui avait repris sa place auprès d'elle, elle dit :

— Il est quelqu'un ici que mes paroles, peut-être un peu sévères, ne touchent point. Celui-là ne perdra jamais sa tête ni son cœur...

— Assurément, belle Tarentilla, répondit le jeune efféminé, si je ne me mêle point aux éclats bruyans de mes amis, je n'en ai pas moins d'admiration et de tendresse pour la beauté...

— Pour quelle beauté? ajouta la vive courtisane. La mienne, celle de Chrysis ou la tienne, Hortensius?...

— Tu es méchante, Tarentilla!.....

— Non, je suis sincère... Sybaris, Sybaris, le jour où tu te miras pour la première fois dans un miroir fut le plus fatal jour de ta vie... Tu n'aimeras jamais.

— Et tu appelles cela un malheur, ma déesse?...

— Oui, et une honte aussi.

— Allons (se dit à part lui le jeune homme si cher à lui-même), voici encore une passion effrénée que mes cheveux ambrés, mes yeux irrésistibles et mes formes de demi-dieu ont allumée... La courtisane est prise au piége comme la femme patricienne.

En ce moment Tibulle jetait des regards inquiets du côté du

rideau de pourpre qui cachait une entrée secrète donnant dans une salle voisine. Hortensius s'aperçut de l'agitation du poète; il en devina la cause. Le rideau avait tremblé plusieurs fois, et même une main furtive en avait écarté les plis trop épais. Hortensius ne daigna pas détourner la tête; seulement il dit :

— Flavia est arrivée!... Qu'elle m'admire donc, la belle et tendre Flavia; ma plus belle conquête assurément!

Et il ajouta tout haut, en s'adressant à un Syrien :

— Esclave, arrange ma couronne de fleurs..... et donne-moi des coussins plus élevés.

Tibulle, à son tour, devina Hortensius, et il ne le détrompa point; bien mieux, il lui fit donner une couronne plus fraîche et qui devait rehausser encore sa beauté; Tibulle, en véritable triomphateur, parait sa victime. Flavia, placée derrière le rideau, rit en silence et n'aima que davantage le poète; Chrysis ne devinait pas la présence de la patricienne, et pourtant Chrysis suivait d'un regard passionné toutes les impressions nerveuses et mobiles du visage qu'elle adorait.

III.

Cependant les conversations, ranimées par l'hydromel que les Syriens versaient en abondance, allaient toujours croissant et se croisaient d'un lit à un autre; il y avait quelquefois de vives interpellations et quelquefois aussi des éclats de rires lancés à la suite d'un mot rapide et incisif comme une lame à deux tranchans. Parmi les convives, Scipion se distinguait par l'inflexibilité de ses jugemens sur la marche des choses publiques. Il prévoyait des abîmes et il les signalait avec véhémence. « Ce n'est plus, disait-il, la main sage et forte de la liberté qui tient les guides du quadrige romain, c'est la main fiévreuse de la tyrannie qui pousse les coursiers au gré de son caprice, ou les retient brutalement et déchire leur bouche par saccades. Or, les coursiers pourraient bien tôt ou tard se cabrer et s'indigner du Phaéton...

— Vraiment, reprenait Publius Métellus, homme possédé par la vanité des charges publiques; vraiment, on dirait, à entendre

Scipion, que César a déjà brûlé la moitié de la terre, et que le foudre vengeur va le précipiter dans l'Éridan...

— Quoi donc! s'écriait le spéculateur Tarentius, quelle prospérité plus grande demande-t-on? Nous avons la paix sur terre et sur les deux mers; nous trafiquons avec l'Espagne et l'Egypte... Que les dieux immortels nous conservent César!

— Pour moi, dit Pomponius Atticus, depuis la mort de Cicéron, l'ami de mon père, je n'espère qu'en César-Auguste.

— Mes amis, reprit Scipion avec un sourire amer, il est de hommes qui ont besoin d'adorer des hommes... Quelquefois cela est commode et profitable. Il en est d'autres qui ont la folie d'élever leur ame jusqu'aux cieux... Ceux-là sont les dupes des autres bien souvent. Mais enfin, chacun est libre de choisir son idole; les uns la revêtent d'une couronne de laurier d'or et d'une toge de pourpre; les autres la veulent armée comme Minerve, libre et fière comme elle...

— Dieux de mes pères! s'écria Tarentius, le voilà qui nous taille la statue de la liberté!...

— Marchand, lui répondit Scipion, il n'est pas sûr que tes pères, avares et spéculateurs comme toi, aient cru aux dieux; il est moins sûr encore que tu puisses nous citer ici les noms de tes pères...

— Voilà qui est brutal! reprit Atticus, et Cicéron lui-même...

— Pomponius Atticus, répliqua Scipion, Cicéron lui-même, l'ami de ton père, est mort sous les poignards de la tyrannie.

— Sa tête tourne! dit Metellus...

— Publius! lui cria Scipion, si elle tourne, du moins elle ne se courbe pas...

— Et qui sont les esclaves ici?... demandèrent les trois voix.

— Assurément, ajouta Scipion en souriant, ce ne sont pas ceux qui nous versent du vin.

Mais Tibulle leva la main et dit avec un son de voix aussi doux qu'une flûte harmonieuse :

— Si mes amis les meilleurs choisissent ma table pour leurs combats oratoires, je leur donnerai à souper, une autre fois, dans

la tribune aux harangues... peut-être y parleront-ils d'amour, de bonne chère et de poésie.

— Cela est vrai, s'écria Sylanus. Quelle abeille vous pique le nez de son aiguillon?... Les voilà tous les quatre rouges et animés comme les coqs de ma maison de campagne; si c'était de vin et d'hydromel encore?... mais non, rouges de colère!... O mes enfans! mes enfans, êtes-vous atteints de folie, ou bien voulez-vous nous divertir par le pugilat? Insensés! laissez donc là les affaires publiques... Et pourquoi donc comptez-vous le sénat romain? Pour peu de chose?...

— Pour moins que cela, dit Scipion.

— Le sénat commande...

— Il sert, le sénat.

— Il agit...

— Il mange.

— Il veille...

— Il dort...

— Scipion! s'écria de nouveau le sénateur hors de lui, veux-tu renouveler ici les combats des Centaures et des Lapithes... (Et il saisit en même temps un cratère d'argent.)

— Amis, reprit Scipion en riant aux éclats avec tous les convives, je vous prends à témoins que ce guerrier, mon ennemi, a choisi pour arme la plus large coupe de la table... Esclave, verse au Centaure.

Et Sylanus allait lancer à la tête de Scipion le cratère d'argent, lorsqu'un adroit Syrien le lui remplit subitement de vin de la Cyrénaïque. Voyant la couleur dorée et la mousse pétillante, le formidable sénateur s'attendrit comme par enchantement; la coupe s'approcha d'elle-même de ses lèvres, il la vida à longs traits et tomba sur son lit aux pieds de la blanche Chrysis. Presque aussitôt les yeux du héros se fermèrent à la douce lumière des lampes d'or, et son ame s'enfuit, pour un moment, dans la région des songes. Tel, mais peut être blessé plus mortellement, le divin Hector tomba sous le fer de l'invincible Achille.

Cette fin héroique apaisa les combattans; ils rirent entre eux du sujet de la guerre allumée et de l'énorme victime. Tarentilla,

dont les éclats de joie avaient retenti bien souvent pendant cette scène, chanta quelques vers de l'Illiade au son d'une lyre thébaine, et quand la syrène eut fini ses mélodieuses chansons, les convives silencieux écoutaient encore. Tibulle fut le premier qui rompit l'extase générale:

— Mes amis, dit-il, tandis que la nuit sereine passe sur la ville et le monde, il faudrait prier la divine Tarentilla de nous raconter une des aventures de sa vie; c'est un véritable poème, et d'ailleurs nul poète n'est égal à Tarentilla.

Les convives approuvèrent avec joie. Chrysis se souleva sur son coude, et montra à tous son beau front transparent et ses yeux aux longs rayons, comme aurait fait une naïade sortant des roseaux. D'un autre côté, le bel Hortensius demandait encore un coussin aux esclaves, et se faisait donner de l'air avec un éventail de plumes de paon. Et Apollonius, cet enfant déjà brûlé par les regards de Tarentilla, se rapprochait de ses genoux, et la tête penchée sur la main, il la contemplait et cherchait à respirer les parfums de ses paroles. La belle déesse parla ainsi:

— Quand notre Tibulle exprime un désir, il commande. Sa maison est comme un temple; chacun de nous y entre avec un secret désir de plaire à l'idole. Pour moi, d'ailleurs, Tibulle fut toujours le dieu le plus doux et le plus favorable; ses conseils sont lumineux, ses richesses au service de ses amis, et son intimité est tendre et toujours nouvelle; c'est un esprit excellent... c'est une belle ame sous un beau visage...

— Elle a raison, dit une voix derrière le rideau de pourpre.

— Elle a raison, dit en même temps Chrysis.

Et les convives admirèrent la promptitude avec laquelle l'écho répétait les paroles de la jeune fille grecque. Il y en eut même qui prétendirent que l'écho de la salle avait devancé les paroles de Chrysis. Mais Tibulle, saluant de la main Tarentilla, lui dit:

— Te plairait-il, ô ma douce convive! de parler un peu de toi-même dans le récit d'une de tes aventures?...

— J'obéis.

Telle que vous me voyez, mes amis, je suis petite-fille, selon toutes les présomptions possibles, de la reine Cléopâtre et

de Marc-Antoine, son légitime époux. Si donc nous laissons un proconsul, à Alexandrie, gouverner l'Égypte au nom de César, c'est que nous manquons de soldats et de vaisseaux. Il serait inutile de me demander des preuves de ce que j'avance; je vous les refuserais probablement. Quoi qu'il en soit, Tarentilla est contente du sort. Parmi les faveurs que je tiens des dieux (magnifiques envers moi, dit-on), voici un anneau d'or ciselé et sur lequel vous pouvez remarquer la figure d'Isis: c'est un anneau sans prix à cause de sa vertu. Je le porte jour et nuit au doigt annulaire de la main gauche. Vous dire quelle est sa vertu, ce serait trahir les secrets des dieux... Seulement il m'est permis de vous raconter une véridique histoire. Je voyageais sur une galère qui revenait du Bosphore de Thrace; Neptune et les vents nous jetèrent sur les rochers d'une des îles Cyclades. Le navire et l'équipage périrent dans les flots, excepté un riche médecin de Phénicie, un prince Parthe, ambassadeur de sa nation auprès de César, un vieux poète qui venait de visiter la Troade, un jeune matelot, et moi, qui vous parle et vous vois, grace aux cieux. L'île était déserte. Nous n'y trouvâmes que des rayons de miel, quelques datiers chargés de fruits et quelques figuiers sauvages. Nous attendions vainement à chaque instant qu'un navire vînt à passer et remarquât nos signaux. Vers la fin du quatrième jour, l'ambassadeur des Parthes vint à moi, et me prenant à l'écart, il me dit :

— Nous pouvons, je crois, rester long-temps exilés dans cette île; peut-être même y sommes-nous enfermés pour le reste de nos jours. Je ne puis te cacher ma passion, Tarentilla; si tu veux être à moi, je me charge de tuer nos compagnons d'infortune, qui tôt ou tard voudront se consoler par ton amour... J'ai sauvé du naufrage mon arc et mes flèches empoisonnées...

Je me dis à part moi :

— L'ambassadeur barbare est un homme jaloux, cruel, égoïste et brutal. Au fait, c'est un Parthe!

Je lui tournai le dos sans répondre, et je m'acheminai vers une fontaine près de laquelle j'aimais à m'asseoir. Là je fus suivie par le riche médecin de Phénicie, il me dit :

— Tarentilla, je suis ton ami le plus dévoué. Nous voilà abandonnés par les dieux dans cette île déserte; mais j'y suis avec toi. Je t'aime, et je veux te délivrer des hommes odieux qui finiront par oser aspirer à ton amour. J'ai découvert quelques plantes vénéneuses... Je préparerai un breuvage pour tes poursuivans.

— Voilà, dis-je encore en moi-même, un bien méchant homme pour un savant et un médecin...

Et sans lui répondre, je m'éloignai de lui. Or, vous saurez que pendant que l'ambassadeur des Parthes me parlait, mes yeux se portèrent par hasard sur mon anneau d'Égypte, et voilà que j'en vis l'or se ternir et devenir rouge comme du sang. En quittant le médecin de Phénicie, je regardai le même anneau; cette fois, il était livide, verdâtre comme la peau d'une vipère. Étrangement surprise, j'allai rêver à ce prodige sur un promontoire voisin, lorsque je vis venir à moi le vieux poète. Ses cheveux blancs étaient ceints d'un jeune laurier que lui-même avait coupé dans l'île, et dont il s'était fait une couronne olympique. Sa figure était grave; il marchait à pas lents, levait les yeux et les mains au ciel, et récitait des vers avec un accent prophétique. Son extérieur vénérable me rassura. Je fis quelques pas au-devant de lui en me disant:

— Les poètes sont les favoris des dieux, et leur art est une sorte de sacerdoce. Celui-ci est semblable au divin Homère; la muse qu'il invoque me protégera.

Dès que le vieillard fut auprès de moi, il me prit la main avec une douceur toute paternelle:

— Ma fille, me dit-il, j'en atteste Apollon Delphien et son laurier immortel, jamais une vierge plus pure ne s'offrit à mes yeux.

— Mon père, répondis-je, j'ai peur que l'exaltation poétique ne t'abuse un peu dans ton jugement...

— Non, non, reprit-il, je ne me trompe pas; jamais le vieux roi Priam, dont je viens de visiter la patrie, n'eut parmi ses filles une vierge plus auguste et plus tendre que toi. Tu es semblable à un lis superbe et à une douce colombe qui n'a pas encore connu de ramier.

— Oh ! poète (repris-je une seconde fois) ! mais les illusions de la muse sont toujours sacrées !

— Fille des dieux, continua-t-il, quelle est ta patrie ? Es-tu née dans la délicieuse Délos, ou bien vers l'occident, aux bords fleuris de la fontaine Aréthuse ?...

— Hélas ! non, mon père, répondis-je ; je ne suis pas si heureuse assurément. On m'a toujours caché le lieu de ma naissance. Je crois cependant que ma mère me mit au jour à Alexandrie ; mais ce dont je suis certaine, c'est que j'habite Rome depuis mon enfance, et que j'y possède une maison dans le quartier du Palatin, où j'ai beaucoup d'amis...

— Ma douce vierge, reprit l'obstiné vieillard, il vaudrait mieux pour toi que tes jours paisibles pussent s'écouler dans un frais vallon de l'Arcadie, ou à l'ombre du temple d'Apollon. Ta ville de Rome est remplie de débauchés, de libertines et de mauvais poètes.... Mais enfin, Minerve sans doute a pris pitié de toi, car elle t'a amenée dans cette île déserte où tu rencontres un favori des muses immortelles qui se déclare ton protecteur... Ainsi, ma bien-aimée, que ton ame timide et novice encore se rassure. Je te délivrerai des persécutions des hommes grossiers jetés avec nous sur ce rivage. Oui, Apollon Pithien me donnera sa force divine ; je saisirai le moment où ces infâmes viendront l'un après l'autre s'entretenir avec moi au bord de la mer et je les précipiterai dans l'onde amère... car, ma déesse, ils voudraient profaner ta beauté et salir tes voiles d'innocence... Ah ! tant de pudeur, tant de chastes délices ne sont pas faites pour ces impies... les dieux ont voulu que la rose s'unît au laurier. Viens... oh ! viens ! qu'un hymen lie à jamais la beauté et le génie...

—Voilà un abominable nourrisson des chastes muses ! m'écriai-je en m'échappant des embrassemens impurs de ce satyre, et je courus de toute la vitesse de mes jambes vers le rivage de la mer, laissant le vieux lauréat sur son rocher, agitant ses bras avec violence et lançant contre moi d'impuissantes imprécations. Quand je me trouvai auprès des flots, je me sentis plus rassurée, regardant l'eau profonde comme un asile inviolable contre ces atroces poursuivans. Ma vue se porta sur mon anneau d'or....

sa couleur verdâtre était remplacée par une couleur plus noire que la nuit. On eût dit que cette bague avait passé par le feu. Accablée de tristesse et de fatigue, je marchai à pas lents tout le long de la rive, et ne sachant quelle divinité marine ou terrestre je devais invoquer, lorsque je vis, sous des oliviers sauvages, le jeune matelot dont j'ai parlé, qui assemblait quelques pièces de bois et les liait entre elles. Je m'approchai de lui et lui demandai pourquoi ce travail? Il répondit sans quitter son œuvre :

— C'est pour sauver, au péril de mes jours, une nymphe, la plus belle que j'aie rencontrée sur toutes les mers.

En ce moment ma bague reprit son premier éclat, sa couleur d'or et de rayon de soleil, telle que vous la voyez.

— Qui donc est cette nymphe? lui dis-je.

— Hélas! reprit-il, je ne suis qu'un pauvre marinier de Colonis, et jamais je n'eus l'audace de m'approcher de cette adorable fille et de lui demander son nom; mais j'atteste les dieux, les grands dieux, que ma vie est à elle si elle veut en disposer.

A ces mots, le jeune homme lança à la mer son radeau, et se plaçant debout sur ce frêle navire, il attendit près du rivage les ordres de la nymphe. Elle n'hésita pas à sauter d'un pied léger du rivage sur les pièces de bois assemblées, et le jeune matelot la reçut dans ses bras et la posa sur de la mousse dont il avait eu soin de garnir son esquif. Puis, se confiant aux flots et à la fortune, il leva sa droite vers la haute mer, invoquant Neptune par ces paroles :

— Puissant dieu du trident, qui te plais à lancer tes chevaux au milieu des tempêtes, où à les guider sur les eaux dont ils effleurent à peine la surface limpide; roi des mers, qui m'écoutes en ce moment, couché dans ton palais de diamans, sous les abîmes, et entouré de tes néréïdes aux chevelures vertes et légères; Neptune, je t'adjure aujourd'hui par tout ce que j'ai de plus sacré. Si tu permets que ce frêle radeau sur lequel reposent les délices du monde, arrive dans quelque port assuré, ou qu'il soit rencontré par une galère latine, si tu m'accordes cette faveur insigne, moi, je jure d'aller visiter ton temple du Péloponèse et d'y sacrifier le bélier le plus noir et le plus vigoureux qui jamais ait bondi sur le mont Ida. »

Il dit, et un vent d'orient s'éleva et nous emporta sur les grandes eaux, comme une feuille de rose perdue dans l'espace. Ce fut alors que la nymphe remercia le jeune matelot avec de telles expressions de tendresse que ce bel enfant eût bien voulu que Neptune fût moins prompt à exaucer sa prière. Mais une galère latine passait; elle nous reçut parmi ses passagers, et quelques jours après nous entrions dans les parages de Messine. Vous pensez bien, ô mes amis! que je ne souffris pas que le jeune marinier s'exposât désormais aux dangers du terrible élément. Il me suivit à Rome. Quant à mon anneau, il a changé de couleur bien des fois depuis ce voyage; mais aujourd'hui il est resté brillant chez notre Tibulle. Tout le monde ici m'a parlé sincèrement... graces en soit rendues à Bacchus!... Ce n'est plus au fond d'un puits que nous chercherons la vérité désormais.... nous la trouverons plus sûrement au fond d'une amphore. Esclave, verse-nous toute la Cyrénaïque!

— Oui, verse toute la Cyrénaïque, esclave! s'écrièrent les convives unanimes. Verse toute l'île de Crète, tout le coteau de Falerne, toutes les Espagnes... verse! et que les coupes débordent comme notre amour et notre délire pour la Tarentilla. Nous buvons à sa fortune!...

Chrysis leva la première son calice d'or, et en ce moment on la prit pour Hébé la blonde aux pieds de Jupiter. Elle sourit et parla ainsi:

— A notre sœur bien-aimée et à son anneau merveilleux! Oh! bienheureuse la femme qui te possède, anneau sacré dont le métal est la pierre d'épreuve des paroles et des cœurs! Avec toi, joyau de Tarentilla, on peut partir pour de longs voyages et visiter les peuples et les cours des rois, sans craindre de se tromper jamais sur la nature des ames... avec toi, qu'importent l'hypocrite, le traître, l'emporté, l'artificieux, le cupide, l'ambitieux, le cruel, et tous les vices et tous les vicieux masqués ou démasqués? car le souffle de leur parole altère ta divine matière, et tu es le signal d'alarme et le gage du salut! Oh! bienheureuse est la femme qui te possède! elle marchera toujours d'un pas ferme et rapide au milieu des passions humaines militantes contre elle...

pauvres créatures que nous sommes! par quelle fatalité n'avons-nous pas toutes pour dot l'anneau de Tarentilla?...

— Ma sœur, reprit la belle nymphe aux noirs cheveux, il est dans les cieux deux frères qui partagent l'empire de leur constellation; il y aura sur la terre deux amitiés fidèles pour lesquelles cet anneau sera commun. Te plairait-il, Chrisys, de l'accepter?.. tu me le rendras demain après le soleil couché, et tous les jours de l'année se suivront ainsi.

Chrisys, légère comme une biche de Diane, se leva et s'élança dans les bras de sa compagne. Ainsi dans un jardin de la Campanie, un beau jasmin tout en fleurs enlace de ses liens amoureux un odorant citronier.

— Mais, dit la blonde jeune fille, revenue à son lit de pourpre, dis-nous, ma sœur, ce qu'est devenu cet enfant de ton cœur, le marinier de Colonis.

— Hélas! hélas! reprit Tarentilla, il expira entre mes bras dans ma maison, aux calendes dernières... je lui ai fait bâtir un mausolée.

— Ah! s'écria Chrisys, je reconnais bien là le destin brutal.... les bons, les meilleurs s'en vont toujours les premiers...— Esclave, donne-moi des fleurs à pleines mains! que je les jette aux manes du jeune homme de Colonis!... Remplis ma coupe, esclave, et moi qui ne bois jamais de liqueur la perfide, je porterai mes lèvres, cette fois, au bord du calice, et puis, je ferai de larges libations... et vous, mes amis, imitez-moi, et honorez la mémoire d'une ame ardente, discrète et dévouée... toi-même, Hortensius le sybarite, toi-même, Sylanus, honorez, honorez celui que vous ne comprenez pas.

Et tous les convives répandirent sur le pavé des fleurs et du vin de Crète. Sylanus s'éveillait en ce moment, et grande fut sa surprise quand on lui annonça qu'on honorait la mémoire d'un mort. Dans sa terreur il demanda si ce n'était pas sa propre mémoire, et il touchait sa tête, ses bras, pour se rassurer. Hortensius lui dit :

— Si tu doutes de ta vie, ô mon enfant! que ne frappes-tu sur le ventre élégant dont les dieux t'ont pourvu? il est encore de ce monde, mon bien-aimé.

— Par Hercule! s'écria le sénateur, il est sur la terre, je te le jure, une chose plus réelle; c'est une sotte figure peinte d'un vermillon de Syrie et coiffée comme un oiseau.

Il était arrêté par le destin qu'au souper de Tibulle, ce soir-là, l'allégresse et la gravité devaient se succéder alternativement; aussi les convives (et Chrysis elle-même) ne purent se défendre de rire aux éclats de la fureur d'Hortensius à qui le sénat romain contestait l'incarnat de son teint. Tibulle distingua des paroles ironiques qui s'échappaient de derrière le rideau de la salle voisine et il fit signe à ce rideau de ménager le meilleur et le plus beau de ses amis. Chrysis remarqua la préoccupation de son amant; elle lui en demanda la cause en regardant l'anneau de Tarentilla qu'elle avait au doigt; Tibulle répondit donc avec précaution :

— Ma Chrysis, ce rideau que tu vois ainsi fermé et qui paraît m'occuper, cache un secret que je te dévoilerais, si tu m'aimais assez peu pour me le demander. Va, tu as beau regarder la bague de notre Tarentilla, je suis sûr que la pureté de son or n'est pas ternie par ma réponse.

— Cela est vrai! reprit Chrysis, souriante et voluptueuse comme Vénus sur les eaux marines.

— Oh! dit Tibulle, puisque ma chère ame est si douce et si raisonnable ce soir, je lui donnerai un vase de Corinthe, à Tarentilla je donnerai un cheval numide, car elle aime la course et elle ressemble à une belle amazone; enfin je prierai tous mes amis ici présens d'accepter chacun un gage de tendresse et de long souvenir...

— Eh! quoi, s'écrièrent les convives, Tibulle va partir?... pour quelle province éloignée?... pourquoi ce voyage subit?... il a des secrets pour nous?... alors il aura bientôt d'autres amis, hélas! hélas!

— D'autres amis! dit Tibulle. Non... mais peut-être quelques nouveaux amis; et ceux-là ne chassent pas du cœur les anciens. C'est le dernier amour qui tue son devancier; l'amitié est une fille tendre, elle honore ses aïeules. Toutefois, mes amis, je crois que vous n'aurez pas sujet de vous plaindre de la trop grande foule de mes familiers; il vous sera toujours facile d'arriver jusqu'à moi...

César et le sénat ne m'ont point confié le gouvernement d'une province; je n'aurai dans la galerie de mon palais ni les aigles ni les faisceaux.... Vous connaissez mon dégoût profond pour tout ce qui tient aux charges publiques.... Ainsi donc, moi, homme libre, amant de toutes celles qui veulent m'aimer, et poète peut-être, je vais habiter une maison de campagne, loin de Rome, et cultiver Cérès et quelques champs d'oliviers.... Je vous vois sourire, Hortensius et Sylanus, et toi, Tarentilla, je vois tes grands yeux fixés à la voute de la salle comme pour y lire le secret qui change ma destinée; toi, Chrysis, tu caches ta tête blonde dans tes mains, et vous tous, Apollonius, Metellus, Nicanor, vous levez le doigt en signe d'incrédulité.... Fort bien, ô mes amis, il n'en est pas moins vrai que nous soupons ensemble, cette nuit, pour la dernière fois... Une reine impérieuse est venud frapper à porte depuis peu de jours; elle tenait à la main un sceptre de fer; son regard était froid, triste, inflexible; sa bouche était de marbre, et quelques paroles brèves s'en échappaient; elle m'a dit : « Je t'ordonne de quitter la ville; je te condamne aux labours et aux moissons; je me nomme la *nécessité*. » Mes amis, citez-moi un poète riche qui ne se soit pas ruiné?...

— Ruiné! s'écrièrent les convives. Tu es ruiné, Tibulle!...

— Comme le roi Pyrrhus, après le triomphe de Paul-Émile.

— Totalement ruiné! reprirent le spéculateur Tarentius et le sybarite Hortensius (l'usure et la prodigalité).

— Assez ruiné, Tarentius, répondit le poète, pour que désormais tu ne te hasardes plus à me prêter les *talens* d'or que je t'ai rendus; assez ruiné, Hortensius, pour que tu craignes désormais de t'asseoir sur mes lits grossiers.

— Vraiment! j'en ai du chagrin, dit Sybaris en respirant des fleurs.

— Dieux de ma fortune (murmurait dans ses dents le spéculateur)! et moi qui étais sur le point de lui offrir deux cent mille sesterces à valoir sur ses domaines! Mercure sauveur! je te voue une petite statue d'argent.

— Si Tibulle est ruiné, dit Sylanus, comment ne le suis-je pas moi, qui tous les jours joue aux dés avec César, Mécène, et le jeune Tibère....

— C'est, répondit Tibulle, que probablement quand tu perds au Palatin, tu gagnes au sénat....

— Et puis, (ajouta Tarentilla) il n'est rien de tel pour conserver une fortune qu'un femme de bien; je ne serais pas étonnée que notre Sylanus n'eût souvent au jeu la *chance de Vénus* (1).

— Presque toujours, répondit l'époux le plus heureux de l'empire.

— Allons, allons! s'écria Tibulle, que ceux qui m'aiment encore vident leur coupe. L'aurore n'a pas jeté la plus petite lueur à l'orient; elle dort dans les bras de quelque jeune dieu marin, et Céphale tout en pleurs la cherche dans les cieux. Buvons à l'aurore, si elle s'oublie ainsi... et même envoyons une coup couronnée de pavots à Céphale, aux chagrins d'amour, aux chagrins de fortune, il est deux remèdes excellens: l'ivresse et le sommeil. Il y a des hommes faibles qui de désespoir boivent de la ciguë..... Syriens, mes joyeux esclaves, aujourd'hui et demain mes tristes affranchis, Syriens, versez-nous toute la Cyrénaïque....

— Je la boirai tout entière, s'écria le sénateur, car j'aime Tibulle ruiné...

Et il se leva sur son lit comme un jeune éléphant prêt à la bataille. Certes, à un si brûlant appel l'écho fut fidèle, et tous les convives, même les têtes que la ruine de Tibulle avait dégrisées, répondirent par des acclamations et des vœux. Ce fut en ce moment de rage bachique qu'on entendit frapper rudement à la porte de la maison. Les convives étonnés restèrent tous immobiles les coupes levées, les bras raides, les lèvres muettes. Tibulle leur dit:

— C'est le tonnerre... (Car un orage passait dans les airs.)

Mais le *Janitor* entra dans la salle du festin et s'adressant au maître il prononça ces mots:

— C'est le préteur.

(1) La plus heureuse chance. Il fallait pour cela que les dés en tombant eussent tous une face différente. La chance du Vénus faisait rafle.

(*Suétone*, *Lucien*, *Martial.*)

A ce nom, chacun pâlit et reprit une attitude grave. Tarentilla lançait des regards foudroyans du côté de la porte par où allait arriver le magistrat romain. Tibulle se leva pour lui faire honneur, et marcha au-devant de lui. Le préteur parut en effet sur le seuil de la porte; il était suivi de licteurs; il tenait d'une main sa baguette et de l'autre des tablettes. Il dit à Tibulle :

— Je te salue. César m'envoie vers toi.

— Préteur, répondit Tibulle, agis selon ta charge.

— Tu as donné asile à un coupable envers César.

— Voici, dit le poète, mes amis les plus chers; ce sont les meilleurs citoyens de l'empire.

Le préteur entra et promena ses regards sur tous les convives. Tarentilla lui fit baisser les yeux par la majesté de son front, Chrysis lui adressa un sourire de dédain; Hortensius vidait sa coupe avec calme; mais Sylanus, le sénateur, ne pouvant cacher toute sa personne, voilait au moins son visage avec ses mains; Scipion, dont la colère étincelait, serrait le poing et murmurait... Quant aux autres convives, ils composaient leur figure et leur maintien. Le préteur dit au maître :

— Il y a cependant dans ta maison un jeune homme qui accompagne deux femmes voilées. Si je ne les vois point parmi tes convives, je vais fouiller ta maison.

— Il faudrait un ordre du sénat, dit Scipion.

— J'en ai un de César, dit le préteur.

— C'est la même chose, reprit Sylanus.

— C'est la même chose, répétèrent le spéculateur Tarentius, Métellus, Nicanor, Pomponius-Atticus, les trembleurs.

Cependant le préteur s'était approché du rideau qui voilait l'entrée d'une salle voisine. Tibulle l'arrêta par le pan de sa robe en lui disant :

— L'hospitalité a des droits plus sacrés que ceux de ta charge... avant de tirer ce rideau, tu me frapperas de ton épée.

Un cri retentit à ces mots, et le rideau s'ouvrit de lui-même. Une femme parut la première; elle avait un voile sur la tête; elle était grande, svelte; ses mains étaient blanches et sans anneau. Un jeune homme se montra à son tour, soutenant une autre femme

moins grande que la première et plus délicate, autant qu'on pouvait en juger sous les plis de sa robe blanche et de son pallium. Son voile était si épais qu'on ne pouvait même soupçonner la couleur de ses cheveux. Le préteur salua Tibulle, et lui dit :

— Voici celui que je venais chercher.

Alors le jeune homme s'avança vers lui, et ajouta :

— Je te suivrai, préteur, mais seul. Ces deux femmes sont sous la garde des dieux lares de cette maison. Le préteur reprit :

— Je n'ai ordre d'arrêter qu'Ovide.

C'était en effet le chantre des Métamorphoses. Les convives l'entourèrent, et il leur serra les mains. Scipion surtout lui donnait des marques de son ardente amitié. Tarentilla et Chrysis s'approchèrent aussi du poète de Daphné, et il les remercia de leurs douces paroles avec ce sourire mêlé de tristesse dont il avait l'habitude. Cependant se retournant vers le préteur, il lui demanda :

— Il me sera permis du moins de rentrer dans ma maison ?....

— Oui, répondit le préteur.

— Et de là où me conduiras-tu ?...

— Il faut qu'avant le lever du soleil, tu sois sorti des murs de Rome. Tu es exilé.

— Quelle province, préteur ?

— Chez les Scythes.

— Oh ! dans la Scythie glacée et sauvage !... Tu remercieras César, préteur.

Celui-ci s'inclina. Tous les visages étaient consternés. Tibulle prit une couronne de laurier suspendue à une grande lyre, et s'élançant dans les bras d'Ovide, il la lui posa sur la tête en s'écriant :

— Va, poète ! Pars couronné pour la Scythie, et que les Barbares accourus de leurs rochers et de leurs glaces éternelles adorent ton laurier. Va, fils d'Orphée, entraîne après toi les tribus sauvages et les bêtes farouches. Ce triomphe vaudra bien les applaudissemens du Palatin.

Ces deux grands amis s'embrassèrent, et des larmes brillèrent dans leurs yeux. Ovide ensuite s'approcha d'une des deux femmes voilées, la moins grande, et il lui baisa la main. Puis s'adressant à Tibulle :

— Je te la confie, dit-il.

Il salua l'autre femme; il salua Chrysis, Tarentilla, Scipion, tous les convives, et il suivit le préteur.

— Evohë! courage, poète, lui criait Tibulle.

— Va! reprenait plus haut le bouillant Scipion, nous avons un temple élevé par Agrippa à Jupiter vengeur (1).

Quelques instans après on n'entendit plus que les pas des licteurs dont le bruit se perdit bientôt dans les rues de Rome. Tous les convives silencieux attendaient que les femmes voilées prissent elle-même une décision. L'une d'elles, la plus grande, entendit un jeune homme qui prononçait son nom, c'était Hortensius; alors elle n'hésita plus à lever son voile, et l'on vit paraître le beau visage de Flavia Cornelia. Les convives jetèrent un cri unanime d'étonnement et de frayeur; Tibulle étendit la main sur la tête de Flavia, et il la déclara sous sa garde; car chacun, regardant Sylanus, s'attendait à ce que l'époux irrité irait la poignarder. Le sénateur se leva en effet et marcha vers elle; là s'arrêtant, les bras croisés et l'œil fixé sur le pavé, il agitait sans doute en lui-même une terrible pensée, lorsque Flavia, se redressant avec la majesté d'une déesse, dit ces mots :

—En vérité, si les patriciennes aujourd'hui sont obligées de venir chercher leurs époux dans l'orgie, il sera convenable bientôt, sans doute, qu'elles aillent les remplacer sur les chaises curules au sénat...

— Flavia Cornelia (s'écria Sylanus), tu es belle et magnanime... et tu me feras grace! on m'a entraîné ici...

Et l'époux le plus heureux de l'empire tomba aux genoux de Lucrèce qui lui tendit la main. Deux Liguriens l'aidèrent à se relever. Cet orage étant dissipé, l'autre femme voilée fit signe à Tibulle qu'elle voulait se retirer. Celui-ci prit lui-même un flambeau, et précédé de ses esclaves, il l'escorta jusqu'à une litière fermée qui l'attendait dans le protyrum de la maison. Toujours voilée et silencieuse, elle traversa la salle du festin avec la fierté d'une reine, et quand elle se fut assise dans sa litière, elle re-

(1) Le *Panthéon* dans la suite. (*Pline.*)

mercia Tibulle en posant la main sur son cœur. La litière sortit de la maison, et nul ne sut jamais le chemin qu'elle suivit.

Revenu parmi les siens, Tibulle dit à Flavia Cornelia : — Elle est en sûreté.

Ces mots rendirent à Sylanus la respiration qui commençait à lui manquer, car il devait se rendre le lendemain chez César-Auguste pour jouer aux dés, et il avait seul reconnu la femme à qui Ovide l'exilé venait de faire de si tendres adieux. Quant à Flavia, on la supplia d'attendre avec son époux les premières lueurs de l'aurore chez Tibulle, et elle y consentit en jetant au poète un de ces regards passionnés sur lesquels Hortensius comptait avec tant de complaisance. Le sybarite vit cependant le beau rayon de ce regard passer devant lui et aller toucher le front de Tibulle. Il douta s'il veillait, et il redoubla d'attention en même temps qu'il donnait à sa tunique des plis nouveaux et gracieux. Tarentilla et Chrysis s'étaient placées du côté opposé à Flavia par fierté. Ces deux reines des fêtes ne voulaient pas d'un voisinage ennemi. Telle Cléopâtre, à Actium, couchée sur la trirème aux voiles de pourpre, regardait de loin les vaisseaux d'Octave.

Mais voici que deux convives se levèrent et voulurent quitter le souper avant tous les autres. On se récria, mais ils insistèrent dans leur projet. Tibulle leur dit :

— C'est le repas des adieux. Tibulle ruiné vous convie à rester jusqu'à l'aurore, car lui-même quittera Rome et ses amis à cette heure-là.

Ils répondirent :

— Nous souhaitons à Tibulle tous les biens qu'il a perdus !... Mais, s'il faut parler ici avec sincérité, nous pensons que de bons citoyens ne peuvent rester un moment de plus chez lui, après ce qui vient d'avoir lieu. Tibulle est en état d'hostilité envers César...

— Lâches ! leur cria Scipion.

— Mes amis, reprit Tibulle, si vous craignez pour votre sûreté, ma porte est grande ouverte... Mais nous ne sommes plus au temps des proscriptions d'Octave ; l'empereur Auguste ne poursuivra pas les amis de l'ami d'Ovide.

— Qui le sait ? murmura Scipion.

Les deux convives, effrayés de leur position équivoque, et voyant que de Tibulle, le patricien opulent, il ne restait plus que le poète, ces deux convives demandèrent leurs esclaves plus impérieusement, et ils se levèrent une seconde fois pour sortir.

— Allez donc, Metellus et Tarentius (leur dit l'ami qu'ils quittaient), allez, ô dignes compagnons!... Vous avez raison; Oreste et Pylade furent des fous de s'aimer jusqu'à la mort : l'autel de l'amitié est fragile; il faut le briser quand le temps est venu de sacrifier ailleurs. Allez donc! toi, Metellus, va chez César, demain, pour l'assurer que tu ne connus jamais le chemin de ma maison, et toi, Tarentius, cours à tes comptoirs, afin d'y visiter soigneusement tes tablettes, de peur que la fortune ne te reproche d'avoir soupé chez un homme qu'elle a quitté. Allez... et puissent avec vous sortir à jamais de chez moi l'hypocrisie, l'intérêt sordide, la peur, et la sœur bâtarde de l'amitié, qui en a le visage, qui usurpe son nom, mais dont le cœur est une outre gonflée de vent. Allez, Tarentius et Metellus, la sotte ambition et l'avarice sont vos deux épouses, et une épouse vaut bien un ami ruiné.

Ils sortirent sous le poids du mépris unanime. Leur honte sans doute aurait retenu d'autres cœurs incertains, s'il s'en fût trouvé encore chez Tibulle. Sylanus ne quitta point Flavia.

Mais bientôt les radieuses Théories de l'Aurore sourirent à l'orient; les bords de l'écharpe argentée des Heures flottaient à l'horizon, et déjà des lueurs blanches sillonnaient les grands voiles bleuâtres de la nuit. Les chevaux du quadrige céleste étaient encore bien loin par-delà l'Océan, mais on pressentait leur souffle divin, et quelquefois de longs hennissemens troublaient le silencieux univers. Les eaux du Tibre roulaient agitées et froides sous le vent matinal, et l'on voyait onduler çà et là, entre les grands édifices de la ville éternelle, des cimes de peupliers et de verts cycomores.

Tibulle vit le premier pâlir les étoiles, il demanda les dernières coupes, les coupes des adieux, et levant les mains au firmament, il invoqua tous ses dieux amis pour ses amis mortels.

— Soyez-leur propices, dit-il, vous toutes, constellations du zodiaque; toi, surtout, signe des jumeaux sous lequel je suis né;

et vous aussi les grands dieux assis dans l'olympe sans rivage; et toi, aigle puissant qui tiens la foudre; et toi, brillante Iris qui laisses flotter ta ceinture aux sept couleurs en signe d'alliance; et toi, Mercure, qui vas d'un bout du monde à l'autre, annonçant les destinées. Voyez, divinités amies, ce sont ici mes fidèles; j'ai passé avec eux de longs jours et de longues nuits; ensemble, nous vous avons honorés; ensemble, nous avons fait des vœux pour la patrie; ensemble, nous avons aimé, nous avons chanté, nous avons espéré; j'ai cherché, moi, à leur rendre la vie facile, toutes les fois qu'ils ont visité mes lares, et quant à eux, ils sont toujours venus dans cette maison avec des paroles de paix, des mains pleines de fleurs et des cœurs sincères. Ainsi donc, au moment de les quitter, ces familiers de mes belles années, je les mets sous votre garde, comme des trésors!

L'un des convives répondit au nom de tous les autres dont les yeux étaient humides de pleurs :

— Dieux immortels, c'est à nous de vous dire : Protégez Tibulle, notre ami; car son esprit est brillant comme la flamme d'une étoile, et son cœur est pur comme un vase d'or qui contient de l'eau lustrale; il emporte nos regrets les plus tendres, et jamais nous ne passerons devant cette maison sans en saluer le seuil sacré.

— Allons, mes amis, dit le poète, c'est le moment des dieux lares.

Des esclaves portèrent sur de riches coussins brodés d'or les petites statues des dieux domestiques de Tibulle, on leur fit faire le tour des lits et chacun les baisa avec respect (1).

Le brillant Orient resplendissait des feux limpides, et les oiseaux de l'Italie chantaient leurs hymnes mélodieuses; Tibulle embrassa ses amis; tous lui proposèrent un asile dans leur maison.

— Moi, dit la belle Tarentilla, en lui prenant les deux mains avec emportement, je t'offre la moitié de ma fortune; viens habi-

(1) Pétrone.

ter le quartier du Palatin. Tu sais quelle est mon opulence encore....

— Moi, dit la pâle Chrysis en se penchant sur son sein, je n'ai ni palais ni maisons de campagne ; mais, ô Tibulle, je te suivrai....

Et en disant ces mots elle mouilla de ses larmes la tunique du poète. Jamais Chrysis n'avait été plus belle. Apollonius et ses jeunes amis en soupiraient profondément. Or, Flavia Cornélia s'avança aussi vers le poète ; elle était plus pâle qu'un marbre de déesse ; ses lèvres tremblaient et ses grands yeux baissés ne pouvaient pleurer... elle prit la main de Tibulle, et elle la lui serra furtivement, lui disant à voix basse :

— Moins heureuse que ces courtisanes, je ne puis ni offrir ma fortune, ni te suivre...

Tibulle frémit qu'on eût entendu ses paroles; mais elles n'avaient été surprises que par Hortensius, et le vaniteux sybarite devenait, en cette occasion, un confident discret. Flavia Cornélia suivit son époux en jetant en arrière de longs et humides regards. Tous les convives déposèrent leur couronne de fleurs, et on les vit quitter à pas lents la maison de leur ami, les uns se tenant par la main et marchant en silence, les autres allant seuls le long des rues désertes de la ville qui s'éveillait.

Et le soleil avait à peine doré de son premier rayon les frises du temple de Jupiter capitolin, qu'un char passait rapidement sur la voie Flaminienne. C'était Tibulle partant pour la Gaule cisalpine.

JULES DE SAINT-FÉLIX.

VIE POLITIQUE

DES BELGES.

Si jamais il a été prouvé que dans un état constitutionnel les rouages plus ou moins maladroits du gouvernement représentatif ne nuisent en rien au développement de la prospérité nationale, c'est assurément en Belgique. Dans ce singulier pays, les rapports politiques entre les trois pouvoirs constituans ne sont pas clairement fixés, même dans le cérémonial des formes extérieures; l'action judiciaire ne procède que par tâtonnemens; l'administration intérieure, défectueuse ou inactive, redoute l'esprit novateur, se complaît dans les routines, et s'exerce par des agens timorés; les volontés du souverain n'arrivent au peuple qu'en passant par les filières d'un parti; l'influence de la police et le contrôle municipal demeurent presque nulles; la hiérarchie des fonctionnaires, l'étendue ou les limites des attributions, la poursuite des intérêts locaux, ne sont ni définies, ni tracées, ni surveillées. On y voit un roi protestant qui subit les exigences catholiques; un ministère soi-disant national tiraillé en tous sens par ses ramifications avec l'étranger; une population qui vit en société avec le moins de gouvernement humainement possible; une aristocratie plus fière que les plus fières dans les états despotiques du continent. Malgré ces obstacles ou ces contradictions, le peuple belge est par excellence le peuple riche, tranquille, heureux et libre en Europe. Voilà le problème.

Mais aussi, il faut tout dire. A côté d'imperfections radicales qui

effraieraient les publicistes de France, et dont nos voisins ne s'occuperont probablement jamais, il y a une liberté dans le travail, une activité dans les esprits, une opulence dans les familles, une raison dans les masses, une modération de tempérament, de désir et d'intelligence si grande, si opportunes et si naturelles, que l'attention publique est complètement distraite par le soin du bien-être privé. On s'inquiète fort peu, par malheur, du gouvernement quand l'aisance de la population cache sous une lumière éblouissante les actes, les fautes, les timidités ou les trahisons de ceux qui gouvernent. A cet égard, la Belgique est maintenant comme emportée dans un tourbillon d'affaires et de spéculations, et les résultats sont capables de l'étourdir pour longtemps. Ce qui vient de se passer à propos de l'industrie cotonnière est un avertissement plein d'éclat; il y en a de plus curieux encore. C'est un chemin de fer ouvert depuis six mois, et dont les frais de construction sont déjà éteints par l'affluence des voyageurs à cinquante centimes par tête; c'est une caisse hypothécaire qui demande vingt millions au commerce, et huit jours après sa demande cent millions répondaient à l'appel, et on en refusait quatre-vingt mille! C'est une banque, fondée il y a deux ans, et si riche aujourd'hui qu'elle ne trouve pas l'emploi de ses capitaux, et qu'elle propose à des négocians de leur prêter de l'argent contre des marchandises! On croit déjà tenir à nos portes les merveilles des États-Unis de l'Amérique, dont les Belges offrent au surplus une intéressante contrefaçon en développement commercial et même dans les mœurs indigènes. Eh bien! ce mouvement ascensionnel de la fortune publique, cette exorbitante profusion du numéraire, cet exemple inouï d'ordre après une révolution récente, tout cela marche, grandit, s'étend, fonctionne, en dépit d'une administration mauvaise et d'un gouvernement ébauché.

Toutefois ce gouvernement, qui ne sait pas trop ce qu'il est, cette administration qui fouille comme la taupe dans les ténèbres, a des inconvéniens que ne rachète pas même la prospérité du pays. Par exemple, ce sont les citoyens qui se trouvent en Belgique, comme en France, dans la nécessité de forcer le pouvoir aux innovations utiles les plus secondaires. Croirait-on qu'à Bruxelles, dans une des plus brillantes capitales de l'Europe, le nom des rues n'est pas encore écrit sur les murailles dans la plus grande partie de la ville? Le bourgmestre n'a pu jusqu'à présent se décider à cette tentative d'amélioration, qui lui paraît dangereuse. Une rivière fort étroite traverse la cité; les eaux restent stagnantes dans son lit encaissé et le long des masures qu'elle

baigne; la stagnation du cours est principalement due à deux misérables moulins dont l'aspect est aussi hideux que leur obstacle est funeste; cependant la régence hésite beaucoup à les acheter et à les faire abattre. Tel est l'esprit de l'administration belge; tel est le résultat d'une excessive décentralisation. En France, un mot du ministre et son paraphe sur un bout de papier suffiraient dans une semaine pour détruire tous les moulins récalcitrans.

On tue à Bruxelles les veaux et les moutons dans l'intérieur de la ville, dans le quartier le plus malsain et le plus populeux; et les exhalaisons infectes qui sortent de ces boucheries dégoûtantes, improvisées dans les ruelles et les carrefours, où à chaque instant on heurte un porc éventré ou des entrailles pendues au séchoir, n'ont pas encore persuadé aux autorités municipales qu'un abattoir fût indispensable à l'assainissement de la capitale. Dernièrement un navire parti de la Havane avec la fièvre jaune, dont plusieurs marins même étaient morts pendant la traversée, est entré d'emblée dans le port d'Anvers, sans exhiber de patente, sans se soumettre à la purification, malgré les réclamations des habitans; il ne lui fut pas même imposé cinq minutes de quarantaine. L'influence des échanges doublera la fortune et la vie de Bruxelles le jour où un musée central y réunira les chefs-d'œuvre de l'école flamande, maintenant éparpillés dans toutes les villes, et la plupart inconnus; mais on respecte trop les priviléges des moindres cités pour leur ravir, dans l'intérêt commun, les richesses de l'art qu'elles enfouissent souvent pour complaire à la vanité bourgeoise d'un propriétaire amateur. Si la Belgique n'a pas de musée, si la capitale réclame en vain un abattoir, si les réglemens sanitaires ne sont pas observés sur l'Escaut, en revanche les Bruxellois possèdent un observatoire astronomique. Il n'y manque que des astronomes.

Cette indifférence s'explique non-seulement par l'extrême indépendance des localités, mais encore par le caractère belge que les moindres perfectionnemens de la chose publique ne frappent jamais, à moins que son égoïsme particulier n'y soit compromis. Là, tout ce qui est hostile au repos absolu du citoyen, est un crime de lèze-nation, à plus forte raison quand il s'agit de politique, occupation inutile et qui ne rapporte rien dans le commerce. Les Belges s'enrichissent par les privations et non par les gains : comment voulez-vous qu'ils comprennent le progrès? Aussi, tout en rendant justice à la supériorité de notre civilisation, font-ils très peu de cas de l'esprit français; ils nous disent bavards, prodigues d'argent et de temps; ils n'apprécieront pas ce

résumé brillant que le Parisien cherche dans la vie, en cueillant chaque jour sa fleur, en n'estimant le numéraire que pour la somme des jouissances qu'il procure. Nous connaissons un artiste français, retiré dans un grenier de Bruxelles, et qui a conquis une réputation d'opulence dans son quartier par l'énorme consommation qu'il fait en fromage de Gruyère. Les négocians les plus riches fréquenteront les estaminets les moins coûteux; telle taverne où le cruchon de bierre ne se vend que quelques centimes, réunira pendant la semaine autour de ses planches en sapin vernies, des joueurs de la Bourse; il est vrai que ces habitués économes abandonnent l'estaminet à la canaille, le dimanche; mais ils ont bien soin d'y revenir après la kermesse du populaire; il faut se respecter, mais il ne faut pas se ruiner.

Ce qu'il y a de remarquable dans ces habitudes de lésinerie, c'est qu'elle s'allient à un mélange d'ostentation et de sensualité. En Belgique, l'heure du dîner, de midi à trois heures, est un moment solennel que rien ne doit troubler; toutes les affaires cessent; toutes les occupations, tous les devoirs sont interrompus. C'est peut-être encore là un calcul. Vous vous présentez dans une administration pour obtenir un renseignement, l'employé est à dîner; vous désirez affranchir une lettre, le commis est à dîner; vous essayez vainement d'ouvrir la porte close d'un magasin, le marchand dîne; les églises sont également fermées à cette heure, parce qu'on ne suppose pas, même dans un pays dévot, qu'on puisse sacrifier le repas essentiel à une prière de fantaisie. Persuadez donc à un Belge tellement ménager de son loisir, de son bien et de sa santé, que la politique est nécessaire à l'existence! C'est tout au plus s'il se permettra de visiter la bibliothèque fameuse des ducs de Bourgogne, quand le bibliothécaire ne dîne pas.

Après la sensualité vient l'ostentation, mais elle ne s'exerce pas sur la politique. Le grand art en Belgique est de savoir paraître riche de toute la fortune qu'on a, avec le moins de frais possible; c'est à peu près le contraire en France. Une famille Belge, ayant un beau nom et et un revenu considérable, fera dans un salon lambrissé de chêne, un dîner patriarchal où les pommes de terre et le faro ne manqueront pas à l'appétit et à la soif de ses membres; mais, après le repas, une charmante calèche, à panneaux armoiriés, et quatre chevaux fins somptueusement attelés entraîneront les convives aux promenades publiques et même au spectacle. L'ambition est une plante qui s'acclimatera toujours difficilement dans un pays où tout jeune homme jouissant de six mille livres de rente peut se donner les plaisirs de luxe que Londres

et Paris n'accordent qu'à un petit nombre de fortunes. A cet égard, la contrefaçon est poussée à un point que si le gouvernement de Léopold redoute quelque chose, ce n'est vraiment pas la jeunesse; elle est trop occupée de transporter à Bruxelles la vie fashionnable des grandes capitales de l'Europe. La jeune cour elle-même ne résiste pas au tourbillon; l'aristocratie, orangistes et catholiques, s'y laisse insensiblement emporter. Dans une cité où l'immoralité déborde de tous les recoins du continent, ce mouvement s'opère toutefois avec la tranquillité et le silence propres au caractère indigène. Allez sur le boulevard du Jardin Botanique, dans le faubourg de Schaerbek, vous y trouverez, au fond d'un petit parterre, un pavillon à un seul étage dont la la destination n'a rien, pour le moment, d'équivalent en France; la bonne société le fréquente pendant les ténèbres; une ancienne actrice en fait les honneurs avec grace et dignité, et si le maréchal de Richelieu revenait au monde,, il serait fort surpris d'apprendre que la dernière *petite maison* qui ait survécu au XVIIIe siècle, existe maintenant à Bruxelles, et, pour comble de singularité, dans le quartier où l'on compte le plus de médecins et d'accoucheurs.

L'aristocratie belge s'inquiète peu de la politique; elle la craint ou la méprise; elle est plutôt soucieuse des prérogatives personnelles que la révolution de 1830 lui a enlevées; prérogatives si ridiculement minutieuses qu'elles sembleraient fabuleuses à raconter. Sous ce rapport, la Belgique ressemble beaucoup à l'Angleterre; la population y jouit d'une liberté immense, mais les catégories y sont profondément marquées; les nobles ont en même temps de la familiarité et de la morgue, caractère des aristocraties qui finissent. Un baron flamand ne demandera pas à la justice plus que son droit; mais il est convaincu que sa chair est plus saine, son sang plus éthéré que la chair et le sang du roturier qui plaide contre lui. Du reste, ces messieurs ne se fâchent pas d'un manque de respect; ils dédaignent trop de se mettre en colère.

Une affaire importante exige que vous écriviez un billet à l'un des grands personnages dont les hôtels projettent leurs lourds balcons de fer sur les quinconces du parc, à Bruxelles: c'est très bien; la lettre parvient à son adresse; le valet de chambre la remet à son maître qui l'ouvre et la lit, mais il ne vous répond pas. Vous écrivez une seconde, une troisième lettre, autant que vous en voudrez écrire; même silence. A la fin, l'impatience vous prend à la gorge; vous tombez chez M. le comte, un matin, tandis qu'il savoure un plat de moules et une

bouteille de johannisberg. Vous êtes parfaitement reçu, on a lu votre lettre, on accepte votre proposition; mais on n'y a pas répondu, parce que les formes lui manquaient. Or, voici quelles sont ces formes. Il y a un certain papier, une certaine configuration dans les lignes, un certain protocole dont vous avez oublié de faire usage; un demi-pouce de plus dans la longueur de la feuille, une majuscule obligatoire ici, un alinéa essentiel là-bas, et vous étiez honoré d'une réponse exactement proportionnelle aux qualités de votre épître. D'ailleurs ce personnage si gourmé a des mœurs charmantes, une bienveillance inépuisable. En France, nos artistes à leurs débuts, meurent de faim; en Belgique, le moindre peintre n'a qu'à lever le marteau de cuivre des plus hautes maisons princières, et aussitôt il est introduit, complimenté, fêté; on lui achète ses tableaux, on lui commande des portraits; quel que soit son talent, il est protégé et défrayé. Un tel emploi de la fortune la plus aristocratique efface bien des péchés d'orgueil.

La vanité britannique des nobles contraste avec l'extrême simplicité de la jeune cour. Une sentinelle, un concierge et un huissier, voilà toute la hiérarchie des antichambres du souverain; et on franchit ces trois degrés du personnel en dix minutes. Rien de plus intéressant que la vue du couple royal que la politique de la révolution de juillet a jeté comme fiche de consolation au-devant des pas de la sainte-alliance menaçante. Léopold, plus vieux d'existence que d'âge, a gardé sur sa figure l'empreinte des divers orages qui ont si pittoresquement agité sa vie, depuis le jour où l'Europe essaya de le draper à la grecque, jusqu'au moment où M. de Talleyrand persuada de le vêtir en brasseur flamand. On retrouve sur ses traits le passage des folies, maintenant oubliées, du premier dandy de Londres, l'ennui qui doit suivre, même sur le trône, un grand seigneur tombé de chute en chute à la meilleure préfecture de l'administration française; cette blafarde et dédaigneuse couleur d'un visage qui ne reflète plus que dégoût, épuisement et regret; cette douleur élégante d'un candidat malheureux à plusieurs royautés, dont le fauteuil a reçu en définitive des destinées moins nobles que les siennes; la physionomie des passions les plus ardentes de l'homme, éteintes ou contenues; la trace des habitudes les plus routinières du prince, impuissantes ou mécontentes. Le marasme de ses idées et de ses actions respire dans toutes les circonstances de sa journée bourgeoise ou gouvernementale. On ne lui parle que très bas, tant les secousses de la voix humaine ébranlent ses nerfs faibles et usés.

A le voir, dans le commencement de cet automne, marcher d'un air

mélancolique sur la jetée d'Ostende, comme un simple cockney échappé des brouillards de la Tamise, vous auriez gémi sur une nation si robuste octroyée à un baigneur si cassé. Avec son énorme redingote, son chapeau aux larges bords, et son dos légèrement voûté, Léopold avait plutôt l'air d'un vieux marin éclopé qui promène sa fille maladive aux exhalaisons fortifiantes de l'Océan, que d'un roi récent qui vient gaiement se baigner dans la mer, aux yeux de tout son peuple, avec une fraîche et gracieuse épouse. Ce n'est pas qu'il ait tout-à-fait rompu avec les habitudes de sa jeunesse; on a beaucoup parlé d'une dame qui, malgré lui, était venue d'Angleterre s'établir en Belgique, et certaines gens ne tarissent pas en conjectures sur les mystérieuses courses du roi à Ninove; ses verdoyantes habitations pourraient bien cacher une illégitime Égérie. Quand Léopold est à Bruxelles, on est certain de le rencontrer sur cette route, à cheval ou en calèche; et il est officiel au palais de dire que sa majesté aime naturellement un chemin dont la construction s'attache à ses premiers travaux d'utilité publique dans le pays. Mais nous ne saurions nous empêcher de remarquer qu'il n'y a raisonnablement que cette manière d'expliquer sans malice les promenades du prince, car jamais campagne ne fut plus triste, plus ennuyeuse, plus poudreuse et plus dénudée, que les plaines où passe la nouvelle route.

Mais pendant que Léopold galope vers Ninove sur une jument anglaise, quelle est cette ombre blanche qui glisse entre les aulnes du château de Laeken? Elle s'arrête aux chants qui résonnent entre les faneurs répandus sur les prairies du Pannen-Huys; elle s'assied mollement sur la pelouse pour regarder les grandes barques chargées d'une foule joyeuse qui descendent au bas du parc sur le canal; elle s'imagine encore voir les yachts paternels passer devant les charmilles de Neuilly ou le bateau à vapeur de Saint-Cloud partir du Pont-Royal. Que ne pouvez-vous apercevoir dans l'herbe qui le cache, le pied charmant de la solitaire, pied qui faillit la brouiller à mort avec les Flamandes de l'aristocratie, où se trouvent les plus longs souliers du continent! Dans ce palais, sur cette pelouse, où Napoléon mena par la main Marie-Louise, c'est une autre Marie-Louise qui rêve, non plus Autrichienne celle-là, mais Française de corps, d'esprit et d'ame, exilée loin de Paris, que des bruits sinistres d'assassinat lui rappellent au milieu de ses nuits. L'existence de Louise est abstraite, réclusc, trop ignorée du peuple dont elle est reine, et reine étrangère. Quand elle revient en voiture de Laeken pour rentrer dans son palais du Parc, elle traverse

le canal, elle suit les boulevarts, elle évite le centre animé de la ville : c'est là une erreur. Les faubourgs de Hal, de Ninove et d'Anderlecht fourmillent d'une population juive, sale, exténuée; les enfans y meurent par centaines; l'air y est aussi malsain que les édifices y sont misérables et la vie douloureuse. La présence d'une reine jetterait à ces pauvres gens un peu de lumière, d'esprit et de santé; le spectacle d'une souffrance, que les bourgmestres ne voient pas avec leurs yeux obscurcis de la fumée du tabac, frapperait une princesse nourrie chez sa mère à l'école de la bienfaisance et de la charité. Les améliorations qui échappent à la régence ne lui échapperaient pas. Si les rois et les reines sont pour quelque chose de bon sur la terre, que ce soit au moins pour soulager les maux dont leur gouvernement ne sait pas fixer le terme. Bruxelles est la cité de l'Europe où il meurt le plus de monde; et la population de la ville basse est pour les trois quarts, principalement en enfans, dans le chiffre annuel de la mortalité.

L'état de cette partie de la population de Bruxelles est d'autant plus digne d'appeler l'intérêt du gouvernement, que les velléités révolutionnaires n'y feront pas de si tôt une trouée morale, et que l'infection de ces braves gens dérangera quelque jour l'hygiène des grands seigneurs qui se prélassent dans le haut de la ville. Ce ne sont pas assurément les chétifs habitans des quartiers du Rivage, de la paroisse Saint-Pierre et du Vieux-Marché qui ont incendié et pillé, il y a quelques années, le palais du prince de Ligne; mais c'est de leurs poumons et de leurs foyers que se dégagent les vapeurs méphytiques dont le nuage bleu se condense dans les soirées d'été au-dessus des mâts des navires mouillés dans les bassins du commerce. La foule hâve et déguenillée, gorgée de lambick et de stockfish, qui se presse sur les quais pour décharger les cargaisons de la grosse banque, mérite bien qu'on élargisse et qu'on purifie ses demeures, qu'on ouvre des hôpitaux à ses enfans, qu'on ajoute du pain blanc et de la bierre saine à ses repas. Malheureusement, l'aspect de leur misère n'arrive pas jusqu'aux villas du boulevard de Louvain; il n'y a que Léopold, à cause de son amour pour la route de Ninove, qui doive savoir à quoi s'en tenir sur ces pénibles faubourgs. On ne trouverait peut-être dans aucune ville du premier ordre la hiérarchie des classes échelonnées d'une manière plus curieuse qu'à Bruxelles, sur cet amphithéâtre où, depuis le prolétaire endormi dans sa vermine jusqu'au satrape hollandais enrichi dans ses spéculations, toutes les diverses catégories de la population jouissent des avantages hygiéniques de la cité proportionnellement à la place

qu'elles occupent dans l'établissement social de leur patrie. Aux deux extrémités de l'échelle, les juifs pullulent dans un cloaque, et les trois pouvoirs du royaume délibèrent au haut de la montagne, avec de la verdure, de l'espace et du soleil.

Le local où *les pairs de France* de la Belgique tiennent leurs assemblées est un salon à trois fenêtres, rectangulaire, ayant une sortie aux deux extrémités du parallélogramme. Au-dessus de chaque porte s'élève une tribune, mais on n'y remarque jamais que le sténographe de *l'Indépendant*, jeune homme pâle, blond, modeste, qui est chargé à lui seul de tenir tête aux conversations préliminaires des sénateurs sur l'état de leur santé et de la température. Quand nous disons sténographe, c'est une antiphrase; les législateurs de la Belgique improvisent avec tant de bonheur que les rédacteurs des journaux ont le temps de mouler leur procès-verbal en lettres ordinaires. Une table circulaire, en fer-à-cheval, est occupée par les cinquante membres du sénat; la disposition de cette pièce ressemble, pour le spectacle, à l'ancienne salle des séances de l'Académie des sciences; on peut donc facilement se faire une idée de sa physionomie imposante. L'été, le ministère tourne le dos à la cheminée et regarde le président; en hiver, les ministres montrent les épaules à M. de Stassart, et se chauffent les pieds. Le président est assis au milieu, vis-à-vis du gouvernement, entre les deux portes, dans le courant d'air. Tout cela a un aspect si marchand, si bourgeois, si étranglé; tout cela rappelle si mesquinement le comptoir de l'armateur ou l'étude du notaire, qu'il faut regarder à plusieurs reprises le buste du roi Léopold pour se souvenir qu'on est en présence de son corps législatif. Aux flambeaux, dans le mois de janvier, le sénat belge doit paraître une contrefaçon de la société philotechnique.

Mais la dignité de la chambre regagne par l'ameublement ce qu'elle perd en architecture; aux croisées, sur les fauteuils, dans la tapisserie, les couleurs de la nation éclatent; elles servent de rideaux, de plians, de tabourets, d'horizons patriotiques aux sénateurs. Il se fait là une consommation prodigieuse de verres d'eau sucrée, et c'est l'unique dépense extraordinaire que les membres se permettent. L'économie la plus rigoureuse préside à tous les autres détails. Ainsi, M. de Stassart conquiert régulièrement, à chaque session, un enrouement qui l'inquiète et augmente encore la profusion des verres d'eau sucrée; M. de Stassart est obligé, par cinq minutes, d'interrompre ce qu'il dit ou ce qu'il pense pour obtenir le silence des huissiers, dont la chaussure de cuir assourdit les

débats en craquant d'une manière indécente sur le parquet. Eh bien! la chambre haute de la Belgique vote sans discussion des appointemens à ces malheureux huissiers; elle n'a pas eu le courage de leur voter des chaussons de lisière!

L'économie de la législature va plus loin; elle s'impose des privations d'un ordre tellement minutieux, qu'il y a une vertu lacédémonienne à les souffrir. En montant l'escalier de marbre, arrêtez-vous sur le pallier qui précède la chambre. Là, derrière un vitrage en glace qui plonge sur les degrés, on a ménagé un cabinet particulier au moyen des circonvolutions d'un paravent. Les feuilles du paravent dissimulent tant bien que mal deux chaises qui valent ensemble trente sous. Il est vrai que la destination de ces chaises n'est pas somptueuse; à coup sûr elle ne serait pas même somptueuse dans une république. Ces chaises supportent avec respect deux énormes vases qui ne sont pas précisément des amphores, mais qui en ont quelque peu la figure. Ils attendent les besoins de la représentation nationale.

On raconte que ce paravent a joué un rôle actif dans certains débats de la chambre. Il est bon de savoir que l'opposition ne compte dans le sénat qu'un seul membre, M. Lefebvre-Meuret. Quand la discussion tourne au profit du ministère, ce qui arrive souvent, M. Lefebvre se lève et dit fort gravement à ses collègues : « Messieurs, l'opposition n'étant pas libre, s'abstient de voter et se retire dans sa conscience. » Ces mots prononcés, l'honorable membre va rendre visite au paravent. Jusque-là, rien de plus naturel et de plus parlementaire. Cependant la discussion s'avance; M. de Stassart ouvre le scrutin : pour la forme, on cherche l'opposition. Où est donc l'opposition? Huissiers, dites à l'opposition que le scrutin est ouvert; les momens de la chambre sont précieux. — Et l'huissier part trottillant sur le plancher, au risque de se rompre le cou avec ses bottes qui glissent et font un bruit scandaleux; mais le pauvre homme s'arrête devant le paravent, il a trop de pudeur flamande pour y toucher. M. Lefebvre, lui, rit sous cape et prétend qu'il est empêché. Pendant ce temps-là, le scrutin se ferme; le ministère obtient ce qu'il veut, mais l'honorable sénateur a épuisé tous les moyens humains de résister au pouvoir. La patrie ne lui doit que des éloges.

Quoi qu'il en soit de ces petites malices, M. Lefebvre est le personnage dont les momens et les ressources sont le plus entièrement consacrés aux intérêts de son pays. Il emploie ou plutôt il prodigue une immense fortune à soutenir toutes les entreprises nouvelles où la Belgique peut trouver honneur et profit. Son activité est extrême, sa bourse constamment ou-

verte; mais on prédit qu'il se ruinera. On lui découvrirait aisément en France un terme de comparaison, si de respectables malheurs politiques n'interdisaient pas un semblable parallèle. M. Lefebvre est propriétaire à Paris d'un journal récent qui s'est placé d'une manière très remarquable dans les rangs de l'opposition; il est en même temps propriétaire à Bruxelles de l'*Emancipation*, un des meilleurs journaux quotidiens de la Belgique. Entre ces deux feuilles, M. Lefebvre a établi à ses frais une ligne de courriers si parfaitement servie, qu'il est toujours dans un pays le premier et le mieux informé de ce qui se passe dans l'autre. Cet avantage n'a pas rassassié le dévorant esprit qu'il apporte dans les affaires. Il exploite des mines, il s'occupe d'agriculture, il joue à la bourse, il ouvre des canaux, il a même voulu dernièrement tracasser le gouvernement belge, en élevant pour son compte un service de lignes télégraphiques. A cet effet, il a accaparé M. Ferrier, le seul entrepreneur qui entende aujourd'hui la science des télégraphes, et à tout instant il menace le ministère de M. de Muelenaëre de mettre le comble aux taquineries de son opposition par cet appareil. Enfin, dès qu'il s'agit d'une contradiction quelconque aux vues ou aux actes du gouvernement belge, on est certain de rencontrer M. Lefebvre et son argent. Un plaisant s'était imaginé ici de représenter M. Mauguin par un point d'interrogation; il serait trop burlesque de préciser la figure à laquelle ressemble le caractère éperonnier et systématiquement impétueux dont fait preuve l'honorable sénateur. Ce qu'il y a de sûr, c'est qu'il dépense à peu près inutilement sa fortune et sa vie; possesseur de plusieurs hôtels à Paris, à Bruxelles et à Tournay, il est si préoccupé, qu'on ignore toujours le matin où il couchera le soir; à proprement parler, il n'a pas de domicile et réside en chaise de poste. C'est l'homme des deux royaumes que les postillons invoquent dans leurs prières. Tandis qu'il est sur la place de la Bourse à surveiller une opération, on fait antichambre dans sa maison de Bellevue, à soixante lieues de Paris, et il est exact au rendez-vous.

Tel est le personnage le plus curieux à étudier parmi les collègues de M. de Stassart et aussi jadis le plus hostile à son repos. Quand il assistait aux discussions du sénat, M. Lefebvre parlait sur toutes les matières avec d'autant plus de justice, qu'il est le seul de son opinion; maintenant, il ne se rend guère plus aux séances de la chambre qui ont perdu par son absence leur physionomie dramatique. Après M. Lefebvre vient M. le comte de Quarré; ces deux membres exceptés, le sénat ne présente dans le reste de son personnel qu'un assemblage plus ou moins pâle de banquiers soucieux, d'officiers supérieurs de l'armée sans influence, d'an-

ciens fonctionnaires de l'empire trop vieux pour être utiles autrement que par leur vote, de partisans secrets de l'omnipotence cléricale, toujours muets ou malades, et de notables industriels exclusivement enfoncés dans la défense des intérêts locaux. Quelques sénateurs distingués flottent au-dessus de cette masse inconsistante. Ce sont MM. de Robiano, de Mérode, Vilain XIV, de Séeus, Duval de Beaulieu, etc.

Si vous avez quelquefois observé ces émérites vendeurs de contre-marques au dos voûté, aux mains calleuses, au pantalon vermoulu, à l'extérieur sénile, rapé et malingre, qui font émeute sans vergogne chaque soir à la porte du théâtre des Variétés ou sous le péristyle des Funambules, vous aurez aperçu pour la mine les véritables Sosies de M. le comte de Quarré. Nous avons surpris l'honorable sénateur mangeant dans la rue de la Madeleine une livre de cerises dans une feuille de choux, mais ce n'était là en vérité qu'une conséquence bien naturelle des habitudes de sa vie. Le meilleur des deux vêtemens de M. de Quarré est un habit qui change de nuance selon que le soleil est horizontal, perpendiculaire ou voilé, relativement à son fil; il a été bleu, il est rouge, il sera probablement noir quelque jour; on peut toutefois dire dès à présent que la teinture en était pitoyable. Cet habit a une coupe si étrange et une allure si individuelle, qu'à Bruxelles on croit généralement qu'il a poussé tout fait sur les épaules de M. de Quarré; c'est la manière la plus simple d'expliquer son existence. L'ouverture des poches de derrière se distingue par deux sphériques maculatures de crasse qui témoignent d'un fréquent usage du mouchoir. A l'habit dont nous parlons se rapporte un pantalon homogène, d'un gris boueux, limé dans les plis, jaunissant sur les coutures. L'ensemble est surmonté d'un chapeau qui, de temps immémorial, fut privé de cordon, et dont les bords ont depuis long-temps rompu toute espèce de rapport avec la forme. Il est bien entendu que M. de Quarré ne porte jamais ni gants, ni parapluie. Nous ne pensons pas que les socques lui soient même connus. Cet homme politique a dix millions de fortune.

Quant à son influence parlementaire, il ne faut pas la mesurer à son costume. M. de Quarré parle pertinemment et avec connaissance de cause sur toutes les questions commerciales, industrielles et financières; il est rempli d'expérience, de bons sens pratique, de finesse administrative. Si M. Lefebvre est infatigable dans l'escarmouche, M. de Quarré n'est pas moins redoutable au ministère par ses scrupules; c'est la conscience de l'exactitude poussée au mysticisme; il ne fait pas grace d'un zéro, d'une virgule, d'un soupir. Son éloquence d'ailleurs se ressent du double ri-

gorisme de sa toilette et de son caractère. Comme le paysan du Danube, il a des tournures de style tellement décrépites dans leur énergie, qu'elles font même oublier l'âge de ses vêtemens. Le *delenda Carthago* de M. de Quarré est passé en proverbe en Belgique. Lorsque le digne sénateur a fini de tourmenter le ministère et que l'acte ou la loi en discussion lui déplait, comme cela se voit fréquemment, il se rassied en disant : *Je n'en veux ni peu ni point.* M. de Quarré ne revient jamais sur l'expression sévère de sa formule.

Si M. de Quarré se complait dans les formes antiques, M. Lefebvre-Meuret, lui, n'est pas toujours un orateur sérieux; fréquemment il se laisse entraîner dans le discours par les détails d'une question dont l'ensemble le préoccupe. Il n'y a pas long-temps qu'une discussion fort animée s'ouvrit dans le sénat relativement aux droits de passage des bestiaux sur les grandes routes. En Belgique, les chemins sont entravés de lieue en lieue par des barrières; tout voyageur, homme, femme ou bétail, paie au gouvernement sa taxe de locomotion; l'impôt est direct. Rien de plus fatigant que cet usage; le cavalier et le piéton sont à tout instant dérangés dans leur sommolence ou dans leurs rêveries par la main impitoyable du percepteur qui tend avidement ses doigts crochus à travers la grêle, la poussière, la foudre, le vent ou la pluie; la moindre promenade devient une dépense. Cette manière de régir la viabilité d'un état n'est pas irréprochable en science administrative; mais nous nous abstiendrons pour le moment de la critiquer. A l'occasion de ce chapitre, M. Lefebvre défendit avec chaleur les bestiaux, et principalement la chèvre et la bourrique. Au milieu des éclats de rire de ses collègues, il traça d'un air senti l'histoire de la chèvre, amie du pauvre et jouet de l'enfant; il parla de son lait réparateur, de ses cabrioles, de sa touchante moralité; il cita les bucoliques de Virgile. Pour la bourrique, il se contenta de rappeler qu'elle était la femelle de l'âne. Malheureusement, à ce que nous croyons, le sénat belge ne fit aucun droit à ces considérations savantes d'économie rurale.

Le hasard a planté une épigramme en permanence devant le palais des représentans; c'est un arbre de la liberté qui a poussé dans cet endroit beaucoup plus vigoureusement que partout ailleurs à Bruxelles. Sous le feuillage de cet arbre s'abritent du soleil le petit nombre de voitures que les législateurs de la Belgique se permettent encore. Lorsque vous avez passé son tronc élancé et ses rameaux dejà hospitaliers, vous entrez dans un magnifique vestibule où descendent à droite et à gauche les escaliers, qui conduisent aux deux chambres. Ce sont des

degrés de marbre où serpente un tapis vert. La chambre des députés est, sur un petit modèle, l'image fidèle de la nôtre; il y a même dans la tribune des journalistes des rédacteurs malins qui contrefont la verve satirique de leurs confrères de Paris; mais il y a de plus que dans notre chambre un verre d'eau inamovible et toujours plein, sans sucre, devant le pupitre de chacun des ministres. Nous verrons qu'au sénat les goûts sont moins rudes. Au banc de douleur sont assis M. de Muelenaëre, figure osseuse, méditative, contractilement épanouie : on dirait M. le baron Thénard préparant son fameux ductoxide de mercure; M. de Thueux, visage blême et dévôt, existence fluette, corps incliné en zigzag, prêt à fléchir le genou devant une madone ou un reliquaire; M. d'Huard, robuste tempérament de brasseur, mandibules carrées, œil faux, tenue d'estaminet. Ces trois fonctionnaires, qui se ressemblent si peu, sont la crème du ministère belge, ministère de bascule entre les exigences catholiques et les tendances doctrinaires, et chacun des trois représente pour sa part celle des trois opinions dominantes dont il s'est fait le champion devant les chambres. M. de Muelenaëre personnifie l'école souple de M. Thiers; M. d'Huart, les traditions insouciantes, laborieuses, serviles, de M. d'Argout; le ministre de l'intérieur, de Thueux, tremble devant l'archevêque de Malines. Heureusement au-dessus de ce triumvirat sans durée, grandissent quelques orateurs, l'espoir de la Belgique, les mandataires de la jeune et loyale majorité du pays; M. de Brouckère dont la facile parole est déjà forte d'expérience; MM. Fallon, Liedtz, qui ont récemment combattu avec tant de vigueur les mesures adoptées contre les proscrits de France; M. Dumortier, dont les formes cassantes et mordantes, et même la physionomie spirituellement avocassière, rappellent le talent de M. Dupin aîné; M. Nothomb, qu'on accuse d'esprit doctrinaire et d'ambition diplomatique. Toutes ces capacités écraseront un jour le ministère actuel qui ne se maintient que par son absence de couleur. Les diverses opinions qui espéraient en Belgique parvenir à la conquête du gouvernement, se font à l'heure qu'il est si bien équilibre, qu'aucune ne saurait impunément vaincre ses rivales. Elles sont resserrées, de front, dans un étroit passage, comme ces gens qui se précipitent à la porte d'un théâtre, et par leur impatience font mutuellement obstacle à l'entrée. Mais il n'est pas difficile de prévoir que l'influence catholique règnera bientôt avec autant de puissance dans les conseils du roi que sur les ames de son peuple.

Derrière l'abside de la cathédrale de Malines, à l'endroit où le chevet de cette superbe église s'abaisse majestueusement entre les jolies maisons

dont les pignons espagnols font cortége à son vaisseau, on trouve un carrefour toujours net et désert, une place triangulaire au pavé bleu et au silence canonique, une retraite paisible où l'esprit des révolutions n'arrive que pour y mourir avec humilité. C'est là que s'élève une ample et blanche abbaye moderne, qui tient de l'hôtel par sa porte cochère aux battans soigneusement peints et du monastère castillan par la clôture exacte de ses fenêtres. Tirez le bouton en cuivre poli de cette cloche intérieure : un clerc en longue redingotte de séminaire, et le regard fauve, vous ouvre dévotement l'entrée du palais archiépiscopal. Ici, rien de brillant, de mondain, même de commode; c'est tout au plus si un paillasson essuie la crotte de vos pieds. Des corridors immenses, des appartemens presque nus, des escaliers admirablement propres, mais humides et froids, s'étendent à vos yeux. Vous n'apercevez dans les chambres solitaires que des bancs de bois de chêne et de grands crucifix cloués aux murs. L'aspect de cette demeure est l'image d'une piété tranquille et simple, d'un pouvoir bonhomme et assuré; mais ne vous y trompez pas, et que l'odeur séduisante qui s'échappe des cuisines par les orifices souterraines vous tienne toujours présent à la pensée le manége de la duplicité catholique. Sur votre route, des figures béates et arrondies, d'énormes lampions uniformément posés sur des visages carrés, des soutanes d'un beau noir, des paroles mielleuses et à peine soufflées; quelque chose du mutisme qui règne dans les antichambres d'un monarque et de l'insurmontable démangeaison de causerie qu'on rencontre dans les béguinages flamands, vous inspireront la prière, le recueillement et peut-être le goût du métier. Si vous êtes prêtre, on ne vous regardera pas; si vous êtes laïque, on vous sourira; la politesse et la jubilation rayonnent dans tous ces regards de chanoine. Enfin, vous touchez au sanctuaire; de modestes rideaux en mousseline unie vous avertissent que le dieu n'est pas loin.

La porte s'ouvre. Vous voyez debout, rarement assis, un homme d'une taille élevée, robuste, au mollet saillant. Il est vêtu d'une robe noire, d'une ceinture violette sans dentelles; son large pied se pose à l'aise dans une chaussure de bedeau, à boucles d'argent. Une chaîne d'or brille à son cou, et le prélat, par contenance, joue volontiers avec la croix en pierreries qui étincelle sur sa poitrine. Monseigneur porte la tête basse, habitude qui donne plus de pénétration à son œil fixe dont on soutient difficilement l'immobilité. Une ombre vague, mais profonde, cerclant cet œil redoutable, fait ressortir la brune largeur de la prunelle sur le blanc mat de l'orbite. La physionomie du prélat répond à ce regard; c'est un visage au teint silencieux, très foncé, qui révèle une belle force d'organi-

sation et une ardente nature, en même temps que la souplesse des méridionaux. Il fallait voir dans la dernière kermesse de Bruxelles en juillet, tandis que la foule pieuse s'écrasait au passage du saint sacrement à l'heure de la procession, il fallait voir comme cette figure pleine d'austérité et de volonté se colorait à plaisir d'onction évangélique sous le dais du primat! C'était en pasteur qu'il bénissait la multitude, mais c'était aussi en souverain. Son pouvoir sur les femmes est incalculable; il a protégé, même indirectement, grace à ce pouvoir, l'industrie de Franconi, dont le cirque va servir de modèle à un théâtre équestre qu'on se propose d'établir à Bruxelles. Une dame, très connue par son rang et son esprit en Belgique, a dit fort naïvement qu'elle préférait les exercices du cirque aux représentations de l'Opéra, parce que monseigneur accordait aux spectacles des chevaux l'absolution qu'il refusait à celui des ballets de *Robert-le-Diable*. Cette saillie pieuse n'a rien d'étonnant dans une ville où les passans se découvrent et s'agenouillent du plus loin qu'ils l'aperçoivent, au passage du viatique, dont le cérémonial est le même que dans les cités espagnoles. Vous ne trouveriez pas à Malines, à prix d'or, une seule côtelette le vendredi.

Le chemin de fer a profité aux conciliabules de l'archevêché. Si les wagons amusent les Bruxellois, ils amusent bien davantage les prêtres qui se rendent fidèlement, à tour de rôle, aux fins dîners que le prélat leur donne, pour causer d'affaires, dans les chambres si modestes de son réduit épiscopal. C'est là vraiment que s'élabore toute la politique du pays; c'est là qu'on vient de boire d'amples rasades pour célébrer la destruction de l'université de Louvain. Monseigneur Sterx a dû tressaillir de joie à cet outrage qui venge l'église des hérésies de Jansénius, de ce docte et fameux écolier des vieilles salles maintenant désertes. Le clergé belge, ce véritable promoteur de l'expulsion de Guillaume, a compris tout le parti que le catholicisme adroitement entendu devait tirer des idées patriotiques et libérales; il exploite aujourd'hui le progrès pour son compte, il prêche la liberté en même temps que la messe, et, à l'esprit dont il fait preuve dans cette singulière intrigue, il mérite franchement pardon et succès.

E. DE BEAULIEU.

CHRONIQUE.

O'Connell, le grand agitateur O'Connell! le saltimbanque O'Connell! l'éloquent O'Connell! le misérable O'Connell! — à la gloire O'Connell! — à la potence O'Connell! Voilà les cris si divers que nous entendons depuis huit jours à nos oreilles et que toute l'Europe répète en ce moment avec rage, avec amour. O'Connell est le roi de l'heure présente. Depuis huit jours il n'y a d'attention que pour lui, de haine et d'amour que pour lui. Pour O'Connell on oublie la révolution d'Espagne, qui pourtant jette au loin une atroce et sanglante lueur; pour O'Connell on laisse de côté les luttes intestines des États-Unis; pour O'Connell on n'a plus un regard ni pour la comète ni pour le camp de Kalisch! — O'Connell! O'Connell! tel est le cri que l'Europe répète en chœur : — O'Connell! O'Connell!

D'où vient tout ce bruit? D'où vient cet empressement incroyable? Pourquoi cet orateur de la borne, déjà vieilli dans ce genre de combats, fait-il à l'instant même plus de bruit dans le monde que lord Byron en personne quand il eut jeté à la face de l'Europe l'ironie et le mépris des premiers chants de *Don Juan?* Cet O'Connell en effet n'est pas un homme d'hier, un nouveau venu dans l'arène, une torche nouvellement allumée dans l'incendie des partis. C'est un nom que la pauvre Irlande répète avec enthousiasme et respect depuis 1805, à une époque où nous n'étions pas encore nés, nous autres qui serons bientôt toute la génération actuelle. Voici déjà trente ans que *l'agitateur*, comme on l'appelle, soulève et comprime, au gré de sa passion et de sa colère, ses concitoyens qui ne jurent que par lui. Depuis trente ans, il s'est révélé au gouvernement anglais, cet ennemi implacable de l'Angleterre; trente ans! Que de gloires se sont usées en trente ans! que de grandeurs se sont évanouies! que de victoires, mais aussi que de défaites, accumulées tristement dans l'histoire contemporaine! Ces trente années-là ont dévoré la république, elles ont dévoré l'empereur deux fois, elles ont dévoré la restauration deux fois. Trente ans! Et l'Angleterre, depuis trente ans, ne s'est pas encore lassée du nom, de la parole et de la colère de ce vivace O'Connell! Quelle est donc la valeur de cet homme, grand Dieu! pour que sa moindre parole, jetée au hasard sur quelque bruyère desséchée de l'Irlande, réveille

ainsi tout d'un coup les échos les plus fatigués et les plus sceptiques de l'Europe? O'Connell! O'Connell! Entendez-vous ces cris qui arrêtent toute pensée, qui suspendent toute renommée, qui bouleversent toutes ces populations ameutées, qui font pénétrer le catholique chez le protestant, à ce point que le protestant va saluer le catholique avec respect, dans ces mêmes plaines d'Édimbourg où le dernier roi catholique d'Angleterre a été chassé à coups d'épée, loin de son trône et de sa patrie, lui et sa famille catholique! O'Connell! O'Connell! si bien que nous-mêmes, qui, par notre nature purement littéraire et philosophique, sommes si fort éloignés de tout enthousiasme, nous voilà forcés, pour être à la hauteur des circonstances, de parler aussi d'O'Connell.

Bien entendu que nous laissons de côté l'homme politique, assez d'autres que nous s'en occupent; quant à l'homme littéraire, ou, ce qui est plus juste, quant à l'orateur, il nous semble que personne n'a dit encore tout ce qu'on pouvait dire sur cette façon toute nouvelle de remuer les populations par la parole. Ceci vaut pourtant l'examen et doit tenir sa place dans les annales de l'éloquence.

Voici donc un homme, qui, tout d'un coup, au milieu du silence de son pays, quand toute la législature anglaise se repose de ses travaux, élève une voix pleine de fiel et de courroux. A qui en veut cet homme? Aux plus grandes renommées, aux noms les plus illustres de l'Angleterre. Le premier qu'il attaque, c'est lord Wellington, le héros anglais, et il l'attaque avec une violence incroyable, même en France, où le nom de Wellington est associé à de si tristes souvenirs. Tout ce que la violence et la rage peuvent enfanter d'injures, tout ce que l'hyperbole la plus virulente peut trouver de déclamations calomnieuses, O'Connell le jette à pleines mains au lord Wellington. Il le brise, il l'écrase, il le traîne par terre, et l'Angleterre, voyant son héros ainsi humilié, bat des mains en criant : *vivat*. Cette lettre virulente d'O'Connell à Wellington a fait le tour du monde, et les moins prévenus en faveur de cette polémique à coups de poings et d'injures, sont forcés de convenir qu'il y a dans cette philippique plus d'un terrible passage qui l'emporte de beaucoup en énergie sur les violences d'Archiloque. Chez nous surtout, où l'éloquence, est une passion que nous ressentons avec une vivacité toute athénienne, nous nous demandons si ce n'est pas là peut-être le véritable langage de la tribune nationale, tant nous sommes entraînés par la hardiesse de ces images, par la vulgarité toute populaire de ces expressions, par la véhémence de cette haine; et puis, involontairement, on se rappelle à ce propos les impitoyables invectives de Démosthènes contre Philippe de Macédoine! Si bien que même les souvenirs de l'antiquité, viennent parfois malgré nous au secours des emportemens d'O'Connell.

Ce n'est pas tout. O'Connell, qui a été paisible toute cette année, a besoin de jeter au-dehors de lui-même toute sa haine et toute sa fureur. *Sa lettre à lord Wellington* aurait suffi à toute autre rage politique; elle n'a servi qu'à allumer la rage d'O'Connell. Il se lève alors tout d'un coup au milieu de son peuple d'Irlande, et il dit qu'il va parler.

Aussitôt toute l'Irlande d'accourir et de s'empresser haletante autour de l'orateur. En vain l'Irlande est la plus pauvre des nations, en vain a-t-elle besoin de sa journée pour vivre, l'Irlande aura toujours une journée au service d'O'Connell. C'est sa joie, c'est sa passion, c'est sa vie. Elle vit de cette parole, cette pauvre Irlande si misérable, mendiante et révoltée à la fois. Elle prête l'oreille à O'Connell, et elle tend la main à l'Angleterre, c'est son metier. O'Connell parle donc, et cette fois encore il entasse invectives sur invectives contre la puissance britannique. Il s'agite, il est immobile; il crie en hurlant, ou bien il a recours à l'ironie. Il passe facilement du rire aux larmes, du blasphème à la prière. Il égratigne, il mord, il écume. Il prend à corps toute la grande aristocratie anglaise, et il la couvre d'ordures. Parle-t-il d'un grand propriétaire dont les terres sont là tout près, il le désigne au peuple — *comme le seul homme où il soit très ordinaire de voir des hommes morts de faim sur ses terres.* En même temps, dans cette foule qui l'écoute, il aperçoit un auditeur bouche béante; aussitôt O'Connell prend cet auditeur à partie. — *Que fais-tu?* lui dit-il?— Je suis maçon, dit l'homme. — Et quel était le métier de ton père? — Mon père était tailleur! — Aussitôt O'Connell se retourne vers la foule : Faites donc faire vos habits par cet homme, lui dit-il, sous prétexte que son père était tailleur! Et la foule d'applaudir! c'est là le grand argument d'O'Connell contre l'hérédité de la pairie; c'est là son argument chéri; il lui donne toutes les formes. — Quel métier faisait ton père? dit-il à un autre homme le lendemain, l'autre répond : Je suis vigneron; mon père était cordonnier. O'Connell répondra : — *Faites donc faire vos souliers par cet homme!* Seulement nous voudrions bien savoir ce qu'il aurait dit si quelqu'un de ses auditeurs lui avait répondu : Je suis cordonnier, fils de cordonnier, mon grand-père et mon aïeul étaient cordonniers. Mais personne dans ces assemblées ne pense à contredire, à embarrasser O'Connell.

Chose étrange! il parle ainsi des heures entières, à tout propos, à toute occasion, au coin de la borne, dans les champs, sur la place publique, au milieu des convives à moitié ivres, et monté sur la table tachée de vin. Il parle tant qu'on veut l'entendre, et on veut l'entendre toujours. Son voyage est un discours, sa halte à l'auberge est un discours, son dîner est un discours, sa vie entière est un discours. Or, notez bien que depuis trente ans c'est toujours le même discours; notez bien que s'il vit encore vingt ans, comme il en a menacé l'Angleterre (les O'Connell, a-t-il dit, vivent quatre-vingts ans! et il le fera comme il le dit), ses vingt dernières années seront encore un discours, et toujours le même discours. Quel homme! quelle voix! quelle poitrine! quelle fécondité inépuisable! quelle colère toujours aiguisée! quelle rage toujours renaissante! Et cela à deux pas de nous, nous qui nous étonnons, et à juste titre, quand à notre chambre des députés, où, Dieu merci, l'on parle bien, nous entendons un discours de deux heures! Que nos plus abondans et nos plus terribles orateurs sont de pauvres et pénibles orateurs, comparés à O'Connell!

Vous croyez que tout est fini, et qu'enfin l'agitateur va prendre quelque repos après huit jours entiers de cette fatigue; vous vous le figurez haletant, épuisé, couché sur le ventre comme un chien qui a trop couru; vous pensez qu'au moins, si ce n'est pas la colère qui lui manque, c'est la voix : ah! bien oui! c'est un aboyeur infatigable. A peine a-t-il trempé sa langue dans la petite bierre d'Irlande, qu'il veut s'abreuver du porter d'Écosse. Il part. Il quitte son royaume catholique, et le voilà d'un saut au milieu d'Édimbourg, sur ces nobles hauteurs témoins de tant de batailles, aujourd'hui chargées de palais. Son discours en Écosse est plus furieux encore que son discours en Irlande. C'est bien toujours le même discours; mais il y a ajouté encore du piment et du poivre de Cayenne. Heureux qu'il n'y mette pas encore du soufre et du salpêtre; car tous les ingrédiens sont bons à l'agitateur. Pourvu qu'il incendie les ames qui l'entourent, que lui importe? Il a donc parlé cette fois encore comme il parle toujours. Seulement, jamais son expression n'avait été plus triviale, jamais ses images n'avaient été plus ignobles. Savez-vous, cette fois, à quoi il a comparé la pairie anglaise? *A cent soixante-dix vieilles femmes qui, depuis la reine Anne, auraient conservé la même crasse et le même jupon.* Et le peuple d'Édimbourg d'applaudir. Mon Dieu! qu'il faut bien qu'une institution humaine soit forte encore et puissante, pour résister à de pareils assauts.

Le premier jour de son arrivée à Édimbourg, O'Connell a fait deux discours, c'est son usage, le discours en plein air et le discours de la salle à manger. Le lendemain, les patriotes de l'Ecosse ont été offrir un vase d'argent à *Daniel O'Connell, membre du parlement, le libérateur de l'Irlande et l'ami de l'humanité.* Alors O'Connell a recommencé son éternel discours. « J'ai attaqué le monstre du despotisme en Angleterre, ce monstre qui a cent soixante-dix têtes et point de cœur (les cent soixante-dix vieilles femmes de tout-à-l'heure). — A ma voix, la voix de sept millions d'habitans a retenti avec l'effroi du tonnerre et jeté l'effroi dans le cœur de Peel et de Wellington. — L'ancienne Athènes s'est dégradée parce qu'elle a accepté le joug de trente tyrans; la moderne Athènes ne souffrira pas que cent soixante-dix tyrans l'oppriment. — J'ai crié : — A bas le chien enragé! et j'avais raison, car le chien était enragé. — J'ai cent mille voix qui me soutiennent à Manchester, cent mille à Newcastle, et partout j'entends crier avec moi : *A bas les chiens enragés et vive le sens commun!* Le même cri a retenti dans Auld-Reekie; les échos de Chesterfields y ont répondu, et toute l'Ecosse a manifesté la volonté de supprimer la chambre des lords. »

Certainement voilà de la violence. Attaquer ainsi un pouvoir de l'état, vouer à la vengeance et au ridicule la chambre haute d'Angleterre, crier : *A u chien enragé!* quand passe un noble lord, et compter son armée comme un conquérant qui va à la bataille. Le fait est grave, surtout chez nous, qui ne sommes pas encore arrivés, Dieu merci, à ce degré de liberté. Ceux qui aiment les violences dans les paroles à dé-

faut de violences dans les actions, ont beau dire que c'est là la liberté anglaise, que c'est là d'ailleurs tout-à-fait le souvenir de l'éloquence antique, Dieu nous préserve d'une liberté qui va jusqu'à la diffamation en plein jour des plus grands noms, des plus grandes familles et de la plus légitime autorité d'une nation! Quant à rappeler en rien l'éloquence antique des luttes soutenues dans les anciennes tribunes d'Athènes ou de Rome, il n'y a rien qui ressemble, dans la parole d'O'Connell, aux emportemens, même les plus soudains, de Cicéron ou de Démosthènes. A Athènes comme à Rome l'éloquence était, il est vrai, une passion, mais une passion qui avait ses lois tracées à l'avance, et dont l'orateur ne devait jamais s'écarter. Même dans sa colère la plus véhémente, Démosthènes, le roi de l'éloquence, s'imposait de certaines limites qu'il ne dépassait jamais. L'art sauvait ainsi l'orateur de sa propre fureur, il servait sa colère en la modérant; plus l'orateur restait obéissant aux règles qu'il s'était faites, et plus son emportement avait de puissance, et plus sa fureur avait d'intérêt, et plus sa parole était victorieuse et convaincante. Loin de nous donc, nations policées, loin de nous cette éloquence de la borne qui s'abandonne sans frein et sans loi à ses emportemens de l'heure présente; loin de nous ces orateurs ivres de vin ou de bierre qui se font les flatteurs de la multitude, et qui la flattent dans le langage de la populace; loin de nous ces torches incendiaires qui ne sont que des torches; n'est pas orateur celui qui s'abandonne ainsi à toutes ses passions, bonnes ou mauvaises; n'est pas orateur celui qui colporte ainsi sa véhémence à travers des populations ignorantes et fanatiques; tenons-nous-en toujours à la belle définition de Cicéron : — *Vir bonus dicendi peritus*, — *un honnête homme qui sait parler*. Or, pour savoir parler, il faut avoir appris à parler autre part que dans les tavernes de l'Angleterre, dans les hôtelleries de l'Ecosse et dans les cabarets de l'Irlande.

Nous ne dirons donc pas que M. O'Connell est un orateur, mais nous dirons qu'il avait reçu de la nature plusieurs des rares et excellentes qualités qui font l'orateur: beaucoup d'abondance et une grande facilité d'élocution, beaucoup de conviction et une grande véhémence; homme de sang-froid et de raillerie quand il veut, il sait prendre tous les tons et tous les langages. Le cœur même ne lui manque pas, témoin ce touchant passage de son dernier discours, *quand il parle des lacs, des marécages et des vallons de sa chère Irlande*. Il faut dire aussi qu'il ne se ménage pas lui-même. — *Je vous écorche les oreilles*, dit-il à Édimbourg, *avec mon accent irlandais*. — *Messieurs, j'ai bien peur que vous ne trouviez ma langue aussi infatigable que mon ardeur*. Oui, il avait beaucoup des grandes qualités de l'orateur, mais la patience, la modération, le goût, le tact, tout cela lui a manqué, et l'exagération de ses grandes qualités les a perdues.

Pour compléter ce déplorable tableau de l'histoire de ce déplorable abus de la parole, il faudrait lire l'article du *Times* contre les derniers discours d'O'Connell. On a bien raison de dire que rien ne se tient de près comme le journal et la tribune, car cette fois le journaliste a été

aussi ignoble et aussi insolent que l'orateur. O'Connell, ou plutôt *Daniel*, comme on l'appelle, est traité par le *Times* comme on ne traiterait pas le dernier des misérables. — C'est un lâche qui a refusé de se battre avec M. Peel; c'est un saltimbanque habillé de vert, habit vert, gilet vert, bonnet vert entouré d'un cercle d'or; c'est un paillasse qui a fait des tours sur la place publique, et dont la farce n'avait pas attiré un seul spectateur. — Le journaliste, pour finir par où il a commencé, conclut en ces termes. — *Vous en avez menti, Daniel!* Mais si je dis à cet homme, *vous êtes un menteur!* il me répondra : *La reine Anne est morte!*

Aménités des aménités! dites-moi donc ce que c'est que la civilisation, et si en effet, après cela, M. Guizot, M. Thiers et M. Royer-Collard sont des orateurs; si le *Journal des Débats* et le *National* sont des journaux; si notre chambre des députés est une chambre des députés, et si notre chambre des pairs est une chambre des pairs?

Pendant que le Théâtre-Italien se préparait à nous rendre nos plus nobles plaisirs de l'hiver, pendant que Rubini, Tamburini et Lablache, l'illustre trio, et Mlle Grisi, la beauté et la parure du chant italien, reviennent au théâtre de leur gloire, le jeune compositeur dont l'Italie était si fière, et que déjà avait adopté la France, Bellini se mourait après huit jours d'une maladie qui d'abord n'offrait pas de dangers, et qui est devenue mortelle tout d'un coup. La mort de ce jeune homme, qui n'avait pas encore trente ans, est une grande perte pour l'art dont il était l'espoir. Bellini n'avait pas vingt ans, quand il fit jouer son premier ouvrage à Venise. Il commençait au moment où Rossini, le roi du monde musical, tenait toute l'Europe attentive et charmée. Bellini, jeune homme intelligent, résista tant qu'il put à l'entraînement du grand maître, et à la facile imitation que tout homme supérieur entraîne nécessairement après lui. Plus l'école française était tombée en discrédit, et plus Bellini y retournait de toutes ses forces. L'Italie lui sut bon gré de cette indépendance; elle lui accorda tous ses encouragemens et tous ses suffrages. Aussi, chaque année, ce jeune homme de tant d'avenir, faisait-il des progrès sensibles : *Il Pirata*, *la Straniera*, *la Sonnambula*, *I Capuletti*; et à chaque composition nouvelle, Bellini trouvait des succès nouveaux. Depuis que Paris avait confirmé ces suffrages de l'Italie, rien ne manquait à cette jeune gloire, et voilà que tout d'un coup ce jeune homme se meurt aussi regretté et aussi regrettable qu'Hérold, et plus jeune que lui!

Les journaux qui annoncent cette mort, ajoutent que le buste de Bellini sera fait par M. Dantan; n'est-ce pas là une étrange consolation à nous donner?

Le Théâtre-Italien fera son ouverture par un opéra de Bellini, *Il Puritani*; dans le courant de l'hiver, nous irons applaudir *la Norma*, du même auteur, l'un de ses plus beaux ouvrages.

FIN DU TOME VINGT-UNIÈME.

REVUE

DE PARIS.

XXII.

IMPRIMERIE DE H. FOURNIER,
RUE DE SEINE, 14.

REVUE

DE PARIS.

Nouvelle Série. — Année 1835.

TOME VINGT-DEUXIÈME.

PARIS.

AU BUREAU DE LA REVUE DE PARIS,

RUE DES FILLES-SAINT-THOMAS, 17.

—

1835.

LA

MISE EN SCÈNE

DEPUIS

LES MYSTÈRES JUSQU'AU CID.

PREMIER ARTICLE.

Si ce n'était une phrase toute faite, fléau contre lequel on ne saurait former de trop épais cordons sanitaires, cet article commencerait par ces quelques lignes stéréotypées au front de tous les ouvrages qui traitent de nos origines dramatiques. « L'origine des représentations théâtrales, en France, se perd dans la nuit du moyen-âge. » Puis viendrait Thespis « barbouillé de lie, » avec ses tombereaux, ses taureaux et ses tonneaux, qui roulent depuis cent cinquante ans dans tous les discours académiques, en faisant éprouver au public le supplice de Régulus, aux pointes près. Arrière ces oripeaux littéraires qui n'ont que trop souvent désho-

noré des élucubrations consciencieuses! arrière ces formes surannées faites pour dégoûter le public de recherches utiles, que l'on couvre ainsi d'un indélébile vernis d'ennui en même temps qu'on les imprègne d'un fumet pédantesque, à donner le tétanos! Parce qu'on est savant, ce n'est pas une raison pour empêcher qu'on ne vous lise. L'érudition doit avoir aussi sa coquetterie, et son premier artifice est de dissimuler tout ce qui rappelle l'étude et décèle les fatigues de la composition.

Disons donc, le plus simplement possible, que, beaucoup plus ancienne qu'il ne serait possible de le démontrer au moyen de témoignages historiques l'origine de nos représentations théâtrales se rattache peut-être sans interruption à la civilisation romaine. Bien qu'on ne puisse dire positivement ce que Charlemagne entendait par ces *histrions*, dont il supprimait les *jeux* à cause des obscénités qui s'y commettaient, il est probable que ceux-ci exécutaient des espèces de représentations scéniques. Pour les trois siècles suivans, lacune complète; puis Raoul Tortaire, dans la relation d'un voyage exécuté en 1120, parle des spectacles que le duc Henri Ier, de Normandie, donnait à Caen à ses sujets.

Vers le milieu du même siècle, parurent un certain nombre de tragédies en rimes latines; dans l'une d'elles, dont le héros est saint Martial de Limoges, Virgile, associé aux prophètes, vient avec eux à l'adoration du Messie, et chante un long *benedicamus* rimé par lequel finit la pièce. On rapporte également à cette époque une tragédie de *Flaura et Marco*, et une comédie, *Alda*, composées par Guillaume de Blois, mais qui ne nous sont point parvenues.

On n'a pu malheureusement retrouver de preuves qu'on fit représenter ces pièces avec appareil scénique. Mais si les documens positifs manquent pour établir ce fait, on peut facilement se le rendre probable en apprenant qu'à cette même époque, de véritables représentations dramatiques faisaient déjà les délices des Anglais. Ce fut Geoffroy, abbé de Saint-Alban, qui en introduisit le goût en Angleterre, vers le commencement du douzième siècle; c'est à Londres qu'elles obtinrent le plus de succès. Ces compositions, appelées *miracles*, et toutes en général, du genre tragique, rou-

laient sur le martyre de quelques saints de la primitive église. Les représentations avaient quelquefois lieu sur les places publiques, mais plus ordinairement dans les cimetières. Les acteurs empruntaient les ornemens de l'église pour décorer leur théâtre, et les vêtemens sacerdotaux pour se travestir ; on sait en outre qu'ils se masquaient. Ces spectacles avaient ordinairement lieu le dimanche, vers la fin de la journée, et se terminaient par des danses, des luttes et divers autres exercices gymnastiques. Les clercs, acteurs ordinaires des *miracles*, en étaient en même temps les auteurs; et plus il y avait de merveilleux dans leurs productions, plus ils recueillaient d'applaudissemens (1). Destinées, avant tout, aux plaisirs de l'aristocratie normande, ces pièces furent composées pour la plupart dans la langue de la conquête, exclusivement employée, d'ailleurs, dans les actes publics, au profond mécontentement des nationaux, dont les chroniques anglaises expriment les amers regrets :

« Ce fut ainsi que l'Angleterre tomba aux mains des Normands.

« Et les Normands ne pouvaient parler que leur propre langue; ils parlèrent le français, comme ils faisaient chez eux, et l'enseignèrent à leurs enfans.

« De là vint que les grands de ce pays, qui descendaient des Normands, parlèrent tous la langue de leurs pères, et que les gens du peuple parlent encore aujourd'hui la langue anglaise (2). »

L'Allemagne n'en était alors encore qu'aux chants des *Minesingers*, aux lazzis des *sprœchspreker*; et lorsque, vers 1480, quelques moines du Brisgaw imaginèrent d'imiter les mystères français, ces pastiches ascétiques, composés en latin, furent exclusivement représentés dans les cloîtres ou à la cour des princes ecclésiastiques du saint empire. Là, comme partout, le théâtre naquit dans l'église, empruntant à la liturgie ses sujets et ses solennités; vagues et ternes reflets des pompes prestigieuses et des séduisantes théogonies que le paganisme prodiguait à ses sectateurs.

Bornée aux exercices des *bouffons*, des *truands* et des jongleurs,

(1) *Ancient mysteries described, especially the english miracles plays.* in-8° avec fig. London, 1823.

(2) Robert's Glocester chronicle.

l'Espagne ne vit paraître que trois siècles après les *Autos sacramentales*, pièces tirées de la légende, et, plus tard encore, les *Comedias de capa y espada* (de cape et d'épée), dont le titre indique que le sujet était tout mondain. La Péninsule connut cependant, dès le XIIe siècle, les poésies des troubadours (*trobadores*), dont beaucoup de pièces portent le nom de comédies et de tragédies, mais ne sont point parvenues jusqu'à nous, de sorte qu'on ne peut affirmer si le sujet correspondait réellement au titre. D'après une analogie résultant d'un passage de l'*Histoire littéraire* d'Angleterre du docteur Henri, on doit supposer que ces pièces n'avaient de la tragédie et de la comédie que le titre; du temps de Chaucer et antérieurement, on appelait, chez les Anglais, tragédie, une narration en vers, sur un sujet tragique, et comédie une histoire facétieuse.

C'est d'un autre côté pendant le XIIe siècle que ces cérémonies bizarres, ces processions burlesques, appelées *fêtes des fous*, *fête de l'âne*, *procession du renard*, étaient arrivées à leur apogée d'extravagance et de scandale; or, on ne peut s'empêcher de les considérer comme des espèces de représentations théâtrales, d'après les descriptions qui nous en restent.

Vers la même époque, commençaient également à fleurir les *trouvères*, qui ne se bornaient point à *conter* dans les châteaux où on les accueillait, mais qui devaient représenter aussi des espèces de pièces. Jehan Bodel, d'Arras, Adam de la Hale, et Rutebœuf, trouvères du XIIIe siècle, contemporains de saint Louis, ont composé quelques-unes de ces pièces où l'on trouve déjà presque tous les élémens d'un théâtre complet : Une *pastorale*, pleine de fraîcheur et de grace (*Robin et Marion*); une farce (*le Jeu du pèlerin*); deux drames à spectacles (*le Miracle de Théophile* et *le Jeu de saint Nicolas*); enfin deux pièces morales (*le Mariage ou le jeu d'Adam*, et *la Dispute du croisé et du décroisé*).

Il n'est point resté de documens historiques attestant que ces pièces fussent représentées; mais leur forme ne permet pas d'en douter. Ainsi, *le Jeu de saint Nicolas* est précédé d'un prologue dans lequel l'acteur s'adresse en ces termes aux spectateurs : « Seigneurs et dames, écoutez-nous, nous voulons vous entretenir au-

jourd'hui de saint Nicolas le confesseur, qui a fait tant de beaux miracles qui sont vrais. »

Ici vient l'analyse de la pièce, et l'acteur termine ainsi :

« Voilà, nobles seigneurs, le beau miracle qu'on lit dans la vie du saint dont demain se célèbre la fête ; nous allons vous le représenter ; tel est le sujet de notre *jeu*.

« Faites silence ;

« Nous commençons. »

Ce prologue dénote évidemment une représentation ; mais sa forme, l'allocution aux seigneurs et aux dames qui le commence, tout semble indiquer que, dirigée et exécutée par des trouvères et des jongleurs, devant une société choisie et probablement dans l'enceinte d'un château, cette représentation n'admettait point un auditoire populaire.

A l'apparition des trouvères, à leur admission dans les festins et les fêtes qu'ils devaient animer de leurs chants et de leurs exercices, se lie intimement l'origine des *entremets*, grandes pantomimes, ou actions théâtrales à machines, tant usitées aux XIVe et XVe siècles dans les cours souveraines. Nul doute que les trouvères n'en fussent les premiers inventeurs et les ordonnateurs.

En 1237, aux noces de Robert, frère de saint Louis, on vit, pendant le repas, des ménétriers montés sur des bœufs caparaçonnés d'écarlate, un homme à cheval marcher sur une corde tendue, etc. Il y a loin, à la vérité, de ces spectacles grossiers aux espèces de féeries en action qui signalèrent les fêtes princières du XVe siècle ; mais c'en est assurément l'origine, comme le plus grand effort de l'esprit du temps. Le premier entremets dramatique bien caractérisé, que l'histoire mentionne, est celui qui fut représenté pendant un festin que Charles V, roi de France, donna en 1378, dans la grande salle du Palais-de-Justice, à l'empereur Charles IV, son oncle ; le sujet de cet entremets en deux parties était la conquête de Jérusalem par Godefroy de Bouillon. Au premier acte, un vaisseau peint de mille couleurs, *ayant châtel devant et derrière*, garni de tous ses agrès, représentait la flotte des croisés, dont il portait en effet tous les chefs richement costumés, et Pierre l'Ermite à leur tête en costume de moine. Ce vaisseau, au moyen

de machines que mirent en jeu des hommes placés dans son intérieur, partit du côté droit de la salle, et vint à gauche, où était figuré Jérusalem, avec ses tours, son temple et ses murailles couvertes de Sarrasins; les chrétiens abordèrent, donnèrent l'assaut, et après un combat, plantèrent leur bannière sur la plus haute tour.

Les *entremets* étaient des spectacles exclusivement réservés aux plaisirs des princes, exécutés dans de rares occasions et presque toujours pendant les festins; le peuple n'y pouvait prendre aucune part. Mais on trouve établies, concurremment avec ceux-ci et antérieurement encore à l'institution des théâtres réglés, d'autres représentations dramatiques qui semblent plus spécialement destinées à l'amusement du peuple. Telle fut, par exemple, cette fête somptueuse que Philippe-le-Bel donna en 1313, à Paris, à l'occasion de la chevalerie conférée à ses enfans. Pendant les quatre jours que durèrent les réjouissances, on vit différens spectacles qui représentaient Adam et Ève, les Trois Rois, le Massacre des Innocens, Jésus-Christ riant avec sa mère et mangeant des pommes, les Apôtres récitant avec lui leurs patenôtres, la Décollation de saint Jean-Baptiste, Hérode et Caïphe en mitre, Pilate lavant ses mains, la Résurrection, le Jugement dernier, un Paradis, dans lequel on voyait quatre-vingt-dix anges; un enfer « noir et puant » où tombaient les réprouvés et d'où sortirent cent diables qui allaient saisir des ames qu'ensuite ils tourmentaient. Ces sujets dévots étaient entremêlés de farces satiriques et de pantomimes burlesques; on y voyait des ribauds qui dansaient et chantaient en chemise, un roi de la fève, un tournoi d'enfans, enfin la vie entière du renard, sujet favori chez nos aïeux et qui a fourni matière à l'un des plus longs romans de cette époque. On suppose avec raison que ces spectacles, de même que ceux dont nous allons parler, n'étaient que des espèces de tableaux pantomimes exécutés par des personnages costumés, mais dont toute l'action se bornait à quelques gestes automatiques qu'ils répétaient sans cesse; on voit encore dans les églises du midi de la France, à l'occasion des fêtes de la Nativité ou de l'Épiphanie, de semblables scènes exécutées de la même manière.

Il est probable que cette fête, comme d'autres semblables exécutées vers la même époque, et présentant tout ce que le luxe, les ressources et l'imagination du temps pouvaient produire et rassembler de merveilles, donnèrent l'idée de consacrer des représentations analogues à rehausser l'éclat des entrées solennelles des rois de France; c'est en effet dans le cours du siècle suivant que ces représentations, d'abord éventuelles, prirent un caractère de régularité, en devenant partie essentielle du cérémonial de ces mêmes entrées. On les appelait *miracles* et *mystères*. C'est en l'année 1380, à l'occasion de l'entrée de Charles VI, que l'on en trouve la première mention détaillée.

On vit alors, disent les chroniqueurs, ce qu'on appelait les *mystères*, c'est-à-dire diverses représentations du théâtre, d'une *invention toute nouvelle*. Quelques années plus tard, à l'entrée de la reine Isabeau de Bavière, on représenta, dans les rues, des combats de chrétiens contre les Sarrasins, et diverses histoires de l'Ancien Testament.

« Sur l'un des échafauds, dit Froissard, on voyoit un chastel ouvré et charpenté de bois et de *garites*, faites aussi fortes *que pour durer quarante ans*; et là il y avoit à chacun des créneaux un homme d'armes, armé de toutes pièces, et sur le chastel un lit paré, ordonné et encourtiné aussi richement de toutes choses, comme pour la chambre du roy; et estoit appelé ce lict, le lict de justice, et là en ce lieu, par figure et par personnage, se gisoit madame saincte Anne. »

Depuis cette époque jusqu'à Henri II, qui abolit ces spectacles pour y substituer les *arcs de triomphe*, on trouve sans discontinuité la mention de ces mystères à chaque entrée de roi ou de reine de France, ou de souverains étrangers.

A l'entrée de Charles VII, on vit figurer en cavalcade les vertus personnifiées et les sept péchés mortels, *habillez selon leur propriété*; toute l'histoire de Jésus-Christ, comme nous le rapporterons plus loin; les tableaux du purgatoire et de l'enfer; la représentation de saint Michel pesant dans sa balance les ames des trépassés.

Pour l'entrée de Louis XI, on avait disposé à la porte Saint-

Denis un vaisseau figurant les armes de la ville de Paris, et portant les trois états, accompagnés de l'équité et de la justice; pour retracer le haut degré de puissance auquel le héros de la fête venait de s'élever par son sacre, on ne trouva rien de plus ingénieux que de faire hisser un mannequin revêtu d'habits royaux à la hune du mât de la nef; c'est à cette même entrée que des sirènes *toutes nues* fredonnaient des *bergerettes* à deux pas d'un théâtre de la passion où Jésus-Christ venait d'expirer.

Ces divers spectacles ne tiennent, il faut en convenir, que d'une manière fort indirecte à l'histoire littéraire du Théâtre-Français; car il est évident que ce n'étaient que de simples tableaux sans aucun mélange de dialogue, en un mot, des pantomimes; il est même certain que dans le plus grand nombre des cas, lorsque les tableaux représentés offraient une succession de scènes liées entre elles, ce n'était point relativement au lieu que s'opérait cette succession; ainsi, au lieu d'assister devant un même théâtre à toute la représentation d'un mystère, on passait d'échafauds en échafauds dressés le long des rues que devait traverser le cortége, et dont chacun offrait une scène détachée; c'était donc moins un drame qu'une galerie. Il serait facile de citer, d'après la cérémonie des entrées des reines, une foule de preuves de cette dernière assertion. Nous nous bornerons à rappeler les principaux tableaux disposés pour l'entrée de Charles VII; ils représentaient à peu près toute la vie de Jésus-Christ. Ainsi, à l'entrée du grand pont était représenté le *Baptême de Notre Seigneur*; devant la Trinité, sa *Passion*; devant le Sépulcre, sa *Résurrection* et son *Apparition à la Madeleine*; à la porte Sainte-Catherine, la *Descente du Saint-Esprit sur les Apôtres.*

Cette succession de tableaux, ce drame étalé en quelque sorte dans toute sa longueur, présentaient quelques avantages. D'abord le cortége, pour l'agrément duquel ils étaient disposés, pouvait jouir de la totalité du spectacle sans interrompre essentiellement sa marche. C'étaient autant de reposoirs devant lesquels il ne faisait que s'arrêter un instant. Puis les frais de la représentation, ainsi que toutes les difficultés de l'exécution, se trouvaient divisés; car ce n'était point une association générale qui entreprenait la

totalité du spectacle; chaque quartier ayant choisi sa scène, l'exécutait comme il l'entendait, selon ses ressources, son zèle ou son amour-propre; de là une émulation de se surpasser et de se faire remarquer, qui tournait à l'avantage général du spectacle. Ce spectacle restant en permanence pendant toute la cérémonie, et probablement même pendant toute la journée, les derniers venus ne perdaient rien pour arriver tard; on pouvait même renouveler ses plaisirs à volonté en reprenant le drame par le commencement pour le suivre de nouveau jusqu'au dénouement. On obtenait enfin ainsi l'effet des décors mobiles de la *Belle au bois dormant*, à l'Opéra, et du *Sacre de Napoléon*, au Cirque-Olympique, avec cette différence qu'aujourd'hui c'est le spectacle qui se dérange, et qu'alors c'était le spectateur.

Cependant, il paraît que les confrères de la passion se distinguaient toujours par la magnificence de leurs échafauds. Rien de plus naturel : ils avaient un fonds de costumes et d'accessoires, et de plus l'habitude continue de ces représentations. Voici un exemple qui prouve leur coopération dans ces fêtes, et qu'en même temps ils ne dérogeaient point à l'usage de ne représenter que des spectacles muets : « Devant l'église des Carmes avoient faict faire, les gouverneurs et confrères de la confrérie de la passion, un eschaffaut où étoit Abraham qui sacrifioit à Dieu le père, son fils Isaac. Et à l'aultre costé de l'eschaffaut, le crucifiement de Jésus-Christ. C'est à savoir Jésus étendu en la croix entre deux larrons, Judas pendu, Anne, Caïphe, Pilate, et plusieurs Juifs regardant le crucifiement, et couloit incessamment *une manière du sang* des playes du crucifix. » (Entrée de Louis XI).

Aux divers genres de spectacles que nous venons de passer en revue, aux *jeux des trouvères*, aux *entremets* et aux *miracles* des entrées solennelles, si l'on joint les *cantiques* dialogués et historiés des pélerins, on aura la nomenclature à peu près exacte des essais dramatiques accidentels qui ont précédé et amené les représentations théâtrales régulières. On attribue même plus particulièrement aux pélerins que nous venons de citer l'initiative de l'établissement du premier théâtre fixe à Paris. En effet, tous ces pieux vagabonds, errant sans cesse de Jérusalem à Saint-Jacques de

Compostelle, de la Sainte-Baume à Saint-Rémy, et du mont Saint-Michel à Notre-Dame-du-Puy, ne se réunissaient nulle part en plus grand nombre qu'à Saint-Maur-des-Fossés, près Vincennes, alors lieu favori de pélerinage et de plaisir des Parisiens. On sait que ces pélerins vivaient exclusivement d'aumônes, et qu'ils étaient dans l'usage de solliciter la bienveillance publique en psalmodiant de longs cantiques sur la vie et la mort du Christ, le martyre et les miracles des saints. Ils eurent l'idée de profiter de leur réunion pour accomplir en corps ce qu'ils n'exécutaient auparavant qu'isolément, et ils transformèrent en action dialoguée leurs interminables monodies.

Ce spectacle parut trop séduisant aux Parisiens pour qu'on ne désirât pas le fixer dans la capitale. Des bourgeois l'essayèrent, et bien qu'il n'y eût point alors d'administration chargée d'encourager les beaux arts, ils réussirent tout de suite. Vers 1402, réunis en *confrérie* dite de la Passion; ils établirent à l'hôpital de la Trinité le premier théâtre fixe qu'on ait fondé à Paris. Depuis cette époque, l'histoire chronologique du théâtre français est bien fixé par des titres authenthiques, et par les monumens qu'on a recueillis; elle a fait le sujet de plusieurs ouvrages, et sans nous arrêter à en signaler les phases, nous nous occuperons de la mise en scène, objet de cet article.

Ce n'est point à Paris qu'il faut, pour s'en former une juste idée, étudier la mise en scène des mystères. Là les confrères, renfermés dans les bornes données d'un édifice, n'eurent jamais qu'un théâtre circonscrit, une scène rétrécie. C'est à ces représentations magnifiques, exécutées dans les principales villes de province, et qui, nécessitant parfois des années entières de préparatifs, rassemblaient la population de toute une contrée, c'est là qu'il faut se transporter en idée pour saisir dans tout son développement la vaste machination de cet étrange spectacle. Aussi est-ce principalement aux théâtres de province qu'il convient de s'arrêter. Là, la scène, assise dans une plaine, sur une place publique, à l'extrémité d'une rue spacieuse, s'étendait *ad libitum* en hauteur et en largeur, selon la multiplicité des lieux où devait se passer l'action. Là, tout endroit d'où l'on pou-

vait apercevoir le théâtre était propre à recevoir des spectateurs. Une enceinte réservée, garnie de bancs ou de siéges, que chacun se faisait apporter, rassemblait l'élite de la contrée; au-delà, la terre jonchée de paille et de feuilles, les fenêtres tapissées, l'intervalle des pignons aigus, regorgeaient de spectateurs. Quelquefois cependant le champ du théâtre, non moins étendu en espace, était plus régulier dans ses formes générales; à Doué, près Saumur, les représentations avaient lieu dans un amphithéâtre creusé dans le roc, subsistant encore de nos jours, et pouvant contenir, dit-on, quinze mille spectateurs. A Bourges, en 1536, pour représenter le mystère des Actes des apôtres, « on fit sur le circuit de l'ancien amphithéâtre, ou fosse des arènes, un amphithéâtre à deux étages, surpassant la sommité des degrés, couvert et voilé par-dessus pour garder les spectateurs de l'intempérie et ardeur du soleil, tant bien et excellemment peint d'or, d'argent, d'azur et autres couleurs, qu'impossible est de savoir réciter. » (Lassay, *Histoire du Berry.*) En 1516, à Autun, suivant le témoignage du célèbre jurisconsulte Chassané, témoin oculaire, on fit construire au milieu de la grande place, pour représenter les mystères, un amphithéâtre en bois de charpente, assez vaste pour contenir quatre-vingt mille personnes. En 1534, enfin, on joua *la Passion* à Poitiers, « au marché de ladite ville, en un théâtre fait en rond, fort triomphant. »

Ces citations suffisent pour prouver que, dans quelques cas, le théâtre pouvait être regardé comme complet, c'est-à-dire qu'indépendamment de la scène, il possédait encore une enceinte édifiée, régulière et même couverte, destinée à recevoir les spectateurs; mais la plupart du temps, cette enceinte manquait, et la scène seule constituait le théâtre. A Caen, par exemple, on choisissait ordinairement une rue plus élevée à l'une de ses extrémités qu'à l'autre, et ayant des portiques de chaque côté. Le théâtre était placé à l'extrémité dominante; les fenêtres et les porches latéraux formaient les loges, et l'espace vide de la rue était occupé par la foule des spectateurs. Comme c'est surtout de la scène, dans ses distributions générales et accidentelles, dans ses décors et accessoires, qu'il est ici question, peut-être, avant d'entrer dans le

détail de ces dispositions, convient-il d'exposer les motifs qui conduisirent à les adopter; on comprendra d'autant mieux l'explication de cette machination, lorsqu'on en aura admis la nécessité.

On s'est, jusqu'ici, formé une idée très imparfaite de la scène des mystères, les renseignemens historiques, à l'aide desquels seulement on peut espérer de reconstruire ces étranges édifices, étant toujours tronqués, vagues, et souvent, en apparence, contradictoires. C'est qu'en effet la disposition généralement adoptée n'était point tellement fondamentale et rigoureuse, qu'elle ne subît, selon les localités ou le caprice des entrepreneurs, d'importantes modifications. Les trois unités, et surtout celle de lieu, étaient absolument inconnues aux auteurs des mystères. Leur action, véritable chronique dialoguée, progressive, multiple, n'admettait aucun récit, n'avait recours à aucune ellipse de temps, ne supportait aucun évènement accompli hors de la vue des spectateurs. La vie entière du Christ, dans le *Mystère de la Passion*, se déroulait successivement avec tous ses détails prolixes, ses accessoires concomitans, ses incidens épisodiques; l'auteur suivait pas à pas la chronique sacrée, et loin de chercher à ramener tous les évènemens vers quelques localités choisies comme centre d'action, il les dispersait, au contraire, en autant de lieux différens que le sujet paraissait en indiquer. L'action était toujours, si l'on peut s'exprimer ainsi, par voies et par chemins, sautant continuellement d'un endroit à l'autre, quand, par surcroît, elle ne se passait pas en plusieurs endroits distincts à la fois. Pour que les spectateurs pussent se rendre compte de ces perpétuelles mutations, il fallait qu'elles s'exécutassent en réalité sous leurs yeux, sans quoi la pièce entière n'eût été qu'une longue charade en action. Or, il n'était que deux moyens possibles : ou que le théâtre changeât en effet de décoration presque à chaque instant, ou qu'il offrît simultanément tous les lieux où les péripéties de l'action pouvaient conduire les personnages. Le premier moyen ne paraît jamais avoir été tenté par ceux qui exécutèrent les mystères; quoique l'art du machiniste ne leur fût point inconnu, comme on en a de nombreux exemples, peut-être n'était-il pas assez perfectionné pour répondre aux exigences de cette perpétuelle mobilité, et pro-

duire des changemens à vue avec une telle continuité, qu'aujourd'hui même elle mettrait en défaut nos plus habiles machinistes. Il fallait donc, de nécessité absolue, adopter le second moyen, quelques difficultés, quelques invraisemblances qu'il en résultât, et montrer à la fois autant de scènes différentes et distinctes que pouvait l'exiger l'action. C'est aussi ce parti qu'adoptèrent les *impresari* des mystères. Tant que dura la vogue de ce genre de spectacles, ils n'y renoncèrent jamais, et cette particularité donna à leur théâtre ces formes insolites dont la tradition s'est conservée dans ces *tryptiques* promenés encore aujourd'hui de foire en foire par nos marchands de cantiques, et dont chaque case reproduit un épisode de l'histoire de saint Jacques ou de saint Hubert.

Entrons maintenant dans la description de cette scène, telle que devait la faire la nécessité de représenter à la fois une foule de lieux divers, paradis, enfer, temples, habitations, palais, chaumières, places publiques, campagnes et déserts. Le moyen le plus simple de réaliser ce cadastre dramatique, c'était de disposer toutes ces décorations sur une ligne, comme les tableaux divers composant une galerie. Et si l'on prend à la lettre certaines descriptions qui nous restent des représentations fameuses, il est évident que telle était dans certains cas la disposition du théâtre; tout alors était de plain-pied, et, pour peu que la série des lieux à représenter fût nombreuse, le théâtre atteignait en largeur des dimensions excessives et pouvait embrasser la demi-circonférence d'une vaste place publique. Tel paraît avoir été, entre autres, le théâtre élevé à Rouen, en 1474, aux fêtes de Noël, pour y représenter le *Mystère de l'Incarnation et Nativité*; « et estoient les establies assises en la partie septentrionale du neuf marchié, depuys l'hostel de la *Hache couronnée* jusqu'en l'hostel où pend l'enseigne de l'*Ange*. Premièrement vers orient, paradis, etc. » Vient ensuite l'indication de vingt-deux scènes différentes, et enfin l'enfer, et les limbes qui devaient être situés à l'extrémité occidentale. Quelques interprétations que plusieurs auteurs aient essayé de faire subir à cette description pour la faire concorder avec leurs hypothèses, il est impossible, en se tenant à la lettre, d'y voir rien autre chose qu'une série de scènes disposées sur une seule ligne et s'étendant

sur une grande partie de la circonférence de la place. Mais les proportions démesurées de cette forme de théâtre et la nécessité, pour l'intérêt du sujet, aussi bien que pour la commodité des spectateurs, de concentrer l'action dans l'espace le plus restreint possible, firent que, généralement, on adopta la division par étages. Dans cette disposition, le théâtre, formé de plusieurs étages, de galeries superposées, en retraite les unes des autres, ou perpendiculaires, s'élevait pyramidalement jusqu'à une grande hauteur. Chaque étage était affecté à une ville ou province, telle que Rome, Jérusalem, la Judée,.... et se subdivisait, au moyen de cloisons, en un plus ou moins grand nombre de scènes partielles qui représentaient les diverses localités, telles, par exemple, que le Temple, le Prétoire, le palais d'Hérode, etc. Qu'on se figure une maison, haute de cinq ou six étages, subdivisée en un grand nombre de pièces, et dont la façade totalement enlevée laisse voir du haut en bas tout l'intérieur diversement décoré, on aura une idée exacte de la forme de théâtre que nous venons de décrire.

On trouve rarement mentionnée une troisième forme de théâtre, qui était en quelque sorte une extension des deux précédentes. Elle paraît avoir été principalement adoptée lorsque le nombre des lieux à représenter était trop considérable pour un seul échafaud, quelque haut et quelque large qu'il fût pour les contenir tous. On construisait alors plusieurs théâtres disposés à côté les uns des autres, ayant plusieurs étages, et présentant un certain nombre de décors différens. Chacun de ces théâtres était probablement affecté aux différentes divisions d'une même pièce, comme par exemple, aux différentes journées dans le *Mystère de la Passion*. Ce vaste déploiement de décorations paraît même avoir été indispensable lorsqu'on voulait jouer, sans intervalle, et sans être obligé de renouveler chaque jour la face du théâtre, quelqu'un de ces grands mystères, tels que celui de *la Passion*, du *Vieil Testament*, ou des *Actes des Apôtres*, dans lesquels le nombre des lieux distincts à représenter ne s'élève pas à moins d'une centaine. Alors un seul échafaud, quelque immense qu'on le suppose, ne pouvant contenir autant de divisions, on était forcé d'en élever plusieurs sur lesquels le drame se promenait successivement. Quoiqu'une

semblable disposition ait dû se rencontrer assez fréquemment, ce n'est guère cependant qu'à l'occasion d'une représentation de *la Passion*, jouée à Angers en 1486, avec une magnificence extraordinaire, que nous trouvons la mention positive d'un théâtre aussi compliqué. Il est dit que le théâtre construit au bas des halles avait : « cinq eschaffauts à plusieurs étages couverts d'ardoises, » et que le paradis, qui était le plus élevé, contenait deux étages.

Le théâtre, pris d'une manière générale et dans son ensemble, s'appelait le *parc* ou le *parquet*. « L'an 1437, fust faict, à Metz, le jeu de la Vengeance Notre-Seigneur Jésus-Christ, au propre *parc* que la Passion avait été faicte. » (Chronique de Metz.) « Entrant ung jour dedans le *parquet* » (Rabelais). La scène, prise également d'une manière générale, s'appelait l'*eschaffaut*, le *jeu* ou le *parloir*. Les différens étages portaient le nom d'*établies*. Leurs divisions dont chacune constituait une scène indépendante de toutes les autres, recevaient les dénominations de *siéges*, *mansions* ou *loges*. C'est probablement à cause de l'analogie de forme et de position, qu'on ne peut manquer de saisir entre les compartimens des théâtres anciens et les divisions des galeries usitées dans les nôtres, que ce nom de *loges* a été retenu par ces derniers.

Quoiqu'il ne subsiste, à notre connaissance, aucun monument présentant la scénographie exacte d'un théâtre de mystères, et que cette lacune rende aujourd'hui d'une extrême difficulté l'exposition de cette singulière construction, cependant, en s'aidant d'une foule de passages plus ou moins explicites, contenus dans les pièces elles-mêmes, et surtout des indications fournies par un grand nombre de monumens dont on peut supposer avec raison que la disposition, les formes, ont été empruntées à ces théâtres, on peut espérer de pousser jusqu'à l'évidence cette espèce de démonstration. Quant à la disposition par étages, les témoignages se présentent en foule pour l'appuyer; nous avons déjà vu les historiens, témoins oculaires, mentionner le nombre d'étages auquel s'élevaient les échafauds qu'ils décrivaient; un chroniqueur de Metz, rapportant une représentation de *la Passion*, jouée en cette ville en 1437, dit que le théâtre fut fait « d'une très noble façon, car il en estoit de neuf siéges de haut; » et il ne peut y avoir d'équivoque

sur le nom de *siéges*, qui, dans ce cas comme ailleurs, signifie les diversions de la scène, car il ajoute que : *tout autour estoient grans siéges et longes pour les seigneurs et dames*. Mais une preuve décisive se tire de ces avertissemens de l'auteur pour la mise en scène, semés dans chaque pièce, par lesquels, lorsqu'une division doit avoir lieu, il a soin d'avertir que l'endroit où elle se passera soit situé au-dessous de celui d'où l'envoyé céleste doit descendre. Ainsi, dans le *Mystère de la Résurrection*, les apôtres attendant la venue du Saint-Esprit dans le cénacle, l'auteur avertit que : « ladicte maison du cénacle doit estre dessubz paradis, » c'est encore ainsi qu'est placée la chambre de la Vierge Marie dans les *Mystère de l'Incarnation* et *Nativité*. Des citations analogues pourraient être accumulées; puis il existe des monumens qui peuvent également jeter quelque lumière sur l'objet qu'il s'agit ici d'éclaircir. A cette époque de demi-civilisation, le domaine de l'imitation manquant de toutes les parties que l'érudition et la critique y ont ajoutées, était beaucoup plus borné; tout ce qui pratiquait les arts du dessin, empruntant ses types à la nature usuelle et matérielle, tournait dans un cercle de réaction uniforme. Il résultait de cette impropriété d'imitation, que lorsque les artistes, au lieu d'un fait unique, voulaient représenter une série de traits de la vie d'un personnage, peindre une histoire entière, ils empruntaient l'artifice qu'ils voyaient employé par les auteurs des mystères; ils divisaient leur sujet par étages, le subdivisaient par des compartimens; ils plaçaient les cieux au sommet, et l'enfer à la partie inférieure, sous la figure d'un énorme dragon à gueule béante. Il ne faut donc point douter que, toutes les fois que nous rencontrons dans un monument ces formes caractéristiques, nous n'ayons jusqu'à un certain point, sous les yeux, la scénographie d'un théâtre de mystères.

Les tympans occupant la partie supérieure des porches des grandes églises gothiques reproduisent cette distribution d'une manière frappante. Quelque sujet qu'on y retrouve figuré, c'est presque toujours la même disposition ; trois étages les divisent : le ciel, la terre, les enfers. Que l'artiste ait voulu représenter la résurrection : au rang supérieur, le Christ, déjà monté aux cieux,

siége à la droite de son père ; à l'étage intermédiaire, il accomplit différens épisodes terrestres de sa passion ; au rang inférieur, qu'un encadrement de dents aiguës, simulant une gueule ouverte, caractérise fréquemment, il délivre des limbes les patriarches et les élus.

On pourrait indiquer de nouvelles analogies dans les *histoires* sculptées qui enclosent le chœur de certaines cathédrales, dans les monumens prototypographiques connus sous le nom de *Bibles des pauvres*, et retrouver enfin la tradition dégénérée des mystères dans ces petites *passions mécaniques* promenées dans nos campagnes, et qui, dans leur sujet, leur disposition, etc., jusque dans leur naïveté, ont conservé le caractère frappant du type primitif.

Comme le théâtre, dans les sujets tirés de l'histoire sacrée, était presque invariablement formé des trois parties que nous venons de nommer, nous les décrirons successivement d'une manière générale, en rattachant à chacune d'elles tous les faits dignes de remarque que la lecture des mystères peut présenter.

Le *paradis* occupait la partie la plus élevée de l'échafaud ; c'était là que se déployait toute la magnificence des peintres et des ordonnateurs de spectacles ; les recommandations des auteurs sont toujours précises sur ce point ; l'un veut « qu'il soit nué et estoilé très richement ; » un autre « qu'il soit ouvert, faict en manière de throsne et recous d'or tout autour, au milieu duquel soit Dieu en une chaire parée, et au costé dextre de lui Paix, et soubz elle Misericorde ; et au senestre Justice, et soubz elle Vérité ; et tout autour d'elles, neuf ordres d'anges, les uns sur les autres. » Un orgue faisait toujours partie de son matériel ; il servait à accompagner les chœurs des anges, à les suppléer même, à manifester la mansuétude ou la colère divine. Quand Jésus-Christ entre en triomphe dans Jérusalem : « Ici se faict un doulx tonnoire, en paradis, de quelques gros tuyaux d'orgue. » (*Mystère de la Passion.*) Quand le Saint-Esprit descend sur les apôtres, « se doibt faire un tonnoire d'orgues, et qu'ils soient bien concors ensemble. » (*Mystère de la Résurrection*, par L. Michel.) Cet orgue cependant n'excluait point un orchestre également placé dans le paradis pour accompagner les chœurs séraphiques ; ainsi, lorsque Dieu annonce à la cour

céleste que le Messie prendra naissance, celle-ci en témoigne son allégresse par les cantiques, « adonques chantent, et puis les joueurs d'instrumens derrière les anges répètent, tandis, des anges qui tiennent les instrumens font manière de jouer. » (*Mystère de l'Incarnation et Nativité.*)

Les *conducteurs* de mystères, théologiens non moins subtils que les scolastiques, distinguaient quelquefois le *paradis* des *cieux*. On a déjà mentionné un paradis « à deux étages, » où probablement l'on avait établi cette subdivision; mais dans la *Moralité de l'homme juste et de l'homme mondain*, il est fait une distinction expresse entre le paradis et les cieux. Le premier était le séjour particulier de la majesté divine et des saints : « Est à noter que paradis sera faict au côté des cieulx un peu assez loin, et dans ledict paradis y aura la Trinité, Nostre-Dame et les saints suivant leur ordre. » Ces saints, d'après les indications que fournit la pièce, devaient être au nombre de cinquante au moins.

Dans les cieux siégeaient les juges qui décident du sort de l'ame juste ou mondaine; c'étaient saint Pierre, saint Michel, portant des balances; la miséricorde divine présentant la défense. Le diable remplissait les fonctions du ministère public.

Une troisième fraction du séjour céleste, distincte des deux précédentes et à l'usage de quelques mystères seulement, était le paradis terrestre. Voici comment Michel, auteur du *Mystère de la Résurrection*, recommande de faire. « Paradis terrestre doit estre faict de papier, au dedans duquel doit avoir branches d'arbres, les uns fleuris, les autres chargés de fruicts de plusieurs espèces, comme cerises, poires, pommes, figues, raisins, et telles choses artificiellement faites, et d'autres branches vertes de beau may et des rosiers, dont les roses et les fleurs doivent excéder la hauteur des carneaux (créneaux), et doivent estre de fraiz coupez et mis en vaisseaux plains d'eau pour les tenir plus freschement. »

Unique ou multiple, le paradis devait avoir des dimensions très étendues. On a vu qu'il contenait un orgue, quelquefois un orchestre de musiciens cachés derrière les acteurs, et neuf ordres d'anges rangés circulairement autour du trône du Père éternel. Dans le *Mystère de la Résurrection*, Jésus conduit avec lui cinquante et une

ames bienheureuses qu'il a tirées des limbes, et les incorpore, suivant une certaine proportion, dans ces neuf ordres, où pour les recevoir « *doivent estre appareillées les chaieres selon ce nombre.* » On ne peut supposer un nombre d'anges moindre, pour chaque rang, de celui des élus qu'on introduit parmi eux; c'est donc déjà plus de cent figurans qui doivent trouver place dans le paradis, sans les principaux personnages. A la vérité, il paraît que beaucoup de ces anges étaient des enfans; car on trouve, parmi les employés à la représentation d'un mystère, un certain Jean Lucien, « mettant en ordre les enfans *anges en paradis*; » mais, dans la même énumération, on trouve également des anges qualifiés par leurs noms et surnoms, et ceux-là devaient être, sans doute, des adolescens ou des hommes faits.

Un des commensaux du paradis était le Saint-Esprit; mais comme il était toujours représenté sous la forme d'un pigeon blanc (coulomb blanc), les paroles de son rôle étaient prononcées par un interlocuteur placé hors de la scène, comme cela se pratique encore aujourd'hui aux ombres chinoises et chez Polichinelle. Ainsi, dans le *Mystère des apôtres,* le Saint-Esprit, ordonnant à ceux-ci d'envoyer Barnabé prêcher en Asie : « Ces paroles sont proférées de par le Saint-Esprit, par la bouche d'un séraphin ou d'un autre ange, selon que l'on verra estre le plus convenable. »

La décoration de l'enfer et des limbes n'était point sur les échafauds. Au bas du théâtre paraissait une énorme tête de dragon, dont l'entrée, qui aboutissait sous le théâtre, assez large pour y laisser passer plusieurs personnes, s'ouvrait et se fermait lorsque les diables y voulaient entrer ou en sortir.

Il paraît que pour l'enfer on dérogeait à la coutume généralement adoptée, d'offrir constamment toutes les parties de la scène ouvertes et patentes aux yeux des spectateurs. L'enfer était généralement fermé, et ne s'ouvrait que lorsqu'une scène devait s'y passer ou dans les limbes et purgatoire qui y étaient contenus. Toujours ouvert, il eût été peu naturel d'y faire tenir les démons en repos lorsqu'ils ne prenaient point part à l'action; et en mouvement, ils eussent trop détourné l'attention des spectateurs. Au reste, l'auteur indique ordinairement le moment où l'enfer s'ouvre,

par ces mots ou d'autres analogues : « Et est l'enfer ouvert..... » Et sa fermeture par ceux-ci : « Et se reclos la gueulle d'enfer... »

Un des intermèdes infernaux les plus ordinaires était, lorsque les diables avaient enlevé une ame, de la laisser courir dans *le jeu* pour la rattraper, et la laisser courir de nouveau, comme le chat fait à la souris : « Adonc les diables laissent aller l'ame parmi le jeu et courrent tous après. » (*Mystère de saint André.*)

Dans le *Mystère de la Résurrection*, Jésus descend aux enfers et jette Satan enchaîné dans un puits : « Notez que l'ame de Jésus jette Sathan au puits, et crie moult horriblement ; et icelluy puits doit estre édifié jouxte (près) le pallour (parloir) de dessus le portal d'enfer, entre icelluy portal et la tour du limbe par devers le champ du jeu, pour estre mieux veu. Et doit estre faict ledict puits en telle manière qu'il ressemble par dehors estre maszonné de pierres noires de taille; et si doit estre si large qu'il puisse avoir séparation entre les deux parties (dans lesquelles son intérieur sera divisé); en l'une desquelles soit faict feu de soufre ou autrement, saillant continuellement hors du puits. Et doit estre faict par souffler ou autrement subtilement qu'on ne s'apperçoive. Et en l'autre partie du puits, en laquelle sera gecté Sathan, n'aura point de feu, et s'en ira ledict Sathan par une fenestre qui sera faicte par devers enfer assez bas, et après qu'il aura esté gecté, ledict feu doit faire plus grande flambe que auparavant. »

« Notez bien, voit-on dans le *Mystère de Bien advisé, mal advisé,* que l'enfer doit estre en manière de cuisine comme chez ung grand seigneur et doit illec avoir ses serviteurs à la mode, et doit-on là faire grant tempestes, et les ames doivent fort crier en quelque lieu que l'on ne les voie point... Adonc chacun fasse son office, et boute la table, et frappe sur icelle d'un baton, et devez savoir que la table doit estre noire et la nappe peinte de rouge. Adonc viennent les serviteurs avecques viandes et en lieu d'instrumens infernaux, tous les diables crient à haulte voix :

« Saulce d'enfer, saulce d'enfer,
« Aux serviteurs de Lucifer. »

« Adonc Sathan vient; lequel apporte de la saulce noire en un

vaisseau que les petits serviteurs de Sathan portent. Adonc mettent grande abondance de soufre sur les plats et sur les gobelets, tellement, que quand ilz boivent, *il semble que tout brusle.* Adonc tous les diables renversent la table et tout ce qui est dessus, et font une grande tempeste et un grant bruict en tourmentant et desrompant tout. »

Lorsqu'on apprend aux enfers que le Messie est né (*Mystère de l'Incarnation et Nativité*) : « Adonc, crient tous les diables ensemble, et les tambours, et autres tonnoires faictz par engins, et gectent les couleuvrines, et aussi faict-on gecter brandon de feu par les narilles de la gueulle d'enfer et par les yeux et aureilles, laquelle se reclos et demeure les diables dedans. » (*Mystère de la Résurrection*, de J. Michel.) Jésus descend aux enfers pour enchaîner Satan et délivrer les ames des limbes ; il se prépare à en briser les portes : « Ici se doit faire pause, et tous les diables viennent tous à l'entrée d'enfer, et lors, comme espouvantés, feront signes admiratifs en mettant couleuvrines, arbalestes et canons, par manière de défense, et eulx estant sur le portal, l'âme de Jésus, accompagnée de quatre anges et de l'âme du bon larron, viendra aux portes d'enfer. »

Et plus loin : « Et doit-on tirer aucuns canons et avoir tonneaux pleins de pierres et d'autres choses, que l'on doit faire tourner, afin qu'ils fassent la plus horrible noise et tempeste que l'on pourrait faire ; après lesquelles choses ainsi faictes, silence doit estre imposé. »

Les scènes où les diables paraissaient excitaient un tel enthousiasme chez les dilettanti du genre, que l'on voulut aussi composer des poëmes où l'on n'introduirait que des acteurs de cette espèce. Déjà, comme on le sait, presque tous les mystères et moralités sont remplis de ces scènes; mais il en est également plusieurs où des acteurs diaboliques figurent exclusivement. Ces pièces portent le titre de *Grande diablerie, Petite diablerie. Grande,* dit Le Duchat, quand il y avait quatre diables ou plus ; *petite,* quand il y en avait moins de quatre. Il paraît, en outre, qu'on donnait le nom de diablerie à la troupe d'acteurs qui jouaient spécialement les scènes infernales dans les *Mystères de la Passion* ou autres, et que,

de là, on en vint quelquefois à désigner ainsi toute la troupe ou un mystère quelconque. C'est dans ce sens que Rabelais, faisant parler Villon à ses acteurs, dit : « Je despite la diablerie de Saumur, etc..... »

Quelquefois, il y avait sur la scène des diablotins, c'est-à-dire des diables en forme de petits enfans, dont les fonctions étaient principalement d'amuser les spectateurs par quelques lazzis comiques, tels que de poursuivre sur la scène des ames qui cherchaient à leur échapper, jusqu'à ce que les grands diables vinssent les emporter définitivement.

Rabelais, en racontant une aventure arrivée à Villon, qui entreprit de faire jouer la *Passion* à Saint-Maixant, décrit ainsi ses acteurs diaboliques. « Ses dyables estoient tous capparassonez de peaulx de loupz, de vaulx et de béliers, passementées de de mouton, de cornes de bœuf et de grands havetz de cuisine, testes ceinctz de grosses courroyes, esquelles pendoient grosses cymbales de vaches et sonnettes de muletz, à bruict horrifique. Tenoyent en main aulcuns bastons noirs plains de fusées; aultres pourtoyent longs tizons allumez, sur lesquelz à chascun carrefour jectoient plaines poingnées de parasine (poix-résine) en pouldre, dont sortoyt feu et fumée terrible. » (Pantag., liv. IV, chap. 13.)

Dans les *Mystères des Apôtres*, Simon-le-Magicien appelle à son aide les esprits infernaux. « Ici doivent venir d'enfer aucuns dyables comme chiens faitz. » Ces diables, n'ayant aucun pouvoir sur saint Pierre, auquel le magicien les envoie, celui-ci fait de nouveau « grandes adjurations et conjurations, et doit ung dyable venir en forme d'ung chien et doit être Cerberus, et fault qu'il ait dents apparoissants. »

Dans le *Mystère de saint André*, cet apôtre ordonne aux démons d'abandonner quelques habitans de Nicomédie qu'ils possédaient; ceux-ci sortent sous la forme de gros chiens noirs, et, avant de rentrer aux enfers, ils étranglent le fils d'un notable pour fournir à l'apôtre l'occasion de le ressusciter.

Après les scènes infernales, on voit presque toujours indiqué : *Ici fait tempeste en enfer*. Il faut supposer que c'était un grand fracas que l'on faisait entendre, accompagné de quelques flambées;

mais c'était seulement pendant les scènes où les diables n'avaient aucune part que l'enfer restait fermé, car Satan, qui est l'espion sur la terre de tout ce qui s'y passe, revenant apporter des nouvelles, dit :

Ne me tenez plus vos huys clos;
Ouvrez-moi promptement vos portes.

Lorsqu'il se livrait quelque combat, et qu'il restait des morts sur le carreau, c'étaient des diables qui se chargeaient de debarrasser la scène, en chargeant ames et corps dans une charrette, une brouette, ou même une hotte, suivant l'importance de la capture. Ainsi, dans le *Mystère des Apôtres*, l'ame d'Hérode est emportée en charrette; celle d'Egear, dans le *Mystère de saint André*, en brouette; et enfin celle du mauvais riche, dans une hotte.

C'étaient les diables qui tiraient la charrette.

Il fault mener nostre charrette,
Nos trains, nos jougs, nostre brouette,
Pour amener payens à force
Qui doivent mourir en l'estorce
De la guerre jà commencée.

Disent les diables dans le *Mystère de sainte Barbe*.

A l'avant-scène de l'enfer se trouvaient le purgatoire et les limbes, dont le *Mystère de la Résurrection* nous a conservé l'exacte et minutieuse description. « Notez que le limbe doit estre à costé du parloir, qui est sur le portal d'enfer, et plus hault que ledit parloir, est une habitation, qui doit estre en la fasson d'une grosse tour quarrée, environnée de retz et de filetz ou d'autre chose clere, afin que parmi les assistans on puisse voir les ames qui y seront, et quand l'ame de Jésus aura rompu ladicte porte, et sera entrée dedans. Mais paravant la venue de l'ame de Jésus en enfer, ladicte tour doit estre garnie tout à l'environ par dehors, de rideaux de toille noire qui couvriront par dehors lesdits retz et filetz et empescheront que on ne voye jusques à l'entrée de ladicte ame de Jésus; et lors à sa venue, seront iceux rideaux subtilement tirés à costé,

tellement que les assistans pourront veoir dedans la tour. Et notez que, à la venue de l'ame de Jésus, on doit voir plusieurs torches, fallots ardens dedans ladicte tour, qui feront grant clarté, et derrière ladicte tour en ung autre lieu qu'on ne puisse estre veu, doit avoir plusieurs crians et gullans horriblement tous à une voix ensemble, et l'ung d'eux qui aura bonne voix et grosse parlera, après ce faict, pour lui et pour les autres ames dampnées de sa compaignie, etc.

« Puis, doit avoir ung autre limbe réputé pour les petits enfans non circoncis, et sans avoir eu remède contre le péché originel. Lequel limbe de petits enfans doit estre au-dessoulz de celui des pères, dont une ame d'enfant, pour soy et pour les autres, et étant avecques, elle dit, etc.

« Il est à noter que la chartre du purgatoire doibt estre au-dessoulz du limbe, à costé, auquel doit avoir dix ames, sur lesquelles doit apparoir semblans d'aulcuns tourmens de feu artificiellement faicts, par eau-de-vie, et d'icelluy purgatoire, l'ame de Jésus rompra la porte pareillement à force, et puis entrera dedans accompagnée desdicts anges. »

Comme renseignement sur la disposition générale de la scène, on peut consulter encore ce très curieux libretto du *Mystère de la Résurrection*, extrait d'un manuscrit de la Bibliothèque royale (n° 7268-55 A):

« En ceste maniere réciton
La sainte résurecion.
Primerement apareillons
Tus les luis (lieux) et les mansions (maisons)
1 Le crucifix primement,
Et puis apres le monument (sepulchre)
2 Une jiole (geôle) i deit aver
Pour les prisons emprisonner,
4 Enfer soit mis de cele part,
Es mansions de l'altre part
5 Et puis le ciel, et as estels (étoiles),
Primes Pilate od ses vassals
6 Six u (ou) set chevaliers aura

7 Cayphas en l'altre sera
8 Od lui seit la juerie (juiverie);
Puis Joseph d'Arimathie
10 El quart (4e) seit Dam Nichodemus
11 Et quint les disciples (du) Christ;
12 Les treis Maries saient el sis
Si seit preven (est entendu) que l'om face,
13 *Galilées* (la ville de) en mi la place,
14 *Emaüs* encore i seit fait
U Jésus- rist fu à l'hostel trait (conduit)
Et eun, (quand) la gent (le peuple) est tute assise,
Et la près de tute part mise
Dam Joseph, cil de Arimathie,
Venge (vient) à Pilate, si lui die, etc. »

Ici commence le dialogue, et toutes les fois qu'il y a quelque jeu de scène, quelque mouvement de personnages, le poète l'indique toujours en quelques vers analogues aux précédens, et qui, du reste, n'offrent aucune particularité que nous n'ayons déjà indiquée.

On ne trouve dans les mystères aucune mention de rideau, et il est certain qu'il n'y en avait point. Le théâtre était entièrement ouvert, et visible aux spectateurs dès leur arrivée. Les acteurs venaient y prendre place, et le commencement du spectacle était annoncé par une symphonie, un prologue, ou quelque parade bruyante, capable d'attirer les regards de la foule, et, en fixant son attention, d'obtenir son silence. On ne trouve la mention de quelque chose d'analogue à un rideau, que dans un mystère, celui du *Vieil Testament* qui commence par la création. Comme il paraissait absurde au compositeur que la terre, les villes, les personnages, etc, préexistassent à la création, il avertit que plusieurs *custodes* doivent cacher les *establies* aux yeux du spectateur, et se tirer successivement à mesure que Dieu opère la création.

Quelquefois, ces *custodes* servaient à receler certaines actions qu'il eût été encore bien plus difficile d'offrir décemment aux yeux des spectateurs. Par exemple : Sara offre Agar à Abraham. « Ici Abraham prend Agar, et la maine en sa chambre. »

Le *Mystère de la Vengeance* se termine par le sac de Jérusalem, et par toutes les horreurs qu'une semblable catastrophe entraîne; le poète n'a point explicitement indiqué tout ce que devaient faire les acteurs en semblable circonstance. Il s'en reposait sans doute sur leur verve. Cependant, le dialogue indique des soldats qui saisissent des jeunes filles et qui leur font violence, et le *meneur du jeu*, qui vient à la fin de la pièce récapituler tout ce que les spectateurs ont vu, dit en s'adressant à ces mêmes spectateurs :

Vous avez veu vierges dépuceller
Et femmes mariées violer,
Qui leur était grant tribulation.

Les frères Parfait prétendent que ceci se passait derrière les *custodes*, mais sans preuves; beaucoup d'autorités induiraient à penser que les spectateurs n'étaient point privés de cet édifiant spectacle.

Comme économie d'exposition et de dialogue, des écriteaux étaient placés sur chacune des loges, ou cases du théâtre, pour indiquer aux spectateurs ce qu'elles représentaient. Ainsi, on trouve dans *le Mystère du vieil Testament* que le ciel que crée le Seigneur au commencement, doit porter écrit : *Cœlum empyreum*; ce qui prouve en outre que dans un grand nombre de cas, ces écriteaux étaient conçus en latin. Il en était de même des noms des personnages, qui la plupart du temps sont également en latin.

Plus loin, lorsque Dieu crée le paradis terrestre, divisé en ses quatre parties, l'auteur recommande « que chacun d'eulx soient escriptz et ordonnez. »

Dans le prologue du *Mystère de l'Incarnation et Nativité*, joué à Rouen en 1474; l'auteur s'adresse aux spectateurs :

« Present des lieux vous les pourrez cognoistre
Par l'escript tel que dessus voyez estre. »

De ce passage d'un mystère joué à Metz : « Et fit-on mettre les lanternes aux fenêtres tout ledit jeu durant, » les frères Parfait in-

duisent qu'avant l'établissement de la comédie à l'hôtel de Bourgogne, on se servait de lanternes, appelées lanternes à transparent, qui faisaient un des ornemens du théâtre, et qui depuis passèrent aux pâtissiers. La chose n'est point impossible; mais certainement, dans l'explication de ce passage, il faut entendre que pendant toute la durée de la représentation qui dura plusieurs jours (à Metz), on illumina chaque jour la ville, à cause de l'affluence immense de seigneurs et de peuple qui s'était rendue à cette représentation de toutes les provinces voisines; et ces illuminations se faisaient avec des lanternes. D'ailleurs à Paris, dans une salle fermée, où l'on jouait le soir, on pouvait faire usage de lanternes; mais la représentation de Metz eut lieu certainement en plein jour.

Les historiens contemporains parlent tous avec admiration du mérite des *machines* qu'on nommait alors *secrets*. Doultreman, dans son *Histoire de Valenciennes*, citant une représentation qui eut lieu dans cette ville, en 1547, dit que les *secrets* du paradis et de l'enfer étaient tout-à-fait prodigieux et capables d'être pris par le peuple pour des enchantemens; car l'on voyait la *vérité*, les anges et divers autres personnages, descendre de bien haut, devenir invisibles, puis reparaître tout à coup. De l'enfer Satan s'élevait, sans qu'on vît comment, porté sur un dragon; la verge de Moïse, sèche et stérile, poussait tout à coup des feuilles et des fleurs. On vit l'eau changée en vin aux *noces de Cana*, et plus de cent personnes de l'auditoire purent goûter de ce vin. Les cinq pains et les deux poissons y furent multipliés et distribués à plus de mille personnes, nonobstant quoi, il y eut douze corbeilles de reste. Le figuier, maudit par Jésus-Christ, parut séché, et ses feuilles flétries en un instant; l'éclipse, « le *tremble-terre*, » le brisement des pierres, et les autres épisodes de la Passion, furent représentés avec un succès qui fait regretter que le chroniqueur n'ait point pénétré, pour nous les transmettre, les moyens employés par les machinistes du temps. Plus à l'aise que ceux de nos jours, en ce qu'ils avaient moins d'exigeantes critiques à satisfaire, ceux-ci abordaient intrépidement les cas les plus difficiles de l'art. Ainsi, l'auteur du *Mystère du vieil Testament*, qui n'avait point reculé devant la difficulté de présenter le tableau de la création, n'est

point arrêté par celle de représenter le déluge. « Ici surmonteront les eaües tout le lieu là où l'on joue le mystère, et y pourra avoir plusieurs hommes et femmes qui feront semblant d'eux noyer. » C'est à tort qu'un écrivain a pensé que ces eaux étaient réelles et se bornaient à quelques seaux d'eau dont on arrosait le théâtre. Il est évident que par ces mots : « les eaux surmonteront tout le lieu où l'on joue, » l'auteur n'a pu indiquer que des eaux artificielles, des toiles peintes qui, en s'élevant peu à peu devant la scène, finissaient par en dérober tous les objets à la vue.

L'art du machiniste n'était pas, comme on le voit, négligé par les auteurs des mystères; les transformations, les vols et certains décors mobiles s'y rencontrent assez souvent. Les plus remarquables et les plus multipliés se trouvent dans le *Mystère du vieil Testament*. Au commencement de ce mystère, plusieurs toiles cachent les *establies* aux spectateurs. L'acteur qui représente Dieu paraît d'abord seul. « Nota que celuy qui joue le personnage Dieu doibt estre au commencement tout seul en paradis. » Il crée d'abord le ciel. « Adoncques se doibt tirer un ciel couleur de feu, auquel sera escrit : *Cœlum empyreum*. » Puis les anges. « Adoncques se doivent monstrer tous les anges, chacun par ordre, et au milieu d'eulx l'ange Lucifer ayant ung grand soleil resplendissant derrière luy, et se doivent élever Lucifer et ses anges *par une roue secrètement faicte dessus un pivot à vis*. » Dieu crée ensuite le jour et la nuit. « Adoncques se doibt monstrer un drap peint, c'est assavoir la moitié toute blanche et l'autre noire. » Il forme ensuite le soleil, la lune, les étoiles, les arbres, les animaux qui se montrent successivement au moyen des toiles peintes qui les représentent, et qui se développent aux yeux des spectateurs, ou bien par le retrait des toiles qui dérobent la vue des établies. Mais bientôt les anges, par leur rébellion, attirent sur eux la vengeance céleste. « Adoncques doibvent trebuscher Lucifer et ses anges le plus soudainement possible, et *doibt avoir autant de diables tous prets en l'enfer*, lesquels, en menant grande tempeste, gettent feu du dict enfer. »

On conçoit, en effet, que le paradis étant situé au plus haut du théâtre et l'enfer au plus bas, il eût été impossible de faire tomber

directement les diables en enfer; l'auteur y a donc pourvu, en indiquant que les anges punis doivent se laisser tomber à terre de manière à devenir invisibles pour tous les spectateurs, tandis que d'autres diables, se montrant aussitôt en enfer, simulent leur chute subite.

Les frères Parfait, sur ces mots du *Mystère du vieil Testament*, lorsque les Hébreux entrent au désert : « Ici fault ung désert », ont supposé qu'il y avait là un changement à vue; mais comme nous n'avons jusqu'à présent aucun autre exemple de ce genre, et que celui-ci est loin d'être concluant, puisqu'il semble indiquer seulement qu'une décoration de désert devait se trouver parmi les autres, on est fondé à croire que les changemens à vue étaient inusités, si ce n'est dans le *Mystère de la Création*, qu'on vient de citer, et où ce sont moins encore des changemens à vue que des levers de rideau partiels et successifs.

Nous avons déjà remarqué ailleurs avec quel soin les auteurs de mystères présentaient jusqu'aux plus petits détails aux yeux des spectateurs; en voici encore un exemple. Dans le *Mystère de l'Apocalypse*, Domitien, apprenant que saint Jean a converti les habitans d'Ephèse, fait aussitôt partir un vaisseau pour lui amener cet apôtre. Comme les matelots qui doivent monter ce vaisseau sont endormis et la plupart ivres, le pilote les réveille à grands coups de bâton; il fait ensuite charger les provisions nécessaires, pain, vin, viandes salées, morues, harengs, *baleines salées*, cartes et dés. On met à la voile, on arrive à Ephèse. Les soldats romains mettent pied à terre, vont au temple et arrêtent l'apôtre, le font monter sur le vaisseau et le ramènent à Rome; Domitien ordonne qu'on le jette dans une chaudière d'huile bouillante. « Ici faict appreter une chauldière d'huylle, fourches, boys, charbon, treppiers et soufflez. » Jean, étant sorti de là aussi frais que d'un bain au lait d'amandes, on le conduit en exil dans l'île de Pathmos.

Mettre en action les différentes visions de *l'Apocalypse* aurait présenté trop de difficultés aux auteurs des mystères; aussi, dans celui qui porte le titre de *Mystère de l'Apocalypse*, l'auteur a-t-il éludé les difficultés de son sujet en se bornant à faire présenter à saint Jean et aux yeux des spectateurs quatorze tableaux dont ce

saint rend compte en écrivant ou feignant d'écrire son livre. Un ange lui parle de temps en temps. Ceci se passe en interlocutoire. « Ici se doibt mettre saint Jehan près de quelque roc, appuyé sur une de ses mains, en forme de contemplation. Et il se fera une grande pause en paradis, musicale ou instrumentale, cependant que la première vision s'apparaitra. Ici saint Jehan prend plume, encre. »

Par suite de l'habitude de tout représenter sur le théâtre, il arrivait parfois que si des personnages y mouraient, y étaient tués, on procédait sur place à leur inhumation. Ainsi des juifs, passant en Galilée pour y sacrifier en liberté, sont tués par les satellites de Pilate, et leurs camarades les enterrent sur la scène. D'un autre côté, il s'agit de représenter le Lazare; mais pour le ressusciter, il faut qu'il meure, et par conséquent qu'il soit malade. Il commence donc à se plaindre d'un grand mal de cœur. Marthe et Madeleine, ses sœurs, lui conseillent de se coucher. « Icy se couche Lazare sur un beau lit paré, et Marthe est d'un costé et Magdeleine de l'autre, et lui mettent un couvrechef à la teste. » Comme il continue à se plaindre d'une grosse fièvre et d'une grande debilité, Marthe lui offre des conserves et des confitures pour le réconforter; mais il va plus mal, et après un nombre infini de plaintes, il expire. « Icy les juifs ensevelissent Lazare, puis le portent en terre, et y peut-on porter torches et autres triomphes mortuaires. »

Dans *le Mystère de la Vengeance*, Néron fait ouvrir le ventre à sa mère Agrippine : cette opération est faite sur le théâtre. « Nota qu'ilz la lient icy sur un long banc, le ventre dessus, et faut avoir un corps feint pour l'ouvrir. »

Les supplices, les tortures sont très fréquens dans les mystères; il paraît que les spectateurs aimaient à repaître leurs yeux, comme leur esprit, dans la méditation des légendes, de ces horribles spectacles offerts dans tous leurs détails.

Les serpens, les dragons, les monstres étaient un moyen dramatique très fréquemment employé par les auteurs des mystères. Dans celui des *Apôtres*, la huitième journée est presque entièrement remplie de scènes où les serpens, les dragons, dévorent les incrédules, renversent les autels, etc.

« Icy fault qu'il saille par-dessoulz terre ung dragon moult terrible comme un serpent. »

Telle est, ordinairement, l'annonce de l'apparition de ces singuliers acteurs.

Dans le même mystère, saint André fait plusieurs miracles dans la Grèce, et entre autres, la délivre d'un serpent monstrueux : « Icy doibt avoir un chesne planté et se doibt lyer le serpent à l'entour du dict chesne, en criant, et doibt saillir grant quantité de sang et puis meurt. » Sur quoi les frères Parfait ajoutent que le machiniste qui faisait mouvoir le serpent était placé au centre du théâtre. Puis, au moyen d'une corde de crin noir, en attirant l'animal à lui, il le tortillait autour du chêne, sur l'écorce duquel étaient attachées des pointes de fer, qui, perçant la peau du serpent, en faisaient sortir une eau couleur de sang.

Il n'était point rare non plus de voir des animaux, soit feints, soit naturels paraître sur la scène ; lorsque Joseph et Marie vont à Bethléem, ils mènent leur âne avec eux ; Joseph lui fait la litière et lui donne à manger.

Or, vous tournez bauldet tournez
Le museau devers la mangeoire ;
Vous avez bien gagné à boire
Car eine avez eue à foison.

« Icy montent Nostre-Dame sur l'asne et l'enfant, et s'en vont en Égypte. »

« Icy ramaine Joseph ; Nostre-Dame et l'enfant sur son asne, comme devant. »

Jésus ordonne à saint Pierre et à saint Jean de lui amener l'ânesse et l'ânon qu'ils trouveront attachés aux murs d'un château voisin : « Icy montent Jésus sur l'asnesse, et y a quatre apostres qui vont devant ; Judas maine l'asnesse par le licol, et les autres apostres vont après. »

Dans le mystère qui porte son nom, sainte Barbe, voulant envoyer une lettre, en charge un courrier ; celui-ci monte à cheval, s'arrête plusieurs fois pour boire, arrive à la porte de la ville, y

frappe, et de là se fait conduire au logis qu'il cherche : tout ceci s'exécute sur la scène.

Marie vient de mettre au monde le Sauveur : « Icy doibt avoir ung asne et ung bœuf, et si on ne peut trouver des corps de l'asne et du bœuf feincts, soit laissé ce qu'en suit..... Mais qui en pourra avoir ils se doibvent agenouiller devant l'enfant et haléner contre luy pour l'eschauffer. Ensuite vient ung chant royal, duquel quant on dit la dernière ligne, les bestes s'agenouillent. »

Quand le texte sacré l'exigeait, et d'autres fois comme effet de merveilleux, on faisait parler les animaux qui figuraient dans l'action, mais en leur choisissant des monosyllabes en rapport avec leur accentuation habituelle. Un exemple tiré du *Mystère de la Nativité* rendra plus claire l'explication de ce jeu de théâtre qui, exécuté dans une église, empruntait la langue du rituel.

UN COQ (d'une voix claire et brève).

Christus natus est!

UN BŒUF (mugissant).

U... bi!

UN AGNEAU (bêlant).

Bée....thleem!

UN ANE (brayant).

Ia....mus (pour Eamus).

Les géans, qui jouent encore aujourd'hui un rôle si important dans les parades et dans les processions espagnoles, figuraient dans les mystères.

Dans *le Mystère de saint Christophe*, joué à Grenoble, et l'un des plus curieux par le style et les évènemens, saint Christophe a cette taille gigantesque que les légendaires lui attribuent. N'était-ce simplement qu'un homme de très haute taille, exhaussé encore par des socques élevés tels qu'on en portait alors, ou un individu monté sur des échasses? c'est ce qu'il est difficile de décider. Seulement il est difficile d'admettre qu'un acteur eût pu jouer un rôle aussi long et aussi varié en incidens que celui de saint Christophe, monté sur des échasses.

Les jeux de théâtre étaient produits pour la plupart au moyen de trappes, nommées par métonymie *apparitions*, semblables à celles des théâtres modernes, et servant aux mêmes usages, soit pour faire sortir des acteurs de dessous le théâtre, soit pour les y faire descendre. Lorsque l'ombre de Samuel apparaît à Saül, le poète avertit : « Une *apparition* pour Samuel. » Et la preuve que ce nom d'apparition s'appliquait à la trappe et non à l'objet qui apparaissait, c'est que dans *le Mystère de l'Apocalypse*, les meurtriers de Darœ, bourreau de Domitien, jettent son corps dans une apparition : « Icy le jettent en l'apparition et s'en vont à Romme. »

Dans *le Mystère des Apôtres*, Barnabé, prêchant l'Évangile aux Chypriens, est conduit au bûcher : « Icy Barnabé soit lyé par le corps et par les pieds contre une charrette, et au millieu ung pillon où doibt avoir un pertys pour passer une corde, et par-dessoulz terre ung corps fainct comme Barnabé, et feindra le bourreau brusler ledict corps fainct, et se dévallera Barnabé par-dessoulz terre. »

La machine au moyen de laquelle s'exécutaient les vols et ascensions, s'appelait la *volerie* ou *voullerye*. « Celui qui jouait saint Michel descendit par la voullerye. » (Rabelais.)

L'ascension de Jésus-Christ, dans le mystère de ce nom, était toujours une des machinations les plus importantes que les exécuteurs de mystères eussent à exécuter. Voici comment elle est indiquée dans *le Mystère de la Résurrection* de J. Michel, troisième journée. « Jésus prendra les ames des bienheureux, au nombre de cinquante et un par la main, et les mènera monter secrètement en paradis par une voie, sans que on les voye, mais leurs statures de papier ou de parchemin bien contrefaictes, jusqu'audit nombre de cinquante et un personnages, seront attachées à la robe de Jésus et tirées à mont quant et quant Jésus, et seront les establiz environnés de nuées blanches. » On voit qu'ici l'ascension ne s'exécute que par la substitution de ces personnages feints, et que les machinistes avaient reculé devant la difficulté d'enlever cinquante-un personnages se tenant tous par la main à la file les uns des autres.

A la tentation de Jésus-Christ dans le désert : « Se met Jésus sur les épaules de Sathan, et par ung soudain contrepoys sont guindés tous deux à mont sur le haut pinacle (du temple). »

Comme jeux de théâtre, les épées à lame rentrante n'étaient point inconnues aux acteurs des mystères. Ainsi saint Thomas (*mystère des Apôtres*), prêchant dans la Judée, ayant terrassé ses adversaires par ses prodiges, le plus acharné d'entre eux, l'*évesque d'Yude la major*, ne trouve d'autre argument que de lui passer une épée au travers du corps. « L'évesque prend un glaive fainct et le fiert au travers du corps, et tue saint Thomas. »

(Ibid.) Simon le magicien se présente à l'empereur Néron en lui disant qu'il est le fils de Dieu, et que pour se convaincre de ce qu'il avance, on n'a qu'à lui faire trancher la tête, qu'il ressuscitera. Néron, très curieux comme on sait, ordonne cette exécution; mais le bourreau ne coupe qu'une fausse tête. « Nota que Simon Magus ait un visage fainct souz son chaperon de docteur en la tête, et puisse *avaler* sur le visage. »

On ne sait pas précisément quels jours et à quels intervalles les confrères de la Passion donnaient leurs représentations; mais on ne peut douter que ce ne fût à de courts intervalles, et surtout les jours de fêtes et les dimanches. Mais en 1460, on leur interdit les jours de fêtes solennelles et les jeudis, de peur que ce spectacle n'empêchât le peuple d'assister aux offices, qui eussent souffert de la concurrence.

Dans les villes de province, comme on n'élevait généralement que des théâtres temporaires pour la représentation des mystères, et que ces représentations, sauf la scène qui était abritée, avaient généralement lieu en plein vent, on choisissait naturellement l'été pour exécuter ces spectacles; aussi remarque-t-on, dans la mention des célèbres représentations provinciales, que presque toutes eurent lieu dans les mois de juin, juillet, août et septembre. Cependant, probablement par exception, on trouve une célèbre représentation du mystère de l'*Incarnation* et *Nativité*, donnée à Rouen *aux fêtes de Noël*, en 1474, et, malgré l'inclémence de la saison, la représentation avait lieu en plein vent, puisque le théâtre occupait toute la partie septentrionale de la place du Neuf-

Marché. Comme on vient de voir un miracle de la Nativité donné aux fêtes de Noël, on remarquait souvent aussi une concordance entre le sujet de la pièce et l'époque où elle était représentée; il existe également mention d'une représentation du mystère de *saint Nicolas* donné le jour de la fête de ce saint. On trouve aussi qu'à Lille, en 1416, le mystère de l'*Ascension* fut joué pour le jour de cette fête.

Lorsqu'il s'agissait de monter la représentation d'un mystère, on faisait un *cry* ou proclamation par la ville, en grand apparât, afin d'annoncer le projet, et pour annoncer que les amateurs disposés à prendre un rôle eussent à venir s'essayer devant la société qui s'était constituée juge à cet égard. Au jour et à l'heure indiquée, les candidats étaient examinés sous le rapport de la figure, de la taille, de la voix, de l'intelligence et du jeu, et on leur accordait un rôle suivant leur capacité. Or, en parcourant les mystères, on est effrayé de la difficulté, des périls même que devaient offrir les principaux rôles, et l'on conçoit qu'on exigeât qu'ils s'engageassent par serment à les remplir. En effet, que l'on prenne pour exemple celui de Jésus-Christ, et seulement pendant le mystère de *la Passion* proprement dit; car, sans la résurrection, on voit que cette représentation durait quatre jours et était divisée en quatre-vingt-six actes. Dans ces quatre journées, on ne débitait pas moins de quarante-un mille vers. Le rôle du Christ en contenait pour sa part plus de trois mille quatre cents. Quelque adresse que dussent mettre les autres acteurs dans leurs rôles, il était difficile que celui-ci ne fût pas excédé des mauvais traitemens, coups de fouet et de bâton, que l'auteur s'est plu à multiplier presque à chaque heure de la dernière journée. Dans quelques scènes, telles que celle de la tentation au désert, il devait être enlevé, par un contre-poids, du bas du théâtre jusqu'à une grande hauteur. Dans la transfiguration, il restait suspendu en l'air pendant un débit de cent vingt-huit vers. Enfin, depuis le moment où on l'élevait en croix jusqu'à celui où on l'en détachait, il ne se débitait pas moins de trois cents vers, auxquels on doit joindre le temps des diverses pauses ou opérations indiquées dans le drame; de sorte que l'acteur devait rester au moins pendant deux heures

dans cette position si pénible. On ne doit pas s'étonner après cela que quelquefois les acteurs aient été sur le point de succomber à tous ces périls. La chronique de Metz rapporte qu'à une représentation de *la Passion*, jouée en 1437, près de cette ville, un curé de Saint-Victor de Metz, qui faisait le rôle du Christ, « fût presque mort en croix, s'il n'avait été secouru; et fallut que un autre prêtre fût mis en la croix pour parfaire le personnage du crucifiement pour ce jour. » Dans la même représentation, celui qui faisait le rôle de Judas fut presque étranglé en se pendant, « car le cœur lui faillit, et fut bien hastivement despendu et porté en voye. »

ÉMILE MORICE.

(Suite et fin à une prochaine livraison.)

RÉSIGNATION.

A M. F. de Lamennais.

Qui descend donc ainsi sur la place publique,
Jetant un peuple entier à l'hydre politique,
Au lieu de ses devoirs lui parler de ses droits?
Prêtre de Jésus-Christ, parle-nous de la croix!
Parle-nous de la croix, de cette croix austère
Que ton maître a portée au sommet du Calvaire,
Que tu portes toi-même, et que je porte, moi,
Que porte le vulgaire et que porte le roi!
Oh! quand aura sonné l'heure de ta victoire,
Quand, tant de fois trompés, nous ne voudrons plus croire,
Comment soutiendras-tu ce peuple furieux
Qui viendra tout sanglant apparaître à tes yeux?
Quand, demandant leurs fils, viendront ces pauvres mères,
Te dire en te montrant leurs souffrances amères:

« Comme il l'était hier, le mal est tout puissant;
Hier c'était la boue, aujourd'hui c'est le sang.
Tous tes projets dorés sont tombés en poussière.

Une chose est debout, hélas! c'est la misère.
N'es-tu donc plus le Christ, ô prophète vanté?
O grand prophète! où donc est cette égalité?
Ainsi qu'aux jours passés, la rouge guillotine
Boit le sang des Français qu'épargna la famine;
Les meilleurs ne sont plus; toi-même, homme de bien,
Tu n'as plus d'auréole, et ton nom n'est plus rien;
Ceux qui marchaient naguère au gré de ton envie
Ne te connaissent plus et demandent ta vie,
Et s'en vont murmurant dans la grande cité :
« Ce prêtre n'aimait pas assez la Liberté! »

Alors, voyant ce peuple en proie à tant d'alarmes,
Comme Notre-Seigneur, tu répandras des larmes,
Et ne pouvant pas, toi, multiplier les pains,
Tu répondras, prenant ta tête dans tes mains :

« Frères, résignez-vous, comme je fais moi-même;
Laissez à l'envieux l'injure et le blasphème;
Connaissez à présent toute la vérité :
Dans un cercle éternel tourne l'humanité;
Et le bien et le mal, en égale mesure,
Tombent incessamment des mains de la Nature.
Le siècle a fait deux mots : *Progrès* et *Mission;*
Il en est un plus grand, c'est *Résignation*;
Car, tels qu'un champ de blé, dans le monde où nous sommes,
Toujours la main du sort labourera les hommes :
La souffrance est la loi de ce triste univers;
La matière demeure et la forme se perd.
Voyez comme déjà, par-delà l'Atlantique!
Le serpent de douleur entoure l'Amérique.
L'homme libre et l'esclave, en tout temps, en tout lieu,
Palpiteront toujours sous le souffle de Dieu.
Frères, défiez-vous des rois de la pensée,
Leur esprit est brûlant, mais leur ame est glacée;
Tous ils sont orgueilleux, et sachez-le en ce jour,
Tout mal vient de l'orgueil, et tout bien de l'amour.

Tous feraient, pour servir leur belle théorie,
Couler à gros bouillons le sang de la patrie.
Partout sur cette terre est l'inégalité,
Mais nous serons égaux devant l'éternité.
Frères, pensons toujours, sur ces terrestres rives,
A la sueur de sang du jardin des Olives! »

Mais le prêtre se tait, et, près d'un grand palais,
J'entends parler tout bas un troupeau de valets :

« Depuis cinq ans, hélas! tout est devenu pire;
Il faut, pour nous sauver, le sabre de l'empire;
Il faut un frein de fer à ce peuple indompté.
Il faut!... » — « Moi je vous dis qu'il faut la Liberté!
Mais la Liberté sainte, et lente et mesurée,
Et marchant comme fait une femme sacrée.
Vous, prêtre, et vous, valets, qui murmurez tout bas,
La sainte liberté, vous ne la sentez pas.
Vous, vous mettez du sang à sa robe divine,
Et vous, vous étouffez la voix de sa poitrine.
Vous n'êtes pas ses fils; et, sur votre tombeau,
Naîtra de votre cendre un grand peuple nouveau. »

O Liberté divine! ô ma belle déesse!
Combien ces insensés te causent de tristesse!
Comme ils comprennent mal ton empire nouveau!
Comme je vois tes pleurs couler sous ton manteau!
Ne désespère pas pourtant de notre France;
Reste au milieu de nous, malgré cette souffrance;
Laisse-les, ces mortels, obscurcir ta clarté,
Et toi, déesse, attends avec tranquillité.
Lorsqu'au pays de Naple, une immonde tempête,
De la terre et du ciel vient suspendre la fête,
Le grand astre, un moment, voile son front vermeil,
Car il sait que toujours il sera le soleil.

ANTONI DESCHAMPS.

ÉTUDES

Sur la Peinture Espagnole.

GALERIE DU MARÉCHAL SOULT.[1]

VI.

Auprès de Zurbaran s'élevait un autre jeune peintre qui devait résumer en lui-même toutes les traditions antérieures, et porter l'art espagnol à son plus haut degré de splendeur. L'histoire de Murillo est fort simple : elle se trouve tout entière dans la succession de ses œuvres et non point dans les faits extérieurs de sa vie qui fut coupée par un seul accident, un voyage à Madrid.

Murillo est assez connu en France et en Europe, sans doute à cause du nombre prodigieux et de la supériorité de ses créations ; il y a des Murillo en Russie, à Berlin, à Munich, à Dresde, à Londres, etc.; mais il n'y a certainement pas une galerie au monde (exceptons Séville et Madrid), où l'on puisse étudier aussi complètement que chez le maréchal Soult, toute cette belle vie d'artiste, toutes les transitions de son talent, tout le développement de son génie.

(1) Voyez la dernière livraison.

Souvent, au milieu de tâtonnemens instinctifs, il tombe aux natures privilégiées une subite révélation qui décide leur avenir. Quand Pedro Moya, de Grenade, traversa Séville en revenant de Londres, où il avait étudié sous Van-Dyck, Murillo, qui avait pris de son premier maître, Juan del Castillo, un dessin assez correct et un coloris sec et froid approchant de l'école florentine, fut frappé par l'exécution suave de Moya; il pressentit la perfection qu'il pourrait atteindre dans cette direction nouvelle; dès lors il essaya de modifier sa pratique, et, résolu de passer en Italie, il se rendit bientôt à Madrid; mais à Madrid, il fut si gracieusement accueilli et aidé par son compatriote Velasquez, il trouva tant de richesses dans les collections royales, qu'il n'eut pas envie d'aller plus loin.

Un critique fort compétent sur l'art espagnol, M. Louis Viardot, a prétendu que Murillo n'eut pas plusieurs manières successives, mais qu'il se servit, alternativement et suivant le besoin, du genre *froid*, *chaud* ou *vaporeux* : cette assertion nous semble manquer de justesse en présence des faits qui expliquent positivement la transformation de Murillo.

Les auteurs espagnols signalent ces transitions de manière à deux époques différentes : « Tout le monde fut surpris, dit un biographe, en voyant les tableaux qu'il peignit à son retour de Madrid en 1645, pour le petit cloître du couvent de Saint-François; personne ne savait comment et avec qui il avait appris ce *nouveau style inconnu* et élevé, car ils ne connaissaient ni modèle ni maître qui pût le lui avoir enseigné. » C'est que Murillo avait étudié Titien et Ribera, Van-Dyck et Rubens, et Velasquez, et qu'il s'était composé ainsi un style complexe, participant des uns et des autres, reproduisant çà et là les qualités de tous. Dans cette période qui dura environ dix ans, où l'artiste tâte sa propre individualité en s'inspirant des grands maîtres, où il cherche son moi, sa destinée, il fit une quantité de bons tableaux, mais qui n'ont pas encore le cachet intime et distinct des œuvres suivantes. Attendez! voilà que, vers 1655, dit le même écrivain espagnol, « soit pour plaire au public, soit par la facilité extraordinaire qu'il avait acquise, il changea son style irrésolu et dur (*detenido y fuerte*) en un autre plus

franc et plus doux. » Murillo s'était formulé, il avait trouvé son originalité personnelle.

Cette seconde transformation, après laquelle l'artiste apparaît avec toute sa valeur, dans toute sa puissance, date à peu près du *saint Antoine de Padoue*, que nous avons vu à Paris, et que notre gouvernement s'est laissé enlever par la Russie.

Dès lors (1656), Murillo eut une manière à lui et incomparable : ce ne sont plus des réminiscences de Ribera ou de Van-Dyck, c'est une unité sublime composée de tous les élémens épars chez les maîtres, si bien qu'il n'y a dans aucune école un peintre aussi *complet* que Murillo. Dès lors, il eut le secret des harmonies de la nature, de cette liaison intime qui rapproche toutes choses sans les confondre; car les êtres ne sont point séparés, il n'y a pas de vide dans l'univers, mais un tout harmonique et multiple au sein duquel s'entretouchent les individualités; dès lors il arriva à cette couleur onctueuse et magique qui donne à chaque objet juste ce qu'il faut de ton et de lumière, de fermeté, de *chaleur* ou de *vaporeux*, à ce dessin aisé et souple, dont les lignes se perdent doucement dans les demi-teintes, et que l'air caresse tout autour. Voilà le vrai Murillo. Il y a en lui une sorte de panthéisme sentimental, un amour infini pour toutes les manifestations de Dieu !

Aussi a-t-il été supérieur dans tous les genres; il a reproduit merveilleusement toutes les faces de la création, l'homme, les animaux, les arbres, la mer, la terre et les nuages; il a rendu toutes les conditions de l'humanité, toutes les passions de l'humanité, la misère hideuse et la beauté physique, la religion et la charité, la paternité et l'amour; il a entr'ouvert le ciel, et il en a fait descendre de mystérieux rayons sur les saints en extase; il a évoqué les essences incorporelles, et il les a revêtues d'un corps; il a donné une forme à l'*esprit*, et il a divinisé la matière! Quel poète, je vous prie, a communiqué ainsi avec toute la nature réelle ou intangible? Quel poète s'est assimilé si intimement toutes les impressions terrestres, toutes les virtualités de la pensée? Quel poète a mieux compris le Christ, le Verbe par excellence, cette incarnation synthétique de la Trinité infinie? Disons-le, Murillo nous semble le

premier des peintres, celui qui a résumé le plus complètement toute la puissance de l'art.

Sans attacher trop d'importance à une division abstraite et arbitraire comme toutes les divisions possibles, et qui devient fausse si on l'exagère, nous avons établi qu'il y avait trois phases dans le talent pratique de Murillo. La *Vierge au chapelet* du Musée est de la première époque; elle fut peinte avant le voyage à Madrid, et placée, je crois, au collége Saint-Thomas de Séville. M. le maréchal Soult possède cinq toiles de la seconde époque où l'on sent l'étude du Titien et de l'Espagnolet, la *Scène de brigands*, l'*Apothéose de saint Philippe*, et son pendant, les *Pestiférés implorant du secours*, la *Fuite en Égypte* et un tableau de *quatre enfans*. Le *Pouilleux* (*el piojoso*) du Louvre, sur la date duquel nous n'avons pas d'indications précises, est certainement de cette seconde manière que beaucoup d'artistes préfèrent à la troisième; mais pourtant il n'y a pas encore toutes les ressources déployées plus tard dans l'*Enfant prodigue* et dans le *Jésus à la piscine*.

La *Scène de brigands* est touchée avec une fermeté remarquable : deux hommes, un religieux et un brigand demi-nu, se détachent sur un paysage vigoureux. Le torse du brigand pourrait être de Ribera comme de Murillo, c'est le même dessin accusé nettement, la même couleur un peu rude, qui conviennent bien au sujet.

Un défaut de composition commun aux deux pendans, *saint Philippe* et les *Pestiférés*, mais plus saillant dans le *saint Philippe*, c'est l'absence de *symétrie* : il y a dans la nature une certaine loi d'arrangement et de disposition harmonique à laquelle l'art doit se soumettre; il y a de certains rapports de nombres et de lignes, un équilibre, dont les maîtres se sont écartés bien rarement. Voyez les compositions de Raphaël : elles présentent toujours une régularité systématique; une figure est toujours opposée à une figure; les personnages se groupent dans une proportion calculée autour du point culminant et central, et forment balance, équation. De même qu'en voyant un profil, vous pouvez affirmer l'autre aspect de la figure, de même en voyant la moitié d'un tableau bien composé, vous devez pressentir l'autre moitié, car un tableau bien composé doit être un tout, une scène complète, et, dans ce qui est complet,

il y a toujours l'opposition de deux forces, de deux sexes pour ainsi dire, une dualité qui constitue le mouvement, la vie. Cette observation semble un peu métaphysique à propos de peinture; mais on peut la vérifier sur toutes les créations de la nature et sur les créations de l'art qui en sont le reflet.

Murillo, dont les tableaux offrent ordinairement une symétrie harmonieuse, comme, par exemple, l'*Enfant prodigue,* a disposé tous ses personnages d'un seul côté dans l'*Apothéose de saint Philippe*; les figures sont au nombre de six ; à l'opposé, on voit une flamme lointaine et un petit groupe qui s'envole vers le ciel. Le clair-obscur est parfait, l'exécution plus douce et plus reposée ; quelques-unes des têtes se rapprochent de la manière de Van-Dyck.

La tête de trois quarts, derrière l'arcade, dans les *Pestiférés implorant du secours,* est le portrait de Murillo. Ces deux toiles ont cinq pieds neuf pouces de largeur sur cinq pieds quatre pouces de hauteur.

Quoiqu'il soit difficile de classer les choses supérieures, nous préférons la *Fuite en Egypte* aux tableaux précités : elle vient des pères de la Merci chaussés (*Merced calzada*) à Séville. La Vierge, tenant son fils entre ses bras est assise sur un âne que saint Joseph conduit par la bride. Marie contemple amoureusement son Jésus, et le père adoptif se hâte de les soustraire aux recherches d'Hérode. Il fait nuit, et ces ombres qui voilent tous les objets sans les cacher, sont rendues avec une vérité magique. En examinant les œuvres de Murillo, il nous faut revenir incessamment à cette merveilleuse science du clair-obscur, à cette dégradation habile et insensible de tons, que nul autre peintre, si ce n'est peut-être le Titien, n'a pratiquée aussi franchement.

Le tableau des *Enfans* est une excellente étude ferme et souple en même temps, où l'air et la lumière se jouent entre quatre têtes finement caractérisées, expressives et vivantes.

Nous arrivons à la belle et definitive manière de Murillo : nous sommes vers 1660. Je crois que c'est à peu près à cette époque qu'il faut rapporter un delicieux petit *Jésus embrassant saint Jean,* qui est dans un boudoir à côté d'un portrait moderne. Quel ar-

dent et chaste amour entre ces deux enfans prédestinés ! Quelle puissance naïve sur ce jeune front dont la pensée doit transformer le monde ! Les Italiens, pas même Raphaël, n'ont jamais fait un Jésus plus divin. Dans les *saintes familles* du Sanzio, c'est toujours la Vierge dont vous admirez le type céleste, et cette beauté surnaturelle vous distrait du jeune Sauveur; chez Murillo, la Vierge est une mère attentive protégeant le trésor qu'elle a enfanté; c'est le satellite de cet astre naissant qui rayonne déjà de sentiment et de pensée. Chez Raphaël, la Vierge est plus vierge; chez Murillo, l'enfant-Dieu est plus Dieu.

En 1674, Murillo termina les huit grandes toiles qui passent pour ses chefs-d'œuvre et qui furent placées dans l'église de la Charité : le *Peuple hébreu buvant l'eau que Moïse fait jaillir du rocher*; le *Miracle de la multiplication du pain et des poissons*; l'*Enfant prodigue dans les bras de son père*; *Abraham adorant les trois anges*; *le Christ guérissant le perclus de la piscine*; et *l'Ange délivrant saint Pierre de sa prison*; *saint Juan de Dios portant un pauvre*, et *sainte Isabelle, reine de Portugal, soignant des malades*.

Le *Moïse* fut payé 13,500 réaux, et son pendant, le *Miracle du pain*, 15,975; les quatre qui suivent, 32,000, et les deux derniers, de moindre dimension, 16,840 réaux : sommes énormes pour l'époque, qui représentent plus du double en argent de ce temps-ci, mais qui cependant n'approchent pas de la valeur actuelle des tableaux, car le *Christ guérissant le paralytique*, payé 8,000 réaux (2,000 fr.) à Murillo, a été vendu au roi pendant quelques jours, par le maréchal, environ 200,000 fr. Et malheureusement pour nous autres artistes, le marché a été rompu, et ces magnifiques peintures qui devraient être livrées à l'étude dans les collections publiques, resteront enfouies dans une galerie particulière, si même les gouvernemens étrangers ou les riches Anglais ne les enlèvent pas hors de France.

Puisque M. le maréchal Soult veut *faire de l'argent* avec sa galerie, qu'il charge Henriquel Dupont, Z. Prévost, et les meilleurs graveurs de Paris et de Londres, de reproduire au burin et à l'eau forte les compositions de Murillo et des peintres espagnols; ce sera une excellente spéculation industrielle pour le propriétaire et un

service notable rendu aux arts. Déjà M. Réveil a gravé au trait quelques-uns de ces tableaux, mais la ligne seule donne une idée bien imparfaite de cette peinture si lumineuse et si chaudement colorée. D'ailleurs, les gravures de M. Réveil, dont le dessin est irréprochable, sont perdues au milieu du *Musée de peinture et de sculpture*, recueil stupidement composé, où les plus niaises conceptions contemporaines coudoient des chefs-d'œuvre, où M. Vigneron coudoie Raphaël, et le *Trompette* de M. Horace Vernet une *Vierge* du Corrége !

Je ne sais comment expliquer trois immenses tableaux relégués dans les escaliers de l'hôtel-Soult, et que je n'ai pas eu le loisir d'examiner suffisamment, le *Miracle du pain et des poissons*, un *Moïse frappant le rocher*, et l'*Adoration du veau d'or*. Les documens relatifs à Murillo ne font aucune mention du *Veau d'or*; quant au *Moïse*, il est certain que la Charité de Séville possède encore l'original de Murillo, et que la composition n'en est pas entièrement analogue avec le *Moïse* de M. le maréchal Soult : j'ai eu occasion de fréquenter à Paris le graveur de *sa majesté catholique* (gravador de Camara), don Raphaël Estève, qui me montra l'épreuve d'une énorme gravure du *Moise frappant le rocher*, à laquelle il travaille depuis six ou sept ans. Le Moïse est au milieu de la scène; des deux côtés la foule se précipite pour boire l'eau miraculeuse : il y a au moins trente ou quarante figures plus grandes que nature; il y a un chameau, un cheval, des chiens et des boucs; l'enfant assis sur le cheval est le portrait de Murillo dans ses premières années. La toile a huit vares et demie de largeur, ce qui revient environ à vingt-six pieds. Celle de M. le maréchal Soult est d'une dimension plus rétrécie et présente un autre agencement : Moïse est à droite; son frère Aaron très en évidence sur la gauche; les têtes moins nombreuses sont d'un type fortement caractérisé, rendant bien la physionomie distinctive des Hébreux. On peut prendre ce tableau pour une étude, ou bien une imitation de Murillo lui-même.

Dans le tableau de la *Multiplication des pains*, Murillo a fait un miracle presque aussi étonnant que le miracle du Christ. Si le Christ a nourri cinq mille hommes avec cinq pains d'orge et deux

poissons, Murillo a peint cinq mille hommes sur un espace de vingt-six pieds. En vérité, il n'en manque pas un des cinq mille; c'est une foule inouie de femmes et d'enfans, de jeunes gens et de vieillards, une nuée de têtes et de bras qui se classent à l'aise, sans gêne et sans apprêt; tous contemplent le Christ au milieu de ses disciples, et le Christ bénit les pains, et le miracle est opéré! Symbole sublime de la fraternité entre les hommes, magnifique enseignement de charité que le peintre a magnifiquement traduit! Comme je ne puis croire qu'il existe deux compositions aussi prodigieuses, je plains Séville d'avoir perdu son chef-d'œuvre, et je tiens celui-ci pour l'original de Murillo, jusqu'à contradiction.

Mais nous voici en présence du *Paralytique*, du *saint Pierre aux liens*, de l'*Abraham* et de l'*Enfant prodigue*. Que de richesses! que de sentimens et de poésie! Oh! les souples étoffes! Oh! les flots éblouissans de lumière! Oh! le bel ange aux longues ailes soyeuses! Oh! les nobles et religieuses figures! On pourrait étudier pendant une année entière chacun de ces tableaux.

Murillo, *ce peintre du ciel*, comme on l'a appelé, a compris le Christ aussi bien que Jésus enfant; il semble qu'il se soit inspiré de ce portrait sublime tracé par Publius Lentulus, gouverneur de la Judée, dans une lettre adressée au sénat romain : « Il y a actuellement en Judée un homme d'une vertu singulière, qu'on nomme Jésus-Christ. Les barbares le croient prophète, mais ses sectateurs l'adorent comme étant descendu des dieux immortels. Il ressuscite les morts et guérit toutes sortes de maladies, par sa parole ou par l'attouchement. Il est d'une taille grande et bien formée; ses cheveux sont d'une couleur qu'on ne saurait guère comparer, tombant à boucles jusqu'au-dessous des oreilles, et se répandant sur ses épaules avec beaucoup de grace, partagés sur le sommet de la tête à la manière des Nazaréens; son front est uni et large; ses yeux sont brillans et sereins; son nez et sa bouche sont dessinés avec une parfaite symétrie, et ses joues sont d'une couleur admirable qui répond à celle de ses cheveux; sa barbe descend d'un pouce au-dessous du menton, et se divise vers le milieu. Il censure avec majesté, exhorte avec douceur : soit qu'il parle, soit qu'il agisse, il le fait avec élégance et gravité. *Jamais on ne l'a vu*

rire, mais on l'a vu pleurer souvent. Il est tempéré, modeste, sage; c'est un homme enfin qui, par *sa rare beauté* et ses qualités admirables, surpasse les enfans des hommes. »

Le Christ, qui impose les mains sur le paralytique, est calme et simple : il a foi dans sa puissance et il communique sa foi autour de lui ; il a su habituer aux miracles : le perclus, depuis trente-huit ans, n'attend que sa parole pour se relever et marcher. Saint Pierre et saint Jean, le disciple bien-aimé, sont à la droite de leur maître. En avant, la piscine est indiquée, et vers le fond, les cinq portiques.

Nous avons déjà mentionné le torse du paralytique comme un modèle de dessin; le pied et les mains du Christ ne sont pas moins admirables. Un sentiment profond, une couleur harmonieuse et chaude, une lumière éclatante, placent ce tableau entre les œuvres d'art les plus complètes.

Il est curieux de mettre en parallèle les deux *saint Pierre aux liens* de Ribera et de Murillo, composés à peu près sur le même plan. Chez Ribera, le saint fait oublier l'ange; chez Murillo, l'ange fait oublier le saint. Dans le tableau de l'Espagnolet, saint Pierre paraît surpris à l'apparition, et c'est un grave défaut, car les hommes qui avaient vu le Christ ne devaient plus s'étonner de rien; il relève sa tête large et chauve, illuminée d'un rayon de jour dont elle reçoit un relief si puissant qu'elle saillit hors du cadre. Le saint Pierre de Murillo est moins vigoureusement touché, quoique la figure et les jambes soient habilement peintes, mais l'admiration se concentre sur l'envoyé céleste. On voudrait caresser le duvet de ses grandes ailes déployées et sa chevelure flottante; comme il pose légèrement à terre! comme sa peau est veloutée et transparente! comme il jette la lumière! Cet ange-là est une des merveilles de la peinture; son bras raccourci, étendu en arrière vers la porte dans le clair-obscur, est exécuté avec une magie inexplicable pour les praticiens les plus consommés; sa poitrine, sa jambe droite avancée, offrent une fluidité de couleur que Rubens n'a jamais égalée; il y a des transitions insaisissables depuis l'auréole brillante jusqu'à l'ombre, une harmonie de nuances graduées à l'infini. Devant cette peinture, le sentiment de la couleur se développe: on

est initié aux jeux de la lumière, à cette multiplicité de tons qui diversifient chaque atome de la chaîne universelle ; la nature ne présente pas deux points également éclairés, et cependant on ne peut fixer la ligne qui sépare ces deux points. Cette dégradation harmonieuse des nuances constitue le coloriste : voilà ce qui fait de Murillo un coloriste éminent ; voilà ce que pratiquent en maîtres Decamps et surtout Delacroix.

Dans l'*Abraham*, l'articulation du genou n'est pas heureuse, mais la tête est belle et le raccourci de la main droite bien étudié. Les critiques espagnols citent les trois anges pour leurs proportions gracieuses et nobles.

Beaucoup d'artistes préfèrent l'*Enfant prodigue* à toutes les autres compositions de Murillo, et en effet, le groupe du père qui reçoit dans ses bras son fils amaigri dont il couvre la nudité avec les plis de son manteau, ce groupe manifeste un sentiment si intime des affections morales, qu'on croit assister à un drame réel; il faut voir la sollicitude et la joie du vieillard, le repentir et la reconnaissance du fils : son visage est sillonné par les orages de sa vie, mais les passions tumultueuses et les désordres sensuels n'y ont point effacé l'empreinte d'une nature élevée ; il a péché par l'entraînement de cette activité qui dévore la jeunesse et qui la pousse à épuiser toutes les émotions ; il a péché, parce qu'il a trop aimé les créatures de Dieu! Pardonnez-lui, comme à la Madeleine, sa sœur!

L'exécution répond à cette scène touchante et solennelle : les têtes, les étoffes, le corps de l'enfant prodigue, sont peints avec une aisance de touche, une magnificence de couleur, une désinvolture de style, une vérité de perspective étonnantes. Chez Murillo, on ne sent jamais le travail et la recherche ; on ne demande jamais : pourquoi cela est-il ainsi? Chaque chose remplit son but en concourant à l'effet général, si bien que vous ne désirez rien de plus. Cet accord de l'unité et de la multiplicité, du principal et des accessoires, est surtout saillant dans l'*Enfant prodigue*. Il y a un air de fête répandu sur toute la composition ; l'atmosphère est radieuse ; la nature semble parée ; les serviteurs accourent pour revoir le fils de famille ; le petit chien de la maison le caresse joyeusement ; on amène le veau gras destiné au festin.

Après cette peinture-là, il ne faut espérer rien de plus complet comme expression passionnelle, comme étude de la physionomie humaine, comme reproduction poétique de la nature.

La *Vierge aux anges* et le *saint Pierre* en méditation sont postérieurs à 1674, et le *saint Augustin* fut un des tableaux que Murillo exécuta avant d'aller à Cadix, c'est-à-dire vers 1680. La couleur de la *Vierge aux anges* est éblouissante, fraîche et suave; les petits chérubins aux faces rosées, se jouent dans les nuages et enlèvent la reine du ciel; on dirait le rêve d'un jeune poète par une matinée de printemps; c'est une belle et chaste femme spiritualisée, pure comme l'air où elle se balance, idéale et mystérieuse comme les régions vers lesquelles elle s'envole. M. le maréchal Soult a une prédilection particulière pour ce tableau qu'il estime plus que tous les autres de sa galerie.

Le *saint Pierre* se trouve sous un jour si faux, qu'on ne peut le voir en entier, mais on n'en découvre pas moins une majestueuse et sévère figure d'apôtre.

Saint Augustin nous offre la dernière expression du talent de Murillo, et, disons-le, l'exagération de sa troisième manière : sa couleur est si fondue, qu'elle manque de fermeté; un peu plus, cette peinture moelleuse deviendrait molle et sans accent. Par compensation, les qualités sont poussées à un degré supérieur; la scène est baignée d'air et de lumière; les livres ouverts aux pieds d'Augustin semblent des livres véritables, et cette physionomie exaltée reflète merveilleusement l'ame du puissant théologien.

Bartholome Estevan Murillo mourut peu après, en 1682, âgé de soixante-quatre ans.

Comme Velasquez, il eut un esclave appelé Sébastien Gomez ou le mulâtre (*el mulato*) qui tenta de l'imiter et qui acquit bientôt une pratique habile. On voit chez M. le maréchal Soult deux tableaux attribués à Gomez : un *saint Bruno en prières*, et une *Servante à sa croisée*; mais il paraît que ce dernier est simplement une copie de Murillo, puisque la bibliothèque des estampes en possède une gravure par Ballester, avec cette inscription : *Quadro original de Barthol.me Murillo que posee el exêmo S^or^ duque de Almodovar.*

Murillo mort, son ancien condisciple don Juan Valdez Léal, qui

avait donné les premières leçons à Palomino y Velasco, se trouva le peintre le plus accrédité de Séville. Ce Valdez avait joué un rôle assez important dans la fondation de l'académie; il en fut nommé d'abord économe (major-domo), et plusieurs fois président; il se tint en hostilité perpétuelle avec tous les artistes ses collègues, et surtout avec Murillo, dont la réputation excitait sa jalousie; pourtant, l'excellent Murillo louait souvent sa peinture, et à propos de deux tableaux où Valdez avait représenté quelques cadavres presque en putréfaction, il lui dit : « *Compère, il faut avoir soin, en regardant cela, de se boucher le nez* (con los manos en las narices). »

L'exécution de Valdez ressemble à celle de Francisco Rizi, le maître de Coello : tous deux s'efforcèrent plutôt de peindre beaucoup que de peindre bien; leur composition est souvent fausse et maniérée, leur dessin incorrect et exagéré.

Valdez fut le dernier peintre éminent de l'école sévillienne. Ici finit cette chaîne non interrompue depuis Vargos, cette brillante série de maîtres qui rivalisent avec les Italiens.

VII.

Mais l'école de Séville avait poussé de merveilleux rejetons hors de la terre natale : elle engendra le plus grand artiste de l'Espagne après Murillo, don Diégo Velasquez de Sylva.

Velasquez vécut 61 ans, mêlé, comme Rubens, à toutes les choses de son temps, à l'histoire de Felipe IV et de l'Espagne, du ministre Olivarès, des seigneurs et du clergé, à l'histoire des papes Urbain VIII et Innocent X, de Rome et de Venise, à l'histoire du mariage de l'infante Marie-Thérèse avec le roi Louis XIV, à l'histoire de tous les artistes espagnols, dont il fut le directeur et le patron.

Il était né à Séville, en 1599, d'une famille portugaise; son père le destinait à la philosophie; mais voyant ses dispositions précoces pour la peinture, il le mit chez Francisco Herrera le vieux. Diégo ne put s'accoutumer à la rudesse de Herrera; il passa dans l'atelier

de Pacheco, où il ne cessa de copier toutes choses d'après nature, des fleurs et des fruits, afin de maîtriser son pinceau, des étoffes, des animaux, et principalement la tête humaine avec ses expressions diverses ; là, il développa son esprit par le contact des hommes célèbres, savans ou poètes, qui fréquentaient Pacheco, et par la lecture des meilleurs auteurs.

La peinture de Luis Tristan de Tolède, élève du Greco, lui inspirait une sympathie particulière; il se déclara le sectateur de Tristan, et, curieux d'admirer les autres tableaux de ce maître, il fit, en 1622, un voyage de quelques mois à Madrid. Rappelé, l'année suivante, par une lettre du comte duc d'Olivarès, il y retourna en compagnie de Pacheco dont il avait épousé la fille ; un portrait de don Juan Fonseca y Figueroa établit sa réputation à la cour; le roi le nomma son peintre de la chambre (*pintor de Camara*), et le combla de faveurs et de pensions.

Rubens, pendant son séjour à Madrid, en 1628, se lia d'amitié avec Velasquez, et l'engagea à voyager en Italie. Velasquez partit donc vers la fin de 1629, copia Titien, Tintoret et Paul Veronèse à Venise, Raphaël et Michel-Ange à Rome, étudia l'antique dans le palais Médicis, et, après avoir vu Joseph Ribera à Naples, il revint à Madrid au commencement de 1631.

Là, il fit le portrait de tous les personnages illustres de son temps, poètes, militaires et grands seigneurs, ceux de Felipe et du ministre Olivarès. On raconte que le roi, passant devant le portrait du général Adrian Pulido Pareja, crut voir Pareja lui-même, et lui demanda pourquoi il n'était pas à son poste. Ce roi Felipe IV, politique inhabile et malheureux, s'occupait plus de beaux arts que du gouvernement de ses états, comme ses prédécesseurs, Felipe II le Dévôt et Felipe III. Il s'entourait de poètes et de peintres, et fut lui-même peintre et poète; Butron, Pacheco, Palomino et Carducho parlent avec estime de ses tableaux à l'huile et de ses dessins à la plume. Velasquez, qui était devenu son ami, l'accompagna à Saragosse, en 1642 et 1644, dans ses deux expéditions pour pacifier l'Aragon. En 1648, il fut chargé d'aller choisir des peintures en Italie; il visita Gênes, Milan, Padoue, Bologne,

Florence, Modène, Parme, et se rendit à la cour du pape Innocent X, dont il fit le portrait.

De retour à Madrid, il dirigea les fresques du palais, reçut des lettres de noblesse, et mourut chrétiennement le 7 août 1660. Il eut un grand nombre d'imitateurs, entre autres son gendre Mazo et son esclave Pareja.

Le tableau de M. le maréchal Soult ne peut nous donner qu'une idée incomplète du talent de Velasquez : cette composition, dont le sujet n'est pas nettement compréhensible, se rapporte, je crois, à la prise d'une ville; est-ce une étude partielle pour la fameuse *Reddition de Bréda?* Je ne le saurais dire. Sur le premier plan, sont quatre ou cinq personnages moins grands que nature; l'un d'eux est incliné respectueusement, tenant en main son chapeau. J'avoue que cette peinture, placée entre la *Vierge aux anges* et le *saint Pierre en méditation* de Murillo, ne produit pas un effet très saisissant ; la couleur semble grise, le dessin mou et rond; mais on y trouve le mérite éminent de Velasquez, une vérité prestigieuse dans la perspective et la dégradation des plans et de la lumière; on sent circuler l'air, on tourne autour des objets; on dirait une scène réelle retracée par une chambre noire avec toute son illusion.

La bibliothèque Richelieu possède quelques gravures d'après Velasquez : un magnifique portrait d'Innocent X, gravé par Fittler; le *Porteur d'eau de Séville*, par Amettler; les *Forges de Vulcain*, par Glairon; un *Nain de Felipe IV*, eau-forte, par don Francisco Goya, et le tableau de *la Famille*, détestablement gravé par Audouin; il représente Velasquez lui-même faisant le portrait de l'infante Marguerite dans une immense galerie du palais.

Il existe beaucoup d'autres reproductions de Velasquez à l'eau forte ou au burin, mais les directeurs de la bibliothèque royale s'inquiètent apparemment fort peu de la collection d'estampes, car elle ne comprend que quatre Espagnols, Ribera, Murillo, Velasquez, et l'œuvre comique du vieux Goya.

A bien dire même, Ribera appartient plutôt à l'art italien qu'à l'art espagnol. Il demeura toujours en Italie dès son bas âge, et fut l'anneau central de cette trinité puissante et homogène, Michel-Ange Caravage, Ribera, Salvator, puisqu'il fut le disciple du

Caravage et le maître du Salvator. Quelques auteurs sont allés jusqu'à prétendre qu'il était orginaire de Galliopoli, en une province du royaume de Naples ; mais les registres de Xativa établissaient qu'il naquit dans cette dernière ville, voisine de Valence, le 12 janvier 1588, et lui-même s'intitule Espagnol sur plusieurs gravures et tableaux signés de sa main. Après avoir commencé la peinture chez un habile maître de Valence, Francisco Ribalta, qui avait étudié en Italie Raphaël, les Carrache et particulièrement Sebastien del Piombo, Joseph Ribera se rendit à Rome, encore enfant. Là, il travailla opiniâtrément au sein de la misère, et s'attacha au Caravage. C'était l'époque de cette grande lutte entre les deux directions de la peinture représentées par le Caravage et par le Dominiquin, lutte où personne ne fut vaincu. Pour échapper à ces inimitiés et chercher une meilleure fortune, Ribera passa bientôt à Naples sans autre recommandation que son talent. La gloire, les honneurs et les richesses remplacèrent la misère, et le pauvre artiste qui avait vécu d'aumône sur le pavé de Rome, eut à Naples son *carrosse* et ses écuyers. Il mourut en 1656.

L'Espagnolet peignit un nombre prodigieux de compositions. Outre le *saint Pierre aux liens*, dont nous avons déjà parlé, et qui faisait partie des trois tableaux vendus à la liste civile, M. le maréchal Soult possède deux autres Ribera ; *un Christ portant sa croix* et une *sainte famille*.

L'artiste a fait deux répétitions absolument semblables de cette *sainte famille* ; elle représente la Vierge assise tenant l'enfant Jésus sur ses genoux, et saint Joseph debout travaillant un ouvrage de charpenterie ; l'une était au monastère royal de l'Escorial, et la seconde à Saint-François de *Puerto Santa-Maria*. Les figures, largement peintes sont au moins de grandeur naturelle ; la Vierge, dont les mains sont admirables, rappelle la Vierge de l'*Adoration des bergers*. L'exécution de toutes les autres parties est irréprochable comme dessin, habileté de clair-obscur et puissance de couleur, mais on pourrait dire que le style manque d'élévation : Marie semble une belle et vertueuse femme du peuple ; la scène semble l'intérieur d'un ménage de proletaires calmes et laborieux ; il n'y a pas ce parfum du ciel qui doit envelopper le prédestiné.

Le *Christ portant sa croix* offre un caractère plus religieux et plus noble. La tête de l'homme-Dieu est d'une expression profondément sentie; la douceur de la touche, la suavité du coloris, indiquent la date de cette peinture; elle fut sans doute exécutée après un voyage que Ribera fit à Parme pour copier les œuvres du Corrége, ce qui modifia momentanément la manière énergique et hardie à laquelle il s'était habitué chez le Caravage.

VIII.

Parmi les peintres sortis comme Velasquez de l'école sévillienne, Alonzo Cano est un des plus remarquables. Né à Grenade, en 1601, il apprit l'architecture de son père et vint demeurer à Séville, où il travailla la sculpture chez Juan Martinez Montanes, et la peinture chez Francesco Pacheco, puis chez Juan del Castillo; mais il étudia surtout la statuaire grecque dans le palais du duc d'Alcala. En 1636, il termina le maître-autel, sculpté en bois, de la paroisse du bourg de Lebrija : les peintures qui ornent ce maître-autel sont de Pablo Legote, dont M. le maréchal Soult a deux tableaux. Vers le même temps, Alonzo, qui maniait fort adroitement l'épée, ayant blessé en duel le peintre don Sebastien de Llano y Valdes, quitta Séville pour Madrid. Velasquez, son ancien camarade d'atelier, le servit de tout son crédit à la cour et le recommanda au comte duc d'Olivarès. Cano fut chargé de plusieurs travaux, entre autres de l'arc triomphal de Guadalaxara, à l'occasion de l'entrée de dona Maria d'Autriche, seconde femme du roi. En 1650, il passa à Tolède et obtint une prébende qui le força de *prendre les ordres*. Il mourut en 1667 et non point en 1676, comme dit Palomino. Il avait formé de nombreux élèves en peinture : Alonzo de Mesa, Miguel Geronimo Cieza, don Sebastian de Herrera Barnuevo, Pedro Atanasio Bocanegra, Ambrosio Martinez, Sebastian Gomez de Grenade et don Juan Nino de Guevara; et en sculpture, Pedro de Mena et Josef de Mora.

Ce qui domine chez Cano, c'est le sentiment de l'art grec : personne n'a surpassé Cano pour la rectitude des lignes et la pureté

du dessin, principalement dans les mains et les pieds (*en las extremidades*); ses compositions ont le grandiose de l'antique et la simplicité de la nature; ses étoffes, drapées avec une extrême souplesse, laissent transparaître le nu et révèlent un sculpteur. Toutes ces qualités appellent l'attention sur une suite de petits sujets tirés de l'Apocalypse, *saint Jean à Pathmos, saint Jean voyant l'agneau, saint Jean voyant la Jérusalem céleste*, et sur un *Saint en extase*, un *Evêque*, *sainte Agnès* à mi-corps avec un agneau couché près d'elle, et *sainte Félicité* tenant une palme à la main. Les trois visions apocalyptiques sont d'une finesse admirable, d'un dessin exquis, d'un ton brillant, mais un peu froid à côté des Murillo, tandis qu'on pourrait attribuer à Murillo le *Saint en extase*, dont la couleur est harmonieusement fondue et les contours dissimulés par les demi-teintes; car Murillo ne dessinait pas avec des traits, mais avec la couleur et la lumière. La sainte Agnès est tout-à-fait raphaëlesque, comme l'ange qui montre la cité de Dieu. Sainte Félicité résume en elle toutes les perfections; il n'y a pas de plus noble figure, pas de plus délicieuse main, pas de plus éclatantes draperies; il n'y a pas de lumière plus vraie, pas de clair-obscur mieux entendu; il n'y a pas de style plus élevé. Sainte Félicité mérite place entre les chefs-d'œuvre de la peinture.

IX.

Autour de Murillo, Velasquez et Cano, ces trois grands noms qui représentent l'art espagnol du XVIIe siècle, les historiens comptent près de cinq cents peintres pendant la même époque. Je n'ai rien dit de Pedro de las Cuevas, professeur renommé à Madrid, et de son élève Antonio Péréda, dont on voit chez M. le maréchal Soult une composition symbolique très curieuse; je n'ai rien dit de tous les peintres du roi, Eugenio Caxes, les Martinez, Angelo Nardi, le Florentin, don Juan Carreno, et tant d'autres; je n'ai rien dit de Collantes, l'auteur du *Buisson ardent* de notre Musée; de Pedro Orrente, l'imitateur des Bassan; du peintre de marine, Henrique de las Marinas; d'Yriarte, qui aida Murillo dans ses paysages;

de Villaviciencio, qui reçut le dernier soupir de Murillo son maître, et termina le *Mariage mystique de sainte Catherine* à Cadix ; je n'ai rien dit d'Antonio del Castillo y Saavedra, qui mourut de chagrin en considérant la distance entre ses œuvres et celle de Murillo, comme il était arrivé, suivant Vasari, à cet autre artiste Francisco Francia de Bologne, quand Raphaël lui envoya sa *sainte Cécile* pour la placer dans l'église de Monti. Je nedirai rien de Francisco Solis, dont M. le maréchal Soult possède un *saint Jean à Pathmos*, et un *Christ rompant le pain*, si ce n'est que la couleur harmonieuse de Solis et le vaporeux de ses teintes (*desvanecimiento de las tintas*) font pardonner sa manière lâchée et sans accentuation. Je veux finir par Coello, le dernier peintre du XVIIe siècle, cette esquisse commencée à Morales, qui ouvre le XVIe ; Morales et Coello, ces deux termes si éloignés l'un de l'autre ; l'art de Morales, un art sentimental et triste, ingénieux et naïf, saisissant l'intimité des êtres plutôt que leur forme, soucieux de la pensée, se tenant toujours au centre et non à la circonférence, s'adressant au cœur ; l'art de Coello, un art de grande apparence, frappant les yeux, promettant beaucoup, mais creux comme un masque, alourdi comme Hercule vieillard ; c'est une imposante armure vide, c'est un vaste palais désert.

On ne peut guère prétendre que Madrid ait eu son école originale : résidence des rois et centre des arts, cette ville attirait incessamment les peintres des provinces et de l'étranger, et cet entrecroisement de manières empêcha la prédominance d'un style quelconque. Toutefois, on suit avec intérêt la succession des maîtres dont les ateliers eurent de l'importance. Vers 1585, Felippe II avait appelé en Espagne un artiste célèbre à Rome et à Venise, Federico Zucheri, ou Zucharo, peintre des papes Grégoire XIII et Sixte V. Zucharo amena plusieurs élèves italiens à Madrid, entre autres Bartholome Carducho de Florence, qui forma son frère, Vicencio Carducho, l'auteur d'excellens *dialogues sur la peinture*, publiés en 1633 ; ce dernier composa vingt-six tableaux de saint Bruno, comme notre Lesueur, et compta parmi ses disciples don Francisco Rizi, maître de Coello.

Claudio Coello exécuta, conjointement avec son ami Joseph Do-

noso, des fresques immenses et les décorations de l'arc triomphal pour l'entrée à Madrid de Marie-Louise d'Orléans, quand elle vint épouser Carlos II. Il fut nommé peintre du roi, sans solde, en 1684, et peintre de la chambre, en 1686, à la mort de Francesco Herrera le jeune. Son œuvre principale, sur une toile haute de six vares (environ dix-huit pieds) et large de trois vares, est une procession religieuse où figurent Carlos II et plus de cinquante personnages. En 1686, il donna les dessins de la galerie *del Cierzo* (vent du nord) dans le palais vieux, prépara les fresques et chargea don Antonio Palomino de les terminer.

M. le maréchal Soult (1) possède une composition de Coello, représentant deux ermites, en pied, de grandeur naturelle. La couleur empâtée, forte, assez analogue à la couleur du Calabreso, est plus lourde et plus obscure. Cette manière ne manque pas d'une certaine puissance, mais elle manque tout-à-fait de souplesse, d'esprit, de caractère et d'élévation.

Coello se trouvait le premier peintre de Madrid, lorsque Jordan

(1) La galerie de M. le maréchal Soult renferme encore une foule de magnifiques peintures italiennes et flamandes qui exigeraient un article spécial; nous ne pouvons ici qu'indiquer les sujets et les auteurs.

La Vierge, l'enfant Jésus et saint Jean, de Jean Bellini.

Un portrait d'homme avec deux mains et le *Christ au tombeau*, du Tintoret.

Le Diogène à la lanterne (le plus beau torse connu) et le *denier de César*, du Titien.

Une tête de femme, du Bassan.

Un Christ portant la croix, de Sebastien del Piombo.

Un apôtre, de Jean Baglione.

La Vierge allaitant l'enfant Jésus, du Guide.

Deux grands saints à mi-corps, du Guerchin.

Une tête de saint, de Lanfranc.

Trois petits amours, de l'Albane.

Un saint Jérôme, de Joannes Peruzzinus ou Peruzzini, élève de Pandolfi.

Deux petites esquisses de Rubens, représentant l'*enlèvement des Sabines*.

Saint Marc écrivant l'Évangile, une des plus belles toiles de Van-Dyck.

Un sujet mythologique de Jacques Jordaens.

Quelques petits Teniers d'une grande finesse.

arriva en 1692. Lucas Jordan, surnommé par les Italiens Luca *fa Presto* (fais vite), avait acquis, en copiant les maîtres, une pratique incroyablement expéditive; mais cette rapidité d'exécution entraînait des défauts inévitables, une couleur souvent heurtée, une lumière fausse, un dessin abandonné. Le talent brillant et facile de Jordan obtint un grand succès en Espagne, et éclipsa la réputation de Coello, dont l'abattement et la douleur furent tels qu'il ne voulut plus toucher ses pinceaux et mourut peu après.

Jordan exerça une action funeste sur la peinture espagnole, en réduisant l'art au métier; il avait coutume de dire qu'il recherchait l'argent pour sa vie terrestre et la gloire pour le ciel. Il égara tous les artistes qui tentèrent de suivre ses procédés, et acheva la décadence.

X.

L'art du XVIe siècle en Espagne avait puisé son inspiration et sa vitalité dans le sentiment chrétien; la pensée, le symbole, occupaient presque exclusivement les peintres; l'exécution ne venait qu'après, et comme moyen, non comme but. Pendant le XVIIe siècle, l'art ne put résister à la pente rapide qui avait entraîné l'école italienne vers la forme : on commença de négliger le Dieu pour songer à son enveloppe; la forme se mit à emporter le fond. Si Murillo avait conservé une sentimentalité poétique, Velasquez, avouons-le, et beaucoup de ses contemporains semblent avoir cherché surtout l'imitation extérieure de la nature dans toute sa vérité; aussi la langue espagnole et la langue italienne ont-elles un mot pour qualifier ces habiles reproducteurs de la nature, *naturalista, peintre naturaliste.* Cano, admirateur passionné de l'art grec, où nous ne pouvons plus lire aujourd'hui que les enseignemens du beau plastique, car nous avons perdu le sens intime du paganisme, Cano qui, à ses derniers momens, ne voulut pas souffrir la vue d'un crucifix mal sculpté que lui présentait son confesseur, Cano, malgré ses éminentes qualités, et peut-être même par leur influence, contribua puissamment à cette matérialisation de l'art. Vers la fin du siècle, l'*Esprit* abandonna tout-à-fait la peinture espagnole, comme il avait abandonné la peinture italienne depuis les Carra-

che et leurs élèves, comme il avait abandonné la pauvre école française depuis la mort du Poussin. Les artistes ne furent plus que des praticiens diversement habiles, sans invention et sans poésie. Le XVIIIe siècle n'a pas fourni un seul grand peintre, à l'exception de don Antonio Raphaël Mengs que l'Allemagne, l'Italie et l'Espagne peuvent réclamer toutes trois, car il naquit en Bohême, étudia en Italie, où il resta long-temps avec son ami Winkelmann, et fut attiré par le roi Carlos III à Madrid qui conserve beaucoup de ses œuvres. Après Mengs, l'Espagne ne cite que le vieux Goya, mort en ces dernières années, Goya homme de verve et d'imagination, plus connu par ses études des maîtres et par ses eaux fortes hardies que par sa peinture.

Si vous cherchez pourquoi cette décadence apparente de tous les beaux-arts en Europe au XVIIIe siècle, pourquoi cette fatalité qui semble leur couper les aîles et les rabaisser à la matière, ne trouvez-vous pas l'explication de cette tendance plastique dans un phénomène social parfaitement analogue? La société européenne du dernier siècle n'a-t-elle pas laissé reposer quelque peu ses facultés morales et religieuses pour se livrer à son activité physique? L'industrialisme n'a-t-il pas détrôné la métaphysique et la théologie? Le débordement sensuel n'a-t-il pas remplacé la compression du christianisme? La liberté, l'égalité, n'ont-elles pas rompu l'ancienne hiérarchie politique? La nature humaine n'a-t-elle pas réagi de toutes ses puissances contre le spiritualisme exclusif? Soyez sûr que cette coïncidence merveilleuse de l'art, de la politique et de la philosophie, recèle un signe providentiel et nous annonce les choses futures : *le présent est gros de l'avenir*. Sans doute nous marchons à une nouvelle synthèse religieuse qui admettra la matière en Dieu, à une nouvelle organisation sociale qui satisfera toutes les individualités, à un nouvel art qui réunira la conception poétique et l'habile exécution, la pensée spiritualiste et la forme païenne dans une alliance inconnue. L'art de l'avenir sera beau comme une Vénus grecque et touchant comme un Christ du moyen-âge.

T. Thoré.

BELLINI.

I PURITANI.

La compagnie italienne a repassé la mer, et depuis huit jours l'affiche nous promettait *I Puritani*. Le mois d'octobre commençait par un jeudi; les amateurs n'ont point éprouvé de retard, ils sont entrés en jouissance le jour même, et l'opéra favori, l'opéra qui était allé continuer à Londres un succès dont l'explosion avait été si brillante à Paris, s'est de nouveau montré avec tous les charmes de sa mélodie et la magique puissance des virtuoses qui l'exécutent. Le soir, triomphe éclatant pour le jeune maître à qui nous devons cette belle partition; transports d'enthousiasme, couronnes jetées sur le théâtre d'où partaient des accens si fiers et si mélodieux. Le lendemain, d'autres couronnes, celles que l'on voit suspendues aux monumens funéraires, le laurier, l'immortelle, les fleurs de la mort; des torches, des flambeaux, de longs voiles de deuil, une musique lente et lugubre, et, parmi ces chants d'un caractère sombre et solennel que l'armée de nos artistes fait entendre toutes les fois qu'elle perd un de ses braves, une mélodie ravissante a surgi, une mélodie qui semblait s'exhaler du cercueil de l'infortuné Bellini. C'était l'air final de *I Puritani*, dernier morceau du dernier opéra de ce jeune maître, parodié sur des paroles latines, chanté par Rubini que Lablache, Tamburini et Ivanoff secondaient

admirablement ; cet air a produit une sensation que je ne saurais décrire. La voix de Rubini, si touchante et si pathétique, est arrivée au degré suprême de l'expression. Le merveilleux artiste pleurait sur la tombe d'un ami ; il exprimait une douleur que tout le monde partageait ; si les accens du virtuose partaient de son cœur, c'est au cœur de son auditoire qu'ils ont frappé.

Mort à trente-deux ans, au moment où l'expérience donnait à son talent la force et le coloris que de premières productions semblaient réclamer, Bellini faisait de précieuses conquêtes sous le rapport du style, et son imagination avait toujours la même puissance. Il est mort illustre déjà, mais plein d'avenir, et nous laissant des œuvres sur lesquelles on peut juger ce qu'il a fait et ce qu'il aurait pu faire.

« Attendez que j'aie produit quelque chose, » me dit-il, quand je le priai l'an passé de me donner des notes pour écrire sa biographie; « je ne suis encore qu'un débutant, un enfant; quand je vous aurai dit que je suis né à Catane, et que je suis venu à Naples étudier au Conservatoire, que Zingarelli a été mon maître, vous saurez tout. Ce n'est pas la peine d'entretenir le public de choses aussi peu intéressantes. Une biographie doit présenter des faits, et ces faits sont encore à trouver; nous parlerons de cela dans une vingtaine d'années. — Mais alors le biographe pourra bien manquer à l'appel. — Non, non, plus tard nous nous en occuperons; quand j'aurai fait quelque chose de remarquable. »

Le sort a voulu que cette brillante carrière ait été si déplorablement interrompue, et que l'auteur de six partitions admirées ne puisse plus me raconter ses infortunes et ses triomphes d'artiste. J'écrirai la vie de cet enfant sous la dictée d'un de ses compagnons d'études, d'un de ses intimes, j'allais dire de ses rivaux; mais Bellini a toujours applaudi franchement aux succès de ses contemporains. Il n'avait que des amis.

Bellini est né à Catane, au pied du mont Etna, en 1803; son père et son grand-père étaient organistes. Il reçut dans sa famille la première éducation musicale. Un seigneur silicien, grand amateur de musique, fut charmé des dispositions heureuses et de l'intelligence de Vencenzo ; il pressa vivement le père Bellini de l'en-

voyer à Naples y chercher des connaissances qu'il ne pouvait acquérir en Sicile. Ce seigneur aplanit même quelques difficultés financières qui mettaient obstacle à ce pélerinage d'artiste. Vencenzo travailla au Conservatoire et profita des excellentes leçons de Zingarelli. L'amitié la plus tendre l'unit à Florimo, à Mercadante, ses condiciples. Plus tard, lorsqu'il ne pouvait surveiller la mise en scène d'un de ses opéras, c'est Florimo qu'il chargeait de ce soin. Les progrès de Bellini furent rapides; et, quelques années après son admission à l'école musicale, il composa une opérette qui fut exécutée dans la petite salle de spectacle du Conservatoire.

Vencenzo n'avait ni l'argent ni le crédit nécessaires pour obtenir un livret nouveau; il en prit un déjà imprimé, et que Generali avait mis en musique depuis plusieurs années, *Adelson e Salvino*. Ce coup d'essai fit le plus grand honneur à Bellini. L'entrepreneur Barbaja lui demanda sur-le-champ un opéra complet, un ouvrage important pour le théâtre de *San Carlo*; c'est là que parut *Bianca e Gernando*. Le succès fut médiocre, il est vrai; mais ce coup d'essai, plein de hardiesse, donna des espérances; le jeune compositeur avait fait un pas immense; il s'était élancé des bancs de l'école sur la première scène d'Italie. C'était beaucoup de n'être pas sifflé, terrassé; le silence, en pareille circonstance, est déjà une faveur, l'attention une marque d'estime; et Bellini fut applaudi. L'année suivante, 1827, Barbaja, qui dirigeait aussi le théâtre de Milan, fit partir Bellini pour cette ville qu'il devait doter d'un opéra nouveau. Rubini se mit en campagne avec le jeune maître. Barbaja prouvait ainsi toute la confiance que son protégé lui inspirait; il lui livrait le théâtre de la *Scala*; Rubini, madame Méric-Lalande devaient être ses interprètes. C'est pour ces virtuoses qu'il écrivit *il Pirata* dont le succès fut prodigieux. Dès ce moment, Bellini prit le rang qu'il a tenu parmi les illustres de l'Italie. Les Milanais voulurent garder leur musicien favori et leurs chanteurs pour l'année suivante. *La Straniera* vint ajouter encore de nouvelles palmes à celles d'*il Pirata*. A cette époque, avant la représentation de *la Straniera* pourtant, on ouvrit le grand théâtre de Gênes; et l'inauguration de cette belle salle eut lieu par la reprise de *Bianca e Gernando*, dont l'auteur avait retouché quelques

parties faibles ; de nouveaux airs furent substitués à quelques cavatines peu goûtées du public napolitain. *Bianca e Gernando* marcha de pair alors avec *il Pirata* et *la Straniera.*

Zaïra, exécutée à Parme, en 1829, ne réussit point. *I Capuletti ed i Montecchi* offrirent une brillante revanche à Bellini ; cet opéra fit fureur à Venise. Milan rappela le maître qu'il affectionnait. Bellini donna dans cette ville *la Sonnambula* et *Norma*, écrits pour Mme Pasta ; Rubini remplissait le rôle du ténor dans le premier de ces opéras ; celui de Pollione, dans *Norma*, fut disposé pour la voix de Reina, ténor vigoureux, mais grave. Cette circonstance a jusqu'à ce jour retardé la mise en scène de *Norma*, chef-d'œuvre de son auteur, sur le théâtre de Paris. Bellini se proposait d'élever ce rôle à la hauteur de Rubini ; il n'a pu terminer ce travail. D'habiles mains pourront le continuer. D'ailleurs, Tamburini, qui s'est montré avec avantage dans *la Donna del Lago*, ne réussirait pas moins en exécutant la partie de Pollione. Il est inutile de dire que *Norma* et *la Sonnambula* furent reçus avec enthousiasme. Bellini venait de composer *Beatrice Tenda* pour le théâtre de Venise quand il est arrivé à Paris ; *Beatrice* n'est point restée à la scène. *I Puritani* ont terminé la carrière du musicien que nous venons de perdre. L'Italie doit connaître aujourd'hui le malheur qui vient de la frapper ; un cri de douleur a déjà retenti dans tout ce pays où le talent reçoit tant de preuves d'affection et d'enthousiasme. L'Italie pleurant un de ses fils chéris, l'Italie cherchant des consolations, en trouvera sans doute une dans la noble hospitalité de la France, et dans les honneurs spontanés, insignes, rendus aux restes inanimés de l'artiste sicilien, honneurs qu'elle eût rendus plus solennels encore si elle en avait eu la licence.

CASTIL-BLAZE.

THÉATRES.

THÉATRE DE L'AMBIGU-COMIQUE. — *Le Gueux de mer.* — Mélodrame en trois actes.

La scène se passe en Belgique, sous la domination de Philippe II. La Belgique est opprimée par l'Espagne. Les patriotes belges rêvent la délivrance de leur patrie et se partagent en plusieurs bandes de gueux. Il y a les gueux de plaines, les gueux de bois et les gueux de mer. Mais l'Espagne a les yeux ouverts sur toute cette gueuserie politique. Cependant Winchester, le chef des gueux de mer, est plus habile à lui seul que toute l'Espagne représentée par don Sandoval, gouverneur de Bruxelles et favori de Philippe II.

Ce don Sandoval est un Espagnol tant soit peu dégénéré, car il est fourbe, traître, dissimulé et méchant, comme un Italien de mélodrame. Don Sandoval est sur le point d'épouser Mlle Eléonore de Gruytusen, quand tout à coup le gueux Winchester, déguisé en moine, tire un pistolet de sa poche pour faire peur à Sandoval. En effet, Sandoval tremble de tous ses membres; tous les Espagnols, à l'exemple de leur chef, restent immobiles et glacés d'effroi. Winchester s'en va tranquillement avec son pistolet.

Le second acte se passe dans l'auberge d'une nommé Van-Gripp. Dans cette auberge, Winchester, le gueux de mer, a enlevé sa maîtresse Eléonore Gruytusen, autrement dite Mme de Sandoval. En même temps il a donné rendez-vous en ces lieux, à tous ses amis les gueux de terre, de mer, de plaines, de bois et de montagnes. En même temps, Sandoval arrive à cette auberge, déguisé en palefrenier. On chante des chansons, on fait des sermens, on se fait gueux autant que possible; quand tout à coup don Sandoval revient avec son armée, et il fait prisonniers tous les gueux de Winchester et Winchester lui-même. L'Espagne est sauvée !

Mais au troisième acte l'Espagne est perdue. Eléonore qui voit son amant *dans les fers*, l'en veut tirer à tout prix. Elle a donc recours à toutes sortes de cajoleries auprès de son futur époux don Sandoval. Mais don Sandoval n'est pas si bête qu'il en a l'air. Il est habile à dissimuler, il dissimule donc encore une fois, et il fait semblant de consentir à la fuite de son ennemi le gueux Winchester. En effet Winchester est délivré de ses fers; il s'enfuit. Sandoval fait tirer sur lui mille coups de fusils;

mais à ces coups de fusil de l'Espagne, la Belgique répond par d'autres coups de fusil. — Mêlée générale, — flammes rouges, — triomphe des gueux. — L'Espagne est chassée de la Belgique, et Sandoval, blessé à mort, vient mourir au pied d'un fauteuil. Winchester, le gueux de mer, épousera dans la quinzaine Éléonore de Gruytusen. — Ni plan, ni esprit, ni style, ni invention, ni pitié, ni terreur, ni rien. Quand je dis *ni pitié*, je me trompe; cela fait au contraire grande et incroyable pitié!

THÉATRE DU VAUDEVILLE.

Ceci est de la semaine passée; il y avait au théâtre du Vaudeville deux pièces nouvelles que j'ai vues et entendues, et dont le nom m'échappe. Dans la seconde de ces pièces on voyait un bouffon qui avait fait un enfant à une princesse. Ce bouffon, resté père de cet enfant, l'élève à toutes sortes de dignités : il en fait un colonel, puis un grand-duc; le bouffon s'appelait Rigoletti.

Il est à croire que Rigoletti est allé rejoindre l'ombre de Triboulet, et que ces deux grands débris de bouffons se consolent entre eux, à l'heure qu'il est.

THÉATRE DU PALAIS-ROYAL. — *Une heure à la Malmaison.*

Nous ne savons pas jusqu'à quel point le théâtre du Palais-Royal est un théâtre. On y sent encore la bière et le tabac du café Montansier. La critique n'a rien à faire avec ces espèces de bouges dramatiques où l'histoire, le sens commun, l'art et le goût, sont traînés comme dans un cloaque. L'autre jour, le théâtre du Palais-Royal avait mis en vaudeville l'*Esther* de Racine et les jeunes demoiselles de Saint-Cyr; avant-hier il a mis en vaudeville l'aimable et malheureuse exilée de la Malmaison, cette douce et bonne Joséphine, dont le nom, cher à la France, sera chez nous honoré et respecté, tant que nous saurons honorer et respecter le malheur.

En vérité on se prend en pitié soi-même quand on se voit obligé de raconter de pareilles entreprises. Voici le fait : A la Malmaison, l'impératrice Joséphine regrette, non pas sa grandeur passée, mais ses amours d'autrefois. Elle pleure cet ingrat empereur qui l'a laissée pour une princesse d'Autriche. Ses femmes et ses pages, autour d'elle rangés, imitent son silence et se conforment à ses douleurs.

Un de ces pages, plus hardi que les autres, est amoureux de l'impéra-

trice. Il lui donne un bouquet, il lui donne des vers de sa composition, puis enfin il lui donne un baiser. Au bruit du baiser, l'impératrice se retourne, elle est furieuse. Le page se jette à genoux et il va être mis à la porte, quand tout à coup arrive Mlle Lenormand qui annonce au page qu'il est fils de l'empereur.

Mlle Lenormand! En conséquence, personne ne pense à la démentir; le fils de l'empereur est nommé sous-lieutenant par l'impératrice, et c'est en cette qualité de sous-lieutenant qu'il dit adieu à la Malmaison.

Il faut bien avoir la rage de ne pas faire rire et d'indisposer son public de province, pour ne pas même respecter l'impératrice Joséphine et l'empereur.

Mais cette fois le public a fait son devoir, et il a sifflé ce vaudeville, comme il aurait dû siffler *Esther à Saint-Cyr*.

Deux jours après, ce même théâtre du Palais-Royal jouait un vaudeville intitulé : *l'Aumônier du Régiment*. Un aumônier de régiment se grise, jure, embrasse la fille du forgeron Robert. Après quoi, il prend son fusil, et il va se battre comme un véritable Français de vaudeville qu'il est. Au moins dans ce nouvel ouvrage, il n'y a que le bon sens de compromis, et c'est le privilége de l'endroit.

THÉATRE DES VARIÉTÉS. — *Madelon Friquet*. — Vaudeville en deux actes, par MM. Rougemont et Dupenty.

En revanche, voici un très grand et très amusant succès; la pièce manque peut-être d'intrigue et d'esprit; mais, ma foi! elle est fort gaie, elle fait rire, elle est bien jouée. Que voulez-vous de plus?

Cette Madelon Friquet, l'héroïne du jour, était une bonne grosse fille, rieuse et accorte, que mademoiselle Guimard, de l'Opéra, reconnaissait pour son amie. Madelon Friquet a eu dans son temps les honneurs du vaudeville et du pont-neuf; c'est assez pour laisser un nom.

Or, Madelon, blanchisseuse et bonne fille, est aimée par le jeune Tranquille, garçon bonnetier de son état; Madelon, de son côté, aime Tranquille, mais elle aime encore plus à rendre service à ses amis. Son amie la Guimard, la favorite du prince de Soubise, femme à double intrigue, conduit un jour chez Madelon Friquet M. le colonel Laferrière. Pendant que le colonel et mademoiselle Guimard sont tête à tête dans la chambrette de Madelon, arrive, furieux et hors de lui, cet honnête prince de Soubise. C'en est fait; les deux amans sont perdus.

Heureusement Madelon est là, bonne fille qui méprise les rumeurs du vulgaire,

> . . . . . *Strepitumque Acherontis avari*
> *Subjecit pedibus.*

Madelon change de rôle avec Guimard; elle prend le mantelet, la robe, le diamant de la Guimard; et quand le prince de Soubise a fait enfoncer la porte de la chambre, il ne trouve plus que Madelon Friquet. — Ainsi la Guimard est sauvée, son amant le colonel est sauvé; mais Madelon? Madelon est perdue; elle est chassée par sa tante, elle est reniée par son quartier, elle est même soupçonnée par son amant Tranquille; mais qu'importe? Elle a pour elle sa conscience, ses fers à repasser et sa gaieté.

D'autant plus qu'au second acte Madelon retrouve tout ce qu'elle a perdu: l'amitié de sa tante, l'estime de ses voisins, l'amour de Tranquille qu'elle épouse. Je le répète, il y beaucoup de gaieté et de bonne humeur dans ces deux petits actes; mademoiselle Jenny Colon y chante avec beaucoup de goût, d'honnêtes vieux airs dont le succès est fait depuis long-temps. Quant à Vernet, il est excellent, — simple, bonhomme, naïf, avare, ivre, amoureux toujours; c'est un succès de comédien qui va donner de l'esprit à retordre à Bouffé.

—Le nouvel ouvrage de M. Alfred de Vigny, SERVITUDE ET GRANDEUR MILITAIRES, paraîtra mardi chez Félix Bonnaire, rue des Beaux-Arts, 10, et Victor Magen, quai des Augustins, 21. Cette œuvre nouvelle de l'auteur de STELLO est divisée en trois livres; chaque livre renferme un roman complet: LAURETTE, LA VEILLÉE DE VINCENNES, et LE CAPITAINE RENAUD. M. de Vigny est du petit nombre d'écrivains dont chaque production éveille une attention sérieuse dans le public et le monde littéraire; et rarement l'impatience des lecteurs aura été mieux justifiée que par le livre que nous annonçons.

UNE

PAROLE D'ARABE.

« Dans notre misérable Occident, messieurs, — nous dit avec solennité l'Espagnol, — une civilisation extrême a détendu tous les ressorts, et la religion des mots s'est éteinte, comme, avec eux, le mot de religion. Nous sommes à chaque instant témoins d'effrontés parjures, de scandaleux mépris de la parole donnée, de volte-faces infâmes. Sans pudeur, du ton le plus leste, le premier venu se joue des sermens; pactes sonores que chacun, grace à l'expérience, fait à merveille de regarder comme libellés et lacérés tout à la fois. Notez que lorsqu'on varie, ce n'est pas timidement et pour peu; non! c'est du tout au tout. Entre l'action et le serment, il y a le contraste des ténèbres à la lumière. Le principe le plus ferme en Europe, c'est d'être certain qu'il n'y a rien de certain. Sur cet oreiller, les sages dorment en paix. A quoi leur servirait-il, je vous prie, d'exister dans un éternel qui-vive? Marchez à

travers la foule, le mépris sur les lèvres; les plus purs baisseront les yeux, parce qu'un reste de pudeur est inséparable des débuts; les autres souriront de votre ingénuité; des doigts railleurs agaceront votre colère, et l'on dira : « Quel homme étrange! »

Mais chez les Arabes, rien de pareil. Ce que l'Arabe promet, il le tient, voyez-vous, et il le tient strictement. Là, chaque lettre du serment est chose rigide, sainte, vivante. Les moindres stipulations se font à la face du ciel; elles se gravent sur les esprits comme sur des tables d'airain, et la conscience universelle en répond. Une parole est une parole. Pesez ce que je vous ai dit, réglons ce que je vous dois; rien de moins, rien de plus, et nous serons quittes! Les Arabes seraient les maîtres du monde en purisme. Par suite, nul engagement à la légère; les mots font loi. Êtes-vous d'accord sur un mot? Ce mot devient irrévocable, il subsiste, il participe du destin. Le doute s'arrête et l'hostilité meurt devant cette parole de fer. Si le mot nous est jamais rendu, nous le devrons à l'Arabe.

Je n'irai pas loin pour vous en citer des preuves.

Dans les derniers jours de l'année 1813, Napoléon, devenu plus souple à la suite de ses désastres, s'était fait un point d'honneur de biffer d'un coup de plume l'intrigue révoltante du château de Marac, et d'ouvrir à deux battans la prison des captifs de Valençay. De nouveaux évènemens se préparaient pour ma patrie. Confusément je les pressentais : les fous ont leurs momens lucides. Échappé de sa cage, le pouvoir absolu, cet oiseau de proie, ne devait pas tarder à déployer ses ailes. A l'ombre des verroux, les ongles s'allongent. En dépit de la présence des crucifix sous la bannière libérale des cortès, le clergé m'avait toujours paru (que Dieu me le pardonne!) un triste auxiliaire pour la cause de l'indépendance. Dès que le clergé dressa plus fièrement la tête, je ne me sentis pas tranquille pour la mienne. Une vapeur de saint-office flambait dans mon imagination; je ne dormais plus. S'il faut tout dire, messieurs, j'étais en ce temps-là quelque peu démagogue et même assez piètre catholique romain. A part saint Jacques, mon vénéré patron, je n'aurais pas donné de la légende un fétu de paille; et, volontiers, sans la mère immaculée du Sauveur, dès que je me

sentais égayé sur le soir par les fumées du Xerès et le tapage des castagnettes, j'aurais troqué les clés de saint Pierre contre une mandoline, et vendu mon ame à Satan pour un maravedis. Dans ces dispositions-là, si l'on est mal noté par la police, le ciel nous envoie toujours des mésaventures. Mes amis, c'est ma confession de jeune homme que je vous expose; je ne suis que trop changé pour mon salut.

Donc, pour mille raisons, raisons de politique et de finances, et aussi raisons d'amour (sans l'amour, messieurs, voulez-vous me dire ce que c'est que la vie?), j'avais pris le parti de me camper à Gibraltar, dans la ville anglaise, sous le canon du fort. Plusieurs camarades avaient imité ma prudence. On menait vie joyeuse. Les Anglais, à ce que l'on dit, sont un peuple flegmatique : ainsi soit! Je ne veux pas m'inscrire en faux contre les beaux esprits qui, pour leur usage, coulent arbitrairement en fonte des masses d'hommes dans un moule à part; mais le jeu, le vin, les femmes, nous occupaient tous du matin au soir. Espagnols ou Anglais, nous courions d'un commun accord et d'un train d'enfer à la damnation éternelle. Je regretterai souvent ce temps-là. On gouvernait le monde à la lueur du rum; on se prêtait main forte pour amuser ou pour corriger un jaloux. Que de jours endormis! que de nuits à la belle étoile! Pas un de nous qui n'eût escompté son avenir entre les mains d'Israël! Vive Dieu! si les vœux des hommes sont accomplis au-delà de ce monde, on ne saurait se proposer rien de mieux dans le paradis.

Sur ces entrefaites, le diable,..... car il faut, en vérité, que ce soit le diable, fit tomber au milieu de nous un contrebandier palermitain, joueur effréné de guitare, menteur comme un prétendant à la couronne, toujours roulant sur l'or; habile au superlatif dans l'art de remettre un billet doux aux jeunes filles, malgré la sévérité de leurs duègnes. A l'égard de ce dernier point, le Palermitain se montrait personnellement désintéressé. Il nous servait d'émissaire, et bien qu'il fût très joli garçon, nul de nous ne s'avisait de le craindre pour rival. Toute vertu a son excuse. Un épisode de son extrême jeunesse justifiait notre confiance. Prisonnier des Algériens, Giafferi n'avait pu se soustraire à l'honneur

insigne de devenir, près du dey Haggi-Ali, régnant alors, l'un des principaux officiers du sérail. Les souvenirs de Giafferi le ramenaient fréquemment à la fin burlesque de ce dey, qui, plongé dans le bain, tandis que ses femmes lui grattaient la plante des pieds, se plaisait régulièrement, après boire, à faire voler des têtes d'esclaves. Un nègre de Tripoli, d'une stature de colosse, était chargé du détail de ces menus plaisirs. Un jour, il commit une lourde méprise. Emporté par l'élan de son damas, après avoir pirouetté sur les talons, sans reprendre haleine et tout étourdi des applaudissemens que les soldats de la garde accordaient à son zèle, le Tripolitain fit bondir d'un seul revers le chef sacré de son maître aux pieds des Mamelouks. Pour ce quiproquo de bonne foi, l'opération fut si leste que la douleur officielle ne put s'organiser d'une heure entière. On essayait de sanglotter, mais on se tordait. Le nègre, épouvanté de son chef-d'œuvre, se traînait les genoux dans le sang; il jurait naïvement au défunt qu'il ne le ferait plus, et, tant bien que mal, il s'obstinait à rajuster les deux portions du cou l'une sur l'autre. Le successeur de Haggi-Ali occupait le trône que le sérail riait encore. Cet avènement à bon marché fut le seul de son espèce. Seulement, pour le bon exemple, le nègre maladroit subit la peine du talion, et l'équité du nouveau pacha fut proclamée dans les états barbaresques.

A cette occasion, craignant pour sa propre tête les effets de la jalousie du nouveau chef des eunuques, Giafferi trouva le moyen d'obtenir sa liberté.

Je ne voudrais pas devenir impertinent, messieurs! mais il est certain que Giafferi, peut-être à cause de ses études pendant sa résidence au sérail, possédait au degré le plus éminent l'intelligence du cœur des femmes. Il les analysait dans le creux de la main, mieux qu'un chimiste; rassurait les désespérés, désespérait les confians, et nous découvrait à chaque épreuve de nouvelles richesses et des casse-cous inattendus dans cet abîme. Par l'ame de notre mère Ève! c'était un vrai trésor pour des libertins; et si l'on eût ouvert un cours de séduction à Salamanque, j'aurais défié Ferdinand VII, en dépit de la jactance de ces petits écoliers de vingt ans qui se regardent déjà comme

des maîtres, de faire délivrer sans injustice le diplôme de premier professeur à d'autres qu'à notre Palermitain. Ne nions pas la puissance de la théorie.

Tendres victimes de Gibraltar, de Tariffe et d'Algésiras, pardonnez-nous les larmes que des ingrats vous ont fait verser.

Ma parole d'honneur, ce Giafferi était le diable!

Tôt ou tard, cependant, le diable lui-même trouve à qui parler. C'est ici, messieurs, que je dois vous dire un mot de Maria. Maria, mes amours! Maria, mon ange! Maria, sainte et sans tache; comme sa patronne, la noble enfant!.... Mes amis, n'en doutez point! j'ai passé par bien des misères depuis que, sur le seuil de ma patrie, mes crimes se sont dressés debout l'un contre l'autre comme une longue muraille d'airain. Il y a là, sur mon cœur, un calus durci par vingt années d'insouciance. Je ne crains pas les hommes, messieurs! je ne crains pas la mort. Du fond de la chambre voisine, on viendrait en cet instant me crier: — Don Jaime de Carbonera, grand d'Espagne et de première classe, marquis de Castellar, commandeur de l'ordre des chevaliers de Saint-Jean de Jérusalem, chambellan de notre saint père le Pape, et décoré de l'Éperon-d'Or; songe à ton ame! Tu seras fusillé dans cinq minutes! — A la grâce de Dieu, répondrais-je. Et, sans sourciller, sans daigner seulement tourner la tête, je réduirais mon cigarre en cendres, dussent mes bourreaux (le Christ les en préserve!) me refuser un prêtre à mon dernier soupir. Mon cigarre en cendres, messieurs, je viderais ce bol de punch, dont vous venez de souffler la flamme. Puis, j'attendrais. Eh bien, mes amis! eh bien, le nom seul de *Maria*, ces deux syllabes si douces et si pures, les souvenirs ingénus que ce nom me rappelle, me feront long-temps encore, je le sens, tressaillir et frissonner comme un lâche. Le nom de Maria vibre dans la moelle de mes os comme les fiévreuses rosées qui descendent sur les épaules du conscrit dans les gorges noires de la Catalogne. Je le cacherais en vain! ma voix s'émeut, ma poitrine se gonfle, mes yeux se mouillent. Non, je ne suis pas un homme, je suis un enfant!... Maria, ma petite Maria!... — Buvons.

Maria, messieurs, demeurait vis-à-vis de Gibraltar, à la pointe

de Carnero. Elle y demeurait sous l'aile de sa vieille tante. De ma fenêtre, au moyen d'un bon télescope anglais, je pouvais tous les matins la contempler avec délices. Je n'y manquais pas depuis qu'en revenant de la chasse aux perdrix, dans les montagnes de Tariffe, j'avais rencontré cet agneau sans tache au milieu de nos parages de contrebandiers et de forbans, tous brûlés par le contact et les mœurs de l'Afrique. Je vois d'ici, dans le rêve de mes souvenirs, sa petite maison blanche, à terrasse génoise, mise en relief par les premiers rayons du soleil sur la baie, et, moins les collines qui la dominaient à l'horizon, répétée dans le miroir de la mer avec les ravissans berceaux de jasmins blancs et jaunes qui l'enveloppaient de leur ombre à midi. Maria et sa tante vivaient du produit d'un métier chétif, distraction du luxe chez les heureux du monde. Vous connaissez cela, peut-être? Délicatement, elles aromatisaient, avec le parfum des fleurs recueillies dans les alentours de la maisonnette, des lits du coton le plus fin, imprégnés de cette huile de ben que l'on fait venir à tout prix du Malabar. Ceci terminé, elles renfermaient ces préparations odorantes dans quelques milliers de flacons de cristal, renfermés à leur tour dans une sparterie d'un osier flexible comme de la soie, dont elles fabriquaient encore mille coquetteries; des étuis, de jolies boîtes, des sachets, des joujoux d'enfans. Les juifs, qui font le trafic de la côte, leur en achetaient des pacotilles. Ce modeste revenu suffisait à nos deux solitaires. Dans le champ de l'espace que le tube de ma lorgnette embrassait, mon regard amoureux et jaloux accompagnait Maria pour savoir tous les détails de sa vie. Qu'elle était belle, sainte Vierge! avec la légère branche de jasmin ajustée si négligemment à son front, couronne d'étoiles dont la blancheur ajoutait un nouveau lustre au jais de sa chevelure espagnole, à l'ardente fraîcheur de son coloris. Plus je la contemplais, plus je voulais la voir. Une force magnétique me clouait devant cette vision des journées entières. Je suivais de la sorte Maria sous les berceaux; je croyais respirer les fleurs que ses doigts futés et mignons égrenaient si rapidement dans le feuillage. Une fois (la sueur me prend lorsque j'y songe) je saisis machinalement un de mes pistolets!.... un juif,

messieurs, un misérable juif avait essayé de lui prendre la main! cette main qui, la veille encore, m'avait si doucement fermé la bouche après m'avoir laissé tout dire! Concevez-vous bien? les doigts d'un juif sur les doigts de Maria! les doigts de Maria dans la main d'un juif!.... Maria fit un geste d'horreur, et le sentiment de l'intervalle me fut rendu par le sang-froid; mais que le télescope eût porté le plomb, comme les regards, jusqu'à l'autre extrémité de la rade, par saint Jacques, messieurs! l'insolent Israélite tombait mort aux pieds de Maria. Vous dirai-je enfin ma folie? Cette distance me favorisait; j'osais alors des paroles que, près de Maria, sa timidité d'enfant refoulait au fond de mon cœur; je dérobais mille secrets à sa beauté, sans craindre qu'elle en pût rougir; et lorsque, avec le coucher du soleil, l'ombre des collines du Finistère espagnol montait rapidement vers les dernières et les plus hautes batteries de la gigantesque citadelle anglaise, amant furtif, je pénétrais dans cette chambre défendue à la faveur des clartés de la petite lampe de verre qui brûlait devant un plâtre de la mère du Christ. Oh! mes amis, être aimé et se l'entendre dire, c'est là, n'est-ce pas? communier de la main de Dieu lui-même et sous toutes les espèces; mais, ainsi qu'un invisible génie, franchir l'étendue et planer sur les moindres mouvemens d'une femme qui ne s'en doute pas! mais épier chacune de ses pensées dans l'ingénuité de ses sourires; mais la surprendre, cette femme adorée, au milieu de ses chastes prières, durant les nuits, à demi nue, quand l'ame du rosier prodigue au souffle du vent ces parfums embrasés qui nous rendent furieux d'amour; alors que, à deux genoux, votre amante oublie sa madone, et, les yeux éperdus, se livre en frémissant aux réminiscences d'un baiser, dont l'émotion voltige à ses lèvres; la surprendre, mes amis, alors que son jeune sein est ému, et que, bien heureuse de ce trouble, elle enveloppe si lentement ses belles épaules de quelque frivole parure, donnée la veille; parure qui la rend fière devant son miroir, et fière seulement de bonheur, puisque personne n'est là pour applaudir à son orgueil; oh! c'est mieux! c'est mieux, cent fois! Tenez!... je ne sais pas ce que Dieu réserve à ses élus; sur ces mystères de l'avenir, l'Évangile

a gardé le silence ; mais si, dans le temps et dans l'éternité, la création n'a pas été prédestinée pour l'amour, je rejette en ce qui me concerne le présent de l'immortalité de l'ame ; ce ne serait qu'un magnifique exil, la gloire dans le néant. Dieu me doit Maria.

Maria était un enfant de l'amour. Un mystère impénétrable enveloppait le nom de sa mère; quant à son père, il avait été jeté dans les bagnes de Ceuta, sur la pointe d'Afrique. Je n'en ai jamais su la cause. Il fallait seulement que ce fût un homme d'honneur, car les conjectures étaient, que, sur parole, il avait obtenu, très fréquemment, du gouverneur espagnol, le brigadier Mendoce Henriquez, militaire connu pour son inflexibilité, l'autorisation de franchir le détroit pour aller embrasser son enfant. Le bagne et l'échafaud, messieurs, ont été purifiés par le martyre. La chaîne du galérien a laissé des stigmates sur le bras d'Arguelles, et je porte contre ma poitrine un morceau de la corde du gibet où l'on a pendu Riego. Je voulus parler à Maria de son père ; ses beaux yeux se remplirent de larmes, elle regarda le ciel et se tut. Je sus par là que son père était mort. Vous rirez de mes présomptions, mais n'importe ! je reste persuadé qu'un sang illustre coulait dans les veines de cette jeune fille, et que la politique d'une famille puissante planait sur le secret de sa vie. Raillez-moi ; traitez-moi d'esprit romanesque, d'amoureux qui se livre à des chimères ! La roture et l'esclavage portent des empreintes ineffaçables : à l'examen de vos traits, je vous dirais votre origine.

Il résulte de tout ceci, je l'avoue, que Maria fut simplement Maria pour moi ; Maria sans autre nom ; Maria sans père ni mère; mon égale devant Jésus-Christ, mais non mon égale devant mes ancêtres. J'aurais donné la moitié de ma vie pour retrouver et renouer ce fil au fil dont on l'avait indignement séparé !...

Dès que je connus Maria, messieurs, le goût des plaisirs libertins et des violences politiques s'affaiblit par degrés dans mon esprit. Maria sembla me communiquer quelque chose de son ame, avec cette ineffable pureté d'enfant qui pénètre l'homme le plus corrompu, dès qu'il aime. Mon imagination secoua son premier esclavage, mes mœurs tombèrent, je me sentis un cœur neuf.

C'est que lorsque l'amour a parlé, la vie devient toute autre! On s'initie, loin des plaisirs agités du monde, à de mystérieuses destinées, et l'on bégaie avec ferveur des mots dont on ignorait le sens intime et la magie.

Mes compagnons s'étonnèrent de mon changement, assez visible sans doute. Je n'avais pas toutefois tellement dépouillé le vieil homme, que le sarcasme allât s'émousser contre mon sang-froid. Consulté pour des renseignemens à prendre sur les hôtes de la pointe de Carnero, l'indiscret Palermitain avait jasé; mais Giafferi n'était pas un homme! Et d'ailleurs ma lâcheté ménageait cet infame; malgré moi, je me disais qu'il pourrait m'être utile contre les résistances de Maria. Je laissai donc Giafferi, et je fis face aux railleurs. Deux coups d'épée, pour deux mots étourdis, y mirent bon ordre. Naturellement, on se précipita d'un excès dans un autre; j'eus autour de moi des confidens, des amis zélés, des conseillers dégagés de scrupules, prônant tous les moyens qui flattaient mes desirs. On me proposa d'enlever Maria, de la soustraire à sa vieille parente, aux autorités espagnoles, au joug des préjugés de l'Europe. Cette bouillante cohue ne me parlait pas moins alors que de relever le drapeau des cortès dans une de nos colonies, dont on ferait, avec du courage et de la propagande, la métropole de la résistance libérale durant les jours d'épreuve et d'exil. L'argent nous tombait des nues, les plans abondaient; mille braves me portaient au commandement. La gloire, l'amitié, l'amour, se liguaient pour m'éblouir et sanctifier mes plus grandes audaces; toutes mes faiblesses me sollicitaient; je devais succomber. Et pourtant, que de combats contre mes propres suggestions! Ma générosité me désarmait au moment de consentir à ces violences. Oui! j'éprouvais je ne sais quel charme douloureux à me jurer que Maria resterait pure au prix de mon martyre; son pudique abandon, lorsque je lui promettais de rester maître de mes transports, me consolait de tous les sacrifices qu'elle m'imposait avec des prières. Oh! cette fleur du désir, qui m'en rendra le parfum! Qui me rendra ces caresses haletantes où nos ames se mêlaient, et qui lui faisaient peur; et ces longues fascinations du regard où nous nous disions tout en silence! et les senteurs des

jasmins qui se balançaient à nos fronts! et le spectacle animé de la rade lorsque le canon de Gibraltar nous donnait le signal des adieux, tandis que le patron, se dressant au fond de ma barque, déployait la voile qui devait m'éloigner de Maria!... J'aurais vécu vingt siècles, j'aurais vécu l'éternité de la sorte. Des éclairs d'honneur me montraient le droit chemin, et quoique ce chemin fût semé d'obstacles, de tourmens, de résignations dures, je me prenais encore à le préférer. Mais lorsque le Palermitain vint m'apprendre que la tante de Maria, mise en éveil par je ne sais quelle indiscrétion fatale, se proposait de fuir pour me dérober sa nièce, je n'écoutai plus que mes amis; la fatalité l'emporta.

J'ai laissé la politique de côté, revenons-y. Les menées avaient changé de meneurs; une révolution n'est que cela. L'Espagne venait de subir, en quelque façon, d'un coup de baguette, une de ces métamorphoses si brusques, inexplicables, pour quiconque n'a pas étudié de près notre nation toujours loyale, mais à l'excès bilieuse; qui porte une épée de gentilhomme sous sa cape déguenillée de mendiant, prête à se laisser aller aux voluptés de la sieste sur la foi des gens qui se proclament de ses amis; mais susceptible de rompre une lance à tout venant lorsqu'on l'excède; peuple chatouilleux, enfin, qui fait la guerre chez lui pour s'entretenir la main, jusqu'à ce qu'il trouve un chef militaire et des canons à promener d'un bout à l'autre du monde; de même qu'il ressusciterait volontiers les splendeurs de l'hospitalité chevaleresque, si la race qui le gouverne en possédait quelque peu le génie. Pour le moment, la surface de l'Espagne était royaliste; le côté libéral posait sur le gril de saint Laurent. Mon nom, j'en avais la certitude, figurait sur la liste des proscrits; tous les gouvernemens en ont une, dont on se doute bien; et, surtout dans les pays de silence, lorsque les ennemis du pouvoir ne mettent pas de bonne volonté à se diriger lestement vers l'échafaud, par quelque sottise qu'on leur ouvre, et où on les guette, les zélés du parti vainqueur ont, pour bien mériter de la patrie, la ressource désespérée des moyens qui ne s'avouent pas. Sur le sol de Gibraltar, sol de franchise, je riais des amorces que l'on me tendait, des stupides imaginations de liberté dont les espions de Madrid venaient l'un

après l'autre me dérouler le tableau ; comme si les vieux routiers des temps de conspirations divisaient fraternellement leur poudre à des inconnus. Que l'espion soit de bonne guerre, c'est vrai ; mais il ne faut pas en abuser. Le poignard déblaya ces prodigalités monarchiques, au profit des poissons du détroit. Le cabinet de l'Escurial, en supputant le nombre de ses agens secrets, dut plus d'une fois se trouver en déficit. En vérité, messieurs, les méchans sont si bêtes, qu'il faut être amoureux pour ne pas voir clair dans leurs rubriques ; mais je m'y pris de moi-même et comme un sot.

Un brick était frété, la nuit prise, notre plan convenu. Toute ma vie j'aurai mémoire de la date du 15 mai 1814. Nous avions des armes, de l'or, de la résolution. Le monde était à nous. Le vent ronfla dans les voiles, et nous disparûmes dans les profondeurs de la Méditerranée ; c'était pour donner le change ; on ne devait rien tenter qu'à la faveur des ténèbres. Seul, je connaissais le secret de la route à tenir, et je commandais à des enthousiastes. De plus illustres sont partis de plus bas, me disais-je ; la plume de l'historien écrit sous la dictée du brave qui tourne les feuillets du livre de l'histoire au vent de son épée. Et je fixais déjà ma place au rang des plus belles constellations du firmament politique.

Il n'y avait qu'une petite difficulté. Comme je n'entendais rien à la manœuvre d'un bâtiment, je m'en étais remis à la sagacité de Giafferi. La renommée tient à des misères. Giafferi commandait immédiatement aux marins, coupe-jarrets de son choix, blasphémateurs comme lui, qui n'auraient pas craint, et ils en tiraient gloire, de lancer le grappin d'abordage à la galère dorée du successeur de saint Pierre ; le pape, à leur avis, n'étant pas un aumônier de trop bonne maison pour eux. Vers les deux heures du matin, un détachement de ces bandits et moi, l'espingole sur l'épaule et le couteau dans les dents, nous devions filer à l'improviste vers la pointe de Carnero pour enlever Maria. Les femmes, suivant Giafferi, pardonnent toujours une violence ; à la longue, elles se fatiguent d'un homme qui ne sait que trembler à leurs genoux, et le désespoir d'un amant, qu'il éclate par le suicide ou

par le rapt, sourit à la vanité des filles d'Ève. Je m'efforçais de le croire, l'enjeu ne m'appartenait plus.

Depuis quatre heures nous tenions la mer, sans autres phénomènes autour de nous qu'un ciel de plomb roulant sur nos têtes, et ces clartés phosphorescentes qui se dégagent de la crête des vagues plus écumantes dans le lit resserré du détroit. La *Tragala*, cette *Marseillaise* espagnole, éclatait sur l'étendue, chantée par les voix de mes compagnons d'armes. Un vigoureux coup de sifflet nous imposa silence. Toutes les voiles tendues en un clin d'œil firent voler le navire dans la direction des nuages. Les mâts craquaient, on aurait dit qu'ils allaient rompre. Giafferi, qui ne perdait pas de vue la boussole, nous écartait d'un geste de la main.

Il consulta sa montre et me dit : — Il est temps !

Dix de mes amis, quatre matelots et moi, nous descendîmes résolument dans la chaloupe. Je courus au gouvernail, chacun saisit une rame, et nous aidâmes à l'action du vent qui ballonnait notre voile triangulaire. La vague se montra dure, capricieuse, irritée; mais le courage ne faiblit pas un instant. Nous n'avions qu'une seule ame. Bientôt nous atteignîmes la terre. Au premier aspect de la côte, je jugeai que nous avions dépassé le but.

— On prend terre où l'on peut, me dit un matelot. Suivez-moi, je vais vous conduire.

Nous le suivîmes. Les trois autres matelots restèrent à la garde de la chaloupe. Vers la base d'un monticule, notre guide prit sa course, en jetant un cri sauvage, semblable au cri d'un oiseau de mer, et disparut. Aussitôt, de droite et de gauche, vingt cavaliers se ruèrent sur nous et nous terrassèrent à coup de crosses de fusil.

Nous étions prisonniers.....

Prisonniers des Espagnols, allez-vous dire?

Non, messieurs; nous étions prisonniers des Arabes; je me trompe, nous étions esclaves.

Esclaves, messieurs!... Giafferi venait de nous conduire en Afrique.

C'était plaisant, n'est-ce pas? Ces futurs libérateurs de la Péninsule, et, par contre-coup, bien entendu, de l'Europe entière; qui, tout à l'heure encore, dans les fumées de l'indépendance,

n'imaginaient pas sans mépris la coalition des souverains voulant s'opposer à leur essor; ces héros que devait accueillir spontanément la sympathie de tous les peuples du monde, qui rêvaient arcs de triomphe, fleurs effeuillées sous leurs pas, sourires de femmes à mi-corps des balcons, diamans à la garde d'une épée bénie par la reconnaissance des villes, corporations faisant ronfler la harangue; ces républicains qui devaient proclamer les droits de l'homme dans le rhumb de tous les vents cardinaux, muets à à présent, réduits à l'uniforme du paradis terrestre, abasourdis de surprise, de honte et de rage, les mains nouées derrière le dos par une impertinente courroie de cuir, liés et ficelés deux à deux, redressés par le fouet qui zébrait leurs reins ou leur visage au moindre faux pas dans les rangs, et traités de chiens de chrétiens contre toutes les règles de la civilité; ces représentans des misères de leurs semblables, qui, la veille encore, mangeaient les garbanzos et l'olla podrida dans l'argenterie, et savouraient la sieste après le madère, devaient être vendus sur un marché d'Arabes, pêle-mêle avec des bêtes de somme, comme appoint, et d'après des évaluations capables de rabaisser de bien des crans leur orgueil. Oui, certes, cela était plaisant. Eh bien! nul de nous ne se trouvait en humeur d'en rire, la plaisanterie était trop forte. L'œil à terre, nous cherchions le mot de cette énigme. Nous voulions plutôt, contre toute vraisemblance, croire à quelque descente inattendue des Maures sur le continent qu'à la trahison de cet honnête Giafferi. Un renégat italien, Judas à tête de Christ, bourreau patelin dont le flegme donnait le frisson, nous mit obligeamment sur la voie, se doutant que nous ne comprenions pas encore. J'eus enfin la révélation de ce chef-d'œuvre d'infamie. Payé, et très bien payé par la police de l'Escurial qui, nous trouvant assez coupables par cela seul que nous pouvions devenir dangereux tôt ou tard, voulait se débarrasser de nous, Giafferi, jaloux de tirer parti d'une marchandise qu'il nous faisait l'honneur de ne pas croire entièrement avariée, nous avait vendus depuis quinze jours à tant par tête aux Arabes. Le beau, c'est que nous nous étions livrés. Ainsi donc, espion, contrebandier,

marchand de chair humaine, Giafferi était commanditaire de la maison de commerce des rois de Maroc, et l'Espagne le défrayait de sa pacotille : il ne déboursait avec aucune partie du monde et thésaurisait de chaque main. Que vous en semble, messieurs? Pour être débarrassé de toute prétention à figurer dans l'espèce humaine, cet eunuque entendait passablement le commerce. Cela s'appelle, je crois, tirer la quintessence d'une affaire. Par des ruses qu'il est superflu de vous détailler d'après l'échantillon, tout l'équipage, détachement par détachement, débarqua sur le même endroit et subit le même sort. L'inquiétude suffisait pour attirer nos amis dans le piége. Jamais raffle ne fut si belle. Pas un n'échappa. Une heure après, à la petite pointe du jour, nos pieds nus et meurtris labouraient des solitudes de sable. Il nous fallut gravir des montagnes, arpenter des plaines, franchir des ravins, sous la surveillance d'une volée de nègres, dogues dressés à nous mordre avec le fer d'une sorte d'épieu, longeant à bride abattue les flancs de la caravane pour le bon ordre du troupeau sur de petits chevaux noirs à pleines crinières, grimaçant un éternel sourire avec des lèvres épatées entre lesquelles avançaient leurs dents jaunes. Comme nos maîtres redoutaient les excursions des tribus nomades qui rôdent pour s'approprier les hommes ou les débris charriés par les tempêtes, qui sont fréquentes sur ces rivages, ils ne nous permirent ni paix ni trève. Une chaleur à calciner les entrailles, de sales poignées de riz que l'on écrasait grossièrement entre deux pierres, de l'eau bue à plat ventre en collant sa bouche dans la vase des sources quand les chameaux et les chevaux l'avaient souillée, des haltes sans sommeil et sans repos où la vermine nous rongeait pendant le jour, où la rosée nous glaçait pendant la nuit, des coups pour tenir bêtes et gens en haleine, des injures en patois espagnol, et le désespoir mis au défi de se casser la tête, tel fut le résumé de nos trois jours de caravane. J'ignorais que l'on pût vivre tant de siècles en vingt-quatre heures. Trente d'entre nous crevèrent en route. Je voudrais, pour en avoir ensuite leur avis, que vos faquins de poètes septentrionaux, si contens de nous débiter des idylles pompeuses à l'occasion des

splendeurs du désert, tout en se chauffant à leur mauvais poêle de faïence, vissent un peu les choses de ce point de vue. Du diable si cela leur fournirait des métaphores!

Je passe des vicissitudes qui se trouvent partout; je n'entends pas vous faire mourir avec moi d'ennui dans le désert. Arrivés à l'adouar de la tribu, nous dévorâmes toutes les avanies d'une vente. Les chances furent diverses. Des gredins montèrent à des prix fous; et moi, messieurs, moi, noble et chrétien par tout ce qu'il y a dans le monde de noble depuis Adam et de chrétien depuis Jésus-Christ, je ne fus coté qu'à moitié prix de la valeur du nègre idolâtre! On nous troqua tous les deux contre un chameau. Permettez-moi de sauter dix volumes de mortifications et de misères, lieu commun que chacun sait par cœur, et dont le détail, conté par le menu, révolte jusqu'aux prolétaires de notre civilisation, ces esclaves qui ne s'avouent pas leur esclavage, et qui jouent dix-huit heures par jour aux quatre coins entre la concurrence, l'abrutissement, le régime pénitentiaire et la morgue. Après avoir dépensé tout juste la dose de mauvaise grace nécessaire pour me trouver à même de deviner, sous le bâton, que cela ne me conduirait qu'à rendre mon esclavage plus intolérable, je finis par où j'aurais dû commencer. J'eus le bon sens de me rendre utile, et, ce qui valait mieux, agréable à mon patron. Dès ce moment, il me distingua. C'était un assez bonhomme pour un Arabe. Je grattais fort cavalièrement de la mandoline; je savais composer de la poudre à canon, distiller de l'eau-de-vie, et jouer aux échecs aussi bien et mieux, sans doute, que l'inventeur de ce jeu célèbre. Dans une effusion d'attendrissement, après l'essai de ma distillerie, mon patron me donna son estime. J'aurais mieux aimé la clé des champs. Il me proposa d'embrasser le culte de Mahomet, disant que la circoncision n'était pas de rigueur, et jura, le cas échéant, de m'adopter pour son fils, de me léguer ses biens, ses esclaves. L'apostasie, sur ce point, est une chose de mauvais goût. Je repoussai doucement ses offres. A peu de temps de là, Osman, le cheik de la tribu qui commandait aux tribus environnantes, et auquel mon patron n'avait rien à refuser, lui proposa, sur le bruit de mes talens, de m'échanger contre une superbe pipe d'écume

de mer. Osman avait dans le caractère une teinte de libéralité. Je dois dire qu'il entendait la plaisanterie. Dès l'abord, son intimité me fut acquise. Je fus très étonné d'apprendre, tant ses manières tenaient du gentilhomme, qu'il avait fait le métier d'halvadji dans les rues de Constantinople. Les halvadjis, pour votre gouverne, sont des marchands de confitures d'une certaine pâte composée de miel, d'amandes en bouillie et d'aromates. Osman daignait encore en préparer de ses mains souveraines, et, sans flatterie, je lui jurai que ses confitures étaient excellentes. Nous causions de tout. Il frondait la plupart de nos coutumes d'Europe. Il blâmait par-dessus tout la monogamie, parce que, disait-il, les femmes sont d'une nature visiblement très inférieure, et que, ne pouvant atteindre à l'égalité, elles rabaissent l'homme dans le partage du pouvoir. En conséquence, la pluralité des femmes ne lui semblait pas, ainsi qu'à nos législateurs, un cas pendable; et comme, avec dix femmes, leur usurpation devenait impossible, il en avait mille, Européennes pour la presque totalité, sévèrement gardées par deux cents eunuques noirs. Je ne croyais pas que la traite des blancs se fît d'une manière si effrontée. On gagne à voir du pays. Espagnol de la vieille roche, je ne démentis pas la galanterie nationale. L'amour, lui disais-je, tient à tout ce qu'il y a de grand; à la religion, car il révèle un culte; à la liberté, qui lui donne la noblesse du dévouement volontaire; à la gloire, dont les yeux des femmes nous rendent les rayons. Nos causeries, vous le voyez, prenaient une tournure encyclopédique. Je lui parlais de Maria, il me riait au nez; de l'affranchissement du genre humain, il se roulait sur ses peaux de tigre avec des convulsions; de notre système d'artillerie, il redevenait sérieux. Dans le cours de nos entretiens, il me consulta sur l'art de fabriquer la poudre; il vérifia par lui-même le fort et le faible des procédés de cette fabrication. Deux mois plus tard, en tête-à-tête, un doigt sur la carte des états barbaresques, il m'initia tout à coup dans le secret d'un ensemble de mouvemens stratégiques dont l'infaillible résultat devait être de résumer entre les mains d'un seul chef l'énergie dispersée de la famille africaine. Son œil s'allumait, il frémissait de tous ses membres. — Alors, s'écria-t-il dans son

langage hyperbolique, l'Arabie septentrionale deviendra le boulet que les Osmanlis lanceront de proche en proche sur le monde, à la condition de sanctifier les étapes conquérantes de ce pélerinage en fondant des mosquées partout où nos états-majors feront halte. La poudre, ajouta-t-il, n'a changé que la forme du fer; le Koran est encore debout sur le champ de bataille. L'artillerie sera le cimeterre de Mahomet. Je secouais la tête, car, avant de posséder le monde, encore fallait-il s'emparer d'Alger, et le comment ne me semblait pas une bagatelle. S'animant de plus en plus à mes objections relativement aux moyens nécessaires, Osman sourit; il leva tout-à-fait le voile. Il entra dans les préparatifs de son entreprise, il me les détailla. Sa résolution, d'abord; ensuite, la poudre que deux mille chrétiens, renfermés dans un bagne, lui fabriquaient jour et nuit; puis, un agent dévoué qui négociait avec une puissance de l'Europe, qu'il me nomma, pour acheter des canons; et, liés par le serment, mais dans un but ignoré, des cheiks n'attendant plus qu'un signal et des ordres. Pour couronner le tout, Osman laissa tomber un nom magique, un nom qui ne souffre rien de subalterne: Bonaparte! Non pas que réduit en ce moment à l'île d'Elbe pour tout empire, ce guerrier célèbre se proposât de seconder Osman; mais il y a des mots, de simples mots, qui valent des bataillons. Je ne sais de quel témoin le cheik, au milieu de ses montagnes, avait appris quelques paroles remarquables sur l'art de la guerre; paroles qui résumèrent, je crois, un colloque entre Bonaparte, premier consul, et Moreau. — Assurément, avait dit le consul, ce sont les masses qui répondent de la victoire; mais par cela même, avec une petite armée, le coup d'œil peut tout. Il ne s'agit, pour un bon général, que de ramasser tous ses moyens dans un moment décisif pour frapper sur le point faible d'une armée numériquement plus forte que la sienne. — Ecrasé par cette citation, par ce nom plus formidable encore, je bégayai ma dernière objection; je parlai des retraites, qu'un tel système rend si désastreuses. — Alors, me dit Osman, ce n'est que partie remise! On se retire à l'île d'Elbe.

A cette date cette parole était une prophétie. Plus avisé que l'Europe, Osman comprenait Napoléon.

Revenons à moi.

Le nom de Giafferi vint me surprendre un jour, auprès du cheik, et m'agiter d'une émotion impossible à rendre, mais que je sus contenir. Non content de vendre des hommes, le scélérat vendait des femmes. Simultanément, il fournissait le bagne et le sérail. Osman, qui n'avait plus de secrets pour moi, mit une sorte de bonhomie dans ses confidences. Il me raconta, du Palermitain et de ses complices, des traits dont il tirait maintes conclusions, dures peut-être, mais irrécusables, contre les mœurs de notre Occident. Je n'ose répéter ces traits, tant ils mettent d'infamies en lumières. Que de noms propres je pourrais avilir! Dans tout cela, cependant, Giafferi déployait encore plus d'avarice mercantile que de génie et de courage : il attendait et l'on venait à lui. Tel mari libertin jugeait à propos de se débarrasser de sa femme, telle femme de sa rivale, Giafferi recevait le mot d'ordre; et, concurremment, si le parti qui tenait le pouvoir cherchait à se débarrasser de l'homme en litige, Giafferi, dont l'activité se multipliait avec la besogne, faisait habilement un bloc du tout, sans le moindre souci, sans en vouloir aux gens, comme le boulet qui tue et qui passe. Deux fois à ma connaissance, pendant mon séjour auprès d'Osman, cette combinaison que l'on dirait arrangée à plaisir, s'est réalisée. Jugez du reste, une sœur livra sa sœur!....

Ne remuons pas cela.

Oh! messieurs! que notre philosophie, qui réduit tout en poussière avec les aciers de l'analyse, et qui s'étonne après cela de ne pas trouver l'ame au fond de son creuset, vienne me nier les pressentimens!... Moi, je vous dirai qu'ils sont une révélation du ciel, l'explosion d'une électricité divine. Au nom de Giafferi, je reçus une secousse. Le nom de Maria tomba sur mon cerveau comme une flamme, et le poids de l'esclavage se doubla dans ma pensée. Cet instinct sourd, mais impérieux, qui sait tout avant qu'on le lui dise, qui voit à travers les distances et qui ne doute pas, fit tressaillir, une par une, des fibres encore émues. La puissance implacable qui pesait sur la destinée de Maria, qui l'avait faite orpheline entre un père sans patrie et une mère sans nom; qui

l'avait reléguée, la noble enfant! faible et sans secours, à l'extrémité de la limite espagnole; ce Giafferi, noir agent de crimes entre la civilisation et la barbarie; mon propre sort lié si fatalement à cet homme; et, surtout, mes confidences passées qui devaient montrer sous un jour plus original pour l'esprit de ce monstre le jeu d'un pareil rapprochement; tout ne devait-il pas me dire que Maria nous arrivait avec la caravane d'esclaves que l'eunuque d'Osman et son escorte allaient chercher à cent lieues de l'adouar de Felessa? Je crus la voir, messieurs! je la vis elle-même, ainsi qu'au sein des ténèbres les plus profondes, l'instinct de la vue conserve l'image des objets qui se sont dessinés dans un éclair. L'existence de Dieu ne m'était pas plus démontrée! Je me sentis enfin convaincu que Giafferi s'était infailliblement rendu coupable de l'enlèvement de Maria; et je sentis cette conviction avec autant de force que si j'avais lu quelque part, dans un roman, le préambule du récit que je viens de faire.

Un grand titre en ma faveur, près d'Osman, c'était d'avoir été l'un des chefs les plus actifs de ces guérilles si vagabondes qui, durant la guerre de l'indépendance, disputèrent glorieusement l'Espagne au génie de Napoléon. Le cheik, dans l'intérêt des tribus secrètement affidées, et parce que le soulèvement qu'il organisait en silence devait éclater à la fois sur une ligne très étendue, se plaisait au récit de ces milliers d'escarmouches dont les plus habiles généraux français souffrirent bien cruellement dans nos montagnes. Il m'écoutait avidement, et discutait avec moi les chances de ces riches parties d'échecs, dont les enjeux sont des royaumes; et quoique ardent pour les femmes et dans toute la vigueur de l'âge, il ajournait volontiers les distractions du sérail pour le charme de nos causeries militaires. Tournant à ses projets de conquête la tactique de notre résistance, Osman calculait sur l'éparpillement obligé des forces algériennes, sur la nécessité, pour les beys de Tittery, de Constantine et d'Oran, de faire face à peu près partout devant la révolte; tandis qu'avec la rapidité de la balle de plomb et par la ligne la plus directe il volerait lui-même à la tête de ses braves contre le vieux fort de Charles-Quint, robuste, mais dernier rempart de la capitale des états barbaresques. Je me crois

au-dessus de tout reproche de vanité, messieurs, et, je le déclare, mon ame est tellement flétrie par le malheur, que désormais je ne me sentirais pas la verve de brûler une amorce, fût-ce pour la délivrance du Saint Sépulcre ; mais alors, si quelqu'un pouvait être capable de seconder Osman, c'était moi.

Toutes les séductions, Osman les mit en usage. Magnifiques chevaux, armes de prix, familiarités d'éclat dont ses anciens favoris se montrèrent jaloux, il n'épargna rien. Il comptait, j'en eus l'instinct de bonne heure, m'amener à lui proposer moi-même le concours de mes services ; et, dans la discrétion qu'il apportait à ne pas m'en toucher le premier mot, quoiqu'en m'offrant mille occasions de traduire sa pensée, je compris à merveille l'homme qui préfère l'élan loyal d'une volonté libre à l'empressement factice de l'obéissance. Le gage de la parole n'est, en effet, que dans la liberté. Chaque jour nous faisions un pas l'un vers l'autre ; une résolution semblait hésiter sur mes lèvres, et son impatience en tressaillait de joie. J'étais faux, messieurs ; peu m'importaient la gloire d'Osman et la gloire que je pouvais recueillir auprès de lui ; je ne songeais qu'à Maria.

Le soir même du retour de la caravane que l'on avait expédiée vers les plages de la Méditerranée, pour ramener à l'adouar de Felessa la cargaison de femmes chrétiennes volées et vendues par la lâcheté sordide de Giafferi, j'étais auprès d'Osman. Sa physionomie rayonnait d'un nouvel éclat. — Je touche à mon but, me dit-il ; Dieu me favorise. Le vieil Atlas va tressaillir d'un cri de ralliement, et les tribus, comme une mer dont j'ouvrirai l'écluse, noieront Al-dje-Zeirah, ville engourdie qui n'a pas le génie des grandes paroles du Koran, qui n'est qu'un repaire de voleurs. La terre et la mer l'envelopperont de feux ; le dey baisera la poussière de mes pieds. Du pommeau de ce damas, je forcerai les serrures de la Kasba ; l'or de ses caveaux paiera mes braves. Ces beys, si fiers de leurs rapines, qui foulent et qui déshonorent l'islamisme au milieu de la race dégénérée des Mamelouks, ils rendront gorge. Le lion qu'ils dédaignaient va bondir de son désert. J'ai des vaisseaux, j'ai des canons ; mon étoile me guide ! Après les jours de gloire, les nuits de voluptés ! Que ces hommes qui ne sont plus des

hommes me croient, sur le rapport de leurs eunuques, misérablement occupé de quelques femmes; je te le jure, don Jaime! ils n'apercevront la lueur du fer qu'à l'heure où son tranchant fera voler leurs têtes!

En effet, tout semblait sourire à l'ambition d'Osman Le plus profond mystère enveloppait ses calculs. Giafferi, négociateur habile, venait d'équiper sur la côte de Sardaigne deux bâtimens chargés de canons du petit calibre. Sous pavillon américain, de hardis flibustiers, ramassés dans la fange de tous les ports de mer, devaient, en temps donné, opérer une diversion, sans trop se soucier de ce qu'il en résulterait pour le consul que les États-Unis avaient accrédité près de la régence. Lorsque l'on se propose de conquérir le monde, on ne regarde pas de si près à l'Amérique. Afin de mieux dérober à la sollicitude des agens barbaresques la destination ultérieure de ces bâtimens, des esclaves noirs, dont le trafic se faisait avec la même impunité que la traite des blancs, s'y trouvaient entassés; l'insolence des forbans de l'Afrique, à cette époque, bravant les menaces de répression, impuissantes encore par suite de l'émotion dont l'Europe se remettait à peine depuis ses dernières et coûteuses représailles contre le drapeau tricolore. Je ne dois pas oublier un de ces hasards qui suivent communément les veines de la fortune. En mission à Marseille avec je ne sais quel chargé de pouvoirs de la régence, qui poursuivait auprès du cabinet des Tuileries le recouvrement d'une fourniture de blés faite à Louis XVI, l'un des médecins du dey d'Alger, praticien célèbre, était venu demander à Giafferi le passage et l'hospitalité sur son bord. Le savant homme se proposait de parcourir la double chaîne du petit et du grand Atlas dans un intérêt scientifique. Osman n'avait pas manqué de l'accueillir et de feindre la plus sincère vénération pour le dey, tout en s'informant avec un échange de manières cordiales des vues politiques et des forces militaires de la régence. Aidé de ces renseignemens tous favorables, il lui tardait d'en venir à ses fins, et ce n'était pas sans peine qu'il subordonnait les élans de son enthousiasme aux conseils de sa politique.

Tandis que, sous la lueur d'un demi-globe de cristal qu'une triple chaîne d'argent suspendait au plafond, Osman, enseveli dans

ses tapis de peaux de tigres, et tenant à la main le tuyau flexible d'une longue pipe à mille replis, dont le réservoir fumait à ses pieds, continuait d'un ton de prophète à me faire part de ses prévisions brillantes, et que je l'écoutais debout, les bras croisés, en m'adossant contre le revêtement en faïence à dessins bizarres qui décore les lambris de ses appartemens secrets, le bruit doux et voilé d'une mandoline vint à se faire entendre au fond des jardins du sérail. Je suspendis mon souffle, dès que j'eus saisi le timbre de l'air; tous mes pressentimens se confirmaient; Maria se trouvait à quelques pas de moi. O mes amis! si, dans une de ces inspirations aussi suaves que l'haleine d'une femme, et que l'on ne rencontre jamais deux fois en ce monde, il vous est arrivé de confier à la poésie la traduction de quelque mystérieux chagrin, et cela, pour être plus à même de vous plaindre à votre amie d'une crainte qui vous indigne, d'un soupçon jaloux, de quelque mésintelligence d'amour, grâce à la naïveté de ce langage dont le privilége est d'être à la fois si chaste et si téméraire, cherchez, je vous prie, cherchez des paroles pour rendre les mouvemens confus qui se passèrent en cet instant dans mon ame. Ce chant était de moi; j'avais crayonné cette poésie sur les genoux de Maria. Poésie et chant, tout cela venait à moi dans le murmure et le parfum des orangers, avec le chant des oiseaux renfermés dans les volières, comme le jet de l'eau qui frémissait dans les bassins de marbre. Que de contrastes! que de souffrances et de bonheur pour un seul homme! Durant quelques secondes, la féerie du passé m'environna de ses prestiges. J'écoutais les sons de la mandoline, même lorsque le calme régna dans le jardin du sérail, comme lorsque d'un main timide, à l'abri des charmilles de Carnero, j'écartais autrefois les branches de jasmin pour contempler la jeune Espagnole en silence. Maria dans un sérail, mes amis! Maria, qui, d'une larme, désarmait tous mes emportemens de libertin; Maria, dont le regard me rendait pur et chaste comme elle! Assurément c'était un de ces défis du sort que je devais accepter pour le vaincre!....

Osman me congédia. Le jour suivant, il devait, sous prétexte de conduire au bain les femmes nouvellement arrivées dans le sérail, poser ses tentes à dix lieues de Felessa, sur les bords, en-

vironnés de bruyères et de lauriers roses, d'un fleuve qui roule au milieu de la plus profonde vallée des alentours. Le motif réel de cette partie de plaisir était une entrevue avec l'un des principaux cheiks de la contrée.

J'eus l'ordre, pendant cette absence, de dresser le plan des opérations stratégiques dont nous avions arrêté l'ensemble.

Je n'en fis rien.

A la faveur de la nuit, sur un cheval barbe, je me dirigeai vers l'emplacement que le harem d'Osman devait occuper. Du plus haut point de la vive arête des collines qui se prolongent sur les flancs du vallon, j'en embrassai l'étendue; sauf un étroit circuit, les ténèbres s'abattaient partout. Des nègres, en sentinelles, la carabine à volonté sur l'épaule, stationnaient déjà sur la marge du lieu désigné pour le campement; l'ordre était donné, comme toujours, de faire feu sur les téméraires qui s'obstineraient en dépit des menaces de la consigne. A la ronde, le long des bois de lauriers roses, les *qui-vive* se croisaient avec le piaffement des chevaux; il fallait éviter que l'on m'aperçût; je remontai dans les terres, ayant soin de me diriger parallèlement à la ligne du fleuve. Sans projet bien formé, si ce n'est de parler à Maria, dussé-je périr, la prudence me conseillait d'étudier les dispositions du campement et les accidens de ce terrain. Pour peu qu'une circonstance vînt ensuite à me favoriser, je me trouvais en mesure de mettre à profit cet examen préliminaire. L'intérêt de curiosité m'attachait d'ailleurs à ce spectacle nocturne; à la lueur des piles de bois résineux qui pétillaient en s'embrasant au vent de la plaine, lancaient des tourbillons d'étincelles, et prolongeaient leurs panaches de fumée sur la masse des forêts perdues à l'horizon, de robustes travailleurs, échelonnés par brigades, enfonçaient des pieux dans les sables du rivage. Le courant réfléchissait dans ses plis vingt groupes de bronze relevés en taches d'or par le rayonnement des fournaises. Le coup mesuré des lourds maillets, maniés à tour de bras, se répétait d'échos en échos; on nouait des cordes, de proche en proche, à l'extrémité pyramidale des hauts cyprès, à l'écorce brûlée du chêne qui fournit le liége; et, bariolées de pourpre, de longues pièces d'étoffes se dé-

roulaient sur ces appuis; elles se développaient en guise de tentes, avec une prodigalité singulière, sur le frémissement de l'eau, dans un pêle-mêle sauvage de joncs qui se balançaient au poids de leurs épis, au-dessus des pastèques ou melons d'eau d'une grosseur démesurée, et des larges nénuphars nuancés de tous les reflets du velours. A cette cité de coutil, je reconnus l'endroit privilégié du bain. Non loin des feux, que l'on alimentait comme par défi, brillaient en cercle des faisceaux d'armes; on rangeait la charge des chameaux, complaisamment agenouillés; mille objets de coquetterie que l'on tirait d'un grand nombre de coffres, de riches tapis à vives couleurs, des éventails en queue de paon, de gracieux miroirs montés sur des écrans de bois de santal, émerveillaient la tourbe curieuse des esclaves. Cet amalgame de rudesse et de luxe rendait le site et son aspect équivoques; pour des soldats, ce devait être un lieu de fête; des femmes auraient pris cela pour un camp. Çà et là, des éclats de rire insultaient à des cris, car le bâton faisait justice d'un nègre voleur pris à fourrer sa main dans les corbeilles, remplies jusqu'aux bords d'olives, de figues ou de d'oranges. A travers ce tumulte et cette activité, un groupe offrait le contraste de son flegme : devant un réchaud couronné de braises où figurait une pesante bouilloire en cuivre, de graves Arabes, accroupis sur les talons, prêtaient l'oreille à des récits paraboliques, enveloppés de la couverture de laine dont ils se drapent à la manière des bas-reliefs, et ruminant la fumée du tabac qu'ils soufflaient méthodiquement par les narines. Vers le matin, ce tableau passa par les clartés du crépuscule et de la lumière, jusqu'à ce que les rayons du soleil, comme un incendie qui fait pâlir tous les feux, vinssent magnifiquement en illuminer la splendeur. La solitude se déploya dans une perspective infinie, sous un firmament rayé de flammes, et mille harmonies s'éveillèrent au signal de la résurrection. Cet astre dans cet espace, c'était un dieu dans un temple digne de lui. Quelque chose pourtant, messieurs, syncopa dans mon esprit ce mouvement d'extase; à vingt pas au-dessous de moi, dans la mousse du ravin qui courait se joindre au vallon, un tigre, la gueule entre ses pattes velues, dormait sur les ossemens d'un nègre à demi dévoré.

Je me perdis au galop dans la forêt.

Tout ceci doit vous sembler formidable; et vous ne m'auriez pas donné le conseil de tenter l'entrevue. Mais l'amour a sa ténacité, comme l'érudition a ses ressources. Je ne veux pas vous tenir en suspens. J'avais lu les mémoires du sire de Joinville.

Vérifiez-y ce court épisode :

Avant le désastre de la Massoure, les armées chrétiennes et mahométanes campaient en regard sur les rives opposées du Nil. Les aventuriers de chaque nation cherchaient de part et d'autre à surprendre le secret des ressources de leurs adversaires. Un Mamelouk s'avisa d'une ruse : c'était d'évider l'intérieur d'une courge et de se la mettre sur la tête pour se diriger impunément à la nage vers les travaux qui fortifiaient le camp de saint Louis. La circonstance fut sa complice; la bravoure a toujours du bonheur. Tenté par ce melon d'eau qui paraissait dériver au courant, le factionnaire français plongea gaiement dans le Nil, et, croyant prendre, se trouva pris. L'Égyptien, vigoureux nageur, saisit son homme à la gorge, et lui faisant, à vingt reprises, faire le plongeon pour être plus sûr du silence, il le conduisit à son général. Je laisse à deviner le parti que le général tira de cette capture.

Vous devinez sans doute le parti que je tirai de mon érudition; seulement, comme à tout hasard je portais une arme, pendant la descente du fleuve j'éventrai deux nègres dont je poussai les corps dans les roseaux, et lorsque le cortége d'Osman débarqua sur la rive, j'étais installé sous les tentes du bain.

Je ne me le dissimulais pas; j'appelais la mort sur ma tête, une mort prompte, et, par contre-coup, sur la tête de Maria, si j'arrachais à son épouvante un seul cri. Cette conviction toutefois ne me parut ce qu'elle était, horrible, que lorsque la puissance de reculer m'échappa. Restait la Providence dont il fallait attendre les inspirations et les secours.

De même que toutes ses compagnes, la pauvre enfant fut dépouillée par de hideux eunuques. D'un regard insolent ces êtres sans nom semblaient vouloir déshonorer des charmes qui n'ont sur eux aucun empire. N'attendez pas, messieurs, que je lève pour vous les rideaux de cette tente qui n'avait pas de secrets pour moi. Ja-

mais (je le dis devant Dieu qui m'entend !) la chasteté de Maria ne me parut environnée de plus de gloire qu'à l'heure où, semblable à la mère des hommes sous la main de celui qui trouva le germe de l'humanité dans la poussière, elle demeura froide et nue, sans voile et sans rougeur, martyre d'une brutalité dont elle offrait au ciel l'ignominie. Maria priait, mes'eurs ! Je ne vis que sa résignation lorsque je commençais à douter de la mienne. Nul sentiment impur ne s'eleva dans mon ame à cet aspect. Sur ce point, je ne permettrais pas de lâches railleries.

Plus insouciantes que Maria, qui ramenait ses beaux cheveux noirs autour de ses épaules en se retenant aux joncs du fleuve, les jeunes captives, animées par les jeux et les railleries de quelques négresses, finirent par s'abandonner à la fraîcheur des eaux. Les eunuques restaient là, dédaigneux et humiliés, comme des démons, provoqués à sévir par le sentiment de leur dégradation profonde, prêts à torturer les malheureuses remises à leur discrétion dans cet enfer. Deux heures s'écoulèrent ainsi. Je voyais s'echapper l'occasion, après avoir essayé de la saisir avec quelque courage. Mes pensées prirent un autre cours. Je me perdis dans un dédale de projets sans fin dont l'incendie était le premier mot, et le dernier un massacre inexorable. Ne pouvais-je en effet lancer des limes dans le bagne où deux mille chrétiens étaient enfermés; les préparer par un avis mystérieux à quelque prochain signal de délivrance; songer moi-même à ce signal pour une nuit dont je resterais l'arbitre; leur abandonner, à la réserve de Maria, le sérail d'Osman livré aux flammes, ses esclaves, ses chevaux, ses trésors; puis, les armes à la main, m'ouvrir, au milieu de la cohue des Arabes, un chemin ensanglanté vers le désert? Si quelque chose était possible, c'était cela seul. Que la liberté ne se présentât pas encore très clairement au bout de cette issue, puisque nous restions enfermés dans les possessions de la Barbarie, avec deux mille braves on doit aborder des miracles, et Dieu soutient ceux qui ne s'abandonnent pas. Promptitude, adresse, résolution, je me savais ces mâles qualités de l'ame. Je fis le serment de ne mettre Maria dans le secret qu'en l'arrachant à ses ravisseurs. Cette entreprise ne devait peser que sur moi.

Je venais de retrouver mon génie dans l'air que respirait Maria. Ranimé par l'espoir, je voulus du moins savourer tout à mon aise le charme de la contempler sans en être vu. Rien ne devait plus me distraire de cette contemplation adorée.

Le rideau de la tente se soulève : c'est Osman. Il fait un geste; chacun des eunuques s'incline et renvoie autour de lui ce geste avec autorité. Les femmes tremblantes se pressent et se rallient. Sous la conduite de leurs gardiens, toutes s'éloignent. Osman reste, ses nègres l'environnent; leurs yeux étincelans cherchent à deviner ce qu'il va dire. De quelle scène vais-je donc être le témoin caché?

En ce moment, Haly, le chef des eunuques, un fardeau sur l'épaule, s'avance au milieu des esclaves noirs. Il laisse tomber ce fardeau sur le rivage; il le déploie et le montre. Je suis perdu. J'ai reconnu mon costume, présent du cheik, retrouvé sans doute sur le bord du fleuve, au-dessus du courant. Osman sourit; son regard plonge dans le fourré des roseaux; puis, sur une indication précise et qui me glace, vingt noirs, le couteau dans les dents, se précipitent pour me saisir au fond de ma retraite. Je veux me reconnaître : je suis lié et garrotté. Qu'Osman détourne la tête, je suis mort!...

—Ton ingratitude m'afflige, me dit-il d'une voix émue. Je me flattais de cette idée, qu'un peu de sang arabe coulait dans les veines des Espagnols, et que la trahison répugnait à leur générosité. J'aurais méprisé ta nation, que je t'eusse encore excepté de la règle. Tu le sais, je t'ai fait mon ami. Je me promettais d'être utile à ta fortune. J'espérais t'offrir dans ces déserts une gloire que l'Europe éteinte et demi-morte ne saurait désormais présenter à ton ambition. Ma fierté, c'était de m'appuyer à ton épaule, et mes préférences t'environnaient déjà d'ennemis. Leur colère n'a plus rien à désirer; nul ne pouvait te nuire que toi-même. Pour prix de ma confiance, don Jaime de Carbonera, tu viens de chercher à pénétrer dans le bain de mes femmes, à l'imitation de ces tristes aventuriers, dénués de toute autre vaillance, qui ne cherchent qu'un plaisir tremblant sur le sein d'une esclave dérobée. Ignores-tu donc les orages qui couvent dans les ames, sous le soleil de nos

contrées jalouses, et de quel supplice infamant l'on frappe en Arabie les deux coupables?... La mort, dans un sac, au fond de l'eau, telle est la loi. Malgré l'intérêt qui me parle en ta faveur, il m'est défendu de t'y soustraire. A partir d'un tel jour, l'impunité deviendrait le droit de tous; j'enhardirais les tribus à méconnaître les vieilles limites de nos traditions religieuses, si je te permettais d'en insulter le culte dans ma personne. Mais, en me sacrifiant au maintien de l'exemple, je puis adoucir le châtiment et faire ployer dans ma clémence le ressort de la loi. Mon rang me donne ce privilége; il me sera doux d'en user. Tu vas recevoir une preuve éclatante de la franche amitié que je te porte.

Osman se tourna vers le chef des eunuques en me désignant, et lui dit :

— Qu'on donne quinze cents coups de bâton à don Jaime de Carbonera : mille sur les épaules, cinq cents sur la plante des pieds.

Puis il sortit.

Avant de souffrir cette avanie que le bourreau me présentait comme un adoucissement dont il était bien aise, je me serais ouvert le ventre avec un poignard. Quand on n'a pas de poignard, il faut être philosophe. Les eunuques ne se trompèrent pas d'un seul coup, j'aime à leur rendre cette justice. Cela me remit en mémoire que les Arabes nous ont enseigné les mathématiques.

Je raille, et je n'en ai guère envie. Mes dents se serrent encore de même que si je voulais couper du fer. Un obscur halvadji, lancé des boues de Constantinople à la tête d'une infecte bourgade africaine, faisait châtier par ses esclaves le plus noble de tous les gentilshommes catalans, issu du plus pur sang de Pélage!

Oh, oui! je devais me venger.

Le médecin du dey d'Alger, différant son départ, vint me voir. Des pieds à la tête, il m'empaqueta de compresses et de baumes. Les soins ne me manquèrent pas. J'appris qu'Osman récompensait avec libéralité le savant Arabe, et s'informait affectueusement de ma santé. L'ironie n'est pas dans les mœurs africaines, voilà tout ce que je puis vous en dire; mais concevrez-vous bien

cet autre phénomène, messieurs? J'éprouvai que l'excès dans les tortures physiques peut avoir ses réactions agréables. De fait, j'étais calme, d'épuisement, il faut le croire! et l'opium, à doses légères, acheva de me plonger dans ces rêves éveillés et rians que je ne connaissais que par ouï-dire. Je n'ai jamais, j'en fais l'aveu, joui de mes sensations les plus intimes, celles de l'odorat et de l'ouïe, avec une joie plus exquise que pendant le retour à petites journées des bains de Wady-Ezaïtoun aux adouars de Felessa. Cent nègres, à la vérité, se relayaient et me portaient tour à tour; les fleurs les plus suaves parfumaient le divan où je me tenais étendu. Des airs italiens et des séguedilles espagnoles furent exécutés sans relâche par les musiciens de ma caravane. Sans la blessure faite à l'honneur, et qui saignait avec la guérison de mes cicatrices, je compterais ces huit jours au nombre des plus heureux de ma vie. L'homme est un étrange animal.

Une semaine encore, et je fus guéri; mais je me donnai de garde d'en rien laisser paraître. Au contraire, j'appelai la feinte au secours de mes projets de vengeance. Sûr de ma vigueur, je ne devais pas m'y prendre à deux fois,

Sur ces entrefaites, Osman se rendit près de moi. Il mit de l'éclat dans cette démarche. L'expression de son regard trahissait un certain attendrissement. Le médecin arabe, en véritable dupe de ma ruse, après m'avoir touché le bras, parut fort triste. Il me reconnut de la fièvre. Peut-être, pensai-je, avait-il trop à se louer des procédés du cheik pour congédier promptement un malade de ma qualité. Osman, qui ne voulait pas attendre les prescriptions doctorales, vint brusquement à mon chevet et me dit :

— Pourquoi ne nous expliquerions-nous pas, don Jaime? Tu m'en veux encore, avoue-le! Mais, où la loi commande, le cœur ne doit-il pas se taire? et l'honneur n'est-il pas sain et sauf dès que l'on est quitte envers le châtiment? Tes préjugés d'Europe ont tort. L'honneur marche de pair avec la loi, parce que la loi, c'est l'honneur. La fatalité ne saurait avilir. Moi qui te parle, lorsque je roulais encore avec mon bonnet pointu sur les promenades de Constantinople, il m'arriva de subir la bastonnade. Je passai par les mains de l'achdji-bachi, le chef des cuisiniers dans les ja-

nissaires de la garde, un pur croyant! qui frappait comme un sourd, comme c'était son privilége. Il ne s'agissait pourtant que d'une infraction très légère à la police du sérail. Ces Géorgiennes n'en font jamais d'autres! Eh bien! me fâchai-je pour cela? non. Je subis la peine de bonne grace, en musulman qui sait vivre. Avec de la rancune, j'aurais infailliblement servi d'amorce aux poissons de la mer de Marmara. La façon leste et résignée dont je me tirai de cette épreuve m'attira l'estime de l'achdji-bachi. C'est un personnage en grande faveur près de la sublime Porte, car il fait sortir des révolutions de la marmite renversée des janissaires. Entre lui et moi, ce fut à la vie et à la mort. Je lui dus les premières générosités du sultan, et, par suite, mon élévation au rang de cheik dans ces montagnes. S'il te faut absolument une esclave, don Jaime, parle! je t'en donnerai vingt, pourvu qu'elles ne soient pas du nombre de celles que je me réserve. Ces bijoux dont mon écrin est rempli, sont, je le sais, de mise à ton âge. J'ai plusieurs femmes de trente ans, je veux te les envoyer. — Ce n'est pas tout! écoute....

Sur un geste d'Osman, ceux qui se pressaient autour de nous s'éloignèrent; d'une voix plus réservée, le cheik me dit :

— Giafferi m'a volé, j'en ai la preuve : cela me dispense de tous mes engagemens avec lui. Tu le détestes! je te le livre. Es-tu content? — De plus, à la lune prochaine, j'entre en campagne; je pars avec mes trésors, mes chevaux, mon harem. Sous huit jours, le dieu des armées me livre Al-dje-Zeirah. La fortune te sourit; reste mon conseil et deviens mon ministre. Je n'oublierai pas dans ma gloire, don Jaime, que tes entretiens ont décidé mon courage. L'exécution est l'esclave de la pensée; de toi seul je tiens les clés de la Kasba. On dit la Kasba remplie d'émeraudes jusqu'aux larmiers de ses soupiraux! J'ordonnerai que l'on pave d'émeraudes la route où les esclaves te porteront sur les épaules dès que tu seras capable de nous rejoindre. — Sommes-nous amis?

Le bourreau me demandait si nous étions amis!

Je laissai tomber ma main dans la sienne. Il s'éloigna satisfait.

— Tu ne périras que de cette main, me disais-je.

Je relevai la tête. Le regard du médecin, éblouissant de lumière, était arrêté sur moi.

— Il ne vous reste qu'une fièvre, me dit-il.

Son doigt m'indiquait significativement le chemin que le cheik traçait dans la campagne. En me serrant le poignet, il ajouta d'une voix sourde :

— C'est nous qui sommes amis!.... amis, car nous avons une haine commune; amis, car l'un sans l'autre nous ne pouvons rien. L'imbécille Giafferi s'est pris avec Osman dans les nœuds qu'ils ont formés. L'énigme de mille démarches avait donné l'éveil à mes doutes. Lorsque je demandais à ce Palermitain le passage à son bord, en avouant ma qualité de médecin auprès du dey, l'espion ne croyait pas se jouer à plus fin que lui; il ne se doutait guère que je me livrais pour le prendre. C'est ma franchise qui l'a trompé. Ainsi donc, et d'une part, Osman connaît ses vols; il ne les lui pardonnera pas. De l'autre, Osman, trop éloigné de soupçonner mon second caractère, m'a mis de lui-même, par ses questions indiscrètes et répétées, sur la voie d'un plan qui le préoccupe, mais dont le signal, les confédérés et les moyens d'exécution m'échappent encore. Certainement les questions qu'Osman m'a faites, les approvisionnemens d'armes que je connais, sont autant de symptômes d'un coup de tête. Mille faits se pressent! Chaque jour des cavaliers partent et reviennent; des réunions se forment dans les adouars. Le dey, mon souverain, dort sur le péril d'un mouvement imprévu. Je vois un moyen d'étouffer dès ce moment la révolte, et la magnanime régence n'aura jamais assez de trésors pour nous. — Don Jaime! à toute heure vous pouvez entrer chez Osman!... — Vous faut-il du poison?

L'Arabe me tendait un petit flacon de cristal.

— Et le motif de votre haine contre Osman? lui demandai-je.

Il me regarda profondément et dit avec lenteur :

— Si je démontre à mon souverain l'incapacité de son favori, dès cet instant la tête de cet homme roule, et je lui succède. — Prenez-vous ce poison!

Je le pris.

— Ce sera pour moi, dis-je à l'Arabe, si l'évènement me trompe.

J'oserai tenter contre Osman quelque chose de mieux que le poison. J'ai ma pensée. Oui, sans doute, je veux le perdre; mais je veux que ce soit au profit de ce que j'ai de plus cher dans le monde; et, sans insister sur ce que l'emploi du poison me répugne, la mort du cheik en ce moment me serait plus préjudiciable qu'utile. Laissons cela, je ne puis m'expliquer ici; ce pourparler, s'il se prolongeait, pourrait nous compromettre. Votre pénétration vous a dit que don Jaime n'était pas de ces hommes qui rompent devant un outrage, et s'endorment sous l'ignominie comme le chien que l'on a frappé. Fiez-vous à moi! Vous avez tout naturellement pour prétexte d'étudier la flore de ces environs. Partez, allez de pied ferme m'attendre au tombeau du Marabout; là-bas, à ce point que je vous désigne, entre les trois palmiers. Vous avez un cheval et des armes, cela vous sera nécessaire; car vous devez être sur la défensive et prêt pour la fuite. Je ne vous demande pas une confiance absolue, et je ne veux vous accorder la mienne qu'à bon escient. Nous nous entendons, je veux le croire; mais toute précaution est salutaire. — Un instant!... Puisque vous êtes agent du dey, vous devez avoir un signe pour vous faire obéir par le bey de Tittery!

L'Arabe, sans hésitation, me montra la bague qu'il portait à la dernière phalange du petit doigt.

L'instant d'après, je le vis se perdre en galopant dans la campagne.

Vous devinez mon projet, messieurs. En livrant les plans de campagne du cheik, je voulais placer Maria sous la sauvegarde de la reconnaissance algérienne. Ne perdez pas de vue que je possédais une carte des états barbaresques, notée de la main d'Osman lui-même, indiquant, en premier lieu, les points simultanés d'attaque et les diversions qui ne devaient pas offrir de caractère sérieux; les tribus enrôlées dont l'avant-garde plongeait au cœur de la régence, et la ligne de concentration où les principales forces devaient s'agglomérer tout-à-coup pour atteindre le but de l'entreprise avec la rapidité de la bombe. Devant tout cela, rien de plus facile que de déjouer Osman et de le rompre en visière dans tous ses calculs. Une simple résistance le faisait échouer en s'y prenant

bien. Mais le point capital était de produire un titre pour se faire écouter sur parole; car, au préalable, on courait le risque d'être fusillé comme un espion par le bey de Tittery. La bague suffisait sur ce point délicat. Après une explication claire et catégorique avec l'Arabe, l'essentiel, pour moi, devenait d'éloigner le moindre soupçon. Le retour à l'adouar me laissait bien une vague inquiétude; las, cependant, de me fatiguer à chercher comment je sortirais de là sans péril, j'abandonnai quelque chose à la fortune, et, lorsque la nuit fut tombée, je partis.

J'étais à pied, pour éviter tout bruit suspect. Je vins à bout de tourner discrètement les sentinelles. Dès ce moment, le trajet, de plus en plus rapide, échauffant mon cerveau, l'impossibilité du retour à l'adouar me parut de la dernière évidence. L'Arabe n'avait qu'un cheval!... Si robuste que fût ce cheval, pouvait-on espérer raisonnablement qu'il traverserait cent lieues de désert avec le poids d'un second cavalier sur la croupe?... Entre l'Arabe et moi, il fallait que ce fût l'un ou l'autre. Au prix de vingt palettes de mon sang, j'aurais voulu que le médecin se désistât et me permît de partir seul; car enfin il pouvait, lui, me rendre dépositaire de sa bague; et moi, je manquais d'une certitude assurément très précieuse, c'est que mon nouvel ami parvînt à saisir assez vivement l'intelligence de ce plan de campagne dont la traduction importait avant tout. Confondre les spécialités c'est courir grand risque! Un docteur n'est pas un âne pour ne pas avoir l'oreille stratégique; cela s'est vu d'une foule de généraux. Qu'il fît une méprise, mes rêves aboutissaient à ma ruine. Que l'un de nous deux restât cependant, rien que sur un doute Osman le soumettrait à la torture, et la torture délie les langues. Toujours en arpentant la plaine avec célérité, je me disais que ma trace serait peut-être suivie jusqu'au tombeau du Marabout. N'est-il pas vrai que les démarches les plus habiles semblent à la merci de quelque démon qui les révèle? Étais-je sûr enfin que mon confident ne fût pas un espion aux gages du cheik, tendant une amorce à mes rancunes, et me guettant, le pistolet au poing, pour m'exposer à la récidive de la faute et de l'avanie. Mille probabilités roulaient dans ma tête. Une idée vive résuma le tout : si mes vêtemens souillés et mis en

pièces se rencontraient par hasard le lendemain auprès d'un cadavre déchiqueté par les tigres, affriandés de cette proie, la conviction de ma mort laisserait le cheik dans la sécurité la plus favorable!... J'atteignais en ce moment le lieu du rendez-vous; le raisonnement que je venais de faire était implacable et mathématique; à peine mon orteil posait sur le gravier du chemin... Avant d'avoir pu dire un mot, le médecin arabe reçut en plein toute la décharge de mon pistolet dans la figure, et mes diverses précautions prises ainsi que vous avez dû le saisir dans ce monologue, une fois que mes talons sentirent les flancs du cheval, le vent qui se précipite de l'Atlas aurait été jaloux de mes élans à travers la solitude.

Je ne crois pas, messieurs, devoir garder ce léger meurtre sur la conscience. En pareil embarras, pour ma justification, les honorables antécédens ne me manqueraient point. Si l'on se piquait d'un scrupule inflexible, la religion et la liberté, la médecine encore (et je vous prie de ne pas l'omettre) en auraient furieusement à découdre devant Dieu.

Ce que j'eus à parcourir dans le désert complèterait une bibliothèque, si je m'étais donné le temps de l'examiner. Que de gens vous en diraient long qui n'en ont pas vu davantage! Figurez-vous cent lieues tout d'une traite, ou peu s'en faut, avec une tête en feu, dans une atmosphère en feu, sur un sable en feu. A tous risques, sans halte, une seule idée dans le cerveau, je volais! et cette lenteur me semblait intolérable. On m'a dit que les Kabyles bien montés, bien armés, n'oseraient franchir ce parcours sans se presser en caravanes. Oser! c'est un grand secret; toutes les fois que j'ai voulu vaincre un péril, je l'ai nié. Je crois bien avoir entendu rugir des tigres, avoir vu bondir des léopards; on voit beaucoup de choses quand on ne voit rien; mais je vivais dans un de ces courans de volonté raide où l'on traverserait une montagne plutôt que de se ranger pour elle. Ni bois, ni ravins, ni collines: rien que des lignes volantes, comme un cylindre qui roulerait en sens inverse avec des milliers de raies. L'homme et le cheval ne faisaient qu'un; l'idée précipitait la matière. Pas d'eau; pas de vivres; je n'y songeais plus: l'esprit de vengeance me soutenait. Deux fois je vis le soleil au même point; et lorsque mon cheval écartelé me

jeta sur le marbre du palais de Tittery, dont je venais de forcer la garde, ma langue desséchée me refusa la parole au pied du bey; le chef des kaspatdjis, furieux de mon insolence, parlait déjà de me pendre, tandis que la populace moresque m'environnait de sa vénération comme un fou. C'est tout ce que je sais de mon voyage.

Ma mission révélée, tout prit un air de fête. On me plongea dans un bain; je fus parfumé et massé : j'en avais grand besoin. C'était à qui se montrerait aux petits soins pour moi; le génie de l'hospitalité m'apparut dans tout son faste. Le bey, tandis que je me reposais sur son divan, et que ses esclaves me servaient en profusion suivant mes désirs, dicta des ordres à ses officiers. Il y mit une précision qui lui mérita mes éloges. Quels gens pour le coup d'œil que ces Arabes! On veilla sur mon sommeil, des éventails de plume d'autruche rafraîchirent mon sang brûlé; j'eus des rêves d'or. Bref, le lendemain, lorsqu'avec la magnificence d'un ambassadeur, escorté de cent kaspatdjis qui brandissaient leurs étendards au-dessus de ma tête, je me mis en chemin pour Alger, des fanfares étourdissantes attirèrent la foule à mon cortége. Le bey prétendit marcher à pied sur les flancs de la cavalcade, et jusqu'au moment des adieux, malgré ma modestie qui se refusait à tant d'honneurs, ma main fut contrainte de s'appuyer sur son épaule. A la porte de Tittery, trois salves de mousqueterie nous saluèrent; nous échangeâmes un salut profond, les bras en croix. Je lui laissais mon estime, et j'emportais la sienne; partant, quittes!

Alger! messieurs, là se dirigeait ma pensée! là devait se décider ma vie, la vie de Maria!....

Croyez-moi, messieurs! sans nier les charmes de l'Évangile dont les harmonies viennent se grouper de bonne heure au chevet de notre petit berceau, Dieu ne nous est manifestement révélé dans nos ténèbres que lorsque la féconde chaleur d'une sainte émotion d'amour développe les ailes qui sont repliées autour de nos ames. Ce culte est le culte primitif de la terre; il nous imprime à lui seul un élan vers le ciel, échelon symbolique de l'avenir et de l'immortalité. Oui, depuis l'ère du Sauveur, je le crois, nous volons d'un

vol plus libre vers les magnifiques régions de la promesse; mais ne fermez pas vos yeux à la lumière. Avant-coureur et gage du christianisme, le respect de l'amour pur enveloppait déjà de ses parfums le globe idolâtre, avant que le fils de la Vierge vînt s'offrir en expiation sur la croix; et quelques élus devinaient le Christ. Platon s'entretenait avec lui sur les rivages de la Grèce prostituée; même dans la fange du paganisme la chasteté régnait dans les hommages populaires, et, malgré les obscénités du marbre de Paros, chacun attachait une lèvre pieuse à la frange de lin que la vestale agenouillait sur le parvis. Eh bien! s'il existe au milieu de vous des hommes sans énergie pour le désespoir, aux yeux de qui la vie n'est plus qu'un mensonge, c'est peut-être, mes amis, qu'ils auront vu s'évanouir l'ange de pureté, qui du doigt leur a fait connaître le ciel; qui les a retirés de la poudre et de l'ignominie, en les élevant à la dignité du malheur; qui ne leur a laissé pour trésor qu'un mot : Dieu!! Oh! ne vous étonnez pas de leur mélancolie, s'ils se prennent à baigner de larmes une misérable branche de jasmin....

Le dey m'écouta froidement. C'était un vieillard austère, et mon enthousiasme lui déplut; il me fit taire.

— Sois calme! s'écria-t-il. Apprends, jeune homme, que la folie s'échauffe, et que la prudence pèse. Ton zèle aura son prix, si tu dis vrai; mais le menteur qui sème la discorde au milieu de la grande famille encourt la mort. La parole, une fois tombée, ne se relève plus; écoute la mienne! Si le cheik de Felessa, dans sa vanité débile, marche contre le vieux lion qu'il suppose endormi, d'un bond je veux l'atteindre, et lui fermer la fente de ses montagnes. Voici mon serment : l'extermination plane sur Osman. Ce cheik rebelle n'aura grace devant moi, ni lui, ni les siens, ni sa race, qu'à la condition de te rendre ton Espagnole; et il te la rendra vivante; c'est le moins, puisque tu ne veux qu'une femme. Pourtant tu ne seras pas dupe de ta folie. A tous les deux, à cette femme, à toi, je vous promets votre pesant d'or, et la liberté. Le bey de Tittery sera chargé de ma parole; va le rejoindre.

A Tittery, ma fortune marchait au pas de course. Déjà l'on y célébrait la nouvelle d'un avantage immense. Le lieutenant du bey,

portant à l'improviste ses troupes les plus aguerries vers le centre des opérations d'Osman, avait empêché la jonction décisive des principaux alliés du cheik, et remporté deux victoires dans une seule journée. Arrivé trop tard sur le terrain, le cheik vit ses confédérés en déroute; il ne put, malgré ses efforts, les rallier sous ses drapeaux. Deux de ses fils restèrent prisonniers dans la tentative. Il lui fallut se replier vers une position où les Kabyles des tribus restées fidèles s'organisaient pour inquiéter son mouvement de retraite. Grace à la richesse de ses nombreux bagages, Osman paraissait craindre une révolte parmi ses propres soldats; la veille encore il les avait flattés de prendre Alger sans coup férir. On s'attendait à des propositions pacifiques; les insurrections partielles étaient étouffées à la ronde. Enfin, deux vaisseaux de guerre des Etats-Unis venaient de désarmer les bâtimens qui, sous un pavillon en fraude, tentaient un débarquement contre les côtes barbaresques. Cet incendie dont la flamme avait menacé de couvrir le monde, lançait à peine un maigre filet de fumée.

Le jour marqué pour le dénouement arriva.

Osman fit demander une entrevue.

Ce fut de grand matin, vers une faible éminence, au centre d'une large plaine dont les populations accourues bordaient la profondeur, qu'Osman et le bey de Tittery, montés sur des chevaux fiers de leurs caparaçons et de leurs panaches, se dirigèrent au-devant l'un de l'autre. Soixante cavaliers, un nombre égal d'esclaves noirs, composaient leur escorte. Une pompe originale animait cette solennité pacifique. Échelonnées d'est en ouest, sur des rangs parallèles, les armées enfermaient la vaste enceinte. Grace à la pureté de l'air qui laissait plonger les regards avec liberté dans les lointains, chaque détail de ce tableau, la multitude qui se pendait aux ravins, les files symétriques de pavillons, les armes par milliers renvoyant des éclairs, tout se dessinait ferme et brillant, comme à travers le cristal d'une lorgnette. Des épisodes variaient le calme. Ployés sous le fardeau de l'artillerie volante, les chameaux agenouillés se désaltéraient dans les sources, tandis que l'insouciant canonnier, sa mèche à la main, s'accoudait à la couleuvrine; çà et là, un cheval se cabrait devant l'Arabe qui le

châtiait de la bride ; quelques enfans échappés narguaient la sentinelle ; le vivandier poussait sa brouette ; et, dans la coupure de l'horizon, une Mauresse, abritée du parasol, dégageait son voile en se retenant au cou du dromadaire. Comme un témoin, au fond de la solitude, le soleil étendait ses rayons chauds et curieux dans les palmiers qui divergeaient leur ombre en arceaux infinis sur la plage ; il arrêtait durement dans sa lumière les contours des falaises, mamelons mouvans qui battent le pied des montagnes. Une explosion eut lieu ; tous les yeux se réunirent sur les points de l'espace où les deux escortes galopaient. Vers le tiers à peu près de la longue arène, les cavaliers venaient de décharger à la fois leurs carabines dans le vent ; puis ils jetèrent ces carabines dans le sable, et, par un demi-tour à droite, se dégageant du cortége à l'ordre de leurs commandans respectifs, ils tracèrent au grand galop, de part et d'autre, un quart de cercle autour du monticule, pour se rendre dans le camp ennemi, comme ôtages. L'état-major, dans les deux camps, accueillit ces ôtages avec la franchise de l'hospitalité militaire sous des pavillons où des rafraîchissemens étaient préparés. Cependant les soixante esclaves noirs des cortéges s'étaient dirigés simultanément vers le tertre, en droite ligne, jusqu'à la distance de vingt pas. Deux officiers se détachèrent des groupes ; ils durent s'entendre sur les formalités du cérémonial. Au bout de quelques secondes, les noirs se mêlèrent ; on déroula des tapis ; on les chargea de coussins de soie ; on déploya l'attirail des pipes arabes entre des cassolettes à mille trous, qui nuançaient l'air de frêles et capricieuses lignes de fumée. Un dais se lança sur le tout, soutenu par des étendards, avec ses draperies de pourpre à glands et à franges d'or, surmontées de croissans d'où s'échappaient des crinières de cheval. Cela fut élevé en un clin-d'œil, tandis que sur le front de bandière des camps, et comme gage de la bonne volonté qui pénétrait toutes les ames pour un long avenir de paix, les instrumens de cuivre exécutèrent des morceaux d'harmonie, coupés par le bruit retentissant des cymbales. A la suite de ces préparatifs, les esclaves allèrent à reculons s'accroupir à la base du monticule ; et le cheik et le bey, s'abordant alors sur le tertre où nulle autre tête ne se faisait plus voir que la leur, des éclairs enveloppés de nuages

sortirent de la profondeur des rangs armés. Trente mille Arabes s'inclinèrent vers l'orient au bruit du canon ; c'était la prière.

Mon cœur battait, messieurs, et vous le croirez sans peine. J'étais la cause première de cette pacification si prompte, et j'allais en recueillir le fruit.

Osman invoquait Dieu ; demandez-moi pourquoi !

Les pourparlers duraient depuis quelques momens, à la satisfaction commune, j'imagine. A vingt pas en arrière, entre des gardes du bey dont je portais en cet instant l'uniforme, courbant la tête et tenant à demi ma figure entre mes doigts, je ne perdais pas de vue la contenance d'Osman. Supérieur à sa fortune, le cheik déployait toute l'urbanité de ses manières.

Sur un signe convenu, je m'avançai.

Tout son corps fit un bond, et mon sourire lui dit le reste ; dans ce mouvement convulsif, le tuyau de la pipe arabe échappa de ses doigts ; nos deux regards s'étreignirent dans un éclair ; le tigre ploya.

— Je ne suis pas mort, Osman ! tu le vois.

— Je vois ma faute, me dit-il ; mais que demandes-tu ? Puisqu'une loi reste à me dicter, c'est toi qui l'apportes. Ce ne peut être seulement pour me montrer la figure d'un traître que l'on t'a permis de te mêler à des braves.

— L'esclave est toujours traître, Osman.

— C'est bien. Esclave ou traître, tu peux parler ! j'écoute.

— Osman ! j'ai la parole du dey ; ni toi, ni les tiens, ni ta race, songe-s-y ! vous n'échapperez à l'extermination, si tu ne souscris sur-le-champ à la restitution que j'exige.

— Une restitution ?

La surprise avait fait place à la colère dans les traits d'Osman. J'insistai sur ma réponse avec autorité.

— Une restitution ! — Giafferi.....

Le cheik me coupa la parole par un mouvement rapide ; un de ses esclaves se leva.

— Que l'on amène Giafferi ! s'écria le cheik d'une voix éclatante où se heurtaient la dérision, le triomphe et la joie ; un trai-

tre va me défaire d'un traître; Mahomet soit loué! je veux voir cela, c'est jour de fête aujourd'hui!

Le nègre fit un demi-tour, se jeta sur un cheval et piqua des deux.

— Sois satisfait, continua le cheik, en m'adressant la parole avec une précipitation extrême; déjà tu possédais ma parole à cet égard, et certes, il n'était nullement nécessaire de prendre un si long détour pour me contraindre à la tenir, je la maintiens; si la sainteté de la parole arabe est un proverbe dans le monde, crois que l'exécution de celle-ci ne me coûte pas le moindre sacrifice, et que je te livre cet infâme avec la même joie que je te livrerais toi-même au damas de mes noirs.

Il rayonnait de colère et de mépris; de la main, je lui fis signe de se calmer.

— Sois patient! lui dis-je; si tu savais écouter tranquillement, cheik de Felessa, tu ne te serais pas donné le tort d'une interprétation extravagante, et ta parole, ici, n'est pas mise en doute. Que m'importe Giafferi? ce n'est pas lui que je veux; je ne l'accepterai que pour dégager ta parole, et je n'appelle pas cela une restitution.

— Et quoi donc?

— Sache m'entendre. Au nombre des femmes de ton harem, parmi celles que tu dois à la rapacité mercantile de ce brigand palermitain, une femme se trouve, Maria!... Giafferi, par une noirceur assurément bien digne de son ame, te l'a vendue comme il m'a vendu moi-même; sans doute il voulait me frapper de toutes les plaies, m'avilir dans mon honneur le plus pur. Maria est à moi, le dey a dit que tu me la rendrais vivante; je veux Maria!

Osman rêvait; il fit un geste, un second nègre fut debout.

— Maria! murmurait Osman à voix basse. — N'a-t-elle pas un autre nom? me dit-il.

Vous le savez, messieurs! sur ce point, je n'avais rien à lui répondre; il me comprit, et, se parlant à lui-même :

— J'ai trente femmes de ce nom-là dans mon harem! il semble un fait exprès, et que, dans cette Europe, toutes les femmes se nomment Maria!

Puis sur le même ton, et tressaillant d'une émotion subite, comme frappé d'une objection qui lui passait tout à coup dans l'esprit :

— Est-ce que par hasard..... — Courez ! dit-il brusquement au nègre. On a bien de la peine à dompter ces folles esclaves ! souvent elles se révoltent contre les lois. Allez voir si toutes celles de mes femmes qui se nomment Maria n'ont pas eu le nez arraché par des tenailles !

Je tressaillis à mon tour.

Le nègre ne fit qu'un bond, et disparut.

Des convulsions me couraient par le corps, et le sang me rendait pourpre ; les gardes du bey se précipitèrent, on me retint.

— Prends garde, Osman ! m'écriai-je enfin avec le déchaînement de la véhémence, j'ai la parole du dey, tu le sais !

— Sois patient, répondit Osman avec flegme ; à la vérité ce serait un grand malheur, mais il faut espérer que la mesure n'aura pas été générale. Tu ne m'as pas dit le pays de cette Maria ?

— Le mien, lui dis-je.

Et je restai tout haletant.

Les sourcils bruns du cheik ployèrent comme un arc ; sa main fit un appel, un nouvel esclave accourut.

— Allah nous soit en aide ! grondait le cheik en paraissant agiter ses souvenirs. — Pars vite, esclave ! et que je sache si cette Maria n'est pas du nombre des Espagnoles dont on a coupé les oreilles !...

Du vitriol brûlait mes veines ; le lâche Osman me torturait à loisir.

Le noir franchit le tertre, et son cheval plongea dans la poussière.

L'œil d'Osman sonda mon ame.

— C'est la punition des femmes qui donnent leurs rendez-vous dans les bains.

— Froid imposteur, lui criai-je, elle l'ignorait ; et tu n'as pas pu l'en accuser toi-même ; il était impossible que tes recherches missent en lumière une complicité qui n'existait pas. D'ailleurs, je connais trop l'ame de Maria pour ne pas être à même de te dire que sa franchise eût défié ta colère, plutôt que de laisser planer sur ses compagnes un doute qui leur eût été funeste. A tous les

égards, tu mens! — Tu mens! lui dis-je les dents serrées, en effleurant son visage de mon visage.

Mais les gardes me retenaient toujours.

— S'il en est ainsi, reprit Osman d'un ton de voix simple et résigné, c'est que je confonds les choses dans ma mémoire. Pourquoi te troubler de la sorte, don Jaime? prends courage. Peut-être que je me trompe; l'innocence doit être sous la main de Dieu. Pourquoi n'y serait-elle pas? Les conjectures et les volontés des hommes ne sont pas plus infaillibles que leurs projets; mon exemple en est la preuve. Un peu de poussière s'est trouvé sous mes pas, et j'ai glissé. Il y a quinze jours, je disposais de ta vie; ta fortune, aujourd'hui, domine la mienne. Je ne sais de tout puissant et de certainement exécuté que l'ordre de Dieu. Je veux croire au salut de Maria. Dis-moi son âge?

Le jeu que cet homme se faisait de tout cela, sa tranquillité qui s'affermissait à mesure que je perdais la mienne, portaient mon exaspération jusqu'au délire. Je voulais ne pas lui répondre. Après avoir balancé quelques instans, je me décidai.

— Seize ans, lui dis-je.

Son geste, à ce mot, fut d'un homme qui ne se connaît plus et dont la raison se perd. Un quatrième esclave se dressa précipitamment.

Osman lui saisit le bras avec énergie.

— Crève un cheval, et sans t'arrêter, reviens m'apprendre si Maria, l'Espagnole, âgée de seize ans, n'a pas eu les poignets tranchés d'après mon ordre.

L'esclave bondit sur un cheval et s'éloigna comme un éclair.

On pouvait à peine me retenir, messieurs! Ma tête éclatait comme une grenade, j'écumais, je ne me connaissais plus.

Le bey de Tittery se leva.

— Osman, dit-il au cheik, j'ai dessillé tes yeux qui refusaient de s'ouvrir à la lumière. Ton armée, tes enfans, ta personne, sont dans ma main; et tu le sais, pour vous écraser tous, il me suffirait d'un geste. Mais j'estime ta bravoure et ton génie. Crois-moi! ne prodigue pas l'un et l'autre en vains efforts. Vois au-delà du jour présent. L'Europe vient d'en finir avec Napoléon, et depuis vingt ans les Africains sont la terreur des flottes militaires et machan-

des de l'Europe. J'entends gronder le murmure des coalitions. Le Nord veut nous renvoyer des tempêtes. L'Arabie a besoin de ses braves ; réservons notre sang pour des résistances glorieuses. Les ordres du dey sont précis, et les railler serait funeste. Cesse de jouer avec des paroles. Tu rendras Maria, la jeune Espagnole, vivante! ou l'extermination fera son devoir. Tel est le serment du pacha, mon maître, et je me renferme dans ce serment. Séparons-nous en amis. Je ne voudrais pas rompre cette entrevue pour aller dire aux tribus, altérées d'union, que tu viens de tromper leurs vœux, et que c'est dans ta vie qu'il faut décidément éteindre le foyer de la guerre. Les instans commandent, il faut me répondre!

Le cheik se leva résolument. Sa physionomie portait l'empreinte du calme.

Il mit une main sur sa poitrine.

— Le dey d'Al-dje-Zeirah est grand, et le souffle de sa bouche a balayé la poussière de mes rêves. Mes mains sont indignes de dénouer les cordons de ses brodequins; mais ma voix chantera ses louanges depuis les bords de la mer jusqu'aux pics les plus élevés de l'Atlas. Sa clémence m'honore, et mon obéissance lui est acquise. J'accepte ses ordres, et devant eux je me garderai d'être railleur. Comme tu l'as dit, bey, je dois cesser de jouer avec des paroles. Il se peut que j'aie effrayé ce chrétien, car les chrétiens sont d'une race qui tremble comme les femmes. Les chrétiens sont traîtres et parjures. Osman n'est ni l'un ni l'autre. Voici qui va répondre pour moi.

Il se tourna; le chef de ses eunuques accourut.

— Haly! tu réponds de tes subordonnés? lui dit Osman.

— Oui, maître!

— Tu réponds de la manière dont les noirs écoutent mes ordres et de l'exactitude avec laquelle ils les accomplissent?

— Oui, maître!

— Et si ces esclaves s'écartent d'une seule de mes intentions, s'ils frappent ceux qui sont innocens devant ma colère, tu connais quel est le sort qui t'attend?

— Oui, maître!

— Écoute, Haly! (le cheik dirigea vers moi le regard de l'eunu-

que), le dey a dit avec serment que l'on rendrait vivante, à cet homme, une Espagnole de seize ans, du nom de Maria. Je dois répéter ce serment à mon tour, et je le répète. Songe à ce que tu viens de me répondre! nos moindres mots doivent être sacrés. S'il manque seulement à cette Espagnole un petit doigt, le bout de l'oreille, la moindre portion de chair de son visage, que le bey de Tittery me fasse à l'instant trancher la tête : cela est juste, Haly! mais nos responsabilités se tiennent, ta tête tombera la première. Tu m'as entendu?

— Oui, maître!

— C'est bien.

L'eunuque imita ses compagnons. Cinq cavaliers couraient à la file dans la plaine.

Après une salutation réciproque, Osman et le bey se replongèrent dans leurs coussins.

Un poids énorme cessait enfin de peser sur mon cœur, et l'on ne me tenait plus.

Le cheik me dit avec un ton d'enjouement et de bonne grace :

— Ta destinée est d'obtenir tout de moi, don Jaime! Malgré l'esclavage, tu gagnes ma confiance; malgré ton audace aux bains de Wady-Ezaïtoun, je te fais grace de la mort; malgré tes trahisons, tu vas tenir de mes mains une des perles de mon harem. L'Afrique doit te craindre, don Jaime. Porterais-tu par hasard l'anneau de Salomon?..... Je crains pour le dey si tu restes à la Kasba.

Ma satisfaction se répandait alors et sans obstacle.

— L'anneau de Salomon que je porte, Osman, je puis te le dire; mais tu n'en seras pas plus avancé, tu ne comprendras pas. C'est un sentiment qui ne franchit jamais avec toi les portes du sérail; car, les tiens et toi, vous avez d'infâmes eunuques pour terrasser les tristes femmes qui vous résistent, et la violence vous livre de lâches plaisirs qui ne commandent rien à votre imagination. Mais brûle ton sérail, chasse tes eunuques, renonce à la violence; et, pour obtenir une victoire sur une ame libre, tu te sentiras de force à soulever le poids du monde.

Osman et le bey se regardèrent en échangeant un sourire.

C'était la civilisation niée par la barbarie.

Nous gardâmes un profond silence.

Du milieu de l'armée d'Osman, un groupe se détacha. Précédés de nègres à cheval, montés par des soldats qui se tenaient debout, vingt chameaux, les flancs chargés de larges coffres, volaient d'un commun accord sur le sable. La caravane atteignit la base du monticule; un coup de sifflet partit, et les chameaux ployèrent les genoux.

Un nègre, qui portait je ne sais quelle masse en groupe, la lança dans la poussière.

Je reconnus Giafferi.

Sa figure était pâle. Une corde liait ses bras en arrière. Ses yeux me demandèrent la vie.

Je me frappai le front. Je m'écriai :

— Ce misérable aurait pu désigner Maria sur-le-champ. Le dégoût de son nom avait éloigné cela de mon esprit.

— Faute grave! dit Osman d'une voix sombre. On ne doit rien oublier!...

Je regardai le cheik. Son doigt me désigna les coffres dont on avait abaissé le grillage latéral. Sur des coussins de pourpre, les noirs soulevaient à demi des femmes enveloppées de mousselines.

Un rugissement m'échappa. Ces mousselines étaient marbrées de sang!...

Et l'on me découvrit vingt femmes nues et mutilées.

Les noirs élevaient, au-dessus des victimes, vingt coupes de cristal ou baignaient leur nez, leurs poignets et leurs oreilles!

J'étais frappé de vertige.

— Bey de Tittery, dit Osman, pour nos premières conventions, la victoire, la force et mes enfans sont tes gages; et sur ce point tout est réglé. Quant à cette Espagnole que l'on m'a demandée vivante, je la rends vivante. Que don Jaime la cherche au milieu de ses compagnes. J'ai juré qu'il ne lui manquerait ni un petit doigt, ni le bout de l'oreille, ni la moindre portion de chair du visage! Ces coupes renferment tout, et l'on n'a plus rien à me demander. Reçois mes adieux.

Je me précipitai vers le bey.

Le bey me serra tristement contre sa poitrine.

— Je n'y puis rien, me dit-il. Rappelez votre mémoire! Nous avons manqué de prévoyance. Jamais la parole tombée ne se relève. Osman et le dey ne se sont engagés à rien de plus.

Enveloppé des siens, Osman se dressa sur les arçons :

— Et maintenant, don Jaime! soulève le poids du monde.

En un clin d'œil, le piaffement du cortége s'enfonça dans un tourbillon de poussière.

Je sentis un pistolet se placer dans ma main. Le bey me désignait Giafferi.

Peut-être j'aurais assouvi ma fureur contre le lâche! Un regard auquel je reconnus Maria, parmi ces victimes defigurées, s'arrêta comme une prière sur mon arme et remonta vers le ciel. Elle joignit ses tronçons de bras avec une supplication de souffrance.

Je compris la souffrance et la volonté des martyrs. Je brisai la tête de Maria.

Mes genoux, en se dérobant, tombèrent sur la poitrine du Palermitain.

— Grace! me cria-t-il d'une voix étouffée.

L'infâme ne méritait pas de mourir de la mort de Maria. Je me relevai. Je le laissai vivre.

Et voilà le récit que j'avais à vous faire.....

Maintenant, messieurs, entre le serment prostitué de nos baladins de l'Europe, et le serment fastueusement perfide des ames de fer de l'Arabie, choisissez!... C'est une grande et noble chose que le serment! Le serment est sérieux, ou il n'y a rien de sérieux : c'est la bonne foi exprimée. Mais si je le donne avec le mot et la pensée, s'il est à mes yeux une monnaie de titre et de poids, voulez-vous bien me dire, s'il vous plaît, avec qui je puis entrer en échange?....

MICHEL RAYMOND.

ÉTUDES

SUR

Le Théâtre Espagnol et Anglais.

SECOND ARTICLE.[1]

ALARCON.

Parmi les nombreux auteurs dramatiques que l'Espagne a produits, Lope de Vega s'est fait remarquer surtout par l'invention des situations, par la fécondité des ressources, et Calderon, par l'éclat lyrique et l'ardeur passionnée du langage. Chez l'un et l'autre respire le sentiment héroïque né de la chevalerie, le culte enthousiaste du point d'honneur. Mais un autre écrivain dont le nom est à peine connu en France, Alarcon, homme supérieur, né au Mexique, et qui a passé sa vie en Espagne, poète beaucoup plus simple dans son expression que Calderon auquel il est antérieur, mérite de se placer à côté de ces grands noms. Corneille a daigné l'imiter. Le trait saillant de son talent, c'est l'héroïsme de la pensée, la magnanimité de la conception. L'essence du génie espagnol se trouve, pour ainsi dire, concentrée dans ses drames;

(1) Voyez la livraison du 20 septembre.

s'il a peu d'élans dithyrambiques, si ses pièces sont souvent irrégulières, il idéalise merveilleusement l'honneur, le dévouement, le devoir, la loyauté chevaleresque, le sacrifice de soi-même aux autres, la force de l'ame. Tout l'intérêt de ses œuvres est là; ses personnages atteignent le dernier point de l'honneur auquel l'homme peut prétendre. Son drame intitulé : *Comment on se fait des amis*, n'a jamais été ni traduit ni cité; il mérite cependant toute l'attention de la critique.

Dona Flor est venue habiter Séville, après avoir demeuré à Cordoue. Elle est belle, jeune, ambitieuse et coquette; celui qu'elle aimait autrefois, et qu'elle n'a pas vu depuis deux années, don Fernando de Godoi, est oublié par elle; le marquis don Fadrique, favori du roi Pierre-le-Cruel, lui a parlé d'amour et s'est fait écouter. Ce n'est pas que le cœur de dona Flor soit ému d'une passion vive; mais elle aime la grandeur; elle espère, dit-elle, quitter le servage du célibat, pour devenir dame et suzeraine. Quel est son ennui, lorsque, se rendant chez dona Anna, son amie, elle rencontre don Fernando, le fiancé d'autrefois, l'ami sacrifié, qui vient, plein de confiance et d'espoir, lui demander l'exécution de ses promesses. « Je crains bien, lui dit-elle, que le marquis don Fadrique ne vous nuise auprès du roi; je redoute aussi mon frère; attendez. Je vous demande votre parole de gentilhomme que vous ne découvrirez à personne la liaison qui existe entre nous. » Don Fernando se laisse persuader, et promet à dona Flor de garder le silence; toutefois il réclame un rendez-vous qu'elle lui accorde. Il doit se trouver à minuit, sous une vigne, derrière le jardin de dona Flor. Il ne manque pas de s'y rendre; mais il trouve la place occupée. Le marquis, épris de dona Flor, et jaloux comme un Castillan, a prié son frère de faire la garde près du jardin. Don Sanche (c'est le frère) rencontre le jeune Fernando; les épées sortent du fourreau; on se bat; don Sanche tombe mort. Les gens de police accourent au bruit, relèvent le cadavre, poursuivent le meurtrier et aperçoivent, à travers l'obscurité, le manteau blanc qui couvre ses épaules. Cependant le marquis don Fadrique vient pour trouver son frère. Don Fernando, qu'il n'a jamais vu, et qui redoute la poursuite des archers, se présente à lui, le reconnaît, et n'hésite pas

à lui demander protection contre la justice; chose commune, d'ailleurs, entre cavaliers et gens de cour. Il l'accoste sans préambule :

— Si tu es noble, dit-il, comme je le pense, prouve-le, gentilhomme, et montre ton cœur. Protége un homme que tout accable ; échange, contre ce manteau blanc qui me trahit, le manteau que tu portes. Ce sera donner la vie à un malheureux.

— N'en dites pas davantage, cavalier, reprend le marquis ; calmez-vous ; l'affaire est convenue.

— Vous êtes don Fadrique ?

— Lui-même.

— C'est vous qui me sauvez ! J'ai votre parole.

— Racontez-moi ce qui s'est passé ; on peut se fier à moi.

— J'ai tué un homme ; il me suivait l'épée à la main, furieux : il voulait ma vie ; je me suis défendu.

— Vous vous êtes battus corps à corps, sans déloyauté ?

— Nous étions seuls, l'épée nue, tous deux égaux ; la mort l'a choisi, et n'a pas voulu de moi.

— Eh bien ! je vous sauverai.

Il n'y a pas un mot de trop ; pas une parole qui ne porte dans cet admirable et simple dialogue. A peine est-il terminé, Fadrique entend du bruit, dit à Fernando de se cacher derrière un arbre, et reçoit la déclaration du chef de ronde, qui lui apprend que le mort était son frère, don Sanche, et que le combat a eu lieu près du jardin de cette dona Flor dont le marquis est si jaloux. Ainsi le marquis est privé d'un frère qu'il aimait ; mille soupçons s'élèvent dans son cœur, il craint que dona Flor ne favorise don Fernando ; mais, dans cette étrange et cruelle situation, il fait taire tous ces sentimens amers et confus, que sa parole donnée au chevalier lui ordonne d'étouffer.

— Cavalier, lui dit-il.

— Don Fadrique, je suis à vous.

— Nous sommes seuls !

— Seuls !

— Celui que tu as tué était mon frère.

— Je l'ai tué sans savoir qu'il fût votre frère · l'ai appris ensuite et je l'ai regretté.

— Ne vous excusez pas.

— Ce n'est pas ma crainte qui cherche des excuses, marquis; vous savez que je suis venu vous demander protection; je vous l'ai demandée, n'ignorant pas qui vous étiez: — le frère de don Sanche.

— Quand je vous ai dit, don Fernando, de ne pas vous excuser, ce n'était point la colère et le besoin de vengeance qui me dictaient ces paroles. Non, détrompez-vous; c'était m'outrager que de douter de ma foi; c'était m'outrager de penser un moment que ma douleur me ferait renoncer au serment que je vous ai fait. Je vous ai dit que je vous sauverai; vous serez sauvé par moi.

— Marquis, la terre qui vous porte est un autel que j'embrasse.

— Relevez-vous, cavalier. Que me devez-vous? rien. C'est moi que j'oblige. En vous donnant ma parole, j'ai été votre bienfaiteur; en remplissant ma promesse, je ne fais rien pour vous; je paie ma dette envers moi; je rachète ma parole donnée, je n'oblige personne.

— Vous êtes une ame grande, Fadrique, une ame digne de la place que vous occupez près du roi notre maître.

— Ces discours sont frivoles. Maintenant il est convenu que vous serez sauvé par moi. Comptez-y. Me direz-vous qui vous êtes, quel est cet évènement affreux qui vous amène ici, et quels rapports avec dona Flor vous ont porté à défendre à mon frère l'entrée de son jardin? me le direz-vous?

— Non, seigneur. La haine que vous devez avoir pour moi m'empêche de vous dire mon nom. On vous a appris tout à l'heure comment la chose s'est passée. C'est un duel entre gentilshommes. Quant à dona Flor, je n'ai rien à vous apprendre. Vous savez mieux que personne à quoi le serment oblige. Marquis, je suis à vous!

— Très bien. Venez avec moi. — O promesse! promesse sacrée! ô parole d'un gentilhomme!

En disant ces mots, le malheureux Fadrique emmène celui qui a tué son frère, et qu'il soupçonne d'être son rival heureux; il ne se contente pas de faciliter et de protéger sa fuite, il lui remet quelques joyaux qu'il porte sur lui et qui aideront Fernand

dans sa route ; car ce dernier ne peut rentrer à Séville, et l'argent lui manquera bientôt. Don Fernando, touché de sa générosité, dit son nom au marquis, mais refuse avec obstination de lui donner aucun renseignement sur dona Flor. Le marquis s'irrite par degrés; il le presse de questions, et finit par tirer son épée. Don Fernando, sans armes, reste en face de lui.

— Non, non, s'écrie-t-il, c'est trop de résistance; elle me révolte, elle me courrouce, elle fait bouillir mon sang indigné. Don Fernando, prenez garde ! mon épée cherchera dans votre cœur le secret que votre bouche ne veut pas me livrer.

— Ah ! marquis, je le sais, vous êtes brave.

— Il y a bien du courage dans la douleur, et je souffre horriblement.

— Je suis aussi brave que vous ; mais je n'ai pas d'armes.

— Il y a bien du sang dans la jalousie, continue le marquis, et je suis jaloux !

— Don Fadrique, vous m'accablez !

— Eh bien ! dites, dites, répondez, connaissez-vous dona Flor ? Est-elle à vous ?

— Je n'ai rien à répondre !

— Rien ! et si je vous tue là ! vous qui n'avez pas d'épée !

— Que mon secret meure avec moi : cela doit être.

—Va, tu es noble ! va, tu es grand ! Je t'admire, blason d'honneur et de chevalerie. Il faut que tu vives, que tu vives pour que l'on sache sur la terre ce que c'est que la grandeur de l'ame. Il ne faut pas qu'une vengeance aveugle éteigne cette vertu si haute. Tiens, don Fernando, je pouvais te tuer; j'en avais envie; je le voulais ; j'aimais mon frère ; je suis jaloux de toi; la nuit est muette, et tu es fugitif. Une fureur horrible m'amenait. Mais j'aime mieux te donner la vie. Seulement, garde-toi bien que personne ne sache que tu m'as offensé ; il faudrait nous battre, entends-tu ! Au lieu que maintenant, si tu le veux, si tu veux m'avoir pour ami, mon cœur te sera obligé !

—Votre ami pour toujours, votre ami dévoué ! Voici ma parole, voici ma main !

— Don Fernando de Godoi, allez avec Dieu ! Sachez, ami, que

la mort de mon frère est pour moi une douleur profonde; et cependant je vous estime au point de me feliciter de vous avoir connu. Je me réconcilie avec le jour. J'ai perdu mon frère, j'ai gagné un ami.—

Certes vous ne trouvez là rien de ridicule.

Je n'ai point de commentaire à faire sur une telle scène, si rapide, si ardente, si animée, si simple, et qui éveille les plus nobles émotions du cœur, qui fait jaillir les larmes, non d'une pitié vulgaire, mais d'un sentiment d'admiration enthousiaste et profonde!

A l'époque où vivait Alarcon, l'art n'avait pas encore perverti son but et menti à sa mission divine. Il n'idéalisait pas le crime; il ne dorait pas ce qui est immonde. Il tendait noblement à élever l'ame; il cherchait à exciter tous les sentimens généreux; il les mettait aux prises avec les passions les plus intenses, avec les douleurs les plus légitimes et les plus poignantes. La poésie ne traînait pas ses ailes dans la fange, en disant : Je me renouvelle et je me rajeunis! Son vol se dirigeait vers le ciel, non vers la terre; vers la vie de l'ame et de la pensée, non vers le sépulcre et l'abîme. La laideur n'était pas couronnée reine; l'orgie n'était pas sur le trône; la bassesse n'entrait pas comme élément principal des œuvres humaines. Shakspeare lui-même, et les génies les plus douloureusement vrais, conservaient saintement l'amour du beau et du bon; ils avaient des Juliette et des Desdémone; ils avaient des couleurs ravissantes et célestes; ils avaient des accens partis de l'ame, et ils prêchaient éloquemment, ces grands-prêtres de la poésie, en faveur de l'amour et de la vertu, de la pureté et de la sincérité, du dévouement et de la force morale. Malheur, malheur aux époques de décadence, où le poète oublie cette tâche! où, comme Sénèque le tragique chez les Romains, il ne fait sortir de sa lyre d'airain et de cuivre que des sons âpres, aigres et rauques, accompagnés de malédictions et d'ironies! Malheur aux temps de dissolution et de désespoir, où la poésie, cet écho magique de notre ame, n'admire rien, n'espère rien, cesse d'aimer, se fatigue de croire; où la poésie n'est plus la parole embaumée, l'éclair qui brille, la fleur qui éclot, l'hymne de joie, l'accent de l'amour, la mélodie qui console, la coupe qui enivre, mais le bruit des

os d'un squelette qui frémit dans le cercueil sourd, le hurlement du vent nocturne dans les ruines, le râle d'une société qui s'en va !

L'inspiration d'Alarcon est celle de Corneille; c'est l'héroïsme. Le drame héroïque a passé de l'Espagne en France, de France en Angleterre, et d'Angleterre en Allemagne.

Je ne répéterai pas ici ce qu'on a dit tant de fois du génie castillan, de son point d'honneur, de sa flamme africaine, de son action sur l'Europe, et de la manière dont le drame espagnol s'est infiltré dans tous les théâtres modernes. Nous allons assister à quelques transformations du même génie. Tour à tour il se montrera sublime dans sa région natale, bizarre chez les étrangers, puis absurde, puis prétentieux; et enfin à force de se mêler à des mœurs et à des idées tout-à-fait contraires à son essence, nous le verrons exciter la risée, au lieu de faire couler les larmes; nous verrons tous ces grands sentimens devenir des jouets pour le peuple, comme ces colosses de carton que les enfans se plaisent à insulter et à briser.

Il faut, pour trouver l'origine de ce génie, remonter jusqu'au berceau même de la chevalerie moderne. Le respect pour la foi jurée, le dévouement volontaire, la sincérité dans les engagemens, telles en sont les bases; Tacite a signalé ces caractères de la vieille civilisation chez les Germains sauvages. Le guerrier primitif des forêts germaniques conserve son honneur sans tache et sans souillure; il le défend jusqu'à la mort; il défend de même son chef, son roi, son ami, son compagnon de guerre; il protége la femme, parce qu'elle est faible; il écoute sa voix et son conseil, parce que Dieu lui a donné la prudence. Voilà le fonds de moralité sauvage qui a servi de premier point d'appui à tout l'édifice de la chevalerie moderne. Tant que le développement de ces principes sévères s'est opéré sous le ciel gris et froid de l'Allemagne, les résultats en ont été plus nobles et plus énergiques qu'éclatans. On a reconnu que le Germain était fidèle à sa parole, et terrible à son ennemi. Mais bientôt la consécration religieuse, la sanction chrétienne, sont tombées sur cet ensemble de mœurs. Le fanatisme s'y est joint. Le dévouement a été regardé comme une inspiration

d'en haut, le point d'honneur comme un rayon tombé du ciel. On a vu dans la femme la personnification vivante de Marie, de la vierge sacrée. Le dernier degré de l'avilissement, de la bassesse et du crime, a été de trahir sa foi, de reculer devant l'ennemi, de commettre une lâcheté; religion, esprit militaire, superstition, orgueil, tout cela s'est confondu; et quand ensuite le soleil d'Espagne a échauffé de ses rayons toute cette masse incandescente de sentimens et d'idées, quand la gravité des Goths, la violence des Arabes et la vieille férocité des Celtibères se sont emparées de ces mœurs, on les a vues s'élever au dernier point d'exaltation et de fureur. On a vu se développer toute cette folie héroïque, folie contagieuse, car l'Europe l'a partagée; folie plaisante, car l'Arioste s'est moqué d'elle, et don Quichotte n'en est que la parodie.

J'ai dit que l'Europe l'avait partagée. Corneille en porte l'empreinte. Mais jamais l'Europe ne s'y est associée avec cet abandon de sympathie, avec cette ardeur de foi qui caractérisaient les fils des Arabes et des Goths. Les romances du Cid, les drames de Caldéron, n'ont pu naître qu'en Espagne; et cette ardeur puissante, cette férocité d'héroïsme n'a pas seulement vécu dans le drame espagnol; elle n'a pas été chose purement littéraire : elle s'est répandue dans toutes les annales de ce pays, comme le fleuve de lave court et sillonne les flancs de l'Etna. Elle n'est pas morte aujourd'hui même. Nos soldats le savent, ils l'ont appris, lorsque, lancés par Napoléon et obéissant aux desseins gigantesques de leur maître, ils ont été heurter leur admirable valeur et leur merveilleuse discipline contre ce peuple oublié, appauvri, déchiré, divisé et depuis long-temps endormi. Dieu sait combien de sang il nous en a coûté pour avoir secoué du bout de notre baïonnette le linceul de l'Espagne! Dieu sait que de couteaux brillèrent, et combien de poignards s'aiguisèrent dans des mains de femmes, et combien de gorges de montagnes servirent de tombeau à nos soldats! C'est que le vieux sentiment de l'honneur se réveillait en ce peuple; c'est qu'il préférait la paresse, l'indolence, le fanatisme, l'ignorance, à une civilisation brillante, mais imposée; c'est qu'il repoussait une liberté dont une autre nation, même noble et grande, lui imposait la loi; c'est qu'il ne

voulait pas de cette liberté qui ressemblait au carcan des galériens génois, sur lequel on lit gravé le mot *liberta* ; c'est que l'Espagne enfin se levait terrible comme un personnage de Caldéron, obéissait au point d'honneur, lavait l'outrage dans le sang et se rendormait dans son manteau.

Dès que l'héroïsme espagnol commande, plus de réflexion, plus de doute. Faut-il égorger un fils, punir une épouse, frapper de mort une maîtresse adorée, donner son sang et plus que son sang, donner son ame, sa vie future, sa vertu? Le devoir, l'honneur, souvent un devoir factice, un honneur illusoire, l'ont-ils commandé? Le poignard se lève! le sang coule! ce n'est pas l'Espagnol qui frappe, c'est l'honneur. Comment voulez-vous que dans un tel pays la réforme religieuse vînt à jeter de profondes racines? la réforme, c'est-à-dire le doute, l'examen, la raison philosophique? Hamlet, ce grand personnage de Shakspeare, qui représente si bien la réflexion septentrionale, la réflexion ironique et souffrante, la moquerie douloureuse; Hamlet se trouve placé dans une situation qu'un dramaturge espagnol eût aimé certainement à exploiter et à faire valoir. On a tué son père; l'assassin s'est emparé du trône; il a séduit la femme du roi. Le fantôme du père d'Hamlet sort des entrailles de la terre et demande vengeance à son fils. Quel parti un auteur castillan aurait tiré de cette situation! Son héros n'hésiterait pas. Dès que l'ombre sanglante aurait parlé, les victimes tomberaient, le sacrifice serait accompli. Dût le fils se tuer ensuite sur les deux cadavres des coupables, sa main ne tremblerait pas un instant. Mais l'Hamlet de Shakspeare, nature à la fois noble et triste, passionnée et pensive, ne se contente pas d'obéir en aveugle à l'impulsion surhumaine qui le pousse à la vengeance. Si son ame est troublée dans ses profondeurs, son espoir n'est pas moins ébranlé! Il se révolte contre l'ordre suprême, contre le devoir inévitable. Il se demande : — Pourquoi le crime sera-t-il puni par le crime? Quel rôle jouais-je dans ce drame de la vie? Qu'est-ce que cette vie où le bonheur dépend, non pas seulement de nous, mais de tout ce qui nous entoure? — Sa mère est coupable, sa mère! Il doute de tout. La croyance au bien est déracinée dans son ame : il aimait avec pas-

sion la jeune Ophélie; il rejette et brise cet amour si pur. Tout se décolore et se flétrit. Son courage même cède à l'horreur que ce mauvais monde lui inspire. Il avait la force nécessaire pour oser de grandes actions; il n'a pas celle d'être bourreau, et d'exécuter sur sa mère et sur le roi coupable la vengeance divine. Tout ce qu'il y a d'admirable et profonde beauté dans ce rôle merveilleux tient au découragement que la première découverte du vice dans le monde inspire à une ame honnête. Il accomplit en effet son œuvre de malédiction et de vengeance; mais il l'accomplit avec une ironie amère, avec une ame chancelante et un reproche permanent contre la destinée. C'est de cette sublime et triste création que datent et la misanthropie de Werther et le scepticisme ricaneur de lord Byron, et le désespoir dont tant de poètes modernes ont fait abus.

On voit quelle profonde ligne de démarcation sépare Hamlet des héros espagnols. Hamlet est une création tout intérieure; c'est la pensée qui se dévore elle-même. Le génie de l'Espagne est en relief, en saillie, en action. L'un et l'autre ont leur grandeur. Il s'agit de les comprendre et non de les condamner.

La monarchie de Charles-Quint, sur laquelle le soleil ne se couchait jamais, fut long-temps, pour les peuples de notre hémisphère, un objet d'admiration, d'imitation, d'envie. Découvrir un monde, conquérir la moitié de l'Europe et tenir dans sa main toutes les destinées, même celles de la France sous la Ligue, c'était assurément une grandeur peu commune. Les sentimens et les idées de l'Espagne se répandirent donc à travers l'Europe.

Ce goût castillan, ce fracas de grandes actions accompagnées de grands mots, cet héroïsme exagéré, pénétra en Angleterre, du temps de Shakspeare, et se montra en France, du temps de Corneille. Il tenait si profondément à la nationalité espagnole, qu'il ne put réussir ailleurs. C'est une plante rare et forte qu'il ne faut pas changer de sol. La plupart des écrivains étrangers qui, séduits par cette grandeur apparente, en ont essayé l'imitation, n'ont produit qu'une charge ridicule. La massue d'Hercule est difficile à porter; je ne connais que le grand Corneille qui, dans *le Cid, les Horaces, Polyeucte, Rodogune* et *Nicomède,* ait

su s'approprier complétement ce caractère héroïque et sublime. Marlowe et Chapman, contemporains de Shakspeare avaient prodigué, selon la mode espagnole, les coups d'épée, les sentimens raffinés, les paroles sonores; Mlle de Scudéry et le célèbre La Calprenède marchèrent ensuite dans la même voie. On sait quel ridicule ineffaçable s'est attaché à leurs essais. La cour de Louis XIV admirait cependant ces écrivains. Elle ressentit longtemps l'influence de cette ferveur romanesque; elle partageait l'enthousiasme et la dévotion patiente avec lesquels Mme de Sévigné lisait dans la solitude des Rochers les nombreux in-quarto de la *Clélie*, et dévorait les quatre mille pages dont se compose *l'Artamène* et *le Grand Cyrus*. Un travers de ce genre ne pouvait durer long-temps. Le goût français, toujours modéré et retenu, même dans ses caprices, devait tempérer cet engouement; l'élégance, la grace, une délicatesse un peu précieuse, se mêlèrent à l'imitation emphatique de l'héroïsme chevaleresque. Boileau et Molière n'eurent qu'à tracer quelques pages, et leur plume puissante, leur bon sens inexorable, leur forte et étincelante raison, châtièrent les précieuses, firent disparaître les héros de roman, et nous apprirent combien est absurde l'imitation d'une nationalité étrangère, et le calque d'une civilisation éteinte. Grande leçon, à ce qu'il me semble. C'est cette affectation, c'est cette manie esclave, c'est cette imitation qui perd toutes les littératures. Une nation qui revêt la livrée intellectuelle d'une autre nation, abjure toute liberté de pensée. Pourquoi nous asservir au calque de Shakspeare, nous hommes de 1835, que toutes les idées du XVIe siècle ont abandonnés? Pourquoi copier l'hymne érotique d'Anacréon, nous qui avons bien autre chose à faire sous le gouvernement représentatif que de dormir dans les roses comme le vieillard de Teos et de sacrifier à Bacchus? Que toutes les civilisations donnent leurs fruits! que chaque sève naturelle et franche circule dans le cep de vigne et remplisse la grappe argentée ou rayonnante que le soleil doit mûrir! Long-temps esclaves des Grecs, lorsque Ronsard nous faisait pindariser, nous avons payé cher une imitation trop servile des anciens. Nous cherchons aujourd'hui des modèles de formes chez les autres peuples moder-

nes : c'est une erreur grave. Étudions leur génie, et ne copions point leurs formes. S'il y a dans la société actuelle assez d'énergie et d'ame pour qu'une littérature surgisse de son sein, que le nouveau Moïse vienne ; qu'il frappe le rocher et que la source jaillisse. Mais gardons-nous, par haine pour la servilité classique, d'accepter un servage espagnol, allemand ou anglais; et nous, qui aimons tant la liberté, nous qui la payons si cher, nous qui savons ce qu'elle coûte, souvenons-nous que la première et la plus noble de toutes c'est la liberté de la pensée!

Shakspeare l'avait bien senti ; tous les hommes de génie daignent avoir du bon sens, et le génie n'est que le bon sens sublime.

N'écoutez pas ces critiques qui nous parlent d'un Shakspeare exagéré. Il se moque partout de l'exagération. Ses drames sont remplis d'allusions mordantes à l'emphase des acteurs et des auteurs contemporains. Il aimait la vérité, et il s'est moqué assez amèrement de tout ce qui s'éloignait du naturel, et spécialement de ces mœurs espagnoles qui venaient se mêler bizarrement aux mœurs anglaises. Il a fait précisement ce que Cervantes et Molière ont fait de leur côte; il a protesté contre la copie ridicule des mœurs étrangères. C'est bien assez de garder ses ridicules personnels, sans les enrichir encore d'une augmentation de ridicules étrangers. Il y a dans ses œuvres mille traces de cette ironie. *Le Rêve d'une nuit d'été* est dirigé contre l'emphase vide des tragédies à la mode. Hamlet, dans ses conseils aux comédiens, les sermone fort longuement sur la nécessité d'être fidèle au naturel et de prononcer moins furieusement leur rôle.

Enfin Shakspeare a créé deux ou trois personnages qui n'ont pas d'autre but que d'offrir la parodie de l'héroïsme, fanfarons du point d'honneur, emphatiques dans leurs discours, prodigues de fleurs de rhétorique, parlant toujours de leur bonne lame, et se proposant eux-mêmes pour modèles au monde entier; ces messieurs méritent que je vous les amène et vous les présente. L'un se nomme *Pistolet*, et tient son rang parmi les compagnons de plaisir du jeune Henri V, qui n'est encore que prince de Galles. *Pistolet*, que ses camarades appellent *Pistolet l'antique*, est un vieux troupier, qui, à force de servir en Italie, en Espagne, en

Flandre, s'est composé un jargon épique d'une étrange espèce. Il fait du classique à la manière de Ronsard; il aime les citations, il accumule les mots grecs et latins, il parle de l'Erèbe et du Cocyte; et après avoir fait beaucoup de bruit dans une auberge, il se laisse mettre à la porte comme un faible enfant. Voici encore *M. Parolles*, personnage de la comédie intitulée : *A mauvais commencement bonne fin*. C'est un bavard qui ne laisse pas le moindre répit aux oreilles de ceux qui l'entourent, mais que le premier signe de mécontentement met en fuite. Enfin, dans la pièce singulière intitulée : *L'Amour perd ses peines*, on voit paraître un grave chevalier, *don Adriano de Armado*, qui offre la caricature plus évidente encore des prétentions héroïques, élégiaques, chevaleresques et sublimes, que le génie espagnol soutenait avec éclat, et dont Cervantes s'est tant amusé! Imaginez un énorme et colossal guerrier, bardé de fer, surmonté d'un panache flottant, suivi d'une épée traînante, avec baudrier de cuir, et une moustache épaisse; en un mot, un don Quichotte athlétique et musculeux, à peu près un Lablache sous la cuirasse. Ce noble seigneur est enfoncé et comme perdu dans la contemplation de lui-même; selon la coutume féodale, il est escorté d'un page. Ce petit page, aussi exigu que son maître est massif, porte les gants d'Armado, et se nomme *Verdelet*. Don Armado s'assied pesamment sur trois coussins.

— Mon jeune page, dit-il après avoir rêvé, qu'est-ce que cela veut dire, et quel signe cela peut-il être, je vous le demande, quand un héros devient mélancolique?

— Monseigneur, c'est signe que le héros n'est pas gai.

— Mais, mon cher et aimable enfant, un héros qui n'est pas gai doit ressembler beaucoup à un héros mélancolique. Que diable! me dites-vous là?

— Pardon, monseigneur, ce n'est pas du tout la même chose!

— Allons, jeune et tendre enfant de l'harmonie et de la servitude, comment peux-tu établir cette distinction qui me paraît un peu subtile?

— Par toutes les raisons possibles, mon très peu tendre et très peu harmonieux seigneur.

— Oh! oh! pourquoi peu tendre, pourquoi peu harmonieux? Je suis amoureux; oui, j'en jure le ciel, je le confesse, je suis amoureux. Chose honteuse et ineffable pour un guerrier de ma taille et de mon espèce! Mais mon cœur est grand et héroïque, et au-dessus du commun! Aussi me suis-je mis à aimer une fille au-dessous du commun. Que ne puis-je d'un coup de ma bonne épée tuer l'amour qui est dans mon cœur, et forcer mon désir à se rendre prisonnier! Ah! je me battrais à outrance et comme un héros que je suis contre ma passion, et quand elle serait captive, je l'échangerais contre une belle révérence à la française. Gémir, soupirer! fi donc, le soupir est ignoble! Je méprise le soupir. J'aime mieux jurer, mille tonnerres! L'amour se sauvera peut-être, si je jure! Petit page, consolez-moi, mon ami. Quels grands hommes ont été amoureux, s'il vous plaît?

— Hercule d'abord, monseigneur.

— Je bénis monseigneur Hercule; c'est un prédécesseur honorable. Encore des exemples, mon cher garçon; donne-moi d'autres exemples; cite-moi des personnages de belle conséquence et de bonne taille.

— Ensuite, Samson, monseigneur. Il était de bonne taille, celui-là, j'espère. Il portait un palais comme un charbonnier sa hotte. Êtes-vous content?

— Cet exemple a du poids. J'aime Samson; Hercule n'est pas mal: c'étaient de bons chevaliers. Je crois, au fait, que je puis me permettre d'être amoureux. C'est arrangé comme cela. Les antécédens me plaisent en toute chose, et ma conscience héroïque est plus à son aise. Je ferai donc écrire pour mon usage personnel la vie des chevaliers Hercule et Samson. »

Qui ne reconnaîtrait à ces paroles la caricature de l'héroïsme prétentieux, de la cérémonie gourmée, de la formalité pédante, qui ressortait nécessairement d'un état de mœurs et de civilisation que le point d'honneur dominait exclusivement? ridicules attachés à de hautes qualités, à un noble courage, à une grande ame. L'espèce humaine est faite ainsi. Nos sottises, hélas! sont la doublure nécessaire de nos vertus.

En Espagne, cela était grand, mais non ridicule; le ridicule est

dans le mensonge. L'Espagne se montrait franche et naïve dans le grandiose de ses mœurs. Lorsque plus tard notre sociabilité élégante s'empara de tout ce point d'honneur chevaleresque; lorsque la Grande-Bretagne et sa société commerciale et politique nous l'empruntèrent à son tour, ce fut un spectacle à mourir de rire.

Corneille seul avait dérobé la flamme espagnole. Elle jette à peine quelque lueur chez ceux qui l'imitèrent; elle rayonna d'absurdité dans les romans de Scudéry. Mais lorsque l'Anglais Dryden, pour plaire à la cour licencieuse de Charles II, imita Corneille à son tour; lorsque la brutalité de la diction et la folie des situations se mêlèrent à l'emphase extravagante des sentimens, cette contrépreuve absurde de l'Espagne mérita la risée universelle. Dans les pièces de Dryden, qui pendant trente ans occupèrent la scène anglaise, on voit des héros qui, d'un coup de revers, pourfendent une armée; des amans incomparables qui dévorent par amour le cœur sanglant de leur maîtresse, et des Ottomans qui dissertent théologie avec plus de subtilité que le meilleur casuiste. Les tours de force auxquels Dryden condamne ses malheureux personnages, et qui tous sont empruntés maladroitement au point d'honneur espagnol, sont d'un ridicule vraiment achevé.

Il y avait alors en Angleterre un mauvais sujet fort célèbre dont l'histoire n'oubliera pas le nom, et qui se nommait Buckingham. L'absurdité du calque espagnol, si follement tenté par Dryden, le fracas ridicule de cette tragédie toute en décorations, en grandes phrases et en incidens invraisemblables le frappèrent vivement. Il se plut à en donner la parodie sous le titre de *The Rehearsal, la Répétition.* Dryden lui-même paraît en scène sous le nom de M. Deslauriers; il assiste à la répétition de son œuvre, et rien n'est plus plaisant que son orgueil, sa vanité, les complimens qu'il se donne, et la persuasion où il est que, plus un drame est absurde, plus il est beau. Cette parodie est un chef-d'œuvre de gaieté. On pourrait en faire l'application à d'autres théâtres.

« Ma foi, messieurs, dit un des personnages, la nouvelle manière d'écrire est bien plus facile que n'était l'ancienne. Il n'y a plus qu'une seule chose à tenter : c'est de faire peur et de tenir l'auditoire en suspens. Il faut qu'il dise : Diable! comment cela finira-

t-il? S'ils savaient ce qui doit arriver, s'ils comprenaient le vrai sens de l'intrigue, s'ils n'étaient pas excités, irrités et tourmentés, est-ce qu'ils viendraient au spectacle? Vraiment non. Dans nos drames, chaque réplique est un nouveau sujet d'étonnement; on va de surprise en surprise. Puis ce sont des décorations magnifiques, des costumes, des chants, des danses; voilà le principal, le reste n'est que l'accessoire. »

Oui, ces paroles ont été écrites vers le commencement du XVIIIe siècle, par George Villiers, duc de Buckingham; ce n'est pas ma faute si le XIXe siècle peut en réclamer sa part, et si le drame de nos jours se reconnaît à ce portrait.

Veut-on savoir par quelle burlesque parodie Buckingham raillait les sentimens d'amour et d'honneur que Dryden empruntait grossièrement à l'Espagne? Assistez à l'une des scènes de sa pièce.

Nous sommes au théâtre; les acteurs répètent leurs rôles devant l'auteur Deslauriers et ses amis: on commence.

Le prince Volscius, un des personnages de la pièce de Deslauriers, est occupé tout simplement à mettre ses bottes, lorsque la belle Amaryllis entre en scène. Le prince est frappé au cœur, et ce coup de foudre subit l'empêche de continuer son opération. Amaryllis s'aperçoit de l'effet qu'elle produit, et elle s'en va en riant.

— Pourquoi rit-elle? demande un monsieur qui assiste à la répétition.

— Ah! pourquoi elle rit? répond l'auteur; voilà une belle et honnête demande, et je vous fais bien mon compliment de votre pénétration. Silence! vous allez entendre un beau passage, assister à un grand combat, à un combat héroïque entre l'amour et l'honneur; c'est mon plus beau morceau. Chut! silence!

(*Le prince Volscius mettant une de ses bottes.*)

VOLSCIUS déclame.

De mon cœur partagé mes jambes sont l'emblème.

DESLAURIERS.

Plus haut que cela! Soyez plus héroïque, s'il vous plaît!

VOLSCIUS.

De mon cœur partagé mes jambes sont l'emblème.
Je ne dois pas aimer, je le sens; eh bien! j'aime.
Une part de mon ame est en proie à l'amour,
L'autre cède au devoir! — O misérable jour!
Ainsi, du côté droit, cette jambe est bottée;
La jambe gauche est veuve! — Ame trop tourmentée!
A quoi te décider? Grand Dieu, que feras-tu?
Dois-je botter la gauche? Implacable vertu!
Honneur! fatal honneur! j'entends ta voix sévère:
Mets tes bottes et pars! — Ce serait exemplaire;
Mais, d'un autre côté, l'amour, ce noble roi,
Murmure à mon oreille: *Allons! débotte-toi.*
Mets-moi des escarpins; fais ta cour à ta belle.
Le moyen de la vaincre est de rester près d'elle.
Amour, devoir, honneur, vertu, triste chaos!
Éperdu, chancelant, je nage entre deux eaux.
Je ne sais où je suis; et dans ce crépuscule,
Tour à tour, incertain, j'avance et je recule!
Dieu! réglez mon amour, mes bottes et mon sort.
Cette lutte terrible est pire que la mort;
Et je pars (tant mon ame, hélas! est agitée!)
Une jambe bottée et l'autre non bottée!

Le prince Volscius s'en va clopin-clopant, une jambe couverte d'un bas et l'autre d'une botte; il termine ainsi ce grand combat espagnol de l'amour et de l'honneur.

Mais, je l'ai dit, ce combat est grand et noble chez Corneille; il est sublime dans le sol même qui l'a produit, dans la littérature indigène qui lui a donné naissance. Après avoir assisté à ces transformations bizarres, nous remonterons à la source, nous reviendrons au théâtre espagnol. La parodie amuse un moment; l'esprit a besoin de se reposer, l'ame a besoin de s'arrêter sur des pensées plus grandes et plus sérieuses.

PHILARÈTE CHASLES.

FRAGMENT.

Jupiter a quitté le mont Capitolin;
Et la grande Vestale,
Cachant le trépied d'or sous son voile de lin,
A déserté les murs de sa ville natale;
La louve s'est enfuie oubliant les jumeaux;
Et l'aigle centenaire,
Emportant dans les cieux une pourpre en lambeaux,
Est allé se brûler au foyer du tonnerre.

Rome l'antique est morte un soir dans un festin,
Enivrée, endormie;
Et vingt rois chevelus, pillant le Palatin,
Partagèrent, assis sur la grande momie. —
Du sang et le silence! Au milieu des débris,
Le Tibre consulaire
Allait seul et rêveur, comme un lion surpris,
Qui, veuf de lionceaux, pleure dans son repaire.

Et voilà que Carthage, assise au bord des eaux,
En souriait de joie;

Et voilà que le front couronné de roseaux
Le Sphynx sortait du Nil et demandait sa proie.
Et voilà que Corinthe, Athènes, Colonis,
Invoquaient leur déesse...
Quand tout à coup, naissant des flancs du vieux Phénix,
Toute blanche, apparut Rome dans sa jeunesse...

Ni toge, ni faisceaux, ni couronne des jeux,
Ni la robe étoilée,
Ni quadrige attelé pour le cirque orageux...
La chrétienne arrivait du lac de Galilée :
Le front pâle, pieds nus, un seul livre à la main,
Montant au Capitole,
Elle versa des pleurs, bénit le genre humain,
Et lui montra le ciel en renversant l'idole.

« Soyez libres, allez, peuples de l'univers!
Reine sans diadème,
Je n'ai que des enfans entre mes bras ouverts...
Les cieux aiment la terre; aimez-vous, je vous aime.
Que l'ame soit nouvelle et renaisse au Seigneur,
Comme une belle étoile
Qui long-temps, sous les plis d'une immense vapeur,
S'élance à l'horizon en déchirant son voile. »

O Rome de César! ô prêtresse au cercueil!
Laisse croître des palmes
Autour des grands débris de ton rivage en deuil,
Et que tes nuits de mort soient limpides et calmes!
Tu fus dans le passé comme un autre soleil
Qui, sous les eaux marines,
S'abîma lentement et n'eut pas de réveil,
Mais dont l'onde a gardé les splendeurs purpurines.

Et toi, Rome du Christ, vestale du vrai Dieu
Et des mystiques flammes,
Qui, toujours prosternée à l'autel du saint lieu,
Veille pour l'univers... Rome, reine des ames,
Lève ton front de vierge, et console et guéris,
Avec ta main d'albâtre,
De pauvres cœurs humains depuis long-temps flétris
Et plus à plaindre encor que ta mère idolâtre.

JULES DE SAINT-FÉLIX.

BULLETIN LITTÉRAIRE.

Mémoires de Luther (1).

Parler d'un grand réformateur, d'un homme qui vint en temps opportun, qui assista au triomphe de ses idées, et dont le succès outrepassa les espérances, à une époque où les réformes avortent, faute d'arriver à propos, où toutes les ambitions se renferment dans le cercle étroit et mesquin de l'intérêt particulier; parler d'un homme qui voulut enfouir le libre arbitre dans les profondeurs de la grace, à une époque où le scepticisme moral et religieux achève de dissoudre les derniers élémens de la sociabilité; parler d'un poète, et d'un grand poète, à une époque spéculative et prosaïque; parler de Luther aux gens du monde, n'est-ce pas risquer d'ennuyer ses lecteurs en même temps que profaner un nom respecté de la moitié de l'Europe et respectable pour le monde entier? Que nous importent ces querelles religieuses, ces disputes de théologiens, ces pamphlets écrits en latin, ce style biblique, ces métaphores injurieuses! Moine, passe ton chemin; historien, reprends tes livres.

Mais si cet historien est un homme grave, laborieux, intelligent, plein de probité littéraire, doué d'une imagination riche et variée, d'un style pittoresque, hardi et saisissant; alimentant la poésie par l'érudition, et embellissant l'érudition de tous les charmes de la poésie; ayant les goûts, les passions, les sympathies de son époque; homme du XIXe siècle dans son acception la plus étendue; peut-être alors consentirons-nous à lui prêter quelque attention, et ferons-nous ce raisonnement : M. Michelet n'a

(1) 2 vol. in-8°, chez Hachette, rue Pierre-Sarrasin.

pu vouloir écrire que quelque chose d'utile, de populaire, qui allât à toutes les intelligences, qui fît battre tous les cœurs, et laissât dans l'esprit une religieuse reconnaissance pour l'écrivain habile à comprendre son siècle.

Si ce réformateur du XVIe siècle, grossier, brutal, hérissé de latin apocalyptique, avait, en dépit des apparences, de singuliers rapports avec ce que nous voyons tous les jours. Si cet homme, ardent à provoquer des réformes religieuses, se trouvait être un *conservateur* politique, si l'émancipateur de la pensée humaine s'était montré le défenseur des priviléges aristocratiques, ne nous fournirait-il pas de précieux enseignemens sur ce qu'il y a d'incomplet et de contradictoire dans la nature de nos hommes d'état. Si ce fanatique apôtre de la grace avait ressenti toutes les angoisses d'un doute cruel; si ce magique et puissant écrivain avait porté un coup mortel à l'art; Luther ne serait-il pas un homme d'aujourd'hui? N'y a-t-il pas assez de bizarrerie et de grotesque dans sa vie pour lui obtenir un rôle au milieu des comédies de notre époque; n'y a-t-il pas assez de sérieux et de philosophie dans son œuvre pour mériter de prendre place à côté des grands drames du XIXe siècle?

Cependant cette conviction ne peut entrer sur-le-champ dans notre esprit, et nous demanderons d'abord à M. Michelet: Pourquoi cet éloge du chef des protestans dans la bouche d'un catholique? pourquoi une biographie de Luther écrite en français? et l'historien répondra: « Nous ne montrerons pas après tant d'autres les plaies d'une église où nous sommes nés et qui nous est chère: pauvre vieille mère du monde moderne, reniée, battue par son fils; certes, ce n'est pas nous qui voudrions la blesser encore. Nous aurons occasion de dire ailleurs combien la doctrine catholique nous semble, sinon plus logique, au moins plus judicieuse, plus féconde et plus complète, qu'aucune des sectes qui se sont élevées contre elle. Sa faiblesse, sa grandeur aussi, c'est de n'avoir rien exclus qui fût de l'homme, d'avoir voulu satisfaire à la fois les principes contradictoires de l'esprit humain. Cela seul donnait sur elle des succès faciles à ceux qui reduisaient l'homme à tel ou tel principe en niant les autres. L'universel, en quelque sens qu'on prenne ce mot, est faible contre le spécial. *L'hérésie* est un *choix*, une spécialité; spécialité d'opinion, spécialité de pays. Wicleff, Jean Huss, étaient d'ardens patriotes; le saxon Luther fut l'Arminius de la moderne Allemagne. Universelle dans le temps, dans l'espace, dans la doctrine, l'église avait contre chacun l'infériorité d'une moyenne commune. Il lui fallait lutter pour l'unité du monde contre les forces diverses du monde. Ayant subi, embrassé l'hu-

manité tout entière, elle en avait aussi les misères, les contradictions. Les petites sociétés hérétiques, ferventes par le péril et la liberté, isolées et partant plus pures, plus à l'abri des tentations, méconnaissaient l'église cosmopolite et se comparaient avec orgueil. Le pieux et profond mystique du Rhin et des Pays-Bas, l'agreste et simple Vaudois, pur comme l'herbe des Alpes, avaient beau jeu pour accuser d'adultère et de prostitution celle qui avait tout reçu et tout adopté. Chaque ruisseau pourrait dire à l'océan sans doute : Moi je viens de ma montagne, je ne connais d'eau que les miennes. Toi, tu reçois les souillures du monde.

— « Oui, mais je suis l'Océan ! »

Certes, la justification est complète, et nous sommes heureux d'avoir donné un échantillon du style de M. Michelet, style anguleux, pressant, vif et coloré ; car qu'on ne s'y trompe pas, ces mémoires sont bien réellement de Luther. M. Michelet n'en est que l'éditeur responsable, et c'est constamment Luther qui parle, toujours Luther raconté par Luther. « Le traducteur n'a guère fait autre chose que choisir, dater, ordonner les texte épars. » Mais c'est précisément cette parole de Luther qui nous effraie? Comment oser regarder Luther en face? Sommes-nous un roi, un grand de la terre, Luther nous criera : « Les princes sont du monde, et le monde est ennemi de Dieu; aussi vivent-ils selon le monde et contre la loi de Dieu. Ne vous étonnez donc pas de leurs furieuses violences contre l'Évangile, car ils ne peuvent manquer à leur propre nature. Ils servent à Dieu de licteurs et de bourreaux, quand il veut punir les méchans. Notre Dieu est un puissant roi : il lui faut de nobles, d'illustres, de riches bourreaux et licteurs comme ceux-ci. Il veut qu'ils aient en abondance des richesses, des honneurs, qu'ils soient redoutés de tous. Il plaît à la divine volonté que nous appellions ces bourreaux de puissans seigneurs, que nous nous prosternions à leurs pieds, que nous soyons leurs très humbles sujets. Mais ces bourreaux ne poussent point eux-mêmes l'artifice jusqu'à vouloir devenir de bons pasteurs. »

Sommes-nous plus qu'un prince, plus que le roi Henri VIII d'Angleterre ou l'empereur Charles-Quint d'Allemagne? sommes-nous la papauté elle-même avec sa tradition de seize siècles, avec l'art du moyen-âge qu'elle a engendré, et la reconnaissance des communes dont elle a favorisé l'émancipation; la papauté qui a repoussé les Sarrasins, vaincu les Albigeois, réduit Abailard au silence, brûlé Jean Huss et Jérôme de Prague? Luther, le moine de Wittemberg, se lève et chante audacieusement l'hymne de sa rébellion, de sa puissance et de sa victoire. « Moi, aux paroles des pères des hommes, des anges et des démons, j'oppose non pas l'antique usage

ni la multitude des hommes, mais la seule parole de l'éternelle majesté, l'Évangile qu'eux-mêmes sont forcés de reconnaître. Là, je me tiens, je m'assieds, je m'arrête; là est ma gloire et mon triomphe. De là j'insulte aux papes, aux thomistes, aux sophistes et à toutes les portes de l'enfer. Je m'inquiète peu des paroles des hommes, quelle qu'ait été leur sainteté; pas davantage de la tradition, de la coutume trompeuse. La parole de Dieu est au-dessus de tout. La messe vaincue, nous avons, je crois, vaincu la papauté; la messe était comme la roche où la papauté se fondait avec ses monastères, ses épiscopats, ses colléges, ses autels, ses ministres et ses doctrines, enfin avec tout son ventre. Tout cela croulera avec l'abomination de leur messe sacrilége. Pour la cause du Christ, j'ai foulé aux pieds l'idole de l'abomination romaine qui s'était mise à la place de Dieu et s'était établie maîtresse des rois et du monde. Quel est donc cet Henri VIII, ce nouveau thomiste, ce disciple du monstre, pour que je respecte ses blasphèmes et sa violence? Il est le défenseur de l'église, oui de son église à lui, de cette prostituée qui vit dans la pourpre, ivre de débauches, de cette mère de fornication. Moi, mon chef est Christ; je frapperai du même coup cette église et son défenseur qui ne sont qu'un; je les briserai. »

Vous le voyez, cet homme, c'est plus qu'un roi, plus que la vieille papauté. Comme il parle en maître! sa voix retentit au loin; son geste brutal et son sarcasme grossier foudroient ceux qu'il n'a pu vaincre par le raisonnement. Ainsi il faut nous incliner, au moins par prudence, devant ce fougueux théologien. Et qui sait? si nous osions jeter le gant à ce redoutable athlète, peut-être son ombre se dresserait-elle tout à coup devant nous, comme autrefois le diable lui apparut à lui-même. Mais quoi, cet homme n'était-il point sujet aux faiblesses et aux misères de la nature humaine? Ses entrailles n'étaient-elles point déchirées par les angoisses secrètes qui travaillent l'humanité tout entière? Oui, certes, et jamais vainqueur ne sentit mieux les épines de la couronne triomphale; Luther n'eut pas d'ennemi plus cruel que lui-même. Après avoir montré le réformateur arrogant, le tribun audacieux, nous allons pénétrer dans le for intérieur, sonder les replis de la conscience. Ah! Martin Luther, moine défroqué, discoureur de tavernes, nous n'appellerons pas à notre secours l'ironie si fine et si poignante d'Érasme; nous ne voulons combattre Luther que par Luther; et, catholique, nous nous donnerons le spectacle des doutes, des anxiétés, des combats qui ont déchiré l'ame de ce hardi novateur.

Luther, la personnalité la plus vivace, la plus originale, la plus excen-

trique, inscrivit sur son drapeau : *Périsse le droit, vive la grace!* Il composa un livre sous ce titre impie *de Servo arbitrio*. Quel rapport pouvait exister entre l'émancipateur de la pensée humaine et le fatalisme de la grace? Comment Luther put-il poser en principe une telle contradiction et se créer volontairement les effroyables tortures qui consumèrent le reste de sa vie. Voilà ce que M. Michelet n'a point cherché à expliquer; voilà le nœud de la vie de Luther.

Or Luther était un homme d'organisation; il s'appuya constamment sur le pouvoir temporel; il anathématisa Munzer et les paysans de la Souabe; Jean de Leyde et les anabaptistes. Luther ne voulait point d'une réforme politique, et, forcé d'accomplir une révolution religieuse, il chercha à remplacer l'autorité papale par un dogme qui courbât toutes les consciences, par une doctrine qui comprimât les intelligences, la grace. Au même moment, la papauté créait un ordre religieux qui eut pour mission de combattre la grace; les Jansénistes furent vaincus, et ils devaient l'être.

Luther se vit attaqué à la fois par les rationalistes Zwingli, OEcolampade et les mystiques qui poussaient la doctrine de la grace aux dernières conséquences. Lui-même était assailli de terreurs imaginaires. Le diable joue un grand rôle dans la vie de Luther; le diable, ce sont les doutes qui l'assiégent, les adversaires qui lui font obstacle; ce sont ses transports de cerveau, ses douleurs morales et physiques. Entre Luther et le diable, c'est une affaire personnelle; il le vit à Wittemberg qui faisait du bruit derrière son poêle, comme s'il eût traîné un boisseau. Une autre fois il entendit sur l'escalier le bruit de chaînes de fer; c'était le diable. La nuit, le diable restait entre sa femme et lui et posait sa tête près de la sienne; s'il se réveillait, le diable l'attaquait et cherchait à surprendre sa croyance pendant le trouble des premiers instans qui suivent le sommeil. Luther s'était aguerri dans ce duel à toute outrance. « La meilleure manière de chasser le diable, si on ne peut le faire avec les paroles de la sainte Écriture, c'est de lui adresser des mots piquans et pleins de moquerie. Ainsi le diable vient-il me trouver la nuit, je lui tiens ce discours : Diable, je dois dormir maintenant, car c'est le commandement et l'ordre de Dieu que nous travaillions le jour et que nous dormions la nuit. S'il m'accuse d'être un pécheur, je lui dis, pour lui faire dépit : *Sancte Satane, ora pro me*, ou bien : *Medice, cura te ipsum.* » Il conseille encore la musique (car le diable est un esprit triste), et l'usage modéré du vin.

Voici maintenant une autre personnification du diable; ce sont ses cu-

nemis, le pape, Munzer, Carlostadt : « Je tiens qu'à moi seul j'ai essuyé plus de vingt ouragans, vingt assauts du diable. D'abord, j'ai eu contre moi les papistes. Tout le monde, je crois, sait à peu près combien de tempêtes, de bulles et de livres le diable a lâchés par eux contre moi, de quelle façon lamentable ils m'ont déchiré, dévoré, mis à rien ; il est vrai que moi-même je soufflais quelque peu contre eux, mais cela ne servait de rien. Les enragés soufflaient encore plus et vomissaient feu et flammes. Il en a été ainsi jusqu'à ce jour sans interruption. J'avais un instant cessé de craindre cette tempête du diable, lorsqu'il se fit jour par un nouveau trou, par Munzer et sa révolte, qui faillit m'éteindre la lumière. Le Christ bouche encore ce trou-là, et le voilà qui, par Carlostadt, casse des carreaux à ma fenêtre; le voilà qui mugit et tourbillonne au point de me faire croire qu'il allait emporter lumière, cire et mèche à la fois. Mais Dieu fut en aide à sa pauvre lumière. Il ne permit point qu'elle fût éteinte. Alors vinrent les sacramentaires et les anabaptistes qui brisèrent portes et fenêtres pour en finir de cette lumière, et qui la mirent de nouveau dans le plus grand danger. Dieu merci, leur volonté fut trompée également. »

Après le Luther dédaigneux et provocateur, après le Luther assiégé par le doute, accablé d'inquiétudes, se débattant sous la logique du principe qu'il a posé et les instincts de sa nature indomptable, il reste un troisième Luther, un Luther en déshabillé, fils, époux et père, ami de Philippe Melanchton, écoutant chanter les petits oiseaux, contemplant les fleurs des arbres, *neige odorante du printemps*, se mirant dans un brin d'herbe, amoureux de sa femme, berçant son fils sur ses genoux, pleurant sur la mort de sa petite Magdalena; un Luther affable, joyeux, mélancolique, d'autant plus simple et naïf dans la vie privée, qu'il se montre plus terrible dans la vie publique.

« Celui qui insulte les prédicateurs et les femmes ne réussira pas bien; c'est des femmes que viennent les enfans, par quoi se maintient le gouvernement de la famille et de l'état. Qui les méprise, méprise Dieu et les hommes.

« Si tu brûles, il faut prendre femme; tu voudrais bien en avoir une belle, pieuse et riche. Très bien, mon cher; on t'en donnera une en peinture avec des joues roses et des jambes blanches. Ce sont aussi les plus pieuses, mais elles ne valent rien pour la cuisine ni pour le lit..... Se lever de bonne heure et se marier jeune, personne ne s'en repentira. »

Il disait à son petit enfant : « Tu es l'innocent petit fou de notre Sei-

gneur. Sous la grace et non sous la loi, tu es sans crainte, sans inquiétude; tout ce que tu fais est bien fait. »

Il est touchant de voir comme tout ramenait Luther à des réflexions pieuses sur la bonté de Dieu, sur l'état de l'homme avant sa chute, sur la vie à venir. Ainsi, une belle branche chargée de cerises que le docteur Jonas met sur la table; la joie de sa femme qui sert des poissons du petit étang de leur jardin; la simple vue d'une rose! Un jour, sur la route de Leipsig, voyant la plaine couverte de blés superbes, il se mit à prier avec ferveur. — Un soir, le docteur Martin Luther voyait un petit oiseau perché sur un arbre et s'y posant pour passer la nuit; il dit : « Ce petit oiseau a choisi son abri et va dormir bien paisiblement; il ne s'inquiète pas, il ne songe point au gite du lendemain, il se tient bien tranquille sur sa petite branche et laisse Dieu songer pour lui. »

Quel homme! il vous écrase et il vous arrache des larmes de pitié; il a les poings crispés, les muscles raidis, il est mouillé de sueur et de poussière; l'injure s'échappe à flots bruyans de sa poitrine, il couvre d'immondices le cadavre de la papauté; il est inépuisable dans ses colères et ses sarcasmes; tout à coup il se prend à sourire, il ne sort de ses lèvres que des paroles suaves, que des soupirs de reconnaissance, que des enseignemens paternels empruntés aux scènes les plus familières de la vie; turbulent comme un jeune homme, douteur comme un homme mûr, affable comme un vieillard, entraînant le monde et subjugué par ses propres passions; roi, mais ayant des fers pour diadème.

Il est un homme aujourd'hui que l'éloquence de Luther empêche de dormir! Demandez aux échos de Manchester et de Glascow!

Nous avons cherché à montrer dans Luther l'homme public, l'homme intérieur, l'homme privé; nous allons raconter sa vie au moyen de quelques dates.

Martin Luther naquit à Esleben, le 10 novembre 1483. Son père était un ouvrier mineur qui, pour l'entretenir à l'université, dépensa la sueur de son corps et le sang de ses veines. La veuve d'un chevalier, nommée Ursule Schweickard, vint à son secours et lui donna un asile dans sa maison. Luther en a gardé reconnaissance aux femmes toute sa vie. Après avoir essayé de la théologie, il se décida pour le droit; mais il aimait surtout la belle littérature et la musique; il touchait du luth et jouait de la flûte. En 1505, le jeune étudiant vit un de ses amis tué d'un coup de foudre à ses côtés; il poussa un cri, et ce cri fut un vœu à sainte Anne de se faire moine, s'il échappait. Le 17 juillet 1505, Luther entra la nuit dans le cloi-

tre des augustins à Wittemberg : il n'avait apporté avec lui que son Plaute et son Virgile.

En 1517, une affaire de couvent appela Luther en Italie, l'Italie des Borgia, où le paganisme, qui n'avait jamais été déraciné complètement, reverdissait à l'ombre des couvens, et relevait la tête sous les murs du Vatican. Luther n'entend que cris de fête ; les couvens sont des palais ; s'étant hasardé une fois à dire aux moines italiens qu'ils feraient mieux de ne pas manger de viande le vendredi, cette parole faillit lui coûter la vie. Il arrive à Rome, il visite les églises, elles sont désertes. Le prêtre romain expédiait la messe avec une telle vitesse, que Luther était encore à l'Évangile quand l'officiant lui disait *Ite, missa est*. Quelles colères durent germer dans le cœur de cet homme ! cela ne se peut peindre. Ah ! disait-il, je ne voudrais pas pour cent mille florins ne pas avoir vu Rome (et il répète ce mot trois fois).

Il se hâte de quitter la Babylone moderne, il retourne en Saxe. Le dominicain Tetzel avait été envoyé par le pape pour vendre les indulgences ; cet homme passait toutes les bornes de l'impudence : il inventait des crimes, imaginait des infamies étranges, inouies, auxquelles personne ne songea jamais, et quand il voyait l'auditoire frappé d'horreur, il ajoutait froidement : « Eh bien ! tout cela est expié, quand l'argent sonne dans la caisse du pape. »

Luther ne peut plus se contenir, il écrit à l'évêque de Brandebourg de faire taire Tetzel, l'évêque refuse ; à l'archevêque de Mayence, point de réponse..... Le 31 octobre 1517 à midi, Luther affiche sur les portes de l'église du château de Wittemberg, vingt-une propositions dans lesquelles il attaquait les indulgences et la papauté.

Ce fut comme un coup de foudre dans toute l'Allemagne. Ces propositions furent lues de la population entière. Luther reçut l'ordre de comparaître à Rome dans soixante jours (août 1518). Il invoque la protection de l'électeur de Saxe, Frédéric-le-Sage, qui obtint que Luther serait examiné à Worms ; il s'y rendit avec un sauf-conduit, défendit hardiment ses doctrines et fut condamné. En revenant de la diète, des cavaliers envoyés par l'électeur de Saxe l'enlevèrent et le cachèrent dans le château de Wartbourg d'où il inonda l'Allemagne de ses pamphlets. Au bout d'un an il revient à Wittemberg ; il répond à Henri VIII et jette les premiers fondemens de l'église lutherienne (1522). Un de ses amis, Carlostadt, se sépare de lui. Munzer soulève les paysans de la Souabe (1525) ; Luther fait exiler Carlostadt et réfute la déclaration des paysans. Il rompt violemment avec Érasme (1524) ; mais ses ennemis se multiplient. Le dé-

courageement s'empare de Luther, il épouse une jeune fille noble, âgée de vingt-quatre ans et remarquablement belle; elle se nommait Catherine de Bora. Leur pauvreté était extrême; il se fit tourneur et vécut du travail de ses mains; il disparut ainsi pendant trois ans. Le péril de l'Allemagne attaquée par Soliman le réveille (1529); il appelle les peuples aux armes; les Turcs sont repoussés, mais un danger plus grand encore menace le protestantisme; une ligue de princes catholiques et de puissans évêques du Nord, ayant à leur tête le duc George de Saxe, inquiète les princes luthériens; pendant ce temps éclate le terrible soulèvement des anabaptistes (1534); une croisade contre ces malheureux réunit un moment les deux partis. Les dernières années de Luther furent affligées par de nombreuses souffrances physiques; enfin il expira le 18 février 1546. Voilà Luther. —

Tel est l'homme qui se tailla un si ample vêtement dans le manteau de pourpre des papes, un homme qui n'est venu ni trop tôt comme Wicleff et Jean Huss, ni trop tard comme Saint-Simon et Swedenborg, qui parut au XVIe siècle, lorsque le trône pontifical était occupé par un homicide comme Alexandre VI, par un batailleur comme Jules II, par un sceptique dépravé comme Léon X; qui naquit en Saxe, dans cette Allemagne dont l'opposition contre Rome remontait au Xe siècle; un homme qui possédait une poitrine et une plume infatigables; enfin un réformateur, mais un réformateur seulement religieux et point politique. Luther n'embrassa qu'un des côtés de la question; ses déclamations contre les princes sont des insolences oratoires plutôt que des attaques sérieuses. Luther eut pour soutiens les grands seigneurs, ces adversaires-nés de l'église. Ce qui constitue son infériorité vis-à-vis du Christ et de Mahomet, c'est qu'il ne comprit pas la portée de son œuvre, qu'il n'eut pas assez conscience de lui-même, ou plutôt qu'il s'estima trop comme prêtre et pas assez comme réformateur. Voilà pourquoi Luther n'a pas poussé l'Allemagne dans une voie nouvelle, pourquoi il n'a pas créé d'art, pourquoi il n'a point eu de fanatiques, pourquoi son nom prononcé devant nous réveille plutôt l'idée d'un gros moine, buveur de bière, que celle du fondateur d'une religion nouvelle; voilà pourquoi M. Michelet a pu, en 1855, écrire et publier ses *Mémoires*, ni plus ni moins que ceux de Savary ou de Mme d'Abrantès..... Christ douta; quel est le grand homme qui n'a pas douté? Mais il garda pour lui seul ses tortures morales et se retira sur le mont des Oliviers pour pleurer et boire le calice d'amertume; il ne fit point du doute l'occupation de ses journées et de ses nuits; le doute, c'est la vie de Luther, non pas le

doute du XVIIIe siècle, non pas le scepticisme railleur d'Hamlet, mais le doute dans la foi, le doute qui naît du tempérament, des circonstances, d'un défaut de logique, doute qui ne porte point sur les principes, qui n'attaque point la foi; le doute des hommes forts et pieux, et non l'incrédulité bruyante des enfans. Luther doute tout haut, en plein jour; la nuit, c'est le cauchemar de ses rêves; il puise, dans ce doute qui le ronge, son audace et son énergie; ce doute lui arrache des cris de rage; le doute le fait se précipiter dans la doctrine de la grace; le réformateur Luther prêche le despotisme des consciences; sur les ruines de l'autorité papale, autorité visible, autorité prise dans la nature humaine, il élève une autorité abstraite, un dogme fatal, et dans cette formule théologique, il veut faire entrer l'Allemagne, le monde.

La civilisation ne pouvait se mettre à la remorque de la doctrine de la grace, elle accepta Luther comme un grand réformateur et passa outre; car le monde a besoin d'art, il a soif d'enthousiasme; or, Luther ne donna point au monde un nouvel art; poète par le sentiment, il méconnut la puissance de la forme; homme d'imagination et de style, artiste lui-même, il proscrivit l'imagination, il dépouilla la pensée de tous ses ornemens. Enfin, il ne donna pas à l'Allemagne une direction politique meilleure.

M. Michelet, avec ce sentiment profond des hommes et des choses qui le caractérise, a parfaitement compris que Luther avait plutôt une valeur comme individu que comme représentant d'idées; que c'était plutôt un personnage dramatique qu'un théoricien. « J'écrivis ces mémoires, dit-il, pour me reposer des labeurs de ma traduction de Vico. » C'était suivre exactement le précepte d'Hippocrate : *contraria contrariis sanantur.* Nous reviendrons sur cette traduction de Vico, qui fut le début de M. Michelet dans le monde historique; il est toujours depuis resté partagé entre ces deux grands courans électriques, mélancolique et devinateur comme le prophète napolitain, pittoresque et tumultueux comme le moine saxon.

Quelquefois ce beau travail sur Luther ressemble à un paysage qui ne serait pas suffisamment éclairé; les branches trop touffues interceptent le soleil. Nous croyons que M. Michelet aurait plutôt dû formuler des divisions philosophiques que suivre l'ordre chronologique; faire comprendre Luther avant de le faire connaître; écrire son histoire, au lieu de rassembler ses mémoires. Mais une sorte de terreur religieuse s'est emparée de lui : « Qui serait assez hardi pour mêler ses paroles à celles d'un tel homme ? » s'écrie-t-il. Et cependant M. Michelet était capable plus que tout autre

d'apprécier les doutes de Luther ; son éloquence ingénieuse n'aurait point pâli auprès des brusques sorties du réformateur. L'histoire, n'est-ce pas la religion du XIXe siècle? Et qui refusera le titre d'historien à cet homme dont la parole vibrante et électrique atteste l'énergie et la jeunesse, dont les cheveux blanchis avant l'âge témoignent d'une pensée mûrie par l'étude et la réflexion.

CORISANDE DE MAULÉON (1).

Heureux le poète, heureux le romancier! tout change, tout se renouvelle, tout se transforme; châteaux et monastères tombent de vétusté ou sont balayés par la vindicte populaire. De toutes ces générations d'hommes vaillans et robustes qui portaient, sans plier l'épaule, des armures que nous admirons aujourd'hui dans nos musées avec un étonnement mêlé d'effroi; de ces chevaliers qui menaient les croisades, il ne reste même plus aujourd'hui, selon l'énergique expression du poète latin, assez de poussière pour tenir dans le creux de la main. Et ces fortes femmes qui gouvernaient leur duché en l'absence de leur mari, qui chassaient au faucon, montaient à cheval, et ne connaissaient ni les mouchoirs de batiste ni la toile de Hollande, où sont-elles? L'historien grave et pieux se découvre devant ces ruines ; le spéculateur les reblanchit et s'en sert pour bâtir une usine; mais le poète, mais le romancier! ils ont le souffle puissant d'Ézéchiel; ils disent à ces donjons démolis : Percez de nouveau le ciel de vos flèches aiguës; ils sonnent du cor, et le pont-levis s'abaisse; ils demandent l'hospitalité, et les serviteurs accourent rangés derrière la noble châtelaine. — Salut, beau voyageur; viens-tu de la Palestine ou de la cour du roi d'Angleterre? As-tu vu le pape ou l'empereur? — Noble dame, j'ai trois cordes à ma lyre, l'une pour l'amour, l'autre pour Dieu, la troisième pour la gloire.

Faut-il donc détruire d'un sourire amer et dédaigneux tout ce monde idéal, anatomiser cette épopée, flétrir cette brillante évocation des temps qui ne sont plus? Si la critique n'avait d'autre tâche que d'effeuiller les roses et les marguerites, de réprimer les élans magnanimes, et d'éteindre le feu qui brûle sur l'autel de Vesta, je plaindrais, non les auteurs, mais la critique.

M. de Salvandy est une nature pompeuse et sonore; ni la persévé-

(1) 2 vol. in-8°, chez Gustave Barba, rue Mazarine.

rance, ni le talent, ni la facilité de style, ne lui ont fait défaut. Tout bon gentilhomme qu'il puisse être, il est peu de maisons qui l'aient reçu sans l'avoir laissé languir à la porte. L'Académie et la chambre des députés l'ont vu sans pitié soulever vingt fois le marteau d'entrée avant de pouvoir se faire ouvrir; et cependant aujourd'hui M. de Salvandy est de l'Académie, il est de la chambre des députés. Disons mieux, la chambre n'aimait pas les phrases; les sarcasmes de la gauche et le bon sens pratique des centres défendaient l'abord de la tribune aux périodes de l'auteur d'*Alonzo*. Eh bien! M. de Salvandy a doublé le cap des Tempêtes, et s'il n'est pas encore parvenu à se faire écouter, au moins a-t-il pu se faire entendre. Pendant les loisirs de la politique, M. de Salvandy, de l'Académie, fait des romans, et nous ne doutons pas que le public ne revienne peu à peu à l'homme de lettres comme il est revenu à l'homme politique. Il existe encore une justice ici bas, même pour M. de Salvandy; il peut se trouver des lecteurs même pour les romans de chevalerie, même dans les rangs des amis politiques de M. de Salvandy et parmi ses confrères à l'académie. On nous pardonnera donc de n'être pas plus exigeans que les littérateurs symétriques et judicieux de l'empire, que ces pâles doctrinaires qui n'ont guère de ressemblance avec les héros de la chevalerie, que de posséder un cœur aussi impénétrable aux fraîches émotions et aux enthousiasmes poétiques, que l'armure des hauts barons l'était aux coups d'épée.

Corisande de Mauléon par l'auteur de *Natalie!* Natalie, ce livre si frais, si pur, si transparent, et qui a réveillé dans l'ame de M. Janin une corde de poésie fraîche et gracieuse, parut sous le patronage de M. de Salvandy. Natalie était une fille simple et tremblante qui se présentait dans le monde sans appui et sans protecteur; mais Corisande n'a point de ces accès de timidité; c'est une héroïne qui se jette au milieu des partis en armes, et d'un mot, d'un regard, calme les flots irrités.

Dans *Natalie*, il y avait de M. de Salvandy une préface et son nom sur la couverture. Dans *Corisande*, il n'y a ni préface ni le nom de M. de Salvandy; mais on n'en aperçoit que mieux sa présence; son ubiquité se trahit dans chaque point d'exclamation; il vivifie ce livre d'un bout à l'autre. « Je lis, écrit Natalie, un roman de Mme Cottin, Mathilde ou les Croisades. Oh! que cette femme doit avoir de sensibilité! comme elle parle de l'amour! comme elle peint ses combats, ses joies, ses douleurs surtout. Et pourtant, lorsqu'on a mouillé de pleurs ces pages brûlantes, on ne se sent pas en colère contre l'amour; on accepterait plutôt ses tourmens, on lui sacrifierait son existence au risque de la voir désolée, pourvu

qu'on pût dire : Je suis aimé, j'ai trouvé un être digne de susciter en moi l'enthousiasme ! »

— Oh! je voudrais, s'écrie Corisande, admirer l'homme dont je porterais le nom. Nous autres femmes, nous sommes si peu de chose, et pourtant nous avons le cœur haut; notre lustre doit être dans l'époux qui nous protège. Croyez-moi, Blanche, cela doit être beau, en s'appuyant sur son bras, de voir les hommes s'incliner devant lui, et les femmes dire : Qu'elle est heureuse !

La scène se passe en Béarn, à la fin du xve siècle. Blanche et Corisande sont orphelines et filles du comte Bertrand de Mauléon, un des principaux chefs qui disputèrent la Navarre à Gaston XI, comte de Béarn; Gaston était mort à Roncevaux, et la double couronne de Navarre et de Béarn reposait sur la tête d'un enfant, François Gaston, dit Phébus. Corisande, quoique fille du chef des Beaumonts, est pleine d'enthousiasme pour la cause de François Phébus. Ce respect chevaleresque pour les droits de la légitimité lui est surtout enseigné par un ermite, Adhémar. C'est encore chez cet ermite que Corisande rencontre un jeune page aux cheveux blonds. Cependant le comte Bertrand de Mauléon a destiné sa fille aînée à son ancien compagnon d'armes, le comte de Lerin, qui lui a succédé dans le commandement de la Navarre; mais Blanche s'est éprise d'un simple chevalier Joan d'Ardoins, et cette fatale révélation des volontés de son père la laisse en proie à un horrible délire. Corisande se dévouera pour sa sœur; c'est elle qui épousera le dur et redoutable comte de Lerin; le sacrifice est à peine consommé que Corisande reconnaît dans le page Austinde le roi Phébus lui-même ! La jalousie s'éveille dans le cœur du comte; un de ses agens, Bermudez, le pousse à assouvir sa vengeance. Phébus meurt empoisonné au moyen d'une flûte que Bermudez lui remet en personne; Corisande elle-même est sacrifiée par cet homme abominable.

L'idée de *Natalie* était celle-ci : L'épouse divorcée ne trouve dans le monde que des ennemis et des embûches sous lesquels elle finit par succomber. Le sujet de *Corisande* est le dévouement d'une sœur pour sa sœur. Ce sont deux grandes et nobles idées qui pouvaient bien germer dans le cœur d'un homme, mais qui avaient besoin d'être mises à exécution par une femme.

Ce serait à tort qu'on attribuerait ce livre à M. de Salvandy. Il a pu le dicter; il ne l'a pas écrit. Sa touche est plus mâle, son génie plus descriptif. Chez Mme de...., le style contraste souvent par sa faiblesse avec la vaillance des idées. Le dialogue manque de souplesse et de

suite; les caractères de développement. Nous sommes étonnés qu'une nature aussi pittoresque que celle des Pyrénées n'ait pas fourni quelques couleurs à la palette de l'écrivain. Après avoir dit par la bouche de Natalie : « En présence de la nature, on n'ose pas étaler de graces factices, ni des jugemens faux; elle est si belle qu'elle plaît sans effort et qu'on veut lui ressembler, » il aurait fallu encadrer ces figures chevaleresques dans un cadre grandiose. En revanche nous citerons comme modèle de finesse et de grace le passage suivant : « C'est un plaisir de jeune fille d'aller seule. La jeune fille alors croit être souveraine de tout ce qu'elle voit. C'est un regard de conquête qu'elle jette sur l'horizon. Ses pensées sont plus à elle; elle n'a pas de témoin qui semble les épier pour les contester aussitôt. Elle va vite ou nonchalamment, suivant l'émotion qui l'anime; s'arrête à son gré, rêve pour un son, suit avec sympathie le vol capricieux d'un oiseau, contemple les touffes bleues de la simple véronique, et un peu après foule aux pieds la petite fleur avec insouciance. Et pourtant l'enfant aventureuse a peur de tout. Elle tressaille pour le buisson où s'attache sa robe, pour le lézard qui se cache dans la haie, pour la vache qui mugit aux lointains pâturages; si elle aperçoit un inconnu, elle s'arrête épouvantée; son ame suppliante cherche un appui. »

Cet appui, Mme de ..... l'aurait-elle trouvé? »

(*The Reviewer.*)

RENÉ-LE-TUEUR.

Conte Gascon

EN CINQ CHAPITRES.

I.

Avertissement à la barrière.

Le vingt-septième jour de juin 1605, les gens de garde commis au poste de la porte Saint-Honoré furent témoins d'un assez grotesque incident.

Du sein d'un nuage de poussière, soulevée par un grand concours de charrettes, ceux qui se tenaient là virent bientôt sortir un maigre bidet, misérablement harnaché de mauvaises cordes, et le bouchon de paille encore à la queue, comme s'il sortait de l'écurie du vendeur. Le cavalier qui montait ce Bucéphale paraissait fort inexpert, à voir les mouvemens saccadés qu'il imprimait au mors et les formidables pointes d'éperons que ses jambes pendantes laissaient errer sur les flancs de sa monture. Ce jeune cadet, avenant de sa personne, gardait, au reste, une mise encore plus ar-

riérée que son harnais; il n'avait ni le manteau fleur-de-seigle, ni le bas de soie incarnadin des élégans de l'époque. Son pourpoint n'était pas sang-de-bœuf, et il s'exemptait même de porter sur le pied de ses bottes les fameuses découpures, inventées avec tant de soin par Ponpignan, pour faire paraître les rubans et les aiguillettes qui les enjolivaient. Au lieu de manteau court, il avait une houppelande de serge rude; au lieu de bottes, des ladrines, sorte d'entonnoir en cuir, appelées ainsi en souvenir des ladres ou lépreux qui s'en faisaient une mode utile, en raison de leurs jambes enflées. En un mot, la tournure du cavalier annonçait plutôt un de ces cadets de Paulastron, en Gascogne, qui venaient alors chercher fortune à la cour de France, qu'un gentilhomme galant arrangeant le buse de son pourpoint pour le Louvre.

Et cependant, il faut bien le dire, sa figure était charmante, une figure de clerc, blanche et rosée, encadrée par de très longs cheveux noirs.

Ce qui n'était pas moins curieux que son ajustement, c'était l'immense rapière à laquelle ce jeune cadet semblait être attaché, et dont le frottement devait irriter encore l'excitation de sa haquenée poudreuse. Cette rapière n'avait pas moins de cinq pieds de long, comme la terrible épée de Jean Chandos!

Arrivé à toute bride devant la porte de ce faubourg (il n'était guère plus de neuf heures du matin), le cavalier fut très surpris de voir sa bête s'arrêter alors tout d'un coup, et se montrer tellement rétive au fouet comme à l'éperon, que force lui fut de descendre. Aux coups furieux de son maître, le bidet opposa la plus obstinée des résistances; il rua, piaffa, et n'en voulut point démordre. Il faut croire, sans doute, que la porte Saint-Honoré, témoin récent de l'assassinat de Saint-Mégrin, l'intimidait, ou plutôt qu'il préférait l'air des champs à celui de la ville.

Dans ce duel d'un genre nouveau, et quand tous les oisifs et les bourgeois s'attroupaient déjà autour du jeune homme, un personnage fendit la foule en peignant d'une main sa moustache et touchant de l'autre (mais seulement du rebord) son large feutre à la portugaise.

« — Cap de you! dit-il au cavalier. Vous me semblez bien em-

pêché, monsur, et votre cheval tient à retourner au pays. Où l'achetâtes-vous, avec votre permission?

— A Courbevoie, répondit notre jeune cadet. C'est un maquignon qui me l'a vendu trente-cinq écus.

— Ventre de loup! ceci n'a pas dû bien mener votre boursette. Hé! n'est-ce pas elle que je vois là-bas, la pauvre petite honteuse? J'ai ouï dire, monsur, que cela n'était guère prudent en ce pays-ci que de laisser pendre à l'arçon l'escarcelle du cavalier..... Voulez-vous point que je fasse sauter à votre bête ce maudit pas qui vous attarde?

Voyant que René hésitait :

— Oh! n'ayez crainte. Je suis capitaine de mon état, et j'ai été chargé par M. d'Épernon des remontes de la Rochelle... Il faudra bien, par la pistoulade du siége de Lamballe! que mademoiselle votre jument me soit soumise!

Le jeune cadet, confondu de l'obligeance de cet homme, lui tint lui-même l'étrier. Dans son empressement, il oublia sa bourse pendue à la selle; — il flattait lui-même le poitrail de l'animal, et disposait le manteau de l'officier sur la croupe de sa mule. Le capitaine, les rênes en main, partit comme un trait...

René, voyant le cheval se cabrer, bondir, et le cavalier si ferme et si intrépide sur l'arçon, ne se contint pas de joie. Bravo! lui criait-il, bravo, monsieur le capitaine! bravo! Vive Dieu! il fend l'air ainsi qu'une mousquetade. Bon! le voilà qui est emporté et qu'il défonce les boutiques! Arrêtez, monsieur, arrêtez donc, arrê...

Le pauvre jeune homme ne put achever, la respiration lui manquait. En même temps qu'il criait, il courait aussi. Le bidet et la plume du capitaine n'étaient déjà plus qu'un point noir...

René commença dès-lors à soupçonner que ce capitaine pourrait bien n'être qu'un fripon. En ce moment la foule le poursuivait déjà de grands rires et de huées moqueuses.

— Patience, mon gentilhomme, patience; attendez là, sur cette borne, vis-à-vis l'hôtel du Bouchage, c'est un bon endroit de rendez-vous, et votre page s'en va sans doute revenir.

— N'êtes-vous pas, mon ami, de ceux de M. de Roquelaure?

Vous trouverez à cette heure ses laquais qui boivent tout proche; ils vous montreront mille jolis tours de cartes : la carte courte, la longue, la cirée, la pliée, la poncée, l'attrappe, la ripousse, l'ange, le chapeau, et mille autres leçons d'escamotage! De cette manière, vous racheterez bien vite un cheval, et donnerez dès demain une fière platassade (1) à ce capitaine.

— L'insolent! ventre de saint Christophe! oh! vous le trouverez pour certain, car il me souvient de l'avoir vu sur le midi, l'autre jour, se promenant tout éperonné par la grand'salle du Palais. C'est un de ces croquans qui jouent au brelan devant le Louvre, avec des dés de plomb et de vif-argent.... Voulez-vous, monseigneur, que nous vous ramenions par les deux oreilles votre beau courrier?...

Ces quolibets de la foule poursuivaient encore le pauvre clerc quand il descendit les rues. René comprit bien vite, après un tel début aux portes de la capitale, qu'il ne devait guère se fier à la bonne foi de ses habitans. Ce jeune homme, en arrivant à Paris, était loin pourtant de vouloir y faire figure; il venait simplement fréquenter les cours de Sorbonne, étudier le théâtre et enseigner le chant italien. C'était, au dire de ses maîtres, un garçon d'esprit agréable, un diseur ingénieux, un clerc galant, qui, par son savoir, pouvait aspirer à devenir un jour aumônier, et qui faisait en attendant mieux des comédies. Il en apportait une intitulée *la Circé*, que le recteur de l'université de Pau n'avait pas voulu faire représenter à cause de la dépense; puis, il ne s'était trouvé personne qui se sonciât de la métamorphose des amis d'Ulysse. M. le duc d'Agaran avait d'abord attaché ce jeune homme à sa fortune, et l'avait mené en Italie. Le pays de René était le Béarn, et la mort de son protecteur le força bientôt d'y retourner. Mais un désir insurmontable de curiosité appelait le jeune clerc à Paris. Le Paris d'alors, Paris espagnol et gascon tout à la fois, espagnol par ses rodomontades de bravoure, et gascon par son langage, offrait une expression d'originalité et d'esprit qui en faisaient une ville à part, une capitale appelée à résumer merveilleusement ce siècle. Placée

(1) Coup de plat d'épée.

comme intermédiaire unique entre les mignons de Henri III et les raffinés de Louis XIII, la noblesse aventureuse de ce temps, noblesse de cape et d'épée, souvent sans chausses et sans pourpoint comme son roi, le roi de Navarre; noblesse plus vantarde qu'un capitoul de Cyrano, plus pauvre que le plus pauvre cadet de Gascogne; cette noblesse pour laquelle d'Aubigné, dans son *Fœneste*, inventa cet admirable chapitre XX qui traite de la *gueuserie*; cette noblesse, on le pressent bien, tenait à elle seule tout le cadre de son siècle! Elle seule agissait, vivait, intriguait. Il n'était permis à qui que ce fût de rester oisif, de passer timide et irrésolu, la visière de son courage baissée; ce siècle avait le front haut, matamore et brave comme son maître Henri IV. Il parlait debout, les manchettes jusqu'aux coudes, et les chausses sur les talons.

Il pleuvait alors à la cour de France des capitaines, des maîtres de camp et des enseignes de toutes nations, comme, au temps de Henri III, il y avait eu des poètes et des complaisans. Toujours dispos, toujours en marche, éperonné jusque dans son lit, et sanglé pour la bataille, ce siècle, qui forçait en plaine tant de villes, de places fortes, de redoutes, une fois rentré chez lui, semblait prendre à tâche de se consumer en frivolités de tout genre; il se pomponnait, se chargeait de rubans, et se pavanait dans les antichambres, toujours rude et lourd, malgré ses dentelles de Flandre, ses fourreaux de velours, et ses brassards de pierreries (1). On comprendra facilement qu'un tel siècle ait pu nuire aux intelligences, si occupé de lui, si grand vainqueur, si bouillant cerveau qu'il était! Tout ce qui ne portait pas l'épée se trouvait honni; tout ce qui ne se battait pas était insulté. Papistes, huguenots, nobles et commis, tout le monde se battait. On se battait pour sa maîtresse ou son panache, on se battait à l'épée et au poignard, au petit *duel* comme au grand *duel*, à la miséricorde, à l'espade, au pistolet. Sous peine de passer pour le dernier des manans, on devait, avant trente

(1) Si vous abiez vû M. de Sulli commander à un bailet à l'Arcenal abec sa calotte qui est vien pis que la perruque, un *vrassard de pierrerie* à la main gauche, et un gros vaton à la droite. (Agr. d'Aubigné Fœneste, Ier vol.)

ans, avoir déconfit une brigade, pour n'être pas en état piteux et réchigné à la cour. Ce ne fut guère qu'en juin 1609 que Henri IV rendit l'ordonnance définitive contre les duels, ordonnance qui ne *finit* rien, pas plus que toutes les ordonnances, bien qu'elle condamnât à être pendus *par les pieds* ceux qui se seraient seulement entre-appelés en duel. Callot est le seul peintre qui puisse nous aider à reconstruire dans notre idée les figures rodomontes et gasconnes de cette époque, quoique son burin n'ait retracé toutefois que celles du siècle d'après. Les raffinés de Callot ont le regard fier, la moustache cirée, le petit manteau court, des roses aux pieds et aux jambes, à l'épée, au busc du pourpoint. Si tel n'était pas entièrement le costume de ceux de Henri IV, il n'y avait guère de différence entre eux que celle qui existe entre un habit frais et un vêtement râpé. Les duellistes du temps de Louis XIII, ces raffinés que l'un de nos chroniqueurs modernes (1) a si spirituellement confondus et antidatés en les reportant au règne de Charles IX, sont aussi musqués qu'un mignon ; ceux de Henri conservent à la fois la rudesse de la Ligue et la hâblerie de la Garonne. Ils empruntent tout : et ne paient rien ; laquais, broderies, chez eux tout est loué, c'est l'histoire de *parestre*, comme dit ce fin baron de Fœneste. Leur défend-on le duel ? ils vont s'entre-battre à la frontière, en Guyenne, en Xaintonge, en Périgord. Il y en a qui, dans le fort d'un combat, prennent leur épée de la main gauche pour sauver un bracelet de cheveux de leur maîtresse, brûlant déjà du feu d'une pistoulade. C'est un siècle brave et canteleux, galant et tueur, traversé d'amours et d'embûches. Il ne fait pas bon d'avoir des ennemis et des maîtresses dans ce temps-là ! Fervacques, ami de d'Aubigné, lui sert du poison dans un potage ; ce poison lui fait tomber les cheveux et peler la peau au bout d'un mois. Confident malheureux d'une amourette bourgeoise du roi de Navarre, La Roque manque d'être assommé sur place par des batteurs de pavé. Une fois les affaires de la religion terminées, et la cour soumise au catholicisme, il se trouve encore des forcenés qui se daguent pour le dogme en sortant d'un jeu de paume. Bien avant les espions de

(1) M. P. Mérimée, dans sa chronique de Charles IX.

Concini, on voit à cette même cour des espions. Mais tout ce monde rit, se salue, se donne la main dans la grande cour du Louvre. En un mot, cette jeune noblesse du roi de Navarre, à force de combattre en champ clos, en est venue à se constituer elle-même le juge de la moindre injure. Elle soufflète les traîtres du plat de son épée, et tue les ennuyeux sur le pré. Quant à la science, elle en fait fi, mais non des épigrammes et des bons mots; sa science à elle, c'est la mode, la grande science du costume. *Fortunæ tonsor quisque suæ*; cette devise d'un barbier d'alors est devenue la devise universelle. Tout le monde gagne sa vie et ses éperons à cette cour, depuis le capitaine jusqu'au cadet, depuis le tailleur jusqu'au professeur d'escrime. Le professeur d'escrime! voilà le véritable seigneur de cette époque galante et querelleuse!

On ne sera donc pas surpris que René, songeant à son peu de ressources, dans cette immense capitale, privé, d'un seul coup, de son cheval et de sa bourse, se soit fait conduire au plus vite chez le maître d'armes Franciscas.

II.

Les perplexités de la science.

Si l'on veut bien songer à la position de ce jeune clerc, on verra qu'il ne pouvait rien faire de mieux dans ce temps d'ignorance et de mépris pour la Sorbonne, que de s'adresser naturellement au premier pouvoir d'alors, celui de l'épée; — la robe ayant, hélas! bien perdu de son crédit! Chemin faisant, le nouveau débarqué voyait des choses bien inexplicables pour lui, dans la rue par exemple, des gens à manteau qui le regardaient dans le blanc des yeux, des gentilshommes fiers comme des paons de leur grande plume; au théâtre, des comédiens pitoyables qui jouaient par les halles aux *Pois pilés*, pièces informes de l'époque, mêlées de sérieux et de burlesque, et continuées depuis le roi François Ier jusqu'à ce règne, à la grande joie des badauds.

Depuis quelques jours pourtant, René, objet des dédains de la populace, se prit à réfléchir sur son équipement délabré, et à force de chercher, il réussit, sur la seule garantie de sa bonne mine, à se faire tailler un habillement complet et à louer un porte-fraise en fer-blanc, d'où il avait tiré la plus éblouissante des collerettes. La servante du *Chapeau-Rouge*, hôtellerie à laquelle il s'était logé, éprise d'une véritable commisération pour ce beau jeune homme, lui avait acheté elle-même des éponssettes, un miroir, et un fer à trousser la moustache, meubles indispensables à la toilette de ce temps. René, ce jour-là, était donc tout-à-fait digne d'être pris pour un matamore, d'autant que la longueur immodérée de sa rapière le faisait regarder et presque suivre de tous les passans ; il était épanoui comme ses roses, qui lui tombaient bien plus bas que le genou, et son manteau d'écarlate coupé à la castillane devait le rendre tout-à-fait digne des bonnes graces du maître d'armes Franciscas, pour lequel René tenait de son oncle une lettre de recommandation. A quelques pas de la porte, le jeune clerc éprouva un invincible désir d'en prendre lecture, désir d'autant moins indiscret à ses yeux, que le scel en était volant. Profitant de la ruelle solitaire par laquelle il passait, il lut ce qui suit :

« Mon cher ami Franciscas, je te recommande mon petit neveu René. Je te convie, d'après notre ancienne amitié que tu dois te ramentevoir, de faire battre l'enfant le plus tôt possible. Il veut être clerc, ce qui est un pauvre état par le temps qui court. Arrange-lui donc quelque petite affaire, et dissuade-le bien de suivre le chant et les écoles, qui le perdraient. Quand il se battra, sers-lui de parrain; quand il ne se battra pas, cherche-lui quelqu'un contre lequel il se batte. De cette manière tu le tiendras toujours en haleine, et l'empêcheras d'étudier les comédies espagnoles dont il est fou. Dès son enfance il a toujours aimé les parchemins, et pour cela je le fouettais en diable ! Si tu es content de René, je lui ferai passer une lettre pour M. de Montespan, lequel m'a promis son amitié et quelque argent pour procurer des hardes à ce petit savantas.

« Ton camarade de la guerre d'Aunix, et ton *second* pour la vie.

« FRISQUET. »

La perplexité du jeune homme devint très grande. Renoncer à ses chères études, ne plus chanter, ne plus lire! ne plus faire de madrigaux et de sonnets! avoir, au lieu de vers, des jurons, du vin et des provocations sur les lèvres! devenir l'élève et le compagnon assidu de Franciscas! hanter à chaque heure du jour les tavernes et les salles d'armes! René voulait bien porter une rapière, fût-ce même celle qu'on nommait alors *la massacroire*; mais il ne voulait pas s'en servir. C'était le petit clerc le plus doux, le plus timide qui se fût vu. Il n'avait jamais appris la quarte basse, et ces furieux exercices et cette vie aventureuse lui faisaient peur. Nul doute qu'à férailler de la sorte il ne perdît bien vite sa voix de page. A quoi lui servait-il d'avoir disputé en latin, pendant trois ans, à l'université de Pau, et chanté à la suite de M. d'Agaran dans la chapelle Sixtine, à son voyage d'Italie? Comment lutterait-il d'ailleurs avec les braves de ce temps, et quelle serait l'issue de ces belles témérités? Ces réflexions l'assiégeaient quand il souleva le marteau de Franciscas...

La maison du maître d'armes était située dans la rue du Cœur-Volant. A voir ses barreaux épais, on devait croire qu'il n'avait jamais existé maison ou prison plus sûre en aucun lieu de la terre. L'abord en était silencieux, chose étrange pour ce faubourg; on eût dit que les habitations voisines en avaient peur. Celui qui salua René sur le seuil même n'avait pourtant rien de trop rébarbatif. C'était le maître d'armes en personne, habillé d'une grande casaque violette, et tenant une pince de forgeron à la main. Il introduisit René dans une petite chambre entièrement nue, où gisaient à terre quelques armes en mauvais état, parmi lesquelles René distingua des espades, des miséricordes et des escopettes. Dans un angle de cette chambre deux apprentis de maître Franciscas avivaient la flamme d'une large cheminée, dans laquelle le professeur d'escrime fourbissait lui-même certaines grandes épées contournées à l'italienne pour faciliter la méthode des dégagemens. Il y avait aussi dans cette fournaise nombre de casques et de cuirasses, armures bossuées et malades pour la plupart, et que Franciscas, à la fois professeur et vendeur d'armes, remettait en fonte. René fut reçu avec force accolades dans cet atelier de Cyclope.

— Lé galant homme qué monsur votre oncle! s'écria le maître d'armes; songer à moi pour vous faire tuer, mon jeune cadet! voilà une action qué jé n'oublierai dé ma vie!

— J'imagine que vous n'aurez garde de vous presser sans m'en prévenir, maître Franciscas.

— Sans vous en prévenir! ventre dé saint Fiacre! Oh! n'ayez garde; j'irais plutôt en votre lieu et place, mon jeune ami. C'est uné chose drôle en vérité qué jé né sois pas mort à ce siége d'Aunix, avec votre oncle! Lé vaillant oncle, monsur, qué vous avez là! Je l'ai vu faire six heures dé route par les mousquétades les plus dodues; elles tintaient plus épaisses qué la grêle! Jé né vous dirai pas non plus les merveilleux coups qu'il réçut à Douai, au point qué sa jaquette en était trouée comme une feuille dé vers à soie! Santo Crépasi! voilà un homme pour les exploits martiaux!

René baissa la tête en signe d'assentiment. C'était la première fois qu'il entendait une si belle oraison funèbre de son oncle.

— Or çà, pétit savantas, reprit le maître d'armes, en clignant sa paupière gauche, vous faites donc des tragédies et autres rimailles pour désespérer ce vénérable oncle Frisquet? Cap dé you! il mé fâche fort dé vous voir cotoyer lé latinisme. Mauvais rivage, mon ami. Nous autres gens d'estocade, quand nous avons quérelle, nous né connaissons qué ce mot qui est français : *sur le Pré!* et pour cela il n'est besoin dé grec ni dé latin.

Le sourire indolent de René laissa croire au maître d'armes qu'il n'en était pas à son coup d'essai. Ce qu'il voulait éviter surtout, c'était l'examen réfléchi de Franciscas; il tremblait que le redoutable professeur ne lui mît en main une grande épée plus grande encore que la sienne, et que René entrevit dans un coin noir. Le coup d'œil furtif du clerc ne put échapper à Franciscas.

— Voici la *Victorieuse*, s'exclama de tous ses poumons le maître d'armes, l'espade avec laquelle jé mé suis battu vingt fois; la Mappémonde! la Superbe! Regardez, jeune homme, sa coquille treillissée, et sa courbe à l'espagnole! Quand vous aurez une affaire, ce qui né sera pas long, — grâce au soin que jé vais y apporter, — vous n'aurez pas d'autre épée : — à vous la Victorieuse! — Vive Dieu! qué jé voudrais être à votre âge! et, comme vous, embourbé

dans un pays où l'on sé bat pour un clin d'œil! Frisquet a dû vous lé dire. Jé compte bien, pour ma part, né pas lé faire languir, ce bon Frisquet! Tenez, voici les gantelets d'armes et les pourpoints dé maille dé vingt dé ces braves gens : Pompignan, Montglas, Begole, Lafontaine, lé baron dé Montmorin et Bilemar! Ceci est lé masque dé Balagny, surnommé le Brave du Louvre! Ce gros soulier là appartient à Chénévert lé capitaine, lé plus rodomont capitaine qui sé soit vu! Il a fait mettre force plomb dans ce soulier, afin qu'on né puisse l'accuser de lâcher lé pied en sé battant. C'est un petit homme bizarre qui jure en diable; il parle d'étrangler mille hommes à la fois ; et dit qu'il a une tour à Vasnes, qu'il a fait mûrer, parce qu'elle était pleine d'or. Il raconte aussi qu'il a une licorne plus belle qu'il n'y en ait jamais eu en France, et un pélican de qui les yeux d'escarboucles valent un demi-million ! En attendant, ce damné capitaine est vénu mé voir pas plus tard qu'hier, sur un bidet qui né vaut pas sa licorne ; un bidet larroné ce matin là, m'a-t-il dit, à un jeune cadet. Cap dé you! voici l'homme avec lequel tous nos galans doivent aspirer à sé battre. Un homme qui vole les bidets de poste et les cadets! Voulez-vous qué jé vous arrange partie avec lui? Topez-là, et ce sera chose faite!

Heureusement pour René que des gentilshommes, tous élèves de Franciscas, ayant fait du bruit aux portes, il put à cette phrase même prendre congé du maître d'armes.

III.

Aventures.

Il jura bien de ne plus remettre le pied chez ce maudit homme. Franciscas lui avait promis *de ne pas le faire languir*. C'est-à-dire qu'à son premier pas dans la capitale, le pauvre jeune clerc allait payer sa bienvenue par un duel! Il allait devenir l'acteur d'un drame, de mille drames peut-être, lui qui n'avait d'autre ambi-

tion que de chanter de l'italien et de faire des comédies! La Victorieuse cette formidable espade de Franciscas, lui apparut alors comme l'épée de Damoclès, menaçante, retenue par un cheveu! Le maître d'armes l'avait terrifié en lui apprenant le nom de son larroneur, le capitaine Chenevert! En dépit de ses angoisses, René fit le vœu de ne reculer devant rien et de s'en fier au hasard. D'ailleurs, se dit-il, j'ai d'autres armes que ces tueurs stupides et grossiers. Mon arme à moi, ce sera l'intelligence, j'opposerai à ce monde-ci ruse pour ruse! Je marcherai dans cette voie difficile, sans tirer le glaive comme un véritable clerc, je n'en poursuivrai que mieux mes rêves chéris, ma poésie, mes études! Les motets de Léonardo Léo seront toujours mes thèmes de chant favoris, et quelque jour peut-être, à l'aide de ce M. de Montespan, je ferai représenter à la cour ma comédie de *Circé*.

Il regagnait l'hôtellerie du Chapeau-Rouge, d'un pas si distrait et si rêveur, qu'il s'égara par les rues en faisant ces réflexions. Le brouillard tombait, et le clerc se trouvait alors au coin du pont Notre-Dame.

— A l'aide! à l'aide! cria un homme qui en battait un autre, à quelques pas du poste des hallebardiers.

— A l'aide! reprit le clerc, mais que vous a-t-il donc fait?

— C'est un voleur, reprit l'autre. Aidez-moi, si vous êtes brave, à me débarasser de ce truand.

Le clerc, interpellé comme brave, n'hésita pas à prêter main forte à celui qui l'en priait. Il fut bientôt secouru lui-même par quelques hommes qui survinrent, et se prêtèrent à cette besogne. Malheureusement ce conflit de gens cachait une ruse, car ces faux batteurs de pavé, n'étaient autres que des soldats du guet qui en reculant entraînèrent René dans le poste.

Il se vit coffré et gardé à vue en un clin d'œil. René se réclama de la justice, et se déclara fraîchement débarqué dans la capitale dont il ignorait les coutumes.

— Ruse de guerre, mon fils. Oh! nous te connaissons bien; tu es de ceux qui ont frotté hier un sergent de glu au mont Saint-Jacques pour le mettre ensuite dans la plume les bras étendus, et lié à un bâton, n'est-ce pas? avec une mitre et un écriteau d'évêque!

Cette momerie grotesque avait eu lieu en effet la veille par suite d'une gageure entre Balaguy et Monglas. Le pauvre clerc protesta vainement de son innocence. Il fallait ce soir-là une victime à messieurs de la pique à quatre cornes : René se trouva dans ce corps-de-garde au milieu de gens de toute sorte qui tenaient à honneur, et tout en buvant, de se pousser les plus fortes rodomontades. L'un racontait « comment il avait été prisonnier des Turcs, cent lieues par delà d'Alep, qu'ils l'avaient pour prison enfoncé dans une pipe et laissé en cet état sur le bord d'un grand rocher, que là il vint un loup qui joua de la patte avec cette pipe (le terrible jeu que c'était!) et que lui captif avait tiré les poils de la queue du loup, et fait un nœud à ce loup de sa grande moustache gauche de raffiné, qu'alors le loup se sentant retenu avait entraîné la pipe du haut en bas du rocher, ce qui avait mis la pipe en canelle et lui avait rendu la vie sauve, en ce sens qu'il tomba sur le loup et le tua. (1) »

Un autre maintenait que les huîtres dont on rejetait la coquille en mer se refaisaient comme auparavant; témoin, disait-il, celle à qui il avait confié une double en Alexandrie, et qu'il trouva en Brouage trois ans après.

Ces humeurs gasconnes poussant à bout le petit René, il trouva moyen de se saisir du cornet même du sergent, et pour charmer sa détention nocturne, il ajouta à l'aide de cet écritoire quelques vers à sa pièce de *Circé*. Il mit dans la bouche d'Ulysse le sonnet galant que voici :

De vos beaux yeux vous vous plaignez, Madame,
Las! dites-vous, ce sont des malheureux,
Des meurtriers, et de vrais brûleurs d'ame
Qui malgré moi font mille coups affreux.

Et vous voulez sous un voile, Madame,
Emprisonner ces brigands de beaux yeux;
Ah! croyez-moi! laissez leur douce flamme
Briller sans crainte à la clarté des cieux.

(1) Rodomontades de d'Aubigné. (loc. cit.)

Crimes d'amour sont ceux que l'on pardonne,
Donc que chacun de vos regards s'en donne;
Assassinez, brûlez nos cœurs épris;

Ne craignez pas, surtout, qu'on coure aux armes,
Car, sur ma foi, le plus fort des gendarmes
Vous arrêtant!... serait le premier pris!

Pendant que le clerc se frottait le menton d'un air satisfait en récitant ces beaux vers, un certain baron de la Famache, arrêté pour tapage nocturne dans un cabaret voisin, lut ce poème avec assez d'irrévérence par-dessus l'épaule de René. Le sonnet lui déplut parce qu'il payait fort cher une comédienne nommée Circé, et qu'il ne comprit pas bien ses rapports avec Ulysse. Ne voulant pas faire toutes fois le soupçonneux, il tira de sa poche une bourse assez lourde, et la jeta bruyamment sur la table en s'emparant du sonnet.

Ceux qui vidèrent alors la bourse sur le tapis en firent de grandes risées. Elle était pleine de cailloux et de vaquettes, petite monnaie du temps.

— C'est assez payer un méchant sonnet, dit le baron, pendant que le rouge montait aux joues de René. M'est avis, mon petit clerc, que vous êtes payé par quelque grand vilain pour écrire ces belles sottises. Je maintiens, beau sire, que ma maîtresse lira ce sonnet. Quant à ceci, continua Flamache, jetant au feu les autres feuillets du manuscrit, messieurs les sergens en verront la flambe!

Quelle que fût l'humeur pacifique de René, il s'élança furieux sur cet ivrogne. Il parvint à grand'peine à lui arracher sa comedie, mais non sans subir les plus vilaines injures. Ceux qui se trouvaient là se levèrent bien vite pour servir de seconds à René, il fut entouré de gens tout prêts à se battre avec lui s'il ne les choisissait pas pour se battre. Le pauvre clerc n'eût jamais pensé qu'une affaire s'arrangeât si tôt. Deux enseignes de Fontainebleau déclarèrent tout haut, sans seulement l'avoir consulté, qu'il acceptait, et qu'il se trouverait le lendemain prêt à combattre à pied et à cheval, ainsi qu'il plairait à l'autre, à la première herbe du moulin de Villejuif. René objecta qu'il n'avait plus, helas! de cheval, ce qui le

mettait dans l'obligation de se battre à pied. Le baron de Flamache, son manteau déjà roulé autour du bras, et sa flamberge dans la main droite, décrivait une rouelle d'estocades dans le corps-de-garde. Les deux enseignes, tirant le clerc par la cappe, le prévinrent alors qu'il avait affaire à forte partie.

— C'est, lui dirent-ils, qu'il n'y a escrimeur dans Paris qu'il n'ait porté par terre et en terre. Grand Jean de Franciscas lui-même et le capitaine Cheneverd ne veulent plus tirer avec lui. Quoiqu'il advienne, mon jeune cadet, nous avons juré, Valeri et moi, de l'assommer sur place, si vous allez *ad inferos*. C'est une vieille affaire que nous avons à vider avec ces messieurs que le Flamache vient de choisir pour seconds. Nous serons à sept heures précises sur la route, et reprirent-ils, vous nous obligez de nous choisir, car notre régiment est à deux pas de là. Nous devons toutefois vous recommander le secret le plus profond sur notre assistance, car il ne s'agit rien moins pour nous que d'être cassés par M. de Montespan s'il apprenait que nous sommes mêlés à cette nouvelle affaire.

René, qui se mourait de frayeur, ne songea pas même à chercher la *Victorieuse* de Franciscas. Une fois en liberté, il courut à l'hôtellerie. Il allait sortir, pâle et tenant sous le bras sa comédie de Circé, lorsque la servante prit sur elle de le prévenir d'une visite qui aurait pu le surprendre. Un homme en pourpoint noir, personnage au maintien sévère, M. de Montespan, capitaine des gardes du roi, attendait René. Celui-ci préjugea que M. de Montespan était instruit de tout, et qu'il s'en venait le détourner de son projet. Il ne fallait pas un long discours pour l'ébranler. Le capitaine des gardes avait connu l'oncle du jeune clerc; au lieu de le blâmer comme Franciscas de faire des sonnets, il l'exhorta à suivre sa vocation de docte. Nous avons, dit-il, assez de gens à la cour qui tirent l'épée. Cela est bon pour ceux qui perdent au jeu en temps de paix, mais à vous qui n'avez souci du siége de la Réole, ce serait une grande sottise. L'intention du roi est d'ailleurs de punir sévèrement tous ces tournois. Pas plus tard que ce matin, j'ai fait reconduire ce baron du diable sous bonne escorte au château de Loches, château de l'Etat. Ainsi plus de crainte, et faites des co-

médies, nos acteurs du Louvre les joueront. Bien plus, si vous voulez me confier celle que vous tenez, je la ferai lire au roi lui-même. Après ce peu de mots, M. de Montespan repartit dans son coche d'osier. Le jeune homme, après une si belle visite, pensa rêver; il respirait, il était libre! il ne se souvenait plus des deux enseignes, du baron et du corps-de-garde. La porte s'ouvrit, — c'était Franciscas.

Le maître d'armes était porteur d'une miséricorde et d'une jolie petite espade à pommeau de Florence damasquiné. Il complimenta le clerc et l'embrassa. Peste! lui dit-il, comme vous y allez, mon gentilhomme! jé n'ai qué faire de vous pousser. En un jour avoir affaire à l'une des meilleurs lames de la cour! Pourquoi faut-il qué monsu de Baligny me mande au Louvre pour un coup nouveau qu'il veut apprendre? Sans cela j'aurais été votre second. Heureusement qué vos deux enseignes sont tous deux de bons compères (1). Ayez bien soin de ne pas tenir votre manteau trop roulé pour jouer de la coquille, et de quitter vos souliers sur le préau parce qu'il a plu la nuit. Tenez-vous encore la jarretière très lâche. Trempez votre main dans l'eau, et prenez bien garde aux tours de rescousse de ce maudit homme. A propos, vous trouverez à la porte une petite mule noire, c'est la mienne, vous la monterez, elle vous conduira d'elle-même.

René se garda bien de dire au maître d'armes qu'il n'avait plus sujet de trembler, et qu'à cette heure le baron de Flamache, son adversaire, arpentait la grande route avec les honneurs d'une brigade de justice. Il prit sa cappe et sa rapière à lui, remerciant le maître d'armes de la sienne. Ainsi équipé, il monta sa mule et piqua des deux d'un air de résolution.

Pendant ce temps les deux enseignes se morfondaient sur le pré à Villejuif. Ils causaient vainement entre eux des affaires du Louvre et du nombre de pistoles perdu la veille par Créqui contre Saint-Luc. Après avoir ratissé le terrain de leur talon de botte, sifflé quelques airs, et joué aux cartes sur un talus d'herbe, ils demandèrent l'heure aux seconds du baron, lesquels s'impatientaient et

(1) Les *seconds*.

frappaient du pied aussi bien qu'eux. Sur le refus que firent ceux-ci de consulter leur cadran, les enseignes en vinrent à les provoquer et à défaire eux-mêmes les boutons, l'aiguillette et le ruban du soulier. Les autres en firent autant, et s'étant pris de querelle ils s'entre-battirent. Les deux enseignes, qui étaient de terribles gens, eurent bientôt fait de forcer les autres et de les laisser même sur le pré, les ayant dagués, de manière à les empêcher d'être témoins une autre fois. Cela fait, ils décampèrent au plus vite, ayant leurs chevaux très proches, et devant rejoindre, ainsi qu'ils l'avaient dit à René, leur compagnie.

En arrivant sur le lieu, le clerc trouva l'herbe foulée, et à quelques pas de là, deux corps traversés de si furieux coups d'estoc, qu'il pensa d'abord que c'était Flamache qui lui avait tué ses seconds. Ce ne fut qu'en s'approchant de plus près qu'il reconnut ceux du baron, et remercia dans son cœur le hasard et les deux enseignes. Il trempa sa rapière dans l'écharpe ensanglantée de l'un de ces gentilshommes, fourbit son collet, et frotta ses gants sur l'herbe comme pour faire croire à cette forcenée rencontre, puis il regagna Paris au grand trot.

La mule s'arrêta d'elle-même à la porte du maître d'armes. Précisément, ce même jour, le baron de Flamache avait donné rendez-vous chez Franciscas à quelques spadassins galans de la cour, pour un pari d'assaut qu'il avait ouvert. Il se tenaient tous rassemblés dans la grande salle d'armes dont les fenêtres donnaient sur la rue du Cœur-Volant. Dès que le pas de la mule eut retenti sur le pavé de cette rue, quelques-uns s'écrièrent que c'était Flamache, d'autres voulurent que ce fut Franciscas qui s'en revint ainsi du Louvre. Quel fut leur étonnement de voir apparaître au lieu et place de l'un de ces personnages un petit jeune homme de vingt à vingt-deux ans, juste de la taille de son fourreau, l'habillement en désordre, et sa lame d'épée faussée jusqu'à la garde! René qui n'était connu d'aucun d'eux, comprit bien vite qu'il lui fallait soutenir son personnage. Il frappa la porte de son pommeau en véritable César, après avoir frisé sa moustache, que depuis quelque temps il laissait croître de façon exagérée. Il épousseta ses bottes avec sa plume, et fit signe à la mule de reprendre le chemin de

l'écurie. Ceux qui le virent arriver dans cet équipage ne songèrent pas même à s'informer de son nom : mais il y en eut plusieurs en revanche qui voulurent à toute force que ce fût le page de Flamache.

— Précèdes-tu le baron, petit ! demandèrent-ils impatiemment à René.

Le clerc, reculant de deux pas et fronçant le sourcil avec une dignité tragique, se mit en devoir de tirer sa longue rapière.... On put y voir de fort grandes taches de sang et de gros dommages à la coquille.

En ce moment, Franciscas lui sauta au cou en l'embrassant : — Messieurs, dit le maître d'armes, je vous présente le seigneur René, l'adversaire du baron Flamache, un de nos meilleurs ! Que la terre lui soit légère à ce pauvre baron ! mais il commençait à nous devenir bien lourd !

Après ce beau *de profundis,* il conduisit René par la main devant tout ce monde, comme Aman conduisait Assuérus. Le jeune homme eut à subir, dans cette confrontation d'un nouveau genre, de bien redoutables contenances de raffinés, quelques-uns amis du *mort*, c'est-à-dire des fronts balafrés, ébréchés, et des moustaches d'élégans plus longues encore que leurs ongles ! (Imaginez que la mode d'alors était de se faire un curedent de son ongle, curedent que les étourdis du jour ne craignaient pas de perdre au moins, et dont ils avaient fait venir la loi !) René vit donc en un clin d'œil dans tous ces seigneurs le monde auquel il allait désormais avoir affaire ; l'orgueil et la joie de sa victoire soutenaient sa démarche ; les complimens de Franciscas lui tintaient aux oreilles comme les cloches d'un *Te Deum*.

— Bravo ! s'écriait le digne Gascon ; bravo, monsur ; vous êtes lé véritable neveu de votre oncle ! Imaginez-vous, messieurs, qué c'était là un duel à mort, à extermination ! Cé jeuné cadet a tué le baron et ses deux séconds sur le pré. Rien qué céla ! Cap dé you ! voilà un gentil début, et pour ce (continua Franciscas) jé donne aujourd'hui la leçon gratis !

Il embrassa de nouveau René, en lui disant à l'oreille : — Nous nous comprénons, monsur, vous n'êtes point un vantard, et ne faites point montre de votre savoir, ceci est nouveau. Oui, jeune

homme, et j'en veux écrire à l'oncle Frisquet; mais, pour en causer plus librement avec ces messieurs, venez donc de temps à autre sur le soir au jeu de paume. Vous y verrez tout ce que Paris a de bien troussé et de galant!

René s'en fut, et remercia Franciscas pendant qu'il le reconduisait; il n'entrait pas dans ses idées, comme on l'a pu voir, de prolonger ses entrevues chez le maître d'armes..... Parmi ceux qui l'entouraient, il y en eut bien qui froncèrent le sourcil, dès qu'il fut dehors, mais presque tous louèrent son courage et le saluèrent en signe d'estime du bord du chapeau en le voyant passer dans la rue. Il y avait peut-être quatre gentilshommes dans tout ce monde qui fussent amis de ce rude baron de Flamache. La grâce du petit clerc, sa bonne mine et plus encore la haute idée que le maître d'armes avait de son adresse, tout concourut à faire de ce jour un jour décisif pour la réputation de René. C'était un duel à faire dresser les cheveux, dans la bouche de Franciscas; le maître d'armes s'en était fait de ce jour le narrateur! Il contait René et Flamache à qui voulait sur les marches du petit Louvre. Le baron ne pouvait guère réclamer sous les verroux, et les deux enseignes n'avaient garde de parler de leurs exploits. Résolu plus que jamais à profiter du hasard, et à tenir tête à son siècle par tous les moyens d'adresse, trouvant d'ailleurs son profit dans ces luttes à bon marché, le clerc changea l'aspect extérieur de sa vie, vie paisible de pauvre clerc de Sorbonne, pour une existence rodomonte et belliqueuse en apparence, mais qui au fond n'était qu'un masque, une affiche qui recouvrait ses secrètes occupations. Il épouvanta la naïve servante du Chapeau-Rouge, en lui disant qu'il irait chaque soir aux comédies pour y tapager, et en faisant toutes les nuits des brèches à son épée contre la muraille. Après le duel de Flamache, il ne se rencontra pas un voisin assez téméraire pour lui chercher noise au sujet de ces nocturnes vexations.

René fit de la musique aux heures de son choix. Il déclama des tragédies tout à son aise; il enseigna même l'italien et la magie (qui était la fureur du temps) à de fort grandes dames, sans que les maris trouvassent ses leçons mauvaises. Une fois qu'il eut consenti

à se faire un manteau des folles bravades de son siècle, il put sous ce manteau poursuivre librement ses goûts. M. de Montespan le mit en état de bien paraître. Il chansonna les pourfendeurs de ruelles, et fit sur eux des noëls auxquels il jugea toutefois prudent de ne pas mettre son nom. Il ne tarda guère à passer pour matamore, la plume étant toujours posée sur l'oreille et sa fraise à *confusion* très confuse dans ses tuyaux. On le regarda comme un de ces esprits goguenards faciles à irriter, un de ces médisans terribles la dague à la hanche et la rage à la prunelle. Il se fit âpre et grossier dans ses discours comme dans sa mise; il cacha sa fleur d'esprit sous l'écorce la plus rude. Se trouvant un jour à la cour au milieu de trois duchesses, l'une d'elles, pour l'intimider, lui demanda d'un ton moqueur ce qu'il regardait? — Les antiquités de la cour, répondit René. — Ce mauvais mot l'aurait mis en grand commerce avec les jeunes dames s'il ne fût pas entré dans son esprit de se garder des bonnes fortunes, du moins pour un temps, sans doute par la crainte des confidences intimes sur sa vie dont il eût fallu faire un sacrifice à ces belles, sacrifice qui eut ruiné de fond en comble son crédit!

Grâce à ce manége, René devint bientôt l'objet de l'attention générale. Ses mystérieuses études, impénétrables à tous, furent respectées; on le crut brave, il n'était qu'adroit. Il n'en fallait pas moins une témérité bien haute et une confiance extrême en ses forces pour se hasarder ainsi! Mais ce jeune homme, on l'a vu, avait parfaitement compris cette lutte avec son siècle. Il le savait matamore à la façon des tueurs de comédies, et il se fit tueur de comédie. Il n'ignorait pas que ce siècle fût superstitieux et ignorant: il s'adressa à ces deux infirmités de son siècle. En un mot, ce fut un habile, un athlète intelligent qui terrassa son ennemi par la ruse; le Louvre fut joué par la Sorbonne.

Entre vingt hasards qui le servirent après la célèbre *extermination* de Flamache je veux vous dire celui qui profita le mieux à son audace et à sa belle renommée. L'aventure eut lieu au jeu de paume de la rue Saint-Michel. René conversait un soir dans ce jeu avec quelques gentilshommes récemment venus d'Italie. On avait chanté de fort beaux noëls de cour dans la salle même du paumier, où il n'y

avait encore aucun joueur, et le cabaret du coin avait servi de grands brocs auxquels les gais chanteurs s'abreuvaient comme à l'Helicon. Ce jeu de paume était une vieille masure à solives noires, tapissée de grands filets où le vent s'infiltrait ce soir-là par chaque maille. Il y avait une grande lampe au plafond, et dans les encognures de petites lanternes de corne dont la clarté devenait de plus en plus douteuse.... Plusieurs tables indiquaient assez que l'hôte de ce lieu tenait aussi l'hypocras, car elles étaient tachées de lie et couvertes de mauvais plats. L'ennui gagnant ces jeunes hommes, un pari s'établit entre eux à qui ne laisserait pas tomber la balle pendant l'espace d'un quart-d'heure. Le paumier comptait les coups. Déjà quelques-uns des joueurs avaient déposé leur raquette, et satisfait au pari : vint le tour de René. Le clerc était si ardent à ce jeu qu'il ne remarquait pas même le cercle d'attentifs qui se formait autour de lui ; quelques ribleurs attirés par le bruit des balles venaient de sortir de la buvette voisine. Un, deux, trois!.... et René gagnait le quatrième coup, quand un cavalier qui survint dérangea son bras par un léger coup de coude. Ce cavalier ne s'en fut pas pas moins s'asseoir négligemment, et sans lui adresser des excuses, sur une petite table à l'angle du jeu, siége insuffisant qui manqua de rompre sous son poids.

— René a perdu, dirent les amis du clerc.

Il aima mieux laisser croire à sa maladresse qu'à sa frayeur. Celui qui venait d'entrer était bien fait pour l'intimider. Imaginez une taille immense d'homme ou plutôt de diable, enveloppé d'une cape à gros plis, sous laquelle passait une queue de rapière.... ses petits yeux d'un vert mat interrogeaient dans ces demi-ténèbres les yeux de René.

— C'est le signor Albizzi ! chuchottaient les joueurs ; vous savez bien, celui qui a tué le petit Labausse sous un reverbère de l'église Saint-Eustache. Il a l'air ce soir plus ivre encore que de coutume.

— C'est une honte qu'un Italien se donne ainsi le droit de tuer des Français à la cour de France, dit un petit sorbonnien.

— Silence! il regarde de ce côté, et vous plumerait comme une caille, cher grammairien. *Capulo tenùs abdidit ensem;* voilà l'his-

toire de tous ses duels ; quand il ne se bat pas, il boit; quand il ne boit pas, il se prend à être superstitieux.

— Superstitieux ?

— Oh ! oui ; mais parlons bas. Par exemple, il se confesse à la veille d'un duel, et il ne se battrait de sa vie contre un chanoine. A part cela, une enclume ! il est tout de fer jusqu'aux hanches. Vous frappez, — bast ! il sort du feu !

Albizzi cria :

— Eh bien ! qui veut se faire enterrer, qui de vous mes gentilshommes ? Est-ce vous, est-ce celui-ci ? ce jeune ou ce vieux ? ce brun, ce blond ? Parlez donc. De la Matte et moi, nous avons tous deux l'entreprise des enterremens. Par ma barbe ! eh voilà un gentil petit bout d'homme, dit le géant à René.

L'assemblée était muette. Albizzi flattait du revers de son gant le menton du clerc, de l'autre il balançait une raquette de jeu sur son épaule. Il y eut un instant, un seul, où René devint pâle comme sa fraise... Reprenant bientôt le dessus :

— Un menuisier, dit froidement le clerc ; y a-t-il ici un menuisier ?

Au nombre des curieux se trouvait précisément un pauvre layetier voisin de ce jeu de paume. Son plaisir était de voir les beaux coups de raquette de ces messieurs de la cour ; ce soir-là d'ailleurs il avait eu à raccommoder trois tables cassées la veille par l'Italien Albizzi.

Voyant que René lui parlait en maître, le pauvre homme s'avança.

—Voici deux pièces d'or, lui dit le clerc d'une voix ferme et devant tous ; garde-les, c'est un à-compte. Maintenant, retiens ceci. Le seigneur Albizzi a parlé ici d'enterremens, il veut un cercueil, un beau cercueil qu'il te commande, entends-tu bien ? Ce cercueil aura des armoiries, car il est noble, et il faut à un noble des armoiries ; je te conseille aussi d'y mettre de bonnes planches de chêne, car il est lourd. Ne prenez pas ceci pour une injure, seigneur Albizzi, mais j'ignore vos titres. Vous êtes marquis, je le crois ? Alors, reprit-il en s'adressant au layetier, tu mettras dessus la lame de ce cercueil : *Al signor marchese Albizzi !* C'est moi qui me charge de la date.

Lorsque le clerc eut fini de parler, et tout le temps aussi qu'il

parla, la stupeur des assistans fut profonde. On se demandait quel pouvait être ce hardi rival, ce téméraire faiseur d'épitaphes. Un cri s'éleva d'un groupe : René le Tueur ! La voûte répéta ce nom.

Car c'était désormais le nom de René, le nom que lui avaient décerné les glorieux et les raffinés, depuis le duel de Flamache!

Albizzi, plus furieux encore dans son ivresse, allait fondre sur le clerc, quand on trouva prudent de les séparer et de remettre l'affaire au lendemain. Albizzi demeurait sans parole et sans colère... Le clerc se contentait de frapper de la raquette sur la table en répétant au menuisier : « Un beau, un magnifique cercueil ! Rien de trop beau pour le marchese Albizzi ! »

L'Italien, appuyé sur le bras de son laquais, rentra chez lui. Depuis quelques semaines la grande occupation d'Albizzy était d'espadonner avec ce laquais, homme fort et musculeux, afin, disait-il, de se mettre à même de tuer le premier manant venu. Les fumées du vin dissipées, Albizzi, qui se rappela son duel, fit venir ce grand laquais et lui demanda s'il connaissait son adversaire. L'autre répondit que c'était l'homme qui avait tué Flamache; ce qui fit faire d'abord une grimace assez désagréable au marquis. Il n'en ordonna pas moins à son laquais d'apporter deux belles épées. Dans le duel qu'ils simulèrent tous les deux, le laquais eut l'avantage. Il piqua son maître quatre fois aux genouillères, et une fois au défaut du gorgerin. Le marquis déposa lentement sa cuirasse de salle et ses gantelets, et marmotta quelques mots vides de sens. Albizzi était troublé... Sa superstition d'Italien l'amenait à croire que cette rencontre pouvait lui être fatale. Et puis ces quatre planches commandées à l'avance, et cette inscription de mort avec son nom et son écu ! Celui-là qui assisterait vivant à ses propres funérailles serait moins ému que ne le fut Albizzi quand il se réveilla cette nuit, croyant entendre tinter à ses oreilles le glas des cloches et suivre à pied lui-même le cercueil du menuisier, cercueil où il se voyait de ses deux yeux en triste effigie ! Il appela son laquais, et lui demanda à quel jour du mois l'on était. Ce jour-là était un bien grand jour, le jour de la mort de saint Pierre, — un vendredi ! Le baron Flamache s'était battu

lui aussi un vendredi ! Frappé de ce rapprochement sinistre, le marquis prit des chevaux de poste et gagna la route de Parme...

Je laisse à penser quelle fut dès lors pour René la conclusion éclatante de cette victoire ! Les spadassins en renom, tous les braves présens ou émérites de la cour s'en furent le complimenter. La modestie du triomphateur augmenta en raison de l'affluence; il finit même par se dérober aux visites. La bizarrerie de sa solitude et sa répugnance formelle à se donner en parade le mirent donc en lustre au lieu de lui nuire, et le surnom de Tueur qui lui avait été concédé au petit Louvre par quelques raffinés de la capitale lui fut très solennellement confirmé.

IV.

Manuela.

Or, vous le voyez d'ici, n'est-il pas vrai, notre rusé petit homme, vous le voyez rire sous cape de ses redoutables allures, de ses rencontres, de ses *morts !* Les rêves de ce meurtrier sont paisibles, son sommeil pur, et ses mains vierges de sang. Masque innocent de cavalier ! Humble nain grand pourfendeur de géants ! Il n'en est pas moins, rassurez-vous, le clerc érudit, le chanteur suave, le gai poète ! Il n'en écrit pas moins dans son galetas des comédies, comédies ingénieuses et boursouflées comme les comédies d'alors, mais folles, évaporées et imprudentes à l'égal de la satire Menippée ! L'hôtellerie du Chapeau-Rouge est toujours son gîte, le gîte de cet enfant terrible qu'on nomme René-le-Tueur. Les voisins du clerc en ont déménagé de crainte, sur ma parole, et il ne reste guère à René que la servante, bonne fille qui écoute ses comédies, le plaint, et le regarde comme un fou.

Et, à ce propos, je ne puis vous taire le plus beau triomphe de René. M. de Montespan s'en vient le soir le chercher lui-même;

oui, ce superbe carosse à trois rangs de gentilshommes, c'est le carosse de M. de Montespan. De beaux laquais à la livrée de M. le capitaine des gardes, y fourrent le petit René; voici le clerc introduit à la cour et au grand Louvre !

D'où vient cela? et pourquoi René-le-Tueur à cette fête magnifique que donne le roi de France à son bouffon favori, maître Guillaume? Le fou en titre n'aura-t-il pas grande peur de voir près le fauteuil de son roi ce farouche gentilhomme, cet exterminateur, ce terrible et fier René ! Que dira-t-il, ce gentil bouffon Guillaume, lui qui est poète aussi et qui vient de faire un sonnet sur la *Commodité des grandes bouches*, sonnet dédié à madame la duchesse de Simié? Je vous demande un peu si sa marotte de fou ne va pas se cacher devant cette longue rapière? Pauvre Guillaume! farouche René !

Cependant, il entra, le jeune clerc, le regard aussi assuré que celui de tous ces seigneurs; il entra, et heurta d'abord le gros La Varenne, qui de cuisinier était devenu marquis, conseiller d'état et gouverneur de la Flèche, le tout en portant les lettres amoureuses du roi Henri IV. C'est de ce brave homme qu'elle avait donné elle-même au roi, que la belle Catherine de Navarre disait : « Il a plus gagné à porter les poulets de mon frère, qu'à piquer les miens ! » Précédé par le capitaine des gardes, René s'avançait déjà dans ces vastes salles, en observant la contenance des seigneurs qui en tenaient le haut bout. Le marquis de Vitry, Bassompierre Nicolas de Neuville, François de Bonne, Mmes de Sourdis, de Marcilli, la marquise de Verneuil, et Mme de Champvallon, causaient aux tables de jeu. Mlle de Sainte-Beuve était, suivant l'usage, muguettée et coquettée par vingt gentilshommes, ce qui désespérait la petite Dampierre et récréait singulièrement la vieille Mme de Gondy. Cependant chacun se pressait pour entendre la comédie. La comédie qui allait se donner dans cette grande salle, était affichée en lettres d'or sur le dos de maître Guillaume lui-même; elle avait pour titre : CIRCÉ.

Maître Guillaume, auquel de belles dames donnaient alors des dragées et des pâtes confites, éleva sa latte de fol afin d'imposer silence.

Les personnages de la comédie étaient représentés par les premiers acteurs d'alors, et M. de Montespan, aidé de quelques gentilshommes en grand costume, y faisait en personne placer les dames sur les escabelles. Jusque-là René pouvait croire qu'il rêvait, que ce monde galant de belles comtesses et de ducs, ces tapisseries et ces candelabres ardens, tout ce luxe nouveau, éblouissant de la cour, n'était qu'un jeu de son imagination, car il marchait de pair avec ce monde, il se voyait paré à l'égal de ces hommes de marquisats et de baronies, la moustache glacée habilement par son barbier, splendide et salué par tous ceux qui le savaient redoutable! Les femmes, les plus jeunes surtout, le regardaient avec une curieuse frayeur; étonnées sans doute de trouver des joues si roses à un homme si rude, folles de sa bravoure de roman, et l'agaçant elles-mêmes de leurs œillades. Voici maintenant que ce seul mot *Circé* venait l'arracher à ce doux bercement de poésie! La magicienne *Circé*, cette œuvre qui avait été si long-temps l'idole de ses nuits, faisait à cette heure son tourment le plus cruel; René tremblait que le poète ne se découvrît sous la peau du tueur; que les applaudissemens ou les murmures ne fissent tomber son masque! La comédie eut un éclatant succès. Toutes les mains gantées et parfumées de cette belle cour applaudirent au brillant sonnet d'Ulysse, ce déplorable sonnet pour lequel s'était fait embrocher Flamache. Les spectateurs enchantés s'entredemandèrent envain le nom de l'auteur; personne ne le connût, grace au mystérieux anonyme que M. de Montespan consentit à garder à son protégé, d'après sa demande. René jouissait donc de ce triomphe secret, il battait des mains plus que tous les autres aux beaux endroits de cette fringante comédie, pour n'être pas soupçonné d'en être l'auteur. Jugez un peu de la joie du pauvre clerc à se voir de la sorte applaudi en pleine cour! Lorsque Circé, une large fraise au cou, les cheveux nattés à la mode de Gabrielle, et son vertugadin orange à demi rompu, arrive en invectivant dans sa fureur le volage Ulysse :

Cet Ulysse insensé, ce héros téméraire,
Qui n'a pas su comprendre un si beau caractère,

Et qui toujours en duel, à pied comme à cheval,
N'a pas le temps d'aimer et de danser au bal;
Dont la *miséricorde* ou la féroce *espade*,
L'hiver comme l'été, rend notre cœur malade;
Ulysse le vainqueur, le galant, le troussé,
Le cruel homme enfin que doit pleurer Circé :

un bruyant éclat de rire parti de l'une des banquettes les mieux garnies, accueillit cette tirade, et l'on vit une jolie dame se cacher sous l'éventail comme pour donner un libre cours à ce bel accès de gaieté. Le roi, toute la cour et la marquise de Verneuil elle-même, se retournèrent. La comédie ne s'en acheva pas moins au milieu des applaudissemens les plus flatteurs. Regnier lui-même crut de son honneur de poète de demander à maître Guillaume le nom de celui qui avait fait une pareille œuvre; délicieuse satire, ajoutait le grand Mathurin, et dont l'auteur me semble appelé à mieux faire encore.

Le fou de la cour, tournant son bonnet entre ses mains, d'un air gauche, répondit avec un air de modestie affectée, que c'était lui. René lui aurait à coup sûr donné sur les doigts, quand cette foule le poussa sous le vestibule où les coureurs venaient annoncer les carosses; il vit une dame à mante noire qui paraissait fort inquiète du sien, et regardait de tous côtés avec une petite moue piquante. Le clerc fit si bien qu'il écarta prestement quelques laquais, en frappa un bon nombre et parvint ainsi à faire avancer le coche à frise écarlate que lui avait désigné cette grande dame. Je dis grande, par le seul fait de sa noblesse et de son pliant à la cour : elle s'appellait Manuela de Mendez, et était venue de Tolède à la cour de France, depuis un mois; sa taille était certainement des plus mignones et des plus petites; la blancheur et la beauté de sa main frappèrent surtout René; il la reconnut fort bien pour la dame qui avait ri du portrait d'Ulysse, portrait tracé d'après nature se disait pourtant l'auteur ingénu, qui n'avait fait qu'accommoder dans cette pièce le visage d'Ulysse aux habitudes gasconnes des raffinés. Cette reconnaissance, pour nous servir d'une comparaison vulgaire, jeta de l'huile sur la flamme naissante de

notre poète; il offrit à la dame le pan de sa cape à fourrures, afin qu'elle pût y appuyer sa main, ce qu'elle fit sans la moindre hésitation. René s'imaginait d'après les choses galantes qu'il débitait à la dame, sur son visage qu'il comparait à une campagne de lis et de roses, qu'elle allait le prier de monter en coche avec elle pour la reconduire; mais un valet de pied lui ferma la portière au nez, assez rudement, pendant que la belle ne le saluait même pas, et qu'elle se penchait pour crier à son cocher : hôtel Saint-Paul.

Ce maudit coche emporta les espérances du clerc; il ne lui resta qu'une envie immodérée de revoir cette dame, et d'être admis à l'honneur de son commerce; il rentra fort triste à l'hôtellerie du Chapeau-Rouge, oublieux de son grand succès de poète, et prêt à jeter au feu vingt *Circé*, pour retrouver sa belle rieuse! Il lui vint en idée que son air timide avait peut-être déplu à cette grande dame, lesquelles ne sont pas toujours ennemies des témérités; il s'habilla donc le lendemain de fort bonne heure, et comme c'était un dimanche, il s'en fut entendre tout droit la messe à Saint-Jacques, où un théologal en renom devait prêcher. Vous pouvez croire au soin minutieux de sa toilette, en pareille circonstance; il était plus fier et plus rogue encore que de coutume, car il garda tout le temps du prêche son poing sur la hanche, lorgnant les dames à leur faire baisser les yeux. Le texte du sermon était ce verset du psaume : *Hi in curribus et hi in equis, nos autem in nomine domini nostri confidimus*. Le théologal qui avait nom Jacques Suarès et qui était Portugais, ne se fit guère faute d'accuser les mœurs du temps, il blâma fort la somptuosité des fourrures et des panaches; il finit par donner au diable les duellistes et les raffinés. Tout le temps du sermon, René observa le contentement de la dame; elle semblait vouloir applaudir le prêche comme la comédie. Je ne dis pas qu'en prenant de l'eau bénite, son doigt ne toucha point celui de René, mais à coup sûr les airs fanfarons du petit clerc n'allèrent point à son ame. L'ame de Manuela (si toutefois on peut vouloir qu'une femme ait une ame!) était un composé de toutes les folies : elle aussi était raffinée en fait de caprices, que les hommes d'alors l'étaient en fait de bravoure. C'était cela aujourd'hui et demain

encore, après demain autre chose; elle ne gardait pas deux fois le même bouquet, le même amant, la même robe. Oh! vous êtes digne d'être Française, Manuela!

René la vit, et René en devint fou. Il faut vous dire que le pauvre petit homme n'avait pas encore aimé; il songea enfin à profiter de sa haute réputation, à faire valoir ce diamant que le siècle avait mis lui-même à son doigt. René-le-Tueur! le beau nom pour une entrevue galante! L'admirable surprise pour Manuela quand elle le verrait un soir à sa porte, sous l'ombre d'un réverbère, levant pour elle le marteau, et lui disant : Entrez donc madame et ne laissez plus morfondre René-le-Tueur, il est homme à s'en venger!

La nuit venue, le clerc se décida à cette brusque surprise. Rien n'enhardit le plus timide comme le bonheur, et à force de hasards, René en était venu à se croire inattaquable. Il marchait d'un pas hardi par la rue du Petit-Lion, rue voisine de l'hôtel de sa dame, quand il crut entendre du bruit sous la fenêtre. Ce tapage nocturne l'effaroucha. Son étonnement redoubla en voyant maître Franciscas qui sortait d'un air mystérieux par une petite porte de cet hôtel. Il paraissait à sa tournure humble recevoir les ordres d'un homme seigneusement enveloppé dans son manteau. Ce personnage qui parla trois minutes au maître d'armes alla rejoindre un carosse du côté de l'arsenal. Franciscas se promenait pensif devant cet hôtel.

— Vive Dieu! maître, dit le clerc en approchant de Franciscas qu'il tira par le manteau, m'apprendrez-vous quel métier vous faites là? Pourquoi cet air morose, de par les saints, et quelle est cette bourse que vous cachez mal en votre main gauche?

— Silence, fit à voix basse le maître d'armes qui voulait éviter avant tout les explications. Qu'allez-vous faire vous-même, monsur, à cette heure de nuit?

Le clerc lui montra du doigt la fenêtre de Manuela.

— Sainte Providence! s'écria le maître d'armes; c'est donc vous qu'il me faudra tuer ce soir! Pour le coup, ce serait dommage. Apprenez que le capitaine Roderiguo, l'homme qui tout à l'heure était là, m'a remis lui-même cinquante pistoles pour ex-

pédier le premier muguet assez hardi pour galantiser Manuela pendant qu'il voyage, ce qui ne va pas durer moins de huit jours.

Cette confidence ébranla d'abord le clerc. Mais il ne manqua pas de bonnes raisons pour valider cette flamme aux yeux de maître Franciscas.— Ce seigneur, dites-vous, est parti pour quelques jours, mon cher parrain ; eh bien, je vous demande ceci en l'honneur de mon digne oncle, faites le guet pour moi à cette porte pendant que j'entretiendrai Manuela. Une fois chez elle, je me charge de lui persuader que cet homme qui rode en bas est aposté pour me perdre, elle ne manquera pas de me plaindre et de me retenir. Quand je sortirai, j'aurai soin qu'elle me suive des yeux, du haut de sa fenêtre. Alors vous me poursuivrez l'épée dans les reins, mais du pommeau seulement, entendez-vous, en criant: Demonio ! Ce petit roman la remettra peut-être en goût pour l'autre nuit, et me donnera son cœur. Embrassez-moi, et faites ainsi que j'ai dit !

René laissa Franciscas étourdi de ce qu'il voyait et entendait. Il prit le chemin de la petite porte à laquelle pendait encore la clé, et s'engagea dans les détours capricieux d'un escalier, au bout duquel il vit un jet de lumière. Manuela, mélancoliquement penchée sur le bord de son estrade, lisait dans son livre d'heures avec une grande attention. C'était plaisir que de la voir ainsi prier ! Il est vrai que dans ce Missel il y avait aussi de belles estampes en or et en rouge. L'arrivée du clerc fit glisser le livre des doigts de Manuela...

Il le ramassa et le lui rendit avec respect. Manuela, qui n'ignorait pas que ce fût René-le-Tueur, demeura sans voix.

Sa surprise n'était guère plus forte que celle de René. Si cette femme devait être alarmée de le voir entrer chez elle à une pareille heure de nuit, quel devait être l'étonnement de René lui-même ! Voyez-le donc le gentil clerc de Sorbonne dans la chambre de cette grande dame ! Voyez-le montant les degrés de son estrade d'un air animé, sûr de lui-même, conquérant ! C'est bien vraiment René-le-Tueur avec sa longue rapière, ses phrases brusques et son geste impérieux ! Il ne tiendrait qu'à lui de prouver à Manuela que tout lui cède, et qu'il n'a pas peur de ce spa-

dassin obscur qui rôde sous le balcon! Mais ce qu'il raconte de ses pourfenderies et de ses duels ennuie l'Espagnole; Manuela, ouvre une cassolette dorée et brûle des parfums d'un air tranquille sans prendre garde que René attend. La capricieuse Manuela s'amuse de l'embarras de ce grand diseur d'histoires; elle a juré de pousser à bout cet homme de querelles et d'estocades, et pressé par lui elle laisse tomber cette phrase:

— Je n'aimerai jamais René-le-Tueur, monsieur!

René demande pourquoi.

— C'est que, reprit-elle d'une voix douce et en soupirant avec nonchalance, je les crois mauvais amans, ceux qui se condamnent volontairement et par goût à ces rudes joûtes de guerre. Ils sont vaniteux et menteurs de la tête aux pieds, maussades, ennuyés, sans compter qu'ils nous arrivent le plus souvent blessés à la suite de ces prouesses. Non, je ne connais pas d'hommes si misérables, après tout, au jeu d'amour que ces grands vainqueurs! Ce sont des gens qui ont les mains les plus rudes et les plus calleuses qui se puissent voir à force de tenir l'épée. Ils ne parlent jamais que de leurs rencontres, de leurs exploits, de leurs siéges. S'il faut vous le dire, mon cavalier, je ne raffole point de tous ces dires. La brune Tolède, ma patrie, m'a bercée de chants, de comédies et de belles mascarades. Or, à la cour de France où l'on m'a conduite les masques sont bien ennuyeux! Je vous le répète, toute leur personne sent trop la guerre, l'ail et le cuir de Cordoue. Ils assassinent sans raison comme sans remords; ils ne sont bons qu'à s'entretuer, croyez-moi. Voilà ce qui fait que je ne vous ai point aimé le premier jour, ni le second, ni même encore le troisième. Tant que le fer sonnera à votre hanche, l'éperon à vos bottes, et le mensonge à vos lèvres, non, René, non, je ne vous aimerai pas!

— Tu m'aimeras, s'écria l'amoureux jeune homme; oh! par ta Vierge, tu m'aimeras! Tiens, voilà à tes pieds cette grande épée, à tes pieds encore cette dague sans merci; mais rassure-toi, Manuela, rassure-toi, mes mains sont pures, et je ne me suis jamais rendu coupable d'un seul meurtre. Manuela, je ne suis point René-le-Tueur!

Alors il lui raconta sa vie, sa vie de ruse dans ce siècle de ruse, sa vie de mystère et d'ombre, paisible et douce comme la vie d'un poète et d'un enfant. Il lui en coûta beaucoup pour confier à Manuela ce secret, mais il n'était plus maître de ses paroles.... Ce récit enchantait Manuela. Elle sauta à son cou, et l'embrassa comme pour le remercier d'avoir laissé tout le monde en vie. Cet aveu qui eût peut-être perdu René dans l'esprit d'une autre femme, fit éclater les transports de la folle Manuela.

— Tu ne t'es jamais battu, mon ange! mon René! Comment ce n'est pas de toi, ces duels, ces massacres sans fin qu'on m'a redits? Oh, je l'aurais deviné! Aussi, te l'avouerai-je, je me disais bien l'autre jour à ce spectacle qu'il devait y avoir deux René! l'un batteur de ruelles, et dont me parlait souvent ma duègne, homme méchant, injuste, querelleur et ignorant comme ils le sont tous; l'autre, que je rêvais aux battemens de mon cœur, aimable enfant, musicien et poète! Je l'ai reconnu, je l'embrasse enfin ce René que je rêvais! Non, vous ne vous battrez pas, mon petit René; vous conserverez votre teint de rose et vos mains blanches. Si vous vous battiez, monsieur, je ne vous reverrais jamais! . .

. . . . . .

Le maître d'armes ayant toussé dans la rue, René comprit qu'il était temps de se retirer. Il ne laissa pas d'ouvrir la fenêtre et de sembler effrayé à la vue de l'homme qui faisait sentinelle dans cette rue. Manuela poussa un cri de frayeur. René descendit, et Franciscas courut à sa rencontre en lui donnant la chasse comme ils en étaient convenus.

— Vous m'avez fait faire une curieuse faction, dit enfin le maître d'armes tout essoufflé.

— Ne vous plaignez pas, maître; le seigneur Zamet en fait quelquefois autant pour notre bon roi!

V.

La botte secrète.

La nuit suivante, le balcon de Manuela s'ouvrit encore, et le maître d'armes fit le métier de Zamet Cet amour, on le voit, avait fait dans l'ame du clerc un bien rapide incendie! Je vous ai dit que c'était un premier amour.

En aimant Manuela, René s'embarquait sans le savoir sur la mer des fantaisies. Il avait plu à la pâle Manuela parce qu'il était rosé et qu'il ne se battait pas comme tous les autres qui avaient eu ses bonnes grâces avant lui. Elle était fière de faire croire au monde que René-le-Tueur l'adorait; elle n'aimait pourtant que René le musicien! Manuela se pâmait d'aise aux gentils sonnets du clerc; elle aimait sa chevelure noire, ses yeux limpides, son front pur. Elle faisait son compte de l'ignorance delicieuse de ce beau jeune homme, et elle jouait avec ses aiguillettes de page. De son côté, René, imprévoyant comme les enfans et les amoureux, ne croyait pas que cet amour pût cesser; l'homme du carrosse arrêté près de l'Arsenal ne lui faisait point ombrage; Franciscas ne devait-il pas chaque soir veiller sur lui?

Pour ma part, je n'ai jamais rien compris aux caprices des femmes; mais je dois déclarer que les plus inexplicables étaient ceux de Manuela. Manuela blanche et belle, aimée, courtisée depuis qu'elle était au monde, aurait défié la science du physiologiste le plus subtil. Quand elle se levait, elle n'était pas bien sûre de se lever pour marcher, de parler pour dire, d'aimer pour répondre à de l'amour. Elle acceptait ou récusait follement toutes les idées, dépensant depuis un mois en aventures de tout genre à la cour de France sa science de romans espagnols et de ballades. Manuela était de parens nobles, mais pauvres. Un capitaine espagnol, nommé Roderiguo, qui vivait depuis long-temps avec elle, l'avait amenée à cette cour. Ce capitaine était le plus brutal amant

de la terre; je laisse à penser s'il avait sujet d'être jaloux! Il avait pour système de soupçonner, à toute heure du jour, ce farouche geôlier de Manuela! La défiance de ce capitaine et l'argent qu'elle en recevait n'empêchaient pas cependant Manuela de donner des rendez-vous. Elle était bien sûre, dans tous les cas, que Roderiguo l'aimait, elle-même avait aimé long-temps ce capitaine à le rendre fou. Une nuit qu'elle suivait des yeux le petit-clerc et le maître d'armes, quelqu'un lui saisit le bras à la fenêtre. C'était Roderiguo.

— N'allez-vous pas me tuer, dit Manuela en riant, parce que je compte sur mes doigts les tours du Louvre?

Roderiguo se contenta de siffler en tendant la corde d'une arbalète. Il pointa négligemment, et la flèche atteignit le milieu d'un écusson pendant à l'hôtel vis-à-vis.

Manuela, qui avait le secret de René, jugea prudent de le prévenir. Les lettres impatientes du clerc rendaient chaque jour le péril plus menaçant. René se repentit alors amèrement d'avoir confié son secret à une femme qui pouvait, d'un instant à l'autre, le divulguer. Il sentit l'imprudence et la légèreté de cette conduite. Peut-être que Manuela allait ne plus l'estimer. Un jour viendrait que cette femme penserait qu'il était lâche, et alors à quel refuge, à quelle porte frapper?

Il ne se passait pas non plus de rendez-vous entre les amans que Manuela ne fit jurer à René que jamais il ne se battrait contre Roderiguo. Elle exaltait devant René son courage et son adresse. Elle ne souffrait pas que René en plaisantât. Ces éloges, accordés à son rival par la femme qu'il aimait le plus au monde, déchiraient l'ame de René. Un combat violent brisait son cœur; car il était né impatient de l'injure et de l'outrage. Il croyait s'apercevoir que Manuela était devenue froide pour lui. Un jour qu'elle n'était pas venue au rendez-vous, René se promena long-temps dans la chambre du petit hôtel où ils se cachaient, repassant dans son esprit la dernière entrevue de Manuela. Roderiguo devait, lui avait-elle dit, l'épouser. René demeurait pensif. Les plus sombres idées l'agitaient. A la fin, il s'assit à une petite table, et il écrivit cette lettre au maître d'armes.

« Maître Franciscas,

« Vous êtes prévenu que sur les neuf heures il se présentera chez vous un cavalier de mes amis. Ce gentilhomme sera masqué. Il sera masqué parce qu'il ne sait *rien* en fait d'armes, et doit avoir cette nuit même une rencontre. Ce que vous diriez de son jeu pourrait lui être défavorable. Je vous préviens que je m'intéresse à lui plus que personne, et que son courage est grand. Des motifs de discrétion m'empêchent de me mêler de son affaire; d'un autre côté, vous connaissez ma répugnance invincible à montrer ce que je sais, fût-ce à mon meilleur ami. Veuillez donc, par amour de moi, lui enseigner cette botte secrète dont vous m'avez tant de fois parlé au petit Louvre. Vous montrerez par là encore une fois que vous m'aimez, et ce ne sera pas le moindre service que vous aurez rendu au neveu de votre camarade du siége d'Aunix.

« René. »

. . . . . .

La salle du maître d'armes était sombre quand le cavalier, ennoncé par cette missive, entra. Franciscas l'examina d'abord avec une méfiance dont il ne put se défendre. Ce gentilhomme était vêtu de noir, et gardait un profond silence. Une mauvaise lampe éclairait la grande salle où ils se trouvaient seuls tous les deux. Bientôt on n'entendit plus que le froissement des épées et les coups redoublés des dagues. Franciscas ne pouvait se dissimuler l'ignorance complète du gentilhomme, mais il n'avait jamais vu un bras aussi furieux. Prêt à lui montrer son coup secret, le maître avança la main en lui demandant dix écus.

— C'est juste, murmura l'autre, et il donna sa bourse à Franciscas.

La voix de ce cavalier remua jusqu'au fond des entrailles le maître d'armes. Cette voix, encore assourdie par le masque, avait quelque chose de lugubre et d'effrayant. Le cavalier s'essaya longtemps avant d'attraper la botte du maître. Franciscas la lui avait pourtant démontrée très clairement, et je dois dire, les cheveux

m'en dressent encore! c'était une botte imparable! Le Florentin Belphegor était le seul au monde qui la connût.

La leçon finie, le cavalier salua le maître d'armes. Il lui serra la main d'un air d'émotion visible, et s'en retourna muché dans son manteau jusqu'aux yeux.

Une heure après cette visite, le pauvre Franciscas se trouvait encore sur pied, jurant et maugréant, car on venait de sonner à sa porte.

— Holà! cria-t-il en allumant sa lanterne, qu'est-ce encore, et que veut-on de moi?

— Vous ne le devinez pas? lui dit René qui entrait: ce cavalier, mon ami, vous prend pour second. Son homme passe à minuit par cette rue, escorté de deux laquais; nous le provoquerons, et tout est dit.

Le maître d'armes, en chemise, soupira profondément, et finit par dire que tant que René serait son ami, Franciscas ne pourrait dormir. La rue du Cœur-Volant était noire en diable. Franciscas pressait vainement René de lui montrer son ami; le clerc répondit qu'il marchait devant, et que le brouillard qui tombait empêchait sans doute de le voir. Le maître d'armes hochait du chef à chaque instant contre la muraille, déclarant qu'il fallait avoir la rage au cœur pour se battre cette nuit. Tous deux entendaient pourtant fort distinctement résonner de grands pas sur le pavé; mais loin de s'éloigner, ces pas semblaient venir à leur rencontre. La ruelle étroite qui mène au quartier du Marché-Neuf se trouvait alors obstruée de moellons; les deux réverbères qui l'éclairaient permirent à Franciscas de reconnaître l'homme qui s'avançait, suivi à distance de deux autres : c'était le capitaine Roderiguo.

— Défends-toi! cria René au capitaine.

En même temps, profitant du passage étroit de cette ruelle, il posa le pied sur une borne et s'élança d'un seul bond sur l'Espagnol. Quelque interdit que fût ce dernier, il n'en mit pas mois flamberge au vent, mais non sans se voir gagné de vitesse par le clerc, dont la dague tronait déjà sa fraise. Roderiguo furieux, criait à ses valets de le défendre, car il crut d'abord avoir affaire à des voleurs; mais la vue de Franciscas le maître d'armes, qui se tenait

près de René, le rassura. Le nom terrible de René-le-Tueur, prononcé par les valets, alarma le capitaine. Il porta pourtant au côté droit de René un coup redoutable; mais le coup glissa sur le grand fourreau du clerc, qui, pendant ce temps, fit volte à gauche, d'après l'instruction de Franciscas, et plongea sa lame jusqu'à la garde dans les reins du capitaine. Roderiguo tomba mort en criant : Manuela !

Franciscas avait été surpris plus que tout autre en voyant le clerc tirer l'épée. C'était la première fois que René combattait devant Franciscas. La stupeur du maître d'armes fut grande en le voyant triompher à l'aide de sa botte secrète.

Comme ils se penchaient tous deux pour s'assurer que le capitaine était bien mort, Roderiguo, par un mouvement désespéré, écarta le bras et creva l'œil droit de René avec sa dague....

René, l'œil en sang, et fort mal pansé par Franciscas, qui lui mit son écharpe en guise de compresse, courut chez Manuela.

La porte de la chambre était entr'ouverte, René trouva l'Espagnole soupant aux flambeaux avec un homme épais et voûté, fort contrefait de sa personne. C'était M. de Roquelaure, grand maître de la garde-robe du roi.

A cette brusque entrée Manuela détourna la tête. Il y avait bien huit jours qu'elle n'avait vu René.

— Voyez, dit-il, je me suis battu pour vous, Manuela !

— Vous battre, vous? dit-elle en riant, oh! mon cher René, la bonne plaisanterie! Ne m'avez-vous pas dit l'autre jour que vous ne vous battiez jamais?

Manuela, qui cachait mal la contrariété qu'elle éprouvait de cette visite, versait de sa main blanche du vin de Xerès dans le verre de son convive.

— Allons, dit le vieux seigneur en prenant une pincée de tabac d'Espagne, et en battant la mesure sur la table avec ses doigts chargés d'émeraudes, confessez-nous plutôt, mon cher jeune homme, vos crimes de cette nuit. Vous aurez sans doute rossé le guet, n'est-ce pas? et à son tour le guet vous aura battu. C'est un juste retour des choses de ce monde. Est-ce vrai d'ailleurs ce que me disait tout à l'heure cette bonne Manuela, vous ne vous battez

pas et vous tuez? Malpeste! je vous achète ce secret-là. Dans tous les cas, le seigneur René est bien laid avec ce bandeau; il paraît que la chance n'est pas pour lui.

—Oh! ne raillez pas, Manuela, cria René, ne raillez pas, vous, non plus, Monsieur; car celui que j'ai tué, je l'ai tué en bonne et loyale querelle. C'est moi qui ai provoqué et tué Roderiguo!

En preuve de ce qu'il avançait, René décrivit la livrée des deux laquais, le costume et l'épée de Roderiguo: il jura enfin par les plus affreux sermens qu'il avait tué cet homme.

Manuela lui ayant fait répéter cette phrase jusqu'à deux fois, comme si elle eût douté de la vérité, s'arracha les cheveux. Roderiguo! s'écria-t-elle, Roderiguo! ce n'est pas vrai, tu n'as pas tué Roderiguo, toi qui es là debout et qui me parle, car Roderiguo t'aurait tué; tu lui auras tendu plutôt quelque lâche embûche, à ce Roderiguo que j'aimais! Oui, Monsieur le duc, reprit Manuela presque folle, ce jeune homme aura assassiné Roderiguo!

Le vieux duc, effrayé, recula sa chaise; René demeura pâle et les lèvres blanches d'écume... Manuela ne venait-elle pas de lui dire qu'elle aimait Roderiguo?

Il sortit en jetant à l'Espagnole un long regard de mépris; son cœur se soulevait dans sa poitrine, et de longues larmes baignaient ses joues... S'il n'eût écouté que sa rage, il fût remonté dans cette chambre pour tuer le vieux seigneur et Manuela. Il avait donc affronté le plus terrible des obstacles pour ne recueillir que du mépris, pour se voir trompé, honni par une femme! Ce préjugé brutal de son siècle qu'il avait bravé, il s'était vu contraint de le reconnaître et de baisser le front devant lui comme tous les autres! Après une lutte active contre son temps, il en était venu à prendre l'erreur de son temps, et à s'y accrocher à deux mains comme à sa seule ressource de vengeance. Tout cela pour une femme qui le lui avait reproché ironiquement, pour une courtisane qui l'avait joué!

Vous avez pu voir que le secret de René n'était pas resté longtemps sur les belles lèvres de Manuela. Il s'en échappa le soir même, traversa la cour et vola de bouche en bouche. René, le pauvre clerc, fut contraint de quitter Paris, où revenaient déjà

tous ses morts. Le baron de Flamache, entre autres, s'indignait beaucoup de l'aventure, ajoutant que le château de Loches étant du reste un vrai sépulcre, on avait pu fort bien le croire défunt. Albizzi déclara tout haut que le clerc était sorcier; opinion qui se trouva confirmée par l'inventaire des livres de sa chambre à l'hôtellerie du Chapeau Rouge, livres où l'on trouva des discussions sur la magie. Roderiguo fut le seul qui ne revint pas; mais en revanche la désolée Manuela le fit enterrer comme le commandeur dans un magnifique tombeau de marbre. Franciscas se refusa long-temps à croire à ces bruits, et il cita long-temps en l'honneur du pauvre clerc l'histoire de la botte secrète. Un continuateur des psaumes de Marot fit un noël sur cette belle histoire de René-le-Tueur ; noël dans le goût des complaintes, et qui n'est pas venu jusqu'à nous.

Le pauvre René s'en fut tristement en Italie... Il y devint bientôt secrétaire d'un cardinal qui fit jouer sous son nom les plus belles comédies de son protégé.

Quant à sa rapière, laissée par lui dans sa chambre à l'hôtellerie du Chapeau Rouge, elle fut le même jour solennellement déposée à la Sorbonne, où elle figure encore comme un emblème et une défense, à l'usage des professeurs d'université et de droit constitutionnel.

ROGER DE BEAUVOIR.

THÉATRE-FRANÇAIS.

DON JUAN D'AUTRICHE OU LA VOCATION,

DRAME EN CINQ ACTES ET EN PROSE,

PAR M. CASIMIR DELAVIGNE.

Je viens d'assister à la fois à une comédie, à une tragédie, à un roman, à une histoire; je viens d'entendre à la fois un poète et un prosateur, un élève de Racine et un disciple de M. Victor Hugo. Que faut-il faire? faut-il pleurer? faut-il rire? L'esprit de l'auteur arrête mes larmes prêtes à s'échapper, et quand je veux rire de ses saillies, voici que la terreur arrête mon sourire commencé. On nous dit blasés sur toutes les sensations dramatiques, et voilà pourtant que nous nous estimons heureux d'être les jouets de ce caprice poétique! On nous dit bien décidés à ne pas sortir de nos doctrines littéraires, et voilà pourtant que nous trouvant amenés coup sur coup, acte par acte, scène par scène, entre les deux systèmes les plus opposés, le grand système et le petit système, la tragédie et le drame, un pied dans le cothurne, un autre pied dans le brodequin, nous nous laissons cependant conduire comme des enfans, à droite et à gauche, çà et là, dans la pitié et dans le ridicule, dans la terreur et dans la gaieté, partout où veut le poète; et quel poète? L'homme à qui nous avons été rebelles toute notre vie, l'harmonieux écrivain de tant de tragédies en cinq actes, le seul homme qui sache faire encore le monologue et le récitatif,

M. Casimir Delavigne en un mot, qui après avoir été tout ce que peut être un homme de son esprit et de sa persévérance, poète classique dans *les Vêpres siciliennes*, poète moderne dans *le Paria*, poète moyen-âge dans *Louis XI*, poète selon Byron dans *Marino Faliero*, poète selon Shakspeare dans *les Enfans d'Édouard*, poète comique dans *les Comédiens* et *l'École des Vieillards*, poète en vers jusqu'à ce jour, et en beaux vers, harmonieux, élégans, sonores, presque passionnés, et quelquefois pleins de terreur, se fait aujourd'hui en masse tout ce qu'il a été en détail, à savoir : tragédie et drame, comédie et élégie ; bien plus, il se fait ce qu'il n'a pas été encore, écrivain en prose ; car *Don Juan d'Autriche* est une tragédie *en prose*, par M. Casimir Delavigne. Dites après cela que nous ne sommes pas dans le règne de la prose ! Après cela niez, si vous le pouvez, la toute-puissance de cette langue vulgaire, moins vulgaire qu'on le pense, puisque voilà tous les poètes qui l'adoptent, M. Hugo, M. de Vigny, M. Casimir Delavigne enfin. A quoi donc leur a servi leur poésie, juste ciel ! Vous le demandez ? Elle leur a servi justement à bien écrire en prose, ceci soit dit à l'éloge de la prose qui ne vous apprend jamais à écrire en vers.

Commençons donc l'histoire, scène par scène, de ce drame qui est né d'hier, qui, à minuit, hier encore, n'était qu'une espérance, un triomphe dans les langes. Donc prenez haleine, et préparez-vous à assister à une action dramatique presque aussi longue et aussi compliquée que *le Mariage de Figaro*.

Le héros de la pièce nouvelle n'est autre que don Juan d'Autriche, l'un des héros du seizième siècle, ce siècle de tant de grandeurs. Don Juan était le fils naturel de ce Charles-Quint qui fut un instant le maître du monde, et qui crut échapper, dans un cloître aux profonds ennuis d'une toute-puissance sans limites. Lisez Brantôme, il a écrit la vie de don Juan d'Autriche ; il a écrit cette noble et grande vie avec un respect et une retenue que connaissait peu Brantôme, ce valet de chambre de l'histoire. Tout le siècle de Charles-Quint est rempli des hauts faits de don Juan. Il fut le bien-aimé de l'Espagne, dans le temps où l'Espagne ne pouvait guère aimer son rude maître, Philippe II. La vaillante

épée de don Juan renouvela les prouesses du Cid. Les infidèles sentirent combien cette épée était pesante, et la bataille de Lépante rappela à l'Espagne les prodiges de son ancienne bravoure, quand Grenade était encore à conquérir. Tel fut don Juan d'Autriche. Un héros qui n'a pas démenti le noble sang de ses veines; un soldat qui gagna des batailles, comme François Ier, le vaincu de son père, les eût gagnées; un Castillan soumis à son roi; un Espagnol chrétien, la terreur des infidèles, mais aussi un vainqueur généreux, que les Pays-Bas, tout vainqueur qu'il était, pleurèrent avec des larmes de sang, quand à sa mort, Philippe II les livra au duc d'Albe. Ce héros mourut à trente-trois ans, près de Namur, le 1er octobre 1578; son corps repose à l'Escurial. On ne dit pas si Philippe II l'a pleuré.

Arrivons maintenant à notre drame. La scène se passe non loin de Madrid, dans la maison d'un gentilhomme nommé Quexada, autrefois conseiller de l'empereur Charles-Quint. Quand Charles-Quint eut cet enfant de la noble dame qu'il aimait en secret, l'empereur le confia à Quexada, son ami, lui ordonnant de faire élever don Juan dans la piété espagnole, afin que don Juan, poussé par la grace, et un peu aidé par quelques fervens enseignemens, devînt un jour l'honneur de l'église catholique, c'est-à-dire un honnête et paisible cardinal. Ainsi a fait le gentilhomme Quexada. Il a donné à son élève les meilleures leçons et les plus touchans exemples; il a jeté les meilleurs grains dans cette noble terre; mais, hélas! la pieuse semence n'a guère porté ses fruits. A dix-huit ans, don Juan ne rêve que batailles et liberté; l'amour et la gloire, voilà sa vie. Aussi quand ce bon Quexada lui vient apprendre que le cloître l'attend et que l'ombre de l'autel est désormais son seul asile, il faut voir le jeune homme éclater! C'en est fait; il foule aux pieds ses feintes croyances. Jusqu'alors, paisible et calme comme une jeune fille, Quexada, son gouverneur, s'est figuré que don Juan se laisserait volontiers revêtir de la pourpre romaine; mais à ce mot seul de couvent, don Juan s'emporte. Il est amoureux, il le déclare à son père; il veut être soldat, il le déclare à son père. En vain Quexada, épouvanté, veut imposer silence à cette jeune passion qui se révolte; don Juan n'écoute plus

rien. Vive la joie! vive la guerre! Qu'on lui donne une épée et une femme; qu'on lui donne seulement une épée, car il y a déjà une femme qu'il aime, dont il est aimé, et qu'il épousera demain. Vous jugez de l'épouvante de Quexada, à l'annonce imprévue de ces emportemens.

Au même instant on annonce un seigneur de la cour de Philippe II; c'est Philippe II lui-même. Un jeune homme du sang de Charles-Quint, un jeune homme de dix-huit ans, son frère, inquiète déjà cette sombre majesté. Philippe II veut enfin savoir par lui-même quel est ce jeune homme, et s'il est assez peu redoutable pour qu'il le reconnaisse pour son frère. Cette scène est charmante. Don Juan, qui ne sait pas quel est son père, qui vient d'apprendre seulement qu'il n'est pas le fils de Quexada, et qui prend le roi de toutes les Espagnes pour un simple officier de la cour, se met à raconter, comme un enfant, son grand amour et ses vastes espérances. Puisqu'il est son maître, il va se marier demain et il sera soldat dans huit jours. Il ne veut obéir à personne; il ne veut cacher une des pensées de son ame; il veut se pousser tant qu'il pourra dans la mêlée humaine; à peine sait-il, tant il est insensé, ce que c'est que l'autorité royale! Vous jugez de l'étonnement de ce froid despote Philippe II, quand il découvre tout d'un coup, dans un fils de Charles-Quint, cette énergie, cette volonté, ces grands appétits, ce grand courage. Cependant Philippe II se contient; il a déjà peur d'effaroucher ce jeune cheval qu'il veut dompter, et déjà il cherche le côté de l'ombre favorable. Il est donc convenu entre les deux frères qu'ils se reverront le soir même chez cette belle jeune fille aimée de don Juan. Pauvre don Juan!

Ainsi cette exposition est claire, simple, pleine d'intérêt et d'émotion. Ce jeune homme qui échappe enfin à son précepteur, cet inquisiteur royal qui arrive tout d'un coup pour interroger à son profit cette ame jeune et candide; l'étonnement et l'effroi de ce précepteur placé entre les deux fils de Charles-Quint, et qui ne peut pas dire à son élève : — *Vous parlez à votre roi!* enfin, et surtout, cette grande terreur qui s'attache au nom de Philippe II, voilà certes de quoi accomplir plus d'un cinquième acte de tragédie; et nous ne sommes encore qu'à l'acte premier!

Au second acte, deux femmes parlent d'amour. L'une est jeune, l'autre est vieille. Chacune de ces femmes fait son rôle; l'une parle, l'autre écoute. Toutes les deux elles attendent le jeune homme qui doit venir; ce jeune homme que la vieille femme attend par le souvenir, comme la jeune l'attend par espérance. Apprenez tout de suite que cette belle jeune fille s'appelle Sarah ou dona Florinde, et qu'elle est juive, et qu'il y va de sa vie si elle est reconnue pour juive; qu'elle s'est laissé aimer par don Juan, le voyant si noble et si beau, et qu'elle est allée à l'église pour don Juan, et qu'elle a prié aux pieds du Christ comme une chrétienne pour don Juan, et qu'à présent que don Juan veut l'épouser, elle tremble, et cela doit être, car il faudra bien dire enfin à don Juan : *Je suis une juive!* Et que va penser le jeune homme? Alors arrive don Juan.

Vous êtes habitué depuis long-temps aux scènes d'amour de l'école nouvelle. Les deux amans se disent bien plus de choses qu'ils ne s'en disaient autrefois; autrefois la passion était plus retenue, Junie et Britannicus se parlent en beaux vers, et je ne crois même pas qu'ils se touchent la main. Parlez-nous de la passion espagnole! Enfin, quand don Juan la voit toute belle et toute passionnée, cette belle fille qu'il aime, elle est moins timide à lui avouer qu'elle est juive. L'aveu est amené avec un grand art. Cependant le jeune Castillan est ému. Lui, épouser une juive! Mais enfin Sarah est si belle, elle est si bonne, elle est si bien son premier et chaste amour, et puis lui-même sait-il bien de qui il est le fils? C'en est fait, Sarah l'emporte; sa beauté a vaincu, don Juan tombe à ses pieds.

Revient alors le roi Philippe II. Le défaut de ce beau drame, c'est ce retour inévitable du roi d'Espagne. On le voit trop, on ne le sent pas assez. Il est là, toujours là, comme un tuteur de comédie, et vous avouerez que c'est là un Bartholo trop terrible pour en abuser. Voilà donc Philippe II entre don Juan et sa maîtresse! Mais que devient le roi quand, dans la personne de Sarah, il reconnaît, lui le roi, une jeune fille dont il est amoureux depuis long-temps, qu'il a perdue de vue et qu'il aime encore! J'avoue que cet amour du fils de Charles-Quint pour une fille inconnue me paraît une invention peu dramatique. S'il est défendu

à Caton d'être dameret, et à Brutus d'être galant, il me semble qu'un Philippe II, galant et dameret, n'est pas une chose des plus naturelles. Quoi qu'il en soit, Philippe II est furieux. Ce don Juan qui lui pesait déjà au premier acte, n'est plus à présent qu'un odieux rival. D'ailleurs, ce jeune homme a déjà lassé la patience de Philippe. Il faut que le roi se délivre de cette volonté qui résiste et de cet homme qui ne sait ni plier les genoux ni courber la tête. Donc, il montre du geste à don Juan le seuil de cette porte qu'il ne doit plus franchir. — Malheur à vous, jeune homme, si vous passez ce seuil! Don Juan, à cet ordre ainsi donné, n'hésiste plus, il entre chez sa maîtresse, malgré le roi. Le malheureux est perdu!

En effet, Philippe II, hors de lui, ordonne à l'infortuné Quexada de conduire lui-même, sous bonne escorte, dans un couvent qu'il indique, ce rebelle don Juan. Il ordonne qu'on le plonge dans un cachot, afin qu'il use ses jours dans l'austérité et dans la pénitence. Tel est l'ordre souverain. Or, il n'y a pas à désobéir, les gardes sont là, et si Quexada n'obéit pas, il y va pour lui de la vie ou de la mort.

Je disais tout-à-l'heure que, dans ce drame, la terrible intervention royale arrive trop vite et se voit de trop près. Cette force présente, irrésistible, cette volonté toute-puissante, qui se venge elle-même avec ses bourreaux, avec ses espions, avec ses moines, avec ses inquisiteurs, ce sont là, à mon sens, de trop violens fracas pour écarter un jeune homme de dix-huit ans, pour interrompre un amant entouré d'obstacles, pour briser deux jeunes cœurs ignorans de toutes choses. Pourquoi écraser avec un si grand fracas deux êtres si faibles? Comme Schiller a mieux compris ce ce terrible personnage de Philippe II! Philippe II appartient à Schiller. De quel effroi, dans le drame allemand, on est saisi, pour deux ou trois fois qu'apparaît et se montre le roi d'Espagne! Philippe II juge son homme d'un regard, il le condamne d'un sourire! Il ne se donne même pas la peine d'étendre la main pour étouffer son propre fils don Carlos. C'est une vengeance haute et dédaigneuse, mais implacable. C'est un homme qui tue d'un seul coup comme une machine de mort, avec autant de precision et de sang-froid. Or, Schiller, en grand artiste qu'il était, avait mer-

veilleusement compris le grand effet de cette colère silencieuse au milieu de ces jeunes passions, le grand effet de cette colère muette au milieu de ces révoltes éloquentes, le grand effet de cette vengeance de sang-froid qui faisait tomber ces jeunes têtes exaltées. Vous avez beau dire que le Philippe II de M. Casimir Delavigne est plus jeune que le Philippe II de Schiller, je vous répondrai que Philippe II n'a pas d'âge, que c'est une ame d'airain, un cœur de fer, un homme sans pitié, un homme sans jeunesse, sans passions, sans vertus, sans vices, un despote enfin, et que c'est un grand tort d'avoir mis de la colère sur ce visage, du feu dans ce regard, de la passion dans ce geste, des désirs humains dans ce cœur de pierre. Mais, s'il vous plaît, continuons.

Nous sommes au troisième acte. Le troisième acte est beau tout entier. C'est un chef-d'œuvre de style, d'émotion, de comique et d'intérêt. Jusqu'à présent vous n'avez pas trop bien vu où est le comique des deux premiers actes, et cependant le comique est partout dans ce drame. Il y a peu de scènes qui ne fassent frémir, mais aussi il y a peu de scènes qui n'excitent le rire. Le gouverneur Quexada, qui ressemble un peu au gouverneur du *Comte Ory*, est une bonne et joviale figure. A coup sûr, il ne rappelle guère le grave conseiller vieilli à la cour et dans l'amitié de Charles-Quint. Quexada est légèrement poltron, mais il aime son élève, don Juan. Il tremble devant Philippe II, et il tremble de tous ses membres; mais cependant son dévouement pour don Juan passe encore avant sa terreur pour Philippe II. Ces caractères-là, poltrons et généreux à la fois, ces égoïstes honnêtes gens dont l'égoïsme fait plus de bien que toute philantropie, ces dévoués qui se dévouent à leur corps défendant et en toute conscience du danger; ce sont là des caractères qui réussissent toujours au théâtre, parce que ce ne sont là ni des héros, ni des laches, parce que ce sont là de grands caractères qu'on admire en riant, et alors le rire fait pardonner l'admiration, ce désagréable sentiment que l'égoïsme humain pardonne si peu.

Une autre occasion de gaieté, après le caractère du seigneur Quexada, c'est l'emportement plein de naïveté du jeune don Juan. Vous rappelez-vous, dans un beau roman de Walter Scott, l'en-

trevue de Quentin Durward et du roi Louis XI? Comme cette jeune insouciante et joviale nature était d'un bel et simple effet à côté de cette hargneuse et triste figure dévorée par tous les soucis du trône! Tel est l'effet de don Juan d'Autriche à côté de son frère Philippe II. Seulement Philippe II, guettant ce jeune homme qui est son frère, comme le chat fait la souris, est odieux, pendant que le roi Louis XI s'amusant de l'appétit de l'Écossais et de ses gais propos, est plus aimable qu'il ne l'a jamais été.

Au troisième acte, nous sommes dans la cellule de Charles-Quint. C'est dans ces quatre murailles solitaires qu'il est venu apprendre à mourir, le grand empereur. Ici il faut admirer le tact exquis et le bon goût, toujours sûr, de M. Casimir Delavigne. A coup sûr, quel homme de talent eût résisté à cette passion de tous les temps qui a emporté si loin de leur but tous les poètes tragiques, et Racine lui-même, le monologue? Quelles grandes pensées un homme de talent vulgaire se serait cru obligé d'avoir à propos de Charles-Quint sous l'habit d'un moine! Quelles déclamations sans fin à propos de cette abjection royale! L'auteur dramatique aurait à coup sûr invoqué toutes les Espagnes! Pavie aurait joué son rôle dans tous les souvenirs pêle-mêle du monarque! La gloire aurait été foulée aux pieds à plusieurs reprises! Pour ma part, j'en frémis rien que d'y penser. Heureusement, M. Casimir Delavigne, en écrivain prudent et sage, sait trop bien que rien n'est plus facile que d'avoir de grandes pensées, et que rien ne vaut l'action dans un drame, pas même l'admirable récit de Théramène; il a donc laissé de côté toutes les pensées et toutes les déclamations qui naissaient presque naturellement de son sujet pour aller droit au fait, et en vérité on ne pouvait pas aller à son fait avec plus de grace, d'imagination et d'esprit.

Il fait nuit. Le moine, qui fut Charles-Quint, ne peut pas dormir. La maladie et l'oisiveté le dévorent corps et ame. La retraite lui pèse autant que lui pesait la gloire, et sa tête est pour le moins aussi courbée sous le capuchon qu'elle l'était sous la triple couronne. Dans le coin de la cellule royale dort un jeune enfant, *un moinillon*, comme dit l'empereur. Cet enfant est enfermé dans cette cage, comme le petit chien que vous avez vu au Jardin des Plantes dans

la cage du vieux lion. Cet enfant, c'est toute la distraction du noble moine. Il aime ces petites graces et ces colères enfantines et ces tours d'espiègle et ces médisances déjà monacales. Vous ne sauriez croire tout l'effet de ce petit moine dans ce troisième acte. Il interrompt heureusement l'uniformité de toutes ces robes de bure ; sa jolie figure fait un heureux contraste avec toutes ces sombres figures ; sa petite voix argentée est d'un effet charmant au milieu de toutes ces voix faites pour le *De profundis*. Le moinillon est jeté là comme le page Chérubin dans *le Mariage de Figaro*, afin d'accorder entre elles toutes les parties du drame. Tout ce petit rôle est écrit et conçu avec une ironie, une malice, une moquerie, une médisance et une légèreté qui eussent fait honneur à Beaumarchais.

L'empereur, qui ne dort pas, réveille son page qui voudrait bien dormir, et alors voilà mon enfant moitié joyeux, moitié boudeur qui cause tête à tête avec cette pauvre majesté découronnée. Ce dialogue plein de tristesse d'une part, et de l'autre part plein d'espérance, cet enfant qui voudrait sortir du cloître par la belle porte, et ce vieillard qui pense à s'amuser du spectacle de ses funérailles, tant il est oisif! voilà peut-être ce qu'on appelle le drame *intime*, pour me servir d'un barbarisme nouveau qui ne signifie pas grand'chose, comme tous les barbarismes littéraires de la même famille. Ils en sont là l'empereur et l'enfant, quand tout à coup on annonce à sa feue majesté, qu'un jeune homme, un novice, va venir ici même avec son gouverneur, le seigneur Quexada. A ce nom de Quexada, l'empereur se réveille. A coup sûr, ce jeune homme nouveau-venu dans le couvent est son fils don Juan. Voilà ses vieilles entrailles qui sont émues! Voilà ce vieux cœur qui bat plus vite. Son fils! il va voir son fils! Comme sa tombe chrétienne s'embellit déjà! Entre alors don Juan, furieux, hors de lui, ne comprenant rien à ce guet-à-pens que lui a tendu Quexada, son père adoptif. Vous êtes plus heureux que don Juan. Vous comprenez en effet que ce bon Quexada, forcé de faire enfermer don Juan dans un couvent, a choisi le couvent de l'empereur Charles-Quint. Il vient remettre le fils à la garde de son père. C'est une bonne et dramatique inspiration que vous avez eue là, seigneur Quexada, c'était le seul moyen d'arracher votre élève à la fureur

doublement jalouse de Philippe II. En effet, Charles-Quint est attendri à l'aspect de ce noble jeune homme. A sa tête, à ses discours, à ses regards, à ses emportemens héroïques, à ses impatiences de liberté et d'avenir, Charles-Quint reconnaît son fils! Le jeune homme de son côté s'abandonne à ce protecteur inconnu. Quelque chose lui dit que, s'il peut être sauvé, c'est celui-là qui le sauvera. Mais comment se sauvera-t-il? En effet, celui qui a été l'empereur Charles-Quint, le tout-puissant monarque qui fatiguait le soleil par l'étendue de ses royaumes, il n'est plus à présent que le pauvre moine sans pouvoir. La porte du cloître est fermée pour lui comme pour son fils. A cette difficulté inattendue, le vieil esprit du vieil empereur se ranime de plus belle. Il revient à toute la hardiesse de ses beaux jours. Il faut sauver don Juan, il faut ouvrir les portes de ce couvent à don Juan! En conséquence l'empereur convoque son conseil.

Ce conseil se compose de Quexada, du petit moine, de don Juan et de l'empereur. Chacun propose son avis, et chacun de ces avis est écouté avec la plus grande déférence par celui-là qui fut Charles-Quint.

La scène me paraît belle et touchante. Ce grand homme qui fut l'arbitre de l'Europe aussi occupé à faire ouvrir les portes d'un couvent qu'il avait été occupé autrefois à gagner la bataille de Pavie! ce noble esprit qui oublie son abattement et sa captivité, et que l'ombre seule d'une négociation et d'une intrigue amuse assez pour lui faire oublier la lenteur des heures, tout cela est bien conçu. Seulement, puisque M. Casimir Delavigne était en train de faire de la comédie, et de jeter dans son drame ces traits d'esprit et de fine observation qui en font le plus grand mérite, j'aurais voulu qu'il hasardât ici une scène qui eût été peut-être d'un bon effet. Ainsi cet honnête Quexada, autrefois conseiller intime de l'empereur, est redevenu, depuis qu'il est abandonné à lui-même, un assez pauvre homme, une fois qu'il a retrouvé l'empereur, reste toujours le même homme, médiocre et timoré. Il me semble que dans l'intérêt comique et dans la vraisemblance de cette scène, il ne devrait pas en être ainsi. En effet, quand il était sous le regard de son maître, quand il était soutenu par cette puissante parole

et par cette ferme volonté, le conseiller Quexada n'était pas, à coup sûr, l'homme tremblant et peu avisé que vous avez sous les yeux. En ce temps-là il était homme de résolution, de conseil, de courage et d'expérience. C'est parce que l'empereur s'est retiré de lui que le seigneur Quexada a perdu toutes ces nobles facultés de son ame et de son esprit. Mais à présent que le voilà encore une fois à côté de son soleil, qui l'empêche de redevenir un instant ce qu'il était autrefois aux beaux jours de l'empereur? Il me semble, encore une fois, que c'eût été là une noble inspiration. Or cette inspiration du poète eût été d'autant mieux comprise par le public, que nous aussi nous avons eu, et nous avons encore nos Quexada de la guerre et nos Quexada de la paix, soldats ou négociateurs, qui ont été de grands soldats et de grands politiques tant qu'ils ont agi, pensé, parlé sous l'inspiration de celui qui était toute leur pensée et tout leur courage. Quand l'empereur Napoléon fut tombé, qui peut dire ce que devint le courage de ses généraux et l'esprit de ses conseillers? Tous ces gens-là, qui étaient des héros et d'habiles politiques sous l'empereur, que sont-ils devenus après l'empereur? Ils n'ont pas eu même le bon sens d'être fidèles à leur maître; ils n'ont pas eu même l'esprit de mourir autour du trône qui les abritait. Ils ont été de véritables Quexada, moins la bonhomie, la reconnaissance et le dévouement.

Oui, certes, M. Casimir Delavigne, s'il avait osé, aurait fait là une excellente page d'histoire contemporaine; il n'avait qu'à nous montrer deux Quexada; le Quexada moins l'empereur, poltron et inhabile, le Quexada plus l'empereur, grand politique et homme de cœur. Mais encore une fois, M. Casimir Delavigne n'a pas osé.

Quoi qu'il en soit, cette scène reste belle et pleine d'intérêt. De tous ces conseillers du roi Charles-Quint, le mieux avisé, c'est le petit moine. Le pauvre enfant, dans son amour de liberté, a dérobé son passe-partout au père Anselme. Quand il a eu son passe-partout, il s'est construit une échelle de cordes qui ferait honneur au plus habile officier de Saumur; l'enfant n'attend plus que l'occasion de s'échapper. Il offre donc à Juan son passe-partout et son échelle; qui est bien étonné et bien heureux? c'est Charles-Quint! Aussitôt on prépare l'échelle, les frères sont au

réfectoire, don Juan va partir. O contre-temps! Quelqu'un entre, c'est le supérieur, le frère Anselme. Il vient chercher don Juan pour le jeter dans un cachot, tel est l'ordre de Philippe II.

Ici ce beau troisième acte qui vous paraît terminé, recommence de plus belle. Ces sortes de péripéties sont d'un effet infaillible dans le drame comme la tragédie. Le maître l'a dit :

> L'esprit ne se sent point plus vivement frappé,
> Que lorsqu'en un sujet d'intrigue enveloppé,
> D'un secret ignoré la vérité connue,
> Change tout, donne à tout une face imprévue!

Et bien que ce maître soit Boileau, il n'en a pas moins raison.

Ainsi le troisième acte, habilement coupé en deux, se relève de de plus belle par une noble et touchante invention de Charles-Quint, ou plutôt de l'auteur dramatique. C'en est fait de don Juan si sa prison n'est pas ouverte dans une heure. Cette fois plus que jamais, le génie de Charles-Quint se met à l'aise. Le projet du petit moine vient d'échouer, Charles-Quint en trouve un autre moins simple, mais non pas moins sûr. A l'heure qu'il est, tout le chapitre est assemblé pour l'élection d'un supérieur, Charles-Quint imagine d'être ce supérieur. Aussitôt le voilà qui intrigue comme s'il s'avisait encore d'un nouveau royaume. Il faut qu'il soit le maître ici, pour ouvrir les portes à don Juan. Il sera le maître. En conséquence il dicte trois lettres aux trois meneurs principaux de l'assemblée; il flatte celui-ci, il menace celui-là, il promet le chapeau rouge au troisième, ces trois lettres sont dictées en même temps à trois secrétaires :

> Tel autrefois César en même temps,
> Dictait à quatre en styles différens.

Et ainsi le roi de toutes les Espagnes est nommé à l'unanimité supérieur de son couvent; il est le maître, il commande, il va rendre la liberté à don Juan; mais en rendant la liberté à ce noble jeune homme, il lui donne l'épée de François Ier, *inestimable présent*, comme dit Bossuet. Cette fois encore, M. Casimir Delavigne a résisté à la déclamation dramatique à propos de l'épée de Fran-

çois Ier. Il a été simple et bon homme, comme il avait commencé. Seulement, en remettant cette épée à don Juan, Charles-Quint lui fait promettre de ne jamais s'en servir contre son roi, et de s'en servir toujours pour sa patrie. Don Juan promet; Charles-Quint l'accompagne jusqu'à la porte, et don Juan prend congé de l'empereur et de son père, sans savoir qu'il a parlé à son père et à l'empereur.

Ce troisième acte est très rempli, et en même temps il est très simple. Les évènemens y sont entassés, mais sans confusion et sans effort. Cette étude de l'empereur Charles-Quint est une belle étude, en ce sens que cette noble figure est éloignée de toute déclamation et de toute emphase. Point de larmes inutiles, point de regrets superflus, point de tirades contre les vanités de ce monde, on ne voit là que le profond ennui de Charles-Quint, qui ne l'empêche pas d'être encore plein d'activité et de passion. Don Juan est encore, dans ce troisième acte, ce qu'il a été dans les deux premiers. Parlant tout haut et sans retenue, sans boucle ni éperon, pesant aussi peu ses paroles devant ce roi qui n'est plus, que devant cet autre roi qui est le maître. Même il me semble que cet inconsidéré jeune homme va trop loin, quand il est en présence de Charles-Quint. On parle de Charles-Quint et de François Ier. — *J'aime mieux François Ier*, s'écrie don Juan. L'exclamation n'est pas honnête pour Charles-Quint, et en même temps elle est peu dans la nature. En effet, don Juan est Castillan, la gloire de Charles-Quint est sa gloire, la bataille de Pavie doit être sa bataille; en bon Espagnol qu'il est, don Juan ne doit pas donner le pas à François Ier sur son vainqueur Charles-Quint. Et puis, songez toujours qu'il parle devant son père, et qu'il ne doit pas l'offenser, même sans le connaître. Cette fois, M. Casimir Delavigne a été emporté par le désir de faire rire son parterre, et quel est l'homme assez fort aujourd'hui, pour ne pas sacrifier un peu de vérité à un éclat de rire de son parterre?

En résumé, ce troisième acte est tout un drame. Il est simple, il est entier, il est complet. Puisque M. Casimir Delavigne s'éloigne si fort de l'unité qu'il n'avait jamais oubliée entièrement, puisqu'il dit adieu tout-à-fait à ses nobles préjugés classiques, il

ne pouvait pas arriver, par un plus beau détour, à un spectacle plus dramatique que celui-là : le roi Charles-Quint, dans la prison qu'il s'est faite, se livrant une dernière fois au bonheur de surmonter une difficulté immense, et venant à bout de ses desseins une dernière fois.

Vous demanderez peut-être ce qui fait rire dans ce troisième acte, car je vous ai prévenu qu'on riait à chaque acte de ce drame. Ce qui fait rire, c'est l'ingénuité enfantine du petit moine, c'est l'ingénuité violente de don Juan, c'est la résignation pleine d'esprit de Charles-Quint. Qui eût dit à Charles-Quint que sa robe de moine ferait rire un jour?

Nous sommes ainsi arrivés aux deux derniers actes de la tragédie de M. Casimir Delavigne, et j'avoue que, des cinq, ces deux derniers actes me paraissent les plus faibles. Cette fois encore, l'intérêt change de place. D'abord vous vous êtes intéressé à don Quexada, *aussi malheureux qu'une poule de Castille qui a couvé un œuf d'aiglon*; ensuite, vous vous êtes intéressé à l'amour, à la passion, au courage et aux dangers de don Juan, après quoi est venu le tour de l'empereur Charles-Quint. Maintenant il nous faut revenir sur nos pas, et nous intéresser à Sarah la juive; car il faut que chacun ait son tour, et nous n'avons pas eu encore le temps de porter notre intérêt sur la fiancée de don Juan.

Nous voilà donc encore une fois dans la maison de Rachel ou de Sarah la noble juive. A ce propos, il n'est pas inutile de s'arrêter un peu sur cette réhabilitation du peuple juif, qui est devenue si fort à la mode dans notre littérature. Depuis la Rébecca de Walter Scott, cette charmante réhabilitation de la juive du moyen-âge, nos romans et nos drames ont été encombrés des héroïnes du peuple de Dieu. On eût dit, à voir nos grands auteurs se ruer dans cette passion nouvelle, que le peuple juif était un de ces peuples du Nouveau-Monde, à peau noire ou cuivrée, que la philosophie du siècle passé a si fort exploité à son profit. Aussi a-t-on abusé de cette passion nouvelle comme de toutes les autres. La poésie moderne n'a plus juré que par les juifs. Il n'était fils de bonne maison qui ne devint amoureux d'une juive. La plus honnête fille du monde, pour peu qu'elle eût lavé son jeune front dans les saintes eaux du baptême, n'était plus jugée digne de tenir sa place

dans un roman, dans un poème ou dans un drame. Il n'y avait plus d'autre Dieu que le Dieu d'Israël, d'Isaac et de Jacob; plus d'autres filles que les filles selon son cœur. On ne saurait croire à quel degré cette manie juive a été poussée. Pour l'assouvir, on a passé par-dessus toutes les invraisemblances, on a mis de côté toutes les lois de l'histoire. L'autre jour encore, juste ciel! n'avons-nous pas vu, sur le théâtre et dans une pièce de M. Scribe, un cardinal de l'église romaine à genoux aux pieds d'un juif! Or, au concile de Constance, le juif qui se serait approché de trop près d'un prince de l'église, aurait été massacré comme un chien. A chacun son tour. Autrefois ce fut le tour d'Alzire; il y a quinze ans, c'était le tour d'Ourika; à présent, l'héroïne du jour s'appelle Sarah! M. Casimir Delavigne, lui aussi, a donc sacrifié à cette nouvelle idole, avec plus d'esprit, de grace et de talent que M. Scribe, sans nul doute, mais avec aussi peu de retenue. C'est ainsi qu'au second acte, nous avons déjà vu le Castillan don Juan, le chrétien espagnol, l'ennemi-né du peuple juif, le jeune homme qui a beaucoup oublié la foi de ses pères, mais sans perdre leurs préjugés et leur haine s'étonner très peu quand sa jeune maîtresse lui avoue qu'elle est juive, et bien plus, demander la main de cette juive, et bien plus, embrasser la vieille juive, la femme de Daniel, comme il eût embrassé sa belle-mère dans un moment de transport et d'amour heureux. Enfin, à ce quatrième acte, vous verrez, chose plus étrange encore! le roi Philippe II, ce féroce catholique dont l'inquisition avait ouvert la veine pour alimenter le feu de son bûcher; vous l'allez voir se traîner aux pieds de la même juive pour lui demander merci et pitié! Le roi Philippe II à genoux aux pieds d'une juive qu'il aime d'amour! Le roi des Espagnes, le roi de l'inquisition, le roi des Pays-Bas, à genoux par amour pour une juive! Qu'Horace a bien raison de s'écrier dans son amère indignation : — *Scrrum pecus!*

Et pourtant il était si facile, en lisant l'histoire de Rébecca dans le grand poème qui a nom *Ivanhoe*, d'étudier par quel art infini Walter Scott a rendu vraisemblable la présence de la charmante juive au milieu de tant de gentilshommes chrétiens. Ce n'est que par hasard et par la force des circonstances, que Rébecca la juive se trouve mêlée à si bonne compagnie. Et encore comment cette belle

compagnie agit-elle avec la juive et son père? On leur donne à peine un morceau de pain et une botte de paille; on leur adresse à peine la parole, et encore faut-il qu'on ait grand besoin du juif; on les pille, on les vole, on les jette en prison, on les maltraite tant qu'on veut, et personne ne vient au secours du juif ni de sa fille. L'homme le plus humain et le mieux élevé parmi ces chrétiens, Ivanhoe, qui sauve la vie et l'honneur de Rebecca dans son duel avec le templier, ne se doute pas un seul instant que Rébecca le puisse aimer d'amour, parce que Rébecca est une juive. Il voyage tête à tête avec cette belle personne, elle lui parle les yeux baissés, elle lui sourit en dedans, dans son cœur, elle l'aime de toute son ame sans oser s'avouer qu'elle l'aime, elle vient à son aide, elle lui donne une armure quand il est nu, elle panse ses blessures quand il est couché par terre, ces deux jeunes gens font assaut à qui rendra le plus de services à l'autre, et pourtant pas une seule fois Ivanhoé ne vient à penser que Rébecca est la plus douce, la plus noble, la plus dévouée, la plus courageuse des femmes; — elle est juive, il est chrétien. Aussi quels touchans adieux de la pauvre juive quand elle apporte ses diamans à la noble demoiselle qui va être la femme d'Ivanhoe! Comme la juive est touchante et belle sans le savoir! Comme on la plaint sans qu'elle se doute même qu'elle est à plaindre! En effet, elle a obéi à la loi de son époque, loi de servitude et d'obéissance pour les juifs, loi d'humiliations et d'injustices pour les juifs; en ce temps-là le juif naissait humilié et plié en deux. Il était comme ces nuages du ciel qui pompent les eaux de la terre, à condition de les lui rendre quand elle en a besoin. Il était riche, mais il était maudit; il était intelligent, mais il avait peur; il savait les affaires, mais il n'entendait rien à la force; la ruse était à lui, le courage était aux autres. Il n'y avait pour lui ni alliances, ni noblesse, ni patrimoines, ni propriétés territoriales, ni vassaux, ni tourelles, ni bannières, ni cri de guerre, ni armures brillantes, ni rien de ce qui faisait la force et le pouvoir. Le juif n'avait pour lui que l'or et l'argent entassés dans ses coffres, jusqu'au moment où les chevaliers avaient besoin d'or et d'argent. Le juif était une espèce de banque publique qu'on forçait le fer à la main. Il pesait les pièces d'or, il les comptait avec soin, il les conservait propres et luisantes, il en tenait registre et il prenait bien

garde qu'elles ne fussent rognées, altérées ou contrefaites, après quoi il finissait toujours par les rendre à la circulation dans les circonstances difficiles. Tel était le juif dans ses temps de prospérité. Il était l'homme de l'argent et de l'or. Il savait écrire son nom sur un parchemin, de manière à donner à ce parchemin une valeur que n'avait pas même la parole des rois. Mais là s'arrêtait son pouvoir, là s'arrêtait son crédit; il vivait en dehors de la société civile, de la société politique et de la société guerrière, et son contact était impur. Or c'est en restant dans les bornes sévères de l'histoire, c'est en obéissant à tous les souvenirs du vieux temps, que Walter Scott a créé sa jeune Rebecca, et c'est surtout cette retenue, ce bon goût et ce bon sens historique qui font le grand charme, la grande vérité et le grand mérite de la juive de Walter Scott.

Dans le quatrième acte de son drame, M. Casimir Delavigne nous montre la juive Rachel entourée de tous les piéges de Philippe II. Philippe II s'est donné plus de peine pour soumettre cette rebelle, qu'il ne s'en donnera plus tard pour reconquérir les Pays-Bas. D'ailleurs, dans l'une et l'autre conquête il procède à peu près de la même façon, par des espions, par des ambassadeurs, et surtout par la terreur; *car les présens vous ruinent, les faveurs s'épuisent, et la terreur ne coûte rien.* Rachel aimée du roi, est toujours la fiancée de don Juan. En vain Philippe II s'est fait le tendre et sincère adorateur de cette belle fille, Rachel le repousse toujours. Alors que fait le roi, et quel nouveau ministre choisit-il pour servir d'intermédiaire entre lui et ses amours? Il choisit la sainte Inquisition en personne! Il fait traîner cette pauvre fille qui le dédaigne en présence de ce lugubre tribunal. Il faut que Rachel ait peur de la mort et de la torture, pour se donner au roi! Singulière idée qui n'est pas sans doute entrée dans la tête de Philippe II; comment est-elle arrivée à M. Casimir Delavigne? Je vais vous le dire tout-à-l'heure.

Rachel est donc citée à comparaître devant le redoutable tribunal. Elle entre en tremblant dans une salle tendue de noir, éclairée à la lueur des torches, couverte d'instrumens de torture, et là elle se trouve en présence de ses juges voilés dont on n'aperçoit que le regard flamboyant. Quand elle a subi le redoutable interroga-

toire, Rachel est ramenée chez elle, tremblante encore de ce qu'elle a vu, et frissonnant encore à la seule pensée des dangers qui la menacent. C'est à cet instant même que Philippe II vient chercher sa victime. La passion du roi est à son comble. Il pleure, il crie, il se jette à genoux, il menace, il implore, c'est à la fois Henri IV amoureux, et Philippe II en colère. D'abord la juive résiste avec respect, puis elle se défend avec résolution; puis, quand le roi se porte vers elle pour la violer, car c'est le mot, Rachel au désespoir s'écrie : — *Je suis juive!* A ce cri, Philippe II s'arrête un instant épouvanté, mais c'est un effroi de peu de durée; juive ou chrétienne, il lui faut Rachel, et aussitôt le voilà de plus belle emporté par sa passion, quand enfin un secours inespéré arrive à Rachel. A la porte de la chambre un homme frappe à coups redoublés; il a entendu les cris de la jeune fille, il arrive hors de lui et l'épée à la main. Cet homme, c'est le rival, c'est le frère de Philippe II, c'est don Juan !

En effet, à peine hors du couvent, et toujours accompagné de son précepteur, don Juan est revenu à la maison de la jeune fille qu'il aime. Il a voulu la revoir avant tout. Quand il est arrivé chez elle, Rachel comparaissait devant le saint-office. La suivante de Rachel a caché don Juan dans sa chambre, et à présent don Juan accourt aux cris de cette voix aimée; et que devient-il, juste ciel, quand il se trouve cette fois encore, en présence de Philippe II?

Don Juan ne sait pas encore qui est cet homme acharné à sa perte, mais il le hait déjà au fond du cœur. A la vue de son insolent rival, don Juan tire son épée, l'épée même de François Ier, que lui a donnée Charles-Quint; il charge Philippe II d'injures et d'outrages, et enfin, dans son délire, il va porter la main sur le roi, quand Rachel épouvantée se jette entre les deux frères, et s'écrie : — *C'est le roi!* A ce cri : — *C'est le roi!* don Juan se souvient de sa promesse; il a juré que cette épée de François Ier ne se lèverait jamais contre le roi. — L'épée tombe de ses mains.

Philippe II, remis de sa frayeur, appelle à son aide. On arrive, on s'empare de Rachel et de don Juan. Le grand défaut de ce quatrième acte, c'est l'abaissement moral du roi. Ce roi-là est trop terrible dans l'histoire et dans le drame, pour qu'on le réduise ainsi à ces mesquines et constantes proportions d'amour malheureux,

et de vengeances mal satisfaites; le roi d'Espagne, Philippe II, ne pas se débarrasser tout-à-fait et tout d'un coup d'un ennemi qui l'afflige, pendant que l'Espagne est couverte de cachots, de bûchers et de bourreaux! Le roi d'Espagne, Philippe II, ne pas avoir une juive, quand il daigne lui faire l'honneur d'en avoir envie! Le templier Front-de-bœuf, qui était dans le vrai, n'y faisait pas tant de façons avec la juive Rébecca; il la mettait sur son cheval, après quoi il piquait des deux. Le roi Philippe II doit être un amoureux à la façon du templier Front-de-bœuf.

Oui, l'action languit à ce quatrième acte. Personne n'est plus avancé qu'au second acte, ni le roi qui est repoussé avec perte, comme au second acte, ni la juive qui est séparée de son amant, comme au second acte, ni don Juan qui est traîné en prison, comme au second acte. Grave défaut dans un drame au moment où la terreur et la pitié doivent être portées, sinon à leur comble, du moins assez préparés pour ne pas laisser respirer l'auditoire un instant.

Enfin arrive la dernière partie de ce long et dramatique roman, composé de parties si diverses et d'élémens si contraires. Nous sommes au palais de Philippe II. Le roi, assis à sa table de travail, se demande à lui-même ce qu'il va faire de Rachel et de don Juan? Rachel ira au supplice, elle sera brûlée, elle est juive; mais don Juan, comment s'en défaire? que dira Charles-Quint du fond de cette tombe où il vit encore assez pour que sa voix soit écoutée de l'Europe? L'indécision de Philippe II est immense, mais elle est peu dramatique. Ce qui rend un pareil doute dramatique, c'est le cœur et la conscience de cette ame qui est en peine. Ainsi Auguste, dans *Cinna*, se demandant à lui-même s'il doit pardonner ou punir, nous donne en effet un beau spectacle : un homme aux prises avec ses passions, et sortant vainqueur de ce terrible duel. Mais le roi Philippe II, dans la même position que l'empereur Auguste, n'a point de passions à combattre. Il ne doute pas, celui-là, que son ennemi ne doive mourir; seulement il se demande comment il le fera mourir? Le doute d'Auguste, dans *Cinna*, est une action loyale; l'hésitation de Philippe II est une lâcheté et un crime. Or, le moyen de prendre intérêt à l'hésitation d'un lâche? Et puis ce Philippe II se ressemble trop à lui-même dans ses hor-

ribles ruses. Tout à l'heure, pour venir à bout de cette jeune fille, il la faisait traîner en personne devant le tribunal de la Sainte-Inquisition; à présent, pour venir à bout de ce digne Quexada, Philippe II envoie chercher le grand inquisiteur en personne, suivi de la foule des autres inquisiteurs. C'est trop peu pour un homme comme Philippe II de n'avoir qu'un tour dans son bissac. En même temps, comment M. Casimir Delavigne n'a-t-il pas vu qu'en abusant ainsi du nom et des terreurs de l'inquisition d'Espagne, à ce moment terrible de sa toute-puissance, il en détruisait à peu près tout l'effet? Pourtant, Schiller, l'historien de Philippe II, avait donné encore, dans son drame, une grande leçon aux tragiques à venir. Vous rappelez-vous l'effet terrible de l'inquisiteur, quand le roi d'Espagne, voulant faire mourir Carlos, envoie chercher, dans la cellule qu'il habite, ce grand fantôme pâle dont la joue est aussi immobile que le cœur? A la voix, ou plutôt à la seule pensée parricide de Philippe II, le grand inquisiteur arrive tout seul, et quand il se pose devant le prince, on se prend à frémir d'une horrible torture, tant on comprend que cet homme noir est en effet au-dessus de toutes les lois divines et humaines, au-dessus de toutes les puissances de la terre, au-dessus de cette terrible personne royale qui est là, déconcertée et tremblante comme nous! Le grand inquisiteur de Schiller arrive sans être annoncé, il entre comme il entrerait dans sa cellule ou chez un juif qu'on va brûler. Il est seul; sa suite, c'est la terreur. Il ne dit qu'un mot, quand Philippe II lui demande s'il peut faire mourir son fils Carlos. — *Dieu a bien fait mourir le sien pour le salut des hommes*, répond cet homme, après quoi tout est dit, le crime est consommé, le drame est accompli, le parricide de Philippe II n'est plus qu'une obéissance vulgaire, un autodafé de tous les jours.

Voilà comment on arrive à la terreur, par les moyens les plus simples. M. Casimir Delavigne au contraire convoque avec fracas et pour un mot bien léger toute l'inquisition d'Espagne. Le grand inquisiteur apporte au roi la liste des condamnés au feu, et il ajoute : *Le tribunal est fatigué, il a veillé nuit et jour, cependant si votre majesté l'ordonne, il est prêt à recommencer ce soir!* Jamais l'inquisiteur de Schiller n'eût prononcé ce mot-là : *veille et fatigue!* Enfin cette fois encore, il n'était pas besoin de ces terribles moyens

pour arracher la vérité à cet innocent Quexada, qui ne sait pas mentir au roi. La scène n'est donc que plaisante, et elle devrait être terrible. On rit des terreurs de Quexada, on rit chaque fois que le roi fait le geste d'ajouter ce nom-là à la liste des hérétiques relaps; ainsi M. Casimir Delavigne a été fidèle jusqu'à la fin, et cette fois, peut-être sans le vouloir, au double but qu'il s'était proposé, faire rire et trembler.

Comme aussi la scène entre don Juan et sa maîtresse ressemble trop à la scène d'adieu entre Junie et Britannicus. On a beaucoup critiqué Néron caché derrière la colonne, et cependant j'aime encore mieux pour lui-même le savoir derrière la colonne, que de voir Philippe II en personne, assister, témoin occulaire et muet, aux derniers et touchans adieux de don Juan et de sa maîtresse. Cette dernière scène met le comble aux humiliations de ce terrible monarque qui, malgré sa bonne envie, ne fait peur à personne. Seulement, comme il menace don Juan d'envoyer Rachel à la mort, si lui, don Juan, ne fait pas serment de se faire prêtre à l'instant, don Juan, pour sauver celle qu'il aime, jure par le Christ; c'en est fait, le sacrifice est accompli; si Rachel n'est pas au roi Philippe II, Rachel ne sera pas à son rival. Don Juan, prêtre de l'église catholique, ne sera plus redoutable. Son royal frère, Philippe II, triomphe au moins à demi; il a vaincu cet esprit altier, en partie; mais tout à coup la porte s'ouvre à deux battans. Un homme entre, chez le roi, la tête haute. Quel est cet homme? C'est l'empereur Charles-Quint lui-même! Il a quitté son humble cellule pour venir au secours de son bâtard. (*Nec Deus intersit, nisi dignus vindice, nodus!*) Il arrive, il délie don Juan de son serment, il prend sous sa protection la jeune Rachel, il dit à don Juan : — A genoux! et respectez le roi! ainsi fait don Juan. Don Juan se met à genoux aux pieds du roi. Il dit à Philippe II : — Relevez et embrassez votre frère et Philippe. A quoi tiennent les plus beaux drames! Si Charles-Quint eût ainsi commencé, tout de suite obéit! les deux frères se seraient embrassés de meilleur cœur, et ils ne se seraient pas insultés et emprisonnés réciproquement l'un l'autre pendant cinq actes, avant d'en arriver là!

Quand il a mis ainsi un peu d'ordre dans sa famille, Charles-Quint se retire et retourne à son monastère. Et, pour finir comme

il a commencé, par une scène de comédie, le royal moine dit au petit moine du troisième acte. — Eh bien! Peblo, *te voilà de la cour, es-tu content?* — Si je suis content, dit l'enfant, d'être à la cour! on se tend la main, on s'aime, on s'embrasse! — Oui, comme dans le cloître, ajoute Charles-Quint.

Ainsi finit ce grand drame. Rachel fait ses adieux à don Juan, ses derniers adieux, comme disent tous les amans, et le poète ne nous dit pas ce que devient Rachel. Seulement il est à croire que ce n'est pas là tout-à-fait ses *derniers adieux*; en effet, nous lisons dans Brantôme que don Juan, mort à trente-trois ans, *laissa deux filles naturelles*, qu'il recommanda à Philippe II en mourant. Comme aussi Brantôme raconte autrement que M. Casimir Delavigne la première entrevue des deux frères, qui fut moins dramatique et moins pompeuse que ne l'a faite M. Casimir Delavigne : « Les deux frères se rencontrèrent dans une forêt, près de Valladolid. Don Juan ayant aperçu le roi descendit de cheval, il se mit à genoux. Philippe le releva, l'embrassa et lui dit en souriant: — *Savez-vous bien quel est votre père?* Et comme cette question fit rougir don Juan, le roi ajouta. — Vous êtes le fils d'un homme illustre. Charles-Quint est votre père et le mien! — Et ayant fait avancer sa cour, qui se tenait éloignée par respect, il retourna au palais, emmenant avec lui ce jeune prince. » Voilà ce que dit l'histoire, elle dit aussi que Philippe II était un roi trop bien établi pour avoir peur de don Juan, elle ajoute même que Charles-Quint était mort quand se fit la reconnaissance des deux frères; mais qu'est-ce que l'histoire, et puis quel est le drame qui pourrait résister à l'histoire mot pour mot?

J'ai raconté les unes après les autres, et comme elles me sont venues, les impressions bonnes et mauvaises de la nouvelle tragédie de M. Casimir Delavigne. Évidemment c'est là l'ouvrage d'un écrivain distingué; mais évidemment aussi M. Casimir Delavigne aura, cette fois encore, à son insu, obéi à une impulsion étrangère. L'élégant poète qui a mis en si beaux vers le paria de Bernardin de Saint-Pierre et le tableau de Delaroche, a été influencé par le souvenir tout vivant et tout brûlant encore, du drame en prose de M. Victor Hugo. Avant d'arriver à *Don Juan d'Autriche*, M. Casimir Delavigne a passé par *Lucrèce Borgia*,

par *Marie Tudor*, et surtout par *Angelo, tyran de Padoue*. M. Casimir Delavigne aura été frappé, comme nous tous, du grand hasard avec lequel M. Hugo a rangé, disposé et préparé les évènemens, grands et petits, de sa fable dramatique. M. Casimir Delavigne se sera beaucoup amusé de ces épouvantables scènes de poison et de contre-poison des Borgia, de ce dernier acte de *Marie Tudor*, où l'homme qui devait être sauvé est substitué à l'homme qui devait mourir; comme aussi des tortures de ces deux femmes dans *Angelo*, ces effets de portes forcées, d'alcôves sans issue et de morts violentes suivies bientôt d'une résurrection soudaine, auront vivement ému et excité l'imagination si jeune encore et si ingénue de M. Casimir Delavigne. Or, pour M. Casimir Delavigne, être ému aujourd'hui c'est imiter le lendemain son émotion de la veille. Poète vivant loin du monde littéraire, loin des coteries poétiques, loin de la critique de chaque jour, il n'en est que mieux disposé à obéir à toutes ces influences qu'il ne voit pas, et qui sont d'autant plus dangereuses pour un homme comme lui, qu'elles pèsent sur lui inaperçues. *Don Juan d'Autriche* est donc, il faut le dire, un drame de l'école de *Lucrèce Borgia*, de *Marie Tudor* et d'*Angelo*. Ce sont les mêmes effets terribles et forcés, c'est le même besoin d'imprévu et de terreur, ce sont les mêmes dangers physiques, c'est-à-dire le danger d'une porte trop tôt fermée, ou d'une fenêtre trop vite ouverte, c'est-à-dire le danger d'un signal dans la rue ou d'une lettre oubliée sur une table, l'effet d'une échelle de corde ou d'un coup de poignard, l'effet d'une robe de moine et d'un passe-partout; misérables effets, il faut le dire, indignes de gens de ce talent et de cette poésie. Non, vous avez beau faire, vous avez beau déguiser la puérilité de ces moyens sous la pompe de votre parole, vous avez beau couvrir ces mesquines inventions du riche manteau de votre poésie, toujours est-il que vous vous serez éloignés, à votre dam et préjudice, des nobles sentiers de la raison humaine. L'art ne peut pas être jamais une surprise, l'art ne peut pas être un simple coup de théâtre qu'on médite à l'aide d'un machiniste ou d'un décorateur, l'art ne peut et ne doit pas être le hasard; où est le hasard, je vous prie, dans les belles tragédies d'Euripide et de Sophocle? où est le hasard dans l'*Athalie* et dans

la *Phèdre* de Racine? Et dans *Lucrèce Borgia*, dans *Angelo*, dans *Marie Tudor*, comme aussi dans *Don Juan d'Autriche*, dites-moi aussi où n'est pas le hasard?

Hélas! et ce qui est plus triste en ceci, c'est que ces nobles esprits ne sont pas arrivés là uniquement par la suite de ce fatal penchant des hommes de talent, à mépriser les voies tracées, à s'écarter du grand chemin poétique, à mépriser les vieilles et sérieuses bannières pour avoir son étendard et son mot d'ordre; non, cette fois ce n'est plus seulement le besoin de l'imprévu qui a poussé ces hommes à la révolte. L'art dramatique a manqué sous leurs pas, et voilà le secret de ces tentatives nouvelles. Ils ont trouvé l'art dramatique épuisé, et ils ont tenté d'en faire un autre. Ils ont trouvé toutes les combinaisons dramatiques employées outre mesure par leurs devanciers, et ils ont imaginé qu'ils pouvaient en trouver d'autres. Vains efforts! tentatives superflues! L'imagination des successeurs de Voltaire et de Racine n'a rien pu trouver après Voltaire, après Racine, après Corneille; il est vrai que Voltaire, Racine et Corneille n'ont rien trouvé après *Sophocle*, *Euripide* et *le vieil Eschyle*; la tragédie est comme l'épopée, elle a été épuisée tout d'un coup, et les nouveau-venus n'ont pu que tourner dans le cercle fatal tracé par leurs devanciers. *Tancrède* est la dernière tragédie qu'ait eue la France. Toute tragédie plus jeune que *Tancrède* est un plagiat, une imitation, ou un souvenir lointain et plus ou moins poétique de tragédies déjà faites. Plaignons donc ces chercheurs de nouveaux mondes dramatiques, qui s'en vont sans boussole et sans nord, dans des océans inconnus et dans des mers sans passage. Si leur courage était digne d'un meilleur succès, leur courage mérite toujours notre estime, à nous autres qui restons prudemment sur le rivage de Racine et de Voltaire, pendant que nos maîtres, moins heureux que nous, subissent l'orage dans la pleine mer.

Don Juan d'Autriche est joué au Théâtre-Français avec cette conscience de talent et de bon goût qui honore depuis si longtemps notre illustre théâtre. Déjà bien des tentatives ont été faites pour arracher à ces nobles planches leur suprématie incontestable; l'art, le public et les acteurs leur reviennent toujours, j'entends le grand art, le noble public et les grands acteurs. Là sou-

lement le comédien comprend sa mission, qui est de jouer son rôle non pas à côté du comédien son confrère, mais bien de se mêler à cet ensemble, afin d'arriver tous en même temps au même but. Hier encore on a pu admirer et applaudir ce rare et curieux ensemble de comédiens qui sont presque tous de la même force. Firmin, dans le rôle si jeune et si passionné de don Juan d'Autriche, a été tout-à-fait le jeune homme hardi, éventé, et de bonne humeur que M. Casimir Delavigne a voulu peindre.

Samson, si jeune encore, est chargé de nous montrer le vieux Quexada, bonhomme bizarre et dévoué, trembleur et goguenard à la fois, ne reconnaissant qu'un maître, Charles-Quint, mais épouvanté par l'ombre seule de son autre maître, Philippe II; Samson a été à la fois triste et gai, poltron et brave, il a fait rire sans tomber dans aucun excès de son rôle. Heureux l'auteur dramatique joué par un homme de ce goût et de cette réserve! Il faut donner de grands éloges à Ligier. Il a été simple sans être vulgaire, et naturel sans affectation. Il a fait là une belle étude de Charles-Quint dans le cloître; il a bien compris ce beau rôle, que M. Casimir Delavigne peut, à bon droit, mettre à côté de son Louis XI, cette autre création bien complète. Tout le troisième acte, qui est un chef-d'œuvre, repose sur Ligier. Quant à l'acteur chargé du rôle de Philippe II, il a succombé, comme il devait succomber, sous le rôle ingrat de cette espèce de matamore royal, qui veut faire peur à tout le monde et qui ne fait peur à personne. Ce rôle mal fait de Philippe II est manqué, par toutes les peines que M. Casimir Delavigne s'est données pour le rendre terrible. Philippe II, je le répète, paraît trop souvent, il parle trop, il se met trop en colère pour être écouté avec intérêt, il est trop puissant pour faire peur; enfin, au dénouement, il est presque ridicule; car, après avoir été pendant cinq actes couvert d'opprobres par don Juan, il l'embrasse et le reconnaît pour son frère! N'accusons donc pas le jeune Geffroy d'avoir succombé sous un si lourd fardeau!

Enfin félicitons Mlle Anaïs de son intelligence, de sa gaieté, de sa voix franche et nette, et de sa joyeuse bonne humeur sous son joli petit capuchon de novice. J'ai dit plus haut l'excellent effet de ce petit rôle, il est dû en partie au jeu net et franc de Mlle Anaïs.

Mme Volnys, qui faisait ce soir-là son premier début au Théâtre-Français, a été, dans le rôle de la juive, ce qu'elle est depuis tantôt quinze ans au Gymnase-Dramatique, son berceau : pleine d'intelligence et maniérée, ne sachant jamais comment on commence et comment on s'arrête, vieille comédienne à l'âge où l'on débute, et depuis si long-temps habituée aux étroites dimensions du petit drame, que le grand drame lui échappe encore. Mais il ne faut pas être trop sévère pour un premier jour. C'est une épreuve si difficile celle-là : quitter le joli petit théâtre, où toute petite passion se rapetisse, pour le grand théâtre, où toute grande passion s'agrandit encore et se met à l'aise; dire adieu à la prose entremêlée de couplets, pour la prose soutenue où jamais le violon de l'orchestre ne vous vient en aide; jeter sa voix dans une enceinte immense, et non-seulement sa voix, mais encore son ame, son cœur, son geste, son humeur, sa joie, tout ce qu'on a en ce monde, et savoir qu'il faut aller chercher l'émotion et les applaudissemens dans cette grande foule, pendant qu'autrefois la petite foule du Gymnase venait à vous le mouchoir à la main, et confondait ses larmes avec vos larmes, sa pitié avec votre pitié, ses terreurs avec vos terreurs; passer ainsi de la comédie en famille à la comédie en public; avoir été toute sa vie une charmante petite fille, et devenir tout d'un coup une femme sérieuse : cela n'est pas l'affaire d'un jour.

Certes, avouez avec moi qu'il n'y a encore au Théâtre-Français qu'une personne assez intelligente, assez passionnée, assez jeune pour jouer le rôle de la maîtresse de don Juan, telle que M. Casimir Delavigne l'a conçue. Cette femme que notre siècle ne reverra pas, cette rare merveille, l'honneur de la comédie en France, cette éternelle jeunesse à la voix si sonore et si pure, au maintien si noble, au charmant sourire, aux dents si blanches, au regard si élevé et si éclatant, vous l'avez tous nommée : c'est Mlle Mars.

Je m'arrête; aussi bien il est temps. Le jour arrive qui éteint ma lampe de ses premières lueurs blafardes. Le drame de M. Casimir Delavigne a fini à minuit moins un quart, et à minuit toute la ville applaudissait encore à cette nouvelle tentative si hardie, à ce succès si inattendu.

JULES JANIN.

BULLETIN LITTÉRAIRE.

SERVITUDE ET GRANDEUR MILITAIRES, PAR LE COMTE ALFRED DE VIGNY (1).

On ne saurait considérer de trop près les réalités les plus désespérantes de la vie; on ne saurait trop se garder des illusions du cœur et des fantaisies de l'imagination; il faut chaque jour descendre plus avant dans les secrets de la société au milieu de laquelle nous vivons; l'accepter tout entière, avec ses douleurs, ses bizarreries et ses défauts; se pénétrer profondément de l'esprit de son siècle, comprendre les goûts de son époque: c'est le seul moyen d'achever quelque chose de grand et d'utile. Hors cette vue saine, froide et réfléchie des choses, ce ne sont qu'écueils et bas-fonds, où les volontés les plus tenaces viennent se briser sans profit et sans gloire. Les détails les plus positifs de la vie publique et privée renferment une poésie grave, mélancolique et forte, que les esprits élevés préfèrent aux vagissemens confus, aux exclamations incohérentes, à toute cette exubérance stérile, qui défraie annuellement un certain nombre de vers lyriques, épiques, anacréontiques. Mais l'homme ne se peut toujours maintenir à ce haut degré de vertu; sa démarche n'est point toujours droite et ferme; des ambitions immodérées obscurcissent sa raison; il se trouve tout à coup transporté dans un monde chimérique; il abandonne la grande route pour se perdre dans les sinuosités et s'égarer dans les chemins de traverse. Eh bien! lorsque nous avons senti ainsi en nous l'idéal l'emporter sur le réel, il est un livre que nous avons toujours ouvert avec respect et fermé avec reconnaissance, c'est le *Stello* de M. de Vigny. M. de Vigny est-il donc le peintre de la réalité, l'ennemi des caprices de l'imagina-

(1) Chez Félix Bonnaire, éditeur, et Victor Magen, quai des Augustins, 21.

tion? Loin de là, M. de Vigny est le chantre de l'idéal, l'amant sinon le plus favorisé, au moins le plus empressé, de la Muse. M. de Vigny est le défenseur, l'avocat

De ces pâles rêveurs au langage inconstant.

M. de Vigny est lui-même un grand poète, un penseur profond. Oui, en face du grabat de Gilbert et du lit de mort de Chatterton, nous sentons circuler en nous une vigueur indomptable, nous voulons faire mieux qu'eux; ils sont morts jeunes, et nous voulons vivre longtemps; ils ont été broyés par la main de fer des circonstances, nous voulons triompher de tous les obstacles, ne sachant pas d'autre moyen de les honorer que de ne pas les imiter.

Il est bon que ces grands enseignemens soient fréquemment rappelés à la jeunesse; je ne connais pas de meilleur plaidoyer contre le suicide que ce beau drame de Chatterton. Je n'en veux d'autre preuve que le recueillement des jeunes auditeurs et les réclamations de quelques moralistes à vue courte.

Le nouveau livre de M. de Vigny est marqué à ce coin de gravité qui caractérise les œuvres durables: c'est toujours le poète qui parle pour les hommes de la réalité, c'est le cœur qui vient au secours de l'esprit, la théorie qui prépare l'application. Ce qui constitue pour moi l'originalité du talent de M. de Vigny, ce qui lui assigne une si haute place dans mon estime, c'est de s'être ainsi posé comme un modérateur plein de bienveillance et d'autorité, entre deux camps, sinon ennemis, du moins bien distincts; initiant les poètes à la vie positive, et apprenant aux hommes positifs à apprécier les poètes; ame limpide et vaste, qui réfléchit également les deux faces de la nature humaine, qui négocie leur rapprochement en les opposant l'une à l'autre, sans toutefois déguiser sa prédilection pour l'idéal. Ce rôle si glorieux ne pouvait être rempli que par un homme qui se fût trouvé dans des conditions telles, qu'il pût connaître à fond les joies et les douleurs de la réalité, les douleurs et les joies de la poésie; quatorze ans de service ont été le noviciat de cet éloquent missionnaire. C'est pareillement de l'armée que sont sortis, à un siècle de distance, Descartes et Vauvenargues. M. de Vigny serait-il appelé à compléter cette trinité?

Les *Souvenirs de Servitude et de Grandeur militaires* forment une trilogie; cette forme avait déjà été adoptée par l'auteur dans *Stello*. De ces trois petits drames, deux, *Laurette* et *la Veillée de Vincennes*, sont des souvenirs de servitude; le troisième est un souvenir de gran-

deur : les dimensions en sont plus étendues, le héros plus épique, le ton plus sérieux, c'est *la Vie et la mort du capitaine Renaud ou la Canne de jonc*. Ces récits, d'un intérêt si puissant, sont précédés et suivis de considérations élevées sur le caractère général des armées, sur le caractère du soldat, sur la responsabilité.

Ce livre a des entrailles; c'est un homme d'honneur qui parle à cœur ouvert, qui porte haut la tête : ma Muse, dit-il, c'est la franchise. En accordant des éloges sans bornes au choix des sujets, nous craignons de ne pouvoir plus louer suffisamment la forme qui atteint un degré de perfection vraiment merveilleux. Cela ressemble à une belle pièce de soie tout à la fois brillante, souple, solide, transparente, impénétrable, se nuançant de mille reflets divers, selon qu'on l'expose au grand jour. Élégant sans rechercher l'harmonie des mots, concis sans être heurté, majestueux sans pompe, le style de M. de Vigny est un produit de l'étude, de la patience et de la méditation. Du reste aucun lien de parenté avec le style des siècles précédens ; si l'on voulait à toute force trouver un modèle à M. de Vigny, on pourrait, en désespoir de cause, évoquer le nom de Sterne, et en remontant aux caractères principaux de son talent, ceux de Milton, de Shakspeare qu'il a beaucoup lu, de Gœthe qu'il ignore peut-être, mais dont il rappelle la sérénité et la force concentrée. « Je ne pense point, dit M. de Vigny dans le *Capitaine Renaud*, que la civilisation ait tout énervé, je vois qu'elle a tout masqué. J'avoue que c'est un bien, et j'aime le caractère contenu de notre époque : dans cette froideur apparente il y a de la pudeur, et les sentimens vrais en ont besoin; il y entre aussi du dédain, bonne monnaie pour payer les choses humaines. »

Nous n'avons point retrouvé dans les *Souvenirs de Servitude et de Grandeur militaires* quelques préoccupations politiques et systématiques qui déparaient *Stello* : le soldat a été mieux inspiré que le poète, il a été plus vrai ; sa morale est plus haute ; il a laissé de côté les systèmes et les individus, pour ne s'occuper que de ce qui est le propre du cœur. Sur ce terrain on défie les passions mauvaises ; on est sûr d'être toujours également bien compris par tous les hommes et dans tous les temps; le cœur, voilà la vraie richesse de l'homme, voilà un trésor qu'il n'épuisera jamais. M. de Vigny s'est fait l'historien du cœur humain; son livre émeut, il vous arrache des larmes ; battez des mains ensuite si vous le pouvez.

Nous terminerons en citant quelques lignes où se trouve résumée

la pensée de ce remarquable livre. « .... Ne méritent-ils pas d'être aimés quand nous les devinons, ces dévouemens ignorés, qui ne cherchent pas même à se faire voir de ceux qui en sont l'objet, ces sacrifices modestes, silencieux, sombres, abandonnés, sans espoir de nulle couronne divine ou humaine, ces muettes résignations dont les exemples, plus multipliés qu'on ne croit, ont en eux un mérite si puissant, que je ne sais nulle vertu qui leur soit comparable? »

Pour nous, après l'accomplissement de ces grands sacrifices, nous ne savons rien d'aussi beau que le récit qui nous en est livré par M. de Vigny.

ROBERT LE MAGNIFIQUE, PAR LOTTIN DE LAVAL (1).

Le titre de ce roman nous apprend qu'il est emprunté aux chroniques de Normandie. C'est venir un peu tard pour imiter Walter Scott, et nous ferons nos excuses à l'auteur de *Cinq Mars*, au nom de M. Lottin de Laval. Ce livre n'est point, à vrai dire, dénué d'intérêt, et il en est de par la librairie de plus mauvais ou de moins achetables. On nous pardonnera, si en analysant *Robert le Magnifique*, nous rappelons presque mot pour mot des romans fort connus, tant est uniforme la pensée qui préside à ces sortes de compositions, tant est identique leur mode d'exécution. Il s'agit d'une vengeance! celui qui s'est chargé de son accomplissement, c'est Kahel-le-Terrible, un fils du désert, un Arabe; espèce de figure épique, sans développemens, sans poésie, qui parle mal le français, comme un étranger qu'il est; mais dont la présence continuelle a été exploitée par l'auteur avec quelque habileté. L'homme que menace la colère de Kahel, c'est Robert-le-Magnifique, duc de Normandie, père de Guillaume-le-Conquérant. M. Lottin de Laval est, non pas un des enfans perdus, mais un des fils posthumes du romantisme; il est resté fidèle à la poétique qui substitue la multiplicité des évènemens au développement des caractères, qui remplace l'unité par la variété. Tout cela se heurte, se croise, se confond; cela n'a point eu de commencement et nous ne savons à quand la fin. Je n'ai point vu pour ma part que Walter Scott procédât ainsi: chez ce grand écrivain, jamais l'histoire ne vient s'épater au milieu de l'intrigue, jamais le romanesque des situations ne blesse ouvertement les traditions reçues; il dispose avec une telle habileté ces deux élémens, qu'on ne sait jamais là où commence la part du roman, là où finit la part de

(1) Chez Ambroise Dupont, rue Vivienne, 7.

l'histoire ; ou plutôt ce n'est ni un roman ni de l'histoire, c'est tout les deux à la fois. Malheureusement les imitateurs français n'ont pu parvenir à dominer leur sujet au point d'en fondre les divers élémens dans un tout harmonieux. On jette dans une urne une certaine quantité de faits historiques et un certain nombre de pages d'imagination; on remue bien, on ouvre, et l'on possède ce qu'on appelle, je crois, dans le langage pittoresque des commis de librairie, un roman.... de pacotille.

Revenons à M. Lottin de Laval. Guillaume de Bellesme, comte d'Alençon, a pris les armes contre son suzerain. Robert vole à la rencontre d'un sujet rebelle, et la scène s'ouvre sous les murs d'Alençon dont il fait le siége. La nuit est sombre, un cavalier déguisé longe le camp des Normands: c'est Kahel et Deidza, Deidza sa sœur, mais sa sœur chrétienne; sa sœur qu'il aime, mais qu'il torture sans pitié; Deidza qu'il a juré de ravir à l'amour de Robert-le-Magnifique; car Deidza aime Robert, qu'elle ne connaît que sous le nom de seigneur de Nonant. Kahel échappe aux Normands et se jette dans Alençon. Là, Kahel confie Deidza à la juive Debora, et propose à Guillaume de Bellesme de lui apporter la tête de Robert; cent hommes déterminés, deux mille oboles d'or, telles sont ses conditions. Guillaume accepte. Incendie du camp des Normands. Kahel échoue dans son projet; Alençon se rend à discrétion. Kahel, jugé par les barons, est condamné à mort et dégradé du titre de chevalier. Cette cérémonie, telle que la raconte M. Lottin de Laval, n'existait point au XIe siècle. Nous lisons dans *Parthenopex de Blois* qu'on se contentait de couper au chevalier félon son éperon d'or. Kahel est délivré dans sa prison par un seigneur qu'il a gagné à prix d'argent, Lionel de Beaufou, homme lâche et cupide; l'Arabe est libre. Mais en vain multiplie-t-il les embûches, en vain entoure-t-il Robert de ses poignards, tous ses complots sont déjoués.

Robert part pour la croisade, c'est aller chercher le lion dans son antre; Kahel s'embarque avec Beaufou à sa poursuite. Deidza connaît les projets de Kahel, elle tremble pour les jours de Robert, de Robert qu'elle sait pourtant infidèle, de Robert que Kahel lui a fait voir aux genoux d'Arlette, la mère de Guillaume-le-Bâtard; elle se décide à partir elle-même, elle espère gagner de vitesse le perfide Arabe. Elle part avec Hugues de Canteloup, son père, celui qui jadis souilla la couche du père de Kahel, et prit la fuite en emportant en Europe le fruit de son amour adultère; l'époux outragé l'y suivit et tomba sous les coups de Hugues et de Robert-le-Magnifique. C'est ce double crime dont Ka-

el s'est chargé de tirer vengeance. De tous ces personnages ainsi échelonnés sur la route de Rouen à Jérusalem, on peut dire ce que Montesquieu disait des conquêtes d'Alexandre : Le monde ne semble plus être que le prix de la course. Kahel arrivera le premier, il force Lionel à présenter à Robert une coupe empoisonnée, et Deidza..... il était trop tard !

Nous avons omis de nombreuses scènes de féodalité, un rôle de femme muette Nydi, et le personnage d'Arlette. Le style est peu éclatant, mais plus châtié que dans les autres ouvrages de l'auteur ; l'intérêt y est assez habilement ménagé, cela se lit avec plaisir, et je me suis laissé dire que l'ouvrage avait obtenu un succès de vente.

DE PARIS A NAPLES, PAR A. JAL (1).

M. Jal est un de ces auteurs modestes et spirituels, qui possèdent du goût et du tact, qualités fort rares aujourd'hui, critiques judicieux, feuilletonistes enfin, mais feuilletonistes de la vieille école. L'ancien *Constitutionnel*, par ses accointances avec le dix-huitième siècle, a formé un certain nombre d'écrivains fins et élégans, quoique manquant d'éclat et d'étendue. M. Jal est une de ces plumes qui se sont polies et aiguisées dans la rédaction du *Constitutionnel*. Bien plus, il semble en avoir suivi les récentes transformations, et plusieurs passages de son livre sont écrits avec une telle bonhomie, contiennent des détails tellement familiers, qu'on les dirait trouvés au fond de ce paternel bonnet de coton dont un petit journal a si long-temps affublé la tête du patriarche de la presse.

Le livre de M. Jal est le compte rendu d'un voyage fait en Italie aux frais du gouvernement et aux siens, comme il prend soin de nous en avertir ; car, je le répète, soit besoin de grossir son volume, soit laisser-aller, M. Jal n'omet aucune circonstance ; nous l'aidons à monter sur l'impériale ; avec son gai et spirituel compagnon de voyage ; à Châlons nous voudrions pouvoir remplir le lit desséché de la Saône. Nous visitons avec lui le *Montebello ;* mais nous nous hâtons d'arriver à Gênes. M. Jal n'aime pas les Anglais ; serait-ce là encore une vieille tradition du *Constitutionnel ?* serait-ce un soufflet donné à la perfide Albion sur la joue d'un pauvre touriste ? Il est vrai que ce malheureux M. Mit... avait l'audace de soutenir à un marin français que Nelson était un grand amiral. M. Jal s'arrête long-temps à Gênes, dont il visite les églises, les biblio-

(1) Chez Allardin, place Saint-André-des-Arts.

thèques, les musées. « Les femmes de Gênes, dit M. Jal, ne sont pas jolies en général, mais leurs yeux sont vifs, et leurs têtes, enveloppées dans les plis du voile, sont d'un effet fort agréable. Ce voile de mousseline, qui couvre aussi le col, les épaules et descend jusqu'à la ceinture, est la coiffure conservée par les femmes de la bourgeoisie *mezzo ceto*. A Gênes, peu ou point d'équipages dans les *strade* ; si l'on a voiture, c'est pour les jours solennels de bal, ou pour aller à la villa à quelques milles de la cité. On voit cependant des carrosses dans la ville, c'est-à-dire dans les rues principales qui sont assez larges pour laisser à leurs évolutions un peu de liberté. »

M. Jal propose au roi des Français de faire élever à Paris, en l'honneur de Christophe Colomb, un monument dont ce grand homme a laissé le dessin. Une des plus jolies scènes du volume est sans contredit la scène des douaniers; mais le chapitre qui tirera des larmes de tous les yeux est celui que l'auteur consacre à l'infortuné Léopold Robert; ces révélations sont dictées par un respect pieux et solennel. Oh ! pourquoi nous faire tant aimer cet homme que nous nous contentions d'admirer? C'est renouveler en nous une douleur déjà trop grande.

M. Jal, commissionné par le gouvernement français, n'a pu consulter les archives de Venise; il faut une permission de M. de Metternich: ces patriciens rêvent les anciens jours de leur domination mystérieuse, comme si ces archives n'avaient pas été transportées à Paris, mises à la merci du pemier plébéien qui eût eu la curiosité de les parcourir, et notamment feuilletées par M. Daru, dont l'ouvrage est dans toutes les mains.

Nous croyons que ce qui a nui au livre de M. Jal, c'est d'avoir voulu trop embrasser à la fois. Quoi! des scènes de mœurs, des descriptions maritimes, des aperçus d'art, tout cela en deux volumes! Il faut de l'unité même dans un voyage. Au moyen de ce titre encyclopédique, on peut obtenir, il est vrai, un plus grand nombre de lecteurs parmi les gens superficiels ; mais on risque d'être négligé également par les artistes, les marins et les véritables observateurs. Or, M. Jal, homme de goût et d'esprit, doit, ce nous semble, tenir plus à la qualité qu'à la quantité des suffrages.

(*The Reviewer.*)

CHRONIQUE.

Nous sommes comme les Athéniens, à leur belle époque de poésie, d'esprit et de grace. Ils s'en allaient le nez au vent, demandant *quoi de nouveau?* Et à cette question d'heureux oisifs, c'était Sophocle, c'était Pindare, c'étaient tous les grands poètes, tous les grands artistes qui étaient chargés de répondre. Nous disons, nous aussi, *quoi de nouveau?* Et à cette question de gens heureux, M. Casimir Delavigne répond par une tragédie en cinq actes, M. Victor Hugo par un nouveau volume de vers, et M. Alfred de Vigny par un volume de prose. Ce sont là des réponses que nous acceptons avec toute joie; mais pensez que ce n'est pas là tout-à-fait notre chronique de chaque jour.

Cette semaine encore, la vie publique a été vide de tout évènement. Un grand coup de poignard donné dans les Champs-Elysés à un jeune homme, par un autre jeune homme, son complice, voilà toute l'histoire de la semaine. En vérité, nous ne regardons pas le crime comme une distraction d'oisifs. Le grand et éternel ricanement de la *Gazette des Tribunaux* nous a toujours été insupportable. Fieschi lui-même nous paraît une spécialité trop hideuse pour que nous nous amusions à rapporter les bons mots et les saillies de cet homme. Ainsi, rien à dire que cette réponse : *Athéniens, il n'y a rien de nouveau!*

L'hiver se prépare en silence, et s'il en faut juger par les préparatifs, ce sera le plus brillant hiver de ce siècle nouveau qui commence à 1830. Déjà les étrangers affluent de toutes parts. Il nous est venu de Lahore un général français qui, après avoir fondé un royaume dans les Indes, a ramené chez nous ses millions et sa femme. Cette jeune femme, qui est noble et jolie, ne veut pas se montrer en public. Elle trouve nos allures trop vives, et elle ne comprend pas que les maris des femmes françaises donnent à ces dames tant de liberté. Elle a peur de ces maisons dont les fenêtres donnent sur la rue, de ces carrosses dont les glaces sont toujours abaissées, de ces spectacles où toutes les femmes se montrent sans voile à tous les hommes. Elle se cache, elle tremble, elle regrette de tout son cœur le despotisme et l'esclavage de son pays. Quant au général, c'est un homme d'une belle figure. Sa longue barbe blanche tombe à l'orientale sur sa poitrine, ses yeux brillent comme l'éclair à travers ses épaisses moustaches grises; on n'a jamais vu plus de force, de patience et de volonté dans un homme de guerre. Le général Allard a été bien bon, pendant qu'il y était, de ne pas se faire tout simplement empereur de Lahore. Mais quoi? Il aura été arrêté par le souvenir de son empereur tombé de si haut! et à cette heure, il est resté tout simplement le général Allard.

Un autre nouveau venu qui va faire grand bruit à Paris, c'est le gouverneur des Indes qui vient *passer le carnaval*, non pas à Venise, mais dans la rue de la Paix. Celui-là est plus riche, à ce qu'on dit, que le gé-

néral Allard et les deux Demidoff à eux trois. Il a la suite d'un prince, sa maison est la maison d'un roi; les écuries de lord Seymour ne sont rien, comparées à ses écuries; quand il voyage, il traîne après lui une armée d'esclaves montés sur des éléphans. On ne dit pas s'il amène avec lui ses éléphans, mais à coup sûr il amènera ses esclaves. Et encore pourrait-il fort bien se passer d'esclaves, on trouve toute chose à Paris avec beaucoup d'or et un peu de bonne volonté.

Enfin, un troisième voyageur nous est promis. Celui-là est un jeune homme qui sera un jour l'arbitre d'une partie de l'Europe. C'est donc simplement le prince impérial de Russie qui doit faire son tour de France avec son précepteur. Entrez chez nous, monseigneur, entrez-y comme Pierre-le-Grand, vous serez le bien-venu; nous ne craignons pas que vous y entriez jamais comme Alexandre.

Théâtre de la Porte-Saint-Martin.

Les peuples les plus honnêtes ne sont pas ordinairement, on le sait, les plus propres à fournir un aliment naturel à la curiosité de la scène. Là où l'histoire n'a rien laissé, le théâtre n'a rien à prendre. Des siècles s'écouleront avant que les deux Amériques aient non-seulement un théâtre, mais une littérature personnelle, sociale, qui, à différens titres, retrace, comme la littérature européenne, dans des récits, divers de nom, mais unis d'origine, les luttes d'une enfance obscure, les développemens d'une maturité pénible, et, dernier et suprême résultat, le triomphe d'une émancipation conquise.

Ce n'est qu'au prix de leur longue existence que les nations se créent ces annales figurées, ces inventions précieuses, ces monumens où entrent, sans qu'ils s'en doutent, leurs âges successifs, leurs mœurs, leur caractère, leur visage, leur accent, leurs climats, leurs malheurs, jusqu'à leurs vices, et qu'ils nomment leur littérature.

Il n'est donc pas plus possible aux Américains du Nord et du Sud d'avoir une littérature, qu'il ne leur est permis d'exister depuis deux mille ans en corps de nation, et de parler d'autres langues que l'espagnol, le portugais et l'anglais. Tout ce qui n'est pas primitif n'est soutenu par aucune autorité raisonnable. Ce sont des fondations en l'air. Avant tout une littérature nationale procède du passé. Le passé véritable, le passé traditionnel, de l'Amérique, n'appartient ni aux conquérans anglais, ni aux conquérans espagnols, il se traîne encore, avant de mourir, dans ces malheureux indigènes, chassés au fond des forêts par la flamme, par la hache, par le fouet, ou par l'industrie, cette chose plus terrible que le fouet et la hache. Ceux-là pourrait nous dire leurs mythologies, leurs religions, et leurs mystères, et leurs batailles avec les peuples venus pour les vaincre et pour les dominer. Bonheur aux vaincus parmi ceux qui ont à raconter! Bonheur à eux, si on les a dépouillés de leurs dieux, de leurs rois, de leurs pays. Qu'auraient à nous dire les Espagnols de comparable aux récits des Araucaniens qu'ils ont conquis; des Puelches, des Péruviens, grande famille civilisée, pos-

sédant des villes, des institutions, des grandes routes, des monumens, des richesses? Où serait l'intérêt, d'où jaillirait-il, plus large et plus grand, du côté des vainqueurs du Mexique, vainqueurs issus d'une nation connue, vieillie, décrépite, ou du côté des peuples mexicains, dont les ruines, trouvées dernièrement au milieu des cendres, révèlent les proportions d'un empire aussi colossal que l'Égypte? Le peintre des solitudes, Cooper, est bien grand dans ses descriptions vierges de l'Amérique du Nord; mais concevez un Cooper, Sioux, Illinois ou Cherakoë, martyr et poète dans ses récits, de moitié dans les douleurs de l'Amérique, parlant la langue de ses aïeux dont il emporte les ossemens, et vous déciderez ensuite si, à imagination égale, ce Cooper ne vaudrait par l'autre. Un pays est un homme; on ne souffre pas, on n'aime pas, on ne vit pas à sa place, de quelque intimité qu'on lui soit. L'Amérique du Sud n'est et ne sera de long-temps qu'un vieux prêtre espagnol; l'Amérique du Nord qu'un marchand de laine, de sucre et de cacao. Le dernier des *Mohicans* est plus haut de cent mille coudées pour l'art que le président des États-Unis, M. le général Jackson.

Ceci ne diminue en rien le respect sincère que nous avons pour les écrivains américains, esprits distingués auxquels la nature a accordé un patriotisme exclusif, en leur refusant une langue nationale, une physionomie nationale et un caractère différent de leurs anciens maîtres. Tout écrivain américain relève de l'Académie de Londres. Washington n'a rien pu à cela.

Peindre les Américains de 1781, c'est-à-dire au moment où ils vont échapper à la tutelle de l'Angleterre, c'est choisir sans doute une époque glorieuse pour l'humanité, c'est s'arrêter à une crise décisive dans l'existence de deux peuples; mais c'est se condamner, quelque adresse qu'on déploiera à ne rien apporter d'imprévu à la curiosité. Il est impossible que la fin d'un drame, élevé sur les élémens historiques de la guerre de l'indépendance, soit le triomphe des Anglais. De là plus de crainte, plus de terreur; le doute, source des belles émotions, devient inacceptable. L'époque tue le fait d'abord; pour le relever, il n'y a plus que l'intérêt des personnages qu'il ne faut pas avoir le second tort de prendre dans une catégorie trop relevée, parce qu'ainsi que le fait, les personnages n'auraient plus rien à nous apprendre. M. d'Epagny a choisi Washington pour héros; Washington est le dernier nom auquel il aurait dû penser.

Raisonnablement, Washington ne peut périr en aucune manière. Mettez-le en danger d'être fusillé cent fois par les Anglais, le spectateur n'en sera pas plus ému. Il a chez lui le portrait ou l'histoire de Washington né tel jour, mort tel jour; et il est convaincu qu'on ne meurt pas de deux façons. Voilà donc le connu dans le connu; toute l'habileté du monde n'obtiendra pas, au moyen de cette combinaison, une terreur, un cri, un accent de joie, de l'ame du spectateur.

Et quand je suis sûr que, quoique vous fassiez ou disiez, l'Amérique sera libre, que Washington sera en habit de général, en posture de vainqueur, à la dernière scène, je ne comprends pas ce que me veut

encore la pièce, obstinée à se continuer autour d'une obscure famille de l'invention de l'auteur.

C'est une dangereuse erreur de croire, en matière de roman ou de drame, que l'intervention d'un nom connu ou d'un évènement capital soit une aide; c'est un sceptre pesant, c'est une couronne à porter. On ne va pas loin avec un tel fardeau. Walter Scott a mis, il est vrai, Louis XI, le roi Richard, Cromwell, en scène; mais il a eu soin de les reléguer loin, bien loin, à l'horizon. Son plan n'est jamais subordonné à ces royautés, si difficiles à loger; tandis que, dans *les Américains en* 1781, M. d'Épagny fait nouer et dénouer l'intrigue par Washington, auquel on s'intéresse fort médiocrement. J'en ai dit plus haut la raison.

Par égard pour l'œuvre d'un écrivain qui se trompe rarement, si l'on cherchait derrière la nullité du fond historique le petit évènement de famille qu'il recouvre, on trouverait d'autres motifs de blâme, avec les mêmes raisons pour le spectateur de rester froid.

Une famille américaine, dont le chef a pour nom Felmore, est tout à coup envahie par un régiment anglais : les deux commandans, à peine installés dans cette famille, en deviennent les fléaux. L'un se rend amoureux d'Arabella, la femme de Felmore; l'autre prétend épouser Cecily, la sœur d'Arabella. Pressant comme un vainqueur, celui qui a des prétentions au mariage menace Felmore de le faire fusiller, s'il ne consent pas à être son beau-frère. Comme un refus ne serait pas une raison suffisante pour exécuter cette menace, Blifil, l'épouseur, argumente, afin d'arriver toujours à son but, d'une lettre de Felmore qu'il a détournée, et où se trouve la preuve d'un complot tramé par celui-ci avec les naturels du pays.

Dès que l'on sait que Washington est caché, sous le nom de Harper, dans la maison des Américains, et que l'instant n'est pas loin où il en sortira pour proclamer l'indépendance, on ne doute pas que sa délivrance n'entraîne aussi celle de la famille hospitalière qui le cache. Felmore sera sauvé parce ce que Washington le sera. Voilà, comme je l'émettais plus haut, l'invention tuée par la vérité. Un nègre dévoué, un Mohican amoureux, une Cherakoë guerrière sont des accessoires anecdotiques, qui ne manquent pas d'analogues connus peut-être, mais qui remplissent bien les scènes d'attente, trop nombreuses, il nous a semblé, dans le drame de M. d'Épagny.

L'auteur devait compter, à la première représentation, sur une foule de calembourgs plus jolis les uns que les autres, sur des coq-à-l'âne en abondance, en mettant en scène, ce qui est impardonnable, à propos de l'Amérique, des noirs et des peaux rouges. En France, on est trop poli pour faire défaut aux choses prévues. M. d'Épagny a eu lieu d'être satisfait.

LA

SAMARITAINE.

Près de la porte de Bologne, qui conduit à la Madonna di San-Luca, au fond d'un vaste jardin, loin de la poussière et du bruit, s'élevait, en 16**, une de ces élégantes habitations, trop petite pour s'appeler un palais, trop pure de style pour s'appeler une maison, et semblable à celles dont le génie de Palladio a peuplé les rues de Vérone et de Vicence. Trois fenêtres seulement et quatre colonnes composaient chaque étage, sans qu'aucun ornement de mauvais goût interrompît ces grandes et sévères lignes droites, que le style corrompu de l'époque commençait à abandonner. Au rez-de-chaussée, un magnifique perron de marbre conduisait à une de ces larges et somptueuses *loggie* ouvertes au nord comme un *atrium* antique, pour que le maître puisse, sans sortir de chez lui, jouir de quelque fraîcheur, dans les jours brûlans de l'été, et vivre, *sub dio*, de cette vie d'indolence, d'air et de liberté si chère aux habitans du midi. Dans le jardin, dessiné par un goût large et grandiose, avec une profusion toute italienne de perrons et de balustrades de marbre, se voyaient çà et là quelques

statues antiques, semées sur le gazon dans un capricieux désordre, à côté de cippes funéraires, de tronçons de colonnes, et d'inscriptions brisées, enchâssées dans les murs ; le tout pêle-mêle comme dans un atelier de sculpteur, ou dans une galerie qu'on n'a pas encore mise en ordre.

Jetons maintenant les yeux sur la *loggia* : trois personnages seulement se perdaient au milieu de cette vaste salle tout encombrée de chevalets, de tableaux ébauchés ou finis, de squelettes, d'armures, de lourdes draperies et de riches costumes, enfin, de tout le confus et pittoresque mobilier d'un artiste. L'un, placé sur le devant de la *loggia*, était un homme de grand air et de grande taille, dont les cheveux crépus commençaient à grisonner, et dont le front large et proéminent annonçait la pensée, tandis que les veines mobiles et gonflées, qu'y faisait saillir chaque mouvement de sourcils, trahissaient un tempérament irritable ; vêtu d'un riche costume, déjà taché d'huile et de couleurs, une magnifique barrette de velours jetée en arrière sur son beau front qu'elle laissait voir, messer Annibal Carrache, car c'est chez lui que nous sommes, ne semblait pas en ce moment dans une position d'esprit très pacifique. L'esquisse à peine ébauchée qu'il avait devant lui portait l'empreinte de sa mauvaise humeur ; rien de distinct n'y apparaissait encore sous les coups heurtés et capricieux de cet énergique pinceau dont la correction et le fini n'excluent pas la puissance.

Devant lui, à quelque pas, posait un de ces admirables modèles qu'on ne trouve que dans la terre promise des peintres, sous ce soleil puissant qui les fait éclore, comme un fruit de la forte et vivace végétation du midi. C'était une femme, un échantillon accompli du beau, de ce beau dont le type est la force, que Michel-Ange trouva du premier jet, et auquel Titien et Raphaël ne sont arrivés que sur la fin de leur vie, et à travers toutes les phases capricieuses de leur talent. C'était une femme dans toute la fleur de l'âge, dans tout le plein développement de sa beauté, et qui rappelait cet admirable portrait de la maîtresse du Giorgione, à Venise, auquel Byron doit une de ses plus belles stances ; ses cheveux blonds, mais de ce blond chaud et doré où l'on sent le reflet

du soleil, ses yeux d'un bleu foncé, mais doux comme l'azur de l'Adriatique, formaient un admirable contraste avec les lignes fortement accentuées de sa figure, les formes larges et arrondies de ses blanches épaules, et celles plus prononcées encore qui accusaient le nu sous les plis de sa tunique. Son costume, évidemment arrangé par Carrache, était ce costume de convention, moitié grec, moitié romain, que les peintres prêtent d'ordinaire aux femmes juives. Ce n'était point là certes la beauté minaudière et de convention, telle qu'on l'admire dans nos salons, type abâtardi dont une certaine grâce mignarde fait peut-être le seul charme; c'était la beauté virile et pleine, telle qu'il la faut aux sculpteurs et aux peintres, l'idéal tangible et matériel de la forme, enfin, comme la sculpture antique, la puissance tempérée par la grâce, et le repos dans la force. Appuyée sur un vase d'une forme gracieusement bizarre, et dans l'attitude d'une femme qui écoute, *bibit ore*, comme dit le poète, elle posait alors pour ce beau tableau de *la Samaritaine*, qu'on admire aujourd'hui dans le musée de Milan. Malgre la mollesse voluptueuse de son attitude, la mauvaise humeur d'Annibal pouvait s'expliquer facilement par le peu de soin que son modèle paraissait prendre pour entrer dans l'esprit de son rôle. L'œil fixé sur le vide, et préoccupée de pensées qui l'emportaient bien loin de l'atelier de messer Annibal, la Samaritaine s'occupait fort peu de maintenir l'expression de son beau visage en harmonie avec le sujet du tableau; parfois même, sa préoccupation devenait si intense qu'elle touchait presque à l'idiotisme ou à la folie; son regard morne et profond semblait contempler un objet absent, et un léger pli convulsif de la lèvre venait seul, de temps en temps, trahir la vie dans ce beau marbre inanimé.

Le bon Carrache, fort peu patient de sa nature, n'y tenait plus depuis un quart d'heure. Si ce modèle n'eût pas été le plus beau de toute la Romagne, celui que tous les peintres se disputaient à prix d'or, depuis long-temps déjà il l'eût renvoyé, pour demander à son imagination seule un modèle, moins beau peut-être, mais qui du moins eût posé à sa guise. Enfin, perdant tout-à-fait patience au moment où la Samaritaine venait de déranger son attitude et de défaire un pli du manteau qui avait coûté deux heures

à Carrache : « Sotte créature...., » s'écria-t-il, hors de lui ; mais l'injure glissa, elle n'entendit pas. « Voyons, malheureuse, reprit « Annibal en la saisissant rudement par le bras, ne sais-tu pas ce « que c'est que la Samaritaine ? Tu lui ressembles assez pourtant : « une créature perdue comme toi, et dont le Christ ne voulut bien « que parce que les hommes n'en voulaient plus ! »

Carrache n'acheva pas, car elle entendit cette fois ; le mépris avait percé l'écaille endurcie qui recouvrait cette pauvre ame perdue ; son œil étincela un instant ; son front, ses joues, son sein, devinrent pourpres, et une admirable expression de honte et de douleur anima ce beau visage. Mais tout cela ne dura qu'un instant ; cette dernière convulsion de la honte, ce sentiment d'une dignité perdue s'effaça aussi rapide que les traces d'une pierre jetée dans l'eau, et rien ne resta sur son front lisse et uni que la morne apathie, le désespoir calme et profond qui s'y peignait tout-à-l'heure ; son œil se baissa, son front découragé retomba vers sa poitrine, avec le balancement machinal d'un membre privé de vie. La colère même d'Annibal ne tint pas devant cette résignation muette et stupide, pareille à celle de la brute qui s'abat sous les coups. Jetant son pinceau avec dépit contre la toile qui n'en pouvait mais, et haussant les épaules avec plus de mépris que de colère, et plus de pitié encore que de mépris, Carrache se tourna vers le seul spectateur de cette scène ; c'était son neveu, Antonio Caracci, beau jeune homme au front pâle, au teint fané par ces passions précoces qui, en Italie, et dans un atelier d'artiste, n'attendent pas toujours, pour éclore, l'âge de la puberté. Le coude appuyé sur une table, dans une attitude gracieusement indolente qui rappelait celle du jeune Raphaël dans son portrait, ses cheveux noirs et lustrés, qui s'échappaient en grosses boucles de son petit bonnet d'étudiant, faisaient ressortir la blancheur matte de son front fatigué. Jetant sur toute cette scène un coup d'œil passablement ennuyé, le digne Antonio pensait sans doute, comme la Samaritaine, à tout autre chose qu'au tableau de son oncle ; peut-être l'orgie de la veille apparaissait-elle devant lui avec ses coupes pétillantes et ses pâles fronts de courtisanes, moins belles que celle-ci, mais colorées par le vin de Chypre et les joyeux propos. Cependant son abstraction

n'était pas aussi profonde que celle de la Samaritaine; la sortie de son oncle avait réveillé son attention, et un malin sourire attestait la part qu'il prenait charitablement à son dépit.

— Allons, voyons, Tonino, dit Annibal en se dirigeant vers la porte, explique-lui ce que c'est que la Samaritaine; qu'elle comprenne un peu de quoi il s'agit, et tâche de lui apprendre à poser pour mon retour, car ce serait dommage de ne rien tirer d'un pareil modèle; mais en vérité, j'aimerais autant dire à un de mes squelettes de grimacer sur sa face décharnée l'expression que je demande à cette idiote! *Bon prò*, Tonino, ajouta Carrache en fermant la porte; tâche de bien te tirer de ton métier de prédicateur.

Ce nouveau métier paraissait fort embarrasser l'honnête Tonino; car, resté seul avec son ouaille, il la regarda quelque temps sans trouver un mot à lui dire. « Sotte commission! » murmura-t-il plus d'une fois entre ses dents; mais comme messer Carrache n'était pas de ces hommes avec qui l'on plaisante, Antonio prit son parti et s'approcha de la Samaritaine. Abîmée dans sa rêverie, elle n'avait pas entendu un mot de tout ce qui s'était dit entre Annibal et lui; elle tressaillit quand il s'approcha d'elle, et leva lentement sur lui son grand œil bleu, doux et suppliant, mais un peu hagard. Annibal lui-même n'y eût pas tenu, tant il y avait dans ce regard de résignation et de douleur silencieuse. Tonino, en rencontrant ce regard, fut légèrement ému; cette ame où n'entraient guère de pensées sérieuses s'ouvrit à la pitié, et ce fut avec un intérêt qu'il était loin de ressentir tout-à-l'heure, qu'il commença ce qu'Annibal aurait appelé son sermon.

— Eh bien! ma pauvre Liona, dit-il en baissant malgré lui les yeux devant ce long et fixe regard qu'elle avait comme cloué sur lui, tu ne sais donc pas ce que c'est que la Samaritaine?

— Non, fit-elle de la tête, mais sans parler, comme un enfant qu'on interroge.

— Mais ne connais-tu pas ta Bible?

— Et qui me l'aurait apprise? l'*abbate* Manzi, peut-être, dit-elle, avec un éclat de rire convulsif! lui qui voulait m'apprendre à ne pas croire en Dieu.

— Mais ne vas-tu jamais à l'église?

— Non, les honnêtes femmes rangeraient leurs vêtemens si elles passaient à côté de moi. Il y a dix ans que je n'ai mis le pied dans une église! Mais, dites-moi à votre tour, maître Tonino, croyez-vous, là, dites-le-moi franchement, croyez-vous que Christ soit venu sur la terre pour de miserables comme moi?

— Sans doute, pour vous comme pour les autres; n'a-t-il pas pardonné à Madelaine?

— Oui, mais Madelaine pleura et pria bien des années dans le désert; moi, je ne pleure, ni ne prie.

— Mais encore une fois, sais-tu qui était cette Samaritaine?

— Une créature méprisée comme moi, le maître l'a dit.

— Écoute, Liona : eh bien! oui, la Samaritaine était une pauvre créature avilie et méprisée; mais Jésus vint et la trouva là, près du puits, comme tu la vois dans cette esquisse. Il savait qui elle était, et il daigna lui parler avec bonté; et elle s'en étonna, et lui dit : *Nam quid loqueris cum me, domine?* Comment, seigneur, tu parles avec moi pécheresse? — Oui, dit Jésus, je suis venu pour te donner à boire, à toi et à tous ceux qui ont soif, *et qui bibit ex me non sitiet*, et ceux qui boiront de moi n'auront plus soif. Et comme les disciples s'étonnaient, il leur rappela qu'il était venu pour tous, même pour la pauvre femme abandonnée à laquelle personne ne daignait parler; et il la consola, et il la releva à ses propres yeux; il descendit jusqu'à elle d'abord, avant de l'élever jusqu'à lui; et elle crut en lui, elle et beaucoup d'autres!

— Quoi vraiment? Mais ce devait être un Dieu alors, réellement un Dieu! car quel homme, quel fils de chrétien eût daigné ainsi s'abaisser jusqu'à moi.... je veux dire jusqu'à elle? oh! comme elle a dû l'écouter, comme elle a dû boire sa parole, boire à *n'avoir plus soif*, ainsi que vous le disiez! Oh! n'est-ce pas, maître Tonino? la Bible n'en parle pas, peut-être, mais cette femme-là a dû bien aimer Jésus-Christ!

— Singulière femme!..... elle a cru en lui, voilà tout ce que dit la Bible.

— C'est que, voyez-vous, nous autres femmes... oh! non, j'ai tort, je ne suis pas une femme! mais nous autres, méprisées créa-

tures que nous sommes, un homme ne peut pas s'abaisser jusqu'à avoir pitié de nous, sans que nous l'aimions. Aimer, c'est notre vie, notre vocation, notre métier, si vous voulez; nous vendons tout, excepté notre amour; mais celui-là, nous le donnons gratis à celui qui ne le demande pas, à celui qui n'en veut pas peut-être, entendez-vous, messer Tonino?

— En vérité, je ne sais qui de nous deux est le plus propre à faire le prédicateur. Ma pauvre Liona, tu as des pensées bien sérieuses pour ton âge et pour....

— Pour mon métier, vous voulez dire! c'est vrai : mais vous ne m'avez pas payée pour être joyeuse, pour vous rendre votre or en propos effrontés et en folles risées, avec la mort dans l'ame et la larme dans l'œil. Sans cela, si vous m'aviez payée, voyez-vous, il me faudrait gagner mon argent en conscience, en honnête et loyale courtisane que je suis... mais non, ce n'est pas là mon métier aujourd'hui : il me faut à présent gagner mon pain à revêtir l'ame et les habits d'une autre, à mentir sur ma figure des sentimens que je n'éprouve pas. Mais j'y suis faite, un métier m'apprend l'autre. Oh! il me semble à présent que je poserai bien pour cette Samaritaine. Le maître sera content de moi. Seulement, n'est-ce pas, messer Tonino, vous poserez à côté de moi pour Jésus-Christ?

— Moi! mais je crois que tu es folle en vérité, ma pauvre enfant. Eh! Dieu me pardonne, mais que vois-tu de commun entre Jésus-Christ et moi?

— Oh! d'abord vous êtes beaux, et puis vous êtes bons tous deux. Tous deux, vous avez daigné vous baisser pour apercevoir dans la poussière le pauvre ver de terre qui se dressait vers vous. Tous deux, vous avez pensé que c'était l'être le plus bas tombé qui avait le plus besoin de votre pitié. Oh! bénis soyez-vous tous deux!....

Et en parlant ainsi, sans doute dans la chaleur de sa reconnaissance, la Samaritaine avait saisi la main du prédicateur, qui ne la retirait pas, sans doute par pitié; et il y avait dans son œil étincelant d'un feu humide une telle expression d'ineffable gratitude, que Tonino, qui n'était pas timide cependant, ne put pas sup-

porter ce puissant regard et dut détourner le sien, le front coloré d'une rougeur virginale, fort étonnée sans doute de se trouver sur un front d'artiste.

A ce moment, la porte de la *loggia* s'ouvrit doucement, et les yeux d'Annibal tombèrent tout d'abord sur le groupe délicieux que formaient ses deux modèles, dont la nature bien mieux que l'art avait su dessiner la pose. —A merveille! s'écria-t-il, dans son bruyant enthousiasme de peintre, et comme la pauvre Liona, rougissant à son tour de couleurs qu'une vierge lui eût enviées, allait retirer sa main : Sur votre tête! mes enfans, cria Annibal déjà à l'œuvre; ne vous dérangez pas; à merveille! encore une fois, ma brave fille, tu as vraiment l'air d'une Samaritaine à présent; et toi, Tonino, tu as trouvé la pose que je cherche depuis quinze jours pour mon Jésus-Christ : Eurêka! Eurêka! puis-je m'écrier comme un autre Archimède. Là, arrondis encore un peu ce bras qui porte ta tête. Quant à toi, ma bonne Liona, je n'ai rien à te dire, il est impossible de mieux entrer dans l'esprit de son modèle. Bien, ne rougis pas, ne baisse pas les yeux surtout. Il y aura dix sequins de plus dans le marché pour ce regard et cette pose-là. *Corpo di Cristo!* il paraît que Tonino a mieux fait le prédicateur que je ne l'attendais de lui; avec un regard comme celui-là, ma tête de la Samaritaine sera un chef-d'œuvre.

Et en effet, l'inspiration du modèle avait tellement gagné le peintre, que déjà dans une esquisse rapide, mais puissante, la belle tête de Liona respirait sur la toile; cette toile qui vit encore quand le modèle et le peintre ne sont plus que de la poussière! La Samaritaine, absorbée dans l'esprit de son rôle, se perdait, sans doute pour obéir au *maestro*, dans la contemplation de son jeune rédempteur, et *buvait de lui*, suivant le langage de la Bible. Tonino, assez embarrassé d'abord de son rôle, avait fini par y prendre goût, et obéissait en conscience à son oncle en regardant à son tour la belle Samaritaine. Deux heures passèrent comme un instant pour les trois acteurs de cette scène, qu'elle intéressait à des titres si différens; chacun en effet y voyait le rêve de sa vie; Carrache de la gloire, Tonino du plaisir, et Liona.... dirai-je de l'amour? Une courtisane peut-elle aimer? Eh bien! oui, elle aimait, la malheu-

reuse ; elle aimait depuis un instant, comme aime une femme qu'on a trompée et qui veut qu'on la trompe encore ; elle aimait cet insoucieux enfant, cette plante frêle et gracieuse, étiolée par la débauche ; elle l'aimait comme elle avait aimé le débauché qui l'avait perdue, l'élégant et profane Manzi, le corrupteur de sang-froid qui, pour flétrir plus vite la pauvre fleur qu'il avait cueillie, lui avait arraché une à une toutes ses croyances, et l'avait jetée là ensuite, sans une seule des deux religions dont un cœur de femme a besoin, un Dieu ou un amour !

Au bout de deux heures, lorsque la nuit tombante arracha le pinceau des mains forcenées de Carrache, la tête de sa Samaritaine était déjà presque entièrement modelée : elle vivait, elle regardait, elle aimait sur la toile; le bon Carrache était enchanté de lui et de son modèle; son neveu, habitué à trembler devant lui, et qui ne l'avait pas vu de si bonne humeur depuis un grand mois, se hasarda même à lui demander quelques ducats; l'oncle en donna le double de ce qu'on lui avait demandé, et Tonino se promit bien intérieurement de poser à ce prix tous les jours pour le meilleur des oncles. Et puis, la nuit tout-à-fait venue, chacun s'en alla à ses occupations : Carrache étudier, Liona rêver, et Tonino boire. Cependant, il ne faut pas le faire plus léger qu'il n'était ; il y avait au fond de son ame quelque chose qui le préoccupait et dont il ne se rendait pas bien compte : ce regard magnétique de Liona, attaché comme un fer chaud pendant deux heures sur son front, semblait le brûler encore ; même au milieu des joyeuses figures de ses compagnons d'atelier, cette figure flamboyante de Liona lui apparaissait avec ses deux grands yeux bleus, si transparens et si profonds, qu'il avait emportés avec lui comme une vision, et qu'en buvant il lui semblait encore voir rayonner au fond de son verre.

Ses compagnons le trouvèrent soucieux et distrait, et lui en firent la guerre ; il s'en tira comme il put en parlant d'une perte au jeu, d'un sermon de son oncle et d'un tableau qu'il méditait ; puis, fatigué d'avoir pensé trois ou quatre heures de suite à la même chose, il finit par boire autant et plus qu'aucun de ses camarades, et doubler au jeu la somme assez ronde que son oncle lui avait donnée, ce qui le fit rentrer chez lui à deux ou trois heures

du matin, de la meilleure humeur de monde, et ne pensant pas plus à la pauvre Liona que si elle n'existait pas.

Quant à celle-ci, sa nuit se passa tout entière à voir toujours présentes devant elle la tête pâle et les tresses noires de Tonino. Assise sur une molle ottomane, sans lumière, en face d'une fenêtre ouverte, que la lune n'éclairait pas, mais qui laissait voir la cime de quelques cyprès plongés dans sa mélancolique clarté, et dessinant leur verdure noire sur le fond pâle et vaporeux du ciel, elle restait là, plongée dans une de ces longues rêveries qui n'ont plus conscience ni des lieux, ni des temps. Les heures passaient, et résonnaient à côté d'elle sur la haute tour du beffroi degli Asinelli, elle n'en savait rien; elle ne savait pas même le nom de cette ville morte, et qui avait cessé de bruire autour d'elle; grace à la demi-obscurité qui régnait dans l'appartement, elle ne pouvait plus voir ce luxe odieux et si chèrement acheté, que le vice avait semé autour d'elle, et jeté, comme la chape de plomb dont parle Dante, sur ses épaules nues de courtisane.

A travers l'étroite enceinte de cette fenêtre qui brillait seule comme un reflet du passé sur les ténèbres de sa vie, ce passé lui apparaissait, jeune, pur, radieux comme ce beau ciel, paisible comme cette ville endormie. Elle voyait encore sur le penchant des délicieuses collines Euganéennes, près de Padoue, l'humble maison des champs qui l'avait vue naître, la blanche ferme au toit de joyeuses briques rouges, et l'aire bien battue, qui, une fois la moisson rentrée, lui appartenait à elle et à ses compagnes, théâtre de leurs bruyans ébats et de leurs querelles enfantines. A force de se regarder dans ce passé comme dans un miroir, elle y retrouvait sa jolie tête blonde encadrée sous un diadème de longues aiguilles d'argent à grosse tête, luisante comme une auréole sur ce pur front d'enfant et de vierge. Puis franchissant d'un seul coup dix années de sa vie, dix longues et tristes années, et détournant les yeux de cette hideuse page d'une vie si bien commencée, elle se voyait encore sous son toit de briques; mais cette fois, elle n'y était plus seule : une vision plus riante encore que toutes celles de sa jeunesse animait cette solitude champêtre. La tête gracieuse du jeune peintre était venue se placer d'elle-même dans le cadre poétique

de ses rêveries. Appuyée sur son bras, buvant l'amour par tous les pores, et l'écoutant encore comme ce matin, des yeux, de l'oreille et de l'ame, elle errait avec lui à travers ce frais paysage, cachant avec lui son bonheur, le premier depuis dix ans dont elle n'eût pas à rougir. L'amour, un amour pur et partagé, rendait à son cœur sa jeunesse, à son front l'auréole de chasteté qu'il avait perdue, et peu à peu, suivant le langage du poète, lui *refaisait une virginité!.....*

A cet instant, au milieu de la plus délicieuse extase où fantaisie de vierge se soit jamais perdue, un coup légèrement frappé à sa porte la réveilla en sursaut. Le sauvage qui s'endort au milieu de ses tortures, et qu'un raffinement de froide cruauté réveille pour le rappeler au sentiment de ses maux, n'eût pas payé plus cher un moment de sommeil, qu'elle une heure de rêverie de plus. Mais le charme était rompu : la riante vision avait disparu; le réel, le hideux réel de sa vie était là pour la ressaisir : « Signora, lui dit celle de ses femmes qui venait de la réveiller, le camériste du cardinal-légat est la qui vous invite à passer au palais sur-le-champ. Son éminence a besoin de vous..... Dites-lui que je n'irai pas, » s'écria la malheureuse Liona en cachant sur les coussins de son ottomane son visage rouge de honte; et le jour la retrouva sanglottant encore à la même place.

Ce jour-là, de grand matin, Annibal était déjà à l'ouvrage, remodelant et retouchant avec la patience passionnée d'un artiste son œuvre de la veille; de temps en temps il s'interrompait pour maudire de tout cœur son modèle qui n'arrivait pas, et qui allait laisser se glacer cette inspiration, qu'un peintre et qu'un poète doivent saisir au passage, capricieuse et fugitive qu'elle est comme une fantaisie de femme. Tonino était près de son oncle, un peu plus pâle que la veille, mais au demeurant fort joli garçon, et le sachant un peu, ce qui lui avait valu plus d'une fois de sévères admonestations de la part de son oncle. Enfin après deux messages successifs et dix accès de colère de messer Annibal, le modèle arriva,

mais les yeux gonflés, les joues pâles et tirées, les cheveux en désordre, belle encore, mais d'une beauté fatiguée et souffrante. Aussi l'accueil de messer Caracci, déjà de fort mauvaise humeur, ne fut-il rien moins que gracieux. « Eh! que diable! signora, dit-il en fixant sur elle un œil courroucé, il me semble que je vous paie assez cher pour avoir à moi vos nuits comme vos jours, et pour que vous n'alliez pas, comme Pénélope, à laquelle du reste vous ne ressemblez guère, défaire la nuit ce que je fais le jour. Voyons, dites-moi, ne pouviez-vous passer cette nuit à dormir comme une honnête femme, pour m'arriver ce matin avec un teint frais et reposé, et gagner en conscience l'argent que je vous donne?

En tout autre moment, la fière Liona se serait regimbée contre cette prétention outrecuidante de confisquer ainsi au profit de l'art les nuits, les lucratives nuits de la plus belle courtisane de Bologne, et elle eût probablement jeté à la tête du peintre l'argent qu'il venait de lui reprocher; mais Tonino était là, elle l'avait revu : honte, remords, douleur, tout était oublié; elle ne sentait plus même l'outrage qui la frappait; aussi fut-ce avec un angélique sourire de douceur qu'elle balbutia quelques excuses à messer Annibal; puis, se plaçant d'elle-même avec une merveilleuse intelligence dans l'attitude la plus favorable au travail du peintre, elle se mit à regarder Tonino, comme la Samaritaine sans doute avait regardé son rédempteur; et au bout de cinq minutes, à l'éclat de ses yeux, à la rougeur animée de son teint, à la vie et au bonheur qui circulaient dans toutes ses veines et débordaient par tous ses pores, personne n'eût dit qu'elle était, il y a deux heures, la plus souffrante et la plus humiliée de toutes les femmes.

Trois semaines se passèrent ainsi, la bonne humeur de Carrache toujours croissant avec le progrès de son tableau et le zèle intelligent de son modèle. Liona, absorbée dans une longue et extatique contemplation, passait ses jours à regarder Tonino, et ses nuits à penser à lui éveillée, et à en rêver endormie. Sans daigner donner une raison ou un prétexte, elle avait coupé court à toutes ses liaisons d'intérêt ou de plaisir. On savait qu'elle posait pour messer Annibal, mais on n'en savait pas plus. On ne la voyait plus nulle part, ni aux promenades, ni aux fêtes, ni aux orgies somp-

tueuses des grands, qui jadis n'auraient pas été complètes sans elle. On la croyait malade, ou folle, ou dévote; on essaya de forcer sa porte, mais sans pouvoir y réussir; on s'en occupa huit jours au moins, et puis l'on n'y songea plus. Elle eût pu mourir après cela qu'elle n'eût pas été plus complètement oubliée!

Et cependant une vie nouvelle venait au contraire de commencer pour elle. On s'habitue vite au bonheur, et déjà elle ne comprenait plus une autre manière de vivre que de voir ainsi tous les jours celui qu'elle aimait, d'être autorisée par son rôle à attacher sur lui cet œil qui ne le quittait pas; à lui sourire, de cet ineffable sourire qui s'ignore lui-même, et que le bonheur imprime à votre lèvre; à causer avec lui, pendant les rares instans de repos qu'Annibal accordait à lui-même et à ses deux modèles. Aussi chaque soir, quand le dernier reflet du jour avait, en s'enfuyant, arraché malgré lui le peintre à son tableau, et Liona à sa tâche plus douce encore, elle emportait chez elle sa provision de bonheur pour toute sa nuit. Comme l'avare, elle l'enfouissait au plus profond de son cœur pour le dérober à tous les regards. Ells s'enfermait avec lui, pour le compter, le recompter encore, pour se redire tous les mots non pas tendres, mais bienveillans, que Tonino avait laissé tomber vers elle; pour se rappeler tous les regards d'intérêt nonchalant qui avaient répondu à son regard, car elle n'en avait qu'un, un qui commençait du moment où son œil rencontrait celui de Tonino, pour ne finir qu'au moment où elle s'éloignait de lui.

Et Tonino, demandera-t-on? Tonino faisait ce que tout homme aurait fait à sa place, *il se laissait aimer!* Il se prêtait avec une voluptueuse nonchalance à ce culte enthousiaste qui flattait à la fois ses sens et sa vanité. Tonino, nous l'avons dit, n'était ni assez novice pour se tromper sur ce que la pauvre Liona ressentait pour lui, ni assez modeste pour se refuser à y croire; il ne lui avait pas fallu deux jours pour comprendre le sens des regards passionnés que Liona attachait sur lui; et comme après tout c'était la plus belle femme de Bologne, et que Tonino n'était pas toujours fort scrupuleux dans le choix de ses maîtresses, « Pourquoi pas celle-là aussi bien qu'une autre? » s'était-il dit.... Et cependant, chose étrange, il y avait des momens où ce regard fixe et étincelant, toujours cloué

sur lui, finissait par l'embarrasser. Il y a dans une passion vraie et profonde, alors même qu'on ne la partage pas, quelque chose qui vous remue et vous pénètre, qui fait que vous ne pouvez longtemps rester froid dans cette atmosphère brûlante qui vous enveloppe. Ainsi cette ame insouciante de jeune homme, fanée avant l'âge dans la débauche, se prenait peu à peu d'une sorte de respect mêlé de crainte pour cet étrange amour de courtisane, naïf comme celui d'un enfant, imperieux comme celui d'un homme, chaste et muet comme celui d'une vierge. Cet amour-là lui faisait peur, à lui frivole jeune homme, comme nous font peur les pensées sérieuses, quand elles nous prennent à l'improviste; son regard se baissait instinctivement devant ce regard plus puissant que le sien, et quand, seul avec Liona, il voulait retrouver, pour plaisanter avec elle, cette langue affilée dont les mordantes reparties avaient embarrassé plus d'un aplomb de grande dame, la parole, sans qu'il sût pourquoi, expirait sur ses lèvres. Il ne se reconnaissait plus lui-même : le brillant et enjoué Tonino n'était plus qu'un étudiant gauche et timide, qui eût compté toutes les solives du plafond avant de trouver un mot d'amour à dire à une femme *che gli voleva bene.* Mais c'est qu'aussi en parlant à cette femme-là, il ne savait plus à qui il avait à faire : son instinct de débauché lui disait confusément qu'avec elle, toute courtisane qu'elle fût, les paroles hardies, les plaisanteries graveleuses n'étaient pas de mise; force lui était, et bien malgré lui, d'avoir pour cette femme perdue quelque chose de ce respect mêlé d'embarras qu'un libertin éprouve devant une femme honnête. Mais quant à être amoureux d'elle, il s'en fût bien gardé, vraiment! Lui, Tonino, devant qui les mères faisaient baisser le voile de leurs filles, lui, devant qui les amans tremblaient pour leurs maîtresses, et les maris pour leurs femmes; lui, amoureux de bonne foi, et amoureux d'une courtisane! il y aurait eu là de quoi le perdre de réputation, de quoi le deshonorer aux yeux de tous ses camarades!

Toutes ces reflexions désolaient le pauvre Tonino, qui, pénétré, comme tous les hommes dont la vanité est le premier mobile, d'une sainte frayeur de l'opinion, avait coutume dans chacune de ses décisions de se demander bien plutôt *ce qu'on en dirait,* que ce

qu'il en disait lui-même. Étrange faiblesse que les plus forts partagent! difficile courage que n'ont pas les plus braves, quand, pour faire le bien, il ne faudrait que se laisser aller aux penchans de son propre cœur, et braver l'opinion de quelques sots, qui se hâtent de vous imposer leur censure pour échapper à la vôtre!

Mais Tonino, fort brave du reste, n'avait nullement ce courage-là; et après bien des indécisions, un jour qu'en posant vis-à-vis de sa belle Samaritaine, il avait été encore un peu plus gauche et plus embarrassé que de coutume, il prit un parti énergique, et se décida à consulter ses oracles, c'est-à-dire quelques vauriens de son âge, dont l'arrêt sans appel faisait pour lui le bien et le mal, et dont l'opinion lui importait plus que celle de tout l'univers. Une séance solennelle fut tenue dans ce grave areopage, et il fut décidé, à l'unanimité, que Tonino était un homme perdu, si dans huit jours Liona n'était pas à lui, et s'il ne l'amenait pas souper avec lui, pour lui faire abjurer devant la joyeuse assemblée ses absurdes projets de retraite.

Les huit jours s'écoulèrent, fort occupés sans doute pour Tonino, qu'on voyait se glisser tous les jours chez sa maîtresse et n'en sortir qu'assez avant dans la soirée. Aussi personne parmi les futurs convives du souper ne doutait-il que Tonino ne tînt sa promesse, et ne ramenât la belle Liona dans le cercle de bons vivans qu'elle avait momentanément déserté. Enfin, le jour était arrivé, et l'heure fatale venait de sonner au beffroi de la ville; tous les convives étaient réunis dans la salle du festin, où il ne manquait plus que Tonino, lorsque celui-ci, avec l'air honteux d'un renard qui a laissé sa queue au piége, entra seul dans la salle. Du moment où on l'aperçut, un long murmure de railleuse joie accueillit le malencontreux amphitryon qui venait seul et sans maîtresse faire les honneurs de son repas et payer deux fois son écot. Mais c'est qu'aussi ce pauvre Tonino, avec sa physionomie embarrassée et son allure gauche et soucieuse de conquérant désappointé, prêtait si tristement le flanc aux plaisanteries, lui dont la raillerie mordante et sans pitié n'eût pas, dans ce cas, épargné les autres! Il dépareillait à lui seul cette noble et élégante orgie, où le goût délicat de l'artiste se mêlait à son spirituel dévergondage. Qu'on se

figure, en effet, un cercle de joyeux *viveurs*, car la chose, sinon le mot, existait à Bologne en 16**; chacun d'eux, séparé de son confrère par ce que cet original de Benvenuto Cellini appelle plaisamment une *corneille*; car chacun, fidèle à la parole que Tonino seul n'avait pas tenue, avait amené la sienne. A la place d'honneur, au centre de la table, une espèce d'estrade avec un dais improvisé attendait le roi et la reine du repas, Tonino et la belle, la brillante Liona. Mais, hélas! Tonino, veuf et grandement embarrassé de son veuvage, s'assit seul sur le siége d'honneur, en laissant à son côté un fauteuil veuf comme lui.

— Je paie, signori, je paie; j'ai perdu mon pari, se hâta-t-il de s'écrier pour désarmer les propos malins qu'il voyait déjà près de fondre sur lui, drus comme la grêle; mais puisque je consens à payer mon pari, tenez-moi quitte de vous dire comment je l'ai perdu.

Un hourra moqueur accueillit cette protestation de Tonino. — Tu nous le diras, tu nous le diras! s'écrièrent en chœur vingt voix. — Une histoire pour égayer notre souper! une histoire! tu nous la dois. Paie ton écot.

— Liona serait-elle par hasard devenue laide? demanda d'un ton d'intérêt moqueur la plus jolie *corneille* de la bande, après Liona toutefois.

— Ou dévote? dit une seconde. Elle est peut-être en retraite au couvent de Saint-Luc avec le cardinal-légat.

— Ou amoureuse? dit une troisième. On dit qu'elle va retourner dans son village pour se marier avec son prétendu.

— Mais si elle lui porte seulement un sequin par amant, reprit une autre, cela fera encore une assez jolie dot pour un gardeur de chèvres. Je présume qu'il ne fera pas le difficile.

— Bah! quand un épouseur se décide à mordre à l'hameçon de la dot, il ne s'inquiète pas plus des amans que de l'eau qui a passé sous le pont de Reno depuis dix ans.

— Ah! il fera bien de ne pas compter ceux de Liona; il aurait trop à faire. Il y en aurait plus que de gradins pour monter à la madone de Saint-Luc.

— Allons, paix! jalouses créatures que vous êtes; ne dites pas

de mal de la Liona, reprit un de ses anciens admirateurs. Vous avez beau faire, dévote ou mariée, elle sera toujours plus belle que vous. Laissez plutôt Tonino nous conter son histoire.

— Moi! je n'ai pas d'histoire à vous conter, dit Tonino, qui mangeait comme quatre afin de se donner contenance, et ne quittait pas les yeux de dessus son assiette afin de ne pas rencontrer ceux de ses camarades.

— Mais pourquoi Liona n'est-elle pas venue avec toi? Tu as donc fait *fiasco* auprès d'elle?

— Pauvre Tonino! dit une des plus jolies en lui faisant la plus délicieuse petite moue de compassion; il me fait peine, en vérité. Mais aussi pourquoi a-t-il été choisir cette petite sotte de Liona?

— Et vous voudriez le consoler, n'est-ce pas, signora? reprit aigrement le voisin.

— Mais je n'ai pas besoin d'être consolé, reprit Tonino un peu piqué de se voir ainsi l'objet de la compassion universelle. Liona est à moi, entendez-vous, autant qu'elle peut être à moi, et je trouve fort plaisant.....

— Mais alors pourquoi ne nous l'as-tu pas amenée?

— Comment! Tonino tout seul! s'écria un convive qui entrait au même instant, et qu'un cri de joie universel salua comme le bien-venu dans ce pandemonium, dont il semblait le roi; Tonino tout seul! — Mais qu'a-t-il donc fait de Liona? ajouta le nouveau venu en s'asseyant sans façon à la seule place qui restait vide à côté de l'amphitryon.

Mais arrêtons-nous un instant, car ce convive, d'importance dans Bologne comme dans notre histoire, mérite une mention toute particulière, et vaut bien que l'on fasse une pause pour lui. Ce convive, dont l'entrée dramatique et inattendue fit sensation dans le cercle bruyant, n'était rien moins que l'*abbate* Manzi, le favori du cardinal-légat, et celui que les flatteurs de son éminence, limiers qui ont le nez si fin pour dépister le pouvoir à venir, encensaient déjà comme son futur coadjuteur. Cette perspective de faveur et de puissance, fort appréciée à la petite cour du cardinal, n'eût pas été une grande recommandation auprès de ce cercle d'insoucians artistes, assez peu courtisans de leur nature,

et plus curieux d'un bon mot après boire, que d'une bénédiction de cardinal en chaire. Mais là, heureusement, le digne abbé avait d'autres titres à faire valoir. Avec son manteau, qu'il avait jeté négligemment derrière la porte, était resté tout ce qu'il y avait en lui de sérieux et de clérical; en dépit du petit collet et de la tonsure, il n'y avait plus là, à ce synode de bons vivans, qu'un bon vivant de plus, capable de leur tenir tête à tous, et de ne baisser ni œil ni oreille devant un regard ou un propos lascif. Une recommandation plus puissante encore auprès d'eux, c'est que c'était lui, Manzi, homme grave aujourd'hui, hors de table du moins, et *monsignor* demain peut-être, c'était lui qui, petit *abbatino* aux joues roses et à la tête bouclée, avait séduit la belle Liona, bientôt affolée de ce chérubin en petit collet, descendu du ciel au pied d'un autel de village; c'était lui, et il s'en faisait honneur, qui avait mis en circulation ce trésor enfoui, et déterré cette perle villageoise, trop précieuse pour de lourds paysans. Il fallait lui entendre raconter comment, après avoir triomphé de ses scrupules, il s'était mis à miner un à un, au profit des assaillans à venir, tous les remparts de cette forteresse prise d'assaut, tous les sots préjugés qu'à défaut de l'innocence, l'amour entretenait encore dans cette ame de jeune fille. Et puis, quand il avait cru l'éducation faite, et son élève assez forte pour voler de ses propres ailes, il l'avait laissée aller, mais en la suivant des yeux, comme la mère qui regarde avec anxieté voleter l'oiseau novice qui vient de s'élancer du nid. Il l'avait suivie, protégée, guidée dans toute sa carrière; il l'avait, d'après l'usage italien et les secrètes prérogatives de sa charge auprès du cardinal, *mise en rapport* avec son éminence, spéculation charitable, où l'obligeance, si naturelle aux belles ames, s'était trouvée d'accord avec l'intérêt personnel; car, en plaçant quelqu'un *à lui* auprès du cardinal, c'était un lien de plus dont il enlaçait le sensuel, goutteux et évangélique personnage, dont il courtisait la faveur et couchait en joue l'héritage.

Mais dira-t-on, pourquoi le digne abbé avait-il renoncé à Liona, puisqu'il lui portait tant d'intérêt? Ne pouvait-il la garder pour lui, et savourer lentement, en avare ménager de ses plaisirs, le

fruit qu'il avait cueilli. A cela nous répondrons plus franchement que le digne abbé ne l'aurait fait lui-même : Manzi n'avait pas gardé Liona pour lui, parce que Manzi était un *ambitieux!* parce que, pénétré de bonne heure de l'idée que, pour réussir, il ne faut faire qu'une chose à la fois, il avait craint que l'amour ne fît tort à l'ambition, et qu'en spéculateur impitoyable, il avait élagué les branches pour mieux faire élancer le tronc. Aussi c'était plaisir de voir comme son ambition poussait depuis ce temps-là, vigoureuse et vivace; comme la tête avait profité de tout ce qu'avait perdu le corps, comme l'esprit, toujours tendu vers un seul objet, avait tordu, desséché, flétri tous les muscles du corps, tari les larmes dans les yeux, fané la pudeur sur les joues, étouffé jusqu'au fond du cœur le germe même d'une émotion généreuse. Ces yeux naguère si étincelans s'étaient enfoncés sous leur orbite; ce front lisse comme une plaque d'ivoire, s'était labouré de mille petites rides imperceptibles au repos, mais que le moindre mouvement de l'œil ou de la pensée faisait surgir, comme le léger souffle de la brise qui rompt le calme d'une mer endormie. L'orgie seule avec sa chaude atmosphère et son haleine enfiévrée pouvait faire revenir le sang sur ces joues pâles, et le feu dans ces yeux qui voulaient paraître éteints. Manzi ne buvait pas pourtant, car on parle quand on est ivre, et Manzi, depuis sa première entrée au séminaire, savait tout le prix d'une parole perdue. Mais il aimait à voir boire : l'ivresse des autres agissait sur ses nerfs impressibles, et lui montait au cerveau comme l'odeur de la cuve où le vigneron s'enivre du vin qu'il fait et qu'il ne boit pas; l'orgie était pour lui un spectacle, un jeu qui l'amusait quoiqu'il ne jouât pas, qui le reposait de cette pensée toujours une, toujours présente, à chacun de ses pas dans les voies de ce monde, où le mot : *parvenir!* écrit en grosses lettres, semblait rayonner devant lui comme les mots flamboyans sur les lambris de Balthazar.

Et cependant, quand les joyeux propos de l'orgie, lancés d'un bout de la salle à l'autre, rebondissaient comme la balle de paume, qui était le plus ardent à les saisir, le plus prompt à les renvoyer? Manzi. Qui savait mieux que lui tourner la lascive équivoque, tout juste assez douteuse, pour que l'indécence, un peu voilée, en parût plus

piquante sous son faux air de retenue, comme l'œil agaçant d'une Espagnole paraît plus fripon sous la mantille qui le voile à demi? Et puis quel étudiant, ou quel jeune seigneur au pourpoint de velours pouvait se vanter d'avoir la grace et la coquette recherche de ce costume d'abbé, irréprochable dans sa savante simplicité, depuis la pointe du tricorne jusqu'à la boucle des souliers? Qui savait comme lui, en sortant de l'orgie, quitter son ivresse de commande pour sa gravité de commande aussi, et venir discuter froidement, autour d'un tapis vert, les intérêts de l'église et les affaires les plus compliquées du diocèse; ou bien encore, en s'asseyant auprès d'une grande dame, mettre dans tous ses gestes une plus nonchalante aisance, et effleurer la limite délicate qu'un homme du monde peut atteindre dans ses propos, mais sans la dépasser, de peur d'exposer à rougir un front qui en a perdu l'habitude?

Tel était l'homme qui venait de s'asseoir à cette table, et l'on peut juger si ce fut un évènement pour la bande joyeuse que l'entrée d'un pareil convive. D'ailleurs, un secret pressentiment disait à tout le monde que l'abbé saurait le motif secret de l'absence de Liona; et en effet l'on ne se trompait pas : le cardinal, piqué du refus de la courtisane, refus d'autant plus blessant qu'il était moins attendu, avait détaché sur la piste de ce gibier qui lui échappait ce fin limier de Manzi; et celui-ci, en quelques heures et avec quelques ducats avait eu à lui la première camériste de Liona. Il savait, à un baiser près, toutes les faveurs qu'avait obtenues Tonino, et les refus qu'il avait essuyés. Il connaissait maintenant la cause des dédains essuyés par le cardinal, et las de se taire sur des affaires plus graves, il était bien aise de se reposer de son silence officiel par quelque petite indiscrétion sans conséquence aux dépens de ce bon Tonino, son meilleur ami. Aussi quand les interrogations commencèrent à pleuvoir sur lui, malgré ses protestations affectées d'ignorance, un regard de côté, lancé à ce cher Tonino, fit froid à celui-ci jusque dans la moelle des os. L'abbé savait tout, et n'avait pas envie de se taire : Tonino n'en douta plus après ce regard. Baissant donc la tête sur son assiette, comme un patient sous le coup du bourreau, il attendit le coup de grace avec une résignation vraiment chrétienne.

Manzi cependant continuait à jurer ses grands dieux qu'il ne savait rien, mais d'un air à convaincre tout le monde que Tonino même n'en savait pas plus que lui. Les femmes surtout, sans pitié pour Liona, dont la beauté était pour elles un crève-cœur de tous les jours, harcelaient le discret abbé de questions de plus en plus pressantes; celui-ci mangeait silencieusement, jetant de temps en temps quelques molles dénégations, et ne répondant le plus souvent que par un de ces regards à double sens, qui démentent, comme un confident bavard, le langage officiel que la bouche doit tenir. « Vous le voulez donc, reprit-il enfin quand il crut avoir assez irrité la dévorante curiosité des convives! Eh bien..... Mais j'ai peur de faire de la peine à ce cher Tonino. Heureusement que sa réputation est faite.....

— Oui, car, sans cela, il ne tiendrait pas à ce *cher* Manzi de la défaire, reprit celui-ci en essayant de sourire avec l'aménité féroce d'un boule-dogue qu'on apprivoise.

— Eh bien! apprenez donc, mes chers amis, que ce pauvre Tonino.....

— Je ne veux pas qu'on m'appelle *pauvre,* reprit Tonino furieux. J'aime autant qu'on m'appelle sot.

— Mais si c'est pour te plaindre?

— Je ne veux pas qu'on me plaigne.

— Eh bien! apprenez donc, que ce bon, cet excellent Tonino...

— Je ne suis pas bon du tout, reprit celui-ci en grinçant des dents.

Mais l'abbé continua sans s'émouvoir:

— Est dupe de la comédie la mieux concertée, la mieux jouée...

— Dupe! s'écria Tonino, d'une voix de tonnerre, en bondissant sur sa chaise.

— Oui, dupe, reprit froidement Manzi; dupe, mon estimable ami; figurez-vous, signori, que cette chère Liona, à laquelle personne, comme on le sait, ne porte un intérêt plus tendre et plus désintéressé que moi, a depuis long-temps résolu de *faire une fin.*

— Comment! de se marier! je le disais bien! répétèrent en chœur vingt voix de femmes.

—Silence, *il minor sesso,* fit l'abbé avec un sang-froid imperturbable; si vous ne vous laissez pas conter mon histoire, vous ne saurez rien. Je vous disais donc que cette chère Liona a résolu d'attraper un mari, coûte que coûte, et que Tonino, pour jouer ce rôle-là, lui a paru tout aussi bon qu'un autre.

— Manzi, tu me rendras raison de cette insulte! s'écria Tonino écumant.

—Eh mais! mon bon Tonino, reprit l'abbé avec une parfaite aisance, pourquoi voudrais-tu te couper la gorge avec ton meilleur ami? Parce qu'il veut t'empêcher de tomber dans un piége?

—Eh bien! prouve, je t'écouterai tranquillement, dit Tonino en se mordant les lèvres, et en faisant de son couteau une large entaille dans la nappe, sans doute pour mieux prouver sa parfaite *tranquillité.* Sa voisine de gauche, redoutant de lui quelque autre assassinat de ce genre, le désarma sans qu'il s'en aperçût.

— Voici le plan qu'a suivi cette petite Liona, mon élève, poursuivit l'abbé, en savourant à petits traits et d'un air d'orgueilleuse satisfaction un verre de Montepulciano. Elle a rendu amoureux notre ami que vous voyez si tranquille là-bas....

Ici le patient fit un mouvement convulsif sur sa roue, mais il ne parla pas.

— Et comment cela? dit en chœur l'assemblée.

— En faisant semblant d'être amoureuse de lui.

— Tu mens! abbé, hurla Tonino hors de lui, et voulant s'élancer sur le narrateur; mais on parvint à le retenir.

— Vous le voyez, dit Manzi d'un air de sincère compassion, le pauvre diable est ensorcelé; il a perdu l'usage de sa raison, il croit à l'amour d'une courtisane.

—Oui, j'y crois, s'écria l'amant de Liona. D'ailleurs, ce n'est plus une courtisane!

—C'est peut-être une vierge, reprit gravement une de ces signoras, c'est un miracle de la façon du cardinal-légat. Et toute l'assemblée éclata de rire; Manzi seul ne se le permit pas, il s'agissait de son patron.

— Mais où en sont les choses? demanda un curieux.

—Où elles en étaient le premier jour : notre ami Tonino va tous

les soirs disserter avec Liona, en style de *pastor fido*, sur les charmes de l'amour platonique; manger en tête-à-tête des massepains et un sorbet, moins blanc que ses blanches mains (style d'amoureux), et après un chaste baiser, on se quitte comme l'on s'était trouvé, pour aller prier Dieu et dormir en paix, puis recommencer le lendemain.

— Qui t'a dit tout cela, espion? cria Tonino, ivre de vin et de colère.

— Il ne s'agit pas de savoir comment je l'ai appris, répliqua l'abbé sans paraître s'apercevoir de l'épithète; est-ce vrai, oui ou non, messer Tonino?

— Eh bien! oui, reprit celui-ci mis hors de garde par sa colère, c'est vrai, je n'ai encore rien obtenu de Liona..... Ici un hourra d'étonnement moqueur interrompit l'orateur, qui continua en balbutiant un peu: parce que je n'ai voulu rien obtenir; mais jamais elle ne m'a dit un mot de mariage.

— Pas si sotte, répliqua Manzi; quand on veut prendre une place par famine, on ne commence pas par lui donner l'assaut.

— Mais si je n'ai pas faim, reprit Tonino, de plus en plus embarrassé.

— Pauvre jeune homme, reprit sa voisine, en le toisant des pieds à la tête, avec un air de compassion marquée, et depuis quand a-t-il perdu l'appétit?

— Il est bien jeune encore pour être déjà *sans conséquence*, ajouta une troisième.

— Allons, épargnez notre ami Tonino, reprit Manzi, il est ensorcelé, je vous dis, et je me porte caution qu'avec toute autre que Liona, il se montrerait digne de son ancienne réputation. Mais venons au fait. Liona a mis dans sa tête de l'épouser!

— Quel dommage! s'écrièrent quelques voix de femmes: voir ainsi le plus joli garçon de Bologne s'enterrer tout vif à vingt-deux ans.

— Liona veut se marier, vous dis-je, elle a toujours eu un faible pour le mariage, j'en sais quelque chose, moi : sans ce damné petit collet, j'en aurais peut-être fait la folie, il y a dix ans; mais

à la place de notre ami Tonino, puisqu'il n'y a pas d'autre moyen, je crois que je me déciderais....

— Je ne veux pas me marier, moi, interrompit brutalement Tonino.

— Mais qui est-ce qui te parle de te marier sérieusement devant l'église, pourvu qu'il y ait seulement un prêtre complaisant qui fasse semblant de lire dans le rituel, et marmotte quelque chose qui ressemble au *conjungo?*

— Ah! excellente idée! un mariage pour rire! oh! la bonne comédie! s'écrièrent à la fois tous les convives qui, penchés sur la table, oubliaient de boire pour écouter le dialogue. Mais qui fera le célébrant? qui jouera au prêtre?

— Moi, parbleu! répondit l'abbé d'un air grave; est-ce que vous croyez par hasard que je ne m'acquitte pas de ce rôle-là tout aussi bien qu'un autre.

— De mieux en mieux! vive l'abbé! Ainsi, c'est un vrai prêtre qui fera le faux, s'écrièrent les jeunes gens.

— Mais s'ils allaient se trouver mariés pour tout de bon, fit observer un autre.

— Bah! cela ne dépend-il pas de moi? répliqua Manzi; je n'ai qu'à ôter du tabernacle les hosties consacrées, et à prendre le premier livre latin venu, au lieu du livre de messe, la pauvre Liona n'y entendra pas malice, et donnera, en toute conscience, à celui qu'elle croira son légitime époux, ce qu'elle lui refuse si impitoyablement. Mais sans cela, je la connais, dût-elle en mourir d'envie, elle se tuerait plutôt.

— Oh! la bonne malice! adopté, adopté à l'unanimité! s'écria toute la bande.

— Pardon, il manque encore une voix, fit observer l'abbé, c'est celle de notre ami Tonino. Qu'en pense-t-il? ajouta le digne abbé, en se tournant vers lui.

Pendant ce joyeux colloque, nous n'avons pas pu dépeindre tout ce qui se passait dans l'ame de Tonino. Mais, hélas! nous le dirons à sa honte et à celle du cœur humain, l'homme nouveau, que le contact de Liona avait créé en lui, avait disparu peu à peu devant les railleries de ses camarades, et le vieil homme avait repris le dessus.

La main habile de Manzi, en frappant sur sa vanité, avait trouvé le joint de la cuirasse; ce difficile courage de braver l'opinion, qu'il se faisait loin de ses camarades, comme un poltron qui se monte la tête en l'absence du danger, était tombé tout d'un coup devant eux. L'idée de passer à leurs yeux pour une dupe ou pour un novice révoltait son amour-propre, si doucement caressé par le souvenir de ses succès passés. Ainsi, au premier mot de Manzi, tous ses instincts d'honnête homme s'étaient révoltés d'abord contre l'idée de tromper cette pauvre Liona, si confiante et si reposée dans son amour; mais bientôt à la crainte de la tromper succéda celle d'être trompé lui-même : la vanité, qui plaidait tout bas contre cet étrange amour, se chargea d'endormir tous ces scrupules qu'on est bien près de trouver sots soi-même, quand on les voit trouver sots par les autres. Cette tête de jeune homme, où fermentaient déjà le vin et la colère, se trouva sans défense contre les sophismes que l'amour-propre et l'égoïsme appellent toujours à leur aide. Manzi, devinant à quelques refus un peu plus mous, à quelques reparties moins aigres, tout ce qui se passait dans le cœur de Tonino, voulut frapper un dernier coup.

— Et que dirais-tu, mon pauvre garçon, si je t'apprenais que Liona s'est vantée qu'avant un mois tu serais son mari?

— Impossible! s'écria Tonino, froissé cette fois dans quelque chose de meilleur que son amour-propre, impossible! son amour est trop vrai, trop humble, trop désintéressé. M'épouser! mais elle ne m'en a jamais dit un mot.

— Allons, je vois qu'il te faut des preuves. Tu me pousses à bout, dit l'abbé. Eh bien! parle, Annunziata, dit-il, en faisant signe de l'œil à la plus jolie, la plus rusée de l'assemblée, celle qui détestait le plus cordialement Liona, et se disait le plus haut sa meilleure amie. Celle-ci en bonne improvisatrice comprit sur-le-champ son rôle : on lui donnait le canevas, elle se mit à broder.

— Écoute, mon pauvre Tonino, dit-elle en se retournant vers lui avec un air de feinte compassion. Tu sais que cette chère Liona n'a pas dans Bologne une meilleure amie que moi; nous n'avons pas de secrets l'une pour l'autre : eh bien! comme je la plaisantais hier sur sa conquête, en nous reprochant de nous avoir enlevé

notre beau Tonino, l'enfant gâté des femmes de Bologne : — Patience! patience! m'a-t-elle dit, tu en verras bien d'autres, et me montrant la chaîne d'or qu'elle porte au cou, tu sais cette belle chaîne que le cardinal lui a donnée et qui vaut la rançon d'un roi; veux-tu parier le plus pauvre de tes colliers contre cette belle chaîne-là, qu'avant un mois j'aurai changé mon nom de Liona tout court, pour celui de la signora Caracci?

— Tu mens, c'est la jalousie qui te fait parler, répliqua Tonino ébranlé.

— Signor Tonino, vous n'êtes pas poli, reprit la comédienne sans se déconcerter. Mais écoutez, je vous pardonne, si vous me faites gagner la belle chaîne d'or du cardinal. Épousez seulement Liona, de la façon que vous conseille ce fou de Manzi, et la chaîne est à moi.

Tonino ne répondit pas. Un violent combat se passait dans son ame; son amour-propre, son amour, ses bons et ses mauvais instincts, tout était froissé à la fois. Il lui en coûtait affreusement de ne voir dans l'affection de Liona qu'un habile manége, qu'un appât pour le faire mordre, lui vieux pécheur endurci, à l'hameçon édenté du mariage. N'avoir aimé qu'une fois dans sa vie, et être dupe cette fois-là! c'en était trop pour son cœur, trop pour sa vanité. Une pensée le frappa: tout ceci pourrait bien n'être qu'un jeu, se dit-il, allons trouver Liona, et il se leva brusquement. Manzi, prompt comme l'éclair, devina sa pensée et comprit le danger.

— Un instant, dit-il; tu veux aller voir ta maîtresse, n'est-ce pas? tu lui diras tout, tu lui feras des reproches, elle te jurera ses grands dieux que nous t'avons menti; elle viendra avec ces larmes que les femmes ont toujours à leur service, ces larmes que je connais, qui sont si belles, si voluptueuses dans ses grands yeux bleus, te jurer qu'elle ne veut de toi que ton amour; que ce bonheur-là lui suffit; qu'elle n'aspire pas à l'honneur de porter le glorieux nom de Carrache; et toi, tu la croiras comme un benêt que tu es, que nous serions tous à ta place; et tu finiras par faire dans quelques mois la sottise qu'un ami veut t'éviter aujourd'hui. Non, de par Dieu! tu nous appartiens jusqu'à demain, et tu ne

nous quitteras pas; tu te griseras avec nous, comme un bon vivant que tu étais et que tu vas redevenir, de par Bacchus! et tu jureras avec nous, en chœur, la main étendue sur ce calice fumeux, de te laisser guider par mes conseils, et d'accepter ton rôle, fort joli rôle ma foi! dans le petit intermède matrimonial que nous préparons tous à notre amie Liona.

— *Evviva! Evviva!* s'écrièrent tous les convives transportés et élevant en l'air leurs verres pleins jusqu'au bord. Allons, Tonino, une folie encore avec tes vieux camarades! tu ne nous refuseras pas celle-là, c'est la dernière! Laisse-toi faire, voyons, et laisse-nous mettre dans tes bras cette belle Liona, qui s'avise un peu tard de faire la bégueule avec le plus joli garçon de tous les ateliers de la Romagne.

Tonino, étourdi, vida son verre en hésitant encore. Il ne consentit pas pourtant, mais il ne refusa pas non plus, et Manzi, trouvant que c'en était assez de fait pour une fois, ne voulut pas le presser davantage. Mais Tonino n'alla pas chez Liona ce soir-là.

Au fond d'un appartement décoré avec le goût le plus sévère, et orné de fresques et de tableaux pieux, qui convenaient à la demeure d'un riche ecclésiastique, derrière un magnifique christ d'ivoire, dont une draperie de velours noir faisait ressortir la pâle et matte blancheur, une porte habilement masquée conduisait dans un petit boudoir circulaire. Là, nous le disons à regret, la décoration au moins profane de ce boudoir formait un contraste peu édifiant avec celle des autres pièces: un jour doux, et tombant d'en haut, éclairait mollement des fresques voluptueuses, empruntées aux murs d'Herculanum; des bacchantes échevelées, à la pose effrontée, semblaient courir autour de la frise circulaire, poursuivies par des faunes amoureux et de lascifs satyres. La décoration toute païenne de ce délicieux boudoir, les pensées fort peu chrétiennes qu'il réveillait, l'ottomane circulaire qui semblait attendre des hôtes, tout dans ce sanctuaire du plaisir tranchait énergiquement avec les impressions graves que l'ameublement des pièces

voisines était calculé pour produire. On eût dit, à côté d'une chapelle chrétienne, le sanctuaire le plus reculé et le plus secret de quelque temple de Vénus, ou d'une autre divinité du paganisme, encore plus profane.

Et cependant, si vous eussiez demandé au serviteur, à l'air confit en Dieu, qui vous ouvrait la porte de ce dévot appartement, où était son maître : « Dans son oratoire, » vous eût-il répondu gravement. C'est là en effet que nonchalamment étendu sur son ottomane, le voluptueux patron de ce logis, le digne abbé Manzi, savourait mollement les délices de ce *far niente*, toujours si occupé pour un ambitieux. Plongé dans une rêverie trop sérieuse pour la profane atmosphère qui l'entourait, son attitude et son occupation actuelles pouvaient en deux mots résumer toute sa vie : l'ambition au fond, et le plaisir à la surface. L'orgie de la veille, et la comédie de mariage de son ami Tonino, étaient déjà bien loin de sa pensée ; des projets d'intrigues beaucoup plus graves sans doute absorbaient toute son attention, lorsque le panneau, chargé de voluptueuses peintures, auquel le christ était adossé, tourna tout à coup sur lui-même, comme si une main familière en avait poussé le ressort. L'abbé tressaillit, et pâlit à l'idée d'être surpris dans son oratoire peu évangélique ; mais un vêtement de femme qu'il aperçut le rassura tout d'abord. C'était quelque habituée de la maison, quelqu'un qui connaissait les secrets du boudoir ; il n'avait donc aucun danger à craindre.

Le *mezzaro*, ou voile vénitien, couvrait la tête de cette femme, et voilait sa taille haute et élancée, sans en cacher la grace et la souplesse. De par Dieu ! s'écria l'abbé, fin connaisseur en fait de toilette, il n'y a qu'une femme dans Bologne qui sache porter le *mezzaro* comme cela, et cette femme c'est Liona !

C'était elle en effet. Écartant son voile dès qu'elle se vit reconnue, elle vint se mettre debout devant l'abbé, qui, grandement intrigué de cette visite, la première qu'il eût reçue d'elle depuis bien des années, attendait dans une muette surprise qu'elle lui en expliquât le motif.

— Eh! *per Bacco!* ma pauvre Liona, s'écria-t-il enfin, décontenancé, malgré son double aplomb d'abbé et d'homme du monde,

de ce regard fixe et perçant qu'elle attachait sur lui; quel bon vent t'amène auprès du premier et du plus fidèle de tous tes adorateurs? Sois la bien-venue, mon enfant. Il y a bien long-temps que nous ne nous sommes rencontrés dans les voies de ce monde. Mais j'ai toujours eu un faible pour toi, tu le sais; et sans ce petit collet, ma foi, j'aurais peut-être fait avec toi la sottise que tu veux faire faire à ce pauvre Tonino. Mais que diable as-tu à me regarder ainsi? dit l'abbé un peu embarrassé en voyant à ces mots l'éclair jaillir de l'œil bleu de Liona; parle, voyons, car il ne te manque qu'une trompette et une paire d'ailes pour avoir l'air de l'ange au jugement dernier.

— Manzi, il faut que tu me rendes un service, lui dit-elle d'une voix sourde et creuse qui n'avait pas l'air d'appartenir à un être vivant.

— Un service! répliqua celui-ci, fort aise d'en être quitte à si bon marché; de grand cœur, ma toute belle. Voyons, parle, que veux-tu de moi?

— Je sais la comédie que vous avez montée avec Tonino pour me faire accroire qu'il m'épousait. N'essaie pas de mentir, Manzi. Tonino m'a tout dit. Je ne t'accuse pas; la vie est un jeu pour toi, où il n'y a de sérieux que l'ambition : le reste vaut tout juste la peine qu'on s'en amuse. J'accepte mon rôle dans leur comédie, entends-tu; mais j'en veux monter une autre avec toi, avec toi seul, Manzi.

— Une comédie! ah! tu t'en mêles aussi, ma brave Liona? Une comédie! Eh mais! volontiers. Voyons le rôle que tu me réserves.

— Écoute, Manzi, dit-elle en appuyant sur son épaule sa main froide, mais si froide qu'il en sentit le contact glacé à travers son vêtement. Tu m'as fait bien du mal, autant de mal qu'il est donné à un homme sans entrailles comme toi d'en faire à une pauvre et crédule jeune fille. Non, ne cherche pas à t'excuser; je ne viens pas ici pour te faire des reproches : tu ne comprends pas ces douleurs-là, toi, pourquoi en aurais-tu pitié? Tu m'as fait bien du mal, Manzi, eh bien! je te pardonne tout; je te pardonne mon amour trahi, ma vie manquée, ma jeunesse flétrie, si tu veux m'accorder ce que je te demande.

— Eh bien! parle, reprit l'abbé un peu ému. Tous les reproches du monde l'auraient laissé froid ou fait sourire peut-être; mais cette douleur dédaigneuse et hautaine l'avait frappé : il en avait peur du moins, s'il n'en avait pas pitié. Il regarda Liona : jamais elle ne lui avait paru si belle. Mais son grand œil bleu, si doux d'ordinaire, avait quelque chose de sec et de vitreux, qui vous faisait froid à regarder. L'abbé se sentit mal à l'aise, et tout endurci qu'il était, quelque chose qui n'avait pas parlé chez lui depuis bien des années, sa *conscience* éleva timidement la voix pour lui dire : Tu dois quelque chose à cette femme-là pour tout le mal que tu lui as fait.— Eh bien! parle, reprit-il avec une chaleur dont il s'étonna lui-même. Et ma foi, ma pauvre enfant, il faudra que ce que tu me demandes soit bien difficile pour que je te le refuse.

— Oh! c'est bien peu de chose, Manzi. Il ne s'agit que de t'épargner un sacrilége.

— N'est-ce que cela? reprit-il en éclatant de rire. Mais explique-toi, car du diable si tu m'as encore parlé autrement que par énigmes.

— Voici le mot : Tonino et toi, vous avez voulu m'abuser par un faux mariage, où tu devais jouer le rôle de célébrant. La trame était bien ourdie, la comédie parfaite et digne de son auteur. Si j'y étais spectatrice et non pas actrice, j'en rirais de bon cœur, ajouta-t-elle avec un éclat de rire convulsif qui fit tressaillir l'abbé. La comédie était bonne, Manzi; mais à nous deux, j'en veux monter une meilleure. Ils ont voulu me duper avec un faux mariage, eh bien! il faut le leur rendre en en faisant un vrai. Me comprends-tu à présent? Parlé-je encore par énigmes?

— Ah! l'idée est impayable, vraiment, reprit l'abbé, éclatant d'un fou rire, et s'abandonnant sans contrainte à toute sa rouerie native. Il n'y a qu'une femme pour inventer de pareils tours! Ce pauvre Tonino! dupeur et dupé à la fois, et se réveillant marié, bel et bien marié à côté de sa légitime épouse, quand il croyait... Ah! laisse-moi rire encore une fois, Liona; ma foi, tout maître que je suis, je baisse pavillon devant mon élève; tu es plus forte que moi, en vérité; je n'aurais pas inventé celui-là. Et les plaisanteries de nos amis de l'atelier, et les délicieux commentaires en bu-

vant, sur le mari sans le savoir, le mari malgré lui! Nous en aurons au moins pour vingt soupers! Ah! ah!....

— Un instant, Manzi, reprit gravement Liona : ce que je te demande là est un secret qui doit mourir entre nous deux. Tonino lui-même ne le saura pas.

— Mais qu'y gagneras-tu? demanda l'abbé un peu étonné, car enfin toute chose a un but, je pense, dans cette vie; et quand on trompe quelqu'un, d'ordinaire, c'est pour y gagner quelque chose.

— Et trouves-tu que je n'y gagne pas assez, si j'ai à moi, comme mon légitime époux, par un mariage *réel*, contracté devant l'autel, et beni par un *digne* prêtre, ajouta-t-elle en jetant sur l'abbé un regard qui lui fit baisser les yeux; si j'ai à moi celui que j'aime, comme je n'ai jamais aimé personne, entends-tu, Manzi? le seul homme au monde auquel je tienne assez pour refuser de me donner à lui?

— Ah çà! mais sais-tu que tu me rendras jaloux de ce dameret de Tonino? reprit l'abbé, froissé au moins dans son amour-propre. Sais-tu bien, ma toute belle, qu'il me prend envie de te refuser à mon tour, ne fût-ce que pour te punir de la préférence que tu accordes à un autre, en lui refusant ce que tu m'as accordé, à moi d'abord, et à tant d'autres après moi?

— Manzi, tu ne me refuseras pas ce que je te demande, s'écria Liona en sortant pour la première fois de sa morne stupeur. Non, par l'ame de ma mère! tu ne me refuseras pas, Manzi, tu n'en as pas le droit; tu n'en auras pas le courage, si tu as en toi un reste d'entrailles! Écoute, nous sommes seuls : est-ce de l'or qu'il te faut? tiens, j'ai là tous les diamans que je possède : ils sont à moi, je les ai bien gagnés depuis dix ans : il n'y a pas une seule de ces pierres que tu vois là qui ne m'ait coûté une nuit de honte, de prostitution, d'infamie; une nuit de ce que vous autres débauchés, vous appelez du plaisir!..... Prends, Manzi, tout cela est à toi, si tu le veux; mais ne me refuse pas.

L'abbé rougit légèrement : la corde la plus délicate de son amour-propre avait été froissée; car de tous les défauts d'un ambitieux, le seul qu'il n'eût pas, c'était l'avarice : l'or n'était pour

lui qu'un moyen, mais jamais un but; la seule chose qu'il estimât en lui, c'était le pouvoir qu'il donne et le plaisir qu'il achète.—Pour qui donc me prenez-vous, Liona? dit-il en repoussant dédaigneusement le riche écrin qu'elle lui présentait; croyez-vous donc que je trafique de mon *saint* ministère? ajouta-t-il en essayant de plaisanter; mais le dépit perçait encore sous son sourire un peu forcé. Ah! vous m'avez cru à vendre, ma belle; mais prenez garde, nous changeons de rôle; c'est le vôtre, entendez-vous, et ce n'a jamais été le mien. Mais écoute, mon enfant, ajouta-t-il en attachant son œil de connaisseur sur ce beau visage tout rayonnant d'émotion et de vie, et sur ces formes voluptueuses que le souple *mezzaro* dessinait sans les voiler, je ne demande pas mieux que de faire de toi la femme légitime de ce cher Tonino. Je n'ai rien à refuser à des prières qui passent par une aussi belle bouche. Mais vois-tu, poursuivit-il en lui prenant la main et en essayant de l'attirer vers lui, il faut que je prélève mes arrhes sur le marché. Je te connais : il y a en toi, toute courtisane que je t'ai faite, assez de la femme honnête, pour qu'une fois à Tonino, tu ne veuilles plus être à aucun autre. Et ma foi, je ne te le cacherai pas, ma belle écolière, depuis que je sens que tu vas m'échapper pour toujours, j'ai bien envie de ne pas te laisser partir sans me payer par mes mains du dernier service que je vais te rendre.

Ce fut le tour de Liona de rougir, mais de colère plus encore que de honte, et s'échappant vivement des bras de l'abbé que cette fantaisie de libertin blasé avait tiré de sa voluptueuse nonchalance, elle s'élança vers la porte, et fit tourner le panneau mobile dont elle connaissait le secret. Le christ d'ivoire se montra tout d'un coup comme une apparition menaçante pour tout homme qui aurait cru à quelque chose dans cette vie ou dans l'autre. L'abbé, qui ne songeait guère à ces idées-là, crut tout simplement que Liona avait peur de lui, et voulait s'enfuir de ce boudoir où avait succombé déjà mainte vertu plus rigide que la sienne. Mais arrivée en face du christ, Liona s'arrêta, et se retournant vers Manzi qui s'était levé pour la suivre, et lui prenant la main avec une solennité réellement imposante : Manzi, lui dit-elle, au nom de celui qui est mort pour nous sur la croix, au nom de notre ré-

dempteur à tous deux, et tous deux nous avons beaucoup à racheter, je t'adjure de m'accorder ce que je demande, et de bénir, réellement et sérieusement au pied de ce christ, mon mariage avec Tonino, sans révéler à personne, pas même à lui, ce secret qui doit mourir entre nous deux. Réponds, toi qui m'as perdue, toi qui m'as faite ce que je suis, toi qui peux me retirer de la fange où tu m'as jetée, me refuseras-tu ma dernière demande?

En parlant ainsi, Liona le regarda fixement : elle espérait l'avoir ému; mais un éclat de rire vraiment satanique de l'athée lui montra qu'elle se trompait, et que, tout endurci qu'il fût, il valait mieux encore s'adresser à son cœur qu'à sa robe. — En vérité, tu es une étrange fille, reprit-il enfin quand il eut donné cours à cette cruelle gaieté; serais-tu par hasard devenue dévote, ma pauvre Liona? j'en serais fâché pour toi; mais en conscience, je n'avais épargné ni temps ni peines pour t'ôter ce dernier préjugé, et je croyais t'en avoir débarrassée comme des autres. Garde tes invocations au Christ pour ceux qui y croient, entends-tu? celui que tu as pris à témoin en a vu et entendu bien d'autres de la place où il est, et n'a pas bougé pourtant. Mais pour te prouver que je ne suis pas tout-à-fait sans entrailles, comme tu as jugé à propos de me le dire, je t'accorde *gratis* ce que tu as voulu m'acheter. Je bénirai ton mariage avec Tonino, en conscience, et aussi réellement qu'un prêtre indigne comme moi peut le faire. Je me tairai même si cela peut te faire plaisir. Et si tu veux savoir pourquoi je suis de si bonne composition avec toi, ce n'est pas pour ta capucinade, entends-tu? de pareils enfantillages ne vont plus à mon âge; ce n'est pas non plus pour tes beaux yeux, car ma fantaisie d'un moment est déjà passée; mais c'est parce que je ne veux pas qu'il soit dit que la seule femme que j'ai eu la sottise d'aimer m'a demandé un service, même dix ans après, et que je le lui ai refusé. Et maintenant nous nous quittons bons amis, n'est-ce pas, ma brave Liona?

— Manzi, reprit-elle en réunissant dans un regard tout ce qu'un œil de femme peut contenir de prières, Manzi, je n'ai que toi pour garant de toi-même; tu ne me tromperas pas, n'est-ce pas?

— Non! foi.... Que te dirai-je? je n'ai pas un serment à moi

quand je veux jurer sérieusement. Heureusement que cela ne m'arrive guère. Je jurerais par ce christ que tu ne m'en croirais pas davantage. Eh bien! foi d'athée! foi d'homme qui ne croit à rien! Me crois-tu à présent, Liona?

— Eh bien! foi de courtisane et de femme perdue! je te remercie, Manzi. Je compte sur toi. Adieu.

— Il faut avouer que cette Liona est une maîtresse femme, pensa l'abbé en s'habillant pour aller à l'office. Après tout, ce petit Tonino est plus heureux que moi, car elle l'aime, et moi... Bah! imbecile que je suis, ne m'a-t-elle pas aimé comme cela? Que ferais-je d'ailleurs d'un amour de cette trempe? j'ai bien autre chose en tête, ma foi, et, pour un homme occupé, cela dérange.

ROSSEEUW SAINT-HILAIRE.

(*La suite au prochain numéro.*)

LE THÉATRE

A Marseille.

Le samedi 28 novembre 1772, on jouait, au théâtre de Marseille, *les deux Avares* et *les Amours de Ragonde*. Une agitation très grande se manifesta vers la fin de cette représentation; des groupes de jeunes gens s'étaient formés, et de vives paroles avaient circulé mystérieusement. Le rideau, baissé sur le dernier acte du ballet, fut relevé suivant l'usage, et l'acteur Duquesnoy, qui remplissait les fonctions de régisseur, s'avança pour annoncer le spectacle du lendemain :

— Messieurs, dit-il, demain dimanche, nous aurons l'honneur de représenter devant vous *Zémire et Azor*, et *les Fausses Infidélités*.

Les spectateurs, qui se retiraient ordinairement pendant cette annonce, ne quittèrent pas leur place cette fois. Dès que Duquesnoy eut prononcé le dernier mot de sa phrase, de violentes clameurs y répondirent, et l'on entendit une foule de voix s'écrier :

— Nous ne voulons pas de *Zémire et Azor !*

Étonné de cette apostrophe inattendue, Duquesnoy quitta la

scène à reculons en saluant le parterre; le rideau tomba, et tandis que les garçons de théâtre soufflaient sur les chandelles, les spectateurs se retiraient en ne cessant de répéter sur l'escalier et jusque dans la rue : — Point de *Zémire et Azor !*

En se prononçant aussi énergiquement contre un opéra favorablement accueilli à Paris et en province, le public marseillais n'en voulait ni aux paroles de M. de Marmontel, ni à la musique de M. Grétry. *Zémire et Azor* avait été souvent représenté et toujours applaudi sur le théâtre de Marseille; l'arrêt de proscription qui le frappait ce soir-là tenait à des causes étrangères à l'art et qu'il faut expliquer.

De toutes nos grandes villes, Marseille était celle qui avait possédé le plus tard un théâtre. Long-temps Corneille et Molière avaient été pour elle des dieux inconnus; des parades jouées par des comédiens ambulans suffisaient à ses plaisirs. Lorsque enfin un théâtre fut régulièrement organisé dans leur ville, les Marseillais, peu sensibles aux récréations qu'offrent les jeux de la scène, n'y venaient guère chercher l'art ou le spectacle. Le théâtre n'était considéré que comme un lieu de rendez-vous où les négocians reprenaient le fil des opérations de la Bourse, et où les jeunes gens se réunissaient pour se raconter les nouvelles du jour. C'était un centre de conversations, de transactions et d'intrigues amoureuses. Le théâtre tenait lieu de gazettes. On y discutait les faits politiques, on y lisait les lettres de Paris et les nouvelles à la main, on y racontait l'anecdote scandaleuse, on y débitait tout ce qu'on trouve aujourd'hui dans le *Sémaphore* et dans le *Messager*, ces deux modernes organes de la localité, tout jusqu'aux annonces commerciales et l'arrivage des navires. Tel était le théâtre de Marseille au XVIIIe siècle. Après la peste, la réaction de luxe, de plaisirs et de prospérité qui fut si brillante à Marseille, ne lui profita guère. On rapporta au spectacle la même indifférence et les mêmes préoccupations; on y revint, comme auparavant, pour agioter et s'entretenir des affaires du temps.

Or, en 1772, la grande affaire du temps pour toute la France était la réforme parlementaire du chancelier Maupeou. Cette réforme avait frappé le parlement d'Aix comme les autres et produi

en Provence de vives rumeurs. L'inimitié qui existait entre Marseille et Aix avait redoublé à cette occasion, car Marseille était obligée de se fournir à Aix de la haute justice dont elle avait besoin. La rivalité de ces deux villes datait de loin; elles se disputaient depuis des siècles la suprématie en Provence. Chacune d'elles avait son influence : Aix avait celle de la noblesse qui était quelque chose alors; Marseille, celle de la fortune. Les coffres-forts de l'une et les armoiries de l'autre s'unissaient bien quelquefois en légitime mariage, mais les masses ne parvenaient jamais à s'accorder, et le théâtre de Marseille servait souvent de champ-clos aux collisions qui avaient lieu entre les deux camps.

Aix n'avait pas de théâtre, et ses gentilshommes venaient à Marseille lorsqu'ils voulaient goûter le plaisir de la comédie. A Marseille, comme dans la plupart des grandes villes de province, tous les vices de la cité se logent aux environs de l'arche dramatique; les sept péchés capitaux tiennent boutique autour du théâtre. C'est ainsi aujourd'hui, c'était ainsi autrefois. Blasonnée sur toutes les coutures, ville de robe et d'académie, marchande de justice et de science, Aix offrait peu de ressources pour toute espèce de joyeux exercices, et ses jeunes gentilshommes s'accommodaient volontiers de la cuisine et de la galanterie marseillaises. Après leurs orgies, ils se présentaient au théâtre où ils scandalisaient le public par l'impertinence de leurs airs, de leurs propos et de leur gaieté. Les jeunes gens de Marseille, d'humeur peu endurante, laissaient rarement échapper l'occasion de châtier les écarts et les prétentions dédaigneuses de leurs voisins.

Ces mauvaises dispositions pour les gentilshommes d'Aix, et l'animosité dont les Marseillais poursuivaient le parlement Maupeou, étaient dans toute leur verve, lorsque l'on apprit que Mme la marquise d'Albertas avait fait savoir à messieurs les échevins qu'elle viendrait le lendemain à Marseille, et que, voulant se donner le divertissement du spectacle, elle serait bien aise de voir représenter *Zémire et Azor*. Mme d'Albertas était la femme du premier-président nommé par le chancelier Maupeou. Femme du premier-président et marquise d'Aix, il n'en fallait pas tant pour que les habitués du théâtre de Marseille ne lui permissent pas

d'imposer ses caprices au répertoire. Voilà pourquoi l'opéra de Marmontel et Gretry avait été refusé.

Après la façon si nette et si énergique dont s'était prononcé le public, on pensait que l'autorité, pour éviter un sujet de trouble, inviterait le directeur du théâtre à jouer tout autre chose que *Zémire et Azor*.

Cependant le lendemain, tandis que la parade défilait sur le Cours, et que le beau monde, après la dernière messe, se promenait sur le quai de Rive-Neuve, les affiches furent posées à la Cannebière. On y lisait :

Aujourd'hui dimanche, 29 novembre,

PAR ORDRE SUPÉRIEUR,

ZÉMIRE ET AZOR.

Cette affiche fut arrachée, foulée aux pieds, et les jeunes gens qui la veille au théâtre avaient manifesté leur opposition, se réunirent au jeu de paume de la rue d'Aubagne, et là se concertèrent pour empêcher la représentation de l'opéra proscrit. Ils mandèrent le directeur et lui firent part de leurs irrévocables dispositions. Le directeur courut chez les échevins qui ne voulurent rien entendre, et ordonnèrent de jouer le spectacle affiché.

Dès trois heures les avenues du théâtre étaient encombrées. A l'ouverture des portes, la salle fut remplie en quelques minutes. L'impatience était grande; l'anxiété la plus vive régnait. En attendant l'heure du spectacle, on passa le temps à chanter les noëls qui couraient contre Maupeou et ses créatures ; il y avait des couplets exprès faits contre le président d'Albertas; on en improvisa contre la présidente. Ce fut un concert politique fort divertissant. Enfin, les échevins parurent dans leur loge; au même moment Mme d'Albertas et les gens de sa société entrèrent dans la loge du gouvernement. Aussitôt l'orchestre se mit à jouer l'ouverture de *Zémire et Azor*. On laissa faire les violons. Le rideau levé, un jeune homme nommé Rémusat, d'une des bonnes familles de Marseille,

jeune homme de haute taille et de forte voix, orateur de l'opposition, prit la parole et dit aux deux acteurs qui étaient en scène :

— Messieurs, veuillez vous retirer; nous ne laisserons pas représenter *Zémire et Azor*; jouez une autre pièce à votre choix.

La motion de Rémusat fut vigoureusement appuyée. Un des échevins, ami de la famille d'Albertas, voulut à son tour prendre la parole et haranguer le public, on ne lui en laissa pas le loisir; les acteurs quittèrent la scène, et le rideau fut baissé.

Alors les chansons contre Maupeou et contre le président et la présidente d'Albertas furent entonnées de nouveau. Mme d'Albertas s'empressa de fermer les rideaux de sa loge. Les échevins qui s'étaient retirés rentrèrent avec les insignes de leur charge, la robe rouge, la simarre et le chaperon. Le rideau fut relevé, et les deux acteurs de la première scène de *Zémire et Azor* reparurent.

Un tonnerre de sifflets et de cris les accueillit. En vain les échevins chaperonnés voulurent-ils obtenir le silence. La garde bourgeoise entra dans le parterre par une porte, on la fit poliment sortir par l'autre. Ce moyen de conciliation n'ayant pas réussi, les échevins, qui ne voulaient pas céder, firent demander deux cents hommes de troupes à M. de Piles, viguier de Marseille. M. de Piles, comme son quasi-homonyme de l'Écriture, répondit aux échevins : — Je me lave les mains de ce que vous allez faire ! Et il donna les deux cents hommes.

Pendant ce temps-là, le rideau avait été levé et baissé plusieurs fois; Mme d'Albertas s'était retirée, poursuivie par les huées; quelques gentilshommes d'Aix, ayant voulu faire les récalcitrans, avaient été malmenés; les cris, les refrains satiriques, les sifflets, les éclats de toute sorte, volaient du haut en bas de la salle. Bientôt les uniformes parurent dans le parterre; cent soldats entrèrent, refoulant le public à coups de crosses. L'officier qui les commandait se tourna vers la loge des échevins et salua de son épée. Un des échevins, celui qui un moment auparavant avait vainement essayé de parler, se pencha hors de la loge et s'écria d'une voix tonnante : — Réduisez les tapageurs, morts ou vifs !

Le théâtre de Marseille vit alors une scène dont les fastes dra-

matiques n'offrent pas un autre exemple. Les soldats, après avoir frappé de la crosse, frappèrent de la baïonnette, puis ils firent feu. La confusion, la mêlée, le tumulte, devinrent horribles. De toutes parts on attaquait, on fuyait, on frappait. Des coups de feu furent tirés sur les loges, et ceux que les balles atteignirent tombèrent dans le parterre. La mousqueterie retentissait au milieu des cris de désespoir et de rage. On se ruait dans les corridors; on s'écrasait aux issues. Du parterre on avait d'abord sauté sur le théâtre; les soldats tirèrent sur la scène : un acteur fut frappé, les frises et les toiles des coulisses s'enflammèrent. Des gens tués pendaient sur la rampe des galeries. Le parterre était un étang de sang. La boucherie cessa lorsque la fuite et les balles eurent vidé la salle, et qu'il ne resta plus debout que les échevins et les soldats.

Le lendemain on compta les morts, il y en avait quinze, et les blessés, il y en avait cent. Rémusat avait été tué le premier. Les meilleures familles prirent le deuil.

Au milieu du désespoir et de l'indignation que ce déplorable évènement répandit dans Marseille, vint se mêler le récit d'un épisode tristement plaisant. On raconta qu'un capitaine de navire hollandais, sorti le matin du lazaret, s'était rendu au théâtre afin de jouir d'un divertissement entièrement nouveau pour lui. Ce brave homme n'était jamais allé au spectacle, mais on lui en avait dit des merveilles. Quand il entendit les cris des spectateurs, et quand il vit les troupes entrer dans le parterre, il s'imagina que c'était la comédie, et il se mit à regarder de tous ses yeux et à écouter de toutes ses oreilles. Les coups de feu ne l'effrayèrent pas le moins du monde, et son illusion ne cessa que lorsqu'il reçut une balle dans le ventre. Il mourut le lendemain.

Quelques années après ce désastre, la salle de spectacle où il avait eu lieu menaçant ruine, M. le prince de Beauvau, grand d'Espagne, académicien, et gouverneur de Provence, fit construire une autre salle sur l'emplacement de l'ancien arsenal, près du port. C'est le grand théâtre actuel. Il fut exécuté d'après les plans de l'architecte Bénard, et coûta treize cent mille livres, sans compter le prix du terrain. Une rue fort belle qui conduit de la

Cannebière au théâtre prit le nom de M. de Beauvau. Cette rue Beauvau est toute étincelante des magnifiques cafés que les étrangers admirent à Marseille. La rue qui se trouve derrière le théâtre se nomme rue d'Albertas, comme pour perpétuer un souvenir qui ne saurait demeurer enseveli sous les ruines de l'ancienne salle, que remplace une halle fondée par le préfet Charles Delacroix, père de notre célèbre peintre Eugène Delacroix.

Le théâtre est encore aujourd'hui à Marseille ce qu'il était au XVIIIe siècle. C'est toujours, pour la saine partie du public, un cercle politique et une succursale de la Bourse. Marseille a bien eu jusqu'à sept ou huit journaux à la fois, mais le théâtre a toujours été sa meilleure gazette. On n'y parle plus d'Aix, ville morte, ni de ses marquis fossiles, ni du chancelier Maupeou; mais on s'y entretient des chambres, des affaires du pays et des anecdotes de la ville. Au plus beau moment de la comédie ou de l'opéra, dans les loges et dans les corridors, les négocians spéculent sur le cours des huiles et des savons, les courtiers vendent des sucres et des indigos, et les assureurs prennent des risques. Quand les opinions et les partis s'irritent, ce qui n'est pas absolument rare à Marseille, le théâtre reçoit le contre-coup de ces émotions. Pendant et depuis la révolution, il a entendu bien des cris animés, il a retenti de bien des querelles, mais au milieu des plus vifs emportemens de la passion politique, dans les circonstances les plus menaçantes, il n'a rien vu, fort heureusement, qui ressemblât à la fatale soirée de *Zémire et Azor*. Depuis la restauration, la soirée dramatique la plus orageuse à Marseille a été une représentation du *Soldat laboureur*, dont une jeunesse généreuse soutenait les allusions patriotiques contre la réprobation anti-nationale d'un parterre anglo-légitimiste.

A propos de la légitimité, voici une assez étrange scène qui s'est passée au théâtre de Marseille en 1814 : Monsieur, comte d'Artois, étant venu visiter les Marseillais, honora le théâtre de sa présence. Voir un prince de la religieuse famille des Bourbons aller au spectacle fut un grand sujet de scandale pour les royalistes de Marseille. Monsieur, qui ne partageait pas leurs scrupules, s'installa un beau soir dans la loge du préfet. On jouait tout exprès

pour le prince *les Héritiers Michaud* et *la Partie de chasse d'Henri IV.* A cette époque, les Marseillais, dont le commerce avait beaucoup souffert durant l'empire, demandaient pour indemnité à la restauration la franchise de leur port. Entre les deux pièces, l'acteur Desronds (qui a fait pendant quinze ans les délices des Marseillais dans l'emploi des comiques, et qui exerce aujourd'hui la médecine à Alger, où il était aller jouer le répertoire des Variétés), se présenta sur la scène, et entonna une complainte allégorique qui commençait par ce couplet, sur l'air *de la Baronne* :

C'est la Franchise,
Qu'il faut chanter en ce beau jour,
Et la vérité veut qu'on dise,
Que la Provence est le séjour
De la Franchise.

De frénétiques bravos accueillirent cette spirituelle allusion. Quand l'acteur Desronds eut parlé, le comte d'Artois se leva pour la réplique, et après avoir salué le parterre :

« Je suis chargé par le roi, mon frère, de dire aux *Marseillois* qu'il n'a rien tant à cœur que de favoriser le commerce de l'*excellente* ville de Marseille. A mon arrivée à Paris, je demanderai expressément au roi, mon frère, la franchise de votre port. »

Jamais Fleury ni Talma ne furent applaudis comme le fut Monsieur ce soir-là. La franchise demandée par Desronds fut accordée, et un mois après, les *Marseillois*, s'apercevant qu'elle leur était nuisible plutôt qu'avantageuse, écrivirent au comte d'Artois pour en obtenir la révocation, qui leur fut pareillement accordée, quoique demandée en prose et sans musique.

Si le commerce allait mal sous l'empire, en revanche, jamais l'art dramatique n'eut un plus beau moment à Marseille. Quatre théâtres y florissaient à cette époque, tandis qu'aujourd'hui un seul a de la peine à se soutenir, et que le Théâtre des Allées offre en vain deux fois par semaine les plus gros mélodrames et les plus gais vaudevilles des répertoires parisiens. D'où venait cette étrange prospérité dans un temps où la ville était ruinée et où tous les jeunes gens étaient sous les drapeaux? C'est là un mystère dont on

a vainement voulu sonder les profondeurs. Le fait est que les quatre théâtres étaient pleins chaque soir. C'est dans ce temps-là que le directeur Ribié gagna cent mille écus avec *le Pied de Mouton*, et que M. Fay étonnait Marseille de son luxe. M. Fay fut au Grand-Théâtre de Marseille ce que M. Véron a été à l'Opéra de Paris; seulement avec cette différence dans le résultat, que M. Fay a fini par une faillite, et qu'il fouille maintenant, sur la foi des chroniques, le sol de la Bretagne pour y trouver des richesses qui arrivaient d'elles-mêmes dans ses bureaux de Marseille, et que de folles profusions lui ont fait perdre. A peu près à cette époque, Désaugiers et Jacquelin ont dirigé un des théâtres de Marseille, le Théâtre des Jeunes Artistes, qui avait remplacé un club populaire dans la salle de la rue Thubanneau. C'est à Marseille que ces deux spirituels vaudevillistes ont fait leurs premières armes.

Dans tous les arrondissemens dramatiques de France, il n'y a pas une direction plus difficile et plus dangereuse que celle du théâtre de Marseille; les plus habiles y ont échoué. Cependant le conseil municipal vote tous les ans une large subvention. C'était quinze mille francs il y a dix ans, c'est soixante mille francs aujourd'hui; mais quelle subvention ne faudrait-il pas pour compenser l'indifférence du public? Cette indifférence a existé de tout temps; le théâtre n'a jamais été compté au nombre des plaisirs qu'affectionnent les Marseillais; les dames ne vont guère au spectacle que lorsqu'un acteur célèbre de Paris y donne des représentations; les hommes n'y viendraient pas, si, en qualité d'abonnés et de spectateurs des premières loges, ils n'avaient la liberté de circuler dans les coulisses pendant toute la durée du spectacle. Le théâtre de Marseille est le seul en France où l'on jouisse de ce privilége; c'est le seul aussi, de toutes nos grandes villes, où les spectateurs ne soient pas assis au parterre; un banc unique s'étend sous les galeries des premières, et ce banc est réservé aux vieillards, non par ordonnance municipale, mais par une religieuse bienveillance digne des jours antiques de Sparte. Il y a des soirs où ce parterre reçoit une foule inaccoutumée; on s'y presse, on s'y foule; c'est un océan de têtes, secoué par de soudaines ondulations qu'un peuple de marins a surnommé des coups

de mer ; souvent un spectateur, lancé par la bourrasque, bondit et va retomber au loin sur les vagues chevelues. Des bancs au parterre priveraient le public de ce spectacle pittoresque, et coûteraient à l'administration le tiers des places. Les connaisseurs admirent, au théâtre de Marseille, un plafond de Réatu, représentant *Apollon et les Muses jetant des fleurs sur le Temps.*

C'est une vérité passée en proverbe, que le public marseillais n'écoute que le ballet. Flanant dans les coulisses, ou causant sur les banquettes pendant les mélodies de l'opéra et les tirades de la tragédie, il observe le silence et prête toute son attention lorsque vient le moment des entrechats. Aussi le plus grand succès de la scène marseillaise a été obtenu par *les Amours de Vénus*, de Coindet; *le Pied de Mouton* ne vient qu'en seconde ligne. Depuis quelques années cependant, une jeune génération, amie des lettres et des arts, essaie de reformer le goût du public, et de ranimer son indifférence en matière dramatique. Par les soins de ces jeunes gens, les œuvres du drame moderne ont été mises en scène à Marseille, et après la première représentation d'*Antony*, les plus enthousiastes se précipitèrent sur le théâtre, et, prenant la brochure dans le trou du souffleur, la couronnèrent de lauriers. Une ovation non moins éclatante a été décernée à la musique de *Robert-le-Diable.*

Ce théâtre de Marseille, si peu encouragé, a formé et possédé dans sa troupe plusieurs acteurs qui jouissent de la faveur publique à Paris, entre autres, Lafont de l'Opéra, Bocage, Philippe, Monrose, Ferville et Ligier.

De plus, Marseille se recommande au monde dramatique, pour avoir vu naître, parmi les artistes de talent : Paul l'aérien, madame Montessu, Perlet et madame Volnys; et parmi les auteurs : d'Urfé, Laujon, Brueys, Barthe et le compositeur Della-Maria, auteur du *Prisonnier*, mort, comme Weber, jeune et empoisonné.

EUGÈNE GUINOT.

LE

Canonnier du Neuvième Corps.

Épisode de la déroute de Russie.

Une des catastrophes les plus épouvantables qui aient jamais frappé l'humanité, une de celles dont l'ébranlement pénètrera le plus profondément dans les traditions des hommes pour aller retentir jusque dans la dernière postérité, c'est la déroute de notre pauvre grande armée de Russie. Tout est là marqué au coin d'un grandiose et d'un colossal inusité dans les interventions solennelles de la Providence. Le génie du chef, l'audace du projet, la composition de l'armée, le merveilleux des évènemens, l'immensité des ruines qui couvrent la terre de Moscou à Sainte-Hélène, tout est gigantesque, tout est hors des mesures communes. Disons-le avec un triste orgueil : toute figure semble rabougrie, toute nature énervée auprès de ces hommes surhumains, auprès de ces enfantemens surnaturels des rigueurs d'un climat habituellement rigoureux ; et lorsque de ces évènemens et de ces hommes hyperboliques nous reportons les yeux sur nous-

mêmes, sur ce qui se fait autour de nous et par nous, nous nous sentons tout désorientés par cette perturbation de sensations et d'idées qu'éprouve, en se retrouvant en face de la réalité, l'homme dont les yeux viennent de quitter un microscope. Oh! non, nous ne ferions pas ce qu'ont fait nos pères! Pour le bonheur de l'humanité, Dieu ne lui prodigue pas les tristes splendeurs dont l'auréole lugubre plane sur les pages qu'a laissées dans l'histoire la révolution française; il ne prodigue pas non plus à la terre les races d'hommes qui doivent lui imprimer ces terribles secousses, pour combler et féconder de leur sang les abîmes qu'ils y ont ouverts. Oh! non, nous ne ferions pas ce qu'ont fait nos pères! L'espèce humaine serait haussée d'un degré dans la hierarchie des êtres, si elle conservait partout, toujours, et au même niveau, cette merveilleuse faculté, je dirai presque cet instinct de dévouement, d'abnégation et d'enthousiasme qui, pendant un quart de siècle, pousse des générations à s'offrir en holocauste aux idées de renovation et d'amélioration sociale que la theorie leur a léguées, et à payer de leurs sueurs et de leur sang, distillés goutte à goutte sur le monde entier, la rançon de l'avenir qui s'affranchit des entraves du passé. Ah! je conçois l'enivrement de celui qui, leur faisant des noms avec des noms de bataille et de provinces, repartageait la terre à ces suzerains de fraîche date qui venaient de la conquérir, et disait aux siècles futurs comme à ses soldats: Vous marcherez sous ces chefs nouveaux. Certes, en considérant tout ce qu'il y avait de vie intense et supérieure dans ces majestés du courage et du génie qui s'inclinaient devant la sienne, il dut croire qu'il y en avait de quoi defrayer une longue suite de générations. Mais non: isolés entre les générations qui les ont précédés et celles qui les suivent, ces hommes ont été fils d'eux-mêmes, et n'ont rien engendré dans leur ordre. Leur noblesse, qui naquit en eux, est morte en eux; et s'ils ont laissé une postérité charnelle, ils n'ont pas laissé de dynastie.

Écoutez ce qui se dit, regardez ce qui se fait, et dites quel est celui d'entre nous, petits ou grands, qui n'a pas plié sous le faix du nom qui lui a été imposé. Fils dégénérés, notre vie n'a plus ces larges attaches qui devaient la relier sympathiquement à la vie de

l'état et de l'humanité tout entière, comme les membres à un même tronc. Tous ces sentimens de liberté et de fraternité humaine, dont nos pères ont été les apôtres armés et les héroïques confesseurs, nous, dans notre langage peureux et dégradé, nous appelons cela chimère et folie ; — mots impies et parricides dans notre bouche! — comme autrefois on disait la folie de la croix. O païens! vous n'étiez pas du moins les fils et les héritiers de ces fous sublimes qui ont changé la face du monde.

Quatre cent mille étaient partis, vingt mille sont revenus!!!

Et maintenant, plus rares que les reliques des anciens monumens que visitent tant de fervens pélerins, plus rares que les pierres runiques et les vieux dolmens, plus rares que les restes des antiques monastères, ils errent parmi nous comme dans une solitude, ces débris vivans et héroïques d'un colossal édifice, et nous ne les regardons pas! Ils paraissent dans nos cirques, et la jeunesse ne se lève pas devant eux; les fronts chevelus et parfumés ne se découvrent pas devant ces fronts augustes et dépouillés de leur parure, mais couronnés de gloire et d'années! — Et nous appelons Vandales ceux qui ne respectent pas quelque reste insignifiant et mutilé d'une antiquité dont notre ère a perdu la tradition! et nous parcourons la terre, et nous la creusons avec le fer et les ongles, pour découvrir ou déterrer quelqu'une de ces précieuses bagatelles! On se dispute à qui possèdera quelque vase enlevé aux décombres de Pompéi : lord Elgin implante en Angleterre les gloires exotiques du Parthénon exhumées des campagnes d'Athènes; Lafayette conserve une pierre de la Bastille ; l'Égypte n'est plus en Égypte, mais dans nos musées; il y a au Louvre des honneurs publics, des honneurs royaux, pour un bronze déformé et méconnaissable, pour une tuile, pour un ustensile dont nous ne pouvons deviner l'usage; il y a un culte et des temples pour toutes ces choses, parce que ce sont des restes des temps qui ne sont plus; et pour ce qui reste de la plus grande chose qui ait jamais été, pour ce peu que le temps et le fer ont épargné long-temps, mais n'épargnent déjà plus, pour les traditions vivantes de l'enthousiasme et de l'honneur national, pour tout ce qui dans tous les temps a été sacré chez les nations

qui n'étaient pas encore tombées en pourriture, pour tout cela, il n'y a que de l'indifférence et de l'oubli!

Or, il est bon que de temps en temps, pour la glorification du passé, si ce n'est pour l'utilité du présent, on remette en mémoire les hommes et les actions dont l'enseignement a été si vite perdu pour nous; il est bon qu'à défaut de sentimens vivans et agissans, nous peuplions au moins de souvenirs les solitudes arides que le dessechement de toutes les ambitions généreuses a faites dans nos cœurs; il est bon que la France, cette veuve oublieuse et déchue, qui souille dans des prostitutions indignes la pureté du grand nom qui lui a été laissé, voie parfois apparaître, au milieu des profanations de l'orgie, l'image triste et grave de l'époux dont ces débordemens outragent la mémoire, et qu'une voix intérieure vienne lui crier : Ne vous souvient-il plus quel fut Hector? C'est par ce souvenir qu'elle se relèvera, s'il lui est donné de se relever jamais. En attendant, heureux le foyer dont la flamme a pu se raviver le soir au récit de quelqu'un de ces faits qui font briller l'enthousiasme ou les larmes dans les yeux de la famille attentive et muette! Heureux ceux qui, comme moi aujourd'hui, peuvent arracher à un injurieux oubli et livrer à la publicité qui leur est due un trait pareil à celui que voici.

On était à Wilna, à quatre journées du Niémen et de la Pologne, une terre amie. La liste des lieux que devaient immortaliser nos désastres était presque épuisée; et il était temps, car les hommes allaient bientôt manquer à ces meurtrières épreuves. Notre arrière-garde se trouvait pour la cinquième fois réduite à un homme : Ney! Quatre fois il avait vu son armée se fondre dans ses mains jusqu'au dernier soldat, quatre fois il l'avait refaite. En attendant qu'il la refît une cinquième fois, réduit à lui-même, chose incroyable! seul avec ses aides-de-camp, il faisait front aux Russes, et leur disputait le terrain pied à pied. Il était à la fois un général et une armée. Pour passer le pont de la Bérésina, il avait attendu que le dernier traînard eût franchi cette limite de la vieille Russie, et quand il la franchit à son tour, il s'était assuré qu'il ne laissait derrière lui que des morts. Il fut aussi le dernier qui entra dans Wilna. Héroïsme inutile! La mort, pour frapper, n'attendait

pas le bras des Russes, et ne trouvait dans leurs armes qu'un bien faible auxiliaire. Victor, dont le corps d'armée était moins exposé à l'avant-garde, l'avait bien éprouvé. Lors de la marche sur Moscou, l'armée conquérante, arrivée à Smolensk, avait, avant de s'enfoncer plus profondément au cœur des vastes contrées qu'elle envahissait, senti le besoin de se fractionner, et de laisser le long de la route divers corps destinés à couvrir les derrières contre des ennemis fanatiques et rusés tout à la fois, ou contre des alliés peu sûrs, de maintenir les communications avec la Pologne, c'est-à-dire avec la France, et de lier le système d'opération principal avec Macdonald, qui, dès l'entrée en Russie, avait appuyé à gauche et s'était dirigé sur Riga et Saint-Pétersbourg. Victor, chargé du commandement d'un de ces corps, avait occupé, avec quarante mille hommes, Vitepsk, Smolensk et Mohilef. Au retour, il s'était naturellement trouvé en avant avec ses quarante mille hommes, et à Wilna, il lui en restait à peine quelques centaines! Malheureux corps! destiné à payer son tribut de victimes aux flammes de Wilna, il ne vit pas celles du Kremlin; ses morts couvrirent les glaçons de la Bérésina, et il ne put mêler son sang au sang des vainqueurs de la Moskowa; il n'eut qu'une part inégale de gloire, et il ne lui fut pas fait grace d'une misère!

Le pays avait été tellement dévasté quelques mois auparavant, d'abord par les Russes, puis par les Français, puis enfin, et tout nouvellement, par l'hiver, que les têtes de colonne de l'avant-garde elle-même n'y pouvaient trouver aucune subsistance. Au milieu de ce dénuement et de cette désolation sans fin, tous les regards, tous les cœurs se portaient sur Wilna. Au nom de Wilna les courages se retrempaient, les forces épuisées se ranimaient. Le souvenir des cruelles déceptions éprouvées à Smolensk et en d'autres lieux, sur lesquels on avait fondé de semblables espérances, ne pouvait rien contre les espérances nouvelles et obstinées.

On dit que ce fut un bien lugubre spectacle que l'entrée de ces bandes confuses et démoralisées, qui avaient été la plus belle armée du monde, dans une ville dépeuplée et sans ressources, à la possession de laquelle tant de malheureux avaient rattaché

l'espoir de leur salut. Les maisons étaient fermées: on enfonça les portes; on brisa les fenêtres pour les brûler; on se précipita par milliers dans ces chambres nues, dégarnies, ouvertes à tous les vents. Les magasins furent envahis, et ce qu'ils contenaient, bu ou dévoré par les premiers venus avec une telle fureur, que tous en furent victimes: un quart d'heure d'abondance fit plus que n'avaient pu faire deux mois de fatigues et de privations sans nom. Bientôt ceux qui continuaient d'arriver, ne trouvant plus de place, furent heureux de pouvoir, à travers les cadavres, s'échapper de ce Wilna qu'ils avaient si ardemment convoité. Quelques-uns de ces derniers, qui étaient parvenus à l'extrémité de la ville, y avaient trouvé une grange dont ils s'étaient emparés; ils formaient avec la paille de grands lits circulaires sur lesquels ils se couchaient, puis entassant d'autre paille au milieu du cercle, ils l'allumaient et s'endormaient les pieds tournés au feu. — Combien, hélas! n'ont plus connu le réveil!

La grange était vaste, les cercles nombreux, et bientôt cependant ils n'allaient plus suffire à la foule qui affluait sans cesse. La confusion ne faisait qu'augmenter le danger qu'occasionait en pareil lieu un pareil mode de chauffage; mais nulle considération n'eût pu arracher à ce feu plein de menaces un seul de ces hommes qui y exposaient enfin librement leurs chairs envahies, pénétrées, torturées, souvent même mortifiées et décomposées par un froid continuel de vingt-huit degrés. Je me trompe: il y eut une exception; il y eut parmi les premiers arrivés un homme pour qui les leçons d'une expérience terrible ne furent pas perdues; soit que sa volonté souveraine eût maintenu son empire même sur le sentiment de la plus atroce douleur; soit plutôt que, vaincu par la souffrance et réduit par elle à la dernière extrémité, l'épuisement de ses forces et les approches d'un anéantissement total eussent émoussé sa sensibilité physique, il s'était choisi bien loin du feu et tout près d'une porte, une place peu enviée et du haut de laquelle, en cas d'incendie, il pouvait en un clin d'œil se laisser glisser dans la rue. C'est qu'en effet il n'était plus de force à lutter contre une foule qui se fût précipitée vers les issues d'un bâtiment en feu. Il avait une fièvre affreuse; ses pieds et ses

mains étaient gelés, tellement gelés, que la dernière phalange de l'un des doigts de sa main droite était tombée; ses jambes étaient déchirées de blessures, ce qui tenait probablement à ce que ses fonctions d'officier d'état-major l'astreignant à l'usage du cheval, ses jambes qui se trouvaient à hauteur de ceinture avaient reçu souvent des coups destinés à donner la mort à un fantassin. Les Russes ajustaient bien! depuis quelque temps il avait vu son dernier cheval subir le sort de ceux qui l'avaient précédé, sans pouvoir être remplacé cette fois; et depuis que ses pieds et ses jambes étaient devenus impropres à le porter, il allait à pied! On conçoit facilement comment tous ces maux et d'autres encore, se cumulant ainsi, devaient s'envenimer les uns les autres, et ce que l'on concevra avec plus de peine, c'est que, depuis long-temps déjà, ils n'eussent pas tué leur patient. On meurt à moins.

Mais le colonel, ou plutôt le major B., (car il ne fut fait colonel qu'à Leipsig) était un de ces hommes qu'une trempe d'ame et de corps également solide semblait avoir prédestinés à ces rudes chocs et façonnés tout exprès pour les grandes choses à l'accomplissement desquelles il devait concourir. *Quorum pars magna!* Voué d'abord au palais, les premières années de sa jeunesse s'étaient écoulées dans l'étude d'un procureur; mais, comme tant d'autres Achille qui s'ignoraient eux-mêmes, à peine eut-il entendu le cliquetis des armes, qu'il s'élança où son étoile l'appelait. C'était en 1792; il sortait un jour de son étude; en traversant la grande place de sa ville natale, il voit des hommes rassemblés: ces hommes étaient ses compatriotes, ses camarades d'enfance; c'étaient des ouvriers, des marchands, des avocats, qui le matin même avaient été, comme lui, vaquer à leurs occupations; désormais c'était un bataillon de volontaires de la Haute-Vienne. Le lendemain, sa requête commencée la veille l'attendit en vain; son étude ne le revit plus.

A peine rassemblé et armé, ce bataillon eut à faire ses preuves; il débuta par Jemmapes. Quatre mille Autrichiens étaient postés dans une ferme d'où ils nous incommodaient beaucoup. Une compagnie de grenadiers de la Haute-Vienne se charge d'enlever la ferme; elle y marche la baïonnette en avant, et la ferme est

emportée. Le plus fort n'était pas fait ; les vaincus reviennent en force, la ferme est cernée, mitraillée ; elle tient bon. Cependant, après un long combat, les assaillans, qui s'étaient d'abord étonnés de la vigueur de la résistance, s'étonnent de son affaiblissement, bientôt même ils peuvent entrer dans la ferme. — Nous n'en avions plus besoin, ni eux non plus. — Et au moment où ils y pénétraient d'un côté, six hommes, reste de la compagnie, commandés par un sergent-major, atteint de deux coups de feu à la tête, s'échappaient de l'autre en renversant ce qui se trouvait d'ennemis sur leur passage et se dérobaient à la mort en se laissant rouler au fond d'un ravin. Le sergent-major fut fait officier et mis le lendemain à l'ordre du jour de l'armée pour action d'éclat. Il passa bientôt en Italie, où il conquit de nouveaux grades avec de nouvelles blessures. Devenu aide-de-camp du maréchal Lannes, il le suivit à Austerlitz, et, chemin faisant, fut chargé de porter au général Mack, et de lui faire accepter cette mémorable capitulation, qui lui a valu une si triste immortalité. Le général lui donna à choisir dans ses écuries deux de ses plus beaux chevaux, qui furent choisis en effet, mais qu'on n'eut pas le temps de faire enlever. Un petit cadre dans lequel se dessine en noir sur un fond d'or la silhouette d'un officier à cheval, et tenant à la main une dépêche où on lit ces mots : *Capitulation d'Ulm*, perpétue dans sa famille ce souvenir. Le pendant de ce cadre représente une belle Allemande, qui probablement s'était réconciliée avec l'invasion. En 1810, devenu officier supérieur, chevalier de l'empire, époux, père, doublement dégoûté de la guerre par la fatigue et par la perte toujours récente pour son cœur du brave maréchal Lannes, le major B... qui avait, grace à ses campagnes, plus d'années de service que d'âge, prit sa retraite et vint se confiner dans une campagne qu'il aimait avec passion; il n'en jouit pas long-temps. Vers la fin de l'année suivante, on sentit le besoin de rappeler sous les drapeaux, pour l'expédition de Titans que l'on préparait, tout ce qu'il y avait en France d'expériences militaires et de courages éprouvés. Le campagnard, cédant aux sollicitations du ministre, quitta sa veste de chasse et reprit l'uniforme; il partit...., et maintenant il se demande, sur la botte de paille où

nous l'avons laissé à Wilna, s'il lui sera donné de revoir sa terre natale, de revoir sa femme, de revoir ses enfans, de rejoindre ce qu'il a emporté de sa vie dans des contrées inhospitalières à ce qu'il en a laissé dans son château lointain. Jusque-là il avait compté sur sa force physique pour se tirer de toutes les difficultés de sa position; mais à l'heure qu'il est, chassée par le froid, la vie s'est retirée des extrémités de son corps, et voilà qu'elle est menacée dans le centre, dans son dernier asile, par une fièvre implacable et sans cesse croissante; il essaie de se soulever, il ne peut; il essaie d'appeler du secours, il ne peut. Et puis, du secours!... Oh non! il est là seul, plus seul au milieu de ces milliers d'hommes qui s'entre-poussent et s'entre-déchirent que sur une terre vierge de pas humains. Du secours! oh non! mais au contraire, si sa botte de paille fait envie tout à l'heure à quelqu'un de ces enragés, elle lui sera enlevée impitoyablement par un plus fort que lui, qui se fera peut-être un oreiller de l'espèce de cadavre qu'il aura dépossédé. Il n'espère donc plus rien des hommes, plus rien de lui-même, et le doigt de Dieu ne se montre à lui que dans le froid miraculeux qui le mord de plus en plus, dans la fièvre qui le dévore avec un acharnement redoublé, dans tout ce qui semble conspirer sa perte.

Alors le délire s'empare de lui. Il rêve, il rêve; il fait des rêves horribles. Les ombres effroyables que projettent sur lui les corps des misérables qui se débattent devant des flammes immenses, l'épaisse fumée qui nage dans l'atmosphère, le tumulte, le sang, les cris, tout conspire à compléter dans son esprit en proie à l'enfer, des tableaux fantasmagoriques où la réalité le dispute d'horreur avec l'imagination. Tout à coup, au milieu de cette lutte contre le cauchemar qui le suffoque et va sans doute l'achever, les cris au feu! au feu! éclatent à ses oreilles. A ces mots terribles, soit qu'il les confondît avec le reste de son rêve, soit que la lucidité de sa raison fût revenue, l'instinct se réveille en lui plus fort que jamais. S'appuyant sur les coudes, il fait un effort, un effort convulsif et surhumain pour s'élancer en bas de son tas de paille, et sans doute il put rendre grace à la fièvre et au délire du peu de forces qu'il trouva en ce moment à son service. Cependant cette

force galvanique l'avait quitté à moitié chemin. Mais comme il avait gagné assez pour que ses deux jambes pendissent à l'extrémite inférieure des gerbes, leur poids faisant pencher en avant cette extrémité et l'extrémité opposée se trouvant allégée du poids de la tête et des épaules, le malade se sentait etendu sur un plan incliné où la moindre impulsion pouvait le faire glisser jusqu'en bas. Ce fut donc à se donner cette impulsion qu'il s'appliqua, et un second effort bien moindre que le premier, un simple mouvement des reins y suffit. Le voila dans la rue. Au bout de quelques instans, complètement rendu à lui-même par l'impression vive et piquante du grand air, il peut voir et juger sa situation. Elle ne s'était guère améliorée. Il avait changé son lit de paille pour un lit de neige, et s'il pouvait en ce moment respirer plus à l'aise, il ne tarderait pas à être englouti, aussi bien là que dans l'intérieur, sous des cendres ardentes et des décombres enflammés. Il fallait donc marcher. Il le fallait! Oh! quels sont donc les mystères de la volonté dans l'homme! L'impotent *voulut* marcher et il marcha!

Il s'appuya contre le mur; et ses jambes, qui n'étaient plus que deux colonnes de glace; ses jambes qui semblaient devoir être plutôt un fardeau inutile et une entrave qu'un instrument de locomotion; ses jambes, grace à l'appui du mur, parvinrent à le supporter, et, à l'aide d'un mouvement pivotant et alternatif des deux hanches, à se poser tour à tour l'une devant l'autre. Au bout d'un quart d'heure il avait peut-être fait trente pas. C'était assez pour ne pas être brûle, ce n'était pas assez pour ne point mourir. Et pourtant il n'alla pas plus loin, il n'avait plus la force de marcher; disons mieux, il n'avait plus la force de le vouloir.

Il tomba.

Ah! combien il en avait vu tomber ainsi pour ne plus se relever! Combien de fois il avait passé, sans se détourner peut-être, devant ces miserables dont il allait augmenter le nombre. Et maintenant il voyait à son tour défiler devant lui des masses d'hommes, de frères, qui passaient et ne se détournaient pas! Les malheureux! ils avaient espéré que les ennemis leur laisseraient au moins cette nuit tout entière; et dans le compte de leurs ennemis, sur

cette terre où tout l'était pour eux, ils avaient oublié l'incendie! Ainsi ballottés entre mille chances qui ne leur présentaient de tous côtés que la mort et une mort cruelle, ce qui devait être un bienfait pour eux tournait à leur ruine; lorsque le feu leur laissait un instant de répit, la faim leur creusait les entrailles, tout aliment les étouffait, le froid les poussait vers le feu, le feu les renvoyait au froid devenu plus insupportable.

Et ceux qui n'étaient pas restés dans les flammes reprenaient leur course morne et désespérée sous ce ciel de glace, à travers cette terre glacée. Et le mourant les voyait, à la blanche lueur du jour qui commençait à poindre, se hâter sur le chemin qui n'en devait ramener qu'un bien petit nombre à la patrie. Et s'il dirigeait un peu plus haut ses yeux alourdis, il apercevait aussi une longue ligne noire qui se dessinait dans l'air parallèlement à la ligne noire qui s'effilait sur la neige des chemins, et il se disait : Déjà les corbeaux!

Oh! cela n'est pas une fable! Ce ne sont pas là des atrocités de roman ou de poème élucubrées à plaisir! Et si ce que je dis ici dépasse les limites du vraisemblable, tant pis, ou plutôt tant mieux pour l'ordinaire vérité! Oui, nos pères, nos frères, ont jonché de leurs cadavres un chemin de quatre cents lieues, et ceux d'entre eux qui ne sont pas tombés raide morts, ceux qui ont eu le temps de se sentir mourir, ont pu ajouter à leurs horribles tortures cette horrible certitude que la terre ennemie qu'ils foulaient, rejetant jusqu'à leur dépouille mortelle, leur serait ennemie même au-delà du trépas.

Quant aux autres, ils avaient bien trop de sujets plus proches de souffrir et de gémir pour s'occuper de l'armée de corbeaux que remorquaient les débris de la grande armée. Le souffle de la terreur et du besoin les poussait sans relâche en tourbillons, comme le souffle du vent pousse des feuilles desséchées. Et si parfois l'idée d'un danger qui n'existait pas pour le moment venant à frapper quelque tête égarée par la souffrance et l'épouvante, le cri : Aux Cosaques! se faisait entendre; à ce seul mot, un mouvement plus rapide s'imprimait à la fuite de ce bétail effarouché. Les temps étaient passés où Murat chargeait ces mêmes Cosaques

à coups de cravache, où, par un geste homérique, sa main leur intimant l'ordre de s'éloigner, faisait tourner bride à l'une de leurs bandes qui fondait sur lui pris à l'improviste, seul, et sans autre défense que la majesté calme de sa contenance royale et le prestige de ses hauts faits.

Mais ce même cri qui faisait office de fouet sur les jambes de ceux qui pouvaient marcher encore, faisait tressaillir le major d'espérance; étendu dans son fossé, il a senti que tout de bon cette fois son heure était venue. Avant d'accepter la mort en brave, il a envoyé le dernier adieu à sa veuve qui pleure et ne l'entend pas, aux deux petits orphelins qui rient et ne l'entendent pas non plus, et qui riraient encore lors même qu'ils pourraient l'entendre. A cette secousse suprême et solennelle, son cœur de fer n'a pu résister; il s'est brisé, et il s'en est échappé des larmes; la gelée les a cristallisées sur les joues de l'officier, et l'orgueil militaire les a bientôt séchées dans ses yeux. Dès ce moment il fait front à la mort; mais qu'elle soit courte! car les souffrances sont inouies. Oh! vienne le Cosaque! et mourir d'un coup de lance! Naguère il s'efforçait encore de parer les coups, et les plaies de sa main droite, entièrement dépouillée à sa partie supérieure par le fer d'une lance, en offraient le témoignage. Aujourd'hui il ne parera plus. Oh! vienne le Cosaque! et il se soulèvera, s'il le peut, pour faire voir qu'il vit encore, afin qu'on ne l'oublie pas dans la tuerie.

Les Cosaques ne venaient pas! et Wilna, qui se désemplissait, continuait à verser hors de ses murs toutes les misères qui l'avaient envahi la veille, et le chemin tumultueux et noir où se ruaient sous leurs haillons tous ces flots d'hommes qui n'avaient plus figure humaine, se déroulait au milieu des plaines taciturnes et blanchies de neige, comme un fleuve sinistre qui roulait des choses inconnues. Cependant, comme une herbe marine détachée de ses racines et flottant au gré du courant vient tournoyer et s'arrêter dans une petite anse formée par les anfractuosités de la rive, on vit une de ces formes se détacher de la foule, et s'approcher du bord du chemin où elle s'arrêta. Le major était là gisant et enveloppé dans son manteau, dont l'étoffe amincie et trouée dessinait les formes de ses grosses épaulettes, et laissait voir une partie de ce qui lui restait

de son costume d'officier d'état-major. C'est probablement là ce qui lui valut cette interpellation :

— Mon général !

Ne se reconnaissant pas à ce titre, il ne répondit pas ; mais la même voix répétant encore :

— Mon général !

Une main le toucha pour s'assurer qu'il n'était pas trop tard, ou plutôt pour lui faire comprendre que c'était à lui qu'on s'adressait.

— Que me voulez-vous ?

— Vous sauver.

— Merci, mon brave ; mais il n'est plus temps.

— Nous verrons bien, laissez-vous faire.

— Il n'est plus temps ! Et sa voix devenait plus faible.

— Si l'on vous soutenait, pourriez-vous marcher ?

— Non.

— Je vous porterai.

Jusqu'ici le major ne s'était pas détourné pour connaître son interlocuteur ; mais à ce dernier mot, il ne voulut plus mourir sans avoir vu une fois les traits de cet homme qui s'obstinait plus que lui-même à sa vie. Il fit un mouvement de tête, et aperçut un canonnier qu'il ne se rappelait avoir vu nulle part.

— Vous êtes un brave, et je vous remercie ; mais vous ne pouvez rien pour moi.

— Ah ! bah ! qu'avez-vous donc ?

— J'ai plus qu'il n'en faut pour mourir ; j'ai tous les membres gelés, j'ai la fièvre, j'ai la mort en moi.

— Tenez, dit l'artilleur en portant la main à son sac, j'ai ici quelque chose qui vous fera revenir ; et il en tirait une bouteille pleine de vin.

Sur mon honneur de fidèle historien, sur l'honneur de celui qu'a sauvé ce trait sublime, sur l'honneur français qui en a inspiré l'idée à son auteur, cela encore est vrai ! A une époque où des hommes qui revenaient chargés des dépouilles de Moscou, des hommes qui eussent donné une livre d'or pour une once de pain, n'avaient pas du pain ; à une époque où, avec tout l'or de l'armée

et du trésor, on n'eût pu se procurer, dans ces vastes déserts, une seule goutte de vin; où ceux à qui le hasard avait procuré cette miette de pain ou cette goutte de vin oubliée dans les profondeurs d'une maison abandonnée, s'écartaient au loin, pour dérober leur trouvaille à la rapacité de leurs camarades qui la leur eussent disputée avec les armes, avec les ongles et les dents; il y eut un soldat de l'armée de Russie, qui, possesseur d'une bouteille de vin, non content de ne pas dérober à tous les regards cette précieuse rareté, pour en jouir seul, la consacra au salut d'un infortuné qu'il n'avait jamais vu, et qu'il ne devait jamais revoir. Tout ce que l'amitié pouvait espérer alors d'une amitié dévouée, c'était un coup de fusil qui coupât court à des peines devenues insupportables; et elle ne l'obtenait pas toujours, car il fallait pour cela tirer ses mains de l'asile où elles s'étaient réfugiées contre le froid; et un simple canonnier, un rude et grossier soldat, un inconnu!..... Les hommes, dans leurs langues impuissantes, sont cependant parvenus à nommer de grandes et nobles choses, au moyen des mots de courage militaire et de courage civil. Quel nouveau nom donnerons-nous à ce nouveau genre de courage?

L'enthousiasme avait rappelé la chaleur au cœur du major.

— Non, mon ami, non! s'écria-t-il, je n'accepterai pas! je ne puis accepter! Vous êtes sain et fort, ce vin vous aidera à vous soutenir jusqu'au bout; je le prendrais, qu'il ne me sauverait pas, et ce serait vous enlever ce qui doit vous sauver peut-être. Ce serait compromettre votre vie sans profit pour la mienne. On ne saurait trop conserver à l'armée des hommes tels que vous. Si vous voulez absolument faire quelque chose pour moi, achevez-moi, et recouvrez-moi de neige!

Mais l'insubordonné canonnier s'était emparé de la tête de son *général*, et pendant que d'une main il la soutenait sur son genou, de l'autre il lui portait la bouteille à la bouche, et lui faisait avaler quelques gouttes de ce qu'elle contenait. Ces quelques gouttes produisirent un bon effet dans cet estomac delabré qui depuis long-temps n'avait rien senti de pareil; et bientôt le major se trouva sur ses jambes. Malgré tous ses efforts pour en tirer quelque service, afin d'épargner au persistant canonnier une corvée fati-

gante, il dut se résigner à se laisser porter. Énée emportant son vieux père à travers les flammes de Troie est sublime dans l'*Énéide*. Dans cette autre épopée qui écraserait un Virgile, et dont cette histoire n'est, quant à la place qu'elle occupe, et à l'importance hiérarchique des personnages, qu'un mince épisode, voici encore une Troie en flammes, un homme qui en emporte un autre sur des chemins que la glace a rendus harassans et dangereux, et celui-ci n'est pas le père, et celui-là le fils! ces deux hommes ne se connaissent pas même de nom!

Ils allèrent ainsi jusqu'au haut d'une colline; arrivés là, le canonnier prit la parole:

— Mon général, je ne puis quitter plus long-temps la batterie, sans la permission de mon capitaine; si vous voulez le permettre, le vais la lui demander, et je viendrai vous reprendre.

— Bien! dit le major, allez, mon ami. Puis il ajouta en lui-même: quel homme! une vertu ne va pas sans l'autre; il connaît encore sa batterie et son capitaine!

Avant de partir, le soldat avait ramassé quelques brins de paille qui n'eussent pas pu suffire au nid d'un passereau, il les avait rassemblés au pied d'un arbre, et y avait assis le major en l'adossant au tronc. Quand il revint, le malade qui avait glissé avec son *coussin* sur son siége de neige, et n'avait pu se relever, était étendu tout du long. Ils descendirent le versant de la colline, comme ils l'avaient montée; puis, arrivés dans un village qui se trouvait au bas, ils lurent sur la porte d'une mauvaise hutte: État-major-general du maréchal duc de Bellune.

— C'est là, dit le major. Camarade, votre tache à vous est finie; j'espère trouver ici un traîneau qui l'achèvera, s'il y a lieu; mais en attendant j'en ai une à remplir. Ce que vous venez de faire pour moi n'est pas de ces choses qui se paient avec de l'argent; cependant, comme je n'ai que cela à partager avec vous en ce moment, et que vous pourrez dans quelques jours en avoir besoin, j'espère que vous ne refuserez pas de faire avec moi ce que j'ai fait avec vous; à nous deux, mon brave!

Et il lui montrait la boucle d'une ceinture assez bien garnie; mais le canonnier à son tour avait les oreilles et les mains gelées,

et restait immobile comme une pierre; rien ne put triompher de sa résistance passive, mais invincible.

— Eh bien donc! embrassez-moi, et attendez quelques instans. Voulez-vous d'une croix?

— Ce n'est pas de refus, mon général.

Le prétendu général se fit introduire auprès du maréchal qu'assiégeaient en ce moment une foule d'officiers et de dépêches; il eut le temps d'en obtenir la promesse d'une croix. Son état disait assez combien l'avait gagnée celui pour qui il la demandait; et, comme il se faisait porter vers son sauveur, pour lui en donner lui-même la nouvelle, il ne le vit plus. Le cri: Aux Cosaques! parti de Wilna, s'était en un clin d'œil reproduit sur toute la ligne, et le brave qui n'avait pas laissé son nom, avait sans doute, au signal du danger, oublié sa croix pour sa batterie!

Vit-il encore? est-il mort?

Dieu le sait! mais les hommes l'ont cherché, ils l'ont cherché long-temps, ils le nommaient par son action, ce qui valait mieux qu'un nom de famille, et ils ne l'ont pas retrouvé!

Dieu seul, du reste, a puissance de le récompenser.

AUGUSTE BUSSIÈRE.

BULLETIN LITTÉRAIRE.

MÉMOIRES DE FLEURY.

PREMIER ET DEUXIÈME VOLUME (1).

Le goût du public pour les Mémoires semble croître de jour en jour; il accueille tous ceux qui se présentent avec une faveur qu'il est souvent bien difficile de s'expliquer. Ce public pour qui un roman en deux volumes est une œuvre déjà bien longue, ce public qui s'est épouvanté des quatre volumes de la *Vigie de Koat-Ven*, a patiemment absorbé dix, quinze, vingt, cent volumes de certains mémoires qui parlent de la même époque et disent la même chose. Tout ce que l'imagination peut inventer de plus dramatique, tout ce que l'observation peut dicter de plus fin, tout ce que le style peut avoir de plus brillant, ne peuvent lutter par le roman contre ces confidences prétendues véridiques qu'on espère trouver dans des Mémoires. L'histoire n'est pas plus heureuse dans cette lutte; les recherches les plus profondes, les considérations les plus hautes ne lui tiennent pas lieu de ces petites révélations qui ont occupé le caquetage des antichambres et qui sentent la cuisine.

Toutefois cette prédilection du public n'est pas si sotte que les écrivains patentés voudraient le faire croire. Demandez à tout homme si, au lieu d'assister à une revue de Napoléon sur la place du Carrousel, il n'eût pas préféré passer une soirée avec lui, ou le suivre lorsque, le madras en tête et enveloppé d'une robe de chambre, il allait gratter à la porte de Joséphine qui ne lui en passait la clé, qu'après lui avoir fait acheter par quelque faveur impériale la faveur matrimoniale d'entrer dans sa chambre à coucher. Nul doute que cet homme n'eût choisi le droit de voir l'intimité plutôt que celui d'assister à la représentation publique où se presse la foule.

(1) Librairie d'Ambroise Dupont, 7, rue Vivienne.

Ce qui est vrai pour les choses, l'est également pour les récits qu'on en fait. L'histoire a beau dire; tant qu'elle ne sera que la relation des faits qui se sont passés les portes ouvertes et le rideau levé, elle n'aura de public que celui des savans et des écoliers. Les Mémoires, au contraire, sont de véritables espions qui pénètrent partout, dans le salon, dans le boudoir, et qu'on n'a eu le tort de mener quelquefois jusqu'à la garderobe, que parce que le public est insatiable dans son désir de tout connaître.

Si ces observations sont justes pour les têtes couronnées qui sont si loin de la foule, elles le sont également pour les comédiens qui en sont à part. L'ambition de tout jeune homme a été une fois en sa vie d'entrer dans les coulisses d'un théâtre; les économies de beaucoup de vieillards s'y sont écoulées, et l'on croit ne jamais payer trop cher pour voir sans rouge, une figure qui n'était belle que parce qu'elle était peinte. Et, à propos de cela, c'est un singulier sentiment que cet amour de certains hommes qui savent mieux que personne qu'ils n'adorent que du coton, du carmin et une perruque, et qui vont dans une salle de théâtre se passionner pour une poupée admirablement machinée et qu'ils retrouveront dans un quart-d'heure maigre, livide et ridée.

De ces hommes, il n'en est pas un qui gardât vingt-quatre heures la maîtresse pour laquelle il se ruine, s'il ne devait jamais la voir qu'en déshabillé, et si son métier ne lui permettait pas de montrer, grace au secours des couturières et des coiffeurs, comment on est belle et par conséquent comment elle ne l'est pas.

Cette puissance d'attrait qu'exerce sur le public tout ce qui appartient au théâtre, explique suffisamment la curiosité avec laquelle ont été accueilli les Mémoires d'un comédien, surtout quand ce comédien s'appelle Fleury, surtout quand sa vie théâtrale a duré soixante-deux ans; lorsqu'elle a commencé aux dernières années du règne de Louis XV; qu'elle a pénétré, sous Louis XVI, dans les représentations intimes de Trianon; qu'elle a fait jouer le jabot de dentelle de Moncade, devant la carmagnole de Chabot; qu'elle a pris part à ces spectacles où Napoléon donnait à ses comédiens un parterre de rois, et qu'elle a fini sous la restauration, à l'époque où l'archevêché faisait proscrire Tartufe et où M. Decaze tremblait devant Figaro.

C'est une belle vie de comédien, toujours sur les planches depuis son berceau jusqu'à sa mort. Fleury est né dans une coulisse, et comme si sa vie devait toujours demeurer à part de la vie ordinaire, tant qu'il est assez enfant pour être enfant comme tous les autres, l'infidélité

d'une nourrice le jette à l'hôpital; mais, dès que sa taille, si petite qu'elle soit, est arrivée à la hauteur de certains rôles, le hasard le rend au théâtre pour lui mettre l'habit de Fleurant et la robe de Joas. A cette époque, Fleury avait sept ans, et à sept ans il était comédien. Il débute devant le roi Stanislas et Mme de Boufflers, la Maintenon de cette majesté en retraite. Il a pour compagnon d'études ce chevalier de Boufflers qui plus tard fit tant de petites rimes et de grosses sottises; ce Boufflers qui une nuit se rendant de sa chambre dans la chambre d'une belle dame qui demeurait à l'autre extrémité de son château, heurte un homme qui, comme lui, profitait de la nuit pour un rendez-vous : Boufflers l'arrête, le reconnaît et lui dit tout bas à l'oreille :

—Vous allez chez ma femme; ne lui dites pas que vous m'avez rencontré.

Ainsi, Fleury commence sa carrière en touchant de la main aux hommes, aux fatuités, aux ridicules qu'il devait représenter plus tard; mais il semble que cet art du comédien ne s'apprenne point par l'observation seule des modèles; il faut qu'un maître vous enseigne à reproduire ce que vous étudiez. On ne copie point un tableau, seulement parce qu'on l'a sous les yeux; il faut encore savoir manier la brosse et le pinceau. Pour le comédien, il y a aussi un art de manier sa voix, son geste, sa physionomie : cet art, Fleury devait l'apprendre sous un maître qui savait tout; Fleury s'échappe de Nancy, arrive à Genève, et quelques jours après il jouait la comédie sous la direction de Voltaire.

Puis vient la dernière éducation de l'art, celle des passions; Fleury s'enfuit à Troyes; il y devient amoureux, il y devient jaloux, il y devient heureux, et pour qu'il ne manque rien à son instruction, il est trompé une fois, deux ois, dix fois; c'était le moment d'arriver à Paris sans trop de crainte d'être pris pour un sot. Un homme qui peut dire : — J'ai eu une maîtresse qui s'est moquée de moi, est bien plus recommandable que le jouvenceau qui se réjouit de la fidélité de la femme qu'il aime. Et une chose, selon nous, digne de remarque, c'est que s'il est ridicule d'être trompé, c'est quand on ne l'a été qu'une fois. Un homme qui a été quitté par vingt femmes est une puissance.

Voilà donc Fleury à Paris. Le voilà comédien chez Mlle de Montansier. C'était bien là une belle et bonne comédienne comme il en manque à notre siècle : rieuse, amoureuse, joueuse, vendant cher aux riches ce qu'elle donnait joyeusement aux pauvres; faisant des amans

de tous ses adorateurs, et des amis de tous ses amans; une comédienne en vérité comme nous n'en connaissons plus; ne menant point cette vie de plaisirs en cachette et comme un vol fait à des marchés en règle; forcée de conduire ses amours par des escaliers dérobés, dans des boudoirs à doubles portes, à l'aide de femmes de chambre dont elle fait des complices; point: mais la menant ouvertement, haut le front, dans son salon; riant au nez de ceux qui s'en fâchent; et faisant, à minuit, annoncer ses amans par un laquais en livrée à la porte de son boudoir, comme si on eût introduit chez elle un ambassadeur de Sa Majesté très chrétienne; car, à cette époque, Sa Majesté très chrétienne avait de fréquentes et de graves relations avec la comédie. La cour et le théâtre étaient deux existences incessamment mêlées l'une et l'autre. On se disputait au jeu du roi pour Mlle Clairon et Mlle Dumesnil, et les ennemis de la Dubarry n'ayant pu faire rentrer M. de Choiseul au ministère, se consolèrent de son exil, en arrivant à faire jouer Mlle Clairon à la cour, en dépit de la favorite, qui tenait pour Mlle Dumesnil.

A cette époque, Fleury était comédien à Versailles; ici, sa vie se complique d'aventures galantes qu'il lui faut défendre au péril de sa vie. Les gentilshommes de la cour veulent bâtonner le comédien; le comédien répond à coups d'épée, et déjà se manifeste tellement cet esprit d'égalité qui démangeait la nation, que les nobles familles des donneurs de coups de bâtons sont forcées d'obtenir de l'artiste qu'il veuille bien pardonner à ses agresseurs. Bientôt après, Fleury veut entrer à la Comédie-Française, et ici commence l'éternelle histoire des anciens qui redoutent la rivalité des débutans. Molé ne voulut pas de Fleury, et Fleury fut obligé d'aller jouer la comédie à Lyon. Cependant le duc de Duras rappelle Fleury et bientôt, grâce à sa protection, il est admis dans la noble compagnie. A partir de ce moment, le récit de Fleury se trouve mêlé à l'histoire de cette comédie qui possédait alors Préville, Monvel, Molé, Brisard, Larive, Dugazon, Dazincourt, les D^lles^ Sainval, Contat, Dumesnil, Raucourt. Alors il pénètre dans cette société littéraire si ardente et qui remettait en question toutes les vérités sociales, dans cette société qui avait fait un talent de la conversation; et Fleury fait des soupers chez Le Kain avec le marquis de Vilette, avec La Harpe, avec Monvel; on s'occupe des ministres et de la Duthé, de Mme de Grammont et de la comtesse d'Hénin, si jolie et usant si bien de sa beauté, qu'on l'appelait d'Henin Catin. On parle de la princesse de Luxembourg qui, craignant de succomber à la ten-

tation, prononçait sur elle-même le *vade retro, Satanas*, en se servant d'eau bénite pour toutes ses toilettes.

Bientôt après le comédien touche tout-à-fait à la cour. Mlle Fleury, sa sœur, avait enseigné la belle prononciation française à Marie-Antoinette, et la reine de France n'avait pas laissé à Vienne les souvenirs de la grande-duchesse. Fleury devient un des protégés de la jeune reine; il la voit, il est admis à la remercier de sa royale protection: ce que Fleury raconte de Marie-Antoinette confirme l'opinion que nous nous en sommes toujours faite. Marie-Antoinette, que l'on fit détester du peuple en l'appelant l'Autrichienne, Marie-Antoinette était une véritable Française; on l'avait élevée pour cela, et il est inconcevable que la France ait méconnu dans cette reine, si belle, si gaie, si amoureuse des plaisirs, les qualités et les défauts dont elle aime à parer ses femmes. Mais tout ce charme qui entourait la reine avait été détruit par un mot; en France il ne faut qu'un mot bien trouvé pour perdre un homme: un mot suffit quelquefois même à déconsidérer un parti; le jour où l'on appela Robespierre tyran, c'en fut fait de lui; le jour où on nomma Marie-Antoinette l'Autrichienne, il y eut rupture entre elle et la France.

Enfin, au milieu de toutes ces petites intrigues, voilà tout à coup, un immense évènement qui fait lever tout Paris, un évènement politique dont l'archevêché s'émeut, dont la cour s'alarme, et pour lequel le théâtre se pare de toutes ses magnificences. Voltaire arrive à Paris, Voltaire meurt à Paris. Fleury faisait partie de la députation qui alla complimenter Voltaire. Il fut de la représentation où assista Voltaire. Il pénétra dans la chambre où mourut Voltaire, et Voltaire le reconnut parmi les milliers de courtisans dorés qui se pressaient dans son antichambre, comme Napoléon reconnaissait un de ses soldats parmi les vingt mille hommes de sa garde.

Cet évènement n'eut de rival que la maladie de Molé. Molé malade jeta le deuil dans tout ce qui s'appelait alors le beau monde. La liste des conquêtes de don Juan, cet énorme rouleau que la pasquinade italienne croit avoir fait bien exagéré en lui donnant deux aunes de long, n'eût été qu'un brimborion de papier à côté des volumes où se faisaient inscrire toutes les femmes qui venaient voir Molé. *Arlequin à la mode*, cette sublime bouffonnerie de Régnard, que l'exagération des farces de la foire n'avait osé habiller que d'une douzaine de robes de chambres à lui envoyées par les femmes de la cour, ce séduisant Arlequin était bien pauvre à côté de ce grand Molé. Le bruit s'étant répandu que le vin de Bordeaux était nécessaire à la santé du charmant comédien, les

équipages armoiriés des plus grands noms de France en déposèrent, dans quelques jours, plus de douze mille bouteilles dans la cave du convalescent. Ceci ne laisse aucun doute sur la vertu singulière que madame de Staël accordait au vin de Bordeaux.

Il faisait beau être comédien ainsi. Peut-être n'était-ce pas tout-à-fait aussi moral que d'être sagement marié, que d'avoir des enfans, un ménage bien arrangé, bien ordonné, tout-à-fait semblable à ce qu'on appelle un ménage bourgeois; ménage bourgeois, dénomination qui dit ce qu'elle veut dire, quoiqu'elle ne dise pas ce qui est; car ménage bourgeois veut dire, dans l'acception usuelle du mot, union vertueuse où le mari est honnête homme, l'épouse honnête femme, les petits honnêtes enfans, la cuisiniere honnête fille, et le domestique honnête serviteur. Et cependant, il faut le dire à la honte de la langue française, nous ne sachions pas que toutes ces honnêtetés se rencontrent dans un ménage bourgeois plus que dans tout autre. Toutefois il faut prendre les mots comme on les entend, et si de nos jours les mariages bourgeois sont plus communs parmi les comédiens qu'il ne l'étaient alors, il n'en est certes aucun qui présente un spectacle d'union plus touchante, de bonhomie plus naïve, de vertu plus modeste que celui du fameux Carlin chez qui Fleury invite les acteurs à dîner. C'est une scène de Greuze mise en action. Et voyez le bonheur de cette époque; voilà que parmi les convives où se trouve un maréchal-ferrant et un peintre en bâtiment; voilà que parmi les apprêts de cette table qui chancèle sur ses pieds, de ce couvert qu'il est impossible de compléter, de ces fourchettes qui servent à deux, de ce festin où rien n'abonde que les jovialités; voilà qu'il se trouve un homme qui nous parle de Benoît XIV, comme de son ami, un comédien qui appelle le pape: mon vieux camarade. C'était ce pauvre Carlin lui-même, si bon et si colère, si gai et si mélancolique, quelque chose de Molière, moins la solennité du génie, plus l'originalité bouffonne de l'Italien.

Ce dîner chez Carlin repose de toutes ces intrigues de théâtre, où il y a toujours une scène réservée pour le lit, et vous ne le quitteriez pas, si quelque chose de merveilleusement intéressant ne vous appelait soudainement. C'est la première représentation de *Figaro*, la première conquête de la volonté populaire sur la volonté royale; conspiration de l'esprit révolutionnaire, qui eut pour complice les hommes qui devaient périr dans la lutte dont Figaro fut, pour ainsi dire, la trompette. Aussi la meilleure préface qu'on puisse mettre à une histoire de la révolution, c'est le *Mariage de Figaro* et l'histoire de sa représentation.

C'est là que s'arrêtent les deux premiers volumes des *Mémoires de Fleury*. Certes, en parcourant au hasard les scènes remarquables qui abondent dans ce livre, nous n'avons pas voulu en donner une analyse ; les mémoires ne s'analysent pas, ils se lisent. Là où l'action n'est pas une, mais multiple, là où les personnages ne paraissent chacun que durant quelques pages, il n'y a que le livre qui puisse donner une idée du livre. Celui-ci est curieux, celui-ci est surtout amusant; s'il dit quelques choses connues, il en dit beaucoup d'ignorées.

Mais ce n'est pas seulement par les anecdotes dont ils fourmillent que les *Mémoires de Fleury* méritent de fixer l'attention, c'est parce qu'ils représentent l'état social vu du théâtre. Trop souvent, les mémoires signés de quelques grands noms ne marchent que dans les antichambres et les petits appartemens des palais, et ne connaissent rien au-delà; trop souvent encore des mémoires sortis d'une plume roturière ne disent vrai que ce qui entourait l'auteur, et parlent faux de ce qui était au-dessus de lui; mais les Mémoires d'un comédien qui touchait à la cour par les gentilshommes de la chambre qui régissaient la comédie et qui entretenaient les actrices; le comédien qui touchait à la portion agissante du XVIIIe siècle par la littérature qui faisait club dans ses foyers; le comédien qui sentait l'état des vœux populaires par ce parterre où les sifflets et les applaudissemens étaient alors les manifestations les plus ardentes de l'opinion publique; le comédien, mêlé à toutes ces choses, donne le véritable spectacle de la société en les disant comme il les a vues.

Ce n'est pas que les *Mémoires de Fleury* aient la prétention d'être un tableau moral de l'époque; non, assurément; mais c'est précisément parce qu'ils n'ont pas cette prétention, c'est parce qu'ils racontent ce qui était et ce qui se faisait, sans étonnement philosophique ni réflexion pédante, qu'ils disent le véritable esprit de l'époque. Il n'est diatribe ni panégyrique, qui donne une meilleure idée des temps passés que les récits sincères de nos vieux chroniqueurs. Ainsi, lorsque le moine de Saint-Gall raconte que Charlemagne avait pour habitude de faire baptiser, tous les ans, un certain nombre de Saxons; lorsqu'il nous apprend que pour engager ces barbares à se convertir à la religion chrétienne, il faisait donner aux nouveaux baptisés un habit de drap neuf; enfin, lorsqu'il ajoute qu'une certaine année, les finances de l'empereur se trouvant en mauvais état, il ne put fournir aux nouveaux convertis qu'un manteau; et lorsqu'il donne en preuve de ce fait tout financier, la réponse d'un Saxon qui, s'étant présenté à l'eau du baptême, et

voyant qu'on ne lui donnait qu'un manteau, s'écria : — L'année dernière on m'a donné un vêtement complet. J'irai me faire baptiser à Rome, on est bien mieux traité; lorsque le moine de Saint-Gall raconte ce fait comme une chose ordinaire, il nous donne une plus juste idée de l'esprit des conversions au IXe siècle que les discussions théologiques les plus savantes. Il en est ainsi des mémoires de Fleury. La facilité avec laquelle il raconte les choses les plus inouïes comme étant dans les habitudes de la noblesse et de la bourgeoisie, vous dit mieux ce qu'elles étaient que les satires les plus violentes. C'est sous ce point de vue que les *Mémoires de Fleury* méritent d'être lus par un autre public que celui qui s'amuse des petits scandales et des bons mots dont ils abondent. L'éditeur nous promet incessamment les deux volumes qui parleront de la république et de l'empire; ceux-là ne seront pas moins curieux que les premiers, car ils nous enseigneront l'histoire du théâtre à une époque où deux grandes histoires ont absorbé toutes les autres, celle du peuple et celle de Napoléon.

FRÉDÉRIC SOULIÉ.

CHRONIQUE.

Cependant il faudrait bien en finir avec ce qu'on appelle : l'*Orgie de Grand-Vaux*. Depuis trois semaines, c'est là le bruit de chaque jour. Figurez-vous une partie de chasse, un souper entre vieux soldats et entre jeunes gens, une salle à manger dont la fenêtre reste ouverte, tant les convives craignent peu d'être aperçus! En un mot, une fête comme nous en avons tous vu les uns et les autres, de gais propos comme nous en avons tous tenus, et puis, le lendemain, tout est dit, chacun rentre dans sa gravité et dans ses travaux habituels. Le vieux Caton lui-même, ce vieux sage dont on ne contestera pas la moralité, appelait cela : — *Desipere in loco.*

Quinze jours se passent, la fête de Grand-Vaux est parfaitement oubliée. Tout à coup, voilà une rumeur qui s'élève. — Avez-vous été à Grand-Vaux? Savez-vous ce qui s'est passé à Grand-Vaux? Voilà ce qu'on a fait à Grand-Vaux! Et en même temps on s'ingénie à trouver des périphrases, on se rue en mille ingénieux détours, on se voile modestement la face. — On n'ose pas raconter tout ce qu'on sait. — C'était si terrible à voir, et si terrible à entendre! — D'ailleurs, la presse périodique est si pudibonde : c'est une honnête fille si réjouie et si chaste; ces horribles détails l'ont fait frisonner et rentrer en elle-même, la pauvre sensitive! Aussi elle s'exprime à mots couverts; elle procède par réticences; elle porte modestement ses petits doigts blancs et roses sur cette lamentable histoire. — Elle a peur de souiller sa blanche hermine. — On a donc commencé par faire un petit bruit de Grand-Vaux; après quoi ce petit bruit a grandi, puis il est devenu immense; il a passé du petit journal dans le grand journal. C'était un bruit purement littéraire, dramatique et *artistique*, comme on dit, il est devenu bruit politique. On a commenté, on a discuté, on a argumenté, on a crié. Le *Courrier Français* lui-même, ce saint homme, s'en est mêlé, et il a traité M. Thiers comme si M. Thiers avait des danseuses à ses gages. Voyez le grand crime. On a bu du vin de Champagne! on a donné un charivari à M. Thiers! on a tenu de longs discours du haut d'une table de billard!

Alors voilà les journaux qui crient : *à la régence!* Les uns prennent la défense des petits soupers d'autrefois, et ils disent lièrement : — Parlez-nous de nos mousquetaires ! parlez-nous de nos lanciers ! parlez-nous de nos roués ! c'étaient là des gens qui savaient rire et qui savaient boire ! Les autres, s'enveloppant dans leur vertu, manteau troué, se récrient au contraire : mais vous n'avez pas le droit de souper aux flambeaux et de tenir des gais propos de table ! mais vous êtes des hommes de la constitution, des enfans de la Charte, et, pour délassement unique, vous devriez vous contenter de méditer les colonnes du *Constitutionnel* et du *Courrier François!* Ainsi ont été ballottés les convives de Grand-Vaux entre le temps passé et le temps présent; on leur a reproché à la fois d'être trop peu mousquetaires et d'être trop mousquetaires, d'être trop régence et pas assez régence, d'être trop près de la Charte et pas assez près de la Charte : c'étaient ceux qui disaient cela, les mêmes gens qui voulaient le même jour que M. Thiers fût attaqué d'une phthisie laryngée et qu'il eût bu de l'eau-de-vie à longs traits. Pauvres logiciens !

Cependant un des convives, M. le général Jacqueminot, vieux soldat qui n'entend rien à ces reproches, et qui n'a pas compris encore de quel droit un espion invisible peut s'asseoir à sa table pour compter les ailes de perdrix sur son assiette, M. Jacqueminot réclame contre cette inquisition d'un nouveau genre; bien plus, il a l'audace de dire que la vie privée doit être murée, surtout quand on laisse sa fenêtre ouverte. Aussitôt on se récrie contre l'horrible proposition. La vie privée! mais c'est le bien de tout ce qui écrit et pense au jour le jour ! La vie privée! mais c'est la vie de tous nos sages philosophes! La vie privée! mais sans la vie privée, pas d'esprit, c'est-à-dire pas de calomnie possible ! La vie privée! mais M. Jacqueminot n'y pense pas! la vie privée, la vie politique, le présent, le passé et l'avenir des hommes, l'enfant même à son berceau, tout cela appartient à la grande prêtresse des temps modernes, la publicité !

Le lendemain, pour répondre au colonel, on l'accuse, lui et les siens, d'avoir parodié l'attentat et la machine infernale de Fieschi. Ce serait là en effet une plaisanterie digne de véritables cannibales. Mais cependant, pesez bien ce que vous dites, vous qui êtes la presse ! Comment pouvez-vous croire que des hommes qui s'en vont se délasser une heure à la campagne, aient eu l'idée de parodier ainsi au dessert le plus exécrable des forfaits? Comment n'avez-vous pas pensé, vous qui êtes la presse, c'est-à-dire vous qui êtes la vérité et la justice du pays, que ces mêmes hommes que vous accusez de cette parodie ont tous payé de leur personne au 28 juillet! Ils étaient tous et au premier rang à la bouche de la machine infernale; ils ont vu tomber à leurs côtés leurs amis, leurs camarades, leurs frères; un peu plus haut ils tombaient eux-mêmes avec le roi et ses deux fils. — Épouvantable catastrophe! — Ils ont vu des premiers les terreurs de la France, la joie de la ville quand le roi a été sauvé; ils ont vu les larmes de cette noble

mère retrouvant tout à coup, et par un grand miracle, son époux et ses fils. Si le crime de Fieschi a dû laisser un profond souvenir dans l'ame de quelques hommes, c'est à coup sûr dans l'ame de ces hommes que vous accusez si imprudemment de cette horrible parodie ! Et vous appelez cela une attaque loyale ! Et vous appelez cela de la justice ! Et vous voulez qu'on ajoute foi aux détails que vous racontez avec tant de plaisir, quand vous y joignez de gaieté de cœur de pareils détails !

Une autre injustice qui a été commise par la presse, c'est la prétendue participation de M. Persil, à cette fête. Tous ceux qui connaissent M. le garde-des-sceaux, savent très bien combien il est éloigné, par son caractère, de ces folles parties de plaisirs. Or, M. Persil n'était pas à Grand-Vaux, il n'y avait même pas été invité, il n'avait jamais entendu parler de Grand-Vaux avant cette belle histoire. Cependant tout d'un coup et durant trois semaines, voilà M. Persil qui est transformé, lui aussi, en mousquetaire bleu ou gris, en page de Louis XV; toute une vie passée dans le travail et dans l'étude ne peut soustraire M. le garde-des-sceaux à ces terribles accusations d'emportemens et d'excès de tout genre. Enfin obsédé de tous ces détails, M. Persil écrit au *Courrier Français*, que lui, le garde-des-sceaux de France, — *il n'était pas à Grand-Vaux!* C'est à peine si le *Courrier Français* veut l'en croire sur parole, tant cela paraissait amusant, le garde-des-sceaux donnant un charivari au ministre de l'intérieur!

En vérité, puisqu'on était en train d'envoyer tout le monde à Grand-Vaux, nous sommes bien étonnés qu'on n'y ait pas envoyé M. Guizot. — Pourquoi pas ?

Nous conseillons à la presse de profiter de cet accès de virginité pour mettre au ban de l'Europe les soupers d'Alcibiade, les petits dîners de Mécène et d'Horace, et surtout le vieux Caton, dont nous parlions plus haut qui avait coutume de répéter : — *Sæpè mero caluisse virtus!*

Une nouvelle plus nouvelle et plus digne d'intérêt selon nous, c'est le mariage de notre ami le directeur de la *Revue des Deux Mondes* avec Mlle Castil-Blaze, la jeune et jolie fille de notre grand critique musicien, la sœur du jeune poète qui a raconté avec tant de verve et d'esprit le repas de *don Juan chez le Commandeur*. La littérature et la poésie contemporaines avaient envoyé une nombreuse députation à ce mariage qui s'est ainsi célébré en famille.

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS LE VINGT-DEUXIÈME VOLUME

DE LA REVUE DE PARIS.

La mise en scène depuis les mystères jusqu'au *Cid*. — (Ier article), par M. Émile Morice. 5
Résignation, par M. Antoni Deschamps. 41
Études sur la peinture espagnole (galerie du maréchal Soult). VI. — VII. — VIII. — IX. — X, par M. T. Thoré. 44
Bellini. — I Puritani, par M. Castil-Blaze. 65
Théâtres. 69
Une parole d'Arabe, par M. Michel Raymond 73
Études sur le théâtre espagnol et anglais (second article), par M. Philarète Chasles. 119
Fragment, par M. Jules de Saint-Félix. 136
Bulletin littéraire. — Mémoires de Luther. (*The Reviewer*.). . 139
René-le-Tueur, conte gascon en cinq chapitres, par M. Roger de Beauvoir. 153
Théâtre-Français. — Don Juan d'Autriche ou la Vocation, drame en cinq actes et en prose, de M. Casimir Delavigne, par M. Jules Janin. 192
Bulletin Littéraire. — Servitude et grandeur militaires, par M. Alfred de Vigny. — Robert le magnifique. — De Paris à Naples. (*The Reviewer*.). 218
La Samaritaine (1er article), par M. Rosseeuw Saint-Hilaire. 229
Le Théâtre de Marseille, par M. Eugène Guinot. 263
Le Canonnier du neuvième corps, épisode de la déroute de Russie, par M. Aug. Bussière. 273
Bulletin littéraire. — Mémoires de Fleury, — par M. Frédéric Soulié. 289
Chronique. . . . . 225 et 297